Activisme rose : cultures et arts féministes queer en France

Marie-Emilie Lorenzi

▶ **To cite this version:**

Marie-Emilie Lorenzi. Activisme rose : cultures et arts féministes queer en France. Art et histoire de l'art. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2015. Français. NNT : 2015PA010578 . tel-01451651

HAL Id: tel-01451651
https://theses.hal.science/tel-01451651

Submitted on 3 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS I - PANTHÉON-SORBONNE

Ecole Doctorale 279

Arts Plastiques, Esthétiques et Sciences de l'Art

THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEURE EN ARTS & SCIENCES DE L'ART

Spécialité *Études culturelles*

Thèse présentée et soutenue publiquement le 13 novembre 2015

par

Marie-Emilie LORENZI

Titre :

Activisme rose
cultures et arts féministes queer *en France*

(Volume 1)

Directeur de thèse :

Bernard DARRAS

JURY

Bernard DARRAS, Professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Directeur de thèse

Elsa DORLIN, Professeure à l'Université Paris VIII, Rapporteure

Fabienne DUMONT, Enseignante à l'Ecole Européenne Supérieure d'Art de Bretagne, Experte

Hélène MARQUIÉ, Maîtresse de conférence HDR à l'Université de Paris VIII, Rapporteure

Bruno PÉQUIGNOT, Professeur à l'Université Paris III, Président du Jury

UNIVERSITÉ PARIS I - PANTHÉON-SORBONNE
Ecole Doctorale 279
Arts Plastiques, Esthétiques et Sciences de l'Art
Institut ACTE UMR 8218
47-53 rue des bergers
75015 PARIS

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de thèse Bernard Darras, qui m'a fait confiance dans la poursuite de ce projet de recherche, à ses précieux commentaires et à ses encouragements.

Je remercie également les quatre membres du jury, Elsa Dorlin, Fabienne Dumont, Hélène Marquié et Bruno Péquignot, d'avoir accepté d'évaluer cette thèse et de participer à sa soutenance.

Mes pensées vont aussi à mon équipe de correctrices qui ont mis toute leur énergie à la relecture de ce travail : Florence, bien sûr, ses corrections détaillées et ses remarques pertinentes qui ont pu déboucher sur des discussions passionnées et passionnantes, mais aussi Juliette, Cécile et Alice.

La thèse est un travail solitaire, mais rien n'aurait été possible sans le soutien de mes proches qui m'ont encouragée pendant ces années. Je remercie mes parents, mon grand-père, mes ami.e.s les plus proches Alice, Chloé, Juliette, Beufa, Maël.

Je tiens tout particulièrement à faire une dédicace spéciale à ma sœur jumelle, devrai-je dire, mon coach de thèse, et à Fabrice pour sa présence et son soutien infaillible.

Je remercie toutes les personnes que j'ai eu le plaisir de rencontrer au cours de cette recherche : Judy Minx, Jean Biche, Emilie Jouvet, Kael T Block, Hélène Marcelle, Pauline et Malika (organisatrices de la Queer Week 2012), Soazic (festival Pink Screens), le collectif Urban Porn et Charlotte du collectif Urban Porn.

J'ai une pensée pour toutes les doctorant.e.s, chercheur.e.s féministes que j'ai pu côtoyer lors de séminaires, colloques et journées d'étude.

Enfin, je dédie cette recherche à tou.te.s les individuEs et collectifs féministes *queer* de France et d'ailleurs qui ont inspiré ce travail. Continuons le combat !

à ma grand-mère

Bilan documentaire

Nombre de signes : 760 821

Nombre de pages de texte : 359

Nombre de pages d'annexes : 99

Nombre d'illustrations : 34

2 volumes

TABLE DES MATIERES

Introduction. Le torchon brûle encore ! **11**

Chapitre 1.

SUR LA PISTE ROSE : LES PRATIQUES FEMINISTES *QUEER* EN QUESTION **20**
1. Le féminisme *queer* dans l'histoire du féminisme **21**
a. Un nouveau féminisme ? 23
b. Un féminisme de la troisième vague ? 26
c. Un féminisme postmoderne ? 28
2. Définir le féminisme *queer* **31**
a. Aux origines du mot « *queer* » 35
b. Resignification de l'insulte 37
c. Identités et politiques *queer* 41
d. Les politiques *queer* face au mouvement LGBT hégémonique 45
3. Les pratiques féministes *queer* en France **50**
a. L'émergence et l'implantation du mouvement *queer* dans le contexte français 52
b. Un aperçu des pratiques culturelles et artistiques féministe *queer* en France 57

Chapitre 2.

REMOUS, RESSACS ET AGITATIONS, LA VAGUE ROSE DU FEMINISME *QUEER* DANS LE CHAMP DE LA RECHERCHE **63**
1. La théorie *queer* : de l'émergence à l'institutionnalisation **64**
a. De la houle à la vague, aux origines de la théorie *queer* 65
b. Les déferlantes de la vague rose, critique du système sexe/genre, problématisation des identités sexuelles et mise en cause du sujet du féminisme. 73
c. Ecume et ressacs, qu'est-ce qui est *queer* dans les études *queer* aujourd'hui ? 81
2. Traductions culturelles du féminisme *queer* en France **90**
a. La circulation interculturelle des idées et des théories 91
b. Dynamiques de circulation et traductions du terme « *queer* » 94
c. Réception française : entre appropriation et résistance 99
3. Problématique de la recherche **107**
a. Mise en contexte 107
b. Problématique et hypothèses 108
c. Objectifs de la recherche 113

Chapitre 3.

ETUDIER LES PRATIQUES FEMINISTES *QUEER* : PERSPECTIVES EPISTEMOLOGIQUES ET METHODOLOGIQUES **116**
1. Engagement, réflexivité, éthique : produire un savoir féministe **117**
a. Les épistémologies féministes du « point de vue » ou du « positionnement » 117
b. Une recherche féministe sur un mouvement féministe 121
2. Perspectives méthodologiques **127**
a. Corpus et collecte des données 127
b. Analyse des données : histoire de l'art, études féministes et *cultural studies.* 129

Chapitre 4.

L'AFFAIRE DE LA STATUE JEANNE D'ARC A LILLE : ACTION *QUEER* ET DISSIDENCES DANS LES MILIEUX LGBT 141
Introduction 142
Réflexions sur la méthode, une analyse pragmatique 144
1. Du rhabillage de la statue à la naissance d'une affaire 151
a. Indices, pistes, soupçons et témoignages : une enquête journalistique 151
b. Les associations homosexuelles « écœurées », la réaction de l'Egide 154
c. « Les homos outragent Jeanne d'Arc ! » : les droites nationales et radicales 155
d. « Une contribution intéressante » : le soutien des Flamands Roses 161
2. Les diverses lectures de l'action 165
a. La figure symbolique de Jeanne d'Arc 169
b. Provocation, dégradation, subversion ? 173
c. *Who is afraid of Pink ?* La signification de la couleur rose 177
d. Des réactions aux réactions 185
3. J Pin'Dark, une action *queer* 189
a. Une « action politique et ludique » 191
b. Une rhétorique *queer* : analyse du discours militant 193
c. Une « lecture *queer* de la figure de Jeanne d'Arc » 197
4. Dissidences politiques, militantes et stratégiques 202
a. Entre admiration et réprobation, les réactions après la découverte des auteur.e.s et de la vidéo 203
b. Visibilité et représentation, la bonne et la mauvaise image de l'homosexualité 209
c. De profonds antagonismes, cristallisation des divergences dans les milieux LGBT 217
Conclusion 231

Chapitre 5.

L'ACTIVISME ROSE, STRATEGIES IDENTITAIRES, AFFRONTEMENTS ET ESTHETIQUES DE LA LUTTE 234
Partie 1. Construire des communautés 234
1. Les stratégies identitaires féministes *queer* 235
a. Une conception constructiviste de l'identité 235
b. Les modèles de politiques identitaires, la comparaison transatlantique 238
c. Activisme rose et politiques minoritaires 243
d. Une lutte collective 250
2. « FierEs d'être la honte de la nation ! » L'exemple du Pink Bloc : construction d'un espace de lutte féministe *queer* 260
a. Les espaces de lutte 260
- Se réapproprier l'espace public 260
- Des espaces alternatifs 264
b. Qu'est-ce qu'un Pink Bloc ? 272
- Un espace de coalition des luttes 275
- Se souvenir de Stonewall 278
- Repolitiser la Marche des fiertés 284
b. Généalogie des Pink Blocs 286
- La stratégie du Black Bloc 288
- Le modèle de la *tactical frivolity* 291
- La violence et la colère comme agir politique 294

Partie 2. Une esthétique de la lutte **302**
1. Créations langagières, créations politiques, les collectifs féministes-*queer* au prisme de leurs dénominations **303**
a. Réappropriations langagières 304
b. Travailler sur l'injure 309
c. Se réapproprier l'anglais 314
d. Démasculiniser la langue 318
2. Activisme culturel **323**
a. Réappropriations créatives et ludiques 326
b. Théâtralisation et affrontements 330
c. Médias, tactiques et propagande visuelles 337
d. Un art *queer* ? 343

Conclusion **350**

Bibliographie **359**

Sources **395**

Annexes **409**

Introduction. Le torchon brûle encore !

Le 17 mai 2013, après des mois de débats mouvementés et autant de manifestations d'opposition et de rassemblements de soutien, la loi ouvrant le mariage civil pour les couples de personnes de même sexe est promulguée en France. Inscrit dans les promesses de campagne du Président François Hollande, le « mariage pour tous » tel qu'il a été rapidement nommé, a été souvent présenté par ses défenseurs comme une mesure d'égalité envers les personnes homosexuelles, leur donnant accès au mariage, à la filiation et à l'adoption. Certes, il s'agit d'une avancée législative et juridique, toutefois, en réduisant l'égalité à la seule logique réformiste, en ne s'attaquant qu'aux inégalités formelles, cette perspective tend à minorer la persistance des inégalités réelles et structurelles. Pour illustration, ces quelques mois de débat autour de la loi ont vu se déverser un flot de propos discriminants et de discours stigmatisants proférés par ses opposant.e.s[1]. A l'instar des controverses autour du PACS survenues presque quinze ans auparavant, la parole homophobe s'est libérée, reléguant une partie de la population en tant que « citoyen.ne.s de seconde zone »[2]. Animé par une nébuleuse de groupes situés à droite et à l'extrême-droite de l'échiquier politique et concentrés autour de combats d'arrière-gardes, le mouvement de contestation à cette loi est apparu structuré, fort de mobilisations conséquentes, et a manifestement pesé dans les atermoiements autour de l'élargissement des droits relatifs la PMA (Procréation Médicalement Assistée).

---

[1] Tout au long de ce texte, le choix a été fait de laisser apparaître le double marquage du genre grammatical, qui se matérialise par l'ajout de points simples, solution, qui semble-t-il, n'entrave pas la lecture. Pour davantage de précisions sur ces modalités langagières voir le dernier chapitre et le point sur les créations langagières.

[2] Selon le titre de l'ouvrage de LE BITOUX, J. (2003). *Des citoyens de seconde zone. Trente ans de lutte pour la reconnaissance de l'homosexualité en France 1971-2002*. Paris : Hachette.

Le combat pour l'ouverture des droits au mariage et à la filiation donne matière à penser quant aux orientations politiques des mouvements LGBT en France aujourd'hui en 2015. Si la recherche d'égalité formelle est chose nécessaire, s'y cantonner c'est n'attendre des changements que par le haut, c'est occulter aussi les autres formes d'émancipation sexuelle. D'ailleurs, certain.e.s n'ont pas manqué d'observer que ces revendications réformistes tendent à faire le jeu d'un processus de légitimation (hétéro)normative qui masque les formes de vie « anormales »[3]. Amorcée dans les années 1990, l'institutionnalisation du mouvement LGBT s'est accélérée ces dernières années, il faut dire que les questions homosexuelles sont devenues des enjeux pour la classe politique, principalement de gauche mais ne s'y limitant pas[4]. Corrélativement à cette évolution, les revendications de la militance LGBT occupant les sphères politique et médiatique, se sont fait plus normatives et intégrationnistes, négligeant *de facto* les populations les plus précaires et marginalisées.

A ce titre, l'occasion donnée par les débats sur le « mariage pour tous » aurait dû engager une réflexion globale autour des identités de genres et sexuelles minoritaires, mais, du fait de l'agenda restreint de ce mouvement LGBT dominant, certaines problématiques ont été purement et simplement évacuées, notamment les questions relatives à la transidentité. En octobre 2014, lors de la 18ème marche de l'Existrans « la marche des personnes Trans & Intersexes et de celles et ceux qui les soutiennent » à Paris, les militant.e.s étaient une nouvelle fois descendu.e.s dans la rue afin de dénoncer la stagnation en matière de reconnaissance des droits des personnes trans' (transsexuelles, transgenres) et intersexes, et pour réclamer une

[3] REBUCINI, G. (2012). « Mariage pour tous » et émancipation sexuelle. Pour une autre stratégie politique. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/interventions/«-mariage-tous-»-émancipation-sexuelle-autre-stratégie-politique (consulté le 03/11/20012).
[4] LESTRADE, D. (2012). *Pourquoi les gays sont passés à droite.* Paris : éditions du Seuil.

modification de leur parcours en matière de droits sociaux et de droits personnels : mise en place d'une procédure simplifiée pour un changement d'identité, sur simple déclaration et sans recourir à la stérilisation sexuelle, inscription de la notion de l'identité de genre dans le droit français (qui est d'ailleurs une recommandation de la Commission nationale consultative des droits de l'Homme), prise en charge libre et gratuite du parcours de soin, etc. De toute évidence, le panorama du militantisme LGBT ne saurait se restreindre à un agenda politique assimilationniste, celui dont les médias font écho. En opposition avec ces approches défendues par une certaine partie du mouvement LGBT, le mouvement *queer* a pris parti pour une politique intersectionnelle et insurrectionnelle. Il rejette toute forme d'intégration en développant des stratégies de lutte visant à contredire les dérives des logiques d'intégration dans un cadre républicain présenté comme porteur d'une universalité impérieuse.

A la frontière des questions LGBT et féministes, le féminisme *queer* doit aussi de comprendre à la lumière des mutations des mouvements féministes en France depuis le début des années 2000. Effectivement, les milieux féministes français sont pénétrés par des conflits sororicides, source d'impasses, s'articulant autour de la question du voile, celles de la prostitution et de la pornographie, et celle de la place des personnes trans' et des personnes racisées dans les mouvements féministes[5]. Ces différends ont produit de véritables lignes de fractures se matérialisant même depuis quelques années par la scission de la traditionnelle manifestation du 8 mars pour la journée des femmes. Désormais à Paris, deux cortèges, avec des mots d'ordre et des itinéraires différents, sont organisés, l'un à l'appel du CNDF (Centre National pour le

[5] DORLIN, E. (2014, juin). *Les sœurs ennemies. La sororité impossible.* Communication présentée au colloque « Féminismes du XXIe siècle », Université Cergy-Pontoise et Université Paris-Diderot.

droit des Femmes), l'autre à l'initiative du collectif 8 Mars pour toutes. Tout comme les questions LGBT, le mouvement féministe a suivi depuis les années 1980 une institutionnalisation croissante, comme en atteste la succession des ministères consacrés aux droits des femmes – dont il est, au passage, intéressant d'observer l'évolution terminologique. Amorcé sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, avec Françoise Giroux à la tête du secrétariat d'Etat à la condition féminine, ce processus s'est affirmé dans les années 1880, sous François Mitterrand, avec la création d'un ministère délégué aux droits de la femme, et, plus récemment, par la mise en place d'un ministère à part entière consacré aux droits des femmes au début du mandat de François Hollande.

C'est dans ce contexte français post-« mariage pour tous », et de reconfigurations des luttes, entre alliances et fractures au sein des mouvements militants féministes et LGBT que se situe ce travail. Il est également à comprendre à l'aune du phénomène de démocratie sexuelle ainsi que se présentent les Etats-Unis et la majorité des pays européens. En effet, si les droits des femmes et des personnes LGBT sont devenus des préoccupations pour ces Etats, il est tentant d'y percevoir une instrumentalisation politique afin d'imposer un modèle universel de libération, voire de légitimer une forme d'impérialisme, quand bien même ces « démocraties sexuelles » auto-proclamées sont loin d'être irréprochables en la matière.

« Activisme rose » : il convient désormais d'évoquer les objets de cette recherche. Si les termes « activiste » ou « militant.e » vont être ici indifféremment employés, puisque les protagonistes font usage de l'un et de l'autre, peut-être faut préciser qu'« activisme » a été préféré pour le titre de cette thèse parce qu'il semble mieux convenir à la réalité des pratiques. En effet, dans le dictionnaire Le Robert, ce terme

désigne ce qui, au milieu du XIXe siècle et début du XXe siècle, s'apparente à une « doctrine qui préconise l'action violente en politique »[6]. Or, par glissement de sens, son usage actuel découle vraisemblablement de l'adaptation de l'anglicisme « *activist* », et dont « militant.e » est la traduction idoine. Cependant, et selon l'emploi qui en est fait ces dernières décennies, l'acception du terme « activisme » diffère sensiblement de ce qui est entendu par « militantisme », spécifiquement dans l'idée d'intensité et de puissance de l'action. Dans un article développant les principes de l'artivisme (contraction d'art et d'activisme), Jade Lindgaard reprend les propos d'Alex Lotti, organisateur du Mayday à Milan depuis 2001 :

> « La catégorie "militants" appartient au passé. Aujourd'hui, nous sommes des activistes. Un militant croit toujours aux grandes causes. Un activiste se mobilise s'il aime ce qu'il est en train de faire. Un activiste ne se mobilise pas parce qu'il doit le faire, ni parce qu'"il faut" le faire, mais parce qu'il sent qu'il veut le faire »[7].

Le qualificatif « rose » a, quant à lui, été choisi en référence à la couleur de prédilection des pratiques culturelles et artistiques féministes *queer* et par la symbolique qui lui est attachée : une couleur qui, dans le sens commun renferme une connotation relativement négative, mais qui, tout comme l'illustre la réappropriation du terme « *queer* », a été réinvestie des significations positives. Ce déplacement de sens fera l'objet d'une analyse détaillée dans le chapitre 4.

A l'intersection des pratiques militantes et des pratiques artistiques, du féminisme et des luttes LGBT, l'activisme rose est un objet frontière qui, dans le cadre de cette recherche, est circonscrit au contexte français. L'objectif ici ne se résume pas à la seule recherche d'éventuelles singularités que ferait apparaître ce cadre géographique, il s'intéresse plutôt au processus de transfert culturel accompagnant

[6] REY-DEBOVE, J. & REY, A. (dir.). (2013). *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert. p. 30.
[7] LINDGAARD, J. (2005). Artivisme. *Vacarme, 31.* p. 32.

les réceptions, interprétations et réappropriations du féminisme *queer* dans l'espace français. Mouvement de réflexion critique, activisme et subculture, ce courant a émergé en France au cours des années 1990, soit environ une décennie après les premières expérimentations états-uniennes. Offrant de nouvelles armes pour penser et pratiquer un activisme radical, mêlant à une conception instable et contingente des identités, des stratégies d'affirmations identitaires et communautaires propres aux politiques dites des identités, le féminisme *queer* bouscule les principes universalistes, imprégnées d'idéaux républicains qui définissent le cadre d'intégration français.

Par ailleurs, cette question centrale de la traduction culturelle suscite différentes réflexions, autour notamment des éventuelles traductions du terme « *queer* », ou encore, de ses applications particulières par les activistes en termes de pratiques politiques, culturelles, artistiques, esthétiques. Dans la perspective de restituer la construction de sens, le travail sur les représentations et le processus définitionnel qui entourent ces pratiques, la méthodologie de ce travail de recherche s'est appuyée sur une approche empirique dans la collecte et l'analyse des données. Simultanément, cet angle d'approche permet d'appréhender les divergences et lignes de fractures entre un militantisme féministe *queer* et des militantismes plus « traditionnels » LGBT et féministes, même s'il s'agit là d'un partage problématique et quelque peu arbitraire, tant il existe un complexe enchevêtrement des forces mobilisatrices.

Les trois premiers chapitres visent à introduire le sujet de cette recherche. Le premier intitulé « Sur la piste rose » s'attache à brosser un panorama des pratiques féministes *queer*, en examinant, dans un premier temps, l'inscription du mouvement féministe *queer* dans l'histoire du féminisme et les différents qualificatifs qui lui sont

parfois attribués : nouveau féminisme, féminisme de la troisième vague, féminisme postmoderne. Le second temps de ce chapitre se consacre à la définition détaillée de ce mouvement, des mutations de signification du terme « *queer* », de ce que recouvrent les identités et politiques *queer*, et de leur rapport avec le mouvement LGBT dominant. Enfin, il s'agit dans un troisième temps de présenter précisément les pratiques féministes *queer* dans le contexte français. Le deuxième chapitre « Remous, ressacs et agitations, la vague rose du féminisme *queer* dans le champ de la recherche » expose l'état des recherches sur le sujet. De l'émergence à l'institutionnalisation, il aborde spécifiquement la théorie *queer*, et ses apports au niveau des théories féministes. Ce chapitre met également en lumière le phénomène de traduction culturelle du féminisme *queer* dans le champ de la recherche en France, en faisant apparaître ses dynamiques de circulation et en s'attachant à la réception de ce mouvement, entre appropriation et résistance. Il présente enfin la problématique de la recherche, les principales questions et les hypothèses qui en découlent, pour en dernier lieu faire part des objectifs de ce travail. Le troisième chapitre traite des dimensions épistémologiques et méthodologiques qui ont animé cette recherche. Il s'agit principalement de présenter les modalités qui ont présidé à la construction du savoir et d'interroger la position de chercheure et du rapport entretenu avec l'objet d'étude.

Les deux chapitres suivants présentent la mise en œuvre de la recherche. A partir d'une étude de cas « L'affaire de la statue Jeanne d'Arc à Lille », le chapitre 4 cherche à esquisser les contours du féminisme *queer* en France. De prime abord, c'est un rhabillage de la statue équestre de Jeanne d'Arc mené par un collectif d'activistes lillois se définissant comme féministes *queer*, et dont l'objectif premier était de dénoncer le débat sur l'identité nationale initié par Nicolas Sarkozy quelques mois

plus tôt. Mais, loin de se réduire à un simple fait divers, cet événement va rapidement dépasser la sphère locale, et donner lieu à de vifs affrontements sur les modalités d'action, autant que sur les revendications politiques, mettant en évidence alors la réalité des dissensions au sein des milieux LGBT en France, entre un militantisme LGBT « traditionnel », et un militantisme « *queer* ». Cette « affaire » souligne ainsi la place de la controverse dans la construction du savoir et des opinions. D'un point de vue méthodologique, cette étude de cas s'appuie sur l'analyse des articles de presse (majoritairement issus du format numérique) qui ont traité cette action et sur l'examen de plus de 200 commentaires d'internautes laissés à leur suite.

Si l'« affaire » de la statue Jeanne d'Arc à Lille est un exemple éclairant des pratiques féministes *queer* et des problématiques qu'elles peuvent soulever, le cinquième et dernier chapitre a pour objectif de présenter un panorama plus global de l'activisme rose en France. La première partie « Construire des communautés » approfondit les concepts au cœur de cet activisme, d'identités politiques, de communauté et de lutte collective. C'est aussi de la notion d'espaces de lutte dont il est question dans cette partie, avec pour illustration la stratégie du Pink bloc. La seconde partie « une esthétique de la lutte » porte plus spécifiquement sur la dimension artistique et culturelle de l'activisme rose. A travers des jeux sur la phonétique et la graphie, le recours à des néologismes, l'invention de nouvelles significations, l'hybridation des concepts et déplacements de sens, la créativité déployée par les activistes féministes *queer* dans leurs autodéfinitions et dans les dénominations de leur collectif donne toute la mesure du travail sur la langue et du principe performatif qu'agir sur le langage c'est agir sur le monde. Aussi, la question de l'autodénomination des activistes féministes *queer* en France rend particulièrement saillants les processus de traduction en jeu.

Par ailleurs, cette partie développe la notion d'activisme culturel qui permet de dessiner les principales caractéristiques artistiques et culturelles du féminisme *queer* : les réappropriations créatives et ludiques, la théâtralisation des actions et des affrontements (notamment avec le recours à la stratégie militante du *zap*), l'élaboration d'imageries empruntant aux tactiques de propagande visuelle, et l'usage de la performance. Parallèlement, il est fait état de l'inscription de l'activisme rose dans le sillage des luttes de libération des années 1960 et 1970, et des formes d'activisme apparues au tournant des années 1990 (lutte contre le sida, scène altermondialiste). Au terme de l'analyse, il s'agit d'explorer le phénomène d'esthétisation des luttes et de s'interroger sur le choix des armes de l'art. Enfin, de cette analyse de l'activisme rose en France se dégage l'idée d'une vitalité et d'une efficacité en termes de puissance d'agir des luttes féministes *queer*, témoignant de l'actualité de la réappropriation féministe de l'expression : « le torchon brûle ».

Chapitre 1

SUR LA PISTE ROSE : LES PRATIQUES FEMINISTES *QUEER* EN QUESTION

« [*Queer*]. Ce sont les aventures et les expériences politiques, linguistiques, épistémologiques, figuratives qui vivent ceux d'entre nous qui aiment à se définir (parmi tant d'autres possibilités) comme lesbiennes féminines et agressives, tapettes mystiques, fantasmeurs, drag queens et drag kings, *clones*, cuirs, femmes en smoking, femmes féministes ou hommes féministes, masturbateurs, folles, divas, *snap !*, virils, soumis, mythomanes, transsexuels, *wannabe*, tantes, camionneuses, hommes qui se définissent comme lesbiens, lesbiennes qui couchent avec des hommes… et aussi tous ceux qui sont capables de les aimer, d'apprendre d'eux et de s'identifier à eux ».

Eve Kosofky Sedwick[1]

[1] SEDGWICK, E. K. (1998). Construire des significations *queer*. In D. Eribon (dir.), *Les études gay et lesbiennes*. Paris : Éditions du Centre Pompidou. p. 115.

1. Le féminisme *queer* dans l'histoire du féminisme

Qu'est-ce que le féminisme *queer* ? A la fois mouvement de réflexion critique au corpus théorique hétérogène, connu sous le nom de théorie *queer*, mouvement politique, mouvement social et culture ou subculture, le féminisme *queer* se décline dans un pluriel dont les diverses formes s'entremêlent et se nourrissent réciproquement. A ce constat, s'ajoute celui de la pluralité des voix qui s'expriment en son sein, une diversité qui recommanderait de ne pas parler du féminisme *queer* au singulier. Au pluriel, l'expression « féminismes *queer* » rend compte de la multiplicité des discours et pratiques afférentes, marqués par des critiques internes et des controverses. Sans vouloir en minimiser les variations, autant que les aspects conflictuels, il n'est pas besoin de dresser une typologie du féminisme *queer* et de multiplier les catégories et sous-catégories, au risque d'en rigidifier les frontières, pour faire la lumière sur ce féminisme pluriel, en perpétuelle recomposition critique. Ainsi précisé, l'emploi dans la présente recherche de la dénomination « féminisme *queer* » ne veut en rien occulter l'hétérogénéité des points de vue, bien au contraire. En préalable à la présentation des interrogations et objectifs qui ont présidé à ce travail, avant même l'élaboration d'une définition du féminisme *queer*, exercice périlleux s'il en est, il s'agit d'en délimiter progressivement les contours en examinant précisément son inscription dans l'histoire du féminisme.

Féminisme de la troisième vague, féminisme postmoderne, postféminisme, nouveau féminisme, etc., telles sont les principales dénominations régulièrement appliquées au féminisme *queer*. A ce titre, il convient de démêler ce que cela implique, comme par exemple la qualification de « nouveau féminisme ». En mars 2012,

l'hebdomadaire *Les Inrockuptibles*[2] proposait à ses lecteurs et lectrices un dossier consacré aux « Nouveaux Féminismes »[3]. Décliné en six brefs articles, le dossier dressait une typologie assez grossière et discutable des féministes « actuelles » :

1/ les « féministes sociales » regroupant pêle-mêle les radicales marxistes, Isabelle Alonso, les Chiennes de garde, Osez le féminisme !, l'association Mix Cité et Clémentine Autain

2/ les « nudistes » qui ne sont autre que les Femen, mais également les participantes des *SlutWalk*[4]

3/ les femmes à barbe, représentées par le collectif La Barbe

4/ un féminisme uniquement représenté par Marcela Iacub sous la figure de « la libertaire »

5/ les *gender-queer*, réunissant Virginie Despentes, Wendy Delorme, Elsa Dorlin, Emilie Jouvet, Beatriz Preciado et Eric Fassin

---

[2] *Les Inrockptibles* est souvent perçu comme un hebdomadaire de la « gauche culturelle ». Depuis sa création en 1986, le journal a connu de nombreuses mutations en terme de contenu éditorial, représentant au départ une certaine « avant-garde culturelle », s'en est suivie un processus de normalisation au cours des années 2000. Voir à ce sujet l'entretien de Jade Lindgaard et Sylvain Bourmeau, deux anciens journalistes des *Inrockuptibles*. In. PATRICK, S., (2009). « Les Inrockuptibles, le purisme rock, la variété culturelle et l'engagement politique ». *Mouvements*, n° 57. p. 44-56.

[3] LAFFETER, A. & SARRATIA, G. (2012). *Les nouveaux féminismes*. En ligne sur le site des *Inrockuptibles* http://www.lesinrocks.com/2012/03/09/actualite/les-nouveaux-feminismes-16-les-feministes-sociales-111304/(consulté le 07/11/2012).

[4] Les *SlutWalks* (marches des salopes) sont des manifestations organisées pour lutter contre la culture du viol, pour la liberté de chacun(e) de s'habiller comme elle/il le souhaite et dont l'un des objectifs est de contrer les discours assez répandus qui consistent à faire porter la responsabilité d'une agression sexuelle sur sa victime. Au départ, les premières manifestations prennent place à Toronto (Canada) en réaction aux propos tenus par un officier de la police conseillant aux femmes de « ne pas sortir vêtues comme des salopes » afin de ne pas risquer de se faire violer. Ce mouvement s'est rapidement répandu en Amérique du Nord et du Sud, en Europe et en Asie. Voir LEACH, B. (2013). *Slutwalk and Sovereignty: Transnational Protest as Emergent Global Democracy*. Communication présentée à la conférence annuelle de l'American Political Science Association. En ligne http://papers.ssrn.com/sol3/papers.cfm?abstract_id=2300699## (consulté le 12/11/2014). L'organisation de ces marches a soulevé certaines critiques, notamment celle d'exclure les femmes de couleur qui n'ont pas le « luxe » de se réapproprier une telle insulte, du fait de leur expérience spécifique de la domination, et du sens particulier de l'interpellation « *slut* » pour les désigner. Voir Black Women's Blueprint (2011). *An Open Letter from Black Women to the SlutWalk*. En ligne http://www.blackwomensblueprint.org/2011/09/ (consulté le 12/11/2014).

6/ les « réacs », qui complètent le panorama, avec Michela Marzano, le Mouvement du Nid, les abolitionnistes, les nouvelles « naturalistes » et Edwige Antier[5].

Au-delà du choix déterminant les dénominations de chaque groupe, reposant au mieux sur des plaisanteries douteuses et relevant au pire de qualificatifs tout-à-fait contestables, il est permis de s'interroger sur la mise en place d'une telle typologie et sur la pertinence, par exemple, de mettre sur un même niveau des féministes se distinguant par leurs modalités d'action (les « nudistes », les « femmes à barbe »), depuis celles affichant des revendications sociales, politiques, identitaires spécifiques (les « féministes sociales », les « *gender-queer* », les « réacs ») jusqu'à l'unique représentante de son féminisme : Marcela Iacub. Chacune des six catégories de féministes se décline suivant le même modèle : composition, revendications, ennemi(e)s, filiation, etc. Mais il n'est pas besoin d'en donner un aperçu plus détaillé pour comprendre que peu de féministes se revendiqueraient d'une catégorie ou d'une autre, et encore moins qu'elles pourraient se satisfaire de telles définitions lacunaires et erronées. Cette classification à l'emporte-pièce mise de côté, il reste néanmoins intéressant de voir de quelle manière ce journal décrypte pour ses lecteurs et lectrices le mouvement féministe français.

a. Un nouveau féminisme ?

Avant d'entrer dans le détail de l'avant-dernière catégorie, les « *gender-queer* » et sur la manière dont celle-ci est traitée par les deux journalistes des *Inrockuptibles,* quelques considérations s'imposent quant à l'usage abusif du terme « nouveaux féminismes ». L'apparition de groupes comme La Barbe, les Femen, la médiatisation

[5] LAFFETER, A. & SARRATIA, G. *op. cit.*

du procès des Pussy Riot en Russie, l'organisation des *Slutwalk* sont autant de sujets qui ont reçu un certain écho médiatique ces dernières années. Et l'on trouve régulièrement dans les journaux quotidiens et magazines féminins, des articles prétendant faire la lumière sur les « nouveaux féminismes », l'attrait de la « nouveauté » étant supposé susciter un intérêt immédiat[6]. Cependant, si l'on suit le raisonnement de Lilian Mathieu au sujet de l'appellation « nouveau militantisme », il y a tout lieu de se « méfier des proclamations de nouveauté »[7]. Selon Lilian Mathieu, les « nouveaux militants » sous la plume de certain.e.s journalistes et parfois sociologues, sauraient « à l'opposé de leurs aînés aux pratiques protestataires sclérosées, […] peser dans les rapports de force par leur usage judicieux des médias et leur capacité à transmettre un message positif auprès de l'"opinion publique" »[8]. Outre le fait d'être supposément porté par des générations plus jeunes de militants, l'idée venant ainsi consacrer une forme de rupture générationnelle entre les militants, ce « nouveau militantisme » se caractériserait par la culture du réseau et une implication distanciée, autant de jugements normatifs reposant sur une vision rigide et homogène

[6] A en croire ces médias, il y aurait depuis les années 2000 un « nouveau féminisme », plus moderne, plus sexy et Pop, éloigné de l'image traditionnelle gonflée de préjugés misogynes qui lui est parfois associée et dont il est inutile de faire étalage ici… WASCOWISKI, M. (2012). Nouveau féminisme : la provoc' au service de la femme. *Marie Claire*. En ligne http://www.marieclaire.fr/,nouveau-feminisme,20258,455804.asp (consulté le 24/11/2012). BLOTTIERE, M. (2011). Le renouveau du féminisme. *Télérama, 3210*. GROSJEAN, B. (2007). Féminisme, le deuxième souffle. *Elle*. En ligne http://www.elle.fr/Societe/Les-enquetes/Feminisme-le-deuxieme-souffle-105245 (consulté le 24/11/2012). *Alternatives économiques*, HS 51 (2011) « Le temps des femmes ». Pour l'émergence de la tendance dite du féminisme Pop voir : GAILY-RAMOUNOT, M. (2014). Pourquoi faut-il croire au féminisme Pop ? *Le Figaro Madame*. En ligne, madame.lefigaro.fr/beaute/pourquoi-faut-il-croire-au-feminisme-pop-071114-82571 (consulté le 12/12/2014). BOINET, C. (2014). Beyoncé, Miley Cyrus, faut-il avoir peur du féminisme Pop ? *Les Inrocks*. En ligne, http://www.lesinrocks.com/2014/10/26/actualite/beyonce-miley-cyrus-faut-il-avoir-peur-du-feminisme-pop-11529817/ (06/11/2014). DURIEZ, I. (2014). Toutes Pop féministes ? *Elle*. En ligne, http://www.elle.fr/Societe/News/Toutes-pop-feministes-2848922 (consulté le 12/12/2014).

[7] MATHIEU, L. (2008). Un « nouveau militantisme » ? A propos de quelques idées reçues. Contretemps. En ligne http://www.contretemps.eu/node/127 (consulté le 10/04/2012).

[8] *ibid*.

des mouvements sociaux qu'une étude empirique menée rigoureusement vient assurément contredire[9].

A l'heure du capitalisme cognitif où le principe d'innovation a valeur d'absolu[10], ce même présupposé de supériorité de la « nouveauté » s'applique au militantisme féministe. Face à la question de l'émergence d'un « nouveau féminisme » au cours des années 2000, il est plus adéquat de parler, en suivant les propos de Karine Bergès, d'un renouveau du militantisme féministe, tout en prenant en compte l'inscription du féminisme contemporain dans une « histoire, une généalogie, une continuité avec les féminismes historiques »[11]. Sans tomber dans des excès de langage en employant le terme de « mutation » pour définir les évolutions du militantisme féministe, ce renouveau se donne à voir dans les nouveaux moyens de communication qui de toute évidence ont eu un impact sur la manière de militer, ne serait-ce que vis-à-vis d'un élargissement des espaces de luttes, d'un espace des lieux à son imbrication dans un espace des flux[12]. Le renouvellement des générations au sein du mouvement pose aussi la question de l'évolution du militantisme féministe, une interrogation soulevée par Marc Bessin et Elsa Dorlin en 2005[13]. L'idée de nouveauté du mouvement est également renforcée par la métaphore de vagues féministes se succédant.

---

[9] *ibid*. Au contraire, les résultats présentent plutôt une hétérogénéité en matière d'engagement militant. Lilian Mathieu donne en exemple le travail qu'il a mené sur la Coordination des Intermittents et Précaires d'Ile-de-France (CIP-IDF), ainsi que l'étude d'Axelle Brodiez sur le Secours Populaire, BRODIEZ, A. (2006). *Le Secours populaire français 1945-2000*. Paris : Presses de Sciences Po.

[10] MOULIER BOUTANG, Y. (2007). *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*. Paris : Editions Amsterdam.

[11] BERGES, K. (2014). Il n'y a pas un « nouveau féminisme » mais un renouveau du féminisme. *L'Express*. En ligne http://www.lexpress.fr/actualite/societe/8-mars-il-n-y-a-pas-nouveau-feminisme-mais-renouveau-du-feminisme_1497139.html (consulté le 04/05/2014).

[12] CASTELLS, M. (2012). *Networks of Outrage and Hope*. Cambridge/Malden (USA) : Polity Press. Concernant le militantisme féministe en particulier voir : WAJCMAN, J. (2004). *TechnoFeminism*. Cambridge/Malden (USA) : Polity Press.

[13] BESSIN, M. & DORLIN E. (2005). Les renouvellements générationnels du féminisme : mais pour quel sujet politique ? *L'homme et la société, 158*, 11-27. Voir aussi dans ce même numéro l'article de HENNERON, L. (2005). Etre jeune féministe aujourd'hui : les rapports de génération dans le mouvement féministe contemporain. *L'Homme et la société, 158*, 93-111. Pour une illustration de cette

b. Un féminisme de la troisième vague ?

Ainsi, la conceptualisation en termes de vagues venant habituellement consacrer l'idée de ruptures à la fois historique et générationnelle, tant au niveau des enjeux défendus, des modalités d'action, que de l'organisation même des mouvements féministes, est une perspective qui tendrait à fabriquer des conflits et des césures au sein des mouvements féministes là où il n'y en a pas forcément. En référence à cette conceptualisation de vagues féministes, Karine Bergès préfère nuancer :

> « Le terme de "vague" ne fait pas l'unanimité dans l'historiographie féministe, car la troisième vague ne signifie pas l'effacement de la deuxième, elle s'en nourrit, au contraire. Mais elle adapte les combats et ses répertoires d'action à l'époque contemporaine. Encore une fois, il n'y pas rupture mais continuité dans le renouveau »[14].

Même si d'un point de vue historique l'image des vagues est problématique et renforce une vision progressiste, linéaire et moderniste de l'histoire, représenter les mouvements féministes sous la forme de vagues successives a pour avantage de les concevoir comme dynamiques, en mouvement. Et préférer l'image des vagues à celle d'une mer étale confère aux militantes le sentiment, à la fois rassurant et stimulant, d'être les actrices d'avancées sociales, politiques, législatives, comme le rappelle à juste titre Christine Bard lors de son intervention au colloque « Féminismes du XXIe siècle »[15]. L'image n'a sans doute pas une grande valeur heuristique mais d'un point

---

situation dans le cadre universitaire voir BERENI, L. (2012). Une nouvelle génération de chercheuses sur le genre. Réflexions à partir d'une expérience située. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/interventions/nouvelle-génération-chercheuses-sur-genre-réflexions-partir-expérience-située-0 (consulté le 22/10/2013).

[14] BERGES, K. (2014). Il n'y a pas un « nouveau féminisme » mais un renouveau du féminisme. *op. cit.*

[15] BARD, C. (2014). *« Faire des vagues ». Une périodisation de l'histoire des féminismes*. Communication présentée au colloque « Féminismes du XXIe siècle », Université Cergy-Pontoise et Université Paris-Diderot.

de vue stratégique, il s'agit d'une « image forte »[16]. A l'opposé d'une conception des vagues, pensées comme des blocs monolithiques, de nombreuses chercheures utilisent cette métaphore, tout en faisant état de la complexité des rapports intergénérationnels, entre continuités et discontinuités, héritages et ruptures[17]. Suivant ces réflexions, on assisterait depuis le début des années 1990 à l'émergence d'une troisième vague féministe dans laquelle le féminisme *queer* est fréquemment classé[18]. Largement diffusé et débattu en contexte anglo-saxon[19], l'usage du terme de « troisième vague féministe » a eu un impact moindre en France et dans les pays francophones[20]. Entre la volonté de faire rupture en dépassant certaines impasses des luttes précédentes et la revendication de filiation avec les aînées, l'ambivalence des enjeux de cette « troisième vague » a été pointé par Diane Lamoureux :

> « Le premier trait qui caractérise cette troisième vague est qu'elle se pense à l'heure des "post" en même temps qu'elle relève du phénomène du "post-it", à savoir celui de la superposition et de l'adjonction. Postmoderne, poststructuraliste, postcolonial, ce féminisme sait au moins d'où il procède. En même temps, il entretient un lien ambigu avec ce qui le précède car le "post" ce n'est pas tout à fait la rupture, c'est à la fois dedans et dehors c'est également le tri opéré dans l'héritage, ce qui vient après, y compris après les avancées du féminisme des années 1970 »[21].

---

[16] BAILLARGEON, M. La troisième vague féministe au Québec : une expérience en mouvement. In BAILLARGEON, M. et le collectif Les Déferlantes (dir.) (2011). *Remous, ressacs et dérivations autour de la troisième vague féministe*. Montréal : Les éditions du remue-ménage. p. 12.

[17] SIEGEL, L. D. (1997). The Legacy of the Personal: Generating Theory in Feminism's Third Wave. *Hypatia, 12*(3), 46-75. BAUMGARDNER, J. & RICHARDS, A. (2000). *ManifestA: Young Women, Feminism, and the Future*. New York : Farrar, Straus and Giroux. HENRY, A. (2004). *Not My Mother's Sister: Generational Conflict and Third-Wave Feminism*. Bloomington : Indiana University Press.

[18] LAMOUREUX, D., (2006). « Y a-t-il une troisième vague féministe ? ». *Les Cahiers du genre*, HS n°1, p. 57-74. BAILLARGEON, M. et le collectif Les Déferlantes (dir.) (2011). *Remous, ressacs et dérivations autour de la troisième vague féministe. op. cit.*

[19] Parmi la littérature foisonnante à ce sujet : GILLIS, S, HOWIE, G. & MUNFORD, R. (eds.). (2004) *Third Wave Feminism: A Critical Exploration*. New York/Londres : Palgrave Macmillan. HEYWOOD, L. & DRAKE, J. (eds.). (1997). *Third Wave Agenda: Being Feminist, Doing Feminism*. Minneapolis : University of Minesota Press.

[20] Quelques excellentes publications québécoises néanmoins : BAILLARGEON, M. et le collectif Les Déferlantes (dir.) (2011). *Remous, ressacs et dérivations autour de la troisième vague féministe. op.cit.* NENGEH MENSAH, M. (dir). (2005). *Dialogue sur la troisième vague féministe*. Montréal : Les éditions du remue-ménage.

[21] LAMOUREUX, D. (2006). Y a-t-il une troisième vague féministe ? *op. cit.* p. 59.

En suivant la métaphore marine pour décrire les mutations des mouvements féministes et en prenant en compte les considérations à la fois chronologiques et celles relevant d'un changement de paradigme, le féminisme *queer* se situe à n'en pas douter au sein de la troisième vague féministe. Effectivement, il est courant de parler d'un changement de paradigme, tant les principes associés au féminisme de la deuxième vague ont été rabotés en profondeur. Cette situation a rendu nécessaire l'élaboration d'une classification spécifique, la « troisième vague », afin de nommer l'avènement de plusieurs courants féministes à la fin des années 1980. Les questionnements féministes de ces courants de la troisième vague sont en effet venus chahuter les postulats universalistes des féminismes de la deuxième vague, aussi dit modernistes, ainsi que l'usage normatif qui était fait de la catégorie « femme ». Ces courants de la troisième vague ont remis en cause le sujet du féminisme et les présupposés essentialistes chevillés à l'identité femme, en déplaçant les débats féministes et, notamment, en prenant en compte de la dimension multiple des oppressions envisagées dès lors à travers une analyse intersectionnelle des discriminations.

c. Un féminisme postmoderne ?

Le féminisme *queer* et le féminisme postmoderne (ou relevant de la postmodernité) avec lequel il est souvent confondu, comptent parmi ces courants féministes apparus à la fin des années 1980. Afin de comprendre ce qui les distingue l'un de l'autre, il faut revenir à ce que l'on entend par « postmodernisme ». Cadre conceptuel plutôt que période historique, le postmodernisme se conçoit comme un ensemble théorique qui favorise la compréhension de l'hypercontemporain. Malgré l'hétérogénéité des

auteur.e.s considéré.e.s comme ses représentant.e.s, le postmodernisme, ce paradigme, comme il a été désigné par Lyotard[22], peut être selon Yves Boisvert « considéré comme un discours ou un courant de pensée qui remet profondément en question notre manière d'appréhender le monde contemporain »[23]. Le postmodernisme se caractérise principalement par un anti-universalisme, un anti-essentialisme et un anti-élitisme. Ce courant de pensée est marqué par un changement d'orientations épistémologiques : rejet de l'objectivisme et refus des « grands récits » en faveur d'une approche constructiviste et plurielle de la réalité. Suivant ces principes, le courant féministe postmoderne cherche, selon l'analyse de Michèle Ollivier et Manon Tremblay :

> « à dépasser la dichotomie égalité versus différence outre un scepticisme envers ces grandes valeurs des Lumières, ce courant considère une telle opposition (comme d'autres, dont celles de femme/homme, objectivité/subjectivité, gauche/droite, etc.) réductrice de la complexité du social. [...] Les vérités des [féministes] postmodernes ont plutôt pour noms hétérogénéité, multiplicité, nuances, complexité, etc. Ainsi, les féministes postmodernes questionnent l'idée selon laquelle les femmes partagent une oppression et une libération communes (une idée centrale au féminisme de la deuxième vague). Elles vont même à douter de l'idée de la « femme », remettant ainsi en question l'une des matières premières du mouvement féministe ! »[24].

Le féminisme postmoderne est parfois appelé indifféremment féminisme poststucturaliste ou féminisme déconstructiviste, voire postféminisme, alors même que certain.e.s auteur.e.s considèrent cette absence de nuances comme problématique[25]. Ces précisions de définitions et de dénominations étant établies, il

---

[22] LYOTARD, J-F. (1979). *La condition postmoderne.* Paris : les éditions de Minuit.
[23] BOISVERT, Y. (1997). *L'analyse postmoderniste. Une nouvelle grille d'analyse socio-politique.* Paris : l'Harmattan. p. 124.
[24] OLLIVIER, M. & TREMBLAY, M. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche.* Paris : L'Harmattan. p. 32-33.
[25] HUYSSEN, A. (1990). Mapping the Postmodern. In L. Nicholson (ed.), *Feminism/Postmodernism*. (pp. 234-277). New York/Londres : Routledge. FRASER, N. (1995). Pragmatism, Feminism, and the

apparaît que de nombreuses caractéristiques communes existent entre le courant féministe postmoderne et le féminisme *queer* : remise en cause du « fondationnalisme biologique »[26] et des catégories sexe/genre sur lesquelles il s'appuie, mise en crise du sujet du féminisme, approche constructiviste de l'identité, etc. Le féminisme *queer*, précisément la théorie *queer*, a fondé une grande partie de ses assises théoriques sur les thèses postmodernes[27]. Sa mise en relation avec le féminisme postmoderne n'est donc pas infondée, d'autant plus que Judith Butler, considérée comme l'une des pionnières dans l'élaboration de la théorie *queer*, est aussi l'une des plus fameuses représentantes du féminisme postmoderne. Ceci a pu alimenter une certaine confusion entre ces deux courants. Stevi Jackson établit néanmoins une distinction majeure. Selon lui, alors que le féminisme postmoderne a pour objet principal l'oppression des femmes, le féminisme *queer* se focalise sur les « minorités sexuelles »[28].

Linguistic Turn. In S. Benhabib, J. Butler, D. Cornell & N. Fraser. *Feminist Contentions. A Philosophical Exchange*. (pp. 157-171). New York/Londres : Routledge.

[26] L'expression est de Linda Nicholson et fait référence à la conceptualisation du rapport entre sexe et genre. Le « fondationnalisme biologique » reconnaît le sexe comme un donné biologique et le genre comme une construction sociale. S'agissant d'un point essentiel de la théorie *queer*, il sera approfondi au chapitre suivant. Voir NICHOLSON, L. (1999). *The Play of Reason. From the Modern to the Postmodern.* Ithaca : Cornell University Press. p. 55.

[27] BEASLEY, C. (1999). *What is feminism? An Introduction to Feminist Theory*. Londres : Sage Publications. Voir en particulier la section « Postmodernism/Poststructuralism and the "Queer Theory" » p. 96-100.

[28] JACKSON, S. (1998). Theorising Gender and Sexuality. In S. Jackson & J. Jones (eds), *Contemporary Feminist Theories.* (pp.131-146). Edinburgh : Edinburgh University Press. Voir également l'ouvrage de MARINUCCI, M. (2010). *Feminism is Queer. The intimate connection between queer and feminist theory.* Londres/New York : Zed Books.

2. Définir le féminisme *queer*

Afin de poursuivre la piste rose du féminisme *queer*, et de chercher à en donner une définition générale qui s'appuiera à la fois sur les réflexions menées par les tenant.e.s de la théorie *queer* et les pratiques développées par les activistes féministes *queer* (sachant qu'il n'existe pas nécessairement une stricte séparation entre le champ universitaire et le champ militant), il semble intéressant de revenir à l'article des *Inrockuptibles* consacré au « nouveaux féminismes » et d'examiner ce que les deux journalistes ont à dire au sujet des « *gender-queer* ». Cela donnera un aperçu de ce qui est compris du féminisme *queer* en dehors des cercles universitaires et militants concernés. Premièrement, il convient de noter que ces féministes « *gender-queer* » jouissent d'une catégorie à part entière au sein de cette typologie des « nouveaux féminismes », ce qui semble attester d'une forme de (re)connaissance médiatique de ce féminisme, dépassant dès lors le premier cercle académique et politique d'initié.e.s.

Deuxièmement, le choix de la dénomination : « *gender-queer* » demeure assez étonnant. Surtout utilisé en contexte anglo-saxon, il n'est pas souvent fait usage de ce double terme anglophone en contexte français, et ceci même dans les milieux féministes *queer*. Ce terme aurait demandé à être explicité surtout dans un article pour une revue culturelle grand public comme *Les Inrockuptibles,* les sonorités anglophones pouvant *de facto* susciter incompréhension et scepticisme de la part du lecteur et de la lectrice. Selon Brett Genny Beemyn le terme « *gender-queer* » :

> « a commencé à être communément utilisé au tournant du XXIe siècle par des personnes qui ressentaient que leurs identités de genre et/ou leurs expressions de genre ne correspondent pas à leur genre assigné à la naissance, mais qui ne

> souhaitent pas une transition dans le genre "opposé". Les personnes *genderqueer* peuvent s'auto-identifier en même temps aux deux genres, féminin et masculin, ou ni à l'un ni à l'autre, ou dans un entre-deux. Elles remettent en cause les constructions binaires du genre et les images traditionnellement associée aux personnes transgenres »[29].

Le terme « *gender-queer* » se réfère donc à une identité parapluie qui recouvre toutes les identités de genres non-normatives. Cette dénomination sied bien à l'idée de la fluidité et d'instabilité des identités qui est elle-même souvent utilisée pour définir la pensée et les mouvements *queer*. Pour Colette St-Hilaire, les théories *queer* :

> « se réfèrent à l'idée d'une fluidité, d'une suspension de l'identité à la remise en question de la viabilité et de l'utilité politique des catégories de l'identité sexuelle à la transgression des normes sexuelles, à la multiplication des identités et des pratiques marginales. Etre queer, c'est brouiller les frontières, mélanger les genres, promouvoir l'instabilité et l'indécidabilité des identités »[30].

Dans l'article des *Inrockuptibles*, le féminisme « *gender-queer* » est défini de manière relativement similaire. Selon les auteures, il promeut une « conception beaucoup plus libre et déculpabilisante de l'identité », tout en s'attachant à la « déconstruction des rôles traditionnellement masculins ou féminins »[31]. La deuxième caractéristique de ce féminisme est la prise en compte des « minorités sexuelles », de la diversité des sujets du féminisme, qui peuvent être « trans, lesbiennes ou hétéros »[32], un positionnement

---

[29] BEEMYN, B. G. (2005). Genderqueer. In C. J. Summers (ed.) *glbtq: An Encyclopedia of Gay, Lesbian, Bisexual, Transgender, and Queer Culture.* En ligne sur http://www.glbtq.com/social-sciences/genderqueer.html. Eli Green et Eric Peterson en donnent une définition assez similaire. GREEN, E. & PETERSON, N. E. (2006). *LGBTTSQI Terminology*. En ligne sur le site *Trans-Academics*, http://www.trans-academics.org/lgbttsqiterminology.pdf (consulté le 18/02/2010). Sauf mention contraire, les traductions de citations d'ouvrages anglophones sont des traductions personnelles.
Par ailleurs, pour une étude complète de la question voir NESTLE, J. HOWELL, C. & WICKINS, R. (eds). (2002). *GenderQueer: Voices from Beyond the Sexual Binary*. New York : Alyson Books. Voir aussi la courte vidéo « *GenderQueer* : Qu'est-ce que c'est ? » du performeur et photographe Del LaGrace Volcano, dans laquelle il questionne les idées reçues concernant les identités sexuelles et de genre, en interrogeant des passant.e.s dans la rue.

[30] ST-HILAIRE, C. (1999). Le paradoxe de l'identité et le devenir-queer du sujet : de nouveaux enjeux pour la sociologie des rapports sociaux de sexe. *Recherches sociologiques, 3*. p. 27.

[31] LAFFETER, A. & SARRATIA, G. *op. cit.*

[32] *ibid.*

« inclusif » qui se reflète dans les idées défendues « prosexe, proporno, proputes et pour la liberté de porter le voile »[33], des sujets qui sont loin de faire l'unanimité au sein des mouvements féministes. Les deux auteures poursuivent leur typologie en signalant que les « *gender-queer* » s'opposent à « l'essentialisme, la théorie freudienne de la différence des sexes, les féministes abolitionnistes, et toutes les théories qui se basent sur la victimisation des femmes » et qu'elles apprécient pêle-mêle : « les godes-ceintures, les tatouages, la testostérone en sachet, le fist-fucking »[34].

Malgré une définition plutôt succincte (auquel le format court de l'article oblige), lacunaire (la quasi mono-référence aux travaux et expérimentations de Paul Beatriz Preciado[35]) et caricaturale (le fait de réduire le mouvement *queer* à des pratiques sexuelles « non-conventionnelles » : godes-ceintures, fist-fucking, usage de la testostérone), les auteures ont su, même de façon un peu tapageuse, présenter quelques idées-forces des « *gender-queer* », ou du féminisme *queer*. Elles ont notamment mis en exergue un point essentiel à ce mouvement : celui de se situer à la frontière entre un militantisme féminisme et un militantisme « LGBT » (lesbien, gay, bi, trans)[36]. Enfin, pour conclure sur ce rapide portrait du mouvement féministe *queer* par l'article des *Inrockuptibles*, il faut noter son implication dans les champs artistique et culturel, comme en atteste la photographie sélectionnée pour illustrer l'article. Les deux auteurs ont choisi d'accompagner l'article d'une photographie du tournage du film *Too Much Pussy*, un film documentaire, où Emilie Jouvet la réalisatrice, suit la tournée européenne du *Queer X Show*, un spectacle présenté par

[33] *ibid.*
[34] *ibid.*
[35] PRECIADO, B. (2000). *Le Manifeste contra-sexuel*. Paris : éditions Balland. PRECIADO, B. (2008). *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*. Paris : Grasset.
[36] Pour une définition de ce terme voir *infra*.

six artistes féministes[37]. A la fois photographe et réalisatrice, Emilie Jouvet est présentée et se définit elle-même comme une artiste féministe, *queer* et pro-sexe[38]. Elle représente l'une des nombreuses facettes du féminisme *queer* en France, une tendance qui s'illustre par un engagement politique moins radical et qui cherche à rendre visible la micro-culture « gouine », plutôt parisienne, à travers des projets artistiques aux dimensions plus « traditionnelles » (expositions photographiques, réalisations de films et de clips-vidéo, organisation de cabarets burlesques).

Sans entrer d'emblée dans un examen détaillé des différentes mouvances qui s'observent à l'intérieur du féministe *queer* français, mais pour en donner toutefois un léger aperçu, il est opportun à ce stade préliminaire de la recherche d'insister sur la pluralité des pratiques, des discours et points de vue qui s'agitent en son sein. Loin de vouloir surestimer les mises en opposition, qu'une trop rapide esquisse viendrait brosser grossièrement, le féminisme *queer* en France est néanmoins marqué par un spectre de pratiques diverses et parfois divergentes si ce n'est conflictuelles. Les polarités de ce spectre peuvent schématiquement se présenter comme suit : d'un côté, la scène la plus visible parce qu'empruntant les circuits de reconnaissance et de légitimation conventionnels et dans laquelle on pourrait par exemple classer le travail d'Emilie Jouvet, et de l'autre, une scène plus « underground », « *grassroots* », pour reprendre un terme anglais qu'il est difficile de traduire en français et qui désigne un militantisme « de la base », « local ». Et entre ces deux tendances extrêmes se situent un continuum de pratiques politiques, artistiques, culturelles, militantes, esthétiques et d'interprétations multiples du terme « *queer* » qui font toute la richesse et la complexité du mouvement en France.

---

[37] JOUVET, E. (2010). *Too Much Pussy ! Feminist Sluts in the Queer X Show*. 80'.
[38] Propos tenus lors d'un entretien personnel (voir en annexe).

a. Aux origines du mot « *queer* »

L'élaboration d'une définition est toujours une opération risquée et sujette à polémique, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'éclaircir le terme « *queer* » car il est, selon l'astucieuse réponse de Judy Minx donnée lors d'un entretien, « pas très définissable comme chacun sait. Le lieu commun à dire sur le mot "*queer*" c'est que, si on le définit, ce n'est déjà plus *queer* »[39]. C'est un aspect sur lequel l'impasse ne peut être faite et qui complique grandement l'exercice de production d'une ou de plusieurs définitions, mais il faut néanmoins s'y résoudre afin de circonscrire l'objet de cette recherche.

Initialement, « *Queer* » est en anglais un mot d'argot qui signifie « étrange », « bizarre ». Dans le dictionnaire bilingue Le Robert & Collins, « *queer* » est un adjectif qui s'emploie pour qualifier un individu ou une attitude « bizarre », « louche », « suspect.e ». En tant que substantif, « *a queer* » est une insulte homophobe se déclinant aussi bien au masculin, « pédé », « tapette », « pédale », qu'au féminin « gouine »[40]. Dans sa tentative de trouver un équivalent français au terme « *queer* », Robert Harvey relève, à travers une incursion dans la langue anglaise, qu'il « compte parmi ces quelques mots qui pullulent aux confins du traduisible », quoique « associé étroitement depuis le début à [...] tout ce qui est (ou sert de) travers, oblique, louche… pervers ou buté, à la rigueur »[41]. Lors de son intervention au colloque « Les études gays et lesbiennes » en 1997 au Centre Pompidou, Eve Kosofsky Sedgwick rappelle qu'étymologiquement « *queer* » « signifie "à travers", il vient de la racine indo-européenne *twerkw*, qui a donné également l'allemand *Quer* (transversal), le latin

[39] Propos tenus lors d'un entretien personnel (voir en annexe).
[40] ATKINS, T. B., DUVAL, A. & MILNE, C. R. (1978). *Le Robert & Collins. Dictionnaire français-anglais, english-french*. Glasgow : Collins Publishers & Paris : Le Robert. p. 489.
[41] HARVEY, R. (2003). L'étrange mot d'… *queer*. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40*, 27-35.

torquere (tordre), l'anglais *athwart* (en travers)… »[42]. « Queer » en tant que désignation ou autodésignation d'une personne homosexuelle n'apparaît qu'au début du XXe siècle. Sedgwick précise que « le mot *queer* a longtemps été employé dans la prose de la classe ouvrière (mais non pas exclusivement), principalement en Angleterre et aux Etats-Unis, pour désigner les gays et les lesbiennes »[43].

Dans l'ouvrage *Gay New York* qui restitue l'histoire du monde gay new yorkais de la première moitié du XXe siècle, George Chauncey s'est intéressé aux changements terminologiques quant à l'identification et l'auto-identification des individus homosexuels, « l'évolution lexicale [étant] révélatrice des changements dans l'organisation des pratiques sexuelles et des identités masculines »[44]. En s'appuyant sur le dictionnaire de l'argot homosexuel de Gershon Legman, Chauncey a observé que le terme « *queer* » était couramment utilisé autant chez les « normaux » que chez les homosexuels, et ce dès le début du XXe siècle[45]. Mais au sein même du monde homosexuel, il existait une multitude de dénominations/distinctions pour répondre à la diversité des comportements homosexuels, et Chauncey évoque que :

> « dans la culture des classes populaires, en particulier, le comportement homosexuel en tant que tel ne devint le fondement de la désignation ou de l'autodéfinition des individus comme "queers" qu'autour du milieu du XXe siècle avant cela, la plupart des individus n'étaient ainsi désignés que s'ils affichaient une inversion très marquée du genre socialement assigné en jouant aussi bien sur les rôles culturels que le rôle sexuel conventionnellement attribué aux femmes »[46].

---

[42] SEDGWICK, E. K. (1998). Construire des significations *queer*. In D. Eribon (dir.). *Les études gay et lesbiennes*. Paris : Éditions du Centre Pompidou. p. 115.
[43] SEDGWICK, E. K. (2003). Rythmes et formes discordants. Entretien avec Eve Kosofsky Sedgwick. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40*, p. 50.
[44] CHAUNCEY, G. (2003/1994). *Gay New York. 1890-1940*. Paris : Fayard. p. 26.
[45] Pour le dictionnaire : LEGMAN, G. (1941). The Language of Homosexuality: An American Glossary. Supplément à G. W. Henry, *Sex Variants: A Study of Homosexual Patterns*, *1*, (pp. 149-179). New York : Paul Hoeber.
[46] CHAUNCEY, G. *op. cit.*, p. 25.

En fait, la distinction actuelle entre homosexuel et hétérosexuel, sur laquelle se fonde le système sexuel hégémonique de la culture euro-états-unienne, s'avère être une conception tout à fait récente, que Chauncey fait remonter à la seconde moitié du XXe siècle. S'est opérée au milieu du siècle une réorganisation des catégories, l'« opposition anormaux/*queer* et "hommes" en fonction de leur statut de genre » a fait place à un « partage entre homosexuels et hétérosexuels en fonction du choix de l'objet sexuel »[47]. Aussi, Chauncey explique que le terme « *queer* » au début du XXe siècle, semblait être employé dans une acception proche de ce que l'on entend aujourd'hui par « homosexuel », c'est-à-dire un individu défini selon des pratiques sexuelles non-hétérosexuelles, et pas nécessairement en fonction d'une transgression de genre, contrairement à des termes comme « *fairy* », « *faggot* », ou « *queen* »[48].

b. Resignification de l'insulte

Ce n'est qu'à la fin des années 1980 aux Etats-Unis que l'usage de l'insulte « *queer* » prend une singulière tournure, se transformant dans la bouche de certain.e.s militant.e.s en un puissant terme d'affirmation identitaire et d'auto-détermination. « *We are Queer! We are here! Get used to it!*» scandent alors les activistes de Queer Nation. C'est qu'entre temps, le terme « gay » a progressivement gagné en popularité,

[47] *ibid*. p. 37. Chauncey élabore cette réflexion à partir des travaux de Michel Foucault sur la sexualité et l'homosexualité. Le philosophe français a été le premier à concevoir l'homosexualité comme une catégorie moderne, dont il situe l'invention à la fin du XIXe siècle avec l'émergence d'un discours médical et psychiatrique cherchant à l'expliquer. FOUCAULT, M. (1976). *Histoire de la sexualité*. T. 1. *La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.

[48] *ibid*. Par ailleurs, les élaborations identitaires des minorités sexuelles ne peuvent se comprendre qu'à travers l'intersection des rapports de pouvoir et de domination. En s'appuyant sur le livre de Chauncey et sur la réflexion menée sur Harlem, Elsa Dorlin resitue la « praxis *queer*, populaire » et le développement d'identités sexuelles excentriques dans l'imbrication des multiples expériences des discriminations, notamment celle raciale et classiste. « Dans une certaine mesure, c'est en partie parce que la nébuleuse gay et lesbienne de couleur ne pouvait incarner les normes sexuelles et racistes dominantes, modèle inatteignable de respectabilité et de reconnaissance, qu'il a été possible de mettre en place des codes sexuels alternatifs ou excentriques ». DORLIN, E. (2008). *Sexe, genre et sexualités*. Paris : Presses universitaires de France. p. 110-111.

pour devenir la principale autodénomination au sein de la communauté homosexuelle dans le monde anglophone d'abord, pour en dépasser rapidement les frontières[49]. Son succès s'explique par la préférence qui lui a été accordée par une large partie des individus à qui cette dénomination fait référence, contrairement au terme « homosexuel », rejeté du fait de son appartenance au champ médical, car il fut pendant longtemps catégorisé comme maladie mentale. Plusieurs difficultés apparaissent néanmoins avec la suprématie du mot « gay ». La première est que son usage hégémonique tend à uniformiser sous une même catégorie les modes de vie, pratiques, identités sexuelles et de genre, en effaçant toute une déclinaison de dénominations[50]. La deuxième difficulté concerne l'invisibilisation des lesbiennes, puisque comme le souligne Eve K. Sedgwick, alors que « gay » « est censé faire référence aux deux genres [...], dans son usage actuel, il est régulièrement opposé au terme "lesbienne", comme s'il ne pouvait pas en lui-même, comme c'est de plus en plus le cas, faire référence aux femmes »[51]. Enfin, de nombreuses critiques se sont élevées pour dénoncer la suprématie du mot « gay » et les dérives qu'elle provoque, notamment concernant la conception universaliste et impérialiste de l'identité gay[52].

---

[49] Etymologiquement, le terme « *gay* » anglo-saxon trouve son origine dans l'adjectif français « gai », il a longtemps été employé dans un sens similaire en contexte anglophone. Il a peu à peu pris une connotation sexuelle et injurieuse pour définir une personne aux mœurs dissolues. Ce n'est qu'au début du XX[e] siècle qu'il est associé spécifiquement à des pratiques homosexuelles. Une autre origine de « *gay* » voudrait que ce terme soit l'acronyme de « *Good As You* », une signification qui a probablement été formulée *a posteriori*. Cf. BARNHART, K. R. (ed.). (1988). *Dictionary of etymology.* New York : Chambers. D'une forme adjectivale, le terme a fini par être utilisé en tant que nom pour désigner une personne homosexuelle et par dérivation, uniquement à un homme homosexuel. A ce sujet voir les précisions terminologiques apportées par SEDGWICK, E. K. (2008/1990). *Epistémologie du placard*. Paris : Éditions Amsterdam. p. 39.

[50] *ibid*. p. 35.

[51] SEDGWICK, E. K. (2008/1990). *op. cit.*, p. 39.

[52] Voir notamment DUGGAN, L. (1992). Making It Perfectly Queer. *Socialist Review, 22*. 11-31. ALTMAN, D. (2009). Globalization and the International Gay/Lesbian Movement. In D. Richardson & S. Seidman (eds), *Handbook to Gay and Lesbian Studies*. (pp. 415-427). Londres : Sage Publications LTD. MASSAD, J. (2007). *Desiring Arabs*. Chicago : University of Chicago Press. PUAR, J. K. (2012/2007). *Homonationalisme. Politique* queer *après le 11 septembre*. Paris : Éditions Amsterdam. DRUCKER, P. (2014). La fragmentation des identités LGBT à l'ère du néolibéralisme. *Période*. En ligne

Dans une certaine mesure, la revendication identitaire *queer* se dresse contre l'hégémonie gay et les politiques assimilationnistes qui lui sont associées. Le collectif d'activistes new yorkais Queer Nation précise dans son manifeste son choix du passage d'une identification « *gay* » à une identification « *queer* » :

> « Pourquoi "*queer*" ? Devons-nous vraiment utiliser ce mot ? [...] Pourquoi ne pas se contenter du terme "gay" dont l'utilisation semble si claire et évidente ? N'est-il pas d'ailleurs le synonyme de "heureux" ? Alors pourquoi "*queer*" ? Parce que beaucoup d'entre nous lorsque nous nous réveillons le matin, nous ne sommes pas « gai.e.s », nous sommes énervé.e.s et dégouté.e.s. Nous avons donc choisi de nous définir comme "*queer*". L'utilisation de "*queer*" est une façon de nous rappeler comment nous sommes perçus par le reste du monde »[53].

Il s'agit pour les membres de Queer Nation, ainsi que pour l'ensemble des activistes *queer* de procéder selon la stratégie de l'antiparastase, un terme de linguistique qui « consiste à montrer que le fait incriminé est au contraire louable »[54]. « "*Queer*" est peut-être une insulte, mais c'est aussi une arme sournoise que l'on peut ironiquement subtiliser aux homophobes pour la retourner contre eux », déclare Queer Nation[55]. Au cours d'un entretien, Judith Butler revient sur le réinvestissement du terme « *queer* » :

> « Je pense toujours que certains mots sont blessants qu'il est très difficile d'imaginer que les répéter puisse être bénéfique néanmoins, je dois reconnaître que répéter encore et toujours le mot "*queer*" dans le cadre d'une pratique d'affirmation de soi a permis de l'extraire de son contexte originel, exclusivement injurieux, et que c'est

---

http://revueperiode.net/la-fragmentation-des-identites-lgbt-a-lere-du-neoliberalisme/ (consulté le 06/10/2014). Ce point sera approfondi au chapitre suivant.

[53] QUEER NATION. (1990). Why Queer ? In *Queer Nation: a Manifesto*. En ligne sur le site d'Act Up New York http://www.actupny.org/documents/QueersReadThis.pdf (consulté le 03/10/2009).

[54] DUPRIEZ, B. (1984). *Gradus. Les procédés littéraires. Dictionnaire*. Paris : éditions 10/18. p. 55. Elsa Dorlin rappelle que l'antiparastase est « une stratégie de lutte devenue classique depuis les années 1960-1970 [...] [elle] a notamment été adoptée par le mouvement du Black Power avec le terme negro, par les mouvements lesbiens féministes – par exemple, le groupe des Gouines rouges en France –, ou encore par les mouvements de prostituées et le terme de *whore* ("pute") ». DORLIN, E. (2007). Le *queer* est un matérialisme. Entretien par Gabriel Girard. In. *Femmes, genre, féminisme*. Paris : éditions Syllepse. p. 47-48.

[55] QUEER NATION. (1990). *op. cit.*

> devenu une question de réappropriation du langage, une question de courage aussi, d'ouverture du mot, de possibilité de transformation du stigmate en quelque chose de plus valorisant »[56] .

Toujours selon Butler, l'instabilité et la contingence de la signification d'un mot associées à la propriété performative du discours concourent à la resignification de l'injure, un geste qui est aussi une manière de se constituer en sujet, « d'exister socialement »[57] :

> « Le nom que l'on reçoit est à la fois ce qui nous subordonne et ce qui nous donne un pouvoir, son ambivalence produit la scène où peut se déployer la puissance d'agir il produit des effets qui excèdent les intentions qui le motivent. Reprendre le nom que l'on vous donne, ce n'est pas se soumettre à une autorité préexistante, car le nom est ainsi déjà arraché au contexte qu'il avait auparavant, et prend place dans un travail de redéfinition de soi. Le mot injurieux devient un instrument de résistance au sein d'un redéploiement qui détruit le territoire dans lequel il opérait auparavant »[58].

Ainsi, se réapproprier l'insulte, la honte, le stigmate, tend à rendre inefficace leur portée infamante, ce processus autodéfinitionnel concourt également à problématiser de façon radicale l'affirmation identitaire. Revendiquer une dénomination injurieuse participe d'une stratégie de « politisation de la honte » [*politics of shame*] telle que l'a décrite Michael Warner, une stratégie qui consiste à se situer dans une perspective « stigmaphile », de revendication du stigmate donc, et de non conformité avec la

---

[56] BUTLER, J. (2005). Changer de sujet : la resignification radicale. In *Humain, Inhumain. Le travail critique des normes*. Paris : Editions Amsterdam, p. 136. Judith Butler raconte le sentiment qu'elle éprouvait quelques années auparavant face à l'insulte « *queer* » : « Il y a trente ans (ou même quinze ou vingt ans), il était perçu comme particulièrement insultant et menaçant. Je me souviens que j'avais très peur de ce mot, je savais que j'étais susceptible d'être désignée ainsi je croyais que si jamais cette appellation me frappait, j'en serais marquée à vie et que le stigmate me flinguerait complètement ». *ibid*. p. 135-136.

[57] Sur ce sujet voir ERIBON, D. (2012). *Réflexions sur la question gay*. Paris : Flammarion. En particulier le chapitre « Un monde d'injures » p. 25-214. Pour une analyse du système des insultes et du rapport des termes injurieux avec le maintien de l'ordre dominant voir également BONNARDEL, Y. (1995). « Sale bête », « sale nègre », « sale gonzesse ». Identités, dominations et système des insultes. *Les Cahiers antispécistes, 12*.

[58] BUTLER, J. (2004/1997). *Le pouvoir des mots*. Paris : Editions Amsterdam. p. 252.

norme[59]. Le rapport ambivalent du/de la stigmatisé.e à son stigmate était déjà l'objet de l'étude d'Erving Goffman consacrée à « l'usage sociaux des handicaps »[60]. Selon le sociologue états-unien « si l'objectif est la séparation et non l'assimilation [à l'existence normale], le militant en vient souvent à constater qu'il lui est impossible de présenter ses efforts autrement que dans le langage et le style de ses adversaires »[61]. Les politiques *queer* se situent clairement dans une perspective de « politique de la honte », de dissidence et de refus de l'assimilation, qui passe par une réappropriation du langage de haine. Elles procèdent selon un « ethos dissident » qui, pour Guillaume Marche, « appelle [...] à rechercher [...] la dignité, non pas en dehors de ce qui est facteur de honte sociale, mais au cœur même de l'identité disqualifiée et à faire ainsi d'une culture glbt sexualisée la base d'un message politique contestataire et conflictuel »[62].

c. Identités et politiques *queer*

Le mouvement politique *queer*, apparu entre la fin des années 1980 et le début des années 1990 est marqué par une forte radicalité politique et une conceptualisation critique de la notion d'identité. La revendication « *queer* » renvoie un large spectre d'identités diffuses, c'est une identité parapluie qui cherche à englober toutes les identités sexuelles de genres non-normatives. Les politiques *queer* ne font plus uniquement référence aux identités gay et lesbienne, mais elles prennent en compte des minorités sexuelles et les identités transgenres. « *Queer* » exprime aussi une idée

[59] WARNER, M. (1999). *The Trouble with the normal : Sex Politics and the Ethics of Queer life*. Cambridge, MA : Harvard University Press. p. 41-45.
[60] GOFFMAN, E. (1975). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps.* Paris : Les éditions de Minuit.
[61] *ibid*. p. 136.
[62] MARCHE, G. (2008). « La dissidence entre théorie et pratique : normes sexuelles et subjectivité. In. J-P. ROCCHI (dir.). *Dissidence et identités plurielles*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 2008. p. 95.

de tension, d'instabilité, d'anormalité qui découle de la remise en cause des frontières délimitant les catégorisations binaires des identités sexuelle et de genre. Ainsi, David Halperin considère que :

> « Comme son nom l'indique, *queer* ne désigne aucune espèce naturelle et ne se réfère à aucun objet déterminé il prend son sens dans sa relation d'opposition à la norme. *Queer* désigne ainsi tout ce qui est en désaccord avec le normal, le dominant, le légitime. [...] C'est à partir de la position marginale occupée par le sujet *queer* qu'il devient possible d'apercevoir une multiplicité de perspectives pour repenser les relations entre les comportements sexuels, les identités érotiques, les constructions du genre, les formes de savoir, les régimes de l'énonciation, les logiques de la représentation, les modes de constructions de soi, et les pratiques communautaires — c'est-à-dire pour réinventer les relations entre le pouvoir, la vérité et le désir »[63].

Plus encore, les politiques *queer* cherchent à déconstruire les catégories identitaires quelles qu'elles soient. Effectivement, pour Michael Warner le « *queer* » représente « une vive résistance aux régimes du normal »[64], ce qui le conduit à penser que « les politiques *queer* ont des implications dans n'importe quel domaine de la vie sociale »[65]. Dans un même ordre d'idées, Lisa Duggan considère que cette « nouvelle désignation *queer* [...] porte en elle les promesses de nouvelles significations, de nouvelles manières de penser et d'agir politiquement »[66]. Contrairement au mouvement gay et lesbien dominant, le potentiel de résistance des politiques *queer* se manifeste aussi par des combats menés plus largement contre l'ordre moral, la culture néolibérale, et une hostilité envers les « stratégies libérales et nationalistes des politiques gays »[67]. Les projets *queer* ne sont pas de simples critiques de la normativité hétérosexuelle et de la binarité des genres, comme le laisserait penser

---

[63] HALPERIN, D. (2000/1995). *Saint Foucault.* Paris : éditions EPEL. p. 75-76.
[64] WARNER, M. (ed.). (1993). *Fear of a queer planet. Queer politics and social theory.* Minneapolis : University of Minnesota Press. p. xxvi.
[65] *ibid*. p. vvi.
[66] DUGGAN, L. (1992). Making It Perfectly Queer. *Socialist Review, 22*. p. 11.
[67] *ibid*.

une définition trop restreinte, ils ne s'attachent pas uniquement aux subjectivités, aux relations personnelles et intimes, mais ils cherchent à comprendre et transformer les institutions, les processus socio-culturels, les structures politiques autant que les politiques globales[68].

Aux Etats-Unis, les mouvements *queer* sont apparus en réponse à l'institutionnalisation du mouvement gay et lesbien dominant et qui correspond au tournant libéral, réformiste et assimilationniste qui s'est progressivement déployé au sein de leurs politiques au cours des années 1980. En pratiquant une politique d'inclusion des marges et en jouant sur la réhabilitation du stigmate et de la honte, il s'agissait pour les politiques *queer* de contredire les dérives normatives induites par les « politiques de respectabilités ». Théorisées par Evelyn Brooks Higginbotham, les « politiques de respectabilité » [*politics of respectability*] peuvent se définir comme l'injonction d'un comportement « respectable », c'est-à-dire conforme aux normes sociétales, qui pèse sur chaque membres d'une communauté discriminée. C'est l'idée selon laquelle l'attitude inconvenante exercée par un seul des membres causerait du tort à l'ensemble de la communauté en lui infligeant une image négative[69].

Les politiques *queer* s'inscrivent en faux contre toutes revendications assimilationnistes (les principales étant le mariage entre les personnes de même sexe, l'ouverture des droits concernant la filiation, la possibilité de faire une carrière dans l'armée[70]) visant à se couler dans le moule du système hétérosexuel,

---

[68] CASTRO VARELA, M. DHAWAN, N. & ENGEL, A. (eds.) (2011). *Hegemony and Heteronormativity. Revisiting 'The Political' in Queer Politics*. Farnham (UK) & Burlington (US) : Ashgate. p. 2.

[69] Higginbotham emploie ce terme pour décrire spécifiquement la situation des groupes raciaux marginalisés. HIGGINBOTHAM, B. E. (1993). *Righteous Discontent: The women's movement in the Black Baptist Church, 1880-1920*. Cambridge : Harvard University Press. Voir le chapitre 7 « Politics of Respectability ».

[70] Cette dernière revendication a surtout été débattue en contexte états-unien. Pour une mise en perspective des cette question voir MUNOZ, J. E. (2009). *Crusing Utopia. The Then and There of Queer Futurity*. New York : New York University Press.

« *straight* »[71]. Elles contestent le régime hégémonique hétérosexuel, autrement appelé « hétéronormativité »[72]. Néologisme popularisé par Michael Warner dans l'introduction au recueil *Fear Of A Queer Planet*[73], le concept d'hétéronormativité rend compte du caractère systémique des discriminations envers les individus aux sexualités non-hétérosexuelles que le seul terme d'« homophobie » ne réussit pas à faire apparaître puisque ne se référant qu'à des actes isolés. Or le concept d'hétéronormativité replace le problème des discriminations au cœur des dynamiques politiques et sociales où s'organise implicitement la présupposition d'une norme – hétérosexuelle – hiérarchiquement supérieure à toute autre forme de sexualités. Cela renvoie donc à un faisceau d'attitudes, de croyances, de pratiques qui subordonnent, stigmatisent et dénigrent les individus du fait de leurs orientations sexuelles qui seraient hors norme. D'inspiration foucaldienne dans la conception du pouvoir et du caractère coercitif des normes sociales[74], l'hétéronormativité trouve également son origine dans les travaux d'Adrienne Rich et son concept d'« hétérosexualité obligatoire » [*compulsory heterosexuality*][75], ainsi qu'à ceux de Gayle Rubin, notamment dans sa formulation du système de hiérarchisation sexuelle[76].

---

[71] « Les discours qui nous oppriment tout particulièrement nous les lesbiennes féministes et hommes homosexuels et qui prennent pour acquis ce qui fonde la société, toute le société, c'est l'hétérosexualité, ces discours nous nient toute possibilité de créer nos propres catégories, ils nous empêchent de parler sinon dans leur termes [...] ». WITTIG, M. (2007). La pensée straight. In *La pensée straight.* Paris : Editions Amsterdam. p. 56. L'article est initialement paru en 1980 dans la revue *Questions Féministes* n°7.

[72] Il existe également d'autres termes aux significations proches comme « hétérosexisme », présent dans les travaux de Gayle Rubin, et « hétéropatriarcat », voir HART, L. (1994). *Fatal Women: Lesbian Sexuality and the mark of aggression.* Princeton : Princeton University Press.

[73] WARNER, M. (1993). *op. cit.*

[74] FOUCAULT, M. (1976). *Histoire de la sexualité*. T. 1. *La volonté de savoir.* Paris : Gallimard.

[75] RICH, A. (1980). Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence. *Signs: Journal of Women in Culture and Society, 5,* 631-60.

[76] RUBIN, G. (1984). *Thinking Sex: Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality*. In C. Vance, *Pleasure and Danger: Exploring Female Sexuality*. Londres/Boston : Routledge et Kegan Paul. Le texte a été traduit en français dans le recueil RUBIN, G. (2010). *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe.* Paris : EPEL.

Enfin, ce système de privilèges[77] connaît des implications plus larges, Gayatri Spivak observe que « l'hétérosexualité reproductive » affecte de nombreuses structures : législatives, religieuses, affectives, spatiales, etc[78]. De même que ce régime de naturalisation des normes de genre et de sexualité fonctionne simultanément avec le maintien des hiérarchies raciales et classistes[79]. Par ailleurs, en complément du concept d'hétéronormativité, Lisa Duggan a forgé celui d'« homonormativité » pour faire état des alliances hégémoniques déployées par certaines politiques gays et lesbiennes qui, de la revendication des standards hétéronormatifs à l'uniformisation des modes de vie gay (et dans une moindre mesure lesbien) sur fond de développement de l'individualisme néolibéral, ont conduit à la mise au ban des populations les plus précaires et marginalisées (les personnes trans', les personnes intersexes, les personnes racisées, les travailleurs/euses du sexe, les personnes séropositives, etc.)[80].

d. Les politiques *queer* face au mouvement LGBT hégémonique

Ainsi donc, les politiques et identités *queer* s'inscrivent en rupture avec les politiques et identités LBGT dominantes et vis-à-vis du processus de normalisation de l'identité gay et lesbienne et ses conséquences en termes d'invisibilisation et de pathologisation des marges. Avant de regarder plus en détail la dénomination « LGBT

---

[77] CHAMBERS, S. & CARVER, T. (2008). *Judith Butler and political theory: troubling politics*. Londres : Routledge. p. 145.
[78] SPIVAK, G. C. (2007). Feminism and human rights. In N. Shaikh (ed), *The present as history: Critical perspectives on global power*. New York : Conlumbia Univiersity Press. p. 193.
[79] INGRAHAM, C. (2002). Heterosexuality: It's just not natural! In D. Richardson & S. Seidman (eds), *Handbook to Gay and Lesbian Studies*. Londres : Sage Publications LTD. p. 76-77.
[80] DUGGAN, L. (2003). *The Twilight of Equality?: Neoliberalism, Cultural Politics, and the Attack On Democracy*. Boston : Beacon Press. DUGGAN, L. (2002). The New Homonormativity. The Sexual Politics of Neoliberalism. In D. Nelson & R. Castronovo (eds), *Materializing Democracy. Toward a Revitalized Cultural Politics*. (pp. 175-194). Durham : Duke University Press. En complément voir STRYKER, S. (2008). Transgender History, Homonormativity, and Disciplinarity. *Radical History Review. 100,* 145-157.

dominant », qui peut sembler problématique, il est important de revenir sur l'emploi du terme « LGBT ». A l'évidence, l'utilisation de l'acronyme LGBT (Lesbien Gay Bi Trans/Transgenre/Transsexuel.le) est à la source de nombreux problèmes. Si initialement l'invention de ce terme naît de la volonté d'une politique d'inclusion, il semble qu'il y échoue malheureusement[81]. L'invention de cette terminologie, qu'il est possible de situer au début des années 1990, découle, selon Guillaume Marche, d'une demande forte d'inclusion :

> « de la part de personnes ne se reconnaissant pas pleinement dans une identité collective définie uniquement en termes d'homosexualité. [...] Souvent, cependant, le changement de terminologie reflète davantage une volonté d'affirmer que les personnes bisexuelles et trans-genre font également partie de cette communauté qu'une profonde remise en cause de l'identité collective autour de laquelle elle rassemble, si bien que l'inclusion des termes "bisexuel" et "trans-genre" dans le label identitaire témoigne plutôt, en réalité, de la neutralisation de la remise en cause représentée par ces deux dimensions de la déviance sexuelle par la dynamique communautaire [homosexuelle] »[82].

Effectivement, les mouvements LGBT peinent à mettre en place une véritable mobilisation égalitaire efficace. Le caractère politiquement correct, et finalement dépolitisant de cette formule additive entraîne de fâcheuses conséquences quant aux mobilisations politiques. En fait, en mettant sur un même niveau des réalités hétérogènes, cette politique de coalition se rend aveugle aux différences (en particuliers les différences économiques et raciales) et aux inégalités affectant celles et ceux qu'elle est censée représenter. De même, il convient d'interroger la pertinence de mettre sur un même plan la question des orientations/pratiques/identités sexuelles (LGB) et celle des identités de genres (T). Richard Dyer constate que «

---

[81] BERNSTEIN, M., MARSHALL, A-M, & BARCLAY, S. (eds). (2009). *Queer Mobilizations. LGBT Activists Confront the Law*. New York : New York University Press.

[82] MARCHE, G. (2005). L'arc-en-ciel et le mouvement gai et lesbien. *Transatlantica, 1*. En ligne http://transatlantica.revues.org/321 (consulté le 28/08/2013).

l'acronyme LGBT ne résout pas la question principale : celles des relations qui lient et délient les catégories qu'il aligne. Il réifie ainsi les identités sans doute autant qu'il ne les met à l'épreuve »[83]. Cela renvoie au problème d'une compréhension exclusive de ces catégories identitaires, et plutôt que de formuler une addition (L+G+B+T), Dyer préconise de penser les catégories identitaires en terme d'enchevêtrement[84]. Un autre problème existe par ailleurs quant à la volonté d'inclusion dans cette terminologie de nouvelles catégories, ce qui a donné lieu à l'allongement de la liste initiale avec le Q de *Queer*, le I de Intersexe, le A de Asexuel[85], ce qui pourrait se prolonger indéfiniment comme le fait remarquer avec malice un blogger en concluant son article par la liste suivante : LGBTTQQIICFAFT (Lesbienne, Gay, Bi, Transgenre, Transsexuel, *Queer*, *Questionning*, Intersexe, Curieux, *Friendly*, Asexuel, Fétichiste, Travesti)[86].

Sans négliger la composition hétérogène que ce soit en termes de stratégies de lutte, d'objectifs ou de revendications, lorsqu'au cours de cette recherche il sera fait référence au mouvement LGBT (qu'on pourrait facilement réduire aux deux premières lettres, voire parfois à la seule lettre G) par rapport au mouvement féministe *queer*, cela renverra au mouvement LGBT dominant dont l'agenda monopolise largement la sphère médiatique en France. Preuve en est la récente couverture médiatique à l'occasion du débat national suscitée par le vote de la loi dite du « mariage pour tous ». En plus d'avoir voix au chapitre, ce mouvement LGBT

---

[83] DYER, R. (2010). Préface de CERVULLE, M., & REES-ROBERTS, N. *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer*. Paris : Armand Colin. p. 6-7.
[84] *ibid*.
[85] « LGBTQIA » est l'une des abréviations les plus courantes après LBGT. On peut aussi trouver « LGBT + » (l'ajout du nombre du sigle « + » pouvant varier), le « + » renvoyant à l'infini diversité des catégories identitaires sexuelles et de genre, mais ne garantissant pas non plus une réflexion approfondie sur les rapports politiques entretenus entre ces différentes dénominations.
[86] Pheel. (2011). *Le dixième printemps des associations*. En ligne sur le site http://culturcide.blogspot.fr/2011/04/le-10eme-printemps-des-associations.html?spref=fb (consulté le 09/08/2011).

entretient des accointances plus vives avec les pouvoirs politiques, un certain nombre d'associations étant proches des mouvements progressistes de gauche et s'engageant dans un processus d'institutionnalisation. Par exemple, des structures influentes et reconnues pour peser dans le poids des décisions comme l'Inter LGBT, une organisation qui regroupe une cinquantaine d'associations LGBT, en charge notamment de l'organisation annuelle de la Marche des fiertés, ou Homosexualités et Socialisme, sont proches du Parti Socialiste[87]. D'autre part, l'agenda politique du mouvement LGBT dominant se restreint à des mesures réformistes, gradualistes, libérales en agissant principalement sur le terrain légaliste (lutte contre l'homophobie, élargissement des droits pour le mariage entre personnes de même sexe etc.). Ainsi, il défend assez clairement une approche assimilationniste, ou en référence à Duggan, homonormative[88]. Ce courant LGBT est désigné différemment selon les chercheur.e.s et militant.e.s qui en font la critique. Gianfranco Rebucini parle de « mouvements hégémoniques LGBT »[89], le collectif d'activistes montréalais Les Panthères Roses emploie le terme de « communauté LGBT *mainstream* »[90], alors que Peter Drucker établit une distinction entre l'« identité "gaie" classique » et « identités alternatives » parmi lesquelles il inclut les *queers*[91].

Pour autant, il faut se garder de verser dans une lecture trop segmentée des divergences de politiques. Sébastien Chauvin met en garde :

---

[87] REBUCINI, G. (2012). « Mariage pour tous » et émancipation sexuelle. Pour une autre stratégie politique. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/interventions/«-mariage-tous-»-émancipation-sexuelle-autre-stratégie-politique (consulté le 03/11/20012).
[88] DUGGAN, L. (2002). *op. cit.* DUGGAN, L. (2003). *op. cit.*
[89] REBUCINI, G. (2012). *op. cit.*
[90] COCO RIOT & BOUCHER, M-P (2010). *Les Panthères Roses de Montréal, un collectif queer d'actions directes*. En ligne http://www.crac-kebec.org/files/m_pr_prweb.pdf (consulté le 12/02/2013).
[91] DRUCKER, P. (2014). La fragmentation des identités LGBT à l'ère du néolibéralisme. En ligne sur le site de *Période* http://revueperiode.net/la-fragmentation-des-identites-lgbt-a-lere-du-neoliberalisme/ (consulté le 06/10/2014).

> « En réalité, le débat se coule mal dans une conception binaire qui distinguerait deux camps unifiés : celui des intégrationnistes conservateurs et celui des séparatistes forcément subversifs. Les deux termes ne désignent pas correctement les diverses positions, notamment parce qu'ils ont été forgés par leurs adversaires respectifs »[92].

Pour parer à cette vision dichotomique du militantisme LGBT, Sébastien Chauvin propose de réfléchir à un continuum des positions politiques entre progressisme et radicalisme, assimilation et séparatisme, normes et déviances, honte et discrétion, etc. S'il fallait situer le mouvement féministe *queer* dans ce continuum des positions politiques du mouvement LGBT en général, il ne fait aucun doute qu'il se trouverait du côté du radicalisme et d'une certaine forme de séparatisme, et ceci aussi bien dans la version états-unienne du mouvement *queer* que dans son application française. Pour conclure sur ce bref aperçu des relations entre le militantisme LGBT et le militantisme *queer* et sur l'usage problématique des étiquettes identitaires, voici une mise au point du collectif *queer* états-unien Bash Back! :

> « CertainEs liront "queer" comme synonyme de "gay et lesbienne" ou "LGBT". Cette lecture est inadéquate. [...] Le queer n'est pas simplement une autre identité qui peut être punaisée sur une liste de catégories sociales nettes, ni la somme quantitative de nos identités. [...] Le queer est un territoire en tension, défini en opposition au récit dominant du patriarcat blanc-hétéro-monogame, mais aussi en affinité avec touTEs cELLeux qui sont marginaliséEs, exotiséEs et oppriméEs. Le queer, c'est ce qui est anormal, étrange, dangereux. Le queer implique notre sexualité et notre genre, mais il va bien au-delà. Il incarne notre désir et nos fantasmes, et bien plus encore. Le queer est la cohésion de tout ce qui est en conflit avec le monde hétérosexuel capitaliste. Le queer est un rejet total du régime de la Normalité »[93].

---

[92] CHAUVIN, S. (2003). Pour une critique bienveillante de la notion de « minorité ». Le cas des « minorités sexuelles ». *Contretemps, 7*. p. 26.

[93] BAROQUE, F. & EANELLI, T. (eds). (2012). *Queer Ultra Violence. BashBack ! Anthology*. San Francisco : Ardent Press. La traduction en français d'extraits du recueil par la bande à Cris-Tea est mise à disposition gratuitement sur internet via l'Infokioque https://www.infokiosques.net/lire.php?id_article=1021

3. Les pratiques féministes *queer* en France

Il a été question de l'inscription du mouvement *queer* au sein du mouvement LGBT, mais afin de cerner au mieux l'objet d'étude, il faut insister sur l'articulation des politiques *queer* au féminisme, sur le fait aussi que ces politiques ont vu le jour en réaction aux positions essentialistes et universalistes défendues par nombre de militant.e.s et universitaires féministes. Au début des années 1990 aux Etats-Unis, a émergé ce qui a pris *a posteriori* le nom de théorie *queer,* un courant du féminisme à la jonction des problématiques féministes et de celles développées dans les « études gays et lesbiennes ». Proche du féminisme postmoderne et constructiviste, la théorie *queer* s'est nourrit de la littérature du *black feminism*, du féminisme chicano, latino et indien, du féminisme décolonial en général pour penser un féminisme anti-essentialiste fondé sur une remise en cause du sujet politique du féminisme.

En outre, ce corpus théorique complexe et pluriel a fondé pour partie son bagage théorique à partir de relectures perverses et tordues de ce qui est appelé outre-Atlantique la « *French Theory* »[94], soit un regroupement disparate de penseurs français appartenant de façon plus ou moins évidente au courant poststructuraliste : Foucault, Derrida, Deleuze, Barthes, Lacan, Bourdieu, et au « *French feminism* » avec Irigaray et Kristeva[95]. Tandis que les points d'appui philosophiques de la *queer theory*

[94] Pour une analyse de l'histoire de la *French Theory* voir l'ouvrage détaillé de François Cusset. CUSSET, F. (2003). *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis.* Paris : Editions de la Découverte. Ce point fera l'objet d'un examen approfondi dans le chapitre suivant.

[95] Le « *French feminism* », cette invention anglo-saxonne, est décrit par Christine Delphy comme « un courant ouvertement et explicitement anti-féministe », réunissant des « femmes écrivains », Hélène Cixous, Julia Kristeva et Luce Irigaray, pour ne citer que les plus emblématiques, qui défendent un féminisme différentialiste ayant comme principe premier la différence sexuelle et la naturalisation de cette différence. DELPHY, C. (1996). L'invention du « *French Feminism* » : une démarche essentielle. *Nouvelles Questions Féministes, 17*(1), 15-58. Voir également MOSES, C. (1998). Made in America:

états-unienne se trouvent être d'inspiration française, il peut être intéressant d'interroger le décalage d'une dizaine d'années de son arrivée en France – la traduction avec quinze années de retard de l'emblématique *Gender Trouble* de Judith Butler est souvent prise en exemple pour démontrer cet état de fait[96]. Plus que d'un décalage dans la réception de la théorie *queer*, Hector Kollias et Oliver Davis, organisateurs de « *Queer Theory in France* », un projet de recherche sur trois ans (2012-2015) au King's College de Londres et à l'Université de Warwick, font l'hypothèse de la résistance française à la théorie *queer*[97]. Ainsi, en suivant ce postulat, il s'agit dans cette présente recherche d'interroger les allers-retours de ces objets hybrides que sont la politique, culture et théorie *queer*, de faire la lumière sur la particularité du contexte national français et de réfléchir à la circulation, réception et diffusion interculturelle des concepts, des idées, des théories.

En effet, l'objectif principal de cette recherche vise à comprendre les phénomènes de traduction et d'adaptation du féminisme *queer* dans le contexte français et particulièrement à travers les pratiques culturelles et artistiques. La question de la traduction politique, culturelle et académique des mouvements et de la théorie *queer* en France offre un double intérêt : en premier lieu, celui d'esquisser les contours de la spécificité du contexte français et de la place réservée aux politiques dites minoritaires au sein de la Nation, et en second lieu, celui de saisir les effets du cadre spatio-temporel français sur l'élaboration d'une culture spécifique *queer*, tant au niveau militant, artistique, intellectuel et institutionnel. Parce qu'il est une

---

« French Feminism » in Academia. *Feminist Studies, 24*(2), 17-31. KRAUS, C. (2005). Anglo-American feminism made in France : crise et critique de la représentation. *Les Cahiers du genre, 38*, 163-189.

[96] La première parution française du livre de Butler paraît en 2005 alors que l'édition originale de *Gender Trouble* date de 1990. BUTLER, J. (2005/1990). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris : Edition la découverte.

[97] Un numéro spécial de la revue *Paragraph* rend compte des débats menés lors de ces trois années de réflexions. KOLLIAS, H. & DAVIS, O. (eds). (2012). *Paragraph*, *35*(2), « *Queer Theory in France* ».

territorialité encore peu explorée, l'étude du cas français donne la possibilité de décentrer le regard et de renouveler la connaissance pour appréhender l'objet *queer*. En particulier, une approche par les pratiques culturelles et artistiques centrée sur la construction de sens, de valeur, et le travail sur les représentations qui entourent ces pratiques *queer* « *made in France* », sont promesses d'intérêts méthodologiques et heuristiques. Les processus de traduction/réappropriation du mouvement et de la politique *queer*, tant au niveau linguistique qu'en termes de pratiques militantes, culturelles et artistiques, vont donc être au cœur de ce travail de recherche. De l'absence de traduction littérale en général, aux quelques tentatives de francisation, le flou définitionnel accompagnant le terme « *queer* », va favoriser la production d'interprétations, d'investissements et d'applications diverses de la politique *queer*.

a. L'émergence et l'implantation du mouvement *queer* dans le contexte français

L'étude du cadre français fait apparaitre deux distinctions majeures par rapport au contexte états-unien : d'une part, la place de la lutte contre le sida dans les développement d'un activisme et du courant intellectuel *queer*, et, d'autre part, le rôle complexe du milieu académique et ses relations avec le mouvement *queer grassroots.* Le militantisme *queer* était en germe au fil des années 1980 aux Etats-Unis. Steven Seidman rapporte que le contexte du *backlash* reaganien, de l'épidémie du sida et de la fragmentation de la solidarité gay a amené de nombreuses personnes gays et lesbiennes à se retrancher dans un essentialisme dogmatique et la défense biologique d'une identité gay, mais, simultanément, cette situation a encouragé un renouveau du radicalisme gay porté par une nouvelle génération de militants animés par une

profonde colère[98]. Dès lors, au début des années 1990, observe David Halperin, face à la persistance de la crise du sida, la recrudescence de la violence homophobe et la réélection imminente de Georges Bush :

> « dans cette situation désespérée, apparurent un nouveau militantisme gay, des formes d'actions percutantes, réinventées par Act Up, et une nouvelle insurrection contre les normes de la société américaine menée par les gays et les lesbiennes aussi bien que par les féministes, les non blancs, les sans-papiers, les chômeurs et divers radicaux. C'est alors que surgit un nouveau style de politique qui se désigna lui-même comme "*queer*". Ce courant se définissait comme un effort, non pas pour intégrer la société majoritaire et avoir une meilleure part du gâteau, mais pour s'écarter des valeurs de la société "hétéronormative". Il mettait l'accent sur la singularité culturelle et sociale de gays et des lesbiennes »[99].

A cette époque, Act Up, Gran Fury, Queer Nation, Radical Fury, les Lesbian Avengers, etc., ces collectifs investissent l'espace public en proposant des actions radicales avec une forte dimension théâtrale[100]. L'environnement politique et militant français se décline différemment à cette même période. Alors que la lutte contre le sida a eu un rôle proéminent aux Etats-Unis dans l'émergence du militantisme *queer*, le fait est qu'en France cette co-construction politique n'a pas vu le jour.

Eve Kosofsky Sedgwick a clairement établi un lien entre le développement d'un militantisme pour faire face à la crise du sida et l'émergence de la politique *queer*[101]. Stephen Shapiro, pour qui le développement et les évolutions de la théorie *queer* doivent se comprendre à l'aune des pratiques militantes, considère que si le succès de la pensée queer coïncide avec le déploiement des stratégies de lutte contre le sida, c'est parce que la production intellectuelle et l'activisme politique étaient solidement

---

[98] SEIDMAN, S. (1997). *Difference troubles. Queering social theory and sexual politics*. Cambridge : Cambridge University Press. p. 191.
[99] HALPERIN, D. (2000/1995). *op. cit.* p. 14.
[100] PRECIADO, B. (2008). *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*. Paris : Grasset. p. 285.
[101] SEDGWICK, E. K. (2003). Rythmes et formes discordants. Entretien avec Eve Kosofsky Sedgwick. *op. cit.* p. 51.

arrimés l'un à l'autre[102]. Au début des années 1990 en France, la situation est toute autre. Dans un entretien au ton polémique, Didier Lestrade, co-fondateur d'Act Up Paris, commente l'arrivée du mouvement *queer* en France, en y défendant une position très tranchée :

> « Le mouvement *queer* a existé pour échapper à la détresse du sida. Les penseurs *queer* se sont engagés sur ce sujet pour ne pas s'engager sur le sida. C'est une dérive. L'idée de survie ne fait pas partie du domaine *queer*. Si les lesbiennes sont si présentes dans le domaine *queer*, c'est parce qu'elle le sont si peu dans le domaine sida. Le *queer* n'est qu'un sujet pour homosexuels nantis, en bonne santé, socialement aisés. [...] Si je suis *queer*, si je veux me positionner dans la société comme un être unique, alors ma liberté me mène forcément à une sexualité sans contrainte. [...] Le *queer*, c'est le *bareback*. [...] Il suffit de regarder la situation en France : les principaux leaders du mouvement ont tous une présence, plus ou moins avouée, dans des pratiques sexuelles à risque »[103].

Cette vision grossièrement déformée du militantisme *queer* découle d'une interprétation tronquée, d'une mauvaise lecture de la politique et théorie *queer* perçues comme les derniers avatars d'un individualisme exacerbé. Mais cette prise de position, aussi caricaturale soit-elle, doit se comprendre à la lumière des affrontements vigoureux qui ont opposé au tournant des années 2000 les militants d'Act Up Paris à ceux accusés de diffuser des idées de relapse relativement à des pratiques à risque, des rapports sexuels non protégés. Dans le viseur, principalement les écrivains Guillaume Dustan et Erik Remes[104], aux propos jugés irresponsables et dangereux et participant selon Act Up Paris à la « banalisation » du sida[105] au moment

---

[102] SHAPIRO, S. (2004). Marx to the Rescue! Queer Theory and the Crisis of the Prestige. *New Formations, 53,* 77-90.

[103] LESTRADE, D. (2003). Le mouvement *queer* a existé pour échapper à la détresse du sida. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40.* (Le texte était disponible uniquement sur le site internet de la revue mais le lien n'est plus actif).

[104] REMES, E. (2003). *Serial Fucker. Journal d'un barebacker*. Paris : Editions Blanches.

[105] « On ne meurt plus du sida » avait déclaré Guillaume Dustan dans *Tout le monde en parle* l'émission présentée par Thierry Ardisson le 18 septembre 1999. Il remettait aussi en cause l'éventualité de la surcontamination contractée lors d'un rapport sexuel entre deux personnes séropositives mais n'ayant

d'une recrudescence de l'épidémie en France. Toutefois pour Didier Lestrade, même si l'émergence du mouvement *queer* a été perçue comme une « compétition intellectuelle », et que le *queer* paraissait « incroyablement abstrait quand on parlait du sida qui paraissait très concret », il a concédé plus récemment que cette compétition lui apparaît désormais comme factice, « l'arrivée en parallèle, c'est pas pour rien. C'est que l'un nourrissait l'autre. Ca n'a pas marché comme ça aurait dû »[106]. Sans doute, cette absence de collaboration entre mouvement de lutte contre le sida et mouvement *queer* a-t-elle freiné l'ancrage de ce dernier dans le champ militant, notamment par défaut de la solide assise d'un collectif comme Act Up. La faiblesse de son implantation militante pourrait expliquer le « retard français » du mouvement *queer* privé de ce qui aux Etats-Unis avait en partie alimenté son succès, comme elle pourrait être à l'origine de sa rapide dépolitisation, ainsi que l'illustre le dépôt de la marque « *queer* » à l'INPI (l'Institut National de la Propriété Intellectuelle) par Thierry Ardisson en janvier 1999[107].

En outre, le partage en deux pôles distincts plaçant la théorie/université d'un côté et la pratique/militantisme de l'autre, est le second phénomène pouvant expliquer le décalage dans la réception du mouvement *queer* en France. Cette situation n'est aucunement spécifique à la France, Teresa de Lauretis faisait remarquer à propos des rapports entre militantisme et théorie féministe :

> « En fait, le mouvement des femmes a identifié la théorie avec la masculinité. [...] faire de la théorie, et en revendiquer la pertinence pour le féminisme, était faire

---

pas forcément la même charge virale. En ligne sur le site de l'INA http://www.ina.fr/video/I07319140/guillaume-dustan-a-propos-de-son-livre-nicolas-page-video.html (consulté le 18/05/2011).

[106] LESTRADE, D. & BOURCIER, M-H. (2012, mars). *Queer Theory, féminisme et mouvement LGBT : convergences et divergences.* Communication présentée à la Queer Week de Sciences Po Paris.

[107] La marque est déposée pour les classes n° 24 et n°25 (c'est-à-dire pour les marques de tissu et de vêtements). Voir LAUNET, E. (1999). « Queer », marque déposée par Ardisson. Libération du 4 mars. En ligne http://www.liberation.fr/medias/1999/03/04/queer-marque-deposee-par-ardisson_266646 (consulté le 28/09/2008).

> quelque chose de hautement suspect, qui signifiait souvent n'être pas considéré comme féministe, à moins que l'on ait gagné ses lettres de créances politiques dans le mouvement ou la "pratique féministe" »[108].

Déjà cette forme d'anti-intellectualisme avait fait grand tort au développement des études féministes en France, à cela s'ajoute la configuration particulièrement rigide de l'université française qui n'a en rien favorisé le dialogue entre les différentes sphères du féminisme[109]. Le fossé entre l'université et la rue se lit également dans la manière dont ce partage est activé selon les contextes nationaux. Lors d'une intervention sur les enjeux politiques de la traduction, Amandine Gay a fait observer la différence manifeste qui existe selon que l'importation des concepts politiques s'effectue à partir de l'espace militant ou par le biais d'un travail académique. Dans le monde anglophone, a-t-elle insisté, la circulation entre la pratique et la théorie, le militantisme et le travail intellectuel, s'effectue avec réciprocité, alors que bien souvent en France, la diffusion se fait plutôt à sens unique, par le haut, garantissant dès lors la prédominance de la vision théorique des concepts politiques sur la relation à la pratique militante[110]. Ainsi, cette situation a t'elle pu conduire à une rapide dépolitisation de la radicalité originelle sous-tendue dans l'usage du mot *queer*.

---

[108] DE LAURETIS, T. (1988). Displacing Hegemonic Discourses: Reflections on Feminist Theory in the 1980s. *Inscriptions, 3-4*, 127-152. Citée par MOLINIER, P. (2007). Préface. In DE LAURETIS, T. (2007). *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg.* Paris : La Dispute. p. 12-13.

[109] LAGRAVE, R-M. (1990). Recherches féministes ou recherches sur les femmes ? *Actes de la recherche en sciences sociales, 83*, 27-39.

[110] GAY, A. (2015, avril). *Lost In Translation : enjeux politiques de la traduction et de l'utilisation dans l'espace francophone de concepts développés dans le monde anglo-saxon.* Communication présentée à la journée d'étude « Violences intersectionnelles », Université Paris-Diderot.

b. Un aperçu des pratiques culturelles et artistiques féministe *queer* en France

Toute analyse d'un phénomène politique, culturel et artistique aussi hybride que le mouvement féministe *queer* en France recommande une attention minutieuse dans la construction d'un corpus des pratiques. Faut-il se concentrer sur un corpus *a minima* où seule prime la dimension performative ? N'est-il pas nécessaire d'aller au-delà en englobant des pratiques qui ont de toute évidence partie liée avec le féminisme *queer* sans pour autant se définir comme telles ? La question de l'élaboration du corpus soulève à n'en pas douter la difficulté de circonscrire cet objet d'étude, mais elle révèle aussi tout l'intérêt de s'intéresser au processus de traduction culturelle.

Performance et happening, en passant par la photographie, la vidéo et le dessin, la palette des pratiques culturelles et artistiques féministes *queer* est large et hétéroclite. Cependant ces pratiques se rejoignent toutes sur la portée politique et militante de leurs discours et travaillent la plupart du temps les représentations des identités sexuelles et de genres et les infinies possibles resignifications des codes normatifs. Sans entrer dans un examen détaillé, voici quelques traits significatifs des pratiques culturelles et artistiques féministes *queer*. Premièrement, la construction d'une communauté fondée sur la combinaison d'actions militantes et l'organisation d'événements culturels et festifs est significative du mouvement féministe *queer*. L'activisme qui y est défendu se résume assez bien dans ce jeu de mot « radicool », une contraction de « radical » et « cool » comme s'en réclame le collectif toulousain La Licorne Déviante[111]. Ce militantisme s'élabore à partir d'un mélange de formes ludiques et de radicalité politique, de lutte et d'humour, de provocation et de dérision,

[111] Pour une meilleure lisibilité, chaque référence aux propos des collectifs et artistes féministes *queer* est indiqué dans les sources.

à ce titre le terme « politico-ludique » est régulièrement mis en avant. Deuxièmement, le féminisme *queer* défend un féminisme inclusif, traduction du terme anglo-saxon « *inclusive feminism* », c'est un féminisme qui se veut ouvert, accessible à tout.e.s, célébrant la diversité dans la représentation des femmes et personnes non cisgenre[112]. Les pratiques culturelles et artistiques féministes-*queer* en France contestent le « féminisme de l'égalité » à visée universaliste, qui fait autorité en France, et qui avec ses idéaux « démocratiques républicains » est perçu comme discriminatoire et excluant[113]. Sans s'opposer frontalement aux revendications plus traditionnelles comme les luttes contre les discriminations femmes-hommes, ou les dénonciations des discours homophobes par exemple, ce féminisme cherche à intégrer des problématiques intersectionnelles telles que les questions des identités ethnoraciales, des identités trans' et intersexes, la question du travail du sexe, de l'islamophobie, de lutte contre le sida. Cette articulation avec les autres luttes relève de l'intention de ne pas faire d'une lutte particulière une priorité, mais bien plutôt ambitionne de faire se corréler les luttes, autant qu'il se peut, et ceci bien souvent à travers une perspective matérialiste, anticapitaliste, voire libertaire. Loin de se cantonner à une lutte pour l'égalité des droits des femmes, des gays et lesbiennes,

---

[112] C'est-à-dire des personnes non transsexuelles, non transgenres. « Les néologismes cissexuel et cisgenré sont apparu dans les années 1990 chez les transactivistes pour désigner les personnes non transsexuelles. [...] Le préfixe cis est accolé aux termes de sexe et de genre pour désigner les personnes qui ne font pas de transition de sexe. Ces termes sont jugés moins péjoratifs que ceux d'hommes/femmes "biologiques". De la même façon que le sexisme, la transphobie opère comme système d'oppression reléguant à la périphérie des sociétés les personnes transsexuelles. Ainsi est créée la cisgenrenormativité. La cisgenrenormativité postule que les personnes qui s'accommodent du sexe et du genre assignés à leur naissance sont plus normales que les personnes qui décident de vivre dans un autre genre et qui effectuent des transitions de sexe ». BARIL, A. (2009). Transsexualité et privilèges masculins. Fiction ou réalité ? In L. Chamberland *et al.* (dir.), *Diversité sexuelle et constructions de genre*. (pp. 263-295). Québec : Presses de l'Université du Québec. p. 284-285. Voir également le travail de SERANO, J. (2007). *Whipping Girl. A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity*. Berkeley : Seal Press. « Le privilège cissexuel », le huitième chapitre de l'ouvrage a été traduit en français et est disponible sur l'infokiosque : http://www.infokiosques.net/IMG/pdf/le_privilege_cissexuel-28p-A4-fil.pdf (consulté le 15/06/2013).

[113] Pour une analyse de ce féminisme voir DELPHY, C. (2010). *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010).* Paris: Syllespe.

avec pour risque l'assimilation à une normativité, et l'exclusion d'une partie des minorités, ces pratiques posent à nouveaux frais la question des rapports de pouvoir et de savoir, avec pour objectif de déconstruire le système sur lesquels ils sont basés[114]. Troisièmement, ne se reconnaissant aucunement dans l'agenda LGBT et féministe dominant, le féminisme *queer*, plutôt que d'adopter le registre victimaire, se situe dans une logique stigmaphile[115], d'affirmation des identités et des corps marginalisés, déviants, en faisant un usage politique de l'espace public. Enfin, les militant.e.s féministes *queer* considèrent bien souvent comme fondamentale la dimension performative des identités et du langage. Ainsi, ils et elles font du principe d'autodéfinition, un enjeu nécessaire à la constitution en tant que sujet de leur propre énonciation.

D'un point de vue méthodologique, les pratiques culturelles et artistiques féministes *queer* interrogent d'emblée le recours aux catégories d'analyse indispensables à leur compréhension. Ne pouvant souffrir d'un examen fragmenté de ses différentes dimensions, cet objet d'étude requiert inévitablement une attitude transdisciplinaire afin de rendre compte au mieux de la diversité des enjeux. La séparation des différents champs d'intervention risquerait d'en altérer la compréhension globale. Seule une lecture articulant les différentes dimensions intrinsèques à ces pratiques – politique, militante, culturelle, artistique et esthétique, toutes inextricablement liées – devra permettre une mise en lumière de la construction de sens, de valeurs, et le travail sur les représentations qui entourent ces pratiques. Seule, également, une compréhension élargie de la notion de culture pourra rendre compte de ce qu'il est

[114] En s'inspirant en partie des théories de Michel Foucault sur les rapports de pouvoir et de savoir, voir FOUCAULT, M. (1976). *Histoire de la sexualité.* T. I. *La volonté de savoir*. Paris : Gallimard. En particulier le chapitre « Le dispositif de sexualité » p. 99-173.
[115] Pour une définition voir *supra.*

possible d'envisager comme un activisme culturel puisque s'agissant de productions culturelles à forte implication politique.

Il faut dès lors éclaircir la distinction établie initialement entre culture et art, et pour cela, il convient d'arrêter une définition à « culture », « le plus protéiforme des concepts sociologiques » [116], peut-être aussi l'un des plus problématiques. En effet, selon les mots de Stuart Hall, « on ne peut trouver [...] une définition simple et non problématique de la "culture". Le concept reste complexe : c'est un lieu d'intérêts divergents, bien plus qu'une idée logiquement ou conceptuellement clarifiée »[117]. Dans son ouvrage *Representation: Cultural representations and signifying practices*, Hall indique que, suivant sa définition traditionnelle, la culture se conçoit comme « le meilleur de ce qui a été dit et écrit dans une société » [118], et selon les diverses déclinaisons, la haute culture, la Culture avec un grand C, la culture légitime, la culture élitiste, etc. Face à cette conception pour le moins réductrice, Hall en distingue une plus « moderne » qui englobe la diversité des pratiques et productions dites « populaires ». Ne se satisfaisant pas de ces deux conceptions charriant une dimension pour trop évaluative, il considère une troisième définition, proche d'une acception anthropologique du concept[119]. Dans un même esprit, Bruno Péquignot, en

---

[116] PASSERON, J-C. (2003). Consommation et réception de la culture. La démocratisation des publics. O. Donnat & P. Tolila (dir.), *Le(s) public(s) de la culture*. (pp. 361-390). Paris : Presse de Sciences Po. « [...] "culture" [est] bien, plus que d'autres concepts polymorphes tels que "classes sociales", "intégration", "domination", "normalité", "structure", etc., le terme qui entraine le plus vertigineux dédale d'une bibliothèque babélienne. Le petit ouvrage pédagogique de Kroeber et Kluckohn dénombrait déjà, en 1952, plus d'une centaine de définitions de la "culture" en anthropologie, et cela avant même les structuralismes. Il est en effet impossible, disait Freud, de définir complètement les "mots-premiers" dans une science de l'homme, pour la bonne raison qu'ils concentrent dans leur ambivalence sémantique les questions irrésolues qui font agir et penser le psychisme humain ». p. 371.

[117] HALL, S. (2008). *Cultural Studies* : Deux paradigmes. In *Identités et cultures. Politiques des* Cultural Studies. Paris : Editions Amsterdam. p. 84.

[118] HALL, S. (ed.). (1997). *Representation: Cultural representations and signifying practices.* Londres : Sage Publications. p. 2. Hall reprend ici la célèbre maxime de Matthew Arnold « *Culture is the best which has been thought and said* », extrait de la préface de l'ouvrage *Culture and Anarchy.* ARNOLD, M. (1869/2009). *Culture and Anarchy. An Essay in Political and Social Criticism*. Oxford : Oxford University Press.

[119] *ibid*.

s'appuyant sur la définition qu'en a donnée Claude Levi-Strauss dans l'*Anthropologie structurale*[120], signale que :

> « La culture serait un ensemble de traits distinctifs, à partir desquels des groupes reconnaissent leurs différences, et permettent aux individus de reconnaitre leur appartenance ou leur non-appartenance à ces groupes. La culture serait donc un système de reconnaissance qui permet de marquer une distance et une communauté. Distance entre deux groupes ayant chacun leur système de signes distinctifs, communauté entre les membres de chaque groupe et qui permet à chacun de reconnaître sans risque de se tromper l'appartenance de l'autre au même groupe »[121].

Pour finir, Hall complexifie cette conception de la culture comme « style de vie », faisant référence aux « traits distinctifs » et aux valeurs partagées à l'intérieur d'une communauté, en prenant au sérieux la « construction du sens/signification dans la définition de la culture »[122]. La question des connections entre culture et représentations conduisant à la définition de la culture comme ensemble de « significations partagées » [*shared meanings*] se déplaçant à l'intérieur du « circuit de la culture »[123], est devenue centrale au projet des *Cultural Studies*, au moins depuis le *cultural turn.*

C'est dans ce sens-là qu'il faut comprendre « culture féministe *queer* », une culture dont les membres, suivant la pertinente description de Hall, « doivent partager une série de concepts, images et idées qui leur permettent de penser, ressentir et interpréter le monde d'une manière assez semblable. Ils doivent partager les mêmes

---

[120] « Nous appelons culture tout ensemble ethnographique, qui du point de vue de l'enquête, présente, par rapport à d'autres, des écarts significatifs. En fait, le terme de culture est employé pour regrouper un ensemble d'écarts significatifs dont l'expérience prouve que les limites coïncident approximativement ». LEVI-STRAUSS, C. (1958). *Anthropologie Structurale.* Paris : Plon. p. 325.
[121] PEQUIGNOT, B. (2006). Des arts et de la culture : distinction et in-distinction. In S. GIREL (dir). *Sociologie des arts et de la culture. Un état de la recherche*. Paris : L'Harmattan. p. 14.
[122] HALL, S. (ed.). (1997). *op. cit.* p. 2.
[123] DU GAY, P., HALL, S. & JANES, Linda, et al. (1997*). Doing Cultural Studies. The Story of the Sony Walkman*. Londres : Sage Publications.

"codes culturels" »[124]. Une idée de la culture proche de celle des « communautés affectives » pour reprendre Ajun Appadurai[125], ou de l'« imaginaire collectif » décrit par Benedict Anderson[126], ou encore du concept de médiacultures forgé par Eric Maigret et Eric Macé[127]. Cette présente recherche propose ainsi de mettre en lumière les cultures féministes *queer* telles qu'elles se sont développées et se développent en France en tant que manière ou style de vie, en cela proche de la définition de communauté ou monde *queer*, où les individus partagent valeurs, idées et expériences communes. A cette définition large des cultures *queer*, il s'agit simultanément de donner à voir les pratiques artistiques issues et produites par la communauté féministe *queer*. Pour reprendre Richard Dyer, c'est « la culture créée par les *queer*, qui est explicitement *queer*, et dérive d'une perspective *queer* du monde. [...] et qui finalement nous informe sur ce que c'est être *queer* aujourd'hui »[128]. C'est pourquoi le terme « art » est maintenu dans les propos de cette recherche, non pas tant pour scinder l'objet d'étude en deux champs bien distincts, d'un côté l'art et de l'autre la culture, mais bien plutôt pour examiner avec précautions l'articulation entre ces deux champs. Ainsi, cette recherche présente une analyse conjointe des pratiques culturelles et artistiques féministes *queer* dans le contexte français.

[124] HALL, S. (ed.). (1997). *op. cit.* p. 4.
[125] APPADURAI, A. (2005/1996) *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation.* Paris : Editions Payot et Rivages.
[126] ANDERSON, B. (1996/1983). *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme.* Paris : Editions La Découverte.
[127] MAIGRET, E. & MACE, E. (2005). *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde.* Paris : Armand Colin/ INA.
[128] DYER, R. (2002). *The Culture of Queers*. Londres et New York : Routledge. p. 8-9.

Chapitre 2

REMOUS, RESSACS ET AGITATIONS, LA VAGUE ROSE DU FEMINISME *QUEER* DANS LE CHAMP DE LA RECHERCHE[1]

« Queer : un petit mot si simple, si modeste. Qui aurait pu imaginer que nous arriverions à être embarrassé par les développements présomptueux qu'il a entraînés : autant de théories grandioses, d'agendas politiques, de projets philosophiques, de significations apocalyptiques ? »

David Halperin[2].

[1] Le titre de ce chapitre s'inspire de l'excellent ouvrage collectif : BAILLARGEON, M. et le collectif Les Déferlantes (dir.). (2011). *Remous, ressacs et dérivations autour de la troisième vague féministe*. Montréal : Les éditions du remue-ménage.

[2] HALPERIN, D. (2003). The normalization of Queer Theory. *Journal of Homosexuality, 45*(2-4). p. 339.

1. La théorie *queer* : de l'émergence à l'institutionnalisation

Il n'est jamais aisé de retracer avec justesse l'histoire d'un mouvement de pensée. Effectivement, tout travail historiographique d'un champ théorique et disciplinaire peut facilement tomber dans le piège du mythe des origines et potentiellement engendrer des oublis, des omissions et négligences, en somme gommer des « savoirs assujettis »[3]. Invité à discourir sur les *cultural studies* et leurs héritages théoriques, Stuart Hall identifie quelques problèmes majeurs qui accompagnent toute démarche historiographique : celui de la construction d'un « grand récit » sur les origines d'une théorie – dans le cas de Hall, les *cultural studies* –, celui aussi du positionnement institutionnel des chercheurs et de l'institutionnalisation de ce champ disciplinaire. Il insiste également sur la question centrale de la place de la politique dans la théorie. Et afin d'établir une généalogie critique des *cultural studies*, il propose de bâtir sa réflexion à partir d'une dimension rétrospective et personnelle, et d'exposer les continuités et les ruptures qui ont marqué ce champ disciplinaire, bien plus porteurs de sens selon lui que le récit sur les origines[4].

En suivant les mises en garde et recommandations de Hall quant au travail historiographique, ce chapitre cherche à retracer la généalogie de la théorie *queer*, de son émergence à son institutionnalisation, et des diverses influences dont elle s'est

[3] FOUCAULT, M. (1997). *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France. 1976*. Paris : Seuil/Gallimard. La question des « savoirs assujettis » est développée dans le « cours du 7 janvier 1976 » p. 3-20.

[4] Considérée comme une date clef dans l'internationalisation des *cultural studies* aux Etats-Unis, la conférence « Cultural Studies Now and the Futur » s'est déroulée en 1990 à l'université de l'Illinois. A cette occasion, Stuart Hall, reconnu comme personnalité majeure de ce champ de recherche, revient sur leurs fondements théoriques en proposant un récit alternatif. Réfutant la position de gardien de la discipline, il refuse tout autant de maintenir une lecture patriarcale de ses origines, qui se joue à travers la figure des « pères fondateurs ». Le texte de la conférence a été traduit dans le recueil HALL, S. (2008). Les *Cultural Studies* et leurs fondements théoriques. *Identités et Cultures. Politiques des Cultural Studies*. (pp. 17-32). Paris : Editions Amsterdam.

nourrie[5]. De plus, il s'agit de porter une attention particulière aux questionnements, conflits et ruptures produits par l'arrivée de la théorie *queer* dans le champ des recherches féministes, des *gender studies* et *gay and lesbian studies*, autant qu'aux controverses et tensions internes qui se sont agitées en son sein, aux« remous, ressacs et agitations » comme l'indique le titre de ce chapitre.

a. De la houle à la vague, aux origines de la théorie *queer*

Dans le cas de la théorie *queer*, il est pourtant essentiel de revenir sur la question des origines pour comprendre et appréhender au mieux ce qui a animé sa conceptualisation. A l'issue d'un colloque organisé en 1990 à l'université de Santa Cruz (Californie), paraît un numéro spécial de la revue *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies*, intitulé « Queer Theory : Gay and lesbian Sexualities »[6]. Il s'agit là de la première occurrence du terme « *queer theory* ». A l'origine de cette « formule scandaleuse », comme l'a nommée David Halperin[7], la chercheure féministe Teresa de Lauretis qui souhaitait problématiser l'expression politiquement correcte et passe-partout « *gay and lesbian* ». Dans le texte introductif à ce numéro spécial de la revue *Differences*, de Lauretis mentionne les principaux objectifs du colloque :

> « problématis[er] certaines constructions discursives et certains silences construits dans le champ émergent des "études gaies et lesbiennes" et explor[er] aussi des questions qui ont été à peine abordées jusqu'à présent, telles que les fondements respectifs et/ou communs des pratiques et des discours actuels des homosexualités,

[5] Cette présentation d'une historiographie de la théorie *queer* n'a bien évidemment pas valeur d'absolu. Cette recherche ne permettant pas de développer outre mesure ce sujet, le projet, dans les pages qui suivent, s'en tient à récapituler les grandes lignes des influences et fondements théoriques de la théorie *queer*.

[6] DE LAURETIS, T. (1991). Queer Theory : Lesbian and Gay Sexualities. An Introduction. *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies, 3*, iii-xxviii. L'introduction est traduite dans le recueil DE LAURETIS, T. (2007). *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg.* Paris : La Dispute.

[7] HALPERIN, D. (2003). The normalization of Queer Theory. *op. cit.* Halperin insiste sur le courage de de Lauretis dans l'invention de cette formule.

> leur relation avec le genre et la race ainsi que les différences attenantes (différence de classe, différence ethnique, différence générationnelle et géographique, position sociopolitique) »[8].

« Théorie *queer* », cette invention audacieuse et provocatrice de de Lauretis visait à perturber la normalisation du sujet « homosexuel » et à entamer une réflexion épistémologique sur le processus de production de la théorie et sur le nécessaire retour critique que cela implique. Halperin a décelé dans les réflexions de de Lauretis une volonté de produire une théorie qui soit *queer*, c'est-à-dire de déconstruire la définition hétérosexiste de la Théorie qui a cours dans les milieux universitaires et de rendre *queer*, ou de « *queeriser* » la théorie, en tentant de mettre en évidence ce qu'il y a d'étrange, de bizarre, de pervers dans la théorisation du désir sexuel et du plaisir sexuel[9].

Académiquement parlant donc, la théorie *queer* naît aux Etats-Unis dans le giron des études gaies et lesbiennes et des études féministes, et ce n'est qu'*a posteriori* que les travaux des « divas »[10] de la théorie *queer* : Judith Butler, Teresa de Lauretis et Eve Kosofsky Sedgwick, et autres chercheur.e.s, ont été labellisés comme tel. Ainsi, et bien qu'ils n'aient pas été conçus dans cette optique, plusieurs ouvrages font figures d'assise théorique à la théorie *queer*, parmi lesquels : l'introduction à la revue *Differences* de de Lauretis, *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity* de Judith Butler[11], *Epistemology of the Closet* d'Eve Kososfsky Sedgwick[12], le recueil *Inside/Out : Lesbian Theories, Gay Theories* dirigé par Diana Fuss[13], l'article « Make it

---

[8] DE LAURETIS, T. (2007). *op. cit.* p. 97.
[9] HALPERIN, D. (2003). *op. cit.* p. 340.
[10] L'expression est de François Cusset : (2003). French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations des la vie intellectuelle aux Etats-Unis. Paris : Éditions de la Découverte. p. 166.
[11] BUTLER, J. (2005/1990). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris : Edition la découverte.
[12] SEDGWICK, E. K. (2008/1990). *Epistémologie du placard*. Paris : Éditions Amsterdam.
[13] FUSS, D. (ed). (1991). *Inside/Out: Lesbian Theories, Gay Theories*. New York : Routledge.

Perfectly Queer » de Lisa Duggan[14], l'ouvrage *Fear of a Queer Planet. Queer Politics and Social Theory,* dirigé par Michael Warner[15], et à quelques années d'écart le *Saint Foucault* de David Halperin[16] ainsi que l'ouvrage en forme de bilan d'Annamarie Jagose[17]. Sur ces ouvrages pionniers qui forment un ensemble de textes canoniques de la théorie *queer*, se greffe un corpus foisonnant et hétérogène de textes issus de divers domaines de recherche : études littéraires, philosophie, sociologie, anthropologie, sciences politiques, études théâtrales et cinématographiques, histoire de l'art, etc. L'hétérogénéité de ce corpus théorique concorde avec la constante remise en question, redéfinition et problématisation de ses objets d'étude, projets et pratiques de recherche[18], si bien que la théorie *queer* a pu, à l'instar du mouvement féministe, être elle-même découpée en vagues successives et, aux Etats-Unis principalement, donner naissance à un champ de recherche à part entière : les *queer studies.*

L'émergence de la théorie *queer* peut s'évaluer à travers la proximité avec les réflexions issues du postmodernisme, comme il en a été question dans le chapitre précédent. Dans *A Genealogy of Queer Theory*, William Turner, en tentant de mettre en évidence l'héritage théorique dans lequel la théorie *queer* s'inscrit, a principalement retenu les rapports étroits entretenus avec le poststructuralisme, notamment du fait de la prédominance de la figure de Foucault, essentielle selon lui dans l'élaboration de ce corpus théorique[19]. S'il ne fait aucun doute que les réflexions postmodernes et

[14] DUGGAN, L. (1992). Making It Perfectly Queer. *Socialist Review, 22*. 11-31.
[15] WARNER, M. (ed.). (1993). *Fear of a queer planet. Queer politics and social theory.* Minneapolis : University of Minnesota Press.
[16] HALPERIN, D. (2000/1995). *Saint Foucault.* Paris : éditions EPEL.
[17] JAGOSE, A. (1996). *Queer Theory: An Introduction*. New York : New York University Press.
[18] Ces retours critiques sont un des aspects caractéristiques de la pensée/pratique féministe ainsi que le rappelle Elsa Dorlin (2009). Introduction. Vers une épistémologie des résistances. In E. Dorlin, (dir.), *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*. Paris : Presses universitaires de France. p. 5-6.
[19] TURNER, W. (2000). *A Genealogy of Queer Theory*. Philadelphie : Temple University Press.

poststructuralistes ont constitué une source théorique fondamentale, il ne faudrait pas pour autant réduire l'héritage de la théorie *queer* à cette seule et unique filiation, mais insister plutôt sur le bouillonnement des influences qui l'ont pétrie. Des influences qui en premier lieu ne se situent pas nécessairement dans le champ de la recherche, comme le soulignent Lisa Downing et Robert Gillet :

> « Il est maintenant communément admis que le « *queer* » est le résultat tumultueux, forgé à l'intérieur de l'académie, du mariage de la philosophie continentale et de l'action directe anglo-américaine. Les conditions épistémiques de l'émergence du mouvement *queer* dans les années 1980, sont la création simultanée de deux types de happenings : la crise du sida et le développement des stratégies d'Act Up et de Queer Nation, et le tournant poststructuraliste dans les universités et les départements de sociologie et de rhétorique »[20].

Cependant, si l'émergence concomitante d'un groupe de militant.e.s ayant choisi pour nom Queer Nation et de la théorie *queer* est assez troublante et qu'elle a pu être lue *a posteriori* comme relevant d'une même volonté politique, il faut préciser que ce rapprochement ne figurait pas à l'origine des réflexions menées par de Lauretis :

> « Le terme "*queer*" m'a été suggéré à un colloque auquel je participais et dont les actes vont être publiés dans l'ouvrage dirigé par Douglas Crimp et le collectif Bad Object Choices, *How Do I Look? Queer film and Video*. Cependant, mon "*queer*" n'a pas de rapport avec le groupe Queer Nation dont j'ignorais l'existence à l'époque. Comme les articles le montrent Queer Nation et cette théorie *queer* n'ont guère de choses en commun »[21].

Malgré ces précisions de dénomination explicitement formulées par de Lauretis, l'articulation entre un activisme fraîchement renouvelé dans les années 1980 autour de la lutte contre le sida et la théorie *queer* a été, avec du recul, régulièrement mise en

[20]DOWNING Lisa GILLET Robert (2011). *Queer in Europe: Contemporary case studies.* Farnham/Burlington: Ashgate. p. 3.
[21] DE LAURETIS, T. (2007). *op. cit.* p. 98.

perspective, en témoignent les propos Lisa Downing et Robert Gillet[22], ainsi que ceux d'Eve Kosofsky Sedgwick et de Stephen Shapiro[23]. Pour Sedgwick, la conjonction entre pratiques militantes et réflexions théoriques au tournant des années 1990 ne fait aucun doute quant à l'émergence d'une politique *queer* globale[24].

D'un point de vue strictement théorique, il est possible de considérer *a posteriori* que le corpus *queer* s'est appuyé sur un ensemble bigarré mais cohérent d'influences :

* la philosophie de Michel Foucault, et plus spécifiquement la conceptualisation du pouvoir non comme une entité stable, produit de rapports verticaux, mais comme un processus complexe et multidimensionnel de relations qui s'étendent à la société dans son ensemble, jusque dans ses périphéries. Ce constat d'omniprésence du pouvoir qui s'exprime dans la célèbre formule « le pouvoir est partout [...] il vient de partout »[25], permet à Foucault de penser la possibilité de la résistance et d'aménagement de multiples espaces de lutte, un constat qui trouvera des échos dans la politique et la théorie *queer*. La notion foucaldienne du sujet enchâssé dans des dispositifs de savoirs/pouvoirs et la réflexion sur le double statut des normes, à la fois restrictives et enfermantes mais aussi constitutives du sujet, sera également source d'inspiration. Enfin l'influence de Foucault se mesure à l'intérêt qu'il portait à la question des marges et à « la vie des hommes infâmes » pour reprendre le titre d'un de ses articles[26], et à son

[22] DOWNING Lisa GILLET Robert (2011). *op. cit.*
[23] cf. chapitre précédent.
[24] « [...] à la fin des années 1980 et pendant les années 1990, l'utilisation politique du mot *queer* aux Etats-Unis s'est accompagnée de revendications plus directes des gays et des lesbiennes. Ce développement s'est articulé autour du sida, avec des thèmes tel que le militantisme contre le sida, l'analyse et la critique de l'hétérosexualité, de l'hétérosexisme et disons, d'un essaim de réflexions post-modernes autour du concept d'identité ». SEDGWICK, E. K. (2003). Rythmes et formes discordants. Entretien avec Eve Kosofsky Sedgwick. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40.* p. 51.
[25] FOUCAULT, M. (1976). *Histoire de la sexualité.* T. 1. *La volonté de savoir.* Paris : Gallimard. p. 122.
[26] FOUCAULT, M. (1977). La vie des hommes infâmes. *Les cahiers du chemin, 29.*

statut de précurseur dans l'émergence du champ de l'histoire des (homo)sexualités

* le féminisme matérialiste en la personne de Monique Wittig et sa conceptualisation du système hétérosexuel : la « pensée *straight* »[27]

* les théories constructivistes de l'identité, en particulier le modèle tripartite de l'identité développé par la sociologie interactionniste d'Erving Goffman[28]

* la linguistique et la théorie des actes de langage de John Langshaw Austin[29], que Judith Butler combine avec le concept de réitération de Derrida avec celui d'interpellation d'Althusser pour élaborer le concept de performance/performativité du genre[30]

* le *Black Feminism* des féministes africaines-américaines telles qu'Audre Lorde, Gloria Jean Watkins connue sous le nom de bell hooks, Patricia Hill Collins, le Combahee River Collective, etc., qui ont dénoncé l'universalisme du sujet du féminisme[31]

---

[27] WITTIG, M. (2007). *La pensée straight.* Paris : Éditions Amsterdam.

[28] GOFFMAN, E. (1975/1963). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps.* Paris : Les Éditions de Minuit. La typologie tripartite de l'identité de Goffman se décline en « identité sociale », « identité personnelle » et « identité pour soi ». L'« identité sociale virtuelle » recouvre les caractéristiques attribuées à un individu par le simple fait d'appartenir à une certaine catégorie. Elle est en cela fortement normative et virtuelle. L'« identité sociale » est dite « réelle » lorsque l'individu possède *effectivement* ces caractéristiques. L'« identité personnelle » se définit comme « [...] les signes patents ou porte-identité, et la combinaison unique de faits biographiques qui finit par s'attacher à l'individu à l'aide précisément des supports de son identité » (p. 74). Enfin, l'« identité pour soi » est la combinaison des deux précédentes définitions, il s'agit du « sentiment subjectif de sa situation et de la continuité de son personnage que l'individu en vient à acquérir par suite de ses diverses expériences sociales. [...] L'identité pour soi est avant tout une réalité subjective, réflexive, nécessairement ressentie par l'individu en cause » (p. 127).

[29] AUSTIN, L. J. (1970/1962). *Quand dire c'est faire*. Paris : Editions du Seuil.

[30] Pour une genèse du concept de performance/performativité du genre voir BUTLER, J. (2005/1990). *op. cit.* en particulier l'« Introduction de 1999 », p. 25-50.

[31] Pour un aperçu du courant *Black Feminism* voir l'excellente anthologie de textes établie par Elsa Dorlin, (coord.). (2008). *Black Feminism. L'anthologie du féminisme africain-américain 1975-2000*. Paris : L'Harmattan, 2008). « L'expression *Black Feminism* [...] recouvre la pensée et le mouvement féministes africains-américains en tant qu'ils diffèrent du féminisme états-unien "en général", précisément critiqué et reconnu pour son "solipsisme blanc", héritier malgré lui de la fameuse "ligne

* l'épistémologie des sciences (*science studies*) et les recherches remettant en question la réalité biologique de la différence sexuelle en démontrant « l'historicité du sexe »[32], avec notamment les travaux d'Anne Fausto Sterling et d'Evelyne Fox Keller[33]

* les réflexions critiques menées en histoire de la sexualité avec entre autres les travaux de Thomas Laqueur, Jeffrey Weeks et Jonathan Ned Katz[34].

Bien qu'il soit tout à fait possible de poursuivre l'énumération des héritages théoriques qui ont nourri la théorie *queer*, qui varient selon l'objet d'étude, la problématique et le champ disciplinaire dans lequel l'auteur.e s'inscrit le souci est ici d'en donner à voir les influences majeures. Or, cet aperçu de l'émergence de la théorie *queer* ne serait pas complet sans un retour sur le contexte académique particulier des années qui l'ont précédées. S'il a déjà été question du *backlash* conservateur sous les présidences de Ronald Reagan et de Georges Bush qui a porté un coup dur à la pensée critique de gauche[35], il convient à présent d'évoquer la situation propre du champ de la recherche féministe qui a été marqué par les *sex wars*, un conflit dont il n'est pas aisé de prendre la pleine mesure de l'autre côté de l'Atlantique. En 1982, suite à un

---

de couleur" produite par les systèmes esclavagiste, puis ségrégationniste ou discriminatoire, encore à l'œuvre dans la société américaine contemporaine ». p. 10.

[32] L'expression est d'Elsa Dorlin. DORLIN, E. (2008). *Sexe, genre et sexualités*. Paris : Presses universitaires de France.

[33] FAUSTO-STERLING, A. (2012/2000). *Corps en tous genres, La dualité des sexes à l'épreuve de la science.* Paris : La Découverte. KELLER, F. E. (1985). *Reflections on Gender and Science*. New Haven/Londres : Yale University Press.

[34] LAQUEUR, T. (1992). *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*. Paris : Gallimard. WEEKS, J. (2014/1988). *Sexualité*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon. KATZ, N. J. (1990). The Invention of Heterosexuality. *Socialist Review, 20*. L'article fera l'objet d'une publication quelques années plus tard et a été traduit en français, KATZ, N. J. (2001/1996). *L'invention de l'hétérosexualité*. Paris : EPEL.

[35] David Halperin en fait état dans l'introduction à l'édition française du livre Saint Foucault. HALPERIN, D. (2000/1995). *op. cit.* Pour une perspective plus internationale voir KEUCHEYAN, R. (2010). *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques.* Paris : Editions La Découverte. En particulier le chapitre 1 « La défaite de la pensée critique » p. 13-40.

colloque au Barnard College[36], éclate une virulente polémique provoquant une rupture profonde dans le champ féministe entre le camp des abolitionnistes, opposé à toute forme de pornographie (le débat s'étendra aux pratiques SM et dans une moindre mesure au travail du sexe), avec comme principales avocates les féministes radicales Andrea Dworkin et Robin Morgan, et la juriste Catharine McKinnon, et de l'autre côté du spectre, les féministes *sex-positive* ou pro-sexe avec en fer de lance l'anthropologue féministe Gayle Rubin. Tiré de l'intervention de Rubin au colloque, l'article « Penser le sexe » [*Thinking Sex*][37] fera date dans le champ des études féministes, et est considéré comme fondateur des études sur la sexualité, des études gays et lesbiennes, et de la théorie *queer*[38]. En effet, les propos de Rubin sont une tentative pour réintroduire la question de la sexualité dans les études féministes où régnait alors la primauté de l'analyse en terme de genre[39]. En suivant les réflexions de Rubin sur les subcultures sexuelles et le trouble qu'elles instaurent à l'intérieur de la pensée de la différence sexuelle, les théoricien.ne.s *queer* ont fait la critique du système sexe/genre et ont mis sur un premier plan la question des minorités sexuelles et des minorités de genre.

---

[36] Il s'agissait d'un colloque ayant pour thème la sexualité féminine organisé au Barnard Center for Research on Women (New York). Une partie des interventions de ce colloque sont regroupées dans le recueil édité par Carole Vance (1984). *Pleasure and Danger : Exploring Female Sexuality*. Londres/Boston : Routledge et Kegan Paul.

[37] RUBIN, G. (1984). Thinking Sex : Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality. In C. Vance, *Pleasure and Danger : Exploring Female Sexuality*. Londres/Boston : Routledge et Kegan Paul. Traduction française dans le recueil RUBIN, G. (2010). *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe.* Paris : EPEL. p. 135-224.

[38] HALPERIN, D. & MESLI, R. (2010). Notre amie Gayle Rubin (préface). In RUBIN, G. *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe.* Paris : EPEL. p. 9.

[39] Rubin remet en cause ses propres recherches et notamment son article devenu un classique de l'anthropologie et des études féministes paru dix années plus tôt. RUBIN, G. (1998/1975). L'économie politique du sexe. Transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre. *Les Cahiers du CEDREF*, 7, 157-210.

b. Les déferlantes de la vague rose, critique du système sexe/genre, problématisation des identités sexuelles et mise en cause du sujet du féminisme.

Pour mieux comprendre ce qu'induit ce changement de paradigme des théories féministes, il est nécessaire de revenir sur les trois différents modes de compréhension du rapport sexe/genre[40]. Le premier mode découle d'une conception foncièrement essentialiste, où le genre est causé par le sexe, et où s'exprime une vision strictement différentialiste des deux sexes. C'est l'acception la plus commune, la plus répandue du rapport sexe/genre. Le « mode de l'identité sexuelle », comme le qualifie Nicole-Claude Mathieu, est celui où « *le genre traduit le sexe*. Entre sexe et genre, est établie une *correspondance homologique*. La différence des sexes est conçue comme fondatrice de l'identité personnelle, de l'ordre social et de l'ordre symbolique »[41]. Ce mode est décrit comme un « déterminisme biologique » par Linda Nicholson[42]. Le deuxième mode de compréhension vise à repenser la naturalisation du rapport sexe/genre, en faisant du genre un concept-clef de la pensée féministe. En insistant sur la dimension culturelle des constructions hiérarchiques des rapports de genre, le caractère non naturel du genre féminin et du genre masculin est mis en évidence.

---

[40] Il ne s'agit que d'une présentation sommaire des différents modes de compréhension du système sexe/genre. Au nombre de trois ici, ces paradigmes peuvent être affinés et discutés, voir par exemple le travail de conceptualisation extrêmement précis développé par Alexandre Baril dans son mémoire de thèse et résumé en un tableau récapitulant les cinq paradigmes d'interprétation du modèle sexe/genre. BARIL, A. (2013). *La normativité corporelle sous le bistouri : (re)penser l'intersectionnalité et les solidarités entre les études féministes, trans et sur le handicap à travers la transsexualité et la transcapacité.* Thèse de doctorat en philosophie non publiée, Université d'Ottawa, Canada, K. Treneven & P. Saurette (dir.). p. 392-391.

[41] MATHIEU, N-C. (1989). Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre. In A-M, Daune-Richard (dir.), *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques.* (pp. 109-147). Paris : éditions Université de Provence. p. 113.

[42] NICHOLSON, L. (1999). *The Play of Reason. From the Modern to the Postmodern.* Ithaca : Cornell University Press. p. 64.

> « Dans les années 1970, l'enjeu de cette distinction sexe/genre était clair : il s'agissait de casser le lien entre sexe biologique et caractéristiques masculines et féminines, de révéler les dimensions socioculturelles des identités sexuelles, d'opposer les rapports sociaux de sexe ou la construction du sexe à l'idée de naturalité des différences entre hommes et femmes, bref, de montrer que le genre n'était pas l'effet nécessaire du sexe »[43].

« Mode de l'identité sexuée » pour Nicole-Claude Mathieu[44], « fondationnalisme biologique » pour Linda Nicholson[45], cette conception dichotomique du rapport sexe/genre renferme malgré tout une dimension essentialiste, le sexe étant l'assise biologique sur laquelle le genre en tant que construction sociale vient se greffer.

Enfin, le troisième mode de compréhension du système sexe/genre se fonde sur un constructivisme social et le refus de toute forme d'essentialisme, le sexe comme le genre est une donnée construite, une réalité sociale et non une entité stable et immuable. Tout comme Rubin quelques années auparavant dans « Penser le sexe », Butler questionne la construction dichotomique sexe/genre sur laquelle se fonde certains courants du féminisme :

> « Si l'on mettait en cause le caractère immuable du sexe, on verrait peut-être que ce qu'on appelle "sexe" est une construction culturelle au même titre que le genre en réalité, peut-être le sexe est-il toujours déjà du genre et, par conséquent, il n'y aurait plus vraiment de distinction entre les deux »[46].

Cette conceptualisation antinaturaliste du sexe et du genre entraîne une déconstruction des couples homme/femme, féminin/masculin, féminité/masculinité, désormais pensés comme des constructions culturelles. Simultanément, cette approche conduit à la remise en cause du caractère naturel de la différence sexuelle.

---

[43] ST-HILAIRE, C. (1998). Crise et mutation de la différence des sexes : regard sociologique sur l'éclatement de la catégorie de sexe. In D. Lamoureux (dir.), *Les limites de l'identité sexuelle.* Montréal : Les éditions du remue-ménage. p. 63.
[44] MATHIEU, N-C. (1989). *op. cit.*
[45] NICHOLSON, L. (1999). *op. cit.* p. 55.
[46] BUTLER, J. (2005/1990). *op. cit.* p. 69.

La critique du fondement naturel de la bi-catégorisation sexuelle et des catégories binaires qui l'informent s'inspire largement des travaux menés dans les sciences biomédicales, en histoire des sciences et en histoire de la sexualité[47]. Les diverses recherches engagées pour retracer l'« historicité du sexe » tendent à montrer qu'il n'existe pas scientifiquement de critère infaillible à la division sexuée de l'humanité[48]. A mesure que les recherches avancent, l'invariabilité de la dualité des sexes se dissipe, au profit d'une conception de la réalité beaucoup plus labile, celle de « plasticité et [de] singularité des corps »[49], des sexes et des genres. La biologiste et spécialiste en sexologie Anne Fausto Sterling en vient à considérer que :

> « Si le mâle et la femelle se situent aux deux extrémités d'un continuum biologique, il existe bien d'autres corps [...] qui mêlent à l'évidence des éléments anatomiques attribués par convention aux hommes et aux femmes. Il y a de profondes implications à argumenter en faveur d'un continuum sexuel. Si la nature nous offre réellement davantage que deux sexes, il s'ensuit que nos notions actuelles de masculinité et de féminité sont des concepts culturels. [...] De fait, nous avons instauré la dichotomie homme/femme à un âge de plus en plus précoce, transformant le système à deux sexes en un élément absolument fondamental de notre perception de la vie humaine, et le faisant apparaître comme à la fois inné et naturel »[50].

D'autre part, ce troisième mode de compréhension du modèle sexe/genre opère un renversement des termes du débat, le genre n'est plus produit par le sexe, mais il lui préexiste. « Le sexe est toujours déjà du genre (du social), c'est la lecture binaire et

---

[47] Pour les références voir *supra*.
[48] GARDEY, D. & LÖWY, I. (dir.). (2000). *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin.* Paris : Editions des archives contemporaines.
[49] DORLIN, E. (2006). Pour une épistémologie historique du sexe. *Araben, 3*. p. 12.
[50] FAUSTO-STERLING, A. (2012/2000). *op. cit.* p. 52. Cynthia Kraus parle quant à elle de « spectre continu » KRAUS, C. (2000). La bicatégorisation par sexe à l' « épreuve de la science ». Le cas des recherches en biologie sur la détermination du sexe chez les Humains. In D. Gardey & I. Löwy (dir.), *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin.* (pp. 187-213). Paris : Editions des archives contemporaines. Voir aussi les actes du colloque « Mon corps a-t-il un sexe? Détermination du sexe et contraintes du genre », organisé en 2011 par l'Institut Emilie du Châtelet : PEYRE, E. & WIELS, J. (2015). (dir.). *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales.* Paris : Editions de la Découverte.

hiérarchique du genre qui construit la binarité du sexe », résume Alexandre Baril[51]. Pour bien comprendre, le renversement de la logique sexe/genre procède comme suit :

> « [...] ce ne sont pas les différences qui mènent à la hiérarchie mais la hiérarchie qui donne une signification à ces différences. Le fait est que certaines différences ont peu de conséquences sociales (ainsi la couleur des cheveux), tandis que d'autres revêtent une signification sociale pour avoir été hiérarchisées (ainsi, la forme des organes génitaux ou la couleur de la peau) »[52].

Cette approche du système sexe/genre est défendue par les féministes matérialistes (Christine Delphy, Nicole-Claude Mathieu[53] et Monique Wittig), comme chez les féministes issues du courant postmoderne[54] et les théoriciennes *queer*[55]. Néanmoins il existe entre ces formes de féminisme une distinction notable quant à la conception des catégories sociales, elles sont de l'ordre de la production matérielle chez les matérialistes, alors que du côté des féministes postmodernes et *queer*, on insiste sur leur production discursive[56]. De plus, il y a chez les matérialistes l'idée que le sexe ainsi que le genre doivent être abolis, tandis que des féministes poststructuralistes,

---

[51] BARIL, A. (2013). *op. cit.* p. 391.

[52] Dans ses propos, Jackson parle d'une perspective matérialiste. JACKSON, S. (1996). Récents débats sur l'hétérosexualité : une approche féministe. *Nouvelles questions féministes, 17*(3). p. 19.

[53] Mathieu qualifie cette troisième approche de « mode de l'identité "de sexe" ». Selon elle : « *le genre construit le sexe*. Entre sexe et genre, est établie une correspondance sociologique, et politique. Il s'agit d'une logique antinaturaliste et d'une analyse matérialiste des rapports sociaux de sexe ». MATHIEU, N-C. (1989). *op. cit.* p. 132.

[54] Linda Nicholson parle de « constructivisme social » pour décrire ce mode. NICHOLSON, L. (1999). *op. cit.* p. 64.

[55] Les deux dernières catégories de féministes peuvent à de nombreux égards se recouper, en témoigne la double casquette de figures comme Judith Butler et Eve Kosofsky Sedgwick qui sont souvent répertoriées comme féministes postmodernes et théoriciennes *queer*.

[56] Stevi Jackson apporte un éclairage sur cette distinction : « Alors que [les féministes post-structuralistes et post-modernistes] voient dans les catégories sociales quelque chose de fluide, mouvant constamment contesté et renégocié, les matérialistes, elles, tout en admettant que ces catégories puissent et doivent être combattues, les croient enracinées dans des pratiques sociales et des inégalités structurelles qui font partie intégrante du tissu social ». JACKSON, S. (1996). *op. cit.* p. 7.

postmodernes, *queer* et une partie des théoricien.ne.s trans', expriment une volonté de faire proliférer les genres et les sexes[57].

Dans cette critique du système sexe/genre auquel se réfère une large partie de la pensée féministe, la vague rose du féminisme *queer* a introduit, dans le champ de la recherche en général, et les études féministes en particulier, la question de la sexualité, dorénavant pensée comme un élément déterminant dans la construction de soi. C'est sur ce point-ci que la théorie *queer* se différencie des thèses du féminisme postmoderne et poststructuraliste[58]. L'approche constructiviste de l'identité a généré une problématisation de l'identité homosexuelle, en particulier du sujet hégémonique gay, blanc, et a entraîné du même coup un questionnement autour de la construction du couple hétérosexuel/homosexuel[59], et sur la signification de l'identité sexuelle. Dans le chapitre « Queer and Now », Eve Kosofsky Sedgwick cherche à comprendre ce que sous-tend le terme d'identité sexuelle. Elle réalise une énumération de « la pluralité des éléments condensés dans la notion contemporaine d'"identité sexuelle", que le sens commun actuel présente comme une catégorie unitaire », ce qui lui permet d'établir que les présupposés attachés à l'identité sexuelle et largement informés par le cadre hétéronormatif, relèvent d'une dimension fortement individuelle et naturalisée de l'identité sexuelle[60]. Ceci l'amène à formuler la conclusion suivante : en dehors de ces « significations monolithiques » du sexe et du

---

[57] BARIL, A. (2013). *op. cit.* p. 391.

[58] A ce propos, Marie-Hélène Bourcier souligne que : « la théorie *queer* se distingue des réflexions post-modernes et post-structurales dont elle est partiellement issue en ce qu'elle a engendré une repolitisation du champ sexuel : en proposant une critique hyperbolique des centres de formation des identités sexuelles et de genre normatives ainsi que les formes d'intervention dans l'économie politique des discours disciplinaires qui sont autant de façons de remettre en question les régimes de la vérité et le bio-politique ». BOURCIER, M.-H. (2006). *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs.* Paris : Éditions Amsterdam. p. 135.

[59] *ibid*. p. 137-138.

[60] SEDGWICK, K. E. (1994). *Tendencies*. Londres : Routledge. p. 6-8. Ces propos sont en partie repris dans l'article SEDGWICK, E. K. (1998). Construire des significations *queer*. In D. Eribon (dir.). *Les études gay et lesbiennes*. (pp. 109-116). Paris : Editions du Centre Pompidou.

genre se situe « la matrice ouverte des possibilités, les écarts, les imbrications, les dissonances, les résonnances, les défaillances et les excès de sens ». Ce qu'elle appelle des « significations *queer* »[61].

De son côté, Judith Butler, en s'appuyant sur une conceptualisation foucaldienne du pouvoir, considère que les genres et les sexualités non-normatives ont une potentialité politique importante, et qu'ils rendent envisageable une déstabilisation de la « matrice hétérosexuelle ».

> « Si la sexualité est culturellement construite dans des rapports de pouvoir existants, alors postuler une sexualité normative qui se situe "avant", "en dehors" ou "au-delà" du pouvoir est une impossibilité culturelle et un rêve politique irréalisable, un rêve qui fait reporter au lendemain ce que l'on peut faire concrètement aujourd'hui, c'est-à-dire repenser les possibilités subversives de la sexualité et l'identité en fonction du pouvoir lui-même. Pour mener à bien cette tâche critique, il faut bien sûr admettre qu'agir dans le cadre de la matrice du pouvoir ne revient pas à reproduire sans aucun esprit critique des rapports de domination. Ce qui permet de répéter la loi sans la consolider, mais pour mieux la déstabiliser »[62].

Dans le cadre de la pensée *queer*, il ne s'agit pas, dans une perspective utopique, d'abolir le pouvoir et de s'affranchir des genres pour qu'advienne une société postpatriarcale[63], mais de penser leur prolifération, une multiplication des genres qui n'impliquerait pas l'apparition de nouvelles normes, mais qui traduirait la nécessité d'inclure les individus « dont les rythmes ou la forme sont discordants »[64].

Pour conclure sur le trouble produit par la vague rose du féminisme *queer* dans le champ des études féministes, il faudrait mentionner la vive critique prononcée à l'égard de la catégorie « femme(s) » et des dérives normatives et universalistes

---

[61] *ibid*.
[62] BUTLER, J. (2005/1990). *op. cit.* p. 106.
[63] Cette position est défendue par de nombreuses féministes matérialistes.
[64] SEDGWICK, E. K. (2003). Rythmes et formes discordants. Entretien avec Eve Kosofsky Sedgwick. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40.* p. 51.

qu'elle produit à l'intérieur des politiques féministes. Toutefois, la problématisation du sujet politique du féminisme chez les théoriciennes *queer* est largement redevable aux thèses des féministes africaines-américaines, des *queer of color*[65] et des féministes *chicanas* et *latinas*. Effectivement, la recherche d'un dénominateur commun, le sexisme (et d'un ennemi principal) fondé sur la présupposition de l'expérience féminine partagée que sous-tend l'incantation à la sororité « Nous, femmes », a conduit à la valorisation d'une identité politique universelle, aveugle aux différences entre femmes et favorisant les exclusions par les voix dominantes au sein des mouvements des femmes. De sévères critiques de la catégorie « femme(s) » comme entité homogène, unifiée, avaient déjà été adressées dès le milieu du XIX[e] siècle par Sojourner Truth, célèbre militante pour les droits des femmes et anti-esclavagiste, lors de son fameux discours « Ain't I a Woman ? », prononcé à la Convention des droits de la femme en 1851, où déjà, elle discutait le mythe de la catégorie « femme »[66]. Puis, dès sa naissance au milieu des années 1960, la « seconde vague » féministe en occident va connaître d'importantes remises en question du même ordre. Le supposé sujet universel féminin n'a pas longtemps résisté, d'une part aux accusations d'hétérosexisme de la part des féministes lesbiennes qui ont pointé du doigt leur marginalisation au sein du mouvement des femmes[67], et d'autre part à la

[65] Ainsi que le précisent Paola Bacchetta, Jules Falquet et Norma Alarcon dans l'introduction au numéro des *Cahiers du CEDREF* consacré aux théories féministes et *queer chicanas* et *latinas*, il est préférable de maintenir le terme « *queer of color* » sans y apporter de traduction française, puisque cette « expression désigne un ensemble de courants politiques précis aux Etats-Unis ». BACCHETTA, P. FALQUET, J. & ALARCON, N. (2011). Théories féministes et queer décoloniales. In P. Bacchetta & J. Falquet, (dir.), *Cahiers du CEDREF, 18*. p. 8.

[66] TRUTH, S. (1851). *Ain't I a Woman?* Déclaration prononcée lors de la Women's Right Convention à Akron, Ohio. En ligne http://womenshistory.about.com/od/sojournertruth/a/aint_i_a_woman.htm (consulté le 12/07/2009).

[67] Pour exemple, les actions des Radicalesbians dont la plus fameuse est la perturbation du « Congress to Unite Women » en 1970, lorsqu'elles ont débarqué sur la scène de la conférence avec des t-shirts où était inscrit « Lavender Menace », une réponse ironique à Betty Freidan qui, alors qu'elle était présidente de la NOW (National Organization for Women) avait eu des propos ouvertement hostiles à l'égard des lesbiennes qui, selon elle, nuisaient à l'image du mouvement des femmes. A cette occasion, les Radicalesbians ont distribué un tract « The Woman-Identified Woman », rapidement considéré

dénonciation du « solipsisme blanc »[68] par les féministes africaines-américaines et les féministes *chicanas* et *latinas*. Selon bell hooks :

> « Une grande partie de la théorie féministe est produit par des femmes privilégiées qui vivent au centre et qui ont une perception de la réalité qui n'inclut que rarement la connaissance et la conscience des vies des femmes et des hommes qui vivent à la marge. Ce qui manque à la théorie féministe, c'est une analyse globale qui prendrait en compte la diversité des expériences humaines »[69].

Il s'agit ainsi de mettre en évidence la spécificité des situations dont se désintéresse le féminisme dominant, des oppressions raciales et sociales des femmes de couleur, des femmes au statut social inférieur[70], des « *outsider* » pour reprendre Audre Lorde[71], ou des « groupes *queer* » selon la formule de Gloria Anzaldua[72]. C'est d'ailleurs dans les écrits de Gloria Anzaldua que l'on trouve la première occurrence du terme « *queer* » en contexte académique états-unien comme l'évoquent Paola Bacchetta, Jules Falquet et Norma Alarcon[73]. Non seulement l'écrivaine et militante féministe s'est très tôt « auto-identifiée comme "queer" », mais elle « a probablement été la première à

---

comme un manifeste du lesbianisme politique. RADICALESBIANS (1970). *The Woman-Identified Woman*. En ligne http://library.duke.edu/digitalcollections/wlmpc_wlmms01011/ (consulté le 12/07/2014).

[68] L'expression est d'Adrienne Rich (1979). Disloyal to civilization: feminism, racism, gynephobia. In *On Lies, Secrets and Silence: Selected Prose 1966-1978.* New York : Norton. Citée par Elsa Dorlin (coord.). (2008). *Black Feminism. L'anthologie du féminisme africain-américain 1975-2000*. *op. cit.* p. 10.

[69] hooks, b. (1984). *Feminist Theory: From Margin to Center*. Cambridge : South End Press. p. 8.

[70] Ces mises au point ont débuté au cours des années 1970, comme l'illustre la formation en 1974 du Combahee River Collective, un collectif de féministes racialisées. COMBAHEE RIVER COLLECTIVE. (2008/1977). Déclaration du Combahee River Collective [*A Black Feminist Statement*]. In E. Dorlin, (coord.), *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. (pp. 59-73). Paris : L'Harmattan. Et les dénonciations se sont accentuées la décennie suivante : SPIVAK, C. G. (2009/1988). *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Paris : Amsterdam. HILL COLLINS, P. (1990). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. New York/Londres : Routledge. MOHANTY, T. C. *et al.* (eds). (1991). *Third World Women and the Politics of Feminism*. Bloomington/Indianapolis : Indiana University Press.

[71] LORDE, A. (2003/1984). *Sister Outsider. Essais et propos d'Audre Lorde.* Genève : Mamamélis & Québec : éditions Trois.

[72] ANZALDUA, G. (1981). La Prieta. In C. Morraga & G. Anzaldua (eds), *This Bridge Called my Back. Writings by Radical Women of Color.* (pp. 198-209). New York : Kitchen Table, Women of Color Press. p. 209.

[73] BACCHETTA, P. FALQUET, J. & ALARCON, N. (2011). *op. cit.* p. 10.

utiliser les termes “queer” et “théories queer” dans un contexte académique »[74]. Dans les propos d’Anzaldua le terme « *queer groups* » résonne comme un désir de créer, à partir d’un réseau de positions marginalisées, une communauté, une famille potentiellement capable d’apporter un changement dans un monde raciste, patriarcal et hétérosexiste.

> « Nous sommes des groupes queer, des individus qui n’appartiennent ni au monde dominant, ni complètement à nos propres cultures. Ensembles, nous recouvrons tant d’oppressions. […] Nous ne subissons pas tout.e.s les mêmes oppressions, mais nous nous identifions aux oppressions de chacun.e d’entre nous. Dans *El Mundo Zurdo*, moi et mes propres spécificités, mes sœurs et les leurs, pouvons vivre ensemble et transformer le monde »[75].

c. Ecume et ressacs, qu’est-ce qui est *queer* dans les études *queer* aujourd'hui[76] ?

En s’appuyant sur des réflexions théoriques hétérogènes, la vague rose du féminisme *queer* a indubitablement eu un impact significatif dans le champ de la recherche, dans les études féministes en particulier, notamment par la critique du système sexe/genre, la problématisation des identités sexuelles, et la mise en cause du sujet du féminisme. A son tour, la théorie *queer* va faire l’objet, seulement quelques années après son émergence, de vives critiques qui viendront émailler le champ des *queer studies*. Si bien qu’il est désormais plus à propos de parler de théories *queer* au pluriel, ou de reprendre la métaphore de la vague pour évoquer les changements de

[74] *ibid*. Les auteurs ont à cœur d’insister sur ce point, non pour « produire un récit des origines et des imitations, mais plutôt simplement signaler un exemple de l’effacement gigantesque de la théorisation *queer of color*, y compris de sa place au sein de sa production de la théorie queer blanche ». p. 10.
[75] ANZALDUA, G. (1981). *op. cit.* p. 209.
[76] Ce sous-titre fait référence au numéro spécial de la revue *Social Text* « What’s Queer about Queer Studies Now? » édité par David Eng, Jack Halberstam et José Munoz.

paradigmes induits aux cours des années 2000[77] la première vague de la théorie *queer* s'étendant grosso modo à la décennie 1990, la seconde vague débutant aux années 2000.

Née sur les campus états-uniens au début des années 1990, la théorie *queer* va connaître un engouement certain, en particulier dans les départements de littérature où les chercheur.e.s vont engager une relecture des savoirs. De nombreuses œuvres littéraires classiques sont analysées à travers des lunettes *queer*[78]. Cependant, le succès quasi immédiat de la théorie *queer* sur les campus états-uniens va faire apparaître l'autre revers de la médaille, sa trop rapide institutionnalisation. Dès 1994, de Lauretis faisait montre de sévérité envers cette situation, car dépouillée de ses objectifs premiers, la théorie *queer* est devenue selon elle « une créature conceptuellement vide de sens, simple produit de l'industrie de l'édition »[79]. Quelques années plus tard, David Halperin établit le même constat : « la théorie *queer* a existé avant tout sur les étagères de bibliothèques et librairies, et dans les appels d'offre »[80]. Selon Halperin, contrairement aux études féministes et aux études gays et lesbiennes qui ont toujours souffert d'une marginalisation dans le champ de la recherche états-unienne, la rapidité avec laquelle la théorie *queer* s'est imposée s'explique premièrement, par la supériorité accordée à la théorie dans l'appellation « *queer theory* », et deuxièmement, par un processus d'affadissement, de « déradicalisation »

[77] Par exemple Marie-Hélène Bourcier a régulièrement recours à ce découpage. Voir également CERVULLE, M. & REES-ROBERTS, N. (2010). *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer.* Paris : Armand Colin.
[78] CUSSET, F. (2002). *Queer Critics. La littérature française déshabillée par ses homosexuel-lecteurs.* Paris : Presses Universitaires de France.
[79] DE LAURETIS, T. (1994). Habit Changes. *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies, 6*(2-3). p. 297.
[80] HALPERIN, D. (2003). The normalization of Queer Theory. *op. cit.* p. 340.

du terme « *queer* », celui-ci n'étant désormais plus utilisé que comme un vague synonyme de subversion[81].

Aux alentours des années 2000, d'autres critiques de la théorie *queer* voient le jour. Dans ce contexte, de nouvelles problématiques sont élaborées, excédant les questions relatives aux genres et aux sexualités. Dans un fameux article, Cathy Cohen s'interroge sur les limites des politiques *queer*[82]. Pour préserver le potentiel radical de ces dernières, cela nécessite de créer « une nouvelle identité politique qui soit réellement porteuse de transformations et inclusive pour tout.e.s celles et ceux qui se situent en dehors de l'hétéronormativité blanche, de classe moyenne et supérieure »[83]. Ce qui ne peut être rendu possible que par une « analyse intersectionnelle des politiques *queer* qui mettent à jour la manière dont les systèmes d'oppression interagissent pour réguler et contrôler les vies de nombreuses personnes »[84]. La question de l'articulation des rapports de domination avait déjà été soulevée par Eve Kosofsky Sedgwick qui suggérait que « les plus excitants des travaux récents sur le *queer* touchent aux dimensions qui dépassent la question du genre et de la sexualité : notamment la manière dont la race, l'ethnicité, la nationalité postcoloniale, s'entrecroisent avec elles et d'autres dimensions identitaires [...] »[85]. C'était également l'un des vœux formulés par de Lauretis dans son article fondateur[86].

---

[81] *ibid*. p. 340-341. Au sujet de l'institutionnalisation de la théorie *queer* voir également l'entretien de David Halperin conduit par Mathieu Trachman. HALPERIN, D. (2010). Défendre la culture gaie. Entretien avec David Halperin. *Genre, sexualité & société, 4.* doi : 10.4000/gss.1567

[82] COHEN, J. C. (2001). Punk, Bulldaggers, and Welfare Queens. The Radical Potential of Queer Politics? In M. Blasius (ed.), *Sexual Identity, Queer Politics.* (pp. 200-227) Princeton : Princeton University Press.

[83] *ibid*. p. 204.

[84] *ibid*.

[85] SEDGWICK, K. E. (1994). *op. cit.* p. 8-9.

[86] DE LAURETIS, T. (2007). *op. cit.* « L'une des questions tout aussi troublante que posent les champ émergents des "études gaies et lesbiennes" concerne les constructions discursives et les silences construits sur les relations entre la race, l'identité et la subjectivité dans les pratiques des homosexualités et les représentations du désir pour le même sexe ». p. 106. Elle poursuit : « Les différences que génère la race dans l'autoreprésentation et l'identité prouve la nécessité d'examiner, de problématiser ou de contester l'utilité et/ou les limites des discours actuels sur les sexualité

Les reproches adressés à la théorie *queer*, dans la reconduction de points aveugles, coïncident avec le développement d'une abondante littérature autour du concept méthodologique de l'intersectionnalité, concept qui stipule que les identités et les oppressions qui leur sont afférentes sont inextricablement liées les unes aux autres et qu'elles doivent être pensées conjointement afin d'en faire une analyse la plus complète possible[87]. Sirma Bilge explique que :

> « L'intersectionnalité renvoie à une théorie transdisciplinaire visant à appréhender la complexité des identités et des inégalités sociales par une approche intégrée. Elle réfute le cloisonnement et la hiérarchisation des grands axes de la différenciation sociale que sont les catégories de sexe/genre, classe, race, ethnicité, âge, handicap et orientation sexuelle. L'approche intersectionnelle va au-delà d'une simple reconnaissance de la multiplicité des systèmes d'oppression opérant à partir de ces catégories et postule leur interaction dans la production et la reproduction des inégalités sociales »[88].

Si le modèle de l'intersectionnalité permet de penser la complexité des positionnements sociaux, et qu'il est vite devenu un concept incontournable dans les milieux féministes, il n'en demeure pas moins que certaines dérives ont pu être observées quant à son utilisation. Dans un article récent, Sirma Bilge enjoint de « sauver l'intersectionnalité des études féministes sur l'intersectionnalité », en dénonçant sa « dépolitisation et sa neutralisation du potentiel critique » dans l'usage

---

lesbiennes et gais, qu'il s'agisse de discours dominants [...] ou des discours séparatistes, émergents ou oppositionnels ». p. 109.

[87] C'est à la juriste Kimberlé Crenshaw que l'on doit la maternité du terme. Dans l'article « Cartographie des marges. Intersectionnalité, politique de l'identité et violence contre les femmes de couleur » de 1989, Krenshaw cherche à « explorer les dimensions raciales et genrées de la violence contre les femmes de couleur », son objectif étant de mettre en évidence que les « expériences des femmes de couleur sont souvent le produit des croisements du racisme et du sexisme, et qu'en règle générale elles ne sont pas plus prises en compte par le discours féministe que par le discours antiraciste ». CRENSHAW, K. W. (2005). Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Les Cahiers du Genre, 39*. p. 54. Pour une étude complète de ce concept voir le travail de recherche à la fois minutieux et critique d'Alexandre Baril (2013). *La normativité corporelle sous le bistouri : (re)penser l'intersectionnalité et les solidarités entre les études féministes, trans et sur le handicap à travers la transsexualité et la transcapacité. op. cit.*

[88] BILGE, S. (2009). Théorisations féministes de l'intersectionnalité. *Diogène, 225*. p. 70.

académique actuel qui en est fait, en déplorant aussi la désaffiliation de ce concept, initialement issu des réflexions des féministes africaines-américaines[89]. S'il convient de pointer les dérives dans le développement des analyses intersectionnelles, il faut toutefois noter qu'elles ont joué un rôle dans la redéfinition des problématiques et objets d'étude à l'intérieur du champ des *queer studies*. La prise en compte des identités ethno-raciales[90], des problématiques liées aux transidentités[91], des questions autour des situations de handicaps[92], etc., a incontestablement permis de redynamiser ce champ de recherche.

Par ailleurs, la multiplication des remises en question de la théorie *queer* enfermée dans sa tour d'ivoire académique et éloignée des considérations matérielles et sociales a engendré un retour aux thèses matérialistes, au point que certain.e.s chercheur.e.s en ont appelé à un tournant matérialiste du *queer*. Effectivement, depuis les années 2000, Sophie Noyé constate que : « de nombreux écrits *queer*[93] renouent avec des conceptualisations matérialistes et souvent même marxistes afin de mettre en lumière le rapport entre hétéronormativité et capital ». Selon elle, « ce

---

[89] BILGE, S. (2013). Intersectionnality Undone. Saving Intersectionality from Feminist Intersectionality Studies. *Du Bois Review*, *10*(2), 405-424.

[90] Les références sont abondantes, voici quelques ouvrages clés : MUNOZ, J. E. (1999). *Disidentifications. Queers of color and the performance of politics.* Minneapolis : University of Minnesota Press. FERGUSON, A. R. (2003). *Aberrations In Black : Toward A Queer Of Color Critique*. Minneapolis : University of Minnesota Press. PATRICK JOHNSON, E. & HENDERSON, G. M. (eds). (2005). *Black Queer Studies : A critical Anthology.* Durham : Duke University Press.

[91] Parmi la littérature : NOBLE, B. (2003). *Masculinities Without Men?: Female Masculinity in twentieth-Century Fictions.* Vancouver : UBC Press. HALBERSTAM, J. (2005). *In a queer Time and Place: Transgender Bodies, Subcultural Lives.* New York : New York University Press. STONE, S. (2006) The « Empire » Strikes Back : A Posttranssexual Manifesto. In S. Stryker & S Whittle (eds*), The Transgender Studies Reader*. (pp. 221-236). New York/Londres : Routledge.

[92] McRUER, R. (2006). *Crip Theory. Cultural Signs of Queerness and Disabilities.* New York : New York University Press. DAVIS, J. L. (ed). (2010). *The Disability Studies Reader*. New York : Routlegde.

[93] Voir entre autres : HENNESSY, R. (2000). *Profit and Pleasure: Sexual Identities in Late Capitalism.* New York : Routledge. DUGGAN, L. (2003*). The Twilight of Equality? Neoliberalism, Cultural Politics, and the Attack On Democracy.* Boston : Beacon Press. FLOYD, K. (2013*). La réification du désir. Pour un marxisme* queer. Paris : Amsterdam. SEARS, A. (2013). Ce que les théories queer peuvent apporter au marxisme et réciproquement, retour sur un parcours militant. Entretien par Tiziana Loup. In Contretemps. En ligne http://www.contretemps.eu/interviews/ce-que-théories-queer-peuvent-apporter-marxisme-réciproquement-retour-sur-parcours-milita (consulté le 14/08/2014). CERVULLE, M., & REES-ROBERTS, N. (2010). Matérialisme queer. In *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer. op. cit.* (pp. 111-139).

tournant s'explique par l'accroissement d'inégalités au sein de la communauté LGBTQI[94], lié à la crise économique mais aussi aux conséquences d'un mouvement gay *mainstream* menant depuis les années 1980 une politique centrée sur l'acquisition de droits formels »[95]. Déjà John d'Emilio dans son célèbre article « Capitalism and Gay Identity » avait mis en perspective l'émergence des identités gays et lesbiennes « modernes » avec le développement du système capitaliste, réfutant l'association exclusive entre structure capitaliste et hétérosexualité[96]. L'avènement du néolibéralisme a complexifié la donne, comme l'explique Peter Drucker :

> « Dans les centres comme aux marges du système capitaliste mondial, trois aspects de l'identité lesbienne/gay qui se sont stabilisés dès le début des années 1980 coïncident bien avec le nouvel ordre néolibéral émergent : l'auto-définition de la communauté comme minorité stable, sa tendance grandissante à la conformité de genre, la marginalisation de ses propres minorités sexuelles »[97].

Alors, dans le contexte actuel de globalisation et de « mainstreamisation » de l'identité gay et lesbienne, de l'émergence d'un « libéralisme LGBT », où les cultures et les identités gays et lesbiennes sont assignées à la sphère du privé et au domaine de la consommation[98], il est nécessaire de réexaminer l'usage politique et critique du mouvement *queer*, et c'est ainsi que l'envisagent les éditeurs du numéro spécial de la revue *Social Text* intitulé « What's Queer about Queer Studies Now ? »[99]. Il faut en

---

[94] LGBTQI pour Lesbien Gay Bi Trans Queer et Intersexe.
[95] NOYE, S. (2014). Pour un féminisme matérialiste et queer. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/interventions/f%C3%A9minisme-mat%C3%A9rialiste-queer (consulté le 16/11/2014).
[96] D'EMILIO, J. (1983). Capitalism and Gay Identity. In. A. Snitow, C. Stansell & S. Thompson (eds.), *Powers of Desire : The Politics of Sexuality* (pp. 100-111). New York : Monthly Review Press.
[97] DRUCKER, P. (2014). La fragmentation des identités LGBT à l'ère du néolibéralisme. *Période*. En ligne http://revueperiode.net/la-fragmentation-des-identites-lgbt-a-lere-du-neoliberalisme/ (consulté le 06/10/2014).
[98] *ibid*. p. 179.
[99] ENG, D. L., HALBERSTAM, J., & MUNOZ J. E. (eds.). (2005). *Social Text, 84-85* « What's Queer about Queer Studies Now? ».

effet penser aux « coûts sociaux et politiques de cette nouvelle visibilité LGBT »[100], induite par des combats réformistes. Le processus de normalisation des identités gays et lesbiennes, engagé depuis les années 1980, a eu des conséquences désastreuses quant à l'absence de prise en compte des groupes et individus en non-conformité avec l'« homonormativité », pour emprunter le terme forgé par Lisa Duggan[101]. Cette mise en conformité des corps et identités gays et lesbiens a été dénoncée aussi par la collusion entretenue avec un nationalisme sexuel. C'est la thèse défendue par Jasbir Puar :

> « La production de corps gays, lesbiens, *queers* joue un rôle crucial dans le déploiement du nationalisme et du patriotisme états-uniens, dans la mesure où ces corps pervers entérinent la norme hétérosexuelle, mais également en ce que certains corps homosexuels domestiqués approvisionnent en munitions les projets nationalistes »[102].

Ce phénomène qu'elle nomme « homonationalisme » (contraction d'« homonormatif » et de « nationalisme »), est apparu dans toute sa force aux Etats-Unis (en Amérique du Nord) et en Europe à la suite des événements du 11 septembre 2001. Ces territoires ont été alors présentés comme les « parangon[s] du progressisme sexuel »[103], hérauts des droits des femmes et des homosexuel.le.s, comparativement aux pays musulmans décrits comme mettant en œuvre les plus féroces des sexismes et des homophobies. Cette rhétorique impérialiste a été l'une des clefs pour donner blanc-seing aux guerres interventionnistes euro-états-uniennes menées depuis le

---

[100] *ibid*. p. 2.
[101] DUGGAN, L. (2002). The New Homonormativity. The Sexual Politics of Neoliberalism. In D. Nelson & R. Castronovo (eds), *Materializing Democracy. Toward a Revitalized Cultural Politics*. (pp. 175-194). Durham : Duke University Press.
[102] PUAR, K. J. (2012/2007). *Homonationalisme. Politique* queer *après le 11 septembre*. Paris : Édition Amsterdam. p. 10. Voir également HARITAWORN, J., TAUQIR, T. & ERDEM, E. (2008). Gay Imperialism: Gender and sexuality discourse in the « War on Terror ». In A. Kuntsman & E. Miyake (eds), *Out of Place: Interrogating Silences in Queerness/raciality*. (pp. 71–95). York : Raw Nerve Books.
[103] PUAR, K. J. (2012/2007). *op. cit.* p. 13.

début des années 2000[104]. En prolongeant cette réflexion, Joseph Massad, a remis en cause l'existence même des identités gays et lesbiennes, et du dualisme homosexuel/hétérosexuel, selon lui partie intégrante d'un universalisme ou internationalisme impérialiste gay blanc[105]. Il considère que la sexualité est :

> « une formation culturelle et non une catégorie universelle, [...] par conséquent la seule façon de diffuser "la sexualité" universellement est l'impérialisme, de sorte que ceux qui adoptent ses identifications et ses dualités relaient un projet d'universalisation impérialiste »[106].

C'est à la lumière de ces nouvelles mises en perspectives critiques qu'un nouvel agenda *queer* voit le jour ces dernières années[107]. Les critiques émises à l'encontre de la théorie *queer* ont eu pour bénéfice d'élargir les horizons politiques de ce champ de recherche vers la prise en compte des phénomènes de migration, de communautés marginalisées, du travail sexuel, d'égalité en matière de justice économique, etc., afin de ne pas succomber aux tentatives nationalistes et racistes à l'œuvre dans certaines politiques LGBT et *queer*. Ces « nouvelles problématiques pour un mouvement *queer* redynamisé participent à une vision globale de la démocratie, incluant les questions relatives à la "race", le genre, les expressions de genre, la classe, la religion et la nationalité » ainsi que le résument Lisa Duggan et Richard Kim[108].

---

[104] Sur les dévoiements du féminisme occidental voir les travaux de Sara Farris sur ce qu'elle appelle le « fémonationalisme », en d'autres termes l'instrumentalisation rhétorique du féminisme à des fins racistes. FARRIS, S. (2012). Les fondements politico-économiques du fémonationalisme. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/print/interventions/fondements-politico-économiques-fémonationalisme (consulté le 13/11/2012).

[105] MASSAD, J. (2007). *Desiring Arabs*. Chicago : University of Chicago Press.

[106] MASSAD, J. (2012). L'empire de la sexualité, ou peut-on ne pas être homosexuel (ou hétérosexuel) ? Entretien par Félix Boggio Éwanjé-Épée et Stella Magliani-Belkacem. *RDL, 9*. p. 34-35.

[107] C'est ce qui a motivé la publication du numéro spécial « A New Queer Agenda » de la revue *Scholar and Feminist Online.* DEFILIPPIS, N. J., DUGGAN, L., FARROW, K. & KIM, R. (eds). (2012). *Scholar and Feminist Online, 10*(1-2). En ligne http://sfonline.barnard.edu/a-new-queer-agenda/ (consulté le 30/08/2014).

[108] DUGGAN, L. & KIM, R. (2012). Preface. (2012). *Scholar and Feminist Online, 10*(1-2). En ligne http://sfonline.barnard.edu/a-new-queer-agenda/preface/ (consulté le 30/08/2014).

La vague rose du féminisme *queer* a provoqué un décentrement et une redéfinition du champ féministe. Alors que le mouvement et la culture *queer* ont existé bien avant sa théorisation et son entrée dans l'académie, cela n'a pas pu empêcher la rapide institutionnalisation de la théorie *queer*, et la canonisation presque immédiate des textes, entraînant conséquemment une altération de la radicalité de son contenu d'origine. Cependant, comme le notaient très justement Maxime Cervulle et Marco Dell'Omodarme :

> « cette capacité à sans cesse remettre en discussion les fondements du savoir produit – et à continuellement marquer la défaillance du discours dans une perpétuelle "chasse aux points aveugles" (tour à tour l'oubli de la race, de la classe, du genre, de la sexualité, de l'âge, de la nationalité, etc.) – est sans doute l'un des outils queer les plus puissants. Cette autoréflexivité queer révèle le caractère précaire du savoir [...] »[109].

L'instabilité des études *queer*, constamment exposées à un « bruit théorique » selon les mots de Stuart Hall[110], est, contrairement à ce qu'il pourrait être donné à croire au premier abord, la garantie de son dynamisme et de sa longévité.

[109] CERVULLE, M. & DELL'OMODARME, M. (2008). Épistémologies-caméléon : vers une critique post-straight. *Contemporary French and Francophone Studies,* 12. p. 44.
[110] HALL, S. (2008). Les *Cultural Studies* et leurs fondements théoriques. *op. cit.* p. 19.

2. Traductions culturelles du féminisme *queer* en France

S'il a été question dans le point précédent de l'impact de la vague rose du féminisme *queer* en contexte anglo-saxon, principalement états-unien, il s'agit dans les lignes qui suivent de considérer le phénomène d'importation et de traduction du féminisme *queer* dans le contexte français. Le terme « *queer* » ne résonne pas de la même façon en version originale – le contexte anglo-saxon d'émergence – qu'en version française, le contexte national dans lequel s'inscrit cette recherche. Avec l'émergence au milieu des années 1990 en France des problématiques *queer*, s'est imposée pour les militant.e.s et les universitaires la question de la traduction du terme[111]. Fallait-il le maintenir tel quel, sans y apporter de traduction, au risque de perdre la charge politique et radicale attachée à ce terme : de la signification infamante à la réappropriation positive ultérieure ? D'un autre côté, et ce malgré la polysémie du terme *queer*, sa traduction pouvait répondre à un impératif pragmatique, celui d'offrir à ce mouvement politique et théorique, un caractère nettement plus opérant.

Mais au-delà de la seule traduction linguistique, les phénomènes de réception et d'appropriation dans le contexte français du féminisme *queer*, à la fois mouvement de réflexion critique (la théorie *queer*), mais aussi activisme et subculture, apparus au milieu des années 1980 aux Etats-Unis, sont à comprendre dans toutes leurs dimensions : culturelle, politique, théorique, artistique, etc. A ce titre, les créations langagières auto-définitionnelles donnent un aperçu des problématiques liées aux

[111] Cette question a été débattue lors des séminaires de Zoo (1996-2000). Chapotés par Marie-Hélène Bourcier, ces séminaires qui se déroulaient dans différents lieux parisiens (La Sorbonne, l'Université de Nanterre, Centre gay et lesbien de Paris), avaient pour objectifs de promouvoir et faire circuler les études gays, lesbiennes et *queer* au sein des universités françaises. Voir *les Cahiers Gay, Kitch, Camp* n°42 qui rassemblent une partie des réflexions qui y étaient menées : BOURCIER M-H. (dir.). (1998). Q comme queer. Les séminaires du Zoo. *Cahiers Gai, Kitsch, Camp, 42*. Voir aussi BOURCIER, M-H. (2012). Cultural translation, politics of disempowerment and the reinvention of queer power and politics. *Sexualities, 15(1)*, 93-109.

questions de traductions culturelles l'invention du terme « transpédégouine » en est d'ailleurs un exemple significatif[112].

a. La circulation interculturelle des idées et des théories

Bien plus qu'une simple formalité de transcription langagière, la traduction soulève des enjeux politiques et culturels déterminants, et Bourdieu en a fait état dans un article explorant « les conditions sociales de la circulation internationale des idées »[113]. Il y distingue plusieurs facteurs à prendre en compte pour évaluer ce qu'il appelle ironiquement « l'import-export intellectuel »[114]. Le plus déterminant des facteurs, du fait de son incompressibilité, est celui de la circulation hors contexte des idées et des théories, une situation qui profite à bien des méprises, des distorsions et déplacements de sens[115]. Bourdieu précise ce qui se joue derrière ce phénomène :

> « [...] le transfert d'un champ national à un autre se fait à travers une série d'opérations sociales : une opération de sélection (qu'est-ce qu'on traduit ? qu'est-ce qu'on publie ? qui traduit ? qui publie ?) une opération de marquage (d'un produit préalablement « dégriffé ») à travers la maison d'édition, la collection, le traducteur et le préfacier (qui présente l'œuvre en se l'appropriant et en l'annexant à sa propre vision et, en tout cas, à une problématique inscrite dans le champ d'accueil et qui ne fait que très rarement le travail de reconstruction du champ d'origine, d'abord parce que c'est beaucoup trop difficile) une opération de lecture enfin, les lecteurs appliquant à l'œuvre des catégories de perception et des problématiques qui sont le produit d'un champ de production différent »[116].

---

[112] Ce point sera abordé dans le chapitre 5, dans la partie consacrée aux créations langagières.
[113] BOURDIEU, P. (2002). Les conditions sociales de la circulation internationale des idées. *Actes de la recherche en sciences sociales, 145*(5), 3-8.
[114] *ibid*. p. 3.
[115] *ibid*. p. 4.
[116] *ibid*. p. 5.

En somme, dans l'internationalisation de la vie intellectuelle, il est beaucoup question de rapports de force, et la théorie *queer* ne fait bien évidemment pas exception à la règle.

Il a été souvent fait mention ici et là du retard français dans l'importation des écrits de la théorie *queer,* et la traduction quinze années après la première publication de *Gender Trouble* fait figure d'exemple paradigmatique[117]. Pourtant, il faudrait aussi s'interroger sur ce « *topos* du retard » qui en lui-même renferme la question des origines d'une théorie, comme le souligne Cornelia Möser[118]. De fait, « une perspective téléologique ne semble pas apte à saisir ces multiples rapports d'échange »[119]. Dans le cas de la théorie *queer*, cela signifierait qu'avant le milieu des années 2000, précisément 2005, date à laquelle fut traduit le livre de Butler, cette théorie n'avait pas d'existence en France. Cette rhétorique du retard réduit non seulement la traduction à la seule dimension théorique – et le féminisme *queer* à la théorie –, mais de plus, elle invisibilise les travaux en amont effectués par des chercheur.e.s et activistes : animation de séminaire, traductions informelles, etc. Car bien avant la réception officielle de Butler en 2005, des traductions non-officielles de textes canoniques de la théorie *queer* avait été entamées, c'était d'ailleurs l'un des objectifs affichés par les séminaires du Zoo[120]. Plutôt donc que d'employer le terme de « retard », il est préférable de penser les phénomènes de transferts culturels en termes de « décalages », de « déplacements » ou de « distorsions ».

---

[117] BUTLER, J. (2005/1990). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion. op. cit.*

[118] MÖSER, C. (2011). *Les débats féministes sur le « genre » en France et en Allemagne. Théories voyageuses et traductions culturelles*. Thèse de doctorat en sciences politiques, Université Humbolt, Berlin, C. von Braun & E. Varikas (dir.). p. 213. Cette thèse a fait l'objet d'une publication. MÖSER, C. (2013). *Féminismes en traductions. Théories voyageuses et traductions culturelles.* Paris : éditions des archives contemporaines. Cependant, les références ici sont issues de la version non publiée.

[119] *ibid*. p. 215.

[120] BOURCIER M-H. (dir.). (1998). Q comme queer. *op. cit.*

Dès lors et afin de porter un regard attentif au phénomène d'importation et d'adaptation du mouvement de pensée critique féministe *queer* sur le territoire français, il est possible d'utiliser non plus la métaphore de la vague, quoique cette image puisse être pertinente pour l'étude du processus de traduction, mais de proposer celle du voyage. « Théorie voyageuse » [*Travelling theory*], c'est ainsi que Edward Saïd l'avait qualifiée pour penser l'influence des théories et la manière dont elles opèrent dans des contextes historiques et nationaux spécifiques[121]. James Clifford reprend à son compte l'heureuse formulation de Saïd, l'image du voyage est, selon lui, intéressante puisqu'elle renvoie aux problématiques liées aux questions de localisations et de déplacements, à celles des trajectoires et des identités, une réflexion dont on ne peut faire l'économie pour saisir la complexité de la situation mondiale à l'heure de la globalisation néolibérale et postindustrielle. Utiliser cette image du voyage pour parler de théorie, c'est une manière de remettre en cause la propension de la théorie à être figée, au-dessus des conjonctures historiques et des contingences spatiales. Une théorie voyageuse interroge les lieux de sa production, ses réceptions, ses transmissions, les résistances qu'elle occasionne[122].

Loin de préserver l'idée de pureté et d'authenticité de l'origine des idées et des concepts, l'intérêt de la conceptualisation de la circulation des théories en ces termes réside dans les écarts de sens produits par les déplacements territoriaux, encourageant alors les « mélectures », et « mésinterprétations » [*misreading, misinterpretation*][123]. Cela rejoint la théorisation de la « traduction culturelle »

---

[121] SAÏD, E. S. (1983). Travelling theory. In *The World, the Text, and the Critic,* (pp. 226-247). Cambridge : Harvard University Press. En l'occurrence, dans le chapitre « *Travelling theory* », Saïd cherchait à comprendre l'influence du théoricien marxiste Georg Lukacs chez Lucien Goldman et chez Raymond Williams.

[122] CLIFFORD, J. (1989). Notes on Travel and Theory. In Clifford J. & Dhareshwar V. (eds.), *Inscriptions, 5*. « Travelling Theories. Travelling Theorists ».

[123] SAÏD, E. S. (1983). *op. cit.*

[*cultural translation*] élaborée par Homi Bhabha, où la translation d'un contexte à un autre favorise l'émergence d'interprétations divergentes et de formes hybrides et ambivalentes[124]. Dans son ouvrage retraçant la généalogie de la *French Theory*, François Cusset évoque en des termes positifs l'inévitable « traitrise » provoquée par ces allers-retours transatlantiques :

> « la traîtrise est bien ce dont il est question lorsqu'un texte, un art, un concept s'en vont en des terres lointaines devenir tout autre chose que ce qu'en avaient fait leur source, leur contexte d'origine – heureuses trahisons, glissements productifs. Méprise, mélectures, mésusages, triple vertu des transferts culturels »[125].

b. Dynamiques de circulation et traductions du terme « *queer* »

Le maintien du terme « *queer* » tel quel dans le contexte national français encourage la prolifération des interprétations et des malentendus, heureux ou malheureux. L'idée soutenue en faveur de la non traduction du terme, était que, porteur d' « ambiguïté voire l'inintelligibilité », il offrait la possibilité aux militants « de ne pas se faire exclure et marginaliser immédiatement de l'espace intellectuel et public français, traditionnellement très excluant pour les minorités sexuelles et rétif à toutes formes de théories et de politiques sexuelles »[126]. Pourtant, l'absence de traduction littérale, ne revient-elle pas à balayer d'un revers de la main le parcours tumultueux dans lequel s'inscrit ce mot en version originale, de sa charge insultante et dépréciative originelle, ensuite fruit d'une réappropriation dans un geste de fierté ?

---

[124] BHABHA, H. (2007/1994). *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*. Paris : Payot.
[125] CUSSET, F. (2003). *French Theory. op. cit.* p. 350. Il précise à la suite : « S'ouvre ainsi une zone de non-droit en contrôleurs d'origine et propriétaires à venir, une zone tout d'interstices à l'abri de laquelle, loin des gardiens de l'Œuvre des textes seront mis en œuvre : ils s'inscriront le long de certains parcours, tatoueront des corps, investiront des pratiques et rassembleront des communautés inédites ». p. 352.
[126] DARRAS, B. (2007). Les études culturelles sont-elles solubles dans les *Cultural Studies* ? par Marie-Hélène Bourcier, François Cusset et Armand Mattelart. *MEI, 24-25*. p. 9.

La chaîne d'historicité de la puissance d'agir *queer* effacée[127], cette importation ne fait plus écho à la dimension performative du langage – « le pouvoir des mots » pour citer Butler[128] – en résulte une fatale dilution du contenu politique radical qui lui était attaché initialement. Déjà David Halperin remarquait que le :

> « [...] terme queer [est] un mot plein d'équivoques, c'est que son absence de contenu définitionnel le rend disponible pour une appropriation par ceux qui n'ont pas fait l'expérience de ces formes uniques d'infériorisation politique et de disqualification sociale que les gays et lesbiennes connaissent de manière quasi quotidienne en raison de leur sexualité »[129].

Ainsi donc, si même en anglais le terme *queer* a eu à souffrir de réappropriations dépolitisantes, il semble inévitable qu'il connaisse pareil destin en terrain francophone. L'inintelligibilité du terme qui était gage de meilleure circulation en contexte français, peut rapidement se transformer en un désavantage, dans la mesure où cette ambiguïté favorise les contresens. Pour Marie-Hélène Bourcier, il faudrait absolument :

> « s'éloigner de l'interprétation dépolitisante qui consiste – en France – à réduire l'approche *queer* à un confusionnisme ou à une apologie de l'ambiguïté sexuelle. [Et] [...] se démarquer d'une interprétation abolitionniste qui fait du *queer* un *"au-delà des genres"* »[130].

Effectivement, il n'est pas rare de trouver une telle définition dans des ouvrages traitant des identités sexuelles/de genre et leur questionnement dans l'art, le « *queer* » y est régulièrement confondu avec la notion fantasmée de troisième genre

---

[127] BUTLER, J. (2009/1993). *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe ».* Paris : Editions Amsterdam. p. 231.
[128] BUTLER, J. (2004/1997). *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif.* Paris : Editions Amsterdam.
[129] HALPERIN, D. (2000/1995). *Saint Foucault. op. cit.* p. 78.
[130] BOURCIER M-H. (2003). Trafic queer. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40.* p. 99.

ou assimilé aux figure de l'androgyne ou de l'hermaphrodite[131]. Dans une étude réalisée sur la réception du mouvement *queer* dans les médias québécois (*mainstream* et minoritaires), Bruno Laprade remarque que : « étant et n'étant pas à la fois gai, le queer s'évite le stigmate de l'homosexualité en s'ajoutant une valeur exotique, subversive et attrayante »[132]. Cette « aura de subversion »[133] entourant le terme *queer* multiplie les risques d'en faire une valeur tendance, pouvant aisément être revendiquée par tout un chacun. Alors pour contourner ces processus de réappropriation qui diluent la portée radicale de la politique et théorie *queer*, des néologismes ont été inventés par les militant.e.s : « transpédégouine », « torduEs » en France, « allosexuel » au Québec (quoique dans ce cas, le terme est surtout utilisé dans le champ académique[134]), ou encore « MOGAI » pour *Marginalized Orientation Gender Alignments and Intersex* (orientation marginalisée, alignement de genre et intersexe) dans un contexte anglo-saxon. Le terme « *Queer of Color* » a par ailleurs un statut particulier, puisque bien qu'il dérive du mot « *queer* », il s'en distingue sensiblement par la mise en évidence de la dimension intersectionnelle de l'identité.

Par ailleurs, pour mieux saisir les dynamiques de circulation de la théorie et politique *queer*, il convient d'en apprécier ses diverses implications. C'est à ce sujet qu'était organisée, en 2012 à Vienne, une conférence, où ces phénomènes de traduction,

---

[131] LORENZI, M-E. (2008). *Pensée queer en construction d'un discours sur l'art.* Mémoire de Master en études culturelles non publié, Université Paris 1, Paris, B. Darras (dir.). Il s'agissait de proposer une analyse des discours sur l'art en France qui traitent des identités de sexe et de genre. Il a été mis en évidence que ces problématiques sont encore peu abordées dans ce domaine en France et que lorsqu'elles le sont, elles ont à souffrir de nombreux présupposés, approximations, catégorisations, etc.

[132] LAPRADE, B. (2014). Queer in Québec : étude de la réception du mouvement queer dans les journaux québécois. *Cygne noir, 2*. En ligne :<http://www.revuecygnenoir.org/numero/article/queer-in-quebec> (consulté le 10/08/2014). A travers cette étude, Bruno Laprade a mis en évidence une double utilisation dans les médias LGBT québécois du terme « *queer* », alors que la première est positive, lorsqu'elle intervient pour qualifier des pratiques culturelles, artistiques, la seconde comporte une connotation péjorative lorsqu'il s'agit de définir une politique qui est jugée « trop intellectuelle, marginale, extrémiste, trop jeune ».

[133] *ibid.*

[134] *ibid.*

d'importation, d'exportation dans les différents espaces européens étaient interrogés. Dans un premier temps, les organisatrices ont rappelé que :

> « Depuis l'émergence du terme « *queer* », son utilisation politique a été contesté sur divers points : il a été décrit comme "tofu théorique"[135], comme une "créature conceptuellement vide de l'industrie éditoriale"[136], comme élitiste, occidental, blanc, partie prenante de la société de consommation, comme négligeant et effaçant les relations de pouvoir à l'intérieur des groupes des minorités sexuelles, comme un terme parapluie qui, malgré sa critique des catégorie identitaires fixes, est lui-même devenu une telle catégorie »[137].

A ces remarques critiques, s'ajoute le constat de la réduction de ce phénomène d'importation théorique à celui d'une « manifestation de l'hégémonie états-unienne »[138]. Et le monolinguisme anglophone dans le champ de la recherche universitaire n'atténue pas les reproches adressés à l'encontre de l'impérialisme académique états-unien. « Il se joue en effet une affirmation de la centralité de la langue anglaise dans l'imposition d'un certain vocabulaire et d'une certaine manière de concevoir la culture et la politique » souligne Maxime Cervulle[139]. Même dans les analyses intersectionnelles, les divisions provoquées par l'hégémonie de la langue anglaise n'ont pas été souvent mises en lumière, alors que pour Helma Lutz, Marie Teresa Herrera Vivar et Linda Supik « il existe des hiérarchies évidentes parmi les

---

[135] GOLDMAN, R. (1996). Who Is That Queer Queer? Exploring Norms around Sexuality, Race, and Class in Queer Theory. In B. Beemyn and M. Eliason (eds.), *Queer Studies: A Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender Anthology*. New York : New York University Press. p. 172.
[136] DE LAURETIS, T. (1994). Habit Changes. *op. cit.* p. 172.
[137] MESQUITA, S. WIEDLACK, M. K. & LASTHOFER, K. (eds.) (2012). Introduction. In *Import, Export, Transport. Queer Theory, Queer Critique and Activism in Motion*. (pp. 17-26). Vienne : Zaglossus. p. 17. Dans ce recueil voir en particulier HALBERSTAM, J. (2012). Traffic in Gender. (pp. 279-294) et MÖSER, C. (2012). Translating Queer Theory to France and Germany: Tickets and Boundaries for a Traveling Theory. (pp. 147-162).
[138] *ibid*. p. 17.
[139] CERVULLE, M. (2006). *Cinéma pornographique postcolonial. Érotisme, exotisme et politiques de la représentation*. Mémoire de Master en études culturelles non publié, Université Paris 1, Paris. B. Darras (dir.).

langues (académiques) »[140]. Toutefois, Béatriz Preciado refuse de considérer la théorie *queer* : « comme un exemple paradigmatique de la culture américaine, [...] elle constitue en fait une critique du discours américain dominant qui provient de la marge. [...] Elle est la réponse à la mondialisation des modèles (américains) de l'identité sexuelle *straight* »[141]. Preciado voit en la théorie *queer* un « nouveau "terrorisme" international, [...] une forme de production culturelle qui défie les frontières nationales et linguistiques »[142]. Alors bien sûr, la théorie *queer* jouit d'une certaine forme de reconnaissance dans le champ académique anglo-saxon, mais sa position reste plutôt marginale. Aussi, et comme cela a été démontré au point précédent, le champ des études *queer* est loin d'être stable et définitif, et « les universitaires états-uniens ou d'ailleurs poursuivent leur critique et leur appropriation de la théorie *queer* »[143].

Lors d'un colloque organisé en 2008 qui envisageait de mettre à jour les stratégies locales et nationales de réception du mouvement *queer*, les organisateurs Linda Downing et Robert Gillet se sont intéressés au phénomène de décentralisation de la théorie et des études *queer*. Dans l'ouvrage tiré du colloque, ils expliquent que l'objectif était de : « décrire la manière dont les stratégies que nous pouvons appeler "*queer*", mais qui ne sont pas identiques à la partition anglo-américaine, sont actuellement discutées, disséminées, déployées dans une série de pays européens »[144]. Ainsi, dans les propos qui suivent il sera question des conditions de la

---

[140] LUTZ, H., HERRERA VIVAR, M-T. & SUPIK, L. (eds.). (2011). *Framing Intersectionality. Debates on a Multi-Faceted Concept in Gender Studies*. Farnham : Ashgate. p. 6.
[141] PRECIADO, B. (2003). Il faut *queer*iser l'université. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40*. p. 80.
[142] *ibid.* p. 81.
[143] MESQUITA, S. WIEDLACK, M. K. & LASTHOFER, K. (eds.) (2012). *op. cit.* p. 17-18.
[144] DOWNING, L. & GILLET, R. (eds.) (2011). *Queer in Europe: Contemporary case studies.* Farnham/Burlington: Ashgate. p. 4. Cette publication développe de nombreuses mises en perspective,

réception française de la politique et théorie *queer* dans les sphères académique et intellectuelle.

c. Réception française : entre appropriation et résistance

Les Français.es ont pu se familiariser avec ce terme « *queer* » grâce à une émission de télé-réalité, programmée sur TF1. *Queer, cinq experts dans le vent*, version française de *Queer eyes for straight guy*, mettait en scène cinq jeunes homosexuels qui avaient pour tâche de relooker un hétérosexuel qui manquait de style[145]. Même si cette émission proposait une image plutôt valorisante des gays, en tant qu'ils détenaient le rôle d'expert, il n'en demeure pas moins qu'elle véhiculait une vision franchement stéréotypée des qualités allouées à une personne gay : soucieuse de son look, spécialiste de la mode et de la décoration d'intérieur, etc. Au-delà de la simple anecdote, l'usage du terme « *queer* » dans cette émission est assez révélatrice des questions que pose sa traduction en contexte français. Car « *queer* » ici était employé comme synonyme de « gay », et nullement en référence à une politique ou une pensée spécifique. Si elle était particulièrement exacerbée dans cette émission, cette méprise, alimentée par l'absence de traduction du terme « *queer* », demeure quelque peu symptomatique de son importation en France dans les milieux culturels et artistiques.

Concernant les sphères académique et intellectuelle, la situation est différente. Afin d'interroger les conditions d'émergence de la théorie *queer* en France, il est important de revenir sur l'introduction officielle des écrits de Judith Butler, et sur sa réception

---

entre autres : la relation entre *queer* et activisme, *queer* et nationalisme, *queer* et capitalisme, et *queer* et féminisme.

[145] Diffusée à l'automne 2004 sur la chaîne TF1.

en décalé[146]. En premier lieu, il faut évoquer avec Jérôme Vidal, un des traducteurs de Butler, les enjeux politiques de la traduction :

> « Il importe […] de souligner que la traduction des différents livres de Judith Butler intervient alors que la plupart des travaux de ceux et celles des auteur-es avec lesquel-les elle est en dialogue […] sont encore indisponibles en France, ce qui risque de produire un fort effet de distorsion dans la perception de ses livres. […] Cet effet de distorsion ne manquera pas d'être renforcé par l'indifférence de beaucoup d'intellectuel-les français-es aux problèmes de traduction : il est remarquable qu'aucune des recensions ou des critiques journalistiques publiées à l'occasion de la parution en France des livres de Judith Butler ne mentionne les nombreux problèmes que pose leur traduction »[147].

De tout évidence, ces effets de distorsion n'expliquent pas à eux seuls le « trouble dans la réception » [148] suscité par la publication française de *Gender Trouble*. Aussi, la résistance française à la théorie *queer* a pu être interprétée comme un refus de « l'américanisation » de la pensée et de la culture françaises, et une peur du retour de la « pensée 68 », induite par « la proximité *culturelle* des références à la "French Theory" [qui] ne faisait que creuser la distance *idéologique* avec la France "républicaine" »[149].

Lors d'un entretien avec Judith Butler, Tania Angeloff évoque certaines des raisons de cette difficile réception :

> « Il y a des raisons politiques, l'universalisme républicain et la méfiance à l'égard de la politique de l'identité des raisons universitaires, l'importance des divisions entre

[146] Eric Fassin se penche sur ce passage de la non-réception de Butler à l'engouement suscité par ses écrits une quinzaine d'années après. FASSIN, E. (2007). Résistance et réception : Judith Butler en France. *La revue lacanienne, 4*, 15-20. Voir également l'introduction à l'œuvre de Butler dans la préface rédigée à l'occasion de la traduction française de *Gender Trouble*. FASSIN, E. (2005). Trouble-genre. Préface à l'édition française. In BUTLER, J. (2005/1990). *Trouble dans le genre. op. cit.* (pp. 5-19).
[147] VIDAL, J. (2006). Judith Butler en France : Trouble dans la réception. *Mouvements. 47-48.* En ligne http://jeromevidal.blogspot.fr/2007/07/judith-butler-en-france-trouble-dans-la.html (consulté le 24/05/2011).
[148] ibid.
[149] FASSIN, E. (2007). Résistance et réception : Judith Butler en France. *op. cit.* p. 16.

> les disciplines, le refus des *cultural studies*, du post-structuralisme, etc. Mais il y a aussi la réponse ambivalente des féministes françaises [...] [qui] insistent sur les aspects matériels de la domination masculine et certaines, notamment Christine Delphy, disent que c'est justement ce qui manque dans [son] travail »[150].

Cette résistance chez les féministes matérialistes, Jérôme Vidal la déplore d'autant qu'il insiste sur les nombreux points de convergence, qu'ils soient politiques ou théoriques, qui lient Christine Delphy, grande figure du féminisme français et Judith Butler[151]. Il faut ajouter que les divergences entre féminisme matérialiste et féminisme *queer* nourrissent l'un des conflits contemporains majeurs du mouvement féministe français à l'université, un conflit notamment entretenu par Christine Delphy, qui, dans des interventions publiques, critique violement ce qu'elle appelle la « théorie *queer* et postmoderne » qui, selon elle, dissimule mal la reconduction d'une pensée libérale et individualiste[152]. Effectivement, les reproches des féministes matérialistes envers la théorie *queer* portent principalement sur la dématérialisation du rapport de domination et sur la « sur-visibilisation de la dimension sexuelle aux détriment d'autres dimensions comme la division genrée du travail, l'exploitation domestique, etc., ainsi que les autres axes d'oppression de race, de classe, de continent »[153]. Pourtant, comme le suggère Sophie Noyé, il faut « nuancer cette opposition frontale [...] en mettant en avant des points de convergence afin de penser

---

[150] BUTLER, J. (2006). Trouble dans le féminisme, Propos recueillis par Angeloff Tania *et al.*, *Travail, genre et sociétés, 15*. p. 22.

[151] VIDAL, J. (2006). *op. cit.* Judith Butler regrette aussi les malentendus entre féminisme *queer* et féminisme matérialiste, d'autant plus qu'elle rappelle à quel point elle est redevable aux travaux de Wittig, Delphy et Guillaumin. BUTLER, J. (2006). Trouble dans le féminisme. *op. cit.* p. 23.

[152] En particulier son intervention remarquée lors du Congrès des Recherches Féministes Francophones à Lausanne en 2012. DELPHY, C. (2012). *Genre et race : des systèmes sociaux comparables*. Communication lors du 6e Congrès International des Recherches Féministes Francophones, Université de Lausanne.

[153] MASSON, S. & THIERS-VIDAL, L. (2002). Pour un regard féministe matérialiste sur le queer. Echanges entre une féministe radicale et un homme anti-masculiniste. *Mouvement, 20*. p. 49.

des possibilités d'alliance »[154], et plutôt que de penser les différents courants du féminisme en des termes concurrents, les comprendre comme des stratégies complémentaires.

Même si le cas Butler présente un intérêt certain pour comprendre les enjeux contextuels de la traduction de la théorie *queer* en France, il reste que la réduction métonymique de la théorie *queer* à Judith Butler en France a engendré de fâcheux effets. En effet, la théorie *queer* en France est la plupart du temps appréhendée à travers ce qu'on appelle outre atlantique la « *white queer theory* », sans qu'elle soit comprise comme telle[155].

> « Actuellement, aux États-Unis, le queer peut être grossièrement divisé en deux tendances : d'une part "les théories et la critique queer of color", et d'autre part ce qui pourrait être appelé, rétrospectivement "les théories queers blanches". [...] le fait que la construction des théories queers en France ait pris comme point de départ le plus souvent exclusif les théories queers blanches états-uniennes, les a amenées à reproduire des points aveugles dans l'analyse, en échouant à traiter des rapports de pouvoir multiples et inséparables, au-delà du genre et de la sexualité »[156].

La surreprésentation de Butler, et dans une plus large mesure des « théories *queer* blanches », a donc produit un biais dans la compréhension de la théorie *queer* en France, en masquant l'hétérogénéité du corpus des pensées *queer*.

Aussi faut-il prendre en compte les enjeux que pose le travail de traduction pour saisir au mieux la « réception du geste *queer* »[157]. Pour se faire, il n'est pas inutile de s'attarder quelques instants sur le rôle du/de la traducteur/trice et sur les politiques

---

[154] NOYE, S. (2014). Pour un féminisme matérialiste et queer. *op. cit.* Voir aussi DORLIN, E. (2007). Le queer est un matérialisme. Entretien par Gabriel Girard. In *Femmes, genre, féminisme.* (pp. 47-58). Paris : Editions Syllepse.
[155] BACCHETTA, P. FALQUET, J. & ALARCON, N. (2011). *op. cit.*
[156] *ibid*. p. 8 et 11.
[157] PERREAU, B. (2012). La réception du geste *queer* en France. performativité, subjectivation et « devenir minoritaire ». In. N. Chetcuti & L. Greco (dir.). *La face cachée du genre.* (pp. 123-142). Paris : Presses Sorbonne-Nouvelle.

des maisons d'édition françaises dans la diffusion de la pensée féministe *queer*. En effet, il est indispensable de problématiser le rôle du/de la traducteur/trice dans la diffusion des savoirs féministes[158]. C'est avec clairvoyance et honnêteté que les coordinatrices de l'ouvrage *Théories queers et décoloniales : interventions Chicanas et Latinas états-uniennes,* envisagent l'expérience de la traduction d'un texte et d'une pensée : « Traduire est toujours un travail difficile, une aventure, un pari impossible et pourtant indispensable, tant il est vrai que la langue est à la fois un pont et une barrière. La traduction est une transgression tout autant qu'une nécessité »[159].

Si toute opération de traduction produit inévitablement des déplacements de sens, il faut également prendre en compte les orientations des politiques éditoriales. Jusqu'à il y a une dizaine d'années environ, il n'existait pas de large politique en matière de traduction des textes de référence de la théorie *queer* (et ceci n'est pas spécifique à ce domaine de recherche ou aux études féministes ou sur le genre en général, cette absence de traductions affecte tous les domaines des sciences sociales, des sciences politiques, etc.). Si bien que la circulation des savoirs *queer* est à comprendre à la lumière du mouvement de redynamisation de l'édition indépendante engagée depuis la fin des années 1990 dans le domaine des sciences humaines, sociales et politiques[160]. Car la majorité des traductions et la diffusion d'ouvrages *queer* sont le fait de petites maisons d'édition « indépendantes » ou « autonomes », dont les

[158] SPIVAK, G. C. (1992). The Politics of Translation. In L. Venuti (ed.), *The Translation Studies Readers.* (pp. 397-416). Londres/New York : Routledge. Voir aussi la préface de la traduction anglaise de *De la grammatologie*, travail effectuée par Spivak, et qui prend la forme d'un essai a lui tout seul. SPIVAK, G. C. (1976). Translator's Preface. In J. Derrida. *Of Grammatology*. Baltimore : John Hopkins University Press.

[159] BACCHETTA, P. FALQUET, J. & ALARCON, N. (2011). *op. cit.* p. 32.

[160] Pour une analyse de ce renouveau voir : ALBERTO, R. COMBES, F. FAUCILHON, J. *et al.* (2008). *Le livre que faire ?* Paris : La Fabrique. CUSSET, F. (2003). Les indés de la critique sociale. *Livres Hebdo, 667*, 70-72. VIDAL, J. (2008). *Lire et penser ensemble.* Paris : Amsterdam.

activités tiennent plus de l'artisanat[161] et qui échappent aux conglomérats de grands groupes éditoriaux appartenant à des multinationales[162].

Les éditions Amsterdam[163], sous la direction de Jérôme Vidal, se sont employées à la traduction des textes canoniques de la théorie *queer* : Eve Kosofsky Sedgwick[164], Butler[165], et plus récemment Jasbir Puar[166] et Kevin Floyd[167], et ceci en mettant en exergue les enjeux de la traduction (comme il en a d'ailleurs été question dans les lignes précédentes)[168]. C'est aussi chez Amsterdam qu'ont été publiés deux tomes des *Queer Zones* de Marie-Hélène Bourcier[169]. Deuxième maison d'édition ayant aussi contribué à la traduction d'ouvrages « classiques » de la théorie queer, les éditions EPEL se présentent comme le « principal éditeur en France de travaux érudits relevant des études gaies et lesbiennes »[170]. Issue de l'école lacanienne de psychanalyse, cette maison d'édition créée en 1990 a développé une collection intitulée « les grands classiques de l'érotologie moderne » dirigée par Jean Allouch et

[161] L'expression est d'Eric Hazan, directeur des éditions La Fabrique. HAZAN, E. (2008). Assez de larmes. In ALBERTO, R. COMBES, F. FAUCILHON, J. *et al.* (2008). *Le livre que faire ? op. cit.* (pp. 6-10).

[162] Actuellement en France, mais cette situation est également vérifiable dans les autres pays européens et aux Etats-Unis, on assiste depuis une vingtaine d'années au développement d'un monopole éditorial, ce que Janine et Greg Brémond appellent « oligopole en réseau de l'édition ». BRÉMOND, J., & G. (2002). *L'édition sous influence*. Paris : Éditions Liris. En effet, le monde de l'édition est partagé entre des grands groupes, dont les plus notables sont Editis (Vivendis) et Hachette (Lagardère), qui répondent aux lois du profit et de la rentabilité. Cette situation de concentration n'est pas propre au monde de l'édition, elle touche les médias dans leur ensemble. Pour davantage de précisions, lire avec intérêt la série des trois ouvrages d'André Schiffrin : SCHIFFRIN, A. (1999). *L'édition sans éditeur.* Paris : La Fabrique. SCHIFFRIN, A. (2005). *Le contrôle de la parole.* Paris : La Fabrique. SCHIFFRIN, A. (2010). *L'argent et les mots.* Paris : La Fabrique.

[163] Fondée en 2003, les éditions Amsterdam ont pour objectif premier la traduction et diffusion « d'une pensée radicalement démocratique et anti-autoritaire en prise avec la situation contemporaine », page « présentation » du site internet des éditions : http://www.editionsamsterdam.fr/articles.php?mode (consulté le 06/08/2012).

[164] SEDGWICK, E. K. (2008/1990). *Epistémologie du placard*. op. cit.

[165] BUTLER, J. (2004/1997). *Le pouvoir des mots. op. cit.* BUTLER, J. (2005). Humain, Inhumain. Le travail critique des normes. Paris : Amsterdam. BUTLER, J. (2006). *Défaire le genre.* Paris : Amsterdam. BUTLER, J. (2009/1993). *Ces corps qui comptent. op. cit.*

[166] PUAR, K. J. (2012/2007). *Homonationalisme. op. cit.*

[167] FLOYD, K. (2013). La réification du désir. Pour un marxisme queer. op. cit.

[168] En attestent les notes préliminaires ou à l'intérieur des textes des traducteurs/trices présentées lors de ces traductions.

[169] BOURCIER, M.-H. (2006). *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs. op. cit.* BOURCIER, M.-H. (2011). *Queer Zones 3. Identités, cultures, politiques.* Paris : Amsterdam.

[170] Page d'accueil du site internet des éditions EPEL : http://www.epel-edition.com/accueil.html (consulté le 06/08/2012).

Danielle Arnoux[171] parmi les traductions de cette collection : quatre livres de David Halperin[172], deux recueils présentant des textes de Gayle Rubin[173], un ouvrage de Lee Edelman[174]. Dans le cadre d'une maison d'édition d'obédience lacanienne, il y aurait tout lieu de se demander dans quelle mesure les politiques éditoriales influent sur les traductions et la réception des pensées *queer* en France[175], tant les thèses psychanalytiques dominantes contredisent en de nombreux points la politique et théorie *queer*.

Au-delà de la seule traduction des textes canoniques, il convient de prendre en compte le rôle de maisons d'édition spécifiquement LGBT dans la diffusion des savoirs *queer*. En France, il existe peu d'expériences de ce type, puisque rapidement cataloguées comme « communautaristes ». A ce titre, le travail des éditions Balland, à travers la collection Le Rayon gay (rebaptisé Le Rayon) dirigée par Guillaume Dustan, mérite d'être évoqué. Avec Le Rayon, conçu comme un « espace de liberté dans l'édition française », il s'agit selon Dustan de promouvoir la littérature (essais et romans) française et étrangère LGBT[176]. Il existe également les éditions QuestionsDeGenre/Gay Kitsch Camp qui, fondées en 1989 par Patrick Cardon, font figure de précurseur. Depuis vingt ans, ces éditions se consacrent à la réédition

---

[171] La page de présentation indique que cette collection « vise à ce que s'ouvre un débat critique entre champ gay et lesbien et champ freudien. Le vœu est que soit cerné d'un peu plus près en quoi consistent "les œuvres d'Aphrodite" ». http://www.epel-edition.com/collection/9/les-grands-classiques-de-l-erotologie-moderne.html (consulté le 06/08/2012).

[172] De HALPERIN, D. (2000/1995). *Saint Foucault. op. cit.*, au dernier en date : HALPERIN, D. (2015). *L'art d'être gay.* Paris : EPEL.

[173] RUBIN, G. & BUTLER, J. (2002). *Marché au sexe*. Paris : EPEL. RUBIN, G. (2010). *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe. op. cit.*

[174] EDELMAN, L. (2003). *L'impossible homosexuel. Huit essais de théorie queer*. Paris : EPEL.

[175] C'était l'un des points abordés au cours du séminaire « Queer Theory and Academia: The Case of France in an International Frame » organisé le 14 décembre 2013 à l'Université de Warwick.

[176] CHAYER, J-L (1999). *Littérature homosexuelle. « Le rayon » : un espace de liberté*. En ligne http://www.gayglobe.us/litt-rayon.html (consulté le 06/08/2012). Après quatre ans d'existence (1999-2004), Le Rayon suit le sort des éditions Balland qui dépose le bilan. Une cinquantaine d'ouvrages y ont été publiés, dont les publications PRECIADO, B. (2000). *Le Manifeste contra-sexuel.* Paris : éditions Balland, WITTIG, M. (2001). *La pensée Straight.* Paris : éditions Balland, BOURCIER, M-H (2001). *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs*. Paris : éditions Balland.

d'ouvrages oubliés pourvus d'un fort intérêt historique et/ou documentaire. Dernière en date, les éditions Des ailes sur un tracteur, créées en 2012 par Jérémy Patinier, ancrent résolument leurs objectifs dans la production et diffusion des savoirs LGBTQIF (lesbienne, gays, bi, trans, queer, intersexe et féministe).

D'autre part, il faut noter le travail de nombreuses autres maisons d'édition dans la transmission des pensées *queer*, principalement à travers des collections dédiées au féminisme, par exemple : la collection « bibliothèque du féminisme » chez l'Harmattan (dirigée par Oristelle Bonis, Dominique Fougeyrollas-Schwebel et Hélène Rouch), la collection « genre & sexualités » à La Découverte (dirigée par Eric Fassin et Elsa Dorlin) ou les éditions La Dispute avec la collection « Le genre du monde ». Pour conclure ce rapide panorama du monde de l'édition, l'important rôle des revues scientifiques doit être évoqué, notamment *Multitudes*, *Mouvements*, *Les Cahiers du genre*, *Les Cahiers du CEDREF*. A travers des numéros spéciaux, ou par la traduction d'articles clés, elles ont été parties prenantes de la circulation de la théorie *queer*. A noter enfin, la mise sur pied de deux nouvelles revues qui placent les pensées *queer* au centre de leur politique : la revue *Comment s'en sortir ?*[177] et la revue *PolitiQueer*[178], ce qui semble témoigner d'un intérêt toujours plus grandissant en contexte français de la politique et théorie *queer*.

[177] *Comment s'en sortir ?* se présente comme une revue universitaire parcourue par une « perspective féministe, *queer* et postcoloniale *sur* et *dans* les champs – *disciplinaires ou indisciplinés* – de la recherche ». Voir la page de présentation de la revue http://commentsensortir.org/revue-css/presentation/ (consultée le 12/05/2015). Le numéro 1 consacre ses pages aux féminismes noirs et le numéro 2 abordera les transféminismes.

[178] La revue *PolitiQueer* se veut être un « site de réflexions queers et féministes francophones ». Page d'accueil de la revue http://politiqueer.info/aproposderq/la-revue/ (consultée le 12/05/2015).

3. Problématique de la recherche

a. Mise en contexte :

En mai 2005, à l'occasion de la publication en français de *Gender Trouble* de Judith Butler, était organisée à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm une journée d'étude autour de la théoricienne féministe *queer*[179]. Cette intronisation officielle de Butler à travers la discipline philosophique a concentré les crispations de certain.e.s militant.e.s et universitair.e.s qui voyaient des « stratégies de neutralisation » dans ce dispositif de réception. Au cours de la journée, le collectif d'activistes transpédégouine Panik Qulture a *zappé*[180] Judith Butler, et lui a décerné le PQ d'or (illustration 1). Par cette récompense, les activistes voulaient dénoncer la manière dont Butler avait été introduite en France par des *gatekeeper*, reconduisant la division pratique/théorie et la figure prépondérante de l'intellectuel en France. Sur le tract distribué au cours de l'action on pouvait lire (illustration 2) : « De la traduction culturelle en veux-tu, en voilà ! […] Le dispositif de pénétration de Gender Trouble en France exclut trop d'acteurs politico-sexuels et vise à un nettoyage straightisant et dépolitisant des effets et des politiques queer ». Panik Qulture partageait ce sentiment de trahison de Butler envers les minorités « Judith don't get hegemonic on our backs! Stop betraying your people! », mais aussi de trahison envers ses premiers textes. Effectivement, l'évolution des discours de Butler a été perçue par certain.e.s activistes et universitaires comme un affadissement de la radicalité des propos tenus dans *Trouble dans le genre*. L'inflexion de la théoricienne *queer* d'une subversion des

[179] Organisée par Eric Fasin, la journée d'étude « Lectures de Judith Butler » s'est déroulée le 26 mai 2005 à l'Ecole Normale Supérieure.
[180] Un *zap* est une action éclair, bruyante, souvent spectaculaire, qui a pour but de médiatiser un discours militant. Etant une tactique de lutte privilégiée par les activistes féministes *queer*, il en sera question plus longuement dans le dernier chapitre, dans le point « théâtralisation et affrontements ».

normes et de la valorisation de la puissance d'agir [*agency*] des sujets vers une insistance sur le poids des normes et la mélancolie qui en résulte, et, plus tard, ses propositions visant à la resignification de l'universalisme a pu déstabiliser nombre de ces premièr.e.s lecteurs/trices[181].

b. Problématique et hypothèses

La réponse de Panik Qulture à la réception officielle de Butler éclaire les enjeux de la traduction culturelle qui sont au cœur de ce travail de recherche dont l'objectif principal est de questionner les phénomènes de traduction, d'adaptation, d'appropriation dans le contexte français du féminisme *queer*, à la fois mouvement de pensée critique, activisme et subculture, chez les activistes se revendiquant des politiques *queer*. De cette traduction culturelle du mouvement *queer* en France est né un activisme rose qui, à l'inverse du contexte anglo-saxon, a développé une politique basée sur une forte affirmation identitaire, à la fois collective et individuelle, afin de déjouer le fameux modèle d'intégration français, largement imprégné d'idéaux républicains et où les dérives d'un universalisme abstrait conduisent à l'aveuglement face aux inégalités entre les individus. Ainsi, la question centrale qui dirige cette recherche cherche à examiner la manière dont cet activisme rose fait irruption dans le contexte français réfractaire aux politiques identitaires. Plus précisément, quelles vont être les stratégies de lutte déployées par les activistes pour se détourner du modèle d'intégration français et le déstabiliser ? Et quels usages les activistes font de

[181] VIDAL, J. (2006). Judith Butler en France : Trouble dans la réception. *op. cit.* Concernant l'évolution du discours de Butler voir BOURCIER, M-H. (2011). Théorie queer de la première vague et politiques du *disempowerment* : la seconde Butler. In *Queer Zones 3. Identités, cultures, politiques.* (pp. 293-331). *op. cit.*

la politique et théorie *queer* afin de servir cet objectif, spécifiquement en termes de pratiques culturelles et artistiques ?

De cette problématique, découlent plusieurs questions de recherche.

* A la frontière entre lutte féministe et lutte LGBT, l'activisme féministe *queer* a fait irruption sur la scène militante au milieu des années 1990 en France, et son inscription parfois mouvementée au sein des mouvements féministes et des mouvements dits LGBT ne s'est pas fait sans heurts. Intersectionnel et insurrectionnel, le féminisme *queer* s'oppose vigoureusement aux perspectives réformistes défendues par le « féminisme d'état »[182] et les mouvements LGBT dominants. Entre logiques de distinction et points de convergence, quelles sont les spécificités du féminisme *queer* ? Existe-t-il des traits pertinents, des caractéristiques saillantes permettant de définir les pratiques féministes *queer* ? En somme, qu'est-ce qui dans l'identification de ces pratiques fait signe ?

* La traduction culturelle du mouvement *queer* pose la question d'une éventuelle spécificité de son application française : un *queer made in France*. Quels sont les déplacements de sens inédits produits par ces transferts culturels ? Quelles vont-être les assises politiques et stratégiques mobilisées par les activistes dans le cadre républicain français ? Si le contexte national conditionne les appropriations culturelles, qu'est-ce que celles-ci ont à dire en retour sur ce cadre spatio-temporel particulier ? Les pratiques féministes *queer* agissent-elles alors comme un miroir révélateur du contexte français ?

[182] TISSOT, S. (2010). Bilan d'un féminisme d'état. De Ni putes ni soumises aux lois anti-voile. In P. Tevanian & S. Tissot (dir.), *Les mots sont importants.* Paris : éditions Libertalia.

* Ce travail porte plus exactement sur les pratiques artistiques et culturelles du mouvement *queer* français. La focalisation sur ces dimensions fait naître une autre série de questions relatives aux relations entre art et politique. Il s'agit en premier lieu de se pencher sur le phénomène d'esthétisation des luttes pour se demander ce qu'apporte l'esthétisation aux techniques de lutte. Est-elle un frein, une limite conduisant à la déperdition du message politique originel ? Au contraire, ajoute-t-elle une plus-value aux stratégies de lutte ? Le message en devient-il plus audible, plus acceptable ? En somme, pourquoi choisir les armes de l'art ? Pour aller plus loin, il conviendrait également de s'interroger sur l'éventualité d'un art *queer*, et d'évaluer ce que sous-tend une telle catégorisation. En second lieu, l'utilisation des ressorts artistiques et culturels contribue *de facto* à un élargissement du champ d'action. L'évolution dans les sphères des mondes de l'art amène à prêter attention aux phénomènes de légitimation et de canonisation qui découlent de l'institutionnalisation d'un mouvement militant et culturel. Une telle évolution entraîne souvent des soupçons de récupération ou dépolitisation des luttes, qu'est-ce que cela recouvre au juste ?

Face à cette série de questions, il est possible de formuler quelques hypothèses de départ.

* Si l'on part de l'hypothèse selon laquelle les pratiques artistiques et culturelles féministes *queer* se caractérisent par un ensemble de traits distinctifs, par exemple dans l'usage de modalités d'action privilégiées : intervention dans l'espace public, travail sur le langage, logique stigmaphile, politique de visibilité, féminisme inclusif, refus du registre victimaire, mise en scène politico-ludique,

détournement, parodie, réappropriation créative, DIY (Do It Yourself)[183], etc., alors il est possible de les identifier. Pourtant, si ce réseau de signes fait sens pour certain.e.s, il reste qu'il ne fait pas preuve pour d'autres. « L'affaire de la statue Jeanne d'Arc » en est une belle illustration. Les différentes prises de positions qu'elle a suscitées ont permis de mettre à jour de profondes lignes de fracture dans le militantisme LGBT et *queer*, résultant à la fois d'une mécompréhension des valeurs défendues par chaque camp et du recours à des cadres référentiels dissemblables.

* Dans « le miroir transatlantique »[184], le rapport différent aux identités dissidentes, de la gestion des politiques identitaires aux questions de représentation et de luttes minoritaires qu'il implique, influe sur les modalités de résistance. En France, où il n'est pas aisé pour un groupe de revendiquer haut et fort une identité ethnique ou sexuelle dissidente puisque cela contredit les objectifs universalistes et d'intégration sociale, les politiques dites identitaires ont été réinvesties par les activistes. Le cas des séminaires du Zoo plaide en faveur de cette déclination stratégique et nationale du mouvement *queer*. Un flyer de 1997 indiquait que : « L'objectif du zoo n'est pas de transposer le mouvement queer en France où les visibilités ne passent pas par les mêmes lisibilités. Ce qui

[183] Ethique ou philosophie, le DIY est apparu avec le mouvement punk en Grande Bretagne au milieu des années 1970. « L'éthique motrice derrière les efforts les plus sincères du punk est le DIY : fais-le toi-même. Nous n'avons pas besoin de compter sur de riches hommes d'affaires, qui organisent notre passe-temps dans leur intérêt. Nous pouvons le faire nous-mêmes, et dans un but non lucratif. Nous, les punks, sommes tout à fait capables d'organiser des concerts, de diriger et d'assister à des manifs, de sortir des disques, de publier des livres et des fanzines, de mettre en place des distributions par correspondance pour nos produits, de tenir des magasins de disques, de diffuser de la littérature, d'encourager les boycotts et de participer à des activités politiques. Nous faisons tout cela et nous le faisons bien ». Joel (1991). *Profane Existence fanzine, 11-12*, 10. Cité par O'HARA, C. (2003/1992). *La philosophie du punk. Histoire d'une révolte culturelle*. St Mury-Monteymond : RYTRUT. p. 179.

[184] FASSIN, E. (2009). *Le sexe politique. Genre et politique au miroir transatlantique*. Paris : Editions de l'EHESS.

peut être perçu ici ne l'est déjà plus aux USA et parfois ne l'a jamais été »[185]. Une dizaine d'années après, Marie-Hélène Bourcier revient sur l'expérience du Zoo :

> « Il s'agissait très clairement d'utiliser la théorie queer US à contre-pied : pour creuser les sillons des politiques identitaires/post-identitaires ici. L'urgence en France et plus particulièrement dans les milieux gays et lesbiens, lesbiens féministes placard de l'époque, était de revendiquer une politique, une fierté, des cultures identitaires out et queer c'est-à-dire non normatives et visibles dans l'espace public. [...] Presque "à l'inverse" donc de ce dont prétendaient se défaire les théoriciens académiques queer US. [...] Pour eux, le questionnement sur la subjectivation et le sujet, mâtinée [*sic*] d'une bonne couche post-structurale française devait permettre de ne pas retomber dans l'essentialisme, le figement de l'identité femme qu'ils avaient déjà connu avec le féminisme [...][186].

Néanmoins, il faut rester prudent quant à la recherche d'un caractère national du mouvement *queer*, car comme le suggère habilement Joan Scott : « Les évocations du tempérament national créent des "communautés imaginaires" qui ne préexistent pas à leur énonciation. Elles tirent leur force de comparaison avec d'"autres", censés en être l'opposé, la négation ou l'ennemi »[187].

* La question de l'esthétisation des luttes conduit à formuler deux hypothèses opposées. D'un côté, il faut considérer certaines dérives des réappropriations esthétisantes qui, vidées de la dimension critique et radicale et de son assise féministe, n'ont que peu à voir avec la substantifique moelle de la politique et théorie *queer* originelles, comme l'illustre la lecture trop littérale faite par certain.e.s artistes des notions de performance/performativité du genre. Se frotter aux mondes de l'art pourrait signifier alors neutralisation de la charge

[185] Le flyer de 1997 est reproduit dans le recueil des séminaires du Zoo. BOURCIER, M-H. (dir.). (1998). *Cahiers Gai, Kitsch, Camp, 42. op. cit.* p 56.
[186] BOURCIER, M.-H. (2006). *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs*. Paris : Éditions Amsterdam. p. 198.
[187] SCOTT, W. J. (1995). Vive la différence ! *Le Débat, 87*. p. 139.

subversive. Toutefois, l'idée de la perte de radicalité et celle de la peur de la domestication d'une pensée ou d'un mouvement[188] doivent être soumises à critique tant elles sont récurrentes dans les débats sur l'importation de la pensée et culture *queer* en France. Il faudra effectivement faire la lumière sur ce qui est entendu par « dépolitisation » et « déradicalisation ». D'un autre côté il est possible d'avancer l'idée que la culture, l'art sont des domaines privilégiés pour l'action et le changement social. La notion d'activisme culturel est en cela intéressante puisque, plutôt que de considérer l'hybridation des pratiques comme facteur d'une déperdition ou d'une récupération des luttes politiques, elle offre une lecture complexe de l'usage des médias ou des institutions artistiques. En filiation avec l'activisme culturel et les techniques de lutte élaborées par les militant.e.s engagé.e.s dans la lutte contre le sida, les activistes roses du féminisme *queer* s'appuient sur le langage de l'art et ses potentialités médiatiques : efficacité symbolique, stratégies et propagande visuelles, visibilisation des expériences, des idées et des représentations. Cette dernière hypothèse s'appuie sur l'idée de Foucault selon laquelle il n'existe pas un lieu où la lutte politique est plus efficace, mais bien plutôt « une multiplicité de points de résistance »[189].

c. Objectifs de la recherche

A la lumière des questions et hypothèses formulées ci-dessus, cette recherche a pour objectif d'apporter une connaissance plus précise d'un mouvement social et politique actuel, le féminisme *queer*, avec une focalisation sur sa dimension culturelle, et en

[188] MÖSER, C. (2011). Les débats féministes sur le « genre » en France et en Allemagne. *Théories voyageuses et traductions culturelles. op. cit.* p. 219-220.
[189] FOUCAULT, M. (1976). *Histoire de la sexualité.* T. 1. *La volonté de savoir. op. cit.* p. 126.

s'appuyant sur la notion de traduction politique et culturelle. Il s'agit en somme d'approfondir la compréhension du mouvement féministe *queer*, de son émergence à son développement dans le contexte français, d'en pointer l'originalité et les limites. Cette recherche vise aussi à enrichir un modèle d'analyse critique des pratiques culturelles et artistiques en insistant sur la nécessité d'articuler différentes dimensions intrinsèques de ces pratiques.

Dans une perspective plus globale, il convient aussi d'évaluer les apports de ce travail. Or, il n'est pas aisé d'apprécier l'efficacité d'un discours théorique, d'autant plus qu'il s'agit de le faire en amont. Quels sont effectivement les intérêts de ce travail théorique ? Et à qui profite-t-il ? Il est tentant de se retrancher derrière la posture de l'intellectuel « engagé », tant son aura en France notamment avec les figures d'un Sartre ou d'un Bourdieu, est encore bien présente dans nos imaginaires[190]. Pourtant il faut se garder de toutes présomptions et avoir à l'esprit les mots de Stuart Hall quant à la modestie de la recherche, réflexion qu'il a appliquée au champ des *Cultural Studies*. Face à la situation d'urgence produite par la crise du sida, Hall rappelait à propos des *Cultural Studies* : « leur caractère éphémère, leur futilité, combien elles rendent peu comptent du réel et combien notre capacité à changer quoi que ce soit, ou à faire en sorte que quelqu'un agisse, est faible »[191]. Cet exemple lui a permis d'insister sur : « la nature essentielle du travail intellectuel et de la réflexion critique, et l'irréductibilité des éclairages que la théorie peut apporter à la pratique politique [...] » [192]. Cependant, cette nécessité du travail théorique, Hall la mettait en parallèle

[190] HEINICH, N. (2007). *La sociologie à l'épreuve de l'art.* T. 2. Paris : Aux lieux d'être. p. 69-70.
[191] HALL, S. (2008). Les *Cultural Studies* et leurs fondements théoriques. In. *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies.* Paris : Éditions Amsterdam. p. 29.
[192] *ibid*. p. 30.

avec le caractère fondamentalement modeste de la théorie et de la position marginale du/de la chercheur.e.

Les propos de Hall résonnent avec d'autant plus d'acuité dans cette recherche, nourrie par le féministe, et sur un mouvement féministe. Depuis ses débuts, le mouvement féministe est marqué par la tension irrésolue qui se joue entre théorie et pratique politique, où le travail théorique et intellectuel est aussi pensé et vécu comme pratique politique[193]. Alors s'il faut faire un retour critique sur cette recherche et présager de ses apports politiques et sociaux, il me semble qu'elle tend à démontrer à la fois la nécessité et l'efficacité, en termes de puissance d'agir, d'un engagement féministe. Un engagement féministe qui se distingue par la volonté de ne pas faire d'une lutte particulière une priorité, mais plutôt de faire coalition.

[193] BARD, C. (2005). Une histoire féministe est-elle possible ? *Les cahiers du CEDREF, 13*, 73-86.

Chapitre 3

ETUDIER LES PRATIQUES FEMINISTES *QUEER* : PERSPECTIVES EPISTEMOLOGIQUES ET METHODOLOGIQUES

« Chacun et chacune d'entre nous doit examiner de près et d'une manière lucide les conditions particulières de son existence, et décider à quel moment il est nécessaire d'agir comme à quel moment cette action peut être suivie d'effet ».

Audre Lorde[1].

[1] LORDE, A. (2003/1984). Les enseignements des années 60. *Sister Outsider. Essais et propos d'Audre Lorde.* Genève : Mamamélis & Québec : éditions Trois. p. 157.

1. Engagement, réflexivité, éthique : produire un savoir féministe

a. Les épistémologies féministes du « point de vue » ou du « positionnement »[2]

Travailler sur les groupes dits « minoritaires », marginalisés, peut poser *ab initio* un certain nombre de questions éthiques. Les études féministes, sur les sexualités, les études décoloniales, etc., ont assez mis en évidence la violence épistémique[3] avec laquelle sont construits les discours sur l'« autre », aussi bien que la prétention à l'objectivité scientifique des savoirs. Bien que la position du/de la chercheur.e, du rapport à son objet d'étude et des conditions de production de la connaissance aient été des préoccupations de premier plan dans les sciences humaines et sociales[4], ces réflexions épistémologiques ont connu un développement sans commune mesure au sein des épistémologies féministes. Ce champ de recherche hétérogène part du principe que tout savoir produit fatalement des biais et qu'une approche neutre de la

[2] On préférera le terme épistémologies féministes du « positionnement » plutôt que celui d'épistémologies féministes du « point de vue » car comme l'explique Maria Puig della Bellacasa en se référant à Sandra Harding : « Harding affirme que le positionnement féministe est un accomplissement (*achievement*). On peut dire en ce sens qu'un positionnement diffère d'une simple *perspective*, ce pourquoi il convient de traduire *standpoint* dans ce contexte par positionnement plutôt que par « point de vue » car cela exprime quelque chose de chargé et de plus fort. Penser à partir de la perspective des vies des femmes est donc un apprentissage des luttes, dès lors que le savoir est construit à travers un *faire* (*craft*) qui se confronte à des matières qui résistent ». PUIG DELLA BELLACASA, M. (2014). *Les savoirs situés de Sandra Harding et Donna Haraway. Science et épistémologies féministes.* Paris : L'Harmattan. p. 32.

[3] SPIVAK, G. C. (2009/1988). *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* Paris : Amsterdam.

[4] Par exemple, chez Norbert Elias ELIAS, N. (1983). *Engagement et distanciation.* Paris : Fayard. Et bien sûr chez Max Weber notamment à travers le concept de « neutralité axiologique ». Il faut néanmoins s'éloigner de la mauvaise interprétation de cette notion weberienne, qui voit dans la suspension de tout jugement de valeur du chercheur, la garantie de la neutralité scientifique. Eleni Varikas reconsidère ce concept clef de la sociologie : « Pour Weber, les valeurs qui informent notre regard de chercheur(e)s ne sont pas que des préjugés : elles recèlent d'un précieux potentiel cognitif et jouent un rôle central dans la construction de l'objet scientifique, la conceptualisation, la recherche de la causalité ». VARIKAS, E. (2010). Max Weber, la cage d'acier et les dames. In D. Chabaud-Rychter, V. Descoutures, A-M. Devreux & E. Varikas, (dir.), *Sous les sciences sociales, le genre. Relectures critiques de Max Weber à Bruno Latour.* (pp. 373-389). Paris : Editions La Découverte.

science n'existe pas[5]. Autrement appelées théories du « point de vue » ou du « positionnement », ces épistémologies se sont interrogées sur la manière de produire une meilleure science. Elles ont abouti à l'audacieux postulat selon lequel il est envisageable de « concilier engagement politique féministe et critères d'objectivité »[6] afin de déjouer le processus d'objectivation, de mise à distance de l'objet d'étude. Généralement inspirées du marxisme et de l'idée selon laquelle les perceptions sur le monde sont façonnées dans leur rapport à un contexte sociopolitique, économique, historique, ce que Marx nomme les « conditions matérielles d'existence »[7], ces théories considèrent le point de vue féministe intéressant par le fait d'être un point de vue engagé sur le monde[8]. En s'appuyant sur la « subjectivité en tant que ressource pour la production de la connaissance »[9], ces théories opèrent donc un renversement des modalités de production du savoir.

Revendiquer le point de vue partiel et partial et admettre le caractère incarné de la connaissance : ces réflexions critiques ne sont, somme toute, pas spécifiques à l'épistémologie féministe, l'originalité de certaines thèses avancées dans ce champ de recherche se situe plus dans l'idée controversée qu'il existe une plus-value, un privilège de certaines positions[10]. Un parti-pris que Sandra Harding résume en ces

---

[5] Un ouvrage récapitulatif de ce champ de recherche : ALCOFF, L. & POTTER, E. (eds). (1993). *Feminist Epistemologies*. New York : Routledge.

[6] FLORES, ESPINOLA, A. (2012). Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du « point de vue ». *Les Cahiers du genre, 53*. p. 100.

[7] En particulier MARX, K. & ENGELS, F. (1974/1848). *L'idéologie allemande.* Paris : éditions sociales.

[8] HARTSOCK, N. (1983). The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism. In N. Harding & B. Hintikka Merril, (eds), *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology and Philosophy of Science.* (pp. 283-310) Dordrecht & Boston : D. Reidel.

[9] FLORES, ESPINOLA, A. (2012). *op. cit.* p. 100.

[10] HARTSOCK, N. (1983). *op. cit.* HARDING, S. (1986). *The Science Question in Feminism*. Ithaca/Londres : Cornell University Press. HARDING, S. (1991). *Whose Science, Whose Knowledge ? Thinking from Women's Lives.* Ithaca : Cornell University Press. HILL COLLINS P. (2008/1989). La construction sociale de la pensée féministe Noire. In E. Dorlin (coord.), *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. (pp. 135-175). Paris : L'Harmattan.

termes : « Ce qui est un inconvénient en termes d'oppression peut devenir un avantage en termes de science »[11]. Donna Haraway apporte quelques précisions :

> « Fonder la capacité de voir à partir des marges et des profondeurs a une grande importance. Mais cela comporte le sérieux danger d'idéaliser et/ou de s'approprier la vision des moins puissants alors qu'on revendique de voir à partir de leur position. [...] Les points de vue des assujettis ne sont pas des positions "innocentes". Au contraire, ils sont privilégiés parce qu'en principe moins susceptibles d'autoriser le déni du noyau critique et interprétatif de tout savoir. [...] Les points de vue "assujettis" sont privilégiés parce qu'il semblent promettre des récits du monde plus adéquats, plus soutenus, plus objectifs, plus transformateurs. Mais *apprendre* à voir d'en bas requiert au moins autant de savoir-faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision, que les visualisations technoscientifiques "les plus élevées" »[12].

Ici Donna Haraway désamorce les écueils que pourrait entraîner la mise en avant des points de vue des « assujettis » comme postures épistémologiques privilégiées. Il faut effectivement prendre garde de ne pas reconduire une conception essentialiste et universalisante d'une expérience commune des « assujettis ». Par ailleurs, il est nécessaire de problématiser le statut épistémologique de l'expérience comme fondement d'un savoir privilégié[13]. A ce sujet, Joan Wallach Scott émet de sérieux doutes sur « l'évidence de l'expérience »[14]. Dans *Théorie critique de l'histoire*, elle revient sur les analyses historiques qui considèrent l'expérience « comme transparente, une réalité vécue qui [a] un effet direct et non problématique sur ceux

---

[11] HARDING, S. (1990). Feminism, Science and the Anti-Enlightenment Critiques. In L. J. NICHOLSON (ed.), *Feminism/Postmodernism*. London : Routledge. Citée par GAUSSOT, L. (2008). Position sociale, point de vue et connaissance sociologique : rapports sociaux de sexe et de connaissance de ces rapports. *Sociologie et sociétés, 40.* p. 190.

[12] HARAWAY Donna (2007). Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle. In *Manifeste Cyborg et autres essais. Sciences, Fictions, Féminismes*. Paris : Exils éditeur. p. 118-119.

[13] PUIG DELLA BELLACASA, M. (2012). *Politiques féministes et construction des savoirs. « Penser nous devons » !* Paris : L'Harmattan.

[14] SCOTT, W. J. (2009). L'évidence de l'expérience. In *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*. (pp. 65-126). Paris : Fayard.

qui la viv[ent] »[15]. Elle pense au contraire que : « [...] l'expérience ne va pas de soi, qu'elle doit être [...] regardée comme un objet d'analyse »[16]. Et selon elle, faire des individus la source du savoir, fait encourir le risque de naturalisation des catégories identitaires[17]. De même, faire rimer « expérience » avec « authenticité », « vérité » et « légitimité » peut conduire à une atomisation des discours et à un relativisme radical rendant dès lors impossible toute politique basée sur le dialogue et la commensurabilité des expériences. Lors d'une intervention à un colloque, Elsa Dorlin réfléchissait à la notion de sororité féministe[18]. Elle s'est appuyée entre autre sur un court texte d'Audre Lorde, *Lettre ouverte à Mary Daly*[19], pour avancer l'idée que le sexisme ne peut être un dénominateur commun entre les femmes, puisque l'expérience de la domination n'est pas univoque, qu'elle varie selon des modalités qui sont parfois contradictoires. S'il n'existe pas d'expérience commune du sexisme, alors pour rendre le dialogue possible, Elsa Dorlin a proposé de penser en termes de commensurabilité des expériences féministes. Autrement dit, s'engager dans la voie

---

[15] *ibid*. p. 7.
[16] *ibid*. p. 8.
[17] *ibid*. Joan W. Scott concentre ses propos sur une définition de l'expérience donnée par Teresa de Lauretis : « L'expérience est le processus par lequel, chez tous les êtres sociaux, la subjectivité est construite. A travers ce processus, chacun se place, ou est placé, dans la réalité sociale et, de ce fait, perçoit ou comprend ces relations – matérielles, économiques, interpersonnelles – comme étant subjectives (parlant ou provenant de soi), alors qu'en fait elles sont sociales et, dans une perspective plus large, historiques ». DE LAURETIS, T. (1984). *Alice Doesn't : Feminism, Semiotics, Cinema*, Bloomington : Indiana University Press, p. 159. Au cours d'une réflexion sur les structures de l'expérience, Catherine Elgin établit que : « L'empirisme affirme que la connaissance dépend de l'expérience. Cette affirmation, bien qu'assez vraie, peut être trompeuse. Elle omet en effet de mentionner que la dépendance va dans les deux sens – l'expérience dépend aussi de la connaissance. Nos anticipations (*expectations*) et nos croyances concernant une situation affectent le caractère de nos expériences la concernant ». ELGIN, C. (1994). Connaître et faire. In N. Goodman & C. Z. Elgin, *Reconceptions en philosophie*. Paris : Presses Universitaires de France. p. 5.
[18] DORLIN, E. (2014, juin). *Les sœurs ennemies. La sororité impossible.* Communication présentée au colloque « Féminismes du XXIe siècle », Université Cergy-Pontoise et Université Paris-Diderot.
[19] LORDE, A. (2003/1979). Lettre ouverte à Mary Daly. In *Sister Outsider. Essais et propos d'Audre Lorde.* (pp. 71-76). Genève : Mamamélis & Québec : éditions Trois. « Mary, je te demande de te souvenir de cet endroit sombre, ancien et divin enfoui au plus profond de toi qui te permet de parler. Outsiders, nous devons nous soutenir les unes les autres pour résister et nous réunir, et pour faire face aux besoins d'une vie en marge. Cependant, pour nous rassembler, nous devons nous reconnaître les unes les autres. Mais comme tu ne m'as pas reconnue, je sens que je me suis peut-être trompée à ton sujet et que je ne devrais pas te reconnaître non plus ». p. 75.

des « divergences solidaires »[20] ou des « solidarités oppositionnelles »[21], comme les a judicieusement nommées Maria Puig della Bellacasa à partir d'une réflexion sur les épistémologies féministes, en particulier les travaux de Sandra Harding, c'est :

> « penser à partir d'une multiplicité de vies, et parfois d'engagements différents [...] [pour] mettre à jour leur complexité, et contribue[r] à décentrer nos propres engagements et savoirs et à ouvrir nos certitudes à d'autres visions/positions ». En d'autres termes, ces situations génèrent du savoir. Pour autant, penser à partir des vies des "autres", ne doit pas signifier *s'approprier* leur propres pratiques et luttes, en administrer la cohérence pour les *intégrer*, mais *s'instruire* sur ce que les autres vivent, leurs histoires propres, leurs accomplissements et leurs idées sur les rapports sociaux, afin de pouvoir s'engager dans une solidarité oppositionnelle »[22].

b. Une recherche féministe sur un mouvement féministe

C'est à la lumière des épistémologies féministes que j'ai entamé une réflexion critique sur ma position et mon engagement en tant que chercheure, ainsi que sur les relations entretenues avec mon objet d'étude. En suivant les recommandations d'un recueil sur les relations entre éthique et recherche féministe, une série de questions a accompagné cette recherche, de la formulation des objectifs aux choix méthodologiques et jusque dans la construction d'un savoir. Qu'est-ce qui a guidé le choix de ce projet de recherche ? Comment appréhender ma position en termes de pouvoir et de privilèges ? Quels sont les éventuels impacts de cette recherche, et qui en sera affecté ? Quelles sont les limites de cette recherche ? etc.[23]. Car il faut bien comprendre que « les préoccupation sur l'éthique sont au cœur du programme de

[20] PUIG DELLA BELLACASA, M. (2003). Divergences solidaires. *Multitudes, 12*, 39-47.
[21] PUIG DELLA BELLACASA, M. (2014). *Les savoirs situés de Sandra Harding et Donna Haraway. Science et épistémologies féministes. op. cit.* p. 28.
[22] *ibid*. p. 27-28.
[23] Institut canadien de recherche sur les femmes. (2004). *Ethique en matière de recherche féministe : un processus*. Ottawa : Institut canadien de recherche sur les femmes.

recherche féministe », cela engage donc à penser sa « […] responsabilité dans la création de connaissances qui ont le potentiel de transformer et de favoriser le juste partage du pouvoir »[24].

D'autres préoccupations ont aussi ponctué ce travail, comme celle par exemple de la légitimité à traiter d'un sujet, et celle connexe de la dimension représentative et du rôle de l'expertise sous-tendue par l'ambigu rapport entre travail académique et militantisme. En d'autres termes, doit-on appartenir à une communauté pour produire un savoir responsable sur elle ? Or répondre par l'affirmative fait apparaître certaines apories. D'une part, s'il est bien sûr crucial de réfléchir à la violence épistémique induite par les discours sur les « minorités », pourtant la refuser ne doit pas se confondre avec la mise en place de prés carrés ou de sujets réservés *a priori*. Et comme le souligne Elsa Dorlin :

> « […] il n'est pas question de tomber dans une forme de romantisme théorique : les "minorités", les "marges" du savoir, ne possèdent pas par essence un privilège de vérité, ou un "super-pouvoir" de vision. Cela reviendrait à adopter une espèce d'essentialisme critique, selon lequel seule une femme peut parler de la domination de genre, seul un Noir peut parler du racisme, etc. : penser la domination impose de réfléchir une posture méthodologique, mais celle-ci n'est pas réductible à la seule explication empathique d'une expérience donnée »[25].

Effectivement, au regard de ce qui a été précédemment soulevé, cela reviendrait à ne concevoir l'expérience que comme une sorte de réalité éthérée, extérieure à la trame contextuelle du social. D'autre part, raisonner en ces termes impose de procéder à une présentation de soi qui prend souvent la forme d'un aveu, la fameuse injonction à dire d'où l'on parle. Agir de la sorte ne fait-il pas prendre le risque, non seulement de

[24] *ibid*. p. 5.
[25] DORLIN, E. (2009). Introduction. Vers une épistémologie des résistances. In E. Dorlin, (dir.), *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*. Paris : Presses Universitaires de France. p. 14.

réifier les catégories identitaires, mais aussi de les réduire au seul registre déclaratif, sans considérer aucunement les phénomènes d'identification et d'assignation identitaire autrement plus complexes ?

> « Dire "je" ou se mettre en scène ne suffit pas à penser conjointement subjectivation et production d'un champ académique. Non seulement il n'existe aucune connaissance privilégiée de soi sur soi mais l'égohistoire dissimule souvent une simple histoire de l'égo, construite sur la fausse "évidence de l'expérience" »[26].

Enfin, si l'on pousse plus loin le raisonnement, partir du principe que seule la parole du « minoritaire » est valable entretient un climat de soupçon envers toute activité de théorisation et de recherche, comme si en dehors il était inenvisageable de produire un savoir éthiquement responsable. Conséquemment, ceci renforce une division stricte et bipolarisée du féminisme avec d'un côté la sphère académique et de l'autre la sphère du militantisme. Or, l'imbrication entre théorie et pratique est l'une des composantes fondamentales du mouvement féministe[27]. Pour Alexandre Baril ce postulat signifie que :

> « si la pratique peut avoir des implications profondes pour le développement théorique, la théorisation et le travail de conceptualisation ont à leur tour des retombées importantes en ce qui a trait à la pratique et aux réalités matérielles d'existence »[28].

---

[26] PERREAU, B. (2012). La réception du geste *queer* en France. Performativité, subjectivation et « devenir minoritaire ». In. N. Chetcuti & L. Greco (dir.). *La face cachée du genre.* Paris : Presses Sorbonne-Nouvelle. p. 123.

[27] « [...] l'intimité, souvent incestueuse, qu'entretient la théorie féministe avec les mouvements des femmes, les mouvements féministes et queer, que d'aucuns considèrent encore comme une marque de partialité contraire aux normes académiques, lui confère précisément cette puissante capacité à faire constamment retour sur ses propres sujets, outils et pratiques de recherche ». DORLIN, E. (2009). *op. cit.* p. 5-6.

[28] BARIL, A. (2013). *La normativité corporelle sous le bistouri : (re)penser l'intersectionnalité et les solidarités entre les études féministes, trans et sur le handicap à travers la transsexualité et la transcapacité.* Thèse de doctorat en philosophie non publiée, Université d'Ottawa, Canada, K. Treneven & P. Saurette (dir.). p. 12. Alexandre Baril renvoie à deux ouvrages qui remettent en cause la division entre pratique et théorie féministe : OLLIVIER, M, & TREMBLAY, M. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche.* Paris : L'Harmattan. YUVAL-DAVIS, N. (2006). Intersectionality and Feminist Politics. *European Journal of Women's Studies, 13*(3), 193-209.

Etre éthiquement responsable vis-à-vis de son sujet de recherche implique de faire un retour réflexif sur la construction du savoir, mais ce processus n'est pas le garant de meilleurs résultats. Produire un savoir requiert à la fois une rigueur et une honnêteté scientifique, telle que l'explication des méthodes et des problèmes auxquels on s'est confronté, ainsi que la mise en lumière des incompressibles biais.

Toutes ces précisions d'ordre épistémologique me conduisent à envisager cette recherche sur un mouvement féministe à partir d'un positionnement féministe, comme je l'ai d'ailleurs brièvement expliqué au chapitre précédent. Il s'agit alors de comprendre, comme l'indique Sara Ahmed, la : « complexité de cet espace militant qu'est le féminisme en décrivant comment il devient un objet du sentiment, un lieu d'investissement, une manière d'être au monde, de donner du sens à notre rapport au monde »[29]. Il me faut dès lors expliciter mon rapport au féminisme et les motivations qui m'ont conduite à entreprendre cette recherche. J'évoquerai tout d'abord le fait que bien qu'il y ait eu, à son époque, quelques timides engagements de ma mère pour la « cause des femmes », cela n'a pas donné lieu une transmission générationnelle à proprement parler, quoiqu'elle ait pu se faire de façon plus subtile ou inconsciente[30]. S'il faut revenir sur la genèse de mon engagement féministe, il me semble que deux événements peuvent en marquer l'origine. Je pense premièrement avoir été profondément marquée par les débats qui ont éclaté en 2003-2004 autour de la loi sur le port de signes religieux à l'école. Aussi doutais-je à l'époque du paradoxe qui voulait qu'au nom du droit des femmes (ou au nom du féminisme) l'on puisse promulguer une loi qui excluait de fait des jeunes filles de l'école publique. A partir de

[29] AHMED, S. (2012). Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés). In M. Cervulle & A. Testenoire (dir.). *Les Cahiers du Genre, 53*. p. 78.

[30] J'ai tout de même le souvenir d'avoir découvert avec un étonnement nourri de curiosité, les quelques livres des éditions des femmes, particulièrement celui de Séverine Auffret, dont le titre, *Des couteaux contre les femmes,* m'avait franchement intriguée. AUFFRET, S. (1983). *Des couteaux contre les femmes*. Paris : éditions des femmes.

là, je me suis constituée progressivement un bagage théorique féministe, puis ont suivi mes engagements politiques dans différents mouvements sociaux, et la participation à diverses manifestations féministes au sens large du terme.

Le second élément significatif dans mon engagement féministe est la grande frustration qui m'a habitée tout au long de mon parcours d'étudiante en histoire de l'art. Durant mes trois années de licence, il n'a quasiment jamais été fait mention de femmes artistes, il fallait que le principe d'histoire de l'art universelle reste intact… Nourrie par un fort ressentiment contre un enseignement de l'histoire de l'art eurocentré et sexiste, j'ai entamé des recherches sur l'art féministe. Il faut dire que les discours de méfiance et d'incompréhension de certains professeurs envers l'art féministe (et l'histoire de l'art féministe), qu'ils jugeaient dangereux et communautaire, avaient définitivement fini par me convaincre[31]. C'est donc animée d'un impératif d'interpréter et d'appréhender différemment l'art et la culture – en désacralisant et en défétichisant les objets d'étude, comme le recommande Yves Michaud[32] – que j'ai entrepris mes recherches actuelles sur l'art et la culture *queer* en France. Après une maîtrise en histoire de l'art, j'ai donc intégré un master en études culturelles, affilié au département d'arts de l'université Paris I. J'y ai poursuivi ce présent travail de thèse. Plus propice au développement d'une réflexion critique sur la construction des savoirs, cet espace de recherches m'a donné l'occasion de m'initier aux études à la première personne et de réellement me positionner en tant

[31] Geneviève Sellier établit un constat pertinent quant aux résistances au féminisme par certaines disciplines : « De même que le suffrage "universel" – masculin – a longtemps masqué dans nos livres d'histoire l'exclusion des femmes du droit de vote, la marginalisation des femmes dans l'histoire littéraire et artistique française est restée longtemps invisible. C'est en effet dans ces disciplines que le tabou du "genre" reste le plus fort en France (par rapport à l'histoire et aux sciences sociales par exemple), comme si la prise en compte de la dimension sexuée des créations culturelles portait atteinte à leur valeur en rendant visible leur inscription dans les rapports de pouvoir entre les sexes ». SELLIER, G. (2005). *Gender Studies* et études filmiques. *Les Cahiers du Genre*, *38*. p. 72.

[32] MICHAUD, Y. (1997). Histoire de l'art et sciences humaines. In L. Bertrand-Dorleac, L. Gervereau, S. Guilbault (*et al.*). *Où va l'histoire de l'art contemporain ?* (pp. 260-266). Paris : L'Image et l'école nationale supérieure des Beaux-arts.

que féministe dans l'élaboration de mes travaux. Désormais transfuge de l'histoire de l'art, c'est armée d'un esprit critique vis-à-vis de la production de la connaissance en histoire de l'art, pour en déjouer les logiques d'imposition de modèles (figure de l'auteur, du génie universel, sacralisation de l'objet d'art, etc.), que j'ai entamé mes recherches sur les pratiques artistiques et culturelles féministes *queer*. Une posture qui m'a permis de les appréhender en dehors d'une approche « essayiste » et esthétique qui n'aurait fait que reconduire un système hégémonique d'évaluation des pratiques culturelles, mais plutôt dans une perspective féministe et culturaliste[33].

[33] Dans cette recherche, le terme « culturaliste » est utilisé en référence aux études culturelles et il ne renvoie pas au courant de pensée issu de l'anthropologie et de la psychanalyse, chez Margaret Mead et Gregory Bateson par exemple.

2. Perspectives méthodologiques

a. Corpus et collecte des données

Suivant l'un des postulats du féminisme de ne pas séparer en deux sphères distinctes pratiques théoriques et pratiques militantes, cette recherche mobilise une méthodologie empirique associée à une recherche théorique, fondamentale, ceci afin d'offrir une compréhension globale du féminisme *queer*. A travers une articulation des différentes dimensions intrinsèques aux pratiques féministes *queer* – politique, culturelle, artistique et esthétique, toutes inextricablement liées – l'objectif de cette recherche est de faire émerger les cadres d'interprétation qui entourent les usages de la politique *queer* en contexte français. Comment les activistes comprennent ce terme ? De quelle manière ils/elles l'utilisent ? En somme, qu'est-ce qu'ils/elles en disent et ce qu'ils/elles en font ? Pour répondre à ces interrogations, une analyse pragmatique des usages du terme « *queer* » a été mise en place, et un regard attentif a été porté sur ses diverses traductions, quelles soient purement linguistiques, ou plus spécifiquement politiques, artistiques ou culturelles.

Pour ce faire, il a fallu entreprendre la constitution du corpus, ce qui n'a pas été chose aisée. Comme il en a déjà été fait mention dans le premier chapitre, la construction du corpus est sous-tendue par la question centrale de cette recherche, à savoir celle de la traduction culturelle de la politique et théorie *queer*. Car selon l'appropriation qui en est faite par les militant.e.s et artistes, son usage diffère. L'une des difficultés a été de dépasser la seule dimension déclarative de ces pratiques, en ne se concentrant pas uniquement sur celles se présentant comme « *queer* », mais d'élargir le corpus à celles qui, même en l'absence de cette dénomination relevaient clairement des politiques

queer. Or comment reconnaître une pratique *queer* qui n'en a pas le nom ? Par exemple, certains collectifs ont choisi de ne pas revendiquer le terme « *queer* », pour diverses raisons qui seront explicitées par la suite, mais ont opté pour une traduction française comme « transpédégouine » ou « torduE ». Ces choix terminologique sont formulés à dessein, et bien qu'ils ne s'opposent véritablement pas au terme « *queer* », ils sont significatifs d'une réflexion critique et d'une mise à distance du mouvement états-unien originel.

Cette recherche s'est donc concentrée sur un corpus de pratiques artistiques et culturelles féministes *queer* qui pourraient être qualifiées de « non conventionnelles », c'est-à-dire des manifestations, happening, performances de rue, actions directes, *zap*, collages, etc. Mais la diversité de ces pratiques fait qu'elles empruntent aussi à des modes plus « classiques », dans des formes relevant des arts plastiques (photographie, dessin, vidéo), et dans la diffusion et les modes d'exposition (le circuit traditionnel des galeries et des centres culturels par exemple), des productions jouissant donc d'une certaine visibilité dans les institutions culturelles. D'ailleurs, ces accointances avec « les mondes de l'art », pour citer Howard Becker[34], soulèvent des questions relatives au processus d'institutionnalisation et de légitimation des ces productions artistiques. Il faudra bien sûr y revenir. Par ailleurs, l'hétérogénéité de ces pratiques ne doit pour autant pas être un frein à une lecture d'ensemble. Et même si dans le titre de ce travail, il a été choisi de séparer art et culture, il n'y a pas d'un côté, les pratiques culturelles et de l'autre, les pratiques artistiques. Bien au contraire, leur compréhension n'est envisageable qu'à travers leur caractère hybride. En retour, ces pratiques interrogent le découpage, les frontières entre les champs, elles en imposent plutôt le décloisonnement.

[34] BECKER, H. (1988). *Les mondes de l'art.* Paris : Flammarion.

Suite à ces éclairages, il s'agit de présenter plus concrètement comment cette recherche a été menée. Pour la collecte de données sur les collectifs et artistes féministes *queer*, une méthodologie de recherche basée sur une approche empirique des productions culturelles et des discours a été mise en place : entretiens formels et informels, observation non participante (pendant des performances, des happenings), observation participante (pendant des événements, des manifestations, etc.), collecte des informations dans diverses ressources (recherches d'archives, recherche spécifique sur Internet : blogs, réseaux sociaux…). Quant à la méthodologie de l'étude de cas, « l'affaire de la statue Jeanne d'Arc », elle sera explicitée dans le chapitre qui lui est consacré. Enfin, ces pratiques posent la question de leur appréhension, que rend d'autant plus problématique leur extrême contemporanéité. Il faut donc, de fait, concilier avec le manque de recul dont leur analyse est tributaire, et adopter, comme le recommande Sarah Thornton lorsqu'elle a entrepris son étude ethnographique sur le monde de l'art, la posture du « chat aux aguets »[35], en maintenant une attention accrue à l'actualité.

b. Analyse des données : histoire de l'art, études féministes et *cultural studies*.

La combinaison de divers outils méthodologiques, que requièrent les pratiques féministes *queer*, conduit à recourir à un cadre pluridisciplinaire pour l'analyse des données. En effet, cet objet d'étude se situe à la confluence de plusieurs domaines de recherche et, d'emblée, la rigidité des frontières disciplinaires doit être interrogée. Il

[35] THORNTON, S. (2009). *Sept jours dans le monde de l'art.* Paris : Autrement. p. 12.

s'agit donc de comprendre ces pratiques en faisant cohabiter l'histoire de l'art et approches relevant des études féministes et plus généralement des *cultural studies*.

Habituellement, les pratiques *queer* sont des sujets de prédilection des *cultural studies* anglo-américaines et plus spécifiquement des études féministes, des *gender studies* ou des *visual studies*. En France, il en va tout autrement. Effectivement, l'on ne peut que déplorer le faible nombre d'études sur la théorie *queer* et les mouvements *queer*. La situation universitaire française contraste avec celles d'autres contextes nationaux qui ont depuis longtemps ouvert leurs portes à ce type de réflexions[36]. Un décalage qu'il faut sans doute expliquer par l'isolationnisme dont souffre l'université française, et dont les symptômes sont le faible nombre de traductions d'ouvrages de référence, le cloisonnement et le conservatisme des disciplines, une situation qui contredit l'interdisciplinarité que requiert ce type de pratiques culturelles. Dans ce contexte peu favorable, les « *studies* » ont quelques difficultés à s'implanter dans les milieux universitaires et académiques[37], du fait peut-être aussi de leur le caractère exogène. « L'anti-féminisme qui caractérise la production et la diffusion du savoir en France, doublé d'un anti-américanisme » ne favorisent pas l'introduction et le développement dans l'université française des *cultural studies* et particulièrement des *gender studies* soulignent Anne Creissels et Giovanna Zapperi[38]. En outre, comme le remarque Séverine Sofio : « [...] les études de genre en France se heurtent au trop fameux "universalisme français", cette culture républicaine très hostile à une prise en

[36] KOLLIAS, H. & DAVIS, O. (eds). (2012). *Paragraph*, *35*(2), « *Queer Theory in France* ».
[37] La prolifération des « *studies* » sont à comprendre à la lumière d'une démarche « qui consiste en un débordement des frontières disciplinaires souvent étanches aux nouveautés et défiantes envers les hybridités ». GLEVAREC, H., MACE, E., & MAIGRET, E. (2008). Introduction générale. Les *cultural studies* : source et ressource productives. In *Cultural Studies. Anthologie*. Paris : Armand Colin/INA. p. 7. Les questions relatives à la place des « *studies* » en France étaient en débat lors de la journée d'étude « Les "studies" à l'étude » organisée le 24 novembre 2014 à l'université Paris 8 Vincennes St Denis.
[38] CREISSELS, A. & ZAPPERI, G. (2007). Histoire de l'art et *gender studies* : un mariage contre nature ? *Perspective*, *4*. p. 710. Sur l'anti-féminisme et les mondes de l'art voir le célèbre article de Laura Cottingham, COTTINGHAM, L. (2000). *Combien faut-il de « sales » féministes pour changer une ampoule ? Antiféminisme et art contemporain*. Lyon : Tahin Party.

compte de la dimension sexuée de la réalité sociale, passée ou présente »[39]. Par ailleurs, Marie-Hélène Bourcier tente d'expliquer ces défiances par le potentiel critique de la théorie *queer* à l'encontre des disciplines et des savoirs. « Les théories et les pratiques *queer* sont des outils pour la queerisation de la discipline, la contestation de la haute culture, la politisation des rapports des savoirs/pouvoirs »[40]. Beatriz Preciado établit le même constat : « la théorie *queer* entretient une relation critique avec la formation des disciplines et des savoirs », si bien que Preciado réclame la « *queerisation* » de l'université française, qu'elle considère comme « l'un des systèmes disciplinaires les plus puissants et les plus *straight* qui soient »[41]. S'il apparaît qu'en France nombre de champs disciplinaires restent relativement en retrait face à ce type de questionnements, la situation est particulièrement sensible au sein de certains espaces, et l'histoire de l'art figure parmi les plus imperméables à ces approches.

La discipline de l'histoire de l'art en France, telle qu'elle est pratiquée et enseignée, est encore largement empreinte d'une vision héritée des théories modernistes et en particulier du formalisme d'inspiration néo-kantienne, avec la spécificité et supériorité accordée à l'expérience artistique, la notion d'un idéal de pureté qui caractériserait certaines œuvres, etc. Héritière d'une vision progressiste, linéaire de l'art et de histoire, la discipline de l'histoire de l'art se résume encore bien souvent à l'« histoire des carrières individuelles et des mouvements dominants »[42]. Face au

---

[39] SOFIO, S. (2005). Histoire de l'art et études genre en France : un rendez-vous manqué ? In K. IMESCH, J. JOHN, D. MONDINI & S. SCHALE (dir.), *Inscriptions/transgressions. Histoire de l'art et études genre*. Berne : Peter Lang AG. p. 153-154.

[40] BOURCIER, M-H. (2003). Trafic queer. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40.* p. 101.

[41] PRECIADO, B. (2003). Il faut *queer*iser l'université. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40.* p. 83.

[42] DUMONT, F. & SOFIO, S. (2007). Esquisse d'une épistémologie de la théorisation féministe en art. *Les Cahiers du Genre, 47.* p. 32. Les deux chercheures s'appuient sur le constat qu'avait établi Moira Roth.

conservatisme de la discipline en France et ailleurs, il faut rappeler le travail fondamental effectué dans les années 1970 par les historiennes de l'art féministes anglophones qui ont posé les bases d'une lecture critique des œuvres et des pratiques artistiques. L'article de « Why Have There Been No Great Women Artists ? » de Linda Nochlin en 1971 est considéré comme marquant les prémices des questionnements féministes en histoire de l'art[43]. L'auteure insiste sur l'inégalité de traitement dans les faits mais également dans les discours qu'ont eu à subir les femmes artistes du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle à la difficulté de s'établir en tant que femme artiste, s'ajoutait la fabrique de l'oubli à l'œuvre dans les discours sur l'art[44]. Linda Nochlin plaide pour une refonte de la discipline de l'histoire de l'art, en critiquant, par exemple, le mythe de l'artiste-génie-créateur, et en insistant sur la nécessité d'une redécouverte et d'une reconnaissance des œuvres des artistes femmes. Pour ce faire, elle s'appuie sur des valeurs non-normatives, en dehors de celles énoncées par les critiques et historiens d'art. S'en sont suivis quarante ans de recherches théoriques féministes en art, une pensée résolument hétérogène marquée par des oppositions, des débats, des polémiques, qui font toute la richesse d'une histoire de l'art féministe, invitant à considérer autrement l'histoire de l'art, loin de la fixité et de la rigidité des valeurs canoniques universalistes[45]. Les théoriciennes de la

---

ROTH, M. (1987). Teaching Modern Art History From a Feminist Perspective : Challenging Conventions My Own and Others. *Women Studies Quaterly, 15*(1-2), 21-24.

[43] NOCHLIN, L. (1971). Why Have There Been No Great Women Artists ? In *Art News, 69*(9), traduit en français dans le recueil NOCHLIN, L. (1993). *Femme, art et pouvoir*. Nîmes : éditions Jacqueline Chambon.

[44] Ce processus d'effacement n'est pas spécifique à l'histoire de l'art, mais s'étend à l'ensemble des études sur les créations. Ainsi, comme le recommande Hélène Marquié, il s'agit de se questionner sur : « les généalogies, les périodisations, les valeurs aussi traditionnellement admises [...] "qu'est-ce que c'est que le grand art et pourquoi tel artiste a l'honneur des dictionnaire et pas tel autre ?" Il ne s'agit pas de dire "c'est faux", mais plutôt de questionner : "qu'est-ce qui fait que tel artiste est perçu comme un génie" ». MARQUIE, H. (2015, juillet). Intervention dans la table-ronde sur *La matrimoine*. Avignon.

[45] Pour une anthologie de l'histoire de l'art féministe anglo-américain voir ROBINSON, H. (ed.). (2001). *Feminism, Art, Theory, an Anthology 1968-2000*. Oxford : Black Well Publishers. Voir aussi : LIPPARD, L. (1980). *Sweeping Exchanges: The Contribution of Feminism to the Art of the 1970's. Art Journal, 40*(1-2), 362-365.

pensée féministe dans l'art ont entamé des réflexions qui ont permis de comprendre les discours hégémoniques sous-jacents dans l'histoire de l'art, en révélant la prégnance du canon artistique, en déconstruisant la fabrication d'une mythologie autour des généalogies patrilinéaires d'artistes[46], et en insistant sur le caractère performatif de ces discours.

Malgré cela, on ne peut que déplorer la faible résonance en France des théories féministes appliquées au domaine des arts, qui auraient pourtant pu impulser une dynamique de redéfinition de la discipline[47]. Depuis une dizaine d'années, un début d'intérêt pour ce type d'approches est observable, avec, par exemple, une vague de traductions de textes fondamentaux de l'histoire de l'art féministe[48], ainsi que la mise en place de séminaires[49], de colloques[50], tout ceci initié grâce à un réseau

---

[46] POLLOCK, G. (1999). *Differencing the canon. Feminist Desire and the Writting of Art's histories*. New York : Routledge. Le premier chapitre a été traduit en français : POLLOCK, G. (2007). Des canons et des guerres culturelles. *Les Cahiers du genre*, *43*. 45-69.

[47] Il faut néanmoins rappeler le travail précurseur en France initié par Françoise d'Eaubonne et son ouvrage retraçant l'histoire de l'art à travers une perspective marxiste et féministe, D'EAUBONNE, F. (1977). *Histoire de l'art et lutte des sexes*. Paris : La Différence. Ainsi que les réflexions menées par Marie-Jo Bonnet sur l'art et les femmes : BONNET, M-J. (2004). *Les femmes dans l'art : Qu'est-ce que les femmes ont apporté à l'art ?* Paris : La Martinière. BONNET, M-J. (2006). *Femmes artistes dans les avant-gardes*. Paris : Odile Jacob. Pour un panorama détaillé des publications spécifiquement françaises sur les artistes femmes, voir : DUMONT. F. (2014). *Des sorcières comme les autres. Artistes et féministes dans la France des années 1970.* Rennes : Presses Universitaires de Rennes. En particulier le chapitre XII « Les recherches sur les femmes en histoire de l'art » (pp. 185-204).

[48] Par exemple l'anthologie coordonnée par Fabienne Dumont : DUMONT, F. (dir.). (2011). *La rébellion du Deuxième Sexe. L'histoire de l'art au crible des théories féministes anglo-américaines, 1970-2000*. Dijon : Les Presses du réel. La traduction du recueil de référence : RECKITT, H. & PHELAN, P. (2005). *Art et Féminisme*. Paris : Phaïdon.

[49] Voici quelques initiatives : dès 1995 et jusqu'en 2005 le séminaire « Rapports sociaux de sexe dans le champ culturel » se tient sous la responsabilité de Geneviève Sellier et Eliane Viennot le séminaire ACEGAMI (Analyse Culturelle et étude de genre/art, mythe et images) coordonné par Anne Creissels et Giovanna Zaperi, qui « propose de s'approprier les outils théoriques développés par les *Cultural* et *Gender Studies*, afin d'examiner les rapports de domination et les questions identitaires au sein des représentations culturelles », selon la présentation du site : http://www.ehess.fr/ue/2007-2008/ue.377.htlm (2006-2008, EHESS). Les ateliers proposés par EFIGIES, le réseau de jeunes chercheur.e.s travaillant sur les problématiques du genre, abordant les thématiques du « genre et des créations artistiques », mis en place par Severine Sofio et Reguina Hatzipetrou-Andronikou (2006-2006, EHESS). Ou encore le séminaire dirigé par Anne Larue qui s'intitulait « Pour une histoire de l'art d'un nouveau genre » (2013, Institut du genre) et dont un recueil est issu. LARUE, A. (2014). *Histoire de l'art d'un nouveau genre*. Paris : Max Milo. Enfin il faut dire un mot de l'Institut Emilie du Châtelet qui « travaille au développement de la recherche et des enseignements sur les femmes, le sexe ou le genre, dans l'ensemble des disciplines scientifiques » et qui depuis 2006 propose un cycle conférences dont

interuniversitaire dynamique. Même si les lignes bougent, la faible et lente imprégnation de la critique féministe en histoire de l'art s'explique par le système autarcique maintenu par les tenants de la discipline. Il convient à ce titre d'évoquer le travail pionnier de Fabienne Dumont qui a cherché à restituer les œuvres d'artistes féminines françaises dans la décennie 1970 et à « comprendre les mécanismes conduisant à cette invisibilité culturelle »[51].

Longtemps considérée, du fait de son objet d'étude comme une discipline mineure face à ces consœurs (principalement l'histoire et la littérature), l'histoire de l'art a eu grand mal à s'imposer au cours du XXe siècle comme une discipline à part entière. L'attachement constant à la délimitation stricte de ses frontières par crainte d'être la proie des « disciplines-cannibales », comme l'a justement souligné Laurence Bertrand-Dorléac, explique en partie le repli sur elle-même de cette discipline, avec l'adoption d'une position internaliste et isolationniste[52]. La supposée supériorité de son objet d'étude, l'art, et l'autonomie qui lui est encore accordée, n'a pas vraiment favorisé le contact avec les autres disciplines. Seule l'histoire de l'art, avec sa longue tradition issue des antiquaires et des *connoisseurs* était jugée capable d'établir une connaissance sur l'art, en lui revendiquant une relation directe et privilégiée. Une interdisciplinarité permettrait de replacer les productions artistiques dans les

---

certaines traite du domaine culturel. Voir le site Internet : http://www.institutemilieduchatelet.org/presentation-iec (consulté le 06/07/2014).

[50] Le premier colloque qui s'est tenu en France autour de l'histoire de l'art et du féminisme est « Féminisme, art et histoire de l'art », organisé par Yves Michaud et Mathilde Ferrer en 1990 à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris. MICHAUD, Y. & FERRER, M. (1994). *Féminisme, art et histoire de l'art*. Paris : Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts. Progressivement, les colloques se sont multipliés, les thématiques se sont faites plus précises. Le colloque international « Le genre à l'œuvre » en septembre 2011, faisait le point sur l'avancée de la recherche mais dans une perspective plutôt sociologique.

[51] DUMONT. F. (2014). *Des sorcières comme les autres. Artistes et féministes dans la France des années 1970. op. cit.* p. 10.

[52] BERTRAND-DORLÉAC, L. (1995). L'histoire de l'art et les cannibales. *Vingtième Siècle, Revue d'histoire, 45*, 99-108.

productions humaines en général et de faire descendre de son piédestal cette catégorie de la production humaine. Mais justement, Séverine Sofio indique que :

> « l'interdisciplinarité et, par extension, les problématiques de genre sont donc perçues par certains comme une "mode" néfaste et vaine, susceptible de dévaloriser davantage une discipline déjà fragile, constamment obligée de rappeler le tracé de ses frontières pour maintenir son autonomie (ou, autrement dit, son "haut niveau d'exigence")[53].

Cette situation particulière explique-t-elle sans doute le fait que la tradition de l'histoire sociale de l'art, où les productions sont replacées dans leur contexte historique et social, n'a pas eu les mêmes résonnances que dans les pays anglo-saxons[54]. De même que le développement de ce qu'on a appelé la « *New Art History* » est passé relativement inaperçu sur le territoire français[55].

Ces considérations étant faites, il est désormais possible d'entamer une réflexion sur l'apport intellectuel, critique et méthodologique des études féministes et des *cultural studies* à la discipline de l'histoire de l'art, afin d'appréhender au mieux les pratiques

---

[53] SOFIO, S. (2005). Histoire de l'art et études genre en France : un rendez-vous manqué ? *op. cit.* p. 157.

[54] S'inspirant fortement du marxisme, l'histoire sociale de l'art cherche à contextualiser les analyses iconographiques et stylistiques traditionnelles à travers les conditions matérielles d'existence contemporaines et les structures de classes. L'idée importante développée est que l'art est une expression d'idées et d'intérêts qui appartiennent à une classe sociale particulière. Ce qui remet en cause le présupposé qui veut que l'art soit l'expression de l'esprit d'une époque ou d'une nation. Voir notamment les travaux de Frederik Antal, Arnold Hauser et Nicos Hadjinicolaeu. ANTAL, F. (1986/1948). *Florentine Painting and its Social Background: The Bourgeois Republic before Cosmo de Medici's Advent to Power: XIV and Early XV Centruries*. Cambridge : Harvard University Press. HAUSER, Et donc A. (2005/1951). *Histoire sociale de l'art et de la littérature*. Paris : Presses Universitaires des France. HADJINICOLAOU, N. (1973). *Histoire de l'art et lutte des classes*. Paris : Maspero.

[55] La « *New Art History* » regroupe un ensemble de réflexions sur l'histoire de l'art qui ont provoqué, selon William John Thomas Mitchell, une « "crise" ou une "révolution" dans les méthodes, les objectifs et les assises théoriques de la discipline. Les symptômes de cette transformation sont facilement repérables : un intérêt pour les artefacts marginaux et non-canoniques un scepticisme et une prise de conscience sur le discours de l'histoire de l'art et sa propension à s'appeler "histoire" une problématisation du statut ontologique et sémiotique des objets de l'histoire de l'art, particulièrement leur relation au langage un réexamen des modèles standards du "producteur" et du "spectateur" qui questionne le culte de l'artiste comme génie individuel et la passivité du spectateur une analyse des divisions traditionnelles du travail entre l'historien de l'art et le critique d'art, ou entre l'artiste visuel silencieux et son commentateur loquace ». MITCHELL, W. J. T. (1989) Essays Toward a New Art History. *Critical Inquiry, 15*, 226. Un ouvrage qui récapitule ces questionnements : HARRIS, J. (2001). *New Art History. A Critical Introduction*. Londres/New York : Routledge. Sur les relations entre « New Art History » et *cultural studies* voir l'article WESSELY, A. (2003). Les *Cultural Studies* et la nouvelle histoire de l'art. *L'Homme et la société, 149*, 155-165.

culturelles et artistiques féministes *queer*. Avant toute chose, il faut rappeler que la divergence dans la conception de la culture reste une difficulté de taille quant à l'articulation de l'histoire de l'art et des *cultural studies*. Effectivement, pour les culturalistes[56], la culture est comprise dans son acception globale, presque au sens anthropologique du terme, et est analysée comme un processus. Ainsi l'histoire de l'art reste le défenseur d'une culture élitiste et d'une vision essentialiste, idéalisée et progressiste de l'art, trois positions qui, *primo* ne reflètent pas la diversité des pratiques contemporaines, et *secundo* garantissent l'autonomie autoproclamée du monde de l'art dans laquelle il s'est enfermé depuis la fin du XIXe siècle sous la bannière de l'idéalisme romantique : l'art pour l'art, le génie artistique, l'œuvre d'art universelle, la sacralisation des objets, des pratiques et des artistes, etc. Dans ces conditions, adopter une perspective culturaliste et féministe va entre autres permettre de redéfinir cette conception restreinte et anti-démocratique de la culture et lui ôter tous rapports avec le royaume des élites.

Pour cela, il faut se saisir des *cultural studies* non pas comme une discipline à proprement parler – ce que, de toute évidence, elles ne sont pas – mais comme d'une boîte à outils critiques qui interrogent les valeurs et les conceptions idéologiques et mettent en lumière les habitudes, les croyances et les préjugés présents dans les images et les représentations[57]. L'hétérogénéité des outils méthodologiques développés au sein des *cultural studies* garantit une lecture et une analyse globale des pratiques artistiques et culturelles. Ces outils, propres à redéfinir les fondements de l'histoire de l'art, facilitent par exemple la remise en cause de la pseudo

[56] Dans cette recherche, lorsque le terme « culturaliste » est employé, c'est en référence aux *cultural studies* (aux études culturelles), il ne doit pas être confondu avec le courant de pensée que l'on retrouve en anthropologie et en psychanalyse, chez Margaret Mead et Ruth Benedict par exemple.
[57] DARRAS, B. (2008). Introduction. In B. Darras (dir.), *Images et études culturelles*. Paris : Publications de la Sorbonne.

neutralité/objectivité des discours consacrés, pour en finir définitivement avec l'approche positiviste de cette discipline qui considère l'interprétation comme une activité suspecte. Les *cultural studies* permettent aussi de la comprendre comme un discours hégémonique et performatif, comme l'a très bien mis en évidence Carlo Doyon dans sa brillante analyse des manuels d'histoire de l'art [58].

Les études féministes et les *cultural studies* vont également mettre à mal les concepts d'autorité et de génie artistique, et celui de l'autonomie de l'art, favorisant de ce fait une dé-hiérarchisation des pratiques culturelles et la compréhension des productions artistiques comme un processus, ce qu'offre par exemple la mise en place de la méthode de l'articulation. Lawrence Grossberg affirme que le concept d' « articulation », ce qu'il appelle « contextualisme » ou « conjucturalisme », est au centre du projet des *cultural studies,* puisque celles-ci « partent de l'hypothèse que l'identité, la signification et les effets d'événements (ou de textes) ou de pratiques spécifiques à l'ordre culturel ne peuvent être compris en dehors d'un réseau de relations »[59]. Les approches culturalistes permettent ainsi de replacer les productions artistiques et culturelles dans un contexte défini pour aboutir à une « conception systémique et écologique des artefacts » et délaisser le « concept de patrimoine artistique au profit de celui d'écologie des cultures » explique Bernard Darras[60].

Enfin, l'apport méthodologique et conceptuel de *cultural studies* peut s'évaluer à travers la mobilisation du concept de « représentation », « que l'on définit comme une perspective sur le monde créée par l'usage – qu'il s'agisse de production ou de

---

[58] DOYON, C. (1991). *Les histoires générales de l'art. Quelle histoire !* Laval (Québec) : Éditons Trois.
[59] GROSSBERG, L. (2003). Le cœur des *Cultural Studies. L'Homme et la société, 149*(3). p. 44.
[60] DARRAS, B. (2008). Del patrimonio artístico a la ecología de las culturas, La cuestión de la cultura elitista en democracia. Aguirre, I., Fontal, O., Darras, B. & Rickenmann, R., *El accesso al patrimonio cultural. Retos y debates.* (pp. 119-165). Pampelune : Cátedra Jorge Oteiza - Universidad Pública de Navarra.

réception, les deux n'étant plus nécessairement continus l'un par rapport à l'autre – des objets culturels ou des médias de communication »[61]. Au sein des *cultural studies*, cette notion :

> « garde [...] une ambivalence foncière, car tous les auteurs s'accordent à la nommer tantôt asservissante (la représentation exprime alors les intérêts de classe du groupe qui en assure le contrôle) et tantôt libératrice (car la représentation dite dominante peut être rejetée, tordue, pervertie, même en l'absence d'un contexte où les groupes dominés peuvent s'approprier eux-mêmes leurs moyens de se représenter) »[62].

Parallèlement, les concepts de pouvoir d'agir [*agency*] et d'*empowerment*, largement développés dans *les cultural studies*, vont permettre de saisir les pratiques culturelles et artistiques en fonction des rapports pouvoir et de représentation, et des potentialités libératrices qu'elles sont susceptibles de faire advenir[63].

En conséquence et pour conclure, les remarques faites au sujet de histoire de l'art conduisent à interroger la capacité de la discipline à traiter des pratiques culturelles et artistiques féministes-*queer*. N'engagent-elles pas en conclusion de se séparer de cette discipline ? Peut-on réellement envisager que l'histoire de l'art puisse prendre en compte les pratiques culturelles et artistiques féministes-*queer* sans pour autant les dissoudre dans un discours conventionnel et hégémonique ? Pourquoi donc s'entêter avec cette discipline ? A ce même propos, l'historienne de l'art féministe Griselda Pollock évalue l'enjeu paradoxal d'une histoire de l'art féministe :

> « Dans la mesure où l'histoire de l'art peut être définie comme un discours hégémonique [...] les féministes peuvent-elles être historiennes de l'art ? [...] Cela n'implique-t-il pas, en fait, automatiquement de s'identifier à cette tradition

[61] BAETENS, J. (2007). « Cultural Studies » n'égalent pas « études culturelles ». In B. Darras (dir.), *MEI, 24-25*. p. 37.
[62] *ibid.*
[63] Ces deux notions sont plus longuement analysées dans le dernier chapitre.

> hégémonique incarnée par et dans l'histoire de l'art telle qu'elle est institutionnalisée, avec le canon comme système d'inclusions et d'exclusions généré au plus profond des structures du pouvoir social et économique qu'elle contribue, en retour, à maintenir en place ? »[64].

Malgré ses doutes, Griselda Pollock pense que « l'intervention féministe en histoire de l'art est une nécessité pour déjouer les idéologies et valeurs dominantes imprégnant les représentations et reproduisant l'oppression des femmes »[65]. Par ailleurs, rompre avec l'histoire de l'art ne serait-ce pas se couper de tout un pan de la production actuelle, celle de la culture dite consacrée ? Eric Maigret n'a pas manqué d'observer certaines dérives culturalistes, comme celle de bannir de ses thématiques le domaine artistique et l'idée même d'esthétique[66]. Or, Lawrence Grossberg insiste sur le fait que « Les *cultural studies* ne sont pas définies par le besoin de comprendre la culture populaire ou de masse. Elles ne sont pas non plus définies par l'étude des politiques culturelles, en particulier celles qui s'appuient sur les différences » [67]. Selon Grossberg, ce qui caractérise les *cultural studies,* c'est plutôt l'indétermination dans la signification du concept de « culture » saisi à la fois comme « ensemble d'activités privilégiées », comme « représentant les activités médiatrices et proprement humaines de la vie symbolique », et comme « un mode de vie intégral » [68], un programme heuristique qui est clairement une plus-value de ce domaine de recherche. Dans ce sens, l'articulation de ces différentes dimensions du concept de

[64] POLLOCK, G. (2007). Des canons et des guerres culturelles. *op. cit.*, p. 58.
[65] DUMONT, F. (2007). Théories féministes et questions de genre en histoire de l'art. *Perspective, 4*. p. 614.
[66] MAIGRET, E. (2005). Esthétiques des médiacultures. In E. Macé, & E. Maigret, *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde.* (pp.123-144). Paris : Armand Colin/ INA.
[67] GROSSBERG, L. (2010). A propos des *Cultural Studies. Revue médias, 27*. En ligne http ://www.revue-medias.com/a-propos-des-cultural-studies,700.html (consulté le 17/09/2011).
[68] GROSSBERG, L. (2003). Le cœur des *Cultural Studies. op. cit.* p. 42.

« culture » garantit une lecture globale et complexifiée du processus culturel : de la production à la réception.

Si bien que pour parvenir à une lecture critique de la culture dans son ensemble, il n'est pas judicieux d'opposer culture d'élite et culture populaire, pratiques institutionnalisées et pratiques « underground ». Il semble plus intéressant d'éviter toutes oppositions binaires, qui ne font qu'entériner les catégorisations essentialisantes, d'articuler plutôt culture canonique et non-canonique, et de comprendre la culture de façon conjoncturelle et contextuelle.

Chapitre 4

L'AFFAIRE DE LA STATUE JEANNE D'ARC A LILLE : ACTION *QUEER* ET DISSIDENCES DANS LES MILIEUX LGBT

« C'est pas mal un petit coup de couleur rose sur une statue aussi triste et terne. :-D »

Kissme1990 (Commentaire Têtu.com - 29 TE)

Introduction

C'est une statue équestre comme on en voit régulièrement dans les villes de France, discrète dans le paysage urbain. D'ordinaire on ne prête guère attention à la statue de Jeanne d'Arc, désignée comme sainte patronne de la France. Pourtant, celle de Lille va être l'objet de toutes les considérations pendant plusieurs semaines et causer des remous, non seulement dans la sphère associative locale, mais aussi au niveau national en faisant émerger des questions sujettes à débat dans les milieux LGBT[1].

Retour sur les faits : le 22 février 2010 à Lille, la statue équestre de Jeanne d'Arc est drapée de rose et affublée d'un pénis géant tout aussi rose, elle porte un bouclier où est inscrit « Godes save the Queer », et également une pancarte sur laquelle on peut lire : « trans, butch, asexuel.le, pédée, gouine ? Va savoir. Je ne suis pas la pucelle catho-fasciste, pour qui on m'fait passer ? Je pisse debout sur l'identité nationale » (illustrations 2, 3 et 4). La presse locale s'intéresse à l'affaire et la suit avec attention, relatant presque quotidiennement les faits. Puis c'est au tour des milieux LGBT via la presse spécialisée, les sites internet, les blogs, de relayer l'événement. Dix jours passent avant que l'action ne soit revendiquée par le collectif lillois Urban Porn se présentant comme un groupe d'« individu.e.s féministes, queer, trans, pédé.e.s, gouines »[2]. Dix jours pendant lesquels les auteurs et les raisons de cette action restent inconnus. Ce silence favorise l'émergence d'hypothèses de toutes sortes, quant aux motifs de ce rhabillage et l'identité des initiateurs, ainsi que la multiplication des

[1] Pour rappel, l'usage de ce terme est explicité dans le premier chapitre. Lorsqu'il est employé au pluriel « les milieux LGBT », cela renvoie au milieu dans son ensemble, marqué par son hétérogénéité et sa grande diversité, et dont la liste des termes acronymiques pourrait parfaitement être allongée en LGBTQIA… Q pour Queer, I pour Intersexué, A pour Asexuel… Le maintien des seules quatre premières lettres LGBT se justifie par des raisons de commodités.

[2] Ce communiqué fait l'objet d'une analyse approfondie, voir *infra* dans ce chapitre. Par ailleurs et pour des raisons de lisibilité des notes *infra* paginales, toutes les références au discours occasionnés cette affaire sont reportées dans les sources.

prises de position en faveur ou contre cette action (de la présidente d'une importante structure régionale regroupant de nombreuses associations LGBT, interviewée dans un quotidien local, à la centaine de commentaires postés à la suite d'articles parus sur le site Têtu.com, sans parler des réactions scandalisées des droites nationales et radicales et autres ligues de vertu, etc).

Le communiqué du collectif Urban Porn lève le voile. Conçue de façon politique et ludique, cette action se présente comme une réplique aux dérives du débat sur l'identité nationale, initié par l'ancien président de la République Nicolas Sarkozy quelques mois plus tôt. En proposant une « lecture *queer* de la figure de Jeanne d'Arc », il s'agit pour Urban Porn d'utiliser l'espace public pour contrer le « débat national » en y exposant sa conception des identités de sexe, de genre, de classe et de race qui « n'existent pas par nature ou par essence mais [qui] sont construites culturellement, politiquement et socialement », et ainsi de construire et de maîtriser ses propres images, ses propres représentations, ses propres savoirs, à travers une stratégie de l'*empowerment*[3].

Le choix de l'espace public pour mettre en scène la performance a favorisé la multiplication de commentaires. Et le caractère polémique de l' « affaire » a obligé les acteurs, à savoir les membres du collectif, les détracteurs et les partisans du happening, à expliciter leurs points de vue et à développer leurs arguments. Si bien qu'à travers cette « affaire de la statue » se manifestent des conceptions diverses, parfois même antagonistes, du militantisme lié aux revendications LGBT des divergences portant aussi bien sur les modalités d'action que sur les discours qui les motivent. Tout autant, cette « affaire de la statue Jeanne d'Arc » à Lille va faire

[3] Ce terme fera l'objet d'une analyse dans le chapitre suivant.

émerger des questions d'ordre général, qui remuent la sphère du militantisme LGBT : celle de l'articulation du discours politique et des pratiques militantes, celle des rapports entre pratiques artistiques et politiques, celle de la séparation entre la sphère privée et la sphère publique, et de l'irrésoluble débat de la visibilité/invisibilité, et différence/indifférence, pierre d'achoppement entre les diverses positions. Car bien plus qu'une simple mésentente ou divergence sur la manière d'agir, il semblerait qu'on ait plutôt affaire à un profond désaccord, voire à un différend, comme l'entend Jean-François Lyotard[4], sur la forme, c'est certain, mais sur le fond également. Au centre de cette « affaire » et des multiples points de vue mobilisés, la question primordiale de politique de libération est en jeu.

Par ailleurs, les remous militants provoqués par cette action invitent à s'interroger sur la réception des pratiques *queer*, leur lisibilité et leur interprétation. Ainsi, cette « affaire » va permettre de saisir comment est comprise, au tournant des années 2010 en France, une action performance revendiquée comme féministe *queer*. Se dessinent donc les contours définitionnels d'un happening ou d'une action féministe *queer* par opposition à des formes plus « traditionnelles », « institutionnalisées » de pratiques militantes LGBT.

Réflexions sur la méthode, une analyse pragmatique

Dans un premier temps, le silence autour de la divulgation des auteurs du rhabillage de la statue va non seulement entretenir l'ambiguïté du message de l'action, mais surtout favoriser les processus herméneutiques. Une absence de signature certes, mais cela ne signifie en rien illisibilité de l'action. Bien au contraire, cet événement est

[4] LYOTARD, J-F. (1983). *Le différend*. Paris : les éditions de Minuit.

loin d'être silencieux, en particulier parce qu'un élément essentiel à sa compréhension, à savoir l'inscription sur une pancarte qui accompagnait la statue Jeanne d'Arc : « Godes save the Queer », « trans, butch, asexuel.le, pédée.e, gouine ? Va savoir. Je ne suis pas la pucelle catho-fasciste, pour qui on m'fait passer ? », a été révélé par la presse locale simultanément au rhabillage lui-même. Cet énoncé, relativement explicite, aurait pu conduire à des interprétations si ce n'est semblables, tout du moins voisines, notamment par des personnes qui semblent partager au premier abord les mêmes objectifs militants. Mais il n'en est rien. Vraisemblablement cette action porte des signes qui ne font pas évidence, posant de fait la question de sa lisibilité et du rapport à l 'évidence. Une attention à la dimension cognitive du processus interprétatif va permettre d'interroger ce qui est signifiant et ce qui fait signe dans cette action pour les acteurs. Une analyse pragmatique des discours va faciliter la mise en exergue des diverses orientations interprétatives, chacune d'entre elles s'appuyant sur des faisceaux de signes, d'indices, de « preuves », échafaudant des hypothèses, développant des arguments, etc[5]. Quelles sont les caractéristiques saillantes, les traits pertinents qui font échos pour les différents acteurs, et auxquels ils vont faire appel, afin d'interpréter cette action, en décoder le message et en déduire l'identité des auteurs ?

Emerge alors progressivement une diversité des registres interprétatifs qui ont partie liée avec des valeurs, des croyances, de habitudes, et qui, suite au dévoilement des auteurs du rhabillage de la statue, se feront plus marqués, plus affirmés, conduisant à des prises de positions hétérogènes renvoyant chacune à des frontières cognitives. Le concept de « communauté interprétative » développé par Stanley Fish, éclaircit la

[5] Voir à ce sujet l'analyse de Bernard Darras. Enquête sémiotique. In DARRAS, B. (dir.). (2006). *Images et sémiotique. Sémiotique pragmatique et cognitive*. (pp. 59-76). Paris : Publications de la Sorbonne.

dimension résolument collective dans la production de sens lors d'une lecture d'un objet ou d'un événement. Selon Fish, ces « manières de voir partagées », ou ce qu'il nomme encore « unanimité interprétative » s'organisent à l'intérieur du « présupposé » – puisqu'établi quasiment inconsciemment – d'un contexte. Il soutient qu' « être dans une situation (celle-ci ou une autre), c'est "voir" avec les yeux des intérêts, des objectifs, des pratiques bien comprises, des valeurs et des normes liées à la situation »[6]. Au caractère normatif des actes interprétatifs, enchâssés dans des structures institutionnelles, s'ajoute la dimension intentionnelle : « [...] tous les types d'interprétation sont intentionnels [...]. *L'intentionnalisme n'est pas une méthode interprétative mais un fait sur l'interprétation* [...] » enseigne Fish[7]. Pour ce qui regarde les questions relatives aux différentes interprétations du rhabillage de la statue Jeanne d'Arc, le concept de « communauté interprétative » emprunté à Fish, a le mérite d'expliciter les dissensions perceptibles dans les différentes prises de position, les renvoyant alors à des désaccords interprétatifs. « Les lecteurs opérant à l'intérieur des présupposés spécifiques à une communauté ont tendance à voir le même texte » explique Fish et il poursuit à propos des désaccords : « les membres de communautés interprétatives différentes voient et, dans un sens très affaibli, font des textes différents »[8].

C'est également ce à quoi Nathalie Heinich fait référence à propos de certains cas de rejet de l'art contemporain. « [Aux] désaccords fondamentaux sur les valeurs en jeu s'ajoutent les malentendus quant à ce qui est vu : malentendus nés du décalage entre

---

[6] FISH, S. (2007/1980). Comment reconnaître un poème quand on en voit un. In *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives.* Paris : Les Prairies ordinaires. p. 72.
[7] FISH, S. (2007/1980). *Folger Papers*. Un argumentaire contre le « professionnellement correct » dans l'enseignement littéraire. In *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives.* Paris : Les Prairies ordinaires. p. 103.
[8] FISH S. (2007/1980). Postface. In. *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives.* Paris : Les Prairies ordinaires. p. 130.

le référent mobilisé […] »[9]. Elle conclut en admettant qu'il s'agit dès lors : « d'un problème de catégories cognitives ou de socles interprétatifs, entraînant des différends entre des catégories de public désormais disjointes, hétérogènes »[10]. En ce qui concerne « l'affaire de la statue Jeanne d'Arc », la dissonance cognitive des interprétations de l'action, et le caractère hermétique des diverses prises de positions, ont mis à jour de profondes lignes de fracture dans le militantisme LGBT, résultant à la fois d'une mécompréhension des valeurs défendues par chaque camp et du recours à des cadres référentiels dissemblables. A travers l'analyse de cette affaire, des clivages manifestes ont pu être mis en lumière entre un activisme féministe *queer* et le mouvement LGBT dominant, dont l'agenda, surreprésenté dans la sphère médiatique, monopolise la scène des revendications. Et même s'il s'agit là d'un partage problématique et quelque peu arbitraire, tant il existe un complexe enchevêtrement des forces mobilisatrices, il se trouve néanmoins des différences incompressibles entre le féminisme *queer* et le mouvement LGBT institutionnalisé, une division que tend à démontrer les dissensions survenues au cours de cette « affaire de la statue Jeanne d'Arc ».

Pour finir, au même titre qu'il est essentiel de prendre en compte les désaccords pour parvenir à l'esquisse définitionnelle d'une action ou happening *queer*, il est également nécessaire de s'intéresser au foisonnement des interprétations parfois voisines, parfois contradictoires, suscitées par le rhabillage de la statue. Comment interpréter cette action sur la statue Jeanne d'Arc ? Quel sens lui donner ? Ces interrogations ont préoccupé la sphère médiatique locale et régionale, ainsi que les milieux LGBT pendant quelques semaines. Pour revenir une nouvelle fois aux propos de Stanley

[9] HEINICH, N. (1997). *L'art contemporain exposé aux rejets. Études de cas.* Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon. p. 208.
[10] *ibid*.

Fish, ce foisonnement interprétatif relève de principes qu'il résume à la sentence suivante : ce sont les lecteurs qui font le texte[11]. Stanley Fish s'oppose effectivement aux conceptions néopositivistes qui voudraient que le sens d'un texte – dans le cas du rhabillage de la statue, on parlera d'action – s'identifie à celui donné par l'auteur – ici, les auteur.e.s[12]. Mais il ne défend pas pour autant une position relativiste qui viserait à accepter toutes sortes d'interprétations sans contrainte aucune. Au sujet des pratiques interprétatives, Catherine Elgin explique que :

> « Les croyances et les anticipations fournissent des systèmes de catégories ou d'espèces [*kinds*] qui structurent ce que nous percevons. [...] La capacité à décrire, représenter ou reconnaître quelque chose requiert la maîtrise d'un système de catégories dans les termes duquel ce domaine est organisé. Acquérir une telle maîtrise suppose d'apprendre quelles sont les étiquettes (verbales ou pas) qui appartiennent au système, quelles distinctions elles marquent dans le domaine, comment de telles distinctions peuvent être reconnues »[13].

L'analyse de ce travail d'interprétation et de négociation, de décodage dirait Stuart Hall[14], sera l'une des préoccupations principales de ce chapitre. A travers les commentaires, réactions et prises de position suscités par le rhabillage de la statue, le choix d'une analyse pragmatique des discours s'est imposé pour comprendre ce qui a fait débat. Un tel recours se justifie par le fait que le matériel collecté s'apparente à des pratiques interprétatives en action, puisque exprimées en « situation réelle ». Ce sont effectivement les très nombreux commentaires d'internautes rédigés à la suite

---

[11] « Les interprètes ne décodent pas les poèmes, ils les font [*they make them*] ». FISH S., « Comment reconnaître un poème quand on en voit un » *op. cit.* p. 62.

[12] Dans le domaine de la sociologie des médias et de la réception, cette conception mécanique de la communication est développée dans le modèle dit de la « seringue hypodermique » élaboré par Harold Lasswell, où les messages des industries culturelles agissent directement, sans aucune interaction sociale, sur un destinataire passif. Ce modèle est notamment développé dans l'ouvrage : LASSWELL, H. (1971/1927). *Propaganda in the World War*. Cambridge (MA) : The MIT Press.

[13] ELGIN, C. (1994). Connaître et faire. In N. Goodman, & C. Z. Elgin, *Reconceptions en philosophie*. Paris : Presses Universitaires de France. p. 5-6.

[14] HALL, S. (2008). Codage/décodage. In *Identités et cultures, Politiques des* Cultural Studies. (169-183). Paris : Editions Amsterdam.

d'articles postés sur des sites ou blog internet qui vont fournir l'essentiel des données sur lesquelles s'appuie ce travail[15]. L'idée défendue dans cette étude de commentaires d'internautes est celle que les formes informatisées de communication, comme elles peuvent apparaître dans les forums de discussions, sont parties prenantes de la production de savoirs et d'opinions. Le potentiel des espaces numériques à « créer des opportunités pour les citoyens de discuter des événements d'actualité »[16], et la participation des lecteurs et lectrices au débat accordent à l'outil internet une valeur démocratique[17]. A cette étude des commentaires s'ajoutera l'examen des analyses de « seconde main », des articles aux réflexions plus générales, qui tentent de faire la synthèse des événements en insistant sur certaines dimensions de l'affaire. Tout le matériel analysé est issu d'internet, parmi lequel une vingtaine d'articles (existant parfois en version papier) et assimilés-articles (des posts sur des blogs), des communiqués de presse (3), des interviews (3), et environ deux cents commentaires d'internautes.

Le chapitre se divise en quatre parties et suit la logique du déroulement chronologique des faits, tentant de rendre compte au mieux de l'évolution des prises de position à mesure de l'avancement de la situation. « Du rhabillage de la statue Jeanne d'Arc à la naissance d'une affaire », la première partie s'intéresse à l'émergence de l' « affaire » et en présente les différents acteurs. La deuxième partie, « les diverses lectures de l'action », offre une analyse de la pluralité des

[15] L'ensemble des commentaires est retranscrit en annexe. Pour faciliter leur consultation, les commentaires sont tous numérotés et classés par site internet et date de publication. Par exemple, le commentaire 82TE fait référence au 82e commentaire du site Têtu.com publié le 04/03/2010.

[16] COE, K., KENSKI, K. & RAINS A. S. (2014). Online and Uncivil ? Patterns and Determinants of Incivility in Newspaper Website Comments. *Journal of Communication, 64*, 659.

[17] Pour Zizi Papacharissi, la communication à l'ère d'Internet a des implications diverses pour le débat démocratique, alors que les effets démocratiques d'Internet et des technologies qui l'entourent peuvent mettre un terme au déclin présumé de la sphère publique, il n'en reste pas moins que ces nouvelles technologies de communication « induisent fréquemment des discussions fragmentées, absurdes, et enragées [...] ce qui est loin d'attester d'une sphère publique viable ». PAPACHARISSI, Z. (2002). The virtual sphere : The Internet as the public sphere. *New Media & Society, 4*. p. 10.

interprétations de l'action avant la révélation de l'identité des auteurs et de leurs intentions. La troisième, « *J. Pin'Dark*, une action *queer* », se focalise sur l'action elle-même et sur le discours du collectif Urban Porn. La quatrième partie enfin s'attache à mettre en évidence les dissensus provoqués par cette action Jeanne d'Arc, qui sont autant de révélateurs des dissidences politiques, militantes et stratégiques qui se font jour au sein des mouvements LGBT, en particulier entre militantisme *queer* et militantisme LGBT dominant.

1. Du rhabillage de la statue à la naissance d'une affaire

a. Indices, pistes, soupçons et témoignages : une enquête journalistique

Le lendemain du rhabillage de la statue Jeanne d'Arc, *La Voix du Nord* titre « Lille : la statue Jeanne d'Arc déguisée en rose avec des slogans provocateurs »[18]. Après un bref descriptif de l'action sur la statue « ornée d'oriflammes et pancartes aux slogans provocateurs pro-gays ou dénigrant le récent débat sur l'identité nationale », le journal régional insiste sur le mystère qui entoure les signataires de cet acte. Plusieurs hypothèses sont soulevées : s'agit-il d'une « mauvaise blague d'étudiants » ou bien d'une « action choc teintée de politique de militants de la cause homosexuelle ? ». L'Egide, que l'on présente comme une « structure régionale qui regroupe 24 associations lesbiennes, gay, bi et trans » et à qui le quotidien accorde d'emblée une légitimité dans l'expertise de cette affaire, « condamne fermement » cette action et porte ses soupçons sur l'extrême droite, moyen pour cette dernière de discréditer les militants LGBT. Pour finir, *La Voix du Nord* indique que « la Mairie de Lille [...] ne déposera pas plainte en l'absence de dégradations ». Les principaux éléments et acteurs de l'affaire de la statue Jeanne d'Arc sont déjà présents dans cette brève publiée le mardi 23 février 2010 : des « militants de la cause homosexuelle » aux pratiques assez « radicales », à tout le moins contraire aux pratiques défendues par d'autres « militants de la cause homosexuelle », ceux-ci représentés par l'Egide, et pour finir, l'extrême droite qui ne va pas tarder à réagir à l'affaire.

[18] Pour rappel, toutes les références de cette affaire sont reportées dans les sources.

Mercredi 24 février 2010, *La Voix du Nord* consacre un article beaucoup plus long au sujet du rhabillage de la statue, où au titre de la veille a été rajouté « les associations homosexuelles écœurées ». L'action y est décrite avec plus de précisions, la statue équestre avait un « accoutrement flashy avec oriflammes au slogan pro-LGBT (lesbiennes, gays, bi, trans) provocateurs : "Godes save the Queers (homosexuels)" ». Le journal indique la présence d'une pancarte « dans un langage cru et avec un doigt d'honneur » sur laquelle était inscrit « Je ne suis pas la pucelle catho fasciste pour qui on m'fait passer ». Tout comme la veille, le quotidien s'interroge sur les auteurs, les slogans « provocateurs » sont autant d'indices pour porter les soupçons sur des militants LGBT. Mais l'hypothèse de la blague estudiantine reste plausible et est appuyée par le précieux témoignage d'une commerçante de la place ayant assisté en direct à la scène. Interrogée par le journal, la gérante du bar-tabac raconte : « Ça s'est passé vers 15h30. Ils étaient huit jeunes. Les filles étaient déguisées en danseuses avec des collants roses. Il y en a une, on aurait dit une punk et elle s'est même rasé la tête. Deux garçons les filmaient. Ils avaient l'air de bien s'amuser. C'était folklorique. Cela a duré une demi-heure ». La commerçante a même été en contact direct avec l'un.e des auteur.e.s du rhabillage, elle poursuit : « Je lui ai demandé ce qu'ils faisaient. Elle m'a répondu que c'est des étudiants de la fac, pour des travaux d'arts plastiques ». Mais, dubitative, elle termine : « certaines poses qu'elles prenaient, ce n'était pas de l'art plastique… C'est curieux quand même ».

L'enquête du quotidien se poursuit avec les déclarations de Christelle Olivier, présidente de l'Egide, consternée par cet acte : « c'est abracadabrantesque », « c'est navrant ». Elle se désolidarise de ce type d'actions « ce n'est pas du tout notre façon d'agir pour faire évoluer les choses ». Un extrait du communiqué de presse de David

& Jonathan, une association membre de l'Egide[19], corrobore ces propos : « ce genre de comportements irresponsables ne fait qu'attiser une forme d'homophobie de plus en plus prégnante ». Les soupçons se portent alors sur l'extrême gauche, une action qui, selon le quotidien, « en apparence [...] pourraient être attribué[e] aux radicaux », ce que confirme Christelle Olivier : « Ça ressemble à l'extrême gauche, aux anarchistes. Quand on pense à ça, on pense aux Flamands roses », une autre association LGBT nous précise le journal. Mais pour l'Egide, la thèse de la manipulation l'emporte : « On pense tous qu'il s'agit d'un coup de l'extrême droite. [...] S'ils voulaient nous discréditer, il ne s'y prendraient pas mieux ». Dernière information communiquée par *La Voix du Nord* : l'Egide envisagerait de porter plainte.

A mesure que l'enquête progresse, les hypothèses concernant l'identité des auteurs de ce rhabillage sont pour le moins disparates : sont-ce des militants LGBT radicaux, proches de l'extrême gauche, des étudiants farceurs, ou des manipulateurs d'extrême droite qui tenteraient de discréditer les militants LGBT par une action jugée trop provocante ? L'attribution de cette action est incertaine, ce qui semble indiquer un problème quant à sa lisibilité. Rapidement, l'hétérogénéité du milieu militant homosexuel lillois ne fait aucun doute, des sensibilités différentes dans les manières de militer se font jour, et ce, malgré le fait que le journal présente ce milieu comme homogène en évoquant indistinctement « les associations homosexuelles écœurées ».

[19] David & Jonathan est une association de chrétiens homosexuels fondée en 1972, ayant de nombreuses antennes locales qui sont chapeautées par une structure nationale.

b. Les associations homosexuelles « écœurées », la réaction de l'Egide

Premiers à réagir à cette affaire, les « associations homosexuelles écœurées » s'expriment à travers la voix de Christelle Olivier, présidente de l'Egide, et via le communiqué de presse de l'antenne lilloise de l'association David & Jonathan. Dans ce court communiqué, publié un jour après les faits sur leur site internet, l'association, très réactive, se dédouane immédiatement de cette affaire et la condamne assez durement, y voyant une façon de « briser la paix sociale ». L'association se désole « des écriteaux […] pétris de haine de l'autre », des « propos affligeants » et des « phrases assez ineptes », et ne comprend pas l'utilisation d'insultes à caractère homophobe présentes sur la pancarte. Elle y oppose sa manière de militer se faisant « toujours paisiblement et dans le respect de toutes les différences des personnes LGBT ». Elle conclut par une question : « A qui profite le crime ? », qui peut vouloir signifier l'adhésion à la thèse de la manipulation de l'extrême droite défendue notamment par l'Egide.

En tout état de cause, il semblerait que l'extrême droite soit responsable de cette provocation pour ces associations homosexuelles « écœurées », et ce, en dépit des nombreux indices qui contredisent cette version il n'est qu'à lire les textes sur les pancartes. Mais, ce qui paraît évident pour certains ne l'est pas pour d'autres, il faudrait dès lors invoquer un problème de lecture, de maîtrise et de connaissance des codes, ce qui peut paraître assez étonnant venant d'une personne à la tête d'une importante structure régionale LGBT. En outre, ce coupable tout désigné qu'est l'extrême droite donne l'assurance de remporter une forte adhésion, du fait de la justesse morale qu'est sensé prodiguer tout combat mené à son encontre.

c. « Les homos outragent Jeanne d'Arc ! » : les droites nationales et radicales

Justement, ces associations homosexuelles ne sont pas les seules à réagir vivement à cette affaire, des mouvements identitaires et/ou nationalistes français, proches de l'extrême droite pour certains, ou appartenant à la branche traditionnaliste ou intégriste du catholicisme, sont tout aussi prompts à répondre à cette « provocation ». Plus qu'une provocation, de nombreux commentaires et articles voient dans cette action un outrage. Or ce terme renferme une signification extrêmement forte, un outrage selon *Le Robert* est une « offense ou injure extrêmement grave (de parole ou de fait) » et par extension un « acte gravement contraire (à une règle, à un principe) »[20].

Par ailleurs, afin d'éviter tout abus de langage, plutôt que d'employer le terme « extrême droite », il sera fait usage de l'appellation « droites nationales et radicales », empruntée au lexique des politologues Jean-Yves Camus et René Monzat et développée dans leur ouvrage *Les droites nationales et radicales en France. Répertoire critique*[21]. Cette expression semble plus appropriée pour définir ces mouvements que l'on place à l'extrême droite de l'échiquier politique français. Effectivement, l'utilisation de ce terme « extrême droite » ne renseigne en rien sur l'hétérogénéité et la complexité de ce à quoi il renvoie. En outre, l'usage de manière générique et indistincte qui est fait de ce terme tendrait plutôt à brouiller la compréhension de ce phénomène. Jean-Yves Camus et René Monzat signalent que :

---

[20] REY-DEBOVE, J. & REY, A. (dir.). (2013). *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert. p. 1772.
[21] CAMUS, J-Y. & MONZAT. R. (1992). *Les droites nationales et radicales en France. Répertoire critique*. Presses universitaires de Lyon.

> « plusieurs groupes qui en font indubitablement partie refusent avec énergie de s'y laisser cataloguer la césure avec la droite traditionnelle est intellectuellement claire mais organisationnellement difficile à situer. Le terme le plus facile d'emploi "extrême droite" a pour défaut principal de suggérer une droite qui surenchérirait sur les valeurs de la droite classique. Il n'en est rien : l'extrême droite refuse les valeurs de la droite classique (mais tous les courants ne rejettent pas toutes les valeurs), et bâtit contre la droite républicaine et démocrate héritière de 1789 un système fondé sur des valeurs différentes »[22].

Les deux auteurs concèdent qu'il n'existe « aucune définition permet[tant] de regrouper les différentes cultures politiques d'extrême droite [....] »[23]. Dans son ouvrage *Extrême France. Les mouvements frontistes, nationaux-radicaux, royalistes, catholiques traditionalistes et provie,* Fiammetta Venner se risque à une définition générale de ce qui est appelé communément « extrême droite ». Après avoir établi une cartographie des différentes mouvances qui la constituent : catholiques traditionalistes, nationaux-radicaux, frontistes, royalistes, pro-vie, elle rappelle que :

> « il s'agit d'une nébuleuse de groupes et d'associations partageant le souci réactionnaire d'une vie en société fondée sur des valeurs naturalisantes et/ou religieuses encadrée par un système politique contraignant d'ordre et de hiérarchie »[24].

Cette mise au point permet d'apporter des précisions sur ces réactions scandalisées suscitées par le rhabillage de la statue de Jeanne d'Arc et émises sur internet. Cette action a ainsi été relayée par des sites internet tenus par des agences de presse[25],

---

[22] *ibid*. p. 5.
[23] *ibid*.
[24] VENNER, F. (2006). Extrême France. Les mouvements frontistes, nationaux-radicaux, royalistes, catholiques traditionalistes et provie. Paris : Editions Grasset & Fasquelle. p. 18.
[25] Des agences de presse de type salonbeige.com, novopress.com, fdesoche.com, etc., se décrivent comme indépendantes et alternatives, et s'inscrivent contre le « prêt-à-penser » des médias traditionnels. Elles font partie de la nébuleuse blogosphère identitaire et nationaliste comme l'indique la très précise cartographie établie par Linkinfluence en partenariat avec le journal *Le Monde.* Voir MESTRE, A. & MONNOT, C. (2011). Les familles de l'extrême droite sur le Net. *Le Monde*. En ligne : http://www.lemonde.fr/politique/article/2011/07/04/les-familles-de-l-extreme-droite-sur-le-net_1544700_823448.html (consulté le 12/09/2012).

ceux d'organisations lilloises proches de la mouvance identitaire[26] et ceux ne dissimulant pas leur proximité avec le traditionalisme ou l'intégrisme catholique[27].

De virulents propos sont proférés à l'encontre de cette l'action et de ses auteurs dans les articles et commentaires laissés sur la Toile. Le site internet de la Maison Flamande (Vlaams Huis), association se présentant comme défenseur de l'identité française et possédant à local à Lambersart, commune limitrophe à Lille, dépeint l'action en ces termes : « un commando de la mouvance "gay bi trans lesbien", a profané la statue de Jeanne d'Arc », un rhabillage que les auteurs de l'article jugent « insultan[t] à l'égard de notre Histoire et de la religion catholique ». Pour eux, la couleur rose du déguisement de la statue « ne laisse pas trop de doute sur les auteurs de cette provocation, calicots où étaient inscrits des slogans politiques et communautaristes » le titre sarcastique de l'article est d'ailleurs sans ambiguïté : « les extrémistes de la cause homosexuelle s'affolent ». Il est à noter que cette statue équestre de Lille est la réplique de celle en bronze doré située place des Pyramides à Paris, érigée en 1874 par le sculpteur Emmanuel Frémiet, et autour de laquelle est

---

[26] La mouvance identitaire est extra-parlementaire. Principalement, elle conteste en bloc l'ordre établi et est, sur de nombreux points, plus radicale que le Front National. Avec un esprit national-révolutionnaire, elle joue de l'exacerbation des particularismes ethniques, à la fois régionaliste, nationaliste et européiste mais avec pour objectif commun la défense de l' « Occident » contre la mondialisation, forcément diluante, contre le danger de l'impérialisme américain et l'expansion de l'Islam, et finalement contre tout métissage ethnique (en cela elle est proche d'un racisme ethno-différentialiste). Pour un décryptage de cette mouvance voir l'article de FRANÇOIS, S. (2009). Réflexions sur le mouvement « identitaire ». En ligne sur le site *Fragments sur les temps présents* http://tempspresents.wordpress.com/2009/03/03/reflexions-sur-le-mouvement-identitaire-12/ (consulté le 05/06/2011). Il faut ajouter que la mouvance identitaire est très active sur internet et les réseaux sociaux, ce qui lui permet de pratiquer une sorte d'agit-prop.

[27] Il faut observer une différence entre l'intégrisme catholique et le traditionaliste catholique. Selon Jean-Pierre Camus et René Monzat, l'intégrisme religieux est « une pratique stricte des prescriptions religieuses, refusant d'admettre la distinction entre droit civil et droit religieux, et prenant position pour un Etat théocratique ». La distinction entre l'intégrisme catholique et le traditionalisme survient après le Concile de 1963-1965, il est alors surtout question d'un « maintien de la liturgie dans sa forme antérieure à Vatican II ». In CAMUS, J-Y & MONZAT, R. (1992) *Les droites nationales et radicales en France. Répertoire critique. op. cit.* p. 11-12. Cependant dans les deux cas, on note un refus strict d'une laïcisation des questions publiques d'ordre moral (avortement, mariage homosexuel, lois sur la bioéthique, des prises de position qui s'illustrent par la fronde courant 2011 contre l'enseignement dans certains manuels scolaires de la « théorie du genre », et la cabale menée contre l'ABC de l'égalité en 2014).

organisé chaque année au 1er mai le défilé du Front National. Le sculpteur en a fait plusieurs copies dont celle de Lille en bronze volée en 1918, elle est finalement remplacée en 1925 et ne connaît pas d'autres tourments, jusqu'au rhabillage du 22 février 2010…

Contre-info.com, un autre site internet dont l'objectif est de proposer « une information alternative en réponse à la manipulation des médias », accrédite cette thèse, il s'agit bien pour eux d'une énième « provocation homosexuelle », qui fait suite à plusieurs autres outrages qualifiés d' « homofolie ». « Ras le bol de cette provocation perpétuel… Que devons nous faire pour que cela cesse !! » (3CI)[28] peut-on lire dans un commentaire posté le même jour sur le site. « Cet acte fait suite aux multiples provocations de l'association Flamands roses, mouvement extrémiste privilégiant la provocation et l'outrage pour faire passer leur message ultra-minoritaire » apprend-on également sur le site de la Maison Flamande. Il faut rappeler que, dès sa création en 2008, la Maison Flamande avait déjà eu maille à partir avec cette association les Flamands Roses qui, faisant partie du Comité de vigilance antifasciste de Lille, avait manifesté contre la présence de cet établissement. Même ton scandalisé sur le site vigilignis.hautetfort.com où il est annoncé dans l'article : « Les anglais ont beau être partis la Sainte patronne de la France a encore du boulot... Quoi de mieux pour commencer la semaine que de s'adonner à une petite provocation gratuite ? Il faut dire que cette activité est à la mode, au point que la France aurait intérêt à l'ériger au statut de sport national, voire à exiger qu'elle devienne une discipline olympique... ». Effectivement, cette « action Jeanne d'Arc » succède à d'autres affrontements, dont un en particulier, qui eu lieu quelques jours auparavant, opposant des groupes

[28] Les commentaires des internautes sont retranscrits tels quels, sans correction de l'orthographe, de la syntaxe et des coquilles. Si toutefois la compréhension de certains commentaires peut en être altérée, une note explicative sera insérée en bas de page.

catholiques et les milieux LGBT à Paris lors du *Kiss in* du 14 février 2010 organisé contre l'homophobie sur le parvis de l'église Notre-Dame. Lieu symbolique, ce parvis est souvent le théâtre de heurts, de manifestations d'Act Up Paris ou des Panthères Roses contre la venue du Pape Benoît XVI par exemple.

Le site vigilignis.hautetfort.com s'appuie principalement sur l'unique témoin de la scène, la commerçante de la place, dont les propos ont été rapportés dans *La Voix du Nord*. Selon le site, l'action se serait terminée par « une séance photo aux poses nettement ambiguës ». Enfin, l'auteur de l'article répond aux accusations de l'Egide concernant ses soupçons visant l'extrême droite : « la mauvaise foi a ses limites, s'insurge-t-il, il s'agirait quand même de ne pas pousser mémé dans les orties ! ». Et un commentaire de répondre : « Bien sûr ! Et c'est des cathos qui brûlent des églises pour se rendre intéressants ! » (1VI). Le site lebloglaquestion créé pour « la défense "intransigeante" de la tradition catholique » continue sur le même registre. Dans son article « Des homos outragent Jeanne d'Arc ! », les auteurs condamnent les « crapules sodomites [qui] se sont autorisées à outrager scandaleusement la statue de sainte Jeanne d'Arc ! », les « profanateurs homos » aux « pancartes raffinées illustrées de doigts d'honneur avec un slogan vomitif ». Pour les auteurs des articles de ces sites internet, il n'existe aucun mystère autour des responsables de cette provocation, il ne peut s'agir que de militants homosexuels agités par le « lobby gay », expression que l'on retrouve à de nombreuses reprises dans les articles et les commentaires des internautes.

Egalement dans ces pages internet, ils sont nombreux à constater et à déplorer la différence de traitement et l'indulgence à l'égard de ce type d'« outrages », principalement du fait que la Mairie de Lille (tenue par le parti socialiste) ne portera

pas plainte puisque aucune dégradation n'a été constatée une absence de condamnation qui nourrit le sentiment d'injustice et d'iniquité. « La mairie de Lille, à qui appartient la statue, ne déposera pas de plainte... Qui ne dit mot consent ? » annonce le site de la Maison Flamande et de poursuivre : « Quelle aurait été la réaction des responsables politiques si un commando avait recouvert la mosquée de Lille de calicots provocateurs ? Imaginez le même type d'action menée par des militants qui auraient voilée Jeanne d'Arc afin de dénoncer l'islamisation de notre région. Quelle aurait été la réaction du système ? Une dure répression, sans aucun doute ». Un commentaire sur le site contre-info.com dénonce « le deux poids deux mesures [...]. Il serait "sympa" de déguiser de la même façon un symbole sioniste ou gauchiste de la ville. Juste pour voir la réaction... totalement différente bien sur ». Ce rhabillage est donc vécu comme une provocation puisqu'il s'attaque à Jeanne d'arc, symbole d'unité et d'identité nationale, et qui, pour beaucoup, entérine les racines chrétiennes de la patrie. Ce geste outrageant conforte les auteurs de ces sites internet et des commentaires postés dans le sentiment qu'ils partagent de la poussée d'un racisme anti-blanc, anti-français, et de l'impunité dont bénéficieraient de tels actes[29]. Nombreux sont ceux également à pointer du doigt le danger de l'islamisation de la France face à Jeanne d'Arc « symbole national d'unité qui a le malheur de rappeler que la France ne date pas de la Révolution Française, a des racines profondément

[29] Le racisme anti-blanc est une notion qui a été popularisée par les tenants des droites nationales et radicales. Elle met en avant les discriminations que subiraient certains individus du fait de leur appartenance à la « race » blanche. Or cette notion est hautement problématique dans le sens où, comme le souligne Joao Gabriell, elle « confon[d] ce qui relève des *émotions*, de la *colère* et ce qui a trait aux *discriminations*. En d'autres termes, c'est confondre les relations interpersonnelles et les rapports sociaux. [...] Il ne peut y avoir de commune mesure entre les positions de ceux qui, discriminés, peuvent insulter par rage, et ceux qui se retrouvent privilégiés par un rapport social. Considérer le racisme anti-blanc c'est tenir pour équivalent des barrières sociales concrètes telles que des discriminations à l'embauche ou au logement, et des insultes qui peuvent toucher des personnes, sans être le reflet de pratiques structurelles concrètes. En effet voit-on son CV refusé en France parce qu'on est blanc ? ». GABRIELL, J. (2012). *De l'urgence d'en finir avec le « racisme anti-blanc »*. En ligne http://lmsi.net/De-l-urgence-d-en-finir-avec-le#nb1 (consulté le 23/05/2013).

chrétiennes et, plus grave encore, qu'elle ne ploie pas devant les exigences et intérêts particuliers de quelques extrémistes » commente le site vigilignis.hautetfort.com.

Voici donc les premières réactions de ces mouvements des droites nationales et radicales française dont l'une des préoccupations principales est la revendication de l'importance des racines françaises et chrétiennes. Un ton violent et scandalisé caractérise la plupart de ces prises de position, une attitude qui s'aggravera lors de la découverte des auteurs, allant même jusqu'à l'usage de menaces.

d. « Une contribution intéressante » : le soutien des Flamands Roses

Enfin, pour compléter le tableau des réactions advenues très rapidement après ce rhabillage, il faut évoquer le communiqué de presse des Flamands Roses, cette association présentée comme proche de l'extrême gauche par Christelle Olivier, la présidente de l'Egide, et comme un « mouvement extrémiste privilégiant la provocation et l'outrage pour faire passer leur message ultra-minoritaire » par les auteurs du site internet de la Maison Flamande. Sur leur site internet, les Flamands Roses se définissent comme une « association militante et conviviale », créée en 1988 et dont « les buts principaux sont la lutte contre les discriminations et la reconnaissance des homosexuels ». Contacté.e.s par le quotidien *La Voix du Nord* afin de donner leur avis sur l'action Jeanne d'arc, les Flamands Roses avaient dit ne pas être au « courant de cette histoire ». Face à la polémique grandissante, ils et elles ont souhaité intervenir par communiqué, insistant non pas tant sur l'action elle-même mais plutôt réagissant à l'article publié la veille dans le quotidien régional.

Dans l'action menée quelques jours plus tôt, l'association décèle des questions relatives à l'homosexualité, la transidentité et l'identité nationale. Elle se montre

« surprisES par le titre et le contenu de l'article » de *La Voix du Nord* et ne se reconnaissant pas dans les prises de position des « associations homosexuelles écœurées », ce qui signalerait une nouvelle fois les dissensions au sein du milieu LGBT lillois. Selon les membres des Flamands roses, il n'y aurait pas grand mystère autour des auteurs de cette action, qui « ont su joindre le politique au ludique », les invitant même à prendre contact avec eux, pensant partager des valeurs et les luttes communes. Quant à l'absence de signature, ils y voient une manière pour mieux « se concentrer sur les idées ».

En revanche, ce sont davantage les propos des associations homosexuelles et leur décision de porter plainte qui les consternent. « Au nom de qui et au nom de quoi » s'interrogent les Flamands roses, soulignant au passage la question de la légitimité des forces représentatives. L'association lilloise dénonce les déclarations de ces associations qui s'arrogent le droit, selon eux, de juger de ce qui est une bonne ou une mauvaise image de l'homosexualité. Ils et elles poursuivent : « cela est évidemment absurde : qu'est-ce qu'une bonne image de l'homosexualité ? Une homosexualité hétérosexuelle peut-être ? Et qui décide de la bonne ou de la mauvaise image ? Nos parents, nos psychiatres, nos juges, nos policiers, nos législateurs, nos gouvernants ? Soyons sérieuSEs alors : nous, les homos et les trans, avons de toute façon une mauvaise image dans cette société globalement homophobe et transphobe ». Ils concluent en énumérant les différentes actions menées depuis la création de l'association[30], rappelant que l'association tire sa légitimité de son expérience militante et politique et non pas d'un quelconque statut de représentant ou président de telle ou telle structure militante. Les Flamands Roses terminent sur une mise en

[30] Les Flamands roses sont à l'initiative de la reconnaissance par la France de la déportation des homosexuels pendant la Seconde Guerre Mondiale, de la création à Lille de la Lesbian & Gay pride, de l'ouverture du centre LBGT de Lille Nord Pas-de-Calais (le centre « J'y suis j'y reste »), de l'invention de la première journée contre l'homophobie, etc.

garde : « Nous n'apporterons aucune aide à des homos ou à des trans dont le projet ne se résume pour nous qu'au pur et simple maintien de l'ordre hétérocrate », insistant une nouvelle fois sur leur volonté de se dissocier d'autres formes de militantisme jugées réactionnaires, en se plaçant clairement en porte-à-faux par rapport au discours de la présidente de l'Egide.

Quelques jours ont donc suffit pour que se distinguent nettement les différents acteurs de cette affaire Jeanne d'Arc : les médias régionaux qui se veulent les justes transcripteurs de l'acte, les associations homosexuelles lilloises qui le réprouvent, celles qui au contraire le saluent, les mouvements issus des droites nationales et radicales qui le conspuent et enfin les auteurs du rhabillage toujours inconnus à cette date[31]. Des opposants et des partisans, qui tous défendent publiquement leurs prises de position par l'intermédiaire de communiqués de presse ou via des blogs et des sites internet. Menée dans l'espace public, cette action a favorisé des interventions publiques contradictoires, qui sont typiquement celles en jeu dans la définition de ce qu'est une « affaire ». Dans son ouvrage consacré à l'étude de cas de rejet de l'art contemporain, la sociologue Nathalie Heinich analyse la polémique et les débats qui ont entouré la construction dans la cour du Palais-Royal en 1986 de l'œuvre *Les Deux Plateaux* de Daniel Buren, une œuvre communément appelée les colonnes de Buren[32]. C'est un cas exemplaire, selon Nathalie Heinich, de prises de position publiques bien marquées, qu'elle examine ainsi :

> « [...] l'expression publique d'une opinion a souvent partie liée avec l'indignation, elle-même révélatrice (plus encore sans doute que l'admiration) d'un profond investissement des valeurs au nom desquelles s'exprime l'accord ou le désaccord.

[31] Voir les sources de cette « affaire » où les registres argumentatifs sont présentés selon les différents acteurs et milieux.

[32] HEINICH, N. (1997). Les colonnes de Buren au Palais-Royal : ethnologie d'une affaire. *L'art contemporain exposé aux rejets, Etudes de cas. op. cit.* p. 35-73.

> Exprimée en privé, l'indignation est un puissant révélateur des valeurs d'une personne exprimée publiquement, elle indique (entre autres) la capacité de ces valeurs à être considérées comme intérêt suffisamment général pour mériter l'effort d'une sortie hors de la sphère privée exprimée publiquement et collectivement, elle signale leur degré d'investissement par une communauté de citoyens, et non plus seulement par des individus isolés et, corrélativement, leur pouvoir de généralisation, leur capacité à fédérer un grand nombre de personnes autour d'une "cause" »[33].

Effectivement comme le note Nathalie Heinich, l'indignation soulevée par l'action sur la statue Jeanne d'Arc, mais aussi les réactions de soutien et d'adhésion à ce happening, sont autant de prises de position tranchées qui sont des marqueurs propre à l'affaire. Le phénomène se poursuit et s'amplifie les jours suivants dans les commentaires laissés par les internautes sur la Toile.

[33] *ibid*. p. 35-36.

2. Les diverses lectures de l'action

Le déclenchement des événements survenus à la suite de ce « rhabillage » de Jeanne d'Arc a tout d'une affaire. Alors que le scandale, rappelle Nathalie Heinich, « exige une certaine unanimité dans l'indignation, l'adossement à des valeurs considérées comme absolues, partagées par tous »[34], l'affaire soulève de nets clivages entre différents systèmes de valeurs, matérialisés dans ce cas précis par les prises de positions, contradictoires, et des oppositions qui semblent insurmontables. Les précisions apportées par Luc Boltanski indiquent également que :

> « dans les affaires, c'est toujours de la justice qu'il est question même lorsque, comme c'est le plus souvent le cas, elle n'aboutissent pas devant l'appareil judiciaire. Dans une affaire, celui ou ceux qui protestent le font parce que leur sens de la justice a été offensé »[35].

Concernant l'affaire de la statue Jeanne d'Arc, ce sentiment d'offense est particulièrement observable dans le cas des prises de position des « associations homosexuelles écœurées », notamment dans la perspective d'un dépôt de plainte. Mais c'est surtout dans les réactions d'indignation des mouvements issus des droites nationales et radicales que le sentiment de provocation ou d'outrage transparaît de manière évidente. Loin d'un inoffensif rhabillage aux allures de plaisanterie, il est question ici d'une véritable atteinte aux valeurs tenues comme universelles et immuables. Par ailleurs, Luc Boltanski considère une autre dimension d'importance dans la constitution d'une affaire, à savoir la transition du particulier au général, manifeste ici dans l'évolution d'un événement purement local à une affaire au

[34] HEINICH, N. (2005). L'art du scandale. Indignation esthétique et sociologie des valeurs. *Politix, 71*(3). p. 125.
[35] BOLTANSKI, L. (1990). Une sociologie de la dispute. *L'amour et la justice comme compétences*. Paris : éditions Métailié. p.24.

retentissement national, processus rendu possible grâce à une forte mobilisation des opinions dans chaque camp. Luc Boltanski précise :

> « L'auteur d'une dénonciation publique demande, en effet, à être suivi par un nombre indéfini, mais nécessairement élevé, de personnes (par "tous" par "tous ceux qui comptent" par "tous les hommes de bien", etc.). La cause qu'il défend enferme une prétention à l'universalité. Partant d'un cas singulier mais exemplaire, elle concerne tout le monde, en sorte qu'il n'existe pas de limites naturelles à la taille que peuvent revêtir les affaires. [...] Les opérations accomplies par les affaires, qui contribuent à leur façon, à faire et à défaire des groupes, sont ainsi toujours associées à des déplacements entre "cas particulier" et "intérêt général", le singulier et le collectif. Pour conduire à une affaire et la soumettre au verdict de l'opinion, il faut en effet éprouver les capacités de généralisation qu'enferme un incident qui, à l'origine, est purement local »[36].

Et cette affaire de la statue prend résolument une tournure nationale lorsque la presse spécialisée LGBT en fait écho. Avant d'aller plus loin, il convient de donner un éclairage quant à cette presse spécialisée. La presse communautaire demeure un outil indispensable à la libération d'espaces d'expression et de visibilité pour les personnes LGBT. Abordant des thèmes politiques, culturels et bien sûr des questions de santé, cette presse a joué, et joue toujours, un rôle dans la construction d'une communauté. Pourtant cela n'est pas s'en poser certaines difficultés, notamment quant en enjeux sous-tendus dans son statut de presse minoritaire. Dans une étude sur les médias panafricains francophones, Carmen Diop cherche à comprendre la place des médias des minorités ethniques[37]. Alors qu'ils peuvent apparaitre comme « des vecteurs privilégiés de discours et de représentations alternatifs », ils n'en sont pas moins soumis au discours dominant. Ainsi selon Carmen Diop, ces médias oscillent bien

[36] BOLTANSKI, L. (1990). L'affaire comme forme sociale. *L'amour et la justice comme compétences. op. cit.* p.301.

[37] DIOP, C. (2013). Point de vue situé : médias panafricains francophones et reproduction des rapports de pouvoir – Années 1980/1990. *e-migrinter, 10*. p. 61-78. Voir également l'intégralité du numéro 10 de la revue *e-migrinter* : COSSEE, C. NAVARRO, L. RIGONI, I. & SAITTA, E. (dir). (2013). *e-migrinter, 10,* « Genre et imbrication des rapports de domination dans les médias des minorités ethniques ».

souvent entre une intériorisation et une démarcation des pratiques hégémoniques, et c'est là que réside toute l'ambiguïté de la position liminaire de cette presse. Ce constat peut également être établi concernant la presse minoritaire LGBT où la tension entre résistance et hégémonie est difficilement résoluble.

Ceci étant précisé, il est dès à présent envisageable de s'intéresser au contenu des articles de la presse LGBT sur l'action de la statue Jeanne d'Arc en question. Le site de presse Yagg.com[38] reprend des extraits de l'article de *La Voix du Nord* et propose aux lecteurs la quasi intégralité du communiqué des Flamands Roses. Very-Friendly.fr, site internet créé par des Lillois[39], lance le débat en titrant « Faut-il donner une bonne image de l'homosexualité ? Polémique associative à Lille » . Il rapporte une nouvelle fois les propos que l'on prête à l'Egide, mais qui n'ont jamais été explicitement formulés. L'auteur de l'article insiste sur la dimension polémique de la situation, observant à propos de l'action que « les associations locales se livrent une bataille idéologique et verbale sur le symbole de cet acte ». Puis il laisse une place pour un court extrait du communiqué des Flamands Roses et conclut en demandant l'avis des internautes : « Qu'en pensez-vous ? Faut-il donner une bonne image de l'homosexualité ou toutes les images ont elles le droit de cité ? ». Enfin, Têtu.com, le pendant numérique de la revue papier, met également en ligne un article « Qui a drapé de rose la statue Jeanne d'Arc à Lille ? ». Plus fourni, cet article fait état en premier lieu du mystère entourant l'identité des auteurs de ce rhabillage, une action qui jette le trouble dans les associations locales, mettant dos à dos deux visions du

[38] Depuis 2011, le site Yagg.com est classé le premier média social LGBT, le calcul est effectué selon les audiences enregistrées quotidiennement.

[39] Le site VeryFriendly.fr est un média participatif LGBT et de tous les gays *friendly* peut-on lire sur l'accueil du site. Dans une interview, Zoé Félix la fondatrice du site précise : « On ne se retrouvait pas forcément dans les autres sites qui existaient déjà. On avait envie d'un ton plus léger, plus ludique, plus "*friendly*". [...] On n'avait pas forcément envie d'avoir du cul, des sites de rencontres, pas uniquement des sujets militants. C'est juste un site pour les homos et les hétéros » (propos tenu dans l'émission Plus rose ma ville à Lille, voir les sources en annexe).

militantisme. De la même façon que Very.friendly.fr, Têtu.com lance le débat, proposant aux internautes d'intervenir « et vous, de quel côté penchez-vous ? », interpellation reprise en fin d'article : « et vous, que pensez-vous de ce type d'action ? ». L'auteur, Paul Parant, s'appuie sur l'article du quotidien *La Voix du Nord,* dont il raille le ton de pseudo-investigation, se plaçant en quelque sorte en expert, et c'est sans équivoque qu'il reconnait dans ce rhabillage « une action très queer », sans pour autant approfondir ce qu'il entend par-là. Puis il cite le communiqué des Flamands Roses, ne taisant pas son adhésion à leurs propos. Pour terminer, il souligne les conséquences positives produites par cette action : « la Jeanne d'Arc drapée de rose aura au moins secoué les consciences militantes de la région ».

Une volonté affichée (dans deux médias sur les trois ici) de prendre en considération les sentiments des internautes vis-à-vis de l'action est observable, avec des incitations à prendre position face à cette polémique. Ce souci de participation des internautes est rendu possible avec l'avènement du web 2.0, qui a permis, entre autres, de développer l'interactivité entre les utilisateurs. Ces encouragements ont généré soixante-deux commentaires (Very.Friendly.fr : 2, Yagg.com : 7, Têtu.com : 49) dont quatre interrogations générales ont pu être mises en évidence et qui touchaient à :

. l'utilisation de la figure symbolique de Jeanne d'arc (23 occurrences)

. le message, la portée de l'action, sa dimension provocante (21 occurrences)

. le choix de la couleur rose pour ce rhabillage (11 occurrences)

. les propos de l'Egide (11 occurrences)

a. La figure symbolique de Jeanne d'Arc

L'idée commune veut que l'on associe Jeanne d'Arc au Front National et au défilé rituel du 1er mai, place des Pyramides à Paris. Mais cette instrumentalisation de la sainte n'est pas ancienne ce n'est qu'en 1988, que le président du Front National Jean-Marie Le Pen institue le 1er mai comme jour de célébration de Jeanne d'Arc par le parti frontiste. Le choix de cette date n'est pas anodin puisque le 1er mai se situait dans l'entre-deux tours de la présidentielle, offrant au Front National une visibilité maximum. Il semblerait pourtant que l'on doive l'institution de la fête de la sainte à l'Action Française[40]. Mais bien avant cela, au cours des XVIIIe et XIXe siècle, une hagiographie entoure Jeanne d'Arc, faisant d'elle un véritable mythe séculaire. Dans le chapitre « Jeanne d'Arc à travers l'histoire » que lui consacre l'historien Gerd Krumeich, on apprend que cette figure fut tour à tour, et aussi improbable que cela puisse paraître, l'héroïne laïque d'un militantisme de gauche foncièrement anticlérical et pro-démocratie, puis, le symbole patriotique utilisé par un nationalisme de droite, afin de servir des discours de méfiance face aux ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, et enfin, l'objet de culte développé par une frange radicale de l'Eglise catholique (dont les revendications aboutiront d'ailleurs à la canonisation de la sainte en 1920)[41].

Le caractère national de cette figure se développe vraisemblablement dès la seconde moitié du XIXe siècle, notamment avec les historiens français, dont Jules Michelet en

[40] Pour un historique de la commémoration de Jeanne d'Arc le 1er mai voir VENNER, F. (2006). Extrême France. Les mouvements frontistes, nationaux-radicaux, royalistes, catholiques traditionalistes et provie. op cit. p. 269-272.
[41] KRUMEICH, G. (2012). *Jeanne d'Arc en vérité*. Paris : éditions Tallandier. Voir aussi le numéro spécial « Jeanne d'Arc une passion Française ». *L'Histoire, 210*, mai 1997.

premier lieu, qui fait de Jeanne d'Arc une héroïne patriotique et anticléricale[42]. Quant à sa récupération par les droites nationales et radicales, Fiammetta Venner y voit l'ambition de se « poser en héritiers des mythes positifs de la Nation »[43], ceci à travers des commémorations annuelles, rituels qui ont l'avantage de s'inscrire profondément dans le calendrier La célébration de Jeanne d'Arc tous les 1ers mai en est ainsi la parfaite incarnation, afin de signifier la filiation avec le passé glorieux de la Patrie.

Face à ce rhabillage vécu comme la profanation d'un symbole national pour les mouvements issus des droites nationales et radicales, pour lesquels Jeanne d'Arc est la « pucelle de Domrémy », la « sainte patronne de la France », ou la « sainte jeanne d'Arc », qualificatifs témoignant du profond respect que leur inspire cette figure, les commentaires des internautes des sites spécialisés LGBT (VeryFriendly.com, Yagg.com et Têtu.com) sont tout autres. Lorsqu'il est question de la sainte, ces internautes établissent immédiatement le lien avec le Front National et le défilé du 1er mai, et reconnaissent l'instrumentalisation de cette figure pour servir des conceptions nationalistes et catholiques radicales. Voici un commentaire : « Et très bien que Jeanne d'Arc ne soit pas la propriété du FN ! Elle est le symbole de tous les français ! [...] Jeanne libérée de l'idéologie du FN ! Jeanne libérée pour conquérir l'égalité des droits LGBT ! » (33 TE). La majorité des commentaires refuse l'appropriation par le Front National de cette figure historique. De même que la plupart des internautes voient dans ce rhabillage de la statue un détournement opportun face à cette accaparation par le Front National. « Jeanne d'Arc n'appartient pas au FN » (5 TE) et un.e autre d'ajouter « détourner Jeanne d'Arc de l'extrême droite, ce ne peut être que bien » (18 TE).

---

[42] MICHELET, J. (2008/1841). *Histoire de France.* T. 5. *Jeanne d'Arc, Charles VII.* Paris : éditions des équateurs.
[43] VENNER, F. (2006). *op. cit.* p. 269-272.

Puis viennent des interrogations relatives à la sexualité de Jeanne d'Arc, qui ajoutent quelques pierres à l'édifice hagiographique de la Sainte. L'un.e suggère : « Jeanne d'Arc en rose, ça change de son côté "garçon manqué"… certains aujourd'hui pourrait penser qu'elle était lesbienne » (7 TE). Ce à quoi répond un.e autre : « Je pense très sérieusement qu'elle était lesbienne […] Je la vois comme une féministe avant l'heure, guerrière, vaillante et courageuse. » (10 TE). Plus loin, une internaute complète : « Alors là j'en ai les larmes aux yeux ! Du bonheur ! Jeanne d'Arc est l'icône gay la plus flamboyante, la plus méritante qu'on a jamais eu ! […] Moi qui suis experte dans le domaine et qui a lu des tonnes de documents la concernant, je peux vous dire que les preuves et les signes de son homosexualité se retrouvent à chaque coin de page quand on se donne la peine de les chercher et de les analyser. Il est temps de nous "approprier" nos héros ! » (38 T).

Jeanne d'Arc, proto-féministe ou icône pour la communauté LGBT ? Ces idées peuvent paraître au premier abord quelque peu farfelues et déplacées, mais elles le sont moins lorsque l'on reconsidère l'appropriation de Jeanne d'Arc par le mouvement des suffragettes en Grande Bretagne. Effectivement, lors de leur combat pour réclamer le droit de vote pour les femmes, ces militantes la tenaient pour leur sainte patronne. Pour les militantes du WSPU (Women's Social and Political Union), la figure de Jeanne d'Arc, personnifiant le courage et l'héroïsme militant, se retrouvait régulièrement dans leur iconographie (manifestations, tracts, journaux, etc.). Jeanne d'Arc a donc incarné les valeurs et les préoccupations des combats féministes menés au début du siècle dernier. Un commentaire confirme cette interprétation : « Une mystique guerrière emplie de visions et capable, avec le peu de ressources sociales qu'on laissait aux femmes à cette époque, d'accomplir la destinée à laquelle elle se sentait appelée. Je suis sûr qu'on peut en faire une icône LGBT » (2 YG). Dans son ouvrage

Transgender Warriors, Leslie Feinberg a, quant à elle, placé Jeanne d'Arc au centre d'une histoire retraçant les nombreuses tentatives de déstabilisation des normes de genre[44]. Car, pour Feinberg, le cas de Jeanne d'Arc va au delà du simple travestissement en homme, mais touche plutôt à l'expression d'un genre trouble[45].

Ainsi, l'appropriation de Jeanne d'Arc par les mouvements LGBT peut paraître moins saugrenue, ne serait-ce qu'en regard de l'évident caractère sexuellement ambigu porté par ce personnage. « Jeanne a été brûlée vive pour un acte on-ne-peut-plus lesbien à l'époque : port de vêtements masculins » (46 TE) rappelle d'ailleurs un.e internaute. Plus précisément, cette figure ne serait désormais plus la sainte patronne de la France (avec toujours un net refus de son accaparation par l'extrême droite) mais celle, en particulier, des lesbiennes : « Moi je dis bravo, pour une fois que la patronne des lesbiennes est honorée par autre chose que l'extrême droite » (37 TE). En fait, il semblerait que l'apparence masculine de Jeanne d'Arc explique ses orientations sexuelles : « Pour une fois que Jeanne d'Arc n'est pas utilisée par l'extrême droite… Et il y a pas plus Butch qu'elle alors… » (17 TE). Le travestissement en homme, associé à l'attitude guerrière et la témérité dont a fait preuve Jeanne d'Arc, sont pour ces internautes autant d'indices qui révèlent avec évidence le lesbianisme de la sainte[46]. Ces commentaires témoignent aussi de la prégnance des stéréotypes de genres qui s'inscrivent dans une acception plutôt binaire et monolithique de ceux-ci.

De toute évidence, la noblesse et l'héroïsme de l'attitude et des actions menées en son temps par la jeune fille ont fait d'elle une icône, un emblème adaptable à différentes

---

[44] FEINBERG, L (1996). *Transgender Warriors. Making History from Joan of Arc to Dennis Rodman.* Boston : Beacon Press. En particulier le chapitre consacré à Jeanne d'Arc « They Called Her "hommasse" » (pp. 31-37).

[45] FEINBERG, L (1996). They Called Her « Hommasse ». In *Transgender Warriors. Making History from Joan of Arc to Dennis Rodman.* (pp. 31-37). Boston : Beacon Press.

[46] Sur les significations sociales des vêtements et l'ordre des genres qui en découle voir les deux ouvrages de Christine Bard : BARD, C. (2010). *Une histoire politique du pantalon.* Paris : Seuil. BARD, C. (2010). *Ce que soulève la jupe. Identités, transgressions, résistances.* Paris : Autrement.

causes, aussi contradictoires soient-elles. Jeanne d'Arc est ce qu'il convient d'appeler un objet d'investissement de valeurs particulières, et son image est mobilisée pour construire une identité et un imaginaire collectif, à la manière d'une icône culturelle. Ainsi, à sa façon, ce dernier commentaire résume ces appropriations successives : « Après la Jeanne d'Arc républicaine, la Jeanne d'Arc catho, la Pink Jeanne d'Ark est en route pour faire tomber la citadelle des conformismes hétéronormés… youpi ! » (2 YG).

b. Provocation, dégradation, subversion ?

Cette action a été ressentie par certains comme une provocation. Or ce terme souffre d'une connotation assez péjorative et, si l'on veut bien s'intéresser à son étymologie, la « provocation » a un sens proche d' « incitation à », de « défi à » des valeurs auxquelles on prête généralement une dimension relativement négative[47]. Si bien que les détracteurs de cette action usent de ce terme pour la qualifier, en insistant sur son caractère contreproductif : « inutile provocation à mon avis… » (1 TE), un sentiment partagé par un.e autre internaute : « une provocation totalement inutile. […] Une provocation utile c'est quand elle répond à une attaque. Quand certains politiques ou certaines célébrités font des dérapages verbaux, c'est bien d'y répondre y compris par la provocation pour montrer que l'on existe et que l'on ne peut pas tout dire impunément sur les homosexuels » (3 TE). Et un.e autre de confirmer : « Les

[47] Lors d'un colloque abordant la question de la provocation dans l'art contemporain, Nathalie Heinich tente d'éclaircir l'usage du terme « provocation » : « Provoquer c'est donc avant tout, vouloir agir sur autrui. […] l'indifférence à l'opinion d'autrui, le souci de développer des ressources personnelles plutôt que de répondre à des attentes extérieures – ou même de les contredire, comme dans le cas de la "provocation", [témoigne d'un] intérêt inversé pour les réactions d'autrui, qui les sollicite sous forme négative plutôt que positive, mais qui les sollicitent quand même ». HEINICH, N. (2004). La transgression, entre provocation et subversion. In E. Darragon (dir.), *La provocation une dimension de l'art contemporain.* Paris : Publications de la Sorbonne. p. 166.

provocations ne servent à rien, sauf dans les pubs, les clips afin de pouvoir faire avancer les choses. Pas de provocation inutile, ceci ne ferait qu'accroitre les maux-dits des détracteurs » (VF 1). Ne jugeant pas assez « provocante » l'action, un.e internaute propose : « tant qu'à provoquer, c'est la Jeanne d'Arc de Paris qu'il faudrait habiller en rose la veille du 1er mai pour faire chier Le Pen et ses toutous » (19 TE). Il s'agit pour ces internautes d'une « provocation inutile », mettant en péril la « bonne image de l'homosexualité » et donnant toutes les raisons aux adversaires « de la cause homosexuelle » de les condamner, une « provocation inutile » à laquelle ils opposent leur conception d'une « provocation utile », c'est-à-dire légitime dans le cadre d'une réponse à une attaque par exemple. Ces réactions semblent indiquer un trouble quant à la réception de cette action, dont la cause est peut-être la signification opaque, possiblement sans motif apparent de l'action. De la provocation pour la provocation en somme.

En contrepoint, d'autres commentaires se focalisent sur l'innocuité du rhabillage, s'appuyant principalement sur l'absence de dégradation matérielle : « bof, pas de quoi fouetter un chat. [...] la statue n'a en rien été abîmée, donc pas de drame ! » (6 TE) « l'action en elle-même n'est pas particulièrement choquante » (30 TE) « une action somme toute assez bon enfant (la statue n'a pas été dégradée en elle-même [...] » (2 TE) « plutôt sympa, surtout que le monument n'a pas ete abimer ni tagué, pourquoi se choquer pour si peu ! » (41 TE) « Comme la statue n'a pas été endommagée, moi je trouve que c'est un moyen inédit de partager des valeurs, des idées, de partager-promouvoir l'esprit. » (39 TE) « Le message passe de façon fun et il n'y a pas de dégradations! Que demande le peuple! » (3 YG). Ces internautes donnent l'impression d'être plus interloqués par la disproportion que prend cette affaire et par la réaction de la présidente de l'Egide qu'ils jugent excessive. « C'est un non événement, son seul

intérêt est de montrer la pléthore d'associations dites homosexuelles » (45 TE). Cet autre commentaire confirme la dimension anecdotique, presque insignifiante de l'action, mais en signalant tout de même au passage que cet événement aura permis de révéler la multitude du milieu associatif LBGT.

D'autres internautes s'en prennent aux positions défendues par les détracteurs et leur rétorquent : « et c'est quoi une provocation utile alors ? Une provocation qui ne dérange personne ? » (2 TE) « provoc, pas provoc, sûr qu'une provocation qui ne dérange pas je ne sais pas trop ce que c'est » (24 TE). Selon eux, une provocation doit par principe déranger et secouer les consciences, et quant à savoir si cette action est une provocation certains commentaires restent réservés : « pourquoi provocation après tout, Jeanne d'Arc n'appartient pas au FN [...] En soi l'action n'a rien de choquante, en bien ou en mal » (5 TE) refusant même ce qualificatif : « cet acte n'est pas une "provocation" mais bien un outil de lutte. C'est un combat que l'on mène tous les jours en tant que trans pd gouine meufs féministe » (35 TE). Ce dernier commentaire met immanquablement sur la voie d'une interprétation *queer* de l'action. Le registre sémantique employé signale une sérieuse connaissance des modes opératoires et des enjeux d'un activisme féministe *queer* : le fait de déceler dans cette action un « outil de lutte » par exemple, mais aussi ce processus d'auto-nomination « en tant que » utilisée par l'internaute, ainsi que de s'identifier comme « trans pd gouine meufs féministe », une auto-identification multiple en contradiction avec une vision réductionniste et universaliste de l'identité « homosexuelle ».

Afin d'agrémenter leurs propos, certains internautes mettent en parallèle ce rhabillage avec des actions « coup de poing » connues de tous. Et l'encapotage de l'obélisque, place de la Concorde à Paris par Act Up Paris, le 1er

décembre 1993 (journée mondiale de lutte contre le sida), en est l'une des plus fameuses[48]. Elle demeure une action qui est restée dans les mémoires et qui symbolise le succès du militantisme de la « cause homosexuelle », et ceci même s'il s'agit d'un activisme spécifique à la lutte contre le sida : « quand Act up avait mis une capote géante sur la Concorde, était-ce une provoc ou un signal pour se bouger ? N'empêche que l'image reste, et a fait le tour du monde » (6 TE) « c'est comme la super géante capote sur l'obélisque de la Concorde ! ça marque, c'est une couleur gaie (!!) Il n'y a pas de dégradation de bien public mais usage à fin d'expression : je trouve ça original » (33 TE). La comparaison est valorisante si l'on en croit la postérité de l'action d'Act Up Paris et elle donne toute sa légitimité à l'action Jeanne d'Arc. Il s'agit encore une fois de marquer les esprits et de provoquer le débat sur des questions relatives à la situation des personnes LGBT, comme ce commentaire où la comparaison est faite avec l'emballage du Pont neuf par Christo[49] : « Là, il s'agit plutôt de faire parler de l'homosexualité. On en parle et ce n'est pas du tout vulgaire. Ce genre de happening me plait bien » (32 TE).

Enfin, plusieurs autres commentaires se réjouissent de cette action, signalant son côté humoristique et ludique : « Géniale cette action !!!! Enfin un peu d'humour subversif dans ce monde si conformiste !!! Et un message à la fois subversif et accessible !!! Bravo et merci aux inconnu-e-s qui ont fait ça !!! » (5 YG), un éloge de l'action qui semble signaler par ailleurs l'intelligibilité du message. Un autre internaute suggère :

[48] C'est avec l'aide financière et logistique de Benetton, la marque de vêtement italienne, à la sulfureuse réputation, du moins en ce qui concerne les stratégies de communication et publicitaires, qu'Act Up Paris a orchestré cette action coup de poing, dont elle seule a le secret, afin d'alerter sur la situation de la propagation du virus du sida. Ce fut un formidable coup de pub, aux retombées médiatiques inespérées, puisque l'image de l'obélisque encapotée de rose a fait le tour du monde et est restée dans les mémoires militantes. Pour le détail du déroulement de cette action, voir le récit qu'en fait Emmanuelle Cosse. (2008). *Le jour où l'obélisque de la Concorde fut recouvert d'un préservatif géant*. En ligne http://www.civismemoria.fr/contribution/?module=contrib&contrib=862 (consulté le 13/06/2011).

[49] Réalisé à l'automne 1985, l'emballage du Pont Neuf par Christo et Jeanne-Claude a suscité à l'époque son lot de polémiques (artistique, administratives, etc.) mettant en péril son exécution.

« c'est amusant, ça ressemble plutôt à un gag d'étudiant ! un peu d'humour, c'est mieux que les dégradations et les pollutions que l'on voit partout » (31 TE). De nouveau, la thèse de la blague estudiantine est évoquée, un type de plaisanterie reconnaissable à sa dimension potache et à son caractère inoffensif, et dont il est nécessaire de comprendre la tonalité humoristique et l'esprit second degré.

c. *Who is afraid of Pink ?* La signification de la couleur rose

De la même manière que l'utilisation d'insultes sur les pancartes avait provoqué étonnement, contrariété et suspicion, un autre sujet a également donné matière à réflexion pour les internautes, celui du choix de la couleur rose. Florence Tamagne constate que le rose est « l'une des couleurs les plus fréquemment revendiquée par les homosexuels »[50], alors que son usage n'est pas sans soulever des interrogations, puisque dans le sens commun cette couleur garde une connotation plutôt péjorative. Un détour par l'histoire et l'usage du rose s'impose pour mieux saisir les multiples variations significatives de cette couleur, provocant à la fois attraction et répulsion et se caractérisant par une grande ambiguïté. « L'un des aspects intéressant du rose c'est son ambivalence intrinsèque » observe Barbara Nemitz dans un ouvrage consacré uniquement à cette couleur[51]. L'aversion dont elle est la victime semble s'expliquer par le fait que longtemps elle ne fut pas considérée comme une « vraie couleur » et que ses tonalités étaient difficilement reproductibles par la main de

[50] TAMAGNE, F. (2003). Rose. In D. Eribon, (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes.* Paris : Larousse. p. 406.

[51] « Les qualités que l'on associe à la couleur rose sont assez diverses. Celles qu'on lui accorde vont de la sensibilité, la tendresse, la jeunesse, à l'artificiel, au factice, en passant par l'excentrique, le mignon, la vulnérabilité, et ce est qui plaisant et agréable. On retrouve l'utilisation de cette couleur aussi bien dans la "haute culture" et dans la culture "populaire" [...]. Le rose peut être perçu comme une couleur déplaisante, parfois même embarrassante, ou au contraire attrayante et amusante ». NEMITZ, B. (2006). Pink The Exposed Color. In B. Nemitz (ed.), *Pink*. Ostfildern : Hatje Cantz. p. 26.

l'homme. Michel Pastoureau, spécialiste de la symbolique des couleurs, a pu observer que :

> « longtemps en Occident le rose ne fut considéré que comme une nuance de rouge une nuance claire, peu saturée et guère appréciée. Il est vrai que ni en teinture ni en peinture, on ne savait fabriquer de beaux tons de rose, francs et lumineux, à l'image de ceux que produisait la nature »[52].

Une couleur à qui l'on reproche son aspect évanescent, et à laquelle on ne peut se fier est une indication supplémentaire qui éclaire l'origine de cette répulsion, comme le précise Annie Mollard-Desfour :

> « le rose n'est pas une couleur qui dure, c'est une couleur fragile et éphémère, comme celle des fleurs, une couleur trompeuse qui passe vite. Une couleur indécise, incertaine, diffuse, insidieuse dans ses variations, une couleur qui se dérobe et s'altère [...] »[53].

L'apparition et le développement des couleurs de synthèse au cours du XXe siècle ont largement favorisé la diffusion et l'utilisation du rose, et selon Michel Pastoureau cette situation aurait vraisemblablement conduit à une répugnance partagée envers cette couleur :

> « C'est peut-être pour cette raison que tous les roses fabriqués par l'homme semblent aujourd'hui compter parmi les couleurs les plus artificielles, très éloignées des roses de la nature. D'où une fréquente aversion pour le rose, couleur vulgaire, chimique, désagréable à l'œil »[54].

---

[52] PASTOUREAU, M. (2007). *Le dictionnaire des couleurs de notre temps, symbolique et société*. Paris : Christine Bonneton éditeur. p. 140.
[53] MOLLARD-DESFOUR A. (2002). *Dictionnaire des mots et expressions de couleur. Le rose.* Paris : CNRS éditions. p. 19.
[54] PASTOUREAU, M. (2007). *Le dictionnaire des couleurs de notre temps, symbolique et société. op. cit.* p. 140.

Par ailleurs, le rose est aussi la couleur fréquemment associée au féminin, et en cela conforme au tempérament que l'on prête généralement aux femmes : douceur, délicatesse, fragilité, voire mièvrerie, sentimentalisme, etc. Quant à la bi-catégorisation rose pour les filles et bleu pour les garçons, elle semble intervenir au cours du XIX[e] siècle[55]. Cette sexualisation des couleurs s'opère dans un système fortement marqué par la bi-catégorisation genrée[56].

Puis, par association stigmatisante et dépréciative, on a fait du rose la couleur des homosexuels masculins. Ceci dit, elle n'intervient que tardivement, « elle est inconnue avant la 1[ère] Guerre Mondiale et semble avoir été interprétée comme une déclinaison du rouge, couleur de la femme et de la féminité (par opposition au bleu, couleur de l'homme) »[57]. Cette association rose/homosexuel apparaît clairement dans un contexte fortement marqué par l'homophobie, et c'est dans le système concentrationnaire nazi qu'elle a connu ses heures les plus sombres. Annie Mollard-Desfour fait remonter aux années 1930 l'emploi du rose stigmatisant :

> « Dans les années 1930, le rose est ainsi devenu le rose fascisant de l'homophobie et de l'oppression : couleur de la féminité, il a été imposé par les nazis, aux détenus homosexuels des camps, des étoiles et triangles roses comme signe de reconnaissance, pour les différencier des autres détenus [...] »[58].

Au début des années 1970, avec l'émergence des mouvements de lutte pour les droits des homosexuels, une réappropriation du triangle rose s'est développée.

---

[55] Il est intéressant d'ailleurs de remarquer que pendant une bonne partie du Moyen-Age : le bleu est la couleur des filles, en référence au bleu marial, et le rose, qui n'est alors considéré que comme une teinte du rouge, du rouge pâle, est associé au garçons, à travers l'équation rouge égale force et courage. Mais cette tendance s'est inversée. Certains ont avancé que cela était dû au fait que cette couleur fut remise au goût du jour par la Marquise de Pompadour, favorite de Louis XV. GALLET, D. (1895). *Madame de Pompadour ou le pouvoir féminin*. Paris : Fayard.

[56] PAOLETTI BARRACLOUGH J. (2012). *Pink and Blue: Telling the Boys from the Girls in America*. Bloomington : Indiana University Press.

[57] *ibid*.

[58] MOLLARD-DESFOUR A. (2002). *op. cit.* p. 32-33.

De nombreux militants arboraient fièrement ce symbole dans une volonté de commémoration, de souvenir et de protestation contre les discriminations subies passées et actuelles[59]. Selon Eric N. Jensen, la prise de conscience de la persécution des homosexuel.le.s pendant l'Allemagne du III[ème] Reich et de leur déportation concentrationnaire, coïnciderait avec la parution de l'ouvrage de Heinz Heger, un survivant des camps de concentration nazis[60]. Effectivement, en 1972, Joseph Kohouts, sous le pseudonyme de Heinz Heger, publia ses mémoires *Die Männer mit dem rosa Winkel* (*Des hommes au triangle rose*), un recueil qui favorisa largement la prise de conscience de la persécution nazie des homosexuel.le.s, et qui marqua profondément la communauté gay[61].

Au cours de la décennie suivante, l'utilisation du triangle rose a pris une résonnance nouvelle avec l'apparition de l'épidémie du sida. Afin de répondre à cette situation tragique, le collectif Silence=Death, établissant une analogie entre les morts des camps de concentration et ceux de l'épidémie actuelle, réinvestit le symbole. Mais il en inverse le sens, le triangle se présente désormais pointe vers le haut, alors que le triangle discriminant des camps de concentration nazis était pointe vers le bas. Issus des rangs du groupe de militants New-Yorkais fraichement formé Act Up (AIDS Coalition To Unleash Power), le Silence=Death est une collectif d'artistes et d'activistes qui réalisa le projet éponyme en 1987 : au logo du triangle rose était ajouté l'équation silence=mort, en référence à l'immobilisme des pouvoirs publics face à la crise du sida.

---

[59] JENSEN, N. E. (2002). The Pink Triangle and Political Consciousness : Gays, Lesbians, and the Memory of Nazi Persecution. *Journal of the History of Sexuality, 11*(1-2), 319-349.
[60] ibid.
[61] HEGER, H. (1981/1972). *Les hommes au triangle rose : journal d'un déporté homosexuel 1939-1945*, Paris : éditions Persona. Pour l'histoire de la persécution des homosexuels sous le nazisme voir SCHLAGDENHAUFFEN, R. (2011). *Triangle rose. La persécution des homosexuels et sa mémoire*. Paris : Autrement.

Ce signe compte désormais parmi les principaux emblèmes des luttes des mouvements homosexuels[62].

Conjointement à cette réappropriation du stigmate du triangle rose, au cours des années 1980, les mouvements homosexuels en prise avec l'épidémie du sida feront du rose la couleur de l'affirmation identitaire, sans toutefois faire disparaître définitivement le caractère discriminatoire du rose. Effectivement, le sida n'a-t-il pas été qualifié de « peste rose » au tout début de l'épidémie, alors que le virus touchait en grande partie les populations homosexuelles masculines ? Néanmoins, cette dynamique de réappropriation du rose, couleur du stigmate, du préjugé (de l'homosexuel efféminé, puisque le rose demeure inévitablement la couleur du féminin) témoigne de ce désir de subvertir les codes normatifs associés au genre masculin. Tout comme la revendication du terme *queer*, l'usage du rose pose problème dans la mesure où il joue sur des stéréotypes dépréciatifs, mais auxquels sont donnés des significations nouvelles, multiples et complexes, à l'opposé d'une compréhension statique et figée de ces traits discriminatoires[63].

Les interrogations face au choix de cette couleur rose pour l'action de la statue Jeanne d'Arc doivent être comprises à l'aune de toutes ces considérations. Si bien que certains internautes auraient jugé plus judicieux de troquer le rose pour le *rainbow flag* (drapeau arc-en-ciel), symbole de diversité et de tolérance, et aux capacités

---

[62] Historiquement lourd de sens et culturellement reconnaissable, Diana Fuss classe le triangle rose parmi les symboles les plus reconnaissables de l'appartenance identitaire des communautés gays et lesbiennes. FUSS, D. (1991). Introduction. *Inside/Out : Lesbian Theories, Gay Theories*. New York : Routledge. p. 7-8.

[63] Cette réappropriation du rose fait résonnance avec la logique de travail du couple d'artistes Eva et Adele : « La couleur rose de nos vêtements, de notre camping-car n'a pas été choisie par souci d'excentricité ni par goût de la provocation, mais pour faire s'interroger sur cette couleur ambiguë et rejetée. C'est une démarche artistique. Nous avons voulu faire passer le rose des "triangles roses" de la ségrégation, de l'exclusion, de la haine et de la persécution, au rose de "la vie en rose". Le rose que nous affichons est un rose d'amour, d'amitié, de partage ». EVA & ADELE (2002). Rose « Futuring ». In A. Mollard-Desfour, *Dictionnaire des mots et expressions de couleur. Le rose.* Paris : CNRS éditions. p. 216.

intégratrices. « Si la couleur aurait été le rainbow flag encore mieux !! » (33 TE) « pas en rose mais avec le Rainbow Flag et un texte du genre "A jeanne d'Arc, sainte patronne des lesbiennes" » (20 TE) « Mais surtout, pourquoi le ROSE ??? Pourquoi pas arc-en-ciel ? C'est plus joli non ? » (24 TE). Le *rainbow flag* est l'un des principaux emblèmes de la communauté LGBT. Il fut réalisé par l'artiste et activiste étatsunien Gilbert Backer en 1978 à l'occasion de la Gay Pride. Ce drapeau à huit bandes horizontales comptait initialement la couleur rose (qui symbolisait la libération sexuelle, chaque couleur représentant une valeur bien particulière) une couleur qui a disparu lorsque l'étendard a été réduit à six bandes. Le caractère profondément dépréciatif et stigmatisant associé à cette couleur est l'une des explications les plus probables de son éviction[64]. Désormais, le *rainbow flag* semble être le symbole le plus significatif pour une grande majorité de la communauté LGBT, il l'est également pour les personnes extérieures à cette communauté. Incontournable dans les manifestations, marche des fiertés en tête, ce symbole est devenu un marqueur des lieux dans la ville : le drapeau apposé sur la vitrine d'un bar ou d'un magasin signifie soit l'appartenance à la communauté, soit la position *gay friendly* de l'établissement[65]. Si bien que face au truisme de l'utilisation du *rainbow flag*, la couleur rose semble encore poser quelques interrogations.

A l'opposé des réaction d'incompréhension de certain.e.s internautes, ce choix suscite pour d'autres un véritable enthousiasme, et ces commentaires accréditent une nouvelle fois l'interprétation *queer* de l'action : « Et le rose parce qu'on est queer, qu'on aime le rose, qu'on est des pédales radicales ! » (49 TE). L'internaute établit ici

[64] D'autres ont pu avancer que les deux couleurs supprimées – le rose et le turquoise – l'ont été pour des raisons purement économiques, celles-ci étant difficilement disponibles sur le marché. ANDERSON, S. (1993). The History of the Rainbow Flag. *GAZE Magazine, 191*, 25.
[65] BLIDON, M. (2004). Entre visibilité et invisibilité, les formes spatiales gays dans la ville. *Géopoint. La forme en géographie*, 59-63.

une analogie directe entre le rose et le « *queer* », une association fonctionnant dans les deux sens : c'est parce qu'on aime le rose qu'on est *queer* et c'est parce qu'on est *queer* qu'on aime le rose. Il faut noter au passage l'usage de l'insulte « pédales » pour s'auto-nominer et qui pourrait être une traduction de terme « queer » en français. Même de façon moins explicite dans le commentaire qui suit, le choix du rose pour ce rhabillage est perçu comme un outil pour contrer l'hétéronormativité, accréditant parallèlement la dimension *queer* de l'action : « Après la Jeanne d'Arc républicaine, la Jeanne d'Arc catho, la Pink Jeanne d'Ark est en route pour faire tomber la citadelle des conformismes hétéronormés… youpi ! » (2 YG). Pour répondre aux accusations de l'Egide qui voit dans cette action un coup de l'extrême droite, un autre commentaire donne une toute autre version de la signification du rose : « alors rose, c'est pink, c'est Lille socialiste mais surement pas lepéniste […] » (34 TE). Il s'agit d'une allusion au rose socialiste, celui utilisé par le parti socialiste français depuis la fin des années 1960[66]. Il est vrai que Lille est traditionnellement ancrée à gauche et que la mairie de la ville est dirigée depuis la seconde moitié du XX[e] siècle par le parti socialiste (et par Martine Aubry depuis 2001), alors, de là à y voir une relation… Une méprise selon une autre internaute, qui n'y voit nullement le signe d'une quelconque adhésion au parti socialiste : « certainement pas socialiste plutôt anarcha[67] féministe », et poursuit au sujet de la proposition d'intervertir le rose au profit du *rainbow flag* : « Ah oui et le rainbow flag non merci, vive l'appel au consumérisme GAY dans toute sa splendeur !! » (35/36 TT).

[66] Le cas du rose socialiste est intéressant, il semblerait qu'il y ait eu un glissement sémantique entre le symbole de la fleur rose adopté par le parti socialiste à la couleur rose, bien que la fleur soit rouge à l'origine. Voir AGULHON, M. (1990). Les couleurs dans la politique française. *Ethnologie française*, T. 20, n°4, p. 394-395.

[67] « Anarcha » est la contraction du substantif « anarchiste », mais se rapportant spécifiquement au genre féminin.

De nouveau, l'emploi du rose valide la dimension « anarcha féministe » de l'action, autrement dit, proche d'une compréhension *queer* de ce rhabillage. De même, ce commentaire met en lumière l'opposition rose/*rainbow flag*, ce dernier interprété comme une adhésion au « consumérisme GAY », un emblème détourné de ces objectifs d'origine, notamment l'esprit unificateur, en finissant par se perdre définitivement dans des fins commerciales. Guillaume Marche observe que « de symbole militant il est, dans une large mesure, devenu symbole marchand, motif multicolore que l'on retrouve sur toute une gamme de produit de consommation ». Une situation qui conduit Guillaume Marche à parler d' « homogénéisation » et de « marchandisation » de l'identité collective LGBT, qui sont pour lui « deux modes d'instrumentalisation de l'identité gay et lesbienne qui ont en commun de résulter d'un recours à l'identité dont l'initiative est prise, non pas par la base, mais par des leaders auxquels elle est déléguée »[68]. Quant à la prétention du *rainbow flag* à représenter les diversités au sein du mouvement LGBT, il semblerait, pour cet.te dernièr.e internaute, qu'il ait échoué, en raison de la surreprésentation la gente gay masculine.

L'opposition *rainbow flag*/rose, loin d'être anodine, soulève des divergences entre deux manières de concevoir le militantisme. D'un côté des formes plus « conventionnelles » relevant d'une volonté intégrationniste, en ayant recours à un symbole qui fait signe immédiatement pour une grande majorité des militants LGBT. Aussi, selon Guillaume Marche :

> « La figure de l'arc-en-ciel est [...] soumise à deux modes de désamorçage distincts, mais qui suivent une même logique : que ce soit dans la champ politique ou dans le

[68] MARCHE, G. (2005). L'arc-en-ciel et le mouvement gai et lesbien. *Transatlantica, 1.* En ligne http://transatlantica.revues.org/321 (consulté le 28/08/2013).

> domaine commercial, l'homosexualité se vend mieux si elle est clairement identifiable à un item à la fois homogène et inoffensif »[69].

A l'opposé, le militantisme féministe *queer* use plus volontiers du rose du fait de la force symbolique attachée à cette couleur. La crispation autour de la couleur rose semble être symptomatique des incompréhensions, des malaises, des désaccords et des conflits parfois latents ou clairement affichés entre différentes conceptions du militantisme LGBT.

d. Des réactions aux réactions

Selon Nathalie Heinich, le propre de l'affaire est de mettre en exergue une opposition de points de vue et de jugements de valeurs : « L'affaire est un révélateur du clivage entre valeurs qui ont perdu leur unanimité [...] : elle témoigne d'une perte de généralité dans le rapport aux valeurs »[70]. Deux, voire plusieurs polarités, sont en jeu. La rigidité et le verrouillage des positions antagonistes caractérisent également ce phénomène. A propos des opinions exprimées suite à un différent survenu au sujet d'une œuvre d'art contemporain, Nathalie Heinich explique :

> « [...] les défenseurs [...] se montrent aussi indignés par les réactions des opposants que les opposants par ces œuvres mais le très grand nombre de personnes mobilisées dans chaque camp, ainsi que la fermeture de chacun de ces camps sur des positions définies à l'avance et n'admettant aucune relativisation, sont tels que le sentiment de scandale est bien présent de part et d'autre »[71].

Un phénomène visiblement à l'œuvre dans le cas de l'action sur la statue Jeanne d'Arc, puisque certains internautes se montrent terriblement offusqués par les propos tenus

---

[69] *ibid.*
[70] HEINICH, N. (1997). Les colonnes de Buren au Palais-Royal : ethnologie d'une affaire. *L'art contemporain exposé aux rejets, Etudes de cas. op. cit.* p. 126.
[71] *ibid.* p. 133-134.

par la présidente de l'Egide : « Action en justice, mais à quel titre, qu'une ou des association envisagent de se pourvoir en justice, non mais je rêve au nom de quoi une bonne image de l'homosexualité, mort de rire, depuis quand y aura t il une bonne et une mauvaise image de l'homosexualité, et depuis quand telle ou telle association en serait elle la détentrice, c'est un gag ? » (45 TE). Consterné par cette décision qu'il juge disproportionnée, un internaute s'interroge même sur l'avenir de certaines associations LGBT : « Quand à Egide, décidément ça ne va pas bien dans ce pays, jusque dans certaines associations LGBTI… Si vous tenez tant à porter plainte, il y a de quoi faire avec toutes les violences et discriminations LGBTIphobes qui s'accumulent au quotidien ! Verra-t-on émerger une frange homo de l'extrême droite catholique ?… » (5 YG).

A l'incompréhension face à cette décision de porter plainte s'ajoute un antagonisme sur la manière de concevoir le militantisme, porté par des exigences diamétralement opposées. L'un moque les propos de la présidente de l'Egide, feignant d'y adhérer : « Alors PD de France surtout ne rien faire, ne pas bouger, raser les murs, se faire le plus petit possible et accessoirement se laisser massacrer » (14 TE). Un autre complète : « le crédo "ne-surtout-pas-faire-de-vagues" ne profite pas du tout aux personnes LGBTQI » (2 TE). Ces commentateurs s'opposent vigoureusement à une attitude assimilationniste et au désir d'invisibilisation, démarche qui n'a selon eux jamais fait ses preuves. « Soyons ce que nous sommes. Ne courrons pas derrière une respectabilité bourgeoise hétéro que nous n'aurons jamais » (4 TE) réplique un.e autre internaute. Le modèle intégrationniste et la logique de la reconnaissance institutionnelle sont clairement désavoués. En témoignent deux autres commentaires au ton plus vindicatif : « Les propos d'Egide donnent envie de vomir » (7 YG) «Ridicule la réaction de l'Egide, plus intégrationnistes que les intégrationnistes, y en a

marre des assoc de pédés tit bourgeois bien rangés ! si pour eux un homo est un homo hétéronormé non merci ! »(49 TE).

Dans une moindre mesure, les propos tenus par les Flamands Roses dans leur communiqué de presse n'échappent pas à quelques attaques. Sans donner plus d'explications, un internaute avance : « les flamands roses luttent pour changer cette société !!! Je préfère en rire car ce n'est pas avec les propos qu'ils tiennent qu'ils feront évoluer quoique ce soit, bien au contraire » (3 TE). Après avoir souligné l'innocuité de l'action, un autre internaute se dit plus choqué par cette réponse de l'association lilloise et en particulier par l'emploi du terme « hétérocrate » dans le communiqué : « la réponse ridicule des Flamands roses dénonçant "l'ordre hétérocrate"… Concept on ne peut plus fumeux dans lequel on se demande bien quoi mettre » (30 TE). Incriminé par cet internaute, ce néologisme est pourtant significatif d'un certain type de vocabulaire utilisé par les militants et militantes *queer* et féministes.

La transition du contexte local à un niveau national, l'affrontement de points de vue dans la sphère publique, le clivage très net entre les systèmes de valeurs, l'indignation face aux indignations, et la fermeture de chaque groupe sur ses positions n'admettant aucune concession, la qualification de ce rhabillage de la statue Jeanne d'Arc ne fait aucun doute : il s'agit bien d'une affaire. Par ailleurs, les différentes prises de position contradictoires ainsi engendrées sont autant de faces d'un cube qui ont permis l'esquisse de la définition, à la fois positive et négative (ce qu'elle est, ce qu'elle n'est pas), d'une action *queer.* Cette première partie de l'analyse de l'« affaire de la statue Jeanne d'Arc » permet d'identifier progressivement quelques caractéristiques propres à une action féministe *queer* : la dimension ludique, humoristique et sans

dégradation, la réinterprétation de l'Histoire ou d'un mythe à travers des lunettes *queer*, l'attitude provocatrice susceptible de marquer les esprits et d'encourager le débat, et la réappropriation politique de la couleur rose.

3. J Pin'Dark, une action *queer*

Le mercredi 3 mars 2010, soit dix jours après le rhabillage de la statue, l'action est revendiquée par un collectif sur son site internet et dans les différents organes de presse ayant traité de l'affaire. Le collectif lillois Urban Porn a élaboré un communiqué de presse, retranscrit ici en intégralité, mettant en lumière les raisons de l'action.

> « J. Pin'Dark
>
> En tant qu'individu.e.s féministes queer trans' pédés gouines, nous, UrbanPorn, revendiquons l'action menée le 22 février 2010, place Jeanne d'Arc à Lille.
>
> Loin d'être une insulte, une profanation ou une dégradation, notre action politique et ludique s'est attachée à déplacer l'approche conservatrice, racialisée et patriotique des débats sur l'identité « nationale ».
>
> Intervenir sur des représentations symboliques permet de visibiliser et d'affirmer nos identités dans un paysage culturel et politique teinté de transphobie, d'homophobie et de sexisme.
>
> Nous avons ainsi proposé une lecture queer de la figure de Jeanne d'Arc comme alternative à celle communément répandue…
>
> Butch? Asexuelle? Pédé.e? Trans'? Gouine? Qui sait?!!
>
> Qui détermine nos identités? Qui décide de ce que nous devrions être? Et pourquoi d'autres que nous-mêmes devraient en décider?
>
> Nous considérons que les identités de sexe, de genre, de classe et de race n'existent pas par nature ou par essence mais qu'elles sont construites culturellement, politiquement et socialement. Nous ne nous reconnaissons pas dans celles qui sont véhiculées par les images et discours normatifs hégémoniques, nous ne sommes pas tou.te.s les mêmes. Cette catégorisation des individu.e.s a pour conséquence de créer un système figé, binaire et excluant. Alors que les identités sont poreuses et complexes!

> Nos identités sont bien plus que nationales! Nous ne voulons pas d'une assimilation républicaine obligatoire. Nous ne voulons pas de l'hétérosexualité obligatoire.
>
> Nous, trans' pédés gouines queer, revendiquons nos différences. Arrêtons de dire que ce que nous faisons de nos culs n'appartient qu'à la sphère privée.
>
> Nos sexualités sont politiques, nos corps sont politiques, nos actions sont politiques.
>
> Nous remercions donc Jeanne d'Arc de nous avoir permis de proposer cette action sur la place publique…
> UrbanPorn »

La revendication de leur acte par la voie d'un communiqué de presse relève d'une réaction plutôt conventionnelle. A la fois dispositif de justification et outil promotionnel, le communiqué permet d'intervenir par voie « officielle » avec pour objectif de s'assurer d'une forte visibilité, mais aussi de présenter leur geste, d'en fournir les raisons et en expliciter le message, afin de mettre fin aux fausses allégations.

Les objectifs quels étaient-ils justement ? En premier lieu, l'intention du collectif était d'intervenir dans le débat sur l'identité nationale, initié quelques mois plus tôt par le président Nicolas Sarkozy, et qui avait suscité un grand nombre de critiques. Il s'agissait également de travailler sur les représentations en rendant visibles leurs identités « non-conformes ». Deux objectifs rendus possibles grâce à la réappropriation de la figure de Jeanne d'Arc. Le collectif poursuit avec des propos plus généraux, et développe sa conception de l'identité qu'il oppose à celle communément admise dans le système hétéronormatif. Il conclut en revendiquant ses différences, insistant sur la dimension politique de leur intervention. Enfin, pour accompagner ce communiqué, le collectif met en ligne la vidéo de leur action. Urban

Porn y apparaît tel un commando menant l'assaut sur la statue de Jeanne d'Arc. L'action semble avoir été minutieusement préparée en amont, et alors que certain.e.s s'occupent du *relooking* de Jeanne d'Arc (escalade de la statue avec une échelle rose, pose d'une jarretière sur la cuisse du cheval, fixation d'un bouclier où est inscrit « Gode Save The Queers », enfin harnachement d'un gode rose géant), d'autres entament devant le monument un ballet chorégraphique plutôt loufoque, oscillant entre danse classique, danse contemporaine et parodie d'actes sexuelles. Une autre scène se déroule au premier plan de la vidéo, une des membres du collectif se fait raser une partie de ses longs cheveux teints en rose, dont elle dispose les mèches dans une large boîte qu'elle laisse aux pieds de Jeanne d'Arc (figure 5).

a. Une « action politique et ludique »

L'action J. Pin'Dark, telle que Urban Porn l'a qualifiée se voulait politique et ludique, faisant écho à ce qu'en avait déjà déduit les Flamands Roses quelques jours plus tôt. L'insistance sur la dimension ludique de ce geste doit être comprise à l'aune des réflexions menées sur le « renouveau » des formes de militantisme féministe et qui font la part belle à ce phénomène qui est considéré à tort comme relativement récent[72]. Or, certaines féministes ont dû pointer du doigt l'inexactitude de ces catégorisations entre d'un côté un féminisme de la deuxième vague perçu désormais comme un combat sérieux, s'inscrivant dans une logique du droit et réduit bien souvent à la seule lutte pour le droit à l'intervention volontaire de grossesse, et un nouveau féminisme qui emprunte à l'humour et autres formes de démonstrations

[72] Cela vient compléter ce qui a été développé au premier chapitre à propos de l'appellation « nouveau féminisme », dont les formes ludiques seraient l'une des caractéristiques propres.

festives afin de faire valoir ses idées[73]. Un féminisme rendu plus acceptable en somme, car éloigné des clichés pétris de jugements relevant d'un antiféminisme, de la féministe misandre, frigide, aigrie, hystérique…[74] Comme il a été indiqué au premier chapitre, ce type de raisonnements consacre l'idée d'une rupture des générations de militantes et néglige l'importance de la filiation et de la transmission des idées et des pratiques féministes. C'est aussi balayer d'un revers de la main l'histoire de ces mouvements et se rendre aveugle à sa richesse et sa complexité. Aussi l'historienne Christelle Taraud tient à préciser :

> « s'attacher exclusivement à des supposées différences de forme, c'est en même temps occulter au mieux, nier au pire la longue et complexe histoire du féminisme en France tout en le dépolitisant, en le ramenant à un simple problème de communication, de packaging en somme. Or si le féminisme cesse d'être politique, il ne sera plus qu'une coquille vide, réduit justement à n'être qu'une accumulation d'actions publicitaires sans grand intérêt… »[75].

Le terme « ludique » pour qualifier une forme de militantisme est donc à considérer avec prudence pour ne pas tomber dans une vision caricaturale et déformée de l'activisme féministe *queer*. Néanmoins, comme il va être donné à voir ultérieurement, les formes ludiques sont l'un des traits caractéristiques de cet activisme. Mais il ne faut pas s'y tromper, l'objectif est d'associer le ludique au politique et non de soustraire l'un à l'autre, comme le rappelle d'ailleurs le collectif d'Urban Porn.

---

[73] Ce point avait été abordé par Geneviève Fraisse lors d'un panel « Feminism Exposed » organisé à l'occasion du colloque *Crossroads in Cultural Studies*. FRAISSE, G. (2012). *Feminism Exposed*. Communication présentée lors du colloque « Crossroads in Cultural Studies », Université Paris Sorbonne Nouvelle.

[74] Voir à ce sujet BARD, C. (dir.). (1999). *Un siècle d'antiféminisme.* Paris : Fayard.

[75] TARAUD, C. (2011). Le féminisme est un formidable outil de transformation sociale. En ligne sur le site de *NonFiction* http://www.nonfiction.fr/article-4328 le_feminisme_est_un_formidable_outil_de_transformation_sociale_entretien_avec_christelle_taraud.htm (consulté le 30/03/2011).

b. Une rhétorique *queer* : analyse du discours militant

L'analyse du communiqué de presse du collectif Urban Porn rend compte d'une rhétorique qui participe de l'élaboration d'une identité « minoritaire ». Les modalités de ce discours donnent à voir les stratégies discursives ou techniques de discours qu'implique la construction d'une politique identitaire basée sur le concept d'*empowerment*[76]. En premier lieu, à travers la stratégie nominative de l'auto-identification[77] – ce collectif se présentant « en tant que » – il s'agit à la fois de déjouer certaines assignations identitaires contestées, mais également de se faire sujet de sa propre énonciation. Cette pratique de l'auto-identification s'appuie sur l'idée selon laquelle le positionnement [*standpoint*] est nécessaire à la constitution d'une subjectivité politique propre. Elle est donc à comprendre à la lumière de l'épistémologie féministe dite des « savoirs situés », développée par les théoriciennes féministes étasuniennes Donna Haraway et Sandra Harding en particulier. Dans son article « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », Donna Haraway critique vigoureusement les errances des prises de positions relativistes aussi bien que les prétentions universalistes et totalisantes dans certaines approches des sciences sociales et de l'homme, auxquelles elle oppose les « savoirs situés » qui feraient advenir une « objectivité féministe

[76] Pour une analyse des principes que recouvre le concept *d'empowerment*, voir le chapitre suivant.

[77] Dans son article « Qui a besoin de l' "identité" ? », Stuart Hall apporte une définition rigoureuse du concept d' « identification » : « Il tire son sens à la fois du répertoire discursif et de la psychanalyse, mais sans s'y limiter. [...] Dans le langage ordinaire, l'identification se construit sur la reconnaissance de caractéristiques ou d'une origine communes avec une autre personne, avec un groupe – ou avec un idéal -, et sur l'aboutissement naturel de la solidarité et de l'allégeance établies sur ce fondement. S'éloignant de cette définition « naturaliste », l'approche discursive considère l'identification comme une construction, un processus jamais achevé, toujours "en cours". Elle n'est pas déterminée au sens où elle pourrait être "gagnée" ou "perdue", entretenue ou abandonnée. Bien qu'elle ait ses conditions déterminées d'existence, y compris les ressources matérielles et symboliques nécessaires à son maintien, l'identification est en définitive conditionnelle : elle se situe dans la contingence ». HALL, S. (2008). Qui a besoin de l'identité ? In *Identités et cultures, Politiques des* Cultural Studies. Paris : éditions Amsterdam. p. 269.

encorporée »[78]. Ainsi elle déclare : « Je plaide pour des politiques et des épistémologies de la localisation, du positionnement et de l'identification située, où la condition de la recevabilité des prétentions au savoir rationnel est non pas l'universalité, mais la partialité »[79]. Plus loin, elle précise :

> « Les savoirs situés imposent de décrire l'objet du savoir comme un acteur et un agent, pas comme un écran, un motif ou une ressource, et pour finir jamais comme l'esclave du maître qui enferme la dialectique dans l'espace clos de sa capacité à agir sur le savoir "objectif" dont il est l'auteur »[80].

Dans ce cadre des épistémologies féministes du positionnement, Sandra Harding enjoint également de rompre avec la pseudo objectivité scientifique, approche d'autant plus contestable et potentiellement néfaste lorsqu'il s'agit de discourir sur les minorités, et postule pour une objectivité située, incarnée[81]. Le communiqué d'Urban Porn se situe précisément dans la lignée de cette épistémologie féministe du savoir à travers la revendication d'un discours situé (on parle pour soi) et le refus de la confiscation de la parole par une quelconque autorité. Il s'agit ainsi « d'intervenir dans la politique de dénomination »[82] comme le mentionne Kimberlé Crenshaw. A cet égard, elle apporte des précisions : « Il est important de noter que l'identité constitue toujours un lieu de résistance pour les membres de différents groupes subordonnés »[83]. Si bien que la technique discursive d'auto-identification « en tant qu'individu.e.s féministes queer trans' pédés gouines » employée ici à deux reprises par Urban Porn dans son communiqué, produit deux conséquences positives selon

---

[78] HARAWAY, D. (2009/1991). Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle. In *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*. (pp. 323-353). Nîmes : édition Jacqueline Chambon.
[79] *ibid*. p. 243.
[80] *ibid*. p. 248.
[81] HARDING, S. (1986). *The Science Question in Feminism*. New York : Cornell University Press.
[82] CRENSHAW, K. W. (2005). Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Les Cahiers du Genre, 39*, p. 76.
[83] *ibid*. p. 76-77.

Kimberlé Crenshaw. Elle prend pour exemple la déclaration « Je suis noir(e) », qui pour elle est une déclaration qui :

> « s'empare de l'identité socialement imposée pour y amarrer fortement la subjectivité : "Je suis noir(e)" devient ainsi non pas simplement une déclaration de résistance, mais une affirmation positive de l'identification personnelle, intimement liée à des énoncés valorisants tel le slogan nationaliste *Black is beautiful* ».

Elle ajoute que : « la stratégie de résistance la plus fructueuse consiste à occuper le terrain pour défendre une politique de la localisation sociale [...] »[84]. C'est bien de la tension constante entre condition et position, assignation et identification, que s'amorce le processus de subjectivation qui, comme le définit Foucault, renvoie aux : « formes et [aux] modalités du rapport à soi par lesquelles l'individu se constitue et se reconnaît comme sujet »[85].

En outre, cette subjectivation minoritaire s'élabore sur la pertinence d'une identité politique de ralliement ou de coalition. Largement présent dans le communiqué du collectif, le pronom « nous » semble indiquer une volonté de construire une subjectivité politique collective ou un « essentialisme stratégique » pour reprendre la désormais célèbre notion élaborée par Gayatri Spivak[86]. Cependant cette stratégie identitaire de ralliement n'est pas sans poser certains problèmes quant aux dérives qu'elle est susceptible d'induire. Comment effectivement éviter de faire de cette revendication identitaire unitaire une position sclérosante, voire naturalisante ? A ce sujet Judith Butler a évoqué les avantages et les inconvénients inhérents aux politiques identitaires :

---

[84] *ibid*. p. 77.
[85] FOUCAULT, M. (1984). *Histoire de la sexualité*. T. 2. *L'usage des plaisirs*. Paris : Gallimard. p. 13.
[86] SPIVAK, G. C. (2009/1987). *En d'autres mondes, en d'autres mots. Essais de politique culturelle*. Paris : éditions Payot & Rivages.

> « Même si je pense que faire reconnaître son statut de minorité sexuelle est une tâche difficile dans le cadre légal, politique et linguistique des discours dominants, je continue à penser que cette reconnaissance est une nécessité vitale. Mobiliser les catégories identitaires à des fins de politisation, c'est toujours courir le risque imminent de voir l'identité devenir l'instrument du pouvoir auquel il s'oppose. Ce n'est pas une raison de ne pas utiliser, ou être utilisé.e, par l'identité. Il n'y a pas de position politique qui soit pure de tout pouvoir, et c'est peut-être cette impureté qui fait que la capacité d'agir est, en puissance, une interruption ou un renversement des régimes régulateurs »[87].

Malgré l'emploi systématique du pronom « nous » dans le communiqué, l'effet pervers du recours aux catégories identitaires est cependant déjoué par les membres du collectif qui, refusant la catégorisation unitaire, se présentent « en tant qu'individu.e.s » et privilégient l'assemblage de termes auto-définitionnels « féministes queer trans' pédés gouines ». Ils élaborent ainsi des catégories identitaires extensibles, relativement floues et mouvantes afin de pallier une politique des identités qui ne se construirait qu'autour d'une figure centrale, forcément excluante. Judith Butler poursuit son raisonnement autour de la problématique des catégories identitaires en sollicitant l'exemple du « nous » dans le discours féministe[88] :

> « Le "nous" féministe n'est jamais qu'une construction fantasmatique qui poursuit ses propres fins, sans reconnaître la complexité interne et l'indétermination du terme. Ce "nous" ne se constitue lui-même qu'en excluant une partie de celles et ceux qu'il cherche au même moment à représenter. Le caractère ténu ou fantasmatique du "nous" n'est toutefois pas une raison suffisante de sombrer dans le désespoir. […] L'instabilité fondamentale de la catégorie "femme" met en question les limites de la théorie politique féministe en termes de fondements elle inaugure

[87] BUTLER, J. (2005/1990). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris : Édition la découverte. p. 49-50.
[88] Sur la compréhension des catégories identitaires dans les travaux de Judith Butler voir BARIL, A. (2009). Judith Butler et le *Nous femmes* : la critique des catégories identitaires implique-t-elle leur réfutation ? *Cahiers de l'IREF*, *19*, 65-92.

> de nouvelles configurations, non seulement au niveau des genres et des corps, mais aussi sur le plan politique »[89].

En pensant cette catégorie identitaire de ralliement comme une construction temporaire, en constante redéfinition, comme le confirment également le propos « les identités sont poreuses et complexes ! », Urban Porn s'attache de toute évidence au caractère stratégique et non forclos de cette position[90].

D'autres stratégies discursives, langagières et graphiques sont à l'œuvre dans le communiqué d'Urban Porn : l'emploi de l'insulte pour se définir, significatif de la logique stigmaphile l'utilisation du double marquage du genre dans les termes « individu.e.s », « tou.te.s » et de façon plus inattendue « pédé.e », qui typique de la remise en cause féministe de la langue française[91] le recours à un vocabulaire spécialisé : « discours normatifs hégémoniques », « assimilation républicaine obligatoire », « hétérosexualité obligatoire », qui semble indiquer une bonne connaissance théorique des enjeux de la politique *queer*.

c. Une « lecture *queer* de la figure de Jeanne d'Arc »

Suite à la parution de ce communiqué de presse, Urban Porn est invité dans différents médias à expliciter son geste. Quelques jours après, le collectif est à l'antenne de l'émission *Homosapiens* produite par les Flamands Roses sur Radio Campus Lille[92]. Un peu plus d'un mois après, un article sur *Yagg* lui consacre une interview[93]. Enfin

---

[89] BUTLER, J. (2005/1990). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion. op. cit.* p. 267.
[90] Les stratégies identitaires féministes *queer* sont détaillées dans le chapitre suivant.
[91] Ceci fait l'objet d'une analyse spécifique dans le point consacré aux « créations langagières », voir chapitre suivant.
[92] L'émission date du 7 mars 2010. Le programme *Homosapiens* (dorénavant renommée en *Tata Bigoudi*) est diffusé hebdomadairement sur Radio Campus Lille depuis 1991. Ce qui en fait la première émission radiophonique homosexuelle mixte et militante sur la bande FM.
[93] L'article du 10 avril 2010 s'intitule « Le collectif UrbanPorn, à Lille : "On fait du politico-ludique" »

en juin, le collectif présente l'action *J. Pin'Dark* lors d'une journée universitaire à l'EHESS consacrée à l'étude des pornographies contemporaines[94]. Ces trois occasions offrent à Urban Porn la possibilité d'insister sur plusieurs dimensions qui étaient déjà clairement énoncées dans le communiqué : la forme ludique de l'action, son inscription dans le débat sur l'identité nationale, la question de l'affirmation et de la visibilisation de leurs identités sexuelles et de genre marginalisés, et la mise en place du dispositif dans l'espace public. Le collectif profite également de ces tribunes pour éclaircir certains aspects, notamment l'intervention sur une représentation symbolique nationale qui avait pour objectif, selon leur communiqué, de « déplacer l'approche conservatrice, racialisée et patriotique des débats sur l'identité "nationale" ».

Urban Porn déclare dans l'émission sur radio campus Lille : « on parle d'identité nationale mais on ne fait pas référence à un parti politique précis. Ils n'ont pas le monopole des dérapages sur les identités ». Aussi, c'est à l'actualité politique française que se référait le collectif, qu'il s'agisse du débat sur « l'identité nationale », ou de la création en décembre 2009 d'un Ministère de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Développement solidaire, avec à sa tête Eric Besson. Cette action doit se comprendre à la lumière d'autres prises de position contre ce qui était perçu comme une dérive des débats qui associaient les questions des politiques migratoires à celles relevant de l'identité française, à l'image de l'édition par Act Up Paris et le collectif des Panthères roses, d'un badge où était inscrit « Mon identité

[94] La journée « Pop porn ! Pornographies et post-pornographies contemporaines ». Cette journée d'études sur le porno » s'est déroulée le 14 juin 2010 et était organisée à l'initiative de Marie-Hélène Bourcier dans le cadre de la deuxième édition du Paris Porn Film Fest. La table ronde « Je suis féministe, je fais du porno, pourquoi pas vous ? » où intervenait Urban Porn était composée de Sophie Bramly, Caroline Loeb, Mia Engberg, Judy Minx et Maria Llopis.

n'est pas nationale »[95]. Il faudrait évoquer aussi le *zap* effectué par les Panthères Roses à l'encontre d'Eric Besson[96]. Bien sûr, pour ces militant.e.s, il va de soi que les questions identitaires excèdent la simple appartenance à une nation. Par ailleurs, ces débats ne sont pas sans rappeler ce qui a été évoqué dans le deuxième chapitre au sujet des dérives homonationalistes ou homo-impérialistes initiées par une frange du mouvement LGBT, dans le sens où ce type de discours procède à un aplatissement des questions identitaires et à la valorisation des idées nationalistes.

Pour autant, le collectif Urban Porn ne souhaite pas réduire l'action *J. Pin'Dark* à une seule et même interprétation. Lors de la conférence à l'EHESS, il exprime que l'objectif n'était pas « forcément d'avoir un message hyper clair, mais de capter un petit peu toutes les dynamiques que ça traverse à un niveau identitaire, minoritaire. Comment ça s'articule avec les autres oppressions et des hégémonies ? ». De même, lors de l'émission radio, la possibilité d'une lecture multiple de cette action est soulignée par Urban Porn qui indique la volonté du collectif de ne pas avoir « un message très clair » de l'action qui « peut être lue d'une manière très différente » et où « on peut mettre plusieurs sens selon où on se situe ». Aussi, dans l'article de *Yagg* les auteur.e.s du rhabillage reviennent sur la genèse de l'action : « c'est parti d'une amie qui travaille sur *Les sorcières contemporaines* : des personnes de sexe féminin, stigmatisées, et en marge de la société. Elle nous a demandé de participer à son docu. Cette action sur une figure emblématique nous permettait en même temps de faire passer notre message ». Le collectif a également détaillé le déroulement de l'action, du silence qui l'a suivi, et leur logique de travail : « on fait notre action, nos images, on prépare notre montage, puis un article et on le poste sur notre site » (Radio Campus

[95] A l'origine création des Panthères Roses, ce badge est édité conjointement avec Act Up Paris en 2009.
[96] Ce *zap* est détaillé dans le chapitre suivant.

Lille). La pratique d'Urban Porn ne se limite pas à l'action à elle seule, mais s'intègre dans un travail où le montage vidéo tient lieu d'étape finale. Le collectif explique aussi son fonctionnement : « il y a un noyau dur de six personnes auxquels s'ajoute plein de gens qui s'investissent sur une action ou une autre. Sur Jeanne d'Arc, par exemple, on était une trentaine » (*Yagg*).

Lors de ses trois interventions dans les médias, Urban Porn a également fait part de son étonnement face à l'ampleur des réactions : « on a déjà fait des actions dans l'espace public mais qui n'ont jamais connues un tel engouement » « on ne s'attendait pas à ce qu'on en parle autant, à ce que ça débatte ». Et ils et elles soulignent leur satisfaction « on est très content.e du pavé dans la mare » (Radio Campus Lille). Quant aux différentes questions que cela a suscité, le collectif précise : « on n'est pas à dire qu'il y a une bonne représentation de l'homosexualité », taclant au passage les propos de la présidente de l'Egide. Les membres poursuivent : « si certains ne se reconnaissent pas dans cette action y'a pas de soucis. L'important c'est ce qu'il y a en jeu. Pourquoi cette action pose problème ? Pourquoi notre représentation pose problème ? C'est parce que c'est politique. L'enjeu des représentations et de la visibilisation, il est politique ! ». Le collectif tient à se démarquer des démarches réformistes visées par certaines associations LBGT : « qu'il y en ait qui militent pour le droit au mariage à l'adoption… très bien, mais nous on est juste pas sur ce plan là. […] On n'est juste pas dans une inscription dans du droit » (Radio Campus Lille). À de nombreuses reprises, le collectif insiste pour inscrire son travail dans les problématiques de représentations, de visibilité et de l'espace public.

Cet « habillage », « customisation », « mise en scène très, très *queer* » (Radio Campus Lille) peut se lire à la lumière de l'histoire du détournement militant et/ou artistique,

stratégie dont les collectifs et artistes féministes *queer* font grand usage, et qui sera détaillée au chapitre suivant. Pour revenir aux commentaires des internautes exprimés avant le dévoilement des auteur.e.s, il est vrai que peu avaient distingué le rapport entre cette action et le débat sur l'identité nationale. Un.e. internaute avait même fait part de son incompréhension face à la mise en relation entre « questions lgbt et question d'identité nationale […] c'est un non sens, on mélange deux choses différentes » (45TE). La question de la lisibilité se posait alors que les auteur.e.s de ce rhabillage étaient inconnu.e.s, qu'en est-il après leur dévoilement et la diffusion de la vidéo de ce happening ?

4. Dissidences politiques, militantes et stratégiques

Toutes les rédactions ayant évoqué l'affaire font écho de ce dernier rebondissement : « Une vidéo lève le voile sur le mystère de la Jeanne d'Arc en rose » titre l'article de *Têtu*. Plus descriptif, *La Voix du Nord* annonce : « Statue de Jeanne d'Arc en rose, un collectif revendique l'action, "politique et ludique" », enfin *Yagg* informe : « Le collectif Urban Porn revendique l'action sur la statue Jeanne d'Arc à Lille ». Les trois articles rappellent des faits et retranscrivent tout ou partie du communiqué diffusé par Urban Porn. Concernant la vidéo, l'article de *Têtu* évoque « une vidéo qui prouve que la performance allait plus loin dans le queer » ou « une performance assez osée », mais sans plus de précisions, alors que *La Voix du Nord* parle d'une « initiative menée de manière festive et avec un humour provocateur ».

Dans les jours qui suivent, les organes de presse des droites nationales et radicales répondent à leur tour, sur le site Riposte Catholique :« Lille : des extrémistes homosexuels revendiquent leur action contre la statue Jeanne d'Arc », et sur le site Contre-Info.com : « Ce sont bien des militants homosexuels qui ont souillé la statue Jeanne d'Arc à Lille ». Enfin quelques jours plus tard, *Têtu* propose une interview de Christelle Olivier (présidente de l'Egide), avec un article s'intitulant « La présidente de l'Egide : "nous condamnons l'action sur Jeanne d'Arc" ». À ces articles, qui ont engendré plus d'une centaine de commentaires d'internautes (140 au total), s'ajoutent des documents de seconde main qui entreprennent une analyse plus globale de la situation : l'émission de radio bruxelloise *Bang Bang* y consacre une

séquence[97], et *Plus rose ma ville*, une émission itinérante diffusée par Pink.TV qui a fait étape dans la capitale du Nord aux alentours de mars 2010, et dont une partie du reportage s'intéresse à cette affaire qui a secoué la communauté LGBT[98].

a. Entre admiration et réprobation, les réactions après la découverte des auteur.e.s et de la vidéo

Suite à la parution de ces articles révélant l'identité des auteur.e.s, il est possible de rendre compte des prises de positions des internautes. Il ne sera question dans un premier temps que du matériel tiré des articles issus des sites internet de la presse LGBT et des commentaires laissés à leur suite (93 au total), de 8 commentaires laissés sur le site internet du collectif Urban Porn et 16 publiés sur le mur Facebook de l'une des membres, et de 3 autres sur la plateforme lilloise du site participatif Indymedia.org[99], rédigés après la publication des communiqués de presse des Flamands roses et d'Urban Porn.

La découverte des auteurs et de la vidéo a également mobilisé la sphère des droites nationales et radicales (26 commentaires). Effectivement, après dévoilement des auteur.e.s et visionnage de la vidéo, les commentaires laissés sur ces sites redoublent d'intensité. Les articles en question sont très brefs, il s'agit seulement d'insister sur le fait que les auteurs de l'action sont des « extrémistes homosexuels » et « un collectif de déséquilibrés » pour le site Riposte Catholique, et qu'ils et elles n'en avaient jamais

[97] Née en 2004, l'émission hebdomadaire *Bang Bang* se présente comme un « magazine queer qui mélange les genres et refuse les cloisonnements » (page facebook de l'émission). Elle est diffusée sur la radio bruxelloise Pure.FM.
[98] L'émission a été diffusée sur la chaîne câblée Pink.TV le 11 juin 2010.
[99] Indymedia.org est une plateforme collective de diffusion d'informations à la sensibilité largement libertaire. Elle a une dimension résolument locale grâce à des antennes dans plus de 150 villes à travers le monde.

douté, comme l'indique le titre de la brève du site Contreinfo.com :« Ce sont bien des militants homosexuels qui ont souillé la statue Jeanne d'Arc à Lille ».

Les commentaires écrits à la suite de ces brèves témoignent de la virulence de leur ressentiment, notamment dans les épithètes utilisées pour désigner le collectif Urban Porn. En effet, les termes employés relèvent du registre de la folie, l'action est perçue comme une « bouffonnerie » (1RC) « Totalement grotesque… » (12CI) « [d]es actes dégénérés ! » (9CI) « c'est meme plus de la décadence ou de la démence » (8CI) alors que les auteur.e.s sont « de bien pauvres dégénéré… qui mériteraient d'être soignés » (6RC) des « détraqués sexuelle » (15CI) et à « voir toute cette mise en scène… Une partie de notre jeunesse est totalement décérébrée » (13CI). Le lexique de l'abjection est également discernable, les auteur.e.s sont réduit.e.s à la « Lie » (7CI) l'acte est « honteux ignoble, humiliant » (9CI) « en être arrivé à ce niveau de dégueuli de l'humanité… » (8CI) et le happening provoque des réactions de dégoût : « cette vidéo me donne envie de vomir…. » (10CI). Le registre du ridicule est aussi présent : « ridicule prestation », « pathétique » « pantomime » (1RC) « C'est [...][100] sont vraiment ridicule » (15CI). Enfin, il faut noter quelques occurrences relatives à la déploration : « pauvre France!!!!!!!!!!!!!!!!! » (5RC), ainsi qu'à la pitié : « prions pour eux » (4RC).

Quelques commentaires pointent par ailleurs certains motifs qui pourraient entrer dans le cadre d'un dépôt de plainte, un.e internaut.e se demande s'il n'y a pas « outrage » (1RC), un.e autre récapitule : « Il y a plusieurs infractions susceptibles de poursuites : dégradations de bien public, attitudes obscènes (étant entendu que la notion de blasphème n'existe pas, surtout envers les Catholiques…) » (2RC). De

[100] Il s'agit là d'une autocensure pour ne pas employer de termes grossiers.

nouveau, l'idée du « deux poids, deux mesures » resurgit, elle s'appuie sur le sentiment d'impunité dont bénéficierait certains groupes, qui, dès lors, agissent à « visages découverts » (2RC). Et ce mode d'action à « visages découverts » conduit quelques internaut.e.s à formuler des perspectives de représailles, c'est ainsi qu'il faut comprendre le commentaire : « bon au moins on voit certain visage » (3CR). Dans le même ordre d'idées, un.e internaute profère des menaces à peine voilées : « Je souris d'avance en pensant au jour prochain ou ces ...[101] (je l'ai déjà dit!) auront la visite surprise de quelques Identitaires ou de Catholiques couillus (je l'ai pas encore dit!) qui leur distribueront les kilos de baffes qu'ils méritent » (2RC). D'autres commentaires excédés s'excitent : « Quelle bande de salops. Ils ne perdent rien pour attendre » (14CI) « Une chose est sûre : ils ne l'emporteront pas au paradis ! hahaha... » (11CI) « Il y a des claques qui se perdent ! » (10CI) « Habitant pas très loin de Lille, j'espères pouvoir croisés ces détraqués sexuelle pour bien leur expliquer que ce qu'ils ont fait est des plus pitoyable! » (15CI) « Lorsqu'inévitablement, ils feront l'objet de violences (car « qui sème le vent récolte la tempête ») » (9RC).

Ces prises de positions appartiennent, selon les mots de Nathalie Heinich, au registre purificatoire[102], où les arguments de pureté servent à dénoncer une atteinte à un objet, ici la statue équestre de Jeanne d'Arc, et à travers elle, à l'identité et au passé de la France. « Aucun respect pour le passé glorieux de nôtre patrie!! » (9CI) « Ils n'ont aucuns respect pour nos ancêtres. » (15CI), déplorent ainsi deux internautes. Si la véhémence des propos s'explique par le besoin de défendre les valeurs et le patrimoine de la France, elle répond également au fait que, au début de l'affaire, il

[101] *ibid*.

[102] Le registre argumentatif purificatoire met en jeu tout ce qui relève « du pur et de l'impur [...] et tout ce qui vise à préserver l'intégrité d'un être, d'un lieu, d'un objet, contre les attaques, dégradations, déformations. Les valeurs ainsi défendues sont donc la pureté, l'intégrité, la propreté, la santé ». HEINICH, N. (1997). Les colonnes de Buren au Palais-Royal : ethnologie d'une affaire. *L'art contemporain exposé aux rejets, Etudes de cas. op. cit.* p. 59.

avait été soupçonné, notamment par l'Egide, que les membres de l'extrême droite puissent être à l'origine de cette action, ce qui leur avait laissé un goût particulièrement amer.

Après l'analyse des prises de positions de la mouvance des droites nationales et radicales, il s'agit de se concentrer sur le panorama des réactions tirées des commentaires postés sur les sites internet de la presse LGBT, le site du collectif Urban Porn (et sur un mur facebook d'une de ses membres) et la plateforme lilloise du site Indymedia.org. De la même manière que pour ce qui est de la période précédant le dévoilement des auteur.e.s de l'action, il est envisageable de diviser les réactions en trois catégories : celles qui l'encensent, celles qui la désapprouvent et celles qui lui sont indifférentes. Ces dernières, quoique peu nombreuses, marquent plutôt de la surprise devant l'ampleur de la polémique, surtout compte tenu du caractère dérisoire, inoffensif de l'action : « Boaf Boaf tout le monde peut mettre du PQ sur une statue et proclamer etre un etre politique, punk etc... c´est juste subjectif pas besoin d´en faire une salade » (59TE) « tempête dans un verre d'eau... tout ça est tellement dérisoire ! » (111TE) « c'est un happening plus qu'autre chose, c'est bien dans la mouvance artistique actuelle, après tout ils n'ont fait chier personne ! » (82TE). Un commentaire pointe la réaction excessive de l'Egide : « Pas de quoi fouetter un choix... Toujours beaucoup de mal à comprendre le néo-moralisme de certains… » (126TE).

La découverte des auteur.e.s et de la vidéo provoque aussi de nombreux commentaires de soutien à Urban Porn. Faisant suite à la publication du communiqué de presse sur le site du collectif, ils sont ponctués de formules de félicitation : « bravo », « excellent », « super », « j'aime », « génial ». Les remarques sont élogieuses : « je ne vois strictement rien à redire à ce happening hautement

transgressif ça fait du bien dans notre société lisse et hyper convenue… » (15YG) (102TE) « You are fucking great!!!! I have no words, that's a real action, genderfuckers!!! » (1UP). Un.e internaute revient sur le débat qui avait précédé quant à la question de la dimension provocatrice de l'action : « Je maintiens que c'était une initiative intéressante, porteuse de réflexion plus que de provocation » (95TE). Certains messages pointent le caractère ludique : « initiative rigolote et qui n'a fait de mal à personne » (120TE) « une vraie rigolade » (96TE) « merci pour le fun! » (91TE) « j'ai bien rigolé en regardent la vidéo est bravo!!!! » (90TE) « Vous avez du bien vous marrer ! » (6IM) « ouais c'est rigolo » (93 TE). Alors que d'autres commentaires en soulignent la dimension politico-ludique telle que revendiquée par Urban Porn dans son communiqué : « je trouve la démarche ludique dans sa forme mais faisant passer un vrai message. Et quelle organisation ! » (98TE) « non seulement c'est une vraie rigolade mais que cet humour-là a un sens et met en avant une forme d'homosexualité, une façon d'être, une vision artistique de sa place dans le monde qui nous entoure. Nous les homos, disons que nous avons de l'humour sur nous-mêmes et que nous savons le dire!!! » (96TE) « excellente action artistique et politique ! » (3UP). D'autres commentaires décèlent dans l'action une forme de transgression : « happening hautement transgressif » (102TE) « une exhibition non politiquement correcte » (91TE) « Ca interpelle les gens, donc bien vu!! » (9FB), ainsi qu'une action pleine d'audace et de courage : « Super performance de rue ! Courageuse et indispensable ! » (2UP) « Pas mal très osé » (4UP), et par l'association simpliste du courage à la virilité, quelques messages font remarquer : « il n'est pas faux de dire qu'à Lille, nous ne manquons pas de couilles ! Vive Urban Porn !!! » (88TE) « Je ne le ferais pas mais je trouve ça couillu » (56TE). Enfin, deux autres commentaires reviennent sur l'appropriation de la figure de Jeanne d'Arc : « C'est

léger et totalement inoffensif, ça permet de contrebalancer aussi le FN qui a fait de cette fausse pucelle un symbole d'identité nationale » (56TE) « BRAVO Je préfère Jeanne d'Arc en cette joyeuse compagnie avec les voitures rouges des pompiers qui passent. C'est mieux que Le Pen et l'extrême droite. » (99TE).

Face à ces manifestations enthousiastes, des internautes expriment au contraire de sévères critiques. « Pitoyable ! » (9YG) assène un.e internaute, alors qu'un.e autre déclare : « Ma réaction ? Un gros zéro pointé pour ce genre de provoc' ridicule » (101TE). D'autres s'inquiètent des répercussions néfastes de cette action : « Ce sont des grands malades ceux qui ont fais ca ! Savez vous que les identitaires de Novopress se sont empressés de tirer à boulet rouge sur cette action » (129TE) « Une réaction idiote qui a enflammé les sites homophobes et qui va pourrir les tentatives pour avancer dans le respect vers plus d'égalité… Les extrémistes quelqu'ils soient n'ont jamais rien résolu » (5UP) « c'est complètement con comme démonstration. On dirait une bande de tarés sortis d'un hôpital psychiatrique. C'est une provocation inutile qui ne sert à rien à part faire passer les trans et autres pédés et gouines etc... pour des cinglés. Je ne trouve même pas ça drôle, je trouve ça inintéressant » (57TE). Le champ lexical employé appartient clairement à un registre dépréciatif : « grands malades », « réaction idiote », « extrémistes », « con comme démonstration », « bande de tarés sortis d'un hôpital psychiatrique », « des cinglés ». De nombreux autres internautes n'adhèrent pas à l'action et, même si la virulence des propos est moindre, beaucoup témoignent d'une préoccupation constante quant aux conséquences en termes d'image qu'occasionne ce type d'action. Au fil des commentaires, cette réflexion devient rapidement source d'inquiétude.

b. Visibilité et représentation, la bonne et la mauvaise image de l'homosexualité

Le site VeryFriendly avait lancé le débat dans son premier article consacré à l'affaire en demandant aux lecteurs et lectrices : « Faut-il donner une bonne image de l'homosexualité ou toutes les images ont elles le droit de cité ? ». Au cœur de cette interrogation, ce sont les questions des représentations et de la visibilité des minorités sexuelles qui sont en jeu, questions qui, pour tout groupe minoritaire, ont une importance vitale parce que relatives aux processus d'identification. Stuart Hall évalue ainsi le problème : « comment sommes-nous représentés et comment cela peut-il influencer la manière dont nous nous représentons nous-mêmes ? »[103]. Hall a ainsi forgé le concept de « politique des représentations » afin de mieux saisir non seulement le rôle réflexif, rétrospectif des représentations, mais également leur caractère profondément constitutif ou performatif dans le phénomène de subjectivation[104]. « Cela donne à la question de la culture et de l'idéologie, et aux scénarios de représentation – la subjectivité, l'identité, la politique – une place non seulement expressive, mais aussi formatrice dans la constitution de la vie sociale et politique »[105]. Or, comment se construire lorsque les images sensées nous représenter font défaut, ou qu'elles ne sont que le reflet des plus grotesques stéréotypes ? Dans *The Celluloid Closet. Homosexuality in the Movies*, Vito Russo montre de façon exemplaire la manière dont un média comme le cinéma a une incidence sur les représentations et la visibilité des personnes LGBT[106]. L'objectif de

[103] HALL, S. (2008). Qui a besoin de l'identité ? *op. cit.* p. 271.
[104] HALL, S. (2008). Nouvelles ethnicités. In *Identités et cultures, Politiques des* Cultural Studies. Paris : éditions Amsterdam. p. 289.
[105] *ibid.*
[106] RUSSO, V. (1981). *The Celluloïd Closet. Homosexuality in the Movies.* Nex York : It Books. Voir également le film tiré de l'ouvrage : EPSTEIN, R. & FRIEDMAN, J. (1995). *The Celluloïd Closet. Les homosexuels (re)vus par Hollywood.* 107'.

Russo visait à dénoncer le traitement de l'homosexualité dans le cinéma hollywoodien, où les personnages homosexuels ne sont que rarement présentés en termes flatteurs. S'ils ne sont pas montrés comme faibles ou ridicules, ils sont alors représentés tourmentés, dans la haine de soi, voire comme des individus manipulateurs et dangereux[107]. L'on comprend alors aisément le besoin de combler le déficit de représentations par la recherche d'images positives et non pétries de stéréotypes dégradants.

Pour autant, cela engage-t-il à faire consensus autour d'une représentation positive des personnes LGBT et, pour revenir au débat engendré par l'action sur la statue Jeanne d'Arc, faut-il s'entendre sur ce qui est désigné par la « bonne image » de l'homosexualité[108] ? Est-ce une image lisse, consensuelle et convenue ? Et est-ce qu'une image est sensée représenter l'ensemble de la communauté ? Ne peut-il y avoir une pluralité d'images pour répondre à la diversité des groupes sociaux qui forment cette communauté ? Un.e internaute ne manque pas de soulever le problème : « Lourde question que "la bonne image" de l'homosexualité » (1VF). Cette interrogation a été l'un des sujets les plus commentés suite à la divulgation des auteurs et de la vidéo de l'action. De nombreux commentaires en pointent les conséquences dommageables dont pourrait pâtir l'ensemble de la communauté LGBT : « Mouis…la vidéo est marrante et navrante à certains moments, en fait je me

---

[107] *ibid.*

[108] Pour reprendre l'exemple du cinéma, cette question a surgi avec force en France lors de la sortie en 1983 de *L'homme blessé*, qui a alors provoqué des réactions contrastées au sein de la communauté gay. Le film de Patrice Chéreau fut l'un des premiers en France à mettre en scène la sexualité furtive des rencontres dans les lieux publics. Mais le réalisateur a eu à répondre aux reproches d'avoir représenté une image peu amène de l'homosexualité. Dans le documentaire *Bleu Blanc Rose, 30 années de vie d'homosexualité en France* d'Yves Jeuland, Chéreau s'en explique. Aux accusations de donner à voir une sexualité sordide et des personnages en souffrance, il réplique qu'il s'agissait pour lui de filmer une des réalités de la sexualité homosexuelle, et prenant exemple de *La dame aux camélias*, il rétorque que cette histoire « qui se passe très mal n'est pas un pamphlet contre l'hétérosexualité. Il se trouve qu'elle a la tuberculose et qu'elle est hétérosexuelle… ». JEULAND. Y. (2002). *Bleu Blanc Rose, 30 années de vie d'homosexualité en France*. 140'.

demande si ça ne discrédite pas d'avantage les gays... » (84TE) « je pense que sa salie limage, les gens seron failement offencer.... » (100TE) « cela donne même des armes aux homophobes qu'ils croient sûrement terrasser » (70TE). Certain.e.s y voient même un frein pour l'évolution de la « cause » LGBT : « cet événement ne fera pas du tout avancer la cause gay même à mon avis ça ne peut qu'être le contraire » (79TE) « Et, dans le fond, je ne la crois pas [l'action] [...] faire avancer ce que je considère être Notre cause » (12YG) « Pour moi, ce genre d'evenement va a l'encontre de la cause gay car il pousse la societe a nous montrer comme "differents" » (78TE).

Plus spécifiquement, les internautes reprochent au collectif Urban Porn de ne pas représenter ou de mal représenter l'ensemble de la communauté et d'en donner à voir une image stéréotypée : « Je déplore ces actions qui ne représentent pas les gay en général. Nous voulons sortir des stéréotypes alors pourquoi continuer à les afficher et les extrapoler en plus sur des monuments historiques et publiques » (3VF) « Ça peut paraître rigolo au premier abord mais en réalité c'est triste. La réalité est que cet forme d'exhibitionnisme réduit l'homosexualité à un cliché. Cet happening nous représente comme des bêtes sexuels sans sentiment ou sensibilité » (60TE). Une autre remarque nie le caractère politique de l'action en prêtant de mauvaises intentions aux membres d'Urban Porn : « je trouve ça inutile et négatif pour l'image des gays. Nous ne sommes pas tous des écervelés qui pour faire parler de soi ont besoin de jouer les provocateurs à 2 balles. [...] A part dire "vous voyez, on est des pédés et gouines farfelus qui voulont faire parler de nous" je ne vois pas l'utilité de cette mascarade » (116TE). Alors qu'un commentaire met en évidence la relation de cause à effet entre une mauvaise représentation et son impact en termes de discrimination : « ce pseudo collectif prend en otages les homosexuels de France et

nous font passer collectivement pour des provocateurs et des irresponsables. Faudra pas venir s'étonner qu'on supprime la Halde ou que les partis nationalistes renforcent leurs dicours anti-homos avec de telles actions! » (129TE).

Or, à lire ces nombreuses réactions, ce qui semble poser problème n'est pas tant le message et l'action sur la statue, mais plutôt la vidéo en elle-même, en particulier les performances qui accompagnent le *relooking queer* de la statue de Jeanne d'Arc et les poses suggestives prises par les activistes. Ainsi, si les prises de position s'accentuent, si les internautes mettent plus de ferveur dans leurs remarques, il est intéressant d'observer que le visionnage de la vidéo en a fait changer d'avis plus d'un.e. Le groupe des partisans de l'action avant la découverte des auteur.e.s se scinde alors en deux sous-groupes : d'un côté celles et ceux qui renforcent leur adhésion, et de l'autre celles et ceux qui considèrent l'action inesthétique, vulgaire, donc desservant la « cause » du mouvement : « Il n'en est pas moins que la forme que prend cette revendication est, en revanche, à leur défaveur. Au-delà de la vulgarité même car oui ça l'est, quoiqu'on en dise…, je trouve la démarche outrancière. […] Non, je ne tire pas mon chapeau car la démarche est loin d'être intelligente » (12YG) « Autant, je trouvais drôle cette histoire de statue travestie, autant la vision de cette vidéo ne m'inspire pas vraiment. Si pour eux, c'était important de le faire, après tout pourquoi pas, néanmoins je trouve cette vidéo trop grossière à mon goût...je suppose que c'était fait exprès.... » (77TE) « en ce qui concerne le déguisement symbolique de la statue, elle est également assez vulgaire et permet un amalgame gratuit et dommageable avec l'ensemble des messages LGBT. […] Oui à l'action, oui un peu de désobéissance de temps en temps pour rappeler qu'on est là et qu'il faudra composer avec nous d'une manière ou d'une autre, mais non à la vulgarité gratuite et aux messages déclaration de guerre » (11YG) « C´est d´un goût douteux le feminisme queer »

(55TE). Jugée grossière, dégradante, outrancière et de mauvais goût, c'est la vidéo qui pose problème.

Certain.e.s internautes se font plus précis.e.s quant à ce jugement de valeur, il apparaît que c'est la simulation d'actes sexuels lors de cette action qui a du mal à passer : « Aussi, le rhabillage en rose ne m'a pas déplu, au contraire même, c'était plutôt intéressant, mais c'est vrai que la démonstration en parallèle et le gode sont en trop. Au final, la portée n'est pas réussie » (113TE) « ce happening est tellement trop que j'ai du mal a adherer. Je ne vois pas comment montrer un gode michet ou simuler l'acte sexuel au grand jour fait avancer la cause des LGTB » (78TE). Comme le relèvent d'autres commentaires, c'est l'aspect caricatural et sexualisé de l'action qui porte atteinte à l'image de l'ensemble de la communauté et qui vient comme valider les propos des adversaires au mouvement LGBT : « Je soutiens que la démarche est intéressante et drôle. Mais je dois avouer que toute cette mascarade montée autour de cette customisation de la statue ne fait que servir ceux qui s'opposent à nous. En effet, ils sont la caricature d'eux-mêmes. Après, on ne s'étonnera pas qu'on dise que les pédés soient des gens effeminés, qui ne pensent qu'à sucer des bites » (97TE) « J'ai regardé jusqu'à la fin, mais avec gêne. [...] Mais les godes partout et les pantomimes qui se voulaient festives fournissent du miel aux commentaires des Boutin ! » (16YG) « Les mots vulgaires, les mimes d'actes sexuels filmés en pleine rue etc, ça ne fait que renforcer l'opinion de ceux qui, voyant cette vidéo, vont se dire "ben ouais forcément, les homos ce sont tous des pervers provocateurs lobbyistes dangereux qu'il faut combattre". Ou comment donner du grain à moudre à Boutin et consorts, aux excités religieux de tous poils et aux partisans des « valeurs familiales traditionnelles » qui refusent que l'on nous donne le droit d'être parents. Et ça, ça me gêne profondément » (11YG). Néanmoins, il s'agit bien d'une divergence quant à la

forme même de l'action. En effet, les internautes sont nombreux à approuver le message du collectif Urban Porn : « J'aime le fond mais pas la forme de cet initiative. Oui à l'appropriation de Jeanne d'Arc et aux détournements de slogan. Non au mauvais goût et au chorégraphie a deux balles avec un gode. [...] Il est toujours plus efficace d'interagir AVEC la société que CONTRE elle » (60TE) « ce n'est pas le rhabillage temporaire de la statue qui pose problème, c'est davantage l'attitude méprisante, presque haineuse, lors de la revendication » (112TE).

Enfin, à côté de ces considérations d'ordre moral, quelques commentaires isolés appartiennent proprement au registre esthétique : « je ne suis pas trop receptif à cette forme d'art. je ne trouve pas ça vraiment subversif (travestisme, godes roses... deja vu), juste très inesthetique » (54TE) « le résultat sur la statue était en fait + marrant que les mimiques pseudo-branchouilo-artistiques (un poil "too much" par moments!? la fausse exhib n'a rien de très subversif, finalement...) à ses pieds lors de la pose.. » (53TE). Deux autres internautes regrettent la faiblesse de la portée subversive de l'action : « OU se situe la revendication politique dans l "attaque" queer d´une statue de Jeanne-d´Arc a coup de godes et de papiers kraft (ou PQ, ou crepo pas grave). Artistiquement, On est loin des happening du démentiel Otto Muel pae exemple. [...] De toute façon, et c´est purement subjectif, le happening queer est un summum du kitsch juste bon a effrayer les grands-meres le dimanche matin a la sortie des marchés » (62TE) « ouais c'est rigolo, bon après voilà le queer c'était drôle et subversif au début, maintenant c'est un peu toujours le même discours qui tourne en rond depuis plus de 10 ans, entendu et re-entendu...bref je trouve qu'il n'y a plus vraiment de subversion là dedans...et puis bon les zétéros adhérent au queer maintenant, et puis ça devient un truc tendance, un peu bobo » (93TE). La quasi absence de remarques sur l'aspect artistique peut sembler étonnante, mais elle

s'explique sans doute par le fait que les internautes se sont surtout mobilisé.e.s sur les enjeux de l'action, reléguant au second plan sa dimension esthétique.

Pour conclure sur la question de la « bonne image » de l'homosexualité, il convient d'évoquer qu'elle a été aussi débattue dans l'émission de télévision itinérante *Plus rose ma ville* lors de son étape à Lille. Après avoir consacré le début du reportage sur la variété des nuits gays lilloises, le journaliste va faire de l'affaire Jeanne d'arc le fil rouge de l'émission, en interrogeant les divers protagonistes de la scène LGBT lilloise. Filmé.e.s dans les coulisses de leur émission radiophonique *Homosapiens*, les Flamands Roses, réitèrent leur soutien à ce rhabillage en y trouvant : « une action très intéressante et positive pour discuter de ce qu'est le mouvement *queer* et la représentation positive de l'homosexualité. La belle image de l'homosexualité… », rappelant ironiquement les propos de l'Egide. L'un des membres ajoute qu'à trop se soucier de l'image, cela a un effet paralysant sur la lutte.

Le journaliste de *Plus rose ma ville* poursuit son investigation dans les locaux de l'Egide, où sont présents Christelle Olivier et Arnaud, le président de l'association David & Jonathan, l'une des premières associations à s'être fendue d'un communiqué de presse pour dénoncer l'action sur la statue Jeanne d'Arc. Celui-ci considère que le plus grand tort qu'il ait relevé dans cette action, ce sont les propos inscrits sur les pancartes qu'il juge « provocants et insultants ». Ce type d'action engendre selon lui une « mauvaise image de l'homosexualité », car l'excentricité, la marginalité sont des attitudes qui prennent à ses yeux les formes stéréotypées discriminantes et avilissantes associées à l'image de l'homosexuel.le.

Ces discours sont proches des « politiques de respectabilité »[109], ces injonctions aux fins de faire preuve d'un comportement respectueux – ici, ne pas donner une image inconvenante – pour ne pas risquer d'entacher et nuire à l'ensemble de la communauté LGBT, dans la mesure où chacun.e de ses membres en porte le poids. D'ailleurs la « rhétorique du respect » est mobilisée à de nombreuses reprises dans les commentaires pour dénoncer l'action jugée provocante : « Une réaction idiote qui a enflammé les sites homophobes et qui va pourrir les tentatives pour avancer dans le respect vers plus d'égalité… » (5UP) « Pas de provocation inutile [...] chacun se doit le respect, sans pour autant en oublier d'être ce que l'on est quelque soit son orientation (hétéro, bi, homo, trans) » (1VF). Cette rhétorique est souvent synonyme de modération et de discrétion : « Ca suffit ! Nous pouvons aimer si nous restons respectueux, posé et réfléchi » (129TE) « la révolte permanente est impossible et l'idéal effectivement est de vivre son homosexualité dans la tranquillité, de montrer qu'on est des gens comme les autres, aussi respectables que quiconque » (110TE).

A contrepied de ces réactions voyant dans l'action Jeanne d'Arc une mise en danger de la crédibilité du mouvement, d'autres s'indignent de ces prises de position : « Ah ça, ça emmerde bien les gays proprets et honteux qui s'échinent toute la sainte journée à assainir l'image des transpédégouines à coups de "nous sommes comme vous" ("comme vous" ? c-à-d ? normaux ? rangés ? sains ? mariés ? géniteurs ?) et de "cachez-moi cette folle que je ne saurais voir "! » (10YG). Pour un.e autre internaute, les personnes LGBT ne devraient aucunement s'inquiéter de l'image qu'elles renvoient à la société : « Mais pourquoi donc devrait-on tjs à chercher du crêdit auprès des hétéros ! On leur a tout prouvé : que Léonard de Vinci était gay, que Michel

[109] HIGGINBOTHAM, B. E. (1993). *Righteous Discontent : The women's movement in the Black Baptist Church, 1880-1920*. Cambridge : Harvard University Press. Le concept est explicité au chapitre 1.

Ange était gay, que le maréchal Lyautey était gay, que Frédéric II de Prusse était gay, que Marcel Proust était gay, qu'Amélie Mauresmo est gay et que Gareth Tomas est gay aussi. Apparemment ça ne suffit pas et demain ils vont continuer à nous emmerder, alors je n'ai vraiment plus rien à fiche du crêdit ou discrêdit qu'on veut bien nous accorder » (89TE). Après la parution sur Têtu.com de l'interview accordée à Christelle Olivier, ces positions se multiplient et viennent consacrer une rupture claire entre deux conceptions du militantisme LGBT.

c. De profonds antagonismes, cristallisation des divergences dans les milieux LGBT

Les nouvelles interventions de Christelle Olivier, présidente de l'Egide, dans les colonnes du quotidien *La Voix du Nord*, dans une interview sur Têtu.com, et dans le reportage *Plus rose ma ville* à Lille, viennent confirmer les dissensions entre un militantisme LGBT « traditionnel » et institutionnalisé, et un militantisme féministe *queer*. La découverte des auteurs de l'action et de la vidéo ne modifie aucunement les propos de Christelle Olivier, si ce n'est qu'il est précisé dans l'article de *La Voix du Nord* que l'Egide ne portera pas plainte comme cela avait été envisagé quelques jours auparavant. Elle se dit consternée par l'action qu'elle juge « sans intérêt et contre productive » et qui « dessert le mouvement LGBT ». A cet égard, elle formule une série de reproches à l'encontre du collectif Urban Porn. Le premier est celui de réduire l'homosexualité à la sexualité : « l'homosexualité, c'est de la sexualité bien sûr mais c'est aussi et surtout bien plus que la sexualité ». Néanmoins, elle ne précise pas davantage ce qu'elle entend par là. Dans son billet « Des limites discursives des assos LGBT », Cyberkor, auteur d'un blog sur les questions de sexualités, évoque l'affaire de

la statue Jeanne d'Arc et s'interroge sur le discours de Christelle Olivier qu'il met en parallèle avec l'attitude générale de certaines associations LGBT. « J'ai peur que les centres lgbt soient politiquement vulnérables en dessous de la ceinture, parce qu'ils se centrent trop sur l'identité homosexuelle mais plus assez sur la sexualité » observe-t-il. Il poursuit : « certains centres et certaines associations LGBT révèlent leur incapacité à penser la question du sexe dans un débat public sans s'en remettre entièrement à l'idéologie conservatrice et sélective (le bon et le mauvais gay, la bonne ou la mauvaise fille, comme jadis le bon et le mauvais sauvage) des gouvernements occidentaux *straight*. Le/la mauvais(e) femme/gay/lesbienne/trans' est immédiatement taxé(e) d'extrémiste alors qu'il/elle ne demande qu'à parler en son nom... Vive la démocratie. La peur du sexe... ou l'art de prendre son opinion pour la plus représentative, faisant fi de la diversité... c'est ainsi qu'on voit aujourd'hui des gays et des lesbiennes s'offusquer de la gaypride, jugée trop sulfureuse par certain(e)s car non représentative de la volonté d'intégration. Mais qui a dit que les LGBT devaient s'intégrer ? Est-on passé de la fierté à la honte de la différence LGBT? ». Cyberkor déplore que la logique d'intégration induise une mise sous le tapis des thèmes considérés comme marqueurs de différence par rapport à l'hétéronormativité. C'est pourquoi, outre les questions relatives à la prévention et à la santé, la sexualité s'est retrouvée exclue des messages délivrés par ces associations LGBT dominantes.

La question de la place de la sexualité dans le militantisme LGBT a également préoccupé les internautes. « Arrêtons de dire que ce que nous faisons de nos culs n'appartient qu'à la sphère privée. Nos sexualités sont politiques, nos corps sont politiques, nos actions sont politiques », la déclaration du collectif Urban Porn dans son communiqué de presse a effectivement déclenché un débat dans le fil des

commentaires, celui interrogeant les relations entre sexualité et politique. Deux visions opposées de la sexualité et plus précisément de l'homosexualité s'y affrontent. En effet, certain.e.s internautes ne comprennent pas le lien établi entre sexualité et politique : « Encore une fois je prend ce genre d'action avec dérision. Mais si c'est pour porter des messages du genre : "nos sexualités sont politiques" (n'importe quoi...) » (70TE) « Je trouve que l´art et la manière dont cette association a de revendiquer le droit de faire ce qu´elle veut de son cul, de son identité est obsolète. Elle n´a rien de politique » (68TE) « Et puis toujours cette revendication COMPLÈTEMENT REVOLUE de "l´appropriation de son corps et de son cul". Et allez, ça joue les victimes pretes a se jeter sur l´autel sacrificiel de la ringardise » (62TE) « Pourquoi mélanger le corps à la politique? La politique ne s´occupe pas du corps, ou c´est faire du totalitarisme à l´envers » (55TE). L'incompréhension des propos d'Urban Porn découle d'une mauvaise interprétation de la formule féministe « le privé est politique ». Comme ont pu le mettre en évidence des chercheures féministes :

> « "Le privé est politique" veut dire : faire agir le privé sur le politique, mettre fin à leur étanchéité coutumière, à la séparation entre ce qui doit rester fixe à tout prix et ce dont on admet la transformation. Ce n'est que par une interprétation abusive et tendancieuse – due probablement à la persistance d'une conception "paternelle" de la politique – qu'on a pu entendre l'inverse : soumettre le privé à des contraintes politiques »[110].

Il est ainsi nécessaire de s'interroger sur la construction dichotomique public/privé, comme de se demander comment s'élabore cette séparation. Et qu'est-ce qui définit les limites de la sphère publique ou ce qui relève du cadre privé ? Nancy Fraser, dans un célèbre article où elle tente de redéfinir la notion habermasienne de la sphère

[110] BONIS, O. ROUCH, H. BRAIDOTTI, R. DUROUS, F. MENES, M. (1983). La Belle au bois dormant. *Les Cahiers du GRIF, 28*. p. 46.

publique, considère : « qu'une conception défendable de la sphère publique [doit] favoriser non pas l'exclusion, mais l'intégration des intérêts et des questions que l'idéologie bourgeoise et masculine qualifie de "privés" et considère comme non admissibles »[111]. Fraser poursuit sa réflexion en suggérant qu'une : « théorie critique devrait expliquer comment le fait de qualifier certains sujets et intérêts de "privés" limite le champ des problèmes et la façon de les aborder, ce qui peut être contesté dans les sociétés contemporaines »[112].

Cependant, face aux incertitudes de quelques internautes à propos des relations entretenues entre corps, sexualité et politique, d'autres commentaires en réaffirment la pertinence : « dire que la politique ne s'occupe pas du corps, c'est un non-sens! » (56TE) « la sexualité a toujours été politique, et le sera toujours, car elle touche aux rapports des êtres entre eux, et donc elle touche au social » (75TE) « eh bien si justement, la sexualité est hautement politique (au sens large et noble du terme c'est à dire dans le sens de "qui concerne la vie de la cité") puisque précisément les citoyens homos n'ont pas les mêmes droits que les citoyens hétéros !! si ça c'est pas politique, je serai le prochain pape ! » (71TE) « nos sexualité resteront politiques tant que l'égalité de droit et de fait ne sera pas atteinte. […] Tant que seul les préjugés et les mensonges les plus sombres sur l'homosexualité seront les seuls ayant droit au chapitre, la sexualité sera un objet politique » (74TE) « Oui, en effet, dire que la sexualité ne relève que du privé est une arme utilisé pour réduire les gens au silence. Pourtant, les couples hétéros, eux, s'affichent, dans la sphère de la politique, du travail, etc » (76TE) « "nos sexualités sont politiques" : bah vi, demande à la

[111] FRAZER, N. (1996). Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement. In G. CALHOUN, *Habermas and the Public Sphere*. Cambridge : MIT Press. p. 149.
[112] *ibid*.

boutinesque boutin et à son valet de chambre vanneste : leurs carrières médiatiques en découlent directement...et ils ne sont pas les seuls... » (77TE) « je suis d'accord avec une partie d'entre vous, bien entendu que notre corps est politique, et que le privé est politique. "notre trou du cul est révolutionnaire" disaient nos grandes tantes » (93TE).

Ceci étant dit, il faut revenir aux propos de Christelle Olivier qui exprime un deuxième reproche à l'encontre d'Urban Porn en mettant fortement en doute la lisibilité de l'action. « Posons-nous la question du niveau de compréhension du citoyen lambda lorsqu'il découvre une Jeanne d'Arc affublée d'un pénis rose » critique-t-elle dans l'interview de Tetu.com. Propos qu'elle réitère *dans La Voix du Nord* : « Le riverain, le passant, que voulez-vous qu'il comprenne à cela et à des phrases comme "godes save the queers" ? ». Elle disqualifie donc le message d'Urban Porn, en faisant appel à la légitimité du citoyen lambda, supposément incapable de faire la différence au sein de la diversité du mouvement LGBT. Comme Stuart Hall l'évoque dans son texte *Déviance, Politique et Médias*, Christelle Olivier mobilise l'image d'un « grand public » pour appuyer ses propos. Il est intéressant de voir que cette construction imaginaire du « public » est conçue :

> « comme une masse distante, hétérogène et non impliquée de spectateurs d'un drame symbolique dangereux mais divertissant, qui ne sont liés entre eux que par le désir encore inexprimé de voir le normal, le raisonnable – "le cours habituel des choses" – reprendre le dessus, une majorité silencieuse »[113].

De plus, la présidente de l'Egide cherche à discréditer le collectif Urban Porn en les réduisant à « une bande de jeunes » n'ayant comme objectif que celui de faire parler d'eux à travers une « opération de communication ». Elle décrit l'action sur la statue

[113] HALL, S. (2008). Déviance, Politique et Médias. In *Identités et cultures, Politiques des* Cultural Studies. Paris : Editions Amsterdam. p. 211.

Jeanne d'Arc comme « risible », « bon enfant », niant par là même sa signification politique pourtant explicitement formulée dans le communiqué de presse d'Urban Porn. L'insistance sur le caractère juvénile de l'action renforce l'opposition LGBT/*queer* et vient consacrer une rupture générationnelle. Elle est d'ailleurs reprise par certain.e.s internautes, soit pour aller dans le sens de Christelle Olivier : « Les membres de ce groupe n'ont pas dépassé la mentale phase de la puberté et oublient de réfléchir à la façon la plus juste de convaincre » (60TE) « une beuverie entre jeunes, qui se termine par des actions irresponsables et irraisonnées, bref de la bêtise à l'état pur » (2VN) soit au contraire pour encenser l'action et dénigrer les prises de position de l'Egide : « Perso je me réjouis qu'il y ait encore des jeunes EN VIE ! Et tant pis s'ils font n'importe quoi au moins ils jouissent, eux ! » (10YG) « Je préfère cent fois des petits jeunes qui font ce genre d'actions (au risque de confusions entre sexualité et sexualisation) que ceux (comme l'Egide) qui acceptent les compromissions, se méfient du qu'en-dira-t-on et se plient aux ordre de la société hétérosexiste en espérant de la reconnaissance pour leur mutisme. » (114TE).

Troisièmement, les reproches de Christelle Olivier portent aussi sur « le manque de respect à l'égard des catholiques ». « Ce n'est pas acceptable de faire ce rapprochement "catho = fascistes" » déclare-t-elle dans l'article de Têtu.com. Dans le documentaire *Plus rose ma ville*, le journaliste va à la rencontre de Rendez-vous chrétien, une association qui lie les questions de spiritualité à celle de l'homosexualité. Michel Desroches, un de ses membres, revient sur l'action Jeanne d'Arc et établit le même constat : « ce qui me paraît gênant dans ce qui a été fait avec la statue Jeanne d'Arc, c'est l'amalgame. Parce que quand on voit : "Je ne suis pas la pucelle catho-facho", ça sous-entend potentiellement que tous les catholiques sont des fascistes. […] Et ça, c'est grave parce que c'est un amalgame et c'est la même

rhétorique que l'extrême droite ». Michel Desroches va même plus loin dans cette comparaison avec l'extrême droite qui tend clairement à disqualifier le collectif Urban Porn : « Au début, on croyait que c'était l'extrême droite qui avait fait ça pour se moquer de nous en quelque sorte. Donc ça montre bien une espèce de similitude, peut-être pas dans les idées, mais dans les méthodes : des méthodes violentes, provocatrices ». Il s'agit bien sûr d'une mauvaise lecture de l'action proposée par Urban Porn qui, en désignant Jeanne d'Arc comme la « Pucelle catho facho », faisait référence à l'instrumentalisation de la sainte par la mouvance des droites nationales et radicales, et non pas à l'ensemble des catholiques.

Enfin, la quatrième critique de Christelle Olivier se concentre sur les modalités d'action employées par Urban Porn. Dans le documentaire *Plus rose ma ville*, elle indique : « on n'est pas dans ces opérations coup de poing, qu'on juge contreproductives. On est plus dans une politique des petits pas. Essayer de faire avancer les choses un petit peu à la fois. Essayer de se rapprocher des personnes d'influence pour faire porter notre cause ». « On a des façons d'agir différentes, mais au fond on lutte tous contre la même chose » indique-t-elle aussi dans *La Voix du Nord*. Elle ne mentionne là qu'une divergence dans les techniques militantes, dans les manières de faire, faisant abstraction des désaccords politiques profonds qui séparent d'un côté une logique assimilationniste (celle dont se défend l'Egide) et de l'autre une volonté « d'être dans les marges » pour reprendre les propos du collectif Urban Porn.

Pourtant, tout porte à croire que les dissensions dans les milieux LGBT outrepassent la simple divergence de méthodes militantes et touchent à des conceptions de la politique de libération fondamentalement dissemblables. Pour preuve, les discours

tenus des deux côtés. Interrogée par le journaliste dans le documentaire *Plus rose ma ville*, l'une des membres du collectif Urban Porn tient à éclaircir ce qui motive leur combat en expliquant ce qui les écarte, d'une part, d'une démarche militante légaliste et, d'autre part, d'une logique intégrationniste. « Le mouvement homo, ça n'existe pas ! Il n'y en a pas qu'un ! Et que des individus demandent le droit au mariage à l'adoption, etc. Enfin, c'est leur problème, c'est leur lutte. Mais nous, on ne va pas être là en tant qu'homo, que trans à revendiquer la même chose. Nous, on n'a pas envie de ça. On est aussi fier de notre différence, de notre marginalité. Et on construit à partir de ça ». Alors que dans Têtu.com, Christelle Olivier s'en tient à l'adage « il faut montrer qu'il n'y a rien à voir » pour définir ce qu'elle entend par démarche de visibilité. Même son de cloche pour Arnaud, président de l'association David & Jonathan. Interrogé dans *Plus rose ma ville*, il fait part de sa conception de l'homosexualité qui apparaît clairement en opposition avec le discours d'Urban Porn et l'action sur la statue Jeanne d'Arc : « J'imagine les gens qui vont passer à côté de cette statue […] et qui vont se dire "ah ! c'est encore ces pédés !" Non y'en a marre ! Etre homo, être trans, être bi, ce n'est pas avoir des plumes, être habillé en rose. C'est vivre et s'intégrer dans la société ».

Quelques internautes défendent cette même vision de l'homosexualité où règnent les idées de discrétion et d'intégration : « J'ai toujours préféré le droit à l'indifférence que le droit à la différence car la différence on l'a toujours eu et ça n'a rien apporté de bon à ceux qui l'ont un peu trop revendiquée » (79TE) « "Vivons heureux, vivons cachés" ce n'est pas entièrement faux mais je préfère "vivons heureux, vivons discrêtement". La différence (ou les différences) fait peur et la peur entraine le rejet, l'exclusion. […] A nous de montrer que nous sommes comme les autres, pas spécialement plus exhibitionnistes, pas spécialement plus originaux, pas plus sensibles que les autres

non plus malgré la légende bref des gens ordinaires capables d'avoir des vies "normales", et pourquoi pas de vivre en couple (de même sexe) et d'avoir des enfants etc... » (81TE). L'objectif semble se résumer ici à l'acquisition des mêmes privilèges d'invisibilité et d'indicibilité accordés à l'hétérosexualité[114].

S'opposant vigoureusement à la conception assimilationniste de la politique de libération LGBT défendue par Christelle Olivier, les associations membres de l'Egide et dans quelques commentaires sur la Toile, de nombreux internautes se rangent du côté d'Urban Porn. Une majorité des commentaires sont en profond désaccord avec le discours tenu par Christelle Olivier : « ce sont encore les gauches caviar de l " EGIDE" ou je ne sais trop quels "homo mais pas trop" qui portent plainte pour mauvaise image de l'homosexualité ? Les mêmes qui font croire à tout le monde que les lgbtqia ne demandent qu'une chose pour être heureux, à savoir le mariage ? faudrait faire le ménage quand même » (4IM) « Pauvre Lille ! "elle n'est pas d'accord" c'est triste ... ne parlons plus de ces associations minables ! Passons à autre chose ... Merci » (109TE). D'autres émettent une critiquent de la politique des « petits pas » et du crédo « montrer qu'il n'y a rien à voir » : « C'est le genre de déclarations de Christelle Olivier qui est contre-productif, et non la performance de UrbanPorn. Je trouve que cette reprise du crédo de la société ("Circulez, y a rien à voir") est dangereuse car elle laisse à penser que c'est en se cachant, en se conformant aux codes en vigueur et en se taisant que l'on parviendra à faire passer un message revendicatif […]. C'est faux, complètement. Se taire en se disant qu'ainsi "on passera mieux" auprès de la société bien-pensante c'est faire un calcul erroné, c'est accepter d'être relégué au second plan, avec quelques cacahouètes (déclarations d'intention, mesurettes, etc.) pour

[114] BOURCIER, M-H. (dir.). (1998). *Cahiers Gai, Kitsch, Camp, 42.* « Q comme queer. Les séminaires du Zoo ». p. 65.

calmer les ardeurs » (114TE) « Mais oui le monde il est tout beau, il est tout gentil... il ne faut pas heurter, il ne faut pas choquer, il ne faut pas donner un sentiment de peur ect ect ect.. Bon en ce qui me concerne, ce genre de propos m'exaspère au plus au point. Parce que c'est en étant tout beau toutgentil qu'on obtient des trucs ?? vraiment ?? hahah l'histoire prouve le contraire... » (105TE).

C'est également l'aspect consensuel et bien pensant du discours de la présidente de l'Egide qui scandalise les internautes : « On doit se sentir bien défendu à Lille, avec des prises de position aussi frileuses de la part de Christelle Olivier .... » (107TE) « Je me désolidarise totalement de ce genre de propos absolument pisse froid, frileux, et mou du cul. J'ai la gerbe! […] Je suis totalement écœuré d'entendre une militante dire ça. Vraiment, Christelle Olivier, vous me rendez triste, la révolution je la ferai sans vous, merci et au revoir, place aux jeunes cons pédés et punk ! (117TE) « fuck les homos bien pensant et autres facho et homophobe » (9FB) « Mais qu'est-ce qu'ils sont fesses-cousues ces soc'dem[115] ! » (12FB). Enfin, deux internautes remettent en cause la légitimité de l'Egide et la capacité de cette structure à représenter l'ensemble des personnes LGBT : « Heureusement à Lille il n'y a pas que l'Egide, et y a quand même des associations qui se bougent (genre Les Flamands Roses déjà, et l'ensemble du CGL[116]). L'Egide n'est pas représentative de l'ensemble de la vie associative LGBTQI de Lille, et c'est tant mieux » (108TE). « Je ne me reconnais pas dans votre communauté que vous voulez propre et lisse, vous ne parlez jamais de ceuxLLES qui sont contre le mariage hétéro ou homo car institution patriarcale, qui veulent l'abolition du genre sur l'état civil. CeuxLLES qui s'en prennent quotidiennement dans

[115] Abréviation pour sociaux démocrates.
[116] Abréviation pour Centre Gay et Lesbien.

la gueule parce qu'ils ne correspondent ni aux normes hétéros ni aux normes GAY » (13YG).

Dès lors, cette affaire de la statue Jeanne d'Arc à Lille fait apparaître de profonds antagonismes au sein des milieux LGBT, tant sur les modalités d'action que sur les objectifs en termes de politique de libération. C'est d'ailleurs le constat établi dans le dernier article de *La Voix du Nord*, toutefois, il est uniquement fait mention de divergences « au moins sur la forme » parmi les associations LGBT. Certain.e.s internautes se montrent plus perspicaces : « [...] on voit bien que des petites guerres se jouent dans nos propres parties, les uns voulant se faire protecteurs et revendicateurs d'une image parfaitement "propre" et normalisante des populations LGBT, véhiculant des démarches cadrées et politiquement correctes ! ET d'autre part, les neo-revendicateurs qui validant toutes les actions possibles, considérées dès lors pérennes dans la lutte et l'avancement de la cause des LGBT. Aïe aïe, luttes internes ? [...] Une cause commune mais deux mesures ?? ». Cet.te internaute poursuit son commentaire en distinguant « les acharnés de luttes en tout genre » et « les flottants passe-partout » (8YG). Un.e autre constate également une polarité dans les rangs du mouvement homosexuel : « le souci qu'il y a est le fait que l'on considère les homosexuels comme des "grande folles". Or on peut les classer en diverses catégories : celles et ceux qui veulent avoir une vie normale, sans avoir le besoin de jouer "les follasses", celles et ceux qui font de la provoc, celles et ceux qui doivent le cacher et en souffre... » (1VF).

La pluralité des modes d'action est perçue de façon plutôt positive, comme le prouve les opinions de ces deux internautes : « Je respecte son point de vue et je comprends aussi le militantisme queer. Quand on doit sans cesse se cacher, quand présenter la

personne qu'on aime à sa famille pose problème, quand on ne peut pas se promener main dans la main dans la rue, quand on ne peut pas s'embrasser en public sans risquer des critiques ou des insultes, quand on nous refuse le droit de nous marier, quand on nous considère comme indignes d'élever des enfants, je comprends le ras-le-bol, le besoin de se révolter, de s'exhiber dans une attitude très "fuck off "» (110TE) « Je ne suis pas pour une démontration unique et uniformisante de nos fiertés. Il faut de tout, la provocation aussi est utile tant qu'elle respecte les lieux, les biens et les personnes » (112TE). Invitée dans *Plus rose ma ville* à donner son avis sur le détournement de la statue Jeanne d'Arc, Zoé Félix, créatrice du site VeryFriendly**,** remarque que : « au moins ça a le mérite d'avoir été fait. Ca permet d'ouvrir le débat. La provocation, c'est pas mon truc, mais beaucoup de choses se sont passées avec la provocation. C'est un bon outil, c'est vrai. Ça fait un peu parler, un peu bouger les choses ». Elle conclut en ajoutant : « c'est toujours la même question, c'est-à-dire, quand on est homo, qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce que la lutte contre les discriminations passe par les revendications, ou par de l'intégration ? Je n'ai pas de réponse. C'est juste des questions qui se posent ». Ces propos, tout comme ceux des commentaires précédents participent néanmoins à une simplification des termes de la discorde entre provocation, revendication et attitude de révolte d'un côté, et intégration et normativité de l'autre.

Aussi, s'il fallait résumer ces dissensions révélées par l'action sur la statue Jeanne d'Arc, il serait utile de les placer sur les deux extrémités d'un spectre, tout en gardant en tête que cette division binaire ne rend pas compte de la diversité des positions. Ainsi, il y aurait du côté du mouvement LGBT dominant et institutionnalisé une logique d'assimilation et d'intégration des politiques basées sur des avancées progressistes et réformistes, une volonté de gommer les différences, et un choix de la

discrétion, de l'invisibilité, dans une attitude plutôt stigmaphobe alors qu'à l'autre bout du spectre, le mouvement féministe *queer* semble plutôt s'appuyer sur une conception radicale des politiques de libération où le concept de communauté tient une place importante, et où il s'agit de revendiquer l'anormalité, l'appartenance à la marge, dans une perspective stigmaphile. En conséquence, le militantisme féministe *queer* peut se définir à l'aune de ce que Stuart Hall appelle les « groupes activistes minoritaires » :

> « De tels groupes ne cherchent pas à faire triompher leur cause à travers l'accès traditionnel à l'influence des élites ils ne cherchent pas à faire progresser leur position à l'intérieur du système de négociation politique. Ils adoptent plutôt des tactiques politiques militantes, activistes et "extrémistes", et mettent explicitement en cause le système lui-même et ses "règles du jeu". Leurs techniques de contestation et de dissidence ne respectent pas les normes de légitimité politique qui institutionnalisent le conflit politique. Ils posent des questions déviantes et adoptent des attitudes et des styles de vie déviants, en partie en raison des affinités électives existant entre leurs objectifs politiques et leurs valeurs socialement subversives, en partie pour dramatiser et symboliser leur aliénation par rapport à l'orientation dominante du système hégémonique »[117].

De l'autre côté du spectre des pratiques et politiques des milieux LGBT, le mouvement LGBT dominant fait montre d'une proximité avec :

> « des valeurs symboliques et sacrées qui sont largement partagées (par exemple, la sainteté de la majorité le "processus en bonne et due forme" de négociation comme moyen de résoudre un conflit le tabou de la violence et de l'affrontement le rôle du raisonnable, de la rationalité, de la modération et du compromis dans la régulation des conflits […]) »[118].

Pour revenir spécifiquement sur le cas de la statue Jeanne d'Arc, ces « valeurs symbolique et sacrées », comme le souci d'obtenir l'assentiment de la majorité, de ne

[117] HALL, S. (2008). Déviance, Politique et Médias. *op. cit.* p. 196.
[118] *ibid*. p. 215.

pas perturber l'ordre public, et de respecter le cadre légal, sont, pour Christelle Olivier, autant de garanties de la crédibilité du mouvement. Or cela nécessite impérativement de tracer une frontière claire entre les fauteurs de trouble, « une bande de jeunes », ou « la mouvance extrême-gauche, anarchiste-libertaire », et les représentants « légitimes » du mouvement LGBT. Et la mise hors jeu des « groupes activistes minoritaires », coupables de « déviance politique »[119], est rendue possible par une entreprise de disqualification et de dénigrement qui se donne à voir dans le recours à des arguments d'autorité. En outre, cette attitude s'accompagne bien souvent d'une connivence avec le pouvoir politique, Christelle Olivier indiquant d'ailleurs préférer se « rapprocher des personnes d'influence pouvant servir notre cause ». La propension à l'institutionnalisation des mouvements militants a été brillement mise en lumière par Francis Dupuis-Déri dans une étude sur les relations entre les « représentant.e.s » du mouvement altermondialiste et les militant.e.s pratiquant la stratégie du Black Bloc :

> « [...] des sociologues ont indiqué que des structures sociales et politiques inspirent chez des acteurs politiques contestataires un fort désir de paraître respectables aux yeux de l'État pour obtenir puis sécuriser un ensemble de ressources financières, institutionnelles, organisationnelles, médiatiques, voire personnelles (avancement de carrière militante et "gloire" médiatique). L'Etat met d'ailleurs en place tout un appareil normalisateur et encadre le champ politique officiel à l'aide de politiques gouvernementales, de canaux de communications officiels, de subventions et de critères d'exclusion. La survie financière et/ou politique des porte-parole de diverses institutions dépend souvent des subventions gouvernementales, tout autant que le succès éventuel de leurs actions »[120].

[119] *ibid*.
[120] DUPUIS-DERI, F. (2004). Penser l'action directe des Black Blocs. *Politix, 68*. p. 93-94.

Conclusion

Alors que le collectif Urban Porn souhaitait à travers *J. Pin Dark* apporter une contribution au débat sur l'identité nationale, cette dimension de l'action n'a que peu trouvé d'écho parmi les commentaires des internautes. L'analyse de cette affaire montre que ce sont bien d'autres questions qui ont été au cœur des discussions : celle de la diversité des stratégies de lutte et de leur efficacité à servir une politique de libération, celle de la visibilité et de la représentation des personnes LGBT, et plus largement celle de la conception même de l'homosexualité.

Par ailleurs, l'étude spécifique des commentaires des internautes a pu démontrer son intérêt par la mise en évidence de la dimension collective et sociale de la construction du savoir. De plus, la nature conflictuelle de l' « affaire » s'est révélée être une plus-value heuristique pour saisir la diversité des milieux LGBT en France. La difficulté du dialogue entre les parties a contraint les acteurs à structurer leur argumentation, comme le souligne Luc Boltanski et Laurent Thévenot dans leur recherche sur les disputes et les modes de justification :

> « Quand on est attentif au déroulement des disputes on voit qu'elles ne se limitent ni à une expression directe des intérêts ni à une confrontation anarchique et sans fin de conceptions hétéroclites du monde s'affrontant dans un dialogue de sourds. Le déroulement des disputes, lorsqu'elles écartent la violence, fait au contraire apparaître des contraintes fortes dans la recherche d'arguments fondés, appuyés sur des preuves solides, manifestant ainsi des efforts de convergence au cœur même du différend »[121].

[121] BOLTANSKI, L. & THEVENOT, L. (1991). *De La justification, Les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard. p. 26.

Cette l'affaire de la statue Jeanne d'Arc aura aussi permis de distinguer de profonds antagonismes à l'intérieur des mouvements LGBT tant sur la forme des stratégies militantes que sur le fond des politiques de libération.

Concernant l'action en elle-même, les interprétations hétéroclites, et parfois mêmes contradictoires, qu'elle a engendrées posent le problème de la lisibilité et de la compréhension du féminisme *queer*. Justement, l'incertitude autour de l'interprétation d'une action est, selon Judith Butler, une plus-value :

> « Les actions qui peuvent être immédiatement interprétées me gênent. Elles sont plus facilement récupérables. En revanche, celles qui mettent à l'épreuve nos pratiques de lecture, qui nous plongent dans l'incertitude quant au mode de lecture à adopter, qui nous contraignent à redéfinir la façon dont nous interprétons les symboles publics, me semblent particulièrement précieuses »[122].

D'autant que l'hétéroglossie que cette action a entraîné parmi les différentes « communautés interprétatives » a fait ressortir quelques caractéristiques saillantes, telles que l'humour, la réappropriation, l'affirmation identitaire, et la provocation. Cette présente étude fait également apparaître que les pratiques féministes *queer* participent à la remise en cause du mouvement LGBT hégémonique, comme le résume à sa manière le commentaire d'une des membres d'Urban Porn : « En tout cas, une chose est sure, on est maintenant identifié.e.s comme fouteur.euses.s de merde au pays des gentils LGBT... » (2FB).

Cette action sur la statue Jeanne d'Arc a donné matière à penser sur les modalités d'action du militantisme LGBT et *queer*, si bien qu'elle semble être source d'inspiration pour certain.e.s internautes : « Y a qu'à Lille, que l'on peut se permettre ce genre de choses, ici ds le Var, si l'on s'attaquait à Cuversville, (pour ceux qui ne

[122] BUTLER, J. (2005/1994). Le genre comme performance. In *Humain, Inhumain. Le travail critique des normes*. Paris : Editions Amsterdam. p. 36.

savent pas, la statue, avec les fesses bien luisantes , sur le port de Toulon), Ce serait la fin du monde. Elle doit être contente la Jeanne, d'être vêtue de rose, celà change du vert de gris et je le verrai bien " le petit culversville" de rose vêtu !!!!A bon entendeur,salut..... » (87TE) « à mon avis,ça vas faire des petits! » (91TE) « Et si on faisait pareil a nancy ? ^^ » (51TE) « la meme a paris c 'est quand? » (92TE). Le dernier commentaire ne croit pas si bien dire, le 30 avril 2012 un rassemblement était organisé à Paris, devant la statue équestre de Jeanne d'Arc de la place des Pyramides, celle-là même où prend place le défilé annuel du parti frontiste. A l'appel de cette manifestation, plusieurs collectifs et associations ont dénoncé le Front National, « ses idées et ceux qui les appliquent ». Les manifestant.e.s, ce soir-là, ont rebaptisé Jeanne d'Arc en Jihane : « symbole de ce que nous sommes, de ce que nous revendiquons le droit d'être, et de vivre, trans, séropositive, lesbienne, Noire, Musulmane, pute, activiste, syndicaliste, étrangère »[123].

[123] Extrait du discours prononcé lors du rassemblement.

Chapitre 5

L'ACTIVISME ROSE, STRATEGIES IDENTITAIRES, AFFRONTEMENTS ET ESTHETIQUES DE LA LUTTE

Partie 1

Construire des communautés

« Dans notre cri à la différence il y a la rage passionnée de signifier aux dominants que nous ne sommes pas eux, mais que nous sommes bien nous ».

Colette Guillaumin[1].

[1] GUILLAUMIN, C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris : Côté-femmes, p. 92-93.

1. Les stratégies identitaires féministes *queer*

a. Une conception constructiviste de l'identité

Les mouvements, les politiques et la théorie *queer* ont leurs racines aux Etats-Unis. Ils ont débarqué en France au milieu des années 1990, fournissant de nouvelles armes pour penser et pratiquer un activisme identitaire doublé d'une position post-identitaire[2]. Pour le dire autrement, cet activisme se caractérise par des positions anti-assimilationnistes radicales, et il défend une conception constructiviste de l'identité. L'identité individuelle et collective est pensée comme contingente, instable, plurielle par opposition à une conception substantialiste de l'identité. Ramzig Keucheyan, auteur d'une étude sur le constructivisme[3], expose ce qu'il faut entendre par « construction sociale de l'identité »[4]. Celle-ci se décline en plusieurs points : elle est un processus et s'oppose en cela à une quelconque nature ou essence elle est multiple puisqu'elle est le « produit » d'une articulation entre identité individuelle et identité collective elle est aussi assignation ou interpellation par autrui, via un processus de catégorisation sociale elle est subjectivité, de l'ordre de l'autodéfinition elle est contingente, en cela contraire à la vision structuraliste elle est enfin une notion politique[5].

---

[2] Ce point de vue a été notamment défendu et développé au cours des séminaires du Zoo. Voir BOURCIER, M-H. (dir.). (1998). *Cahiers Gai, Kitsch, Camp, 42.* « Q comme queer. Les séminaires du Zoo ».

[3] KEUCHEYAN, R. (2007). *Le constructivisme. Des origines à nos jours.* Paris : Hermann éditeurs.

[4] Comme le rappelle Ramzig Keucheyan, l'approche constructiviste de l'identité est été conceptualisée par les interactionnistes symboliques de l'Ecole de Chicago, notamment chez Erving Goffman. Dans *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Goffman élabore une triple définition de l'identité : « l'identité sociale », « l'identité personnelle », et « l'identité pour soi », un modèle qui a eu une influence considérable dans l'étude des identités et groupes identitaires marginalisés. GOFFMAN, E. (1975/1963). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps.* Paris : Les Éditions de Minuit.

[5] KEUCHEYAN, R. (2007). *op. cit.*

Cependant, en s'intéressant plus précisément à la dernière conception de l'identité donnée par Ramzig Keucheyan, soit l'identité comme notion politique, cela donne matière à penser quant à l'élaboration de stratégies identitaires qui empruntent un autre chemin que celui des excès des conceptions postmodernes de l'identité, notamment des injonctions contenues dans les discours prônant un strict anti-essentialisme, ou un anti-essentialisme radical. Nombreuses sont les féministes à pointer du doigt les dérives de la dilution des identités postmodernes, qui, en rendant vaporeux le concept de sujet, conduit à réduire à néant les politiques de libération. Nancy Hartsock s'interroge :

> « Pourquoi est-ce précisément au moment où la plupart d'entre nous, qui sommes jusqu'à aujourd'hui restées silencieuses, réclamons le droit de nous nommer, d'agir en tant que sujets plutôt qu'en tant qu'objets de l'histoire, que le concept de "sujet" devient problématique ? »[6].

Donna Haraway ne dit pas autre chose lorsqu'elle observe l'émergence de la remise en cause du sujet « au moment même où "pour la première fois" des voix issues des groupes colonisés en raison de leur sexe et/ou de leur race revendiquent, avec une autorité "originante", le pouvoir de se représenter elles-mêmes dans des publications institutionnalisées et autres pratiques autoconstituantes »[7]. Diana Fuss a elle aussi dénoncé les dérives des prises de positions des discours anti-essentialistes, qu'elle résume en ces termes : « l'essentialisme de l'anti-essentialisme »[8].

---

[6] Nancy Hartsock, citée dans LIPPARD, L. (1990). *Mixed Blessings: New Art in a Multicultural America*. New York : Pantheon. p. 12.
[7] HARAWAY, D. (2007). Ecce Homo. *Manifeste Cyborg et autres essais*. Paris : Exils. p. 236.
[8] FUSS, D. (1989). Essentially Speaking: Feminism, Nature, and Difference. New York : Routlegde. Voir aussi HOOK b. (1984). *Feminist Theory: From Margins to the center*. Boston : South End Press.

Dans ce même souci de problématisation, Paul Gilroy tente de dépasser les apories des théories de l'identité noire, qu'elles soient essentialistes ou anti-essentialistes[9]. Il refuse d'un côté la conception essentialiste de l'identité, avec cette idée d'unité, de pureté et d'authenticité de la culture noire, d'un autre côté, il pense nécessaire de ne pas succomber à une stricte conception anti-essentialiste de l'identité, puisque la prise en compte des catégories identitaires, non pas pour elles-mêmes, mais comme constructions sociales et historiques, est indispensable.

> « Quoi qu'en disent les constructivistes radicaux, [l'identité noire] est vécue comme une signification cohérente (si ce n'est toujours stable) de soi. Si elle est souvent perçue comme une réalité naturelle et spontanée, il demeure qu'elle est le résultat d'une activité pratique : d'un langage, de gestes, de signes corporels, de désirs »[10].

Il a ainsi forgé le concept d' « anti-anti-essentialisme » afin de déjouer les limites de ces deux modèles analytiques et d'interroger la réalité matérielle de ces identités, et dans le cadre de son étude, de s'attacher à comprendre le particularisme de l'identité noire. Avoir une conception constructiviste ou post-identitaire de l'identité, n'empêche en rien l'élaboration d'une subjectivité politique collective, ainsi que l'a théorisé Gayatri Spivak lorsqu'elle a préconisé l'« usage stratégique de l'essentialisme » pour faire advenir une « conscience de soi »[11].

Pour revenir plus précisément sur l'identité gay et *queer*, Judith Butler évoque l' « erreur nécessaire » de leur formulation :

> « [...] la totalisation temporaire réalisée par les catégories identitaires est une erreur nécessaire. Et si l'identité est une erreur nécessaire, alors l'affirmation du

---

[9] GILROY, P. (2010/1993). *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience.* Paris : Editions Amsterdam. Voir en particulier le chapitre 3 « Les joyaux de la servitude : musique noire et politique d'authenticité ». p. 111-161.

[10] *ibid*. p. 151.

[11] Il s'agit de la formule largement reprise de « l'essentialisme stratégique », voir SPIVAK, G. C. (2009/1987). *En d'autres mondes, en d'autres mots. Essais de politique culturelle*. Paris : éditions Payot & Rivages. p. 361-362.

> "queer" sera nécessaire en tant que terme d'appartenance, mais celui-ci ne décrira pas entièrement ceux qu'il prétend représenter »[12].

De même, la question de l'usage stratégique du concept d'identité a été discutée par Eve Kosofsky Sedgwick[13] et David Halperin[14], au cours du colloque « Les études gays et lesbiennes » organisé au Centre Pompidou en juin 1997 par Didier Eribon. David Halperin a résumé l'utilisation à double tranchant de ce qu'il appelle « l'identité gay », elle est selon lui :

> « à la fois politiquement nécessaire et politiquement catastrophique. C'est une identité nécessaire, essentielle, indispensable, [...] qu'il faut à tout prix affirmer, sans relâche, et ce d'autant plus qu'elle est toujours et encore désignée comme honteuse, pathologique et déviante. Mais c'est aussi une identité dangereuse et même traitresse [...] parce qu'elle joue un rôle normalisateur et même policier dans la société mais aussi dans la culture gay. C'est une identité politiquement catastrophique car elle permet à la société de gérer tranquillement la différence sexuelle [...] »[15].

b. Les modèles de politiques identitaires, la comparaison transatlantique

Les propos d'Halperin doivent être compris dans le contexte états-unien de l'émergence des mouvements et de la théorie *queer,* apparus en réaction aux positions essentialistes, en particulier celles défendues par des militants ou

---

[12] BUTLER, J. (2009/1993). *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe ».* Paris : Editions Amsterdam. p. 232.
[13] SEDGWICK, E. K. (1998). Construire des définitions *queer*. In D. Eribon, (dir). *Les études gay et lesbiennes.* (pp. 109-115). Paris : Editions du Centre Pompidou.
[14] HALPERIN, D. (1998). L'identité gay après Foucault. In D. Eribon, (dir). *Les études gay et lesbiennes.* (pp. 117-123). Paris : Editions du Centre Pompidou.
[15] *ibid*. p. 117-118. L'article de Joshua Gamson « Must Identity Mouvements Self Destruct? A Queer Dilemma » est éclairant quant au recours aux catégories identitaires et aux tensions que cela occasionne, entre reconduction du système d'oppression et valorisation en termes de puissance d'agir. GAMSON, J. (1995). Must Identity Mouvements Self Destruct? A Queer Dilemma. *Social Problems, 42*(3), 390-407.

universitaires féministes et/ou homosexuel.le.s, mais aussi à l'encontre du mouvement LGBT *straight*, assimilationniste, blanc et bourgeois. Au contraire en France, l'arrivée des mouvements *queer* est assez différente. Les politiques *queer* ont promu une forte affirmation identitaire, à la fois collective et individuelle, afin de contrarier les politiques d'intégration dans le cadre républicain. Il semble nécessaire d'interroger la spécificité du contexte national français, et le modèle d'intégration qui lui est propre, afin de mieux saisir, dans un premier temps, les résistances au développement des mouvements et de la théorie *queer*, et, dans un second temps, de mesurer les incidences opérées de cette spécificité sur la forme particulière prise par les mouvements et la théorie *queer* en France.

Scott Gunther, sociologue états-unien et auteur d'une étude détaillée de l'histoire de l'homosexualité en France depuis le milieu du XXe siècle jusqu'au début des années 2000[16], rapporte une anecdote assez éclairante quant à l'arrivée de la théorie *queer* en France[17]. Présent lors du colloque « Les études gay et lesbiennes », il raconte sa surprise face à l'hostilité de certains propos tenus par des personnes présentes dans la salle quant à l'évocation du terme « *queer* » et de ses significations. Parmi les critiques, outre les difficultés que suscitait la prononciation du mot « *queer* », il était reproché à ce concept états-unien son inadéquation avec le modèle français. Selon Scott Gunther, ces manifestations de résistance résultent en partie du caractère universaliste du modèle français :

> « Pour un groupe, être séparé de la société en raison de la "race" ou de l'orientation sexuelle ne devrait pas être un objectif louable, il se positionnerait alors en opposition directe avec les intentions de l'universalisme et de l'intégration sociale.

[16] GUNTHER, S. (2009). *The elastic closet. A History of Homosexuality in France 1942-present*. New York, Londres : Palgrave Macmillan.
[17] GUNTHER, S. (2005). "Alors, Are We 'Queer' Yet?". *The Gay & Lesbian Review Worldwide*, *12*. En ligne http://www.glreview.org/article/article-1149/ (consulté le 08/04/2009).

> Ainsi n'importe quelle manifestation perçue comme étant le fruit des politiques identitaires de style états-unien, est souvent considérée avec beaucoup de scepticisme par les groupes LGBT français »[18].

Ce constat de résistance se retrouve également dans l'étude ethnologique menée par William Poulain-Deltour concernant le militantisme LGBT en France et son rapport problématique entretenu avec le référent états-unien. A la suite d'une observation participante de plusieurs mois au sein du Centre gai et lesbien de Paris, il a constaté que si certain.e.s militant.e.s ont une vision plutôt positive du modèle états-unien en termes de pratiques militantes, il y en a pour qui cette référence est problématique puisqu'elle vient contredire le modèle républicain français, et donner corps à l'idée de l'« américanisation de la société française »[19]. William Poulain-Deltour a pu mettre en évidence que les différentes lectures de la notion de « communauté » semblent être à l'origine des tensions et des divisions au sein du Centre. Il indique en conclusion que :

> « les changements induits par le modèle états-unien n'ont pas véritablement balayé les spécificités culturelles et sociales françaises. Il y a eu plutôt appropriation et structuration de ce modèle conformément aux spécificités du modèle français, reproduisant de ce fait les différences nationales entre la France et les Etats-Unis »[20].

Pour poursuivre la comparaison transatlantique, Steven Seidman a cherché à explorer les différents modèles de politiques identitaires dans son livre *Difference troubles. Queering social theory and sexual politics*, il y étudie dès 1997 le modèle français comparé à celui états-unien :

> « Contrairement aux Etats-Unis, [la France] n'encourage pas l'élaboration et l'organisation sur la place publique d'identités culturelles particulières, par exemple la formation de cultures publiques féministe, gay ou ethnique. En France, l'anxiété face à la "différence" a été gérée en établissant de solides liens entre une identité

[18] *ibid*.
[19] POULAIN-DELTOUR, W. J. (2004). French Gay Activism and the American Referent in Contemporary France. *The French Review, 78*, 118-125.
[20] *ibid*. p. 125.

> nationale et une identité individuelle, et à l'importance donnée à l'unité socioculturelle nationale, elle-même symbolisée par un Etat fortement centralisé, et par une culture organisée autour des idéaux civiques de solidarité »[21].

La politique de gestion des identités « dissidentes » en France est à comprendre à la lumière d'une culture républicaine très présente se caractérisant par un système étatique fortement centralisé, la défense de l'égalitarisme et des idéaux de solidarité, des processus qui ont conduit à une exigence d'uniformité sociale ainsi qu'à la stricte séparation des sphères privée et publique. Cette situation spécifique française a concouru à ce que se manifeste une forte hostilité à l'individualisme, à la « différence », et aux politiques dites identitaires.

A la suite de Steven Seidman, Jan-Willem Duyvendak propose une analyse comparative avec les Pays-Bas où il indique que, contrairement à la France, les problématiques telles que le féminisme, le mouvement LGBT, les cause écologiques ont réussi à mobiliser l'agenda politique et ceci depuis plusieurs décennies[22]. La capacité de mobilisation des ces « nouveaux mouvements » est assez faible en France. Selon lui, la culture politique républicaine et la tradition française d'égalitarisme et d'universalisme ont largement entravé l'émergence du mouvement homosexuel. La culture politique dominante a contraint le mouvement gay et lesbien à se restreindre au langage de l'égalitarisme, c'est-à-dire à rejoindre la majorité au lieu de se poser en contradiction avec la « normalité » dominante. Par ailleurs, comme le souligne Seidman, il est nécessaire de rendre compte de « la nature sélective de

[21] SEIDMAN, S. (1997). *Difference troubles. Queering social theory and sexual politics.* Cambridge : Cambridge University Press. p. 250.
[22] DUYVENDAK, J-W. (2001). Identity politics in France and the Netherlands: The Case of Gay and Lesbien Liberation. In M. Blassius. *Sexual Identity, Queer Politics.* (pp. 56-69). Princeton : Princeton University Press.

l'universalisme républicain » : finalement « universel en France se réfère à ce qui est communément accepté comme "normal" »[23].

Ceci étant dit, il s'agit toutefois de questionner la fréquente mise en parallèle avec le modèle états-unien quant aux problématiques soulevées par les politiques dites identitaires. A cet égard, Jim Cohen, spécialiste des questions états-uniennes, met en garde contre le caractère schématique et tronqué de ce qui est appelé « modèles d'intégration », que ce soit au sujet du système français dit universaliste ou assimilationniste, ou dans celui états-unien appelé multiculturaliste[24]. Ce qui est entendu par « modèle d'intégration » est selon lui beaucoup complexe et diversifié que l'usage qui en est fait couramment[25].

> « Dans le langage courant, et même dans le langage savant, le terme se réfère à des discours politico-philosophiques ayant pour vocation d'imprimer une cohérence globale aux dispositifs qui incarnent la mise en forme de la citoyenneté dans sa relation avec des populations nationales concrètes, dans la diversité de leurs origines ethno-raciales ou de leurs références ethno-culturelles. Mais il suffit d'examiner le fonctionnement concret de quelques-uns de ces "modèles-là" – modèles au sens discursif et normatif du terme – pour s'apercevoir qu'ils sont souvent en décalage, voire en tension, avec les pratiques sociales et politiques ordinaires »[26].

Le modèle multiculturaliste correspond selon Jim Cohen : « plutôt à une attitude de tolérance envers les citoyens dans leur diversité, ce qui n'est pas la même chose

---

[23] *ibid*. p. 68.

[24] Lors d'une journée d'étude consacrée à la question du communautarisme, Laurent Bouvet a entrepris une rapide description de l'histoire de l'idée communautaire aux Etats-Unis elle est selon lui un principe au fondement du pluralisme états-unien, dans « la fondation philosophico-religieuse, la consolidation juridico-politique et la confirmation sociodémographique » de la société états-unienne. BOUVET, L. (2005). Le communautarisme : fondement ou aporie de l'identité américaine ? In G., Delannoi, & P-A, Taguieff, (dir). *Les Cahiers du CEVIPOF, 43,* « Autour du communautarisme ». p. 151-152.

[25] COHEN, J. (2005). Les « modèles d'intégration » face aux particularismes : malentendus et dialogues France/Etats-Unis. *Mouvements, 38*. 41-49.

[26] *ibid*. p. 43.

qu'une reconnaissance de droits particuliers pour tel ou tel groupe ethno-culturel »[27]. Ainsi, pour définir le système d'intégration états-unien, il préfère parler, en s'inspirant des propos de Michel Wieviorka, de « multiculturalisme "éclaté" »[28]. Selon Stuart Hall, le multiculturalisme recouvre des « stratégies et les lignes politiques adoptées pour ordonner ou régir la diversité et la multiplicité qu'engendrent les sociétés multiculturelles »[29]. Doctrine ou philosophie, le multiculturalisme recouvre des réalités différentes de politiques mises en place par des sociétés multiculturelles « par définition culturellement hétérogènes ».

> « [Elles] diffèrent à cet égard des Etats-nations occidentaux modernes libéraux et constitutionnels, qui sont fondés sur la présupposition (généralement implicite) d'une homogénéité culturelle organisée autour de valeurs séculaires "universelles" libérales et individualistes »[30].

Ces précisions sont de rigueur pour ne pas apporter de l'eau au moulin de la construction de modèles fantasmés. Néanmoins, dans le cadre de la traduction et de l'adaptation des politiques *queer* en France il n'est pas abusif de reconnaître dans le « *queer made in* France » une influence des politiques identitaires issues de la philosophie multiculturaliste de défense des groupes identitaires et de la diversité dans l'espace public.

c. Activisme rose et politiques minoritaires

Les analyses du modèle républicain universaliste, menées par les auteurs sus-cités, ont démontré les résistances françaises aux politiques dites identitaires et envers la

---

[27] *ibid*. p. 49.
[28] WIEVIORKA, M. (1999). Le Multiculturalisme : solution ou formulation d'un problème ? In P. Dewitte (dir.), *Immigration et intégration, l'état des savoirs*. (p. 418-425). Paris : La Découverte.
[29] HALL, S. (2008). La question multiculturelle. In *Identités et cultures. Politiques des* Cultural Studies. Paris : Editions Amsterdam. p. 374.
[30] *ibid*.

notion de « communauté » qui, aux Etats-Unis, ne souffrent pas du discrédit qu'on leur porte en France (dans le sens où les politiques identitaires et l'élaboration de « communautés » contredisent les objectifs universalistes et d'intégration sociale). Mais que faut-il comprendre au juste par « politiques identitaires », ou « politiques de l'identité » ? Et que recouvrent les termes « communauté » et « communautarisme » ? Ramzig Keucheyan définit les politiques de l'identité comme une : « expression qui désigne les politiques – gouvernementales ou non – visant à promouvoir les intérêts, ou à lutter contre la stigmatisation, de telle ou telle catégorie de la population »[31]. Il spécifie deux caractéristiques à ces « politiques de l'identité » :

> « La première est qu'elles concernent des minorités qui s'assument comme telles, c'est-à-dire qui n'ont pas vocation à se transformer en majorité. [...] La seconde caractéristique de "l'identité" ainsi conçue est qu'elle n'est pas une instance (uniquement) économique. Elle comporte une dimension culturelle décisive »[32].

Yves Roussel apporte certaines précisions quant à cette stratégie de la « politique des identités »[33]. En s'inspirant d'une définition donnée par Brian Holmes et Kate Glazer[34], il identifie trois mouvements distincts dans une stratégie de mobilisation identitaire. Le premier mouvement est celui de la situation d'exclusion, de marginalité qui fixe un.e individu.e en fonction de ses caractères particuliers. « Cette situation d'exclusion [est] imposée aux exclus et socialement ressentie comme infamante ». Le deuxième mouvement est celui de « la mise en œuvre d'une stratégie communautaire »[35]. Cette stratégie opère à partir de la prise de conscience

---

[31] KEUCHEYAN, R. (2010). Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques. Paris : Editions la Découverte. p. 29.
[32] *ibid*. p. 29-30
[33] ROUSSEL, Y. (1995). Le mouvement homosexuel français face aux stratégies identitaires. *Les Temps Modernes, 582.*
[34] GLAZER K. & HOLMES, B. (1994). Mobiliser l'identité ? Les contradictions américaines. *Politiques, 7*. 79-94.
[35] ROUSSEL, Y. (1995). *op. cit.*

d'appartenir à un groupe marginalisé qui conduit à la construction de revendications collectives et de revalorisation identitaire. Yves Roussel explique :

> « c'est là que réside la grande originalité de la "politique des identités" : l'autodéfinition et l'autoreprésentation d'un groupe sont précisément l'enjeu de sa mobilisation. Cette mobilisation s'accompagne d'une pratique politique spécifique, qui a pour but de contester le caractère prétendument neutre de l'espace public, en rendant visible la différence, en rendant visible une identité culturelle ordinairement occultée : c'est la démarche de *visibilité* »[36].

Enfin le troisième mouvement concerne l'évolution que l'on souhaite donner à ce type de mobilisation identitaire et dont le caractère provisoire et contextuel doit être interrogé[37]. Ce dernier mouvement s'accorde avec les préconisations développées par Stuart Hall quant à l'usage du concept d'identité. Puisqu'il est impossible d'en faire l'économie – Stuart Hall parle à ce propos d'« *irréductibilité* du concept d'identité » – l'identité, dans le cadre d'une approche déconstructiviste, doit être repensée et manipulée « sous rature »[38]. En effet, malgré son usage problématique, ce concept clef, ne peut être manipulé qu'à travers une opération de stabilisation (de « suture » dirait Hall) temporaire et stratégique de sa signification. C'est à ce prix qu'une politique identitaire aux capacités mobilisatrices est envisageable.

A la lumière de ces considérations, il apparaît que les politiques féministes *queer* en France mobilisent pour partie ce paradigme identitaire, notamment par l'importance accordée à l'autodéfinition et l'autoreprésentation dans la construction d'une identité commune et par la valorisation des stratégies de visibilisation. Les politiques féministes *queer* se situent également dans une logique séparatiste de non-assimilation au régime hétérosexuel, où la volonté de rester dans la marge est

---

[36] *ibid.*
[37] *ibid.*
[38] HALL, S. (2008). Qui a besoin de l' « identité » ? In *Identités et cultures. Politiques des* Cultural Studies. Paris : Editions Amsterdam. p. 268.

fortement marquée. C'est en cela qu'elles peuvent être perçues comme une offense envers l'unité de la nation. Elles entrent en contradiction avec l'idéologie jacobine qui conçoit la France comme « une et indivisible »[39]. En effet, la devise républicaine se fonde sur la conception d'un Etat-nation unifié, homogène et centralisé, entraînant corrélativement la suppression des distinctions entre les citoyens. Or cette doctrine met en tension les concepts de liberté et d'égalité. Bruno Péquignot explique les raisons de cette situation paradoxale :

> « Selon Rousseau, inspirateur de la devise jacobine, la liberté de chacun ne peut aller théoriquement sans l'égalité de tous devant la loi, expression de la volonté générale. [...] Dans l'histoire réelle des macro-sociétés à visée démocratique, on n'a cessé d'en faire l'expérience malheureuse : trop de liberté creuse les inégalités, trop d'égalité supprime la liberté. Elles sont donc en tension et en conflit perpétuel qui menace toujours de déborder en violence pure par l'Etat ou contre lui »[40].

Outre ce constat d'échec de la conception républicaine du vivre ensemble, il est possible d'affirmer avec Fernand Braudel dans son étude approfondie sur l'identité de la France, que la devise jacobine a toujours été un mythe, l'historien y développant plutôt une conception de la France comme une mosaïque « aux carreaux, aux formes et aux couleurs diverses »[41]. Pourtant l'idéal républicain d'unité et d'homogénéité nationale reste profondément imprimé dans la conception de la nation française. Un idéal contre lequel viendraient buter des groupes aux « pratiques communautaires ».

Il faut cependant ajouter que ce phénomène de regroupement communautaire ou « communautarisme » n'est en rien récent, déjà Jean-Paul Sartre en avait habilement

---

[39] La devise jacobine est énoncée dans le texte de la Constitution du 21 septembre 1792. Il y est fait mention plus exactement de « République une et indivisible ».
[40] PEQUIGNOT, B. (dir). (1998). *Utopies et sciences sociales*. Paris : L'Harmattan. p. 328.
[41] BRAUDEL, F. (1986). *Identité de la France. T.1 Espace et histoire*. Paris : Artaud/Flammarion. p. 28. C'est dans ce sens qu'il intitule son premier chapitre « Que la France se nomme diversité », titre qu'il reprend à une étude de Lucien Febvre.

démontré les caractéristiques dans *Réflexions sur la question juive*[42]. Par contre, c'est la prolifération du terme « communautarisme » qui est tout-à-fait contemporaine[43], alors qu'« il n'est jamais que l'ultime formulation de l'existence de communautés en France, ce qui n'est pas un phénomène nouveau », comme le précise Nacira Guénif-Souilamas[44]. Dans le cadre d'une étude quantitative quant à l'apparition du terme « communautarisme » dans les débats publics français, Fabrice Dhume-Sonzogni a mis en évidence que le modèle français d'intégration et celui « communautariste » (souvent désigné comme « modèle américain » d'ailleurs) ne s'avèrent être finalement que les deux faces d'un seul et même modèle, l'un ne fonctionnant pas sans l'autre[45]. Fabrice Dhume-Sonzogni a identifié, dans la fabrication du modèle d'intégration français à partir des années 1990, une double logique à l'œuvre :

> « D'une part la promotion active de la doxa intégrationniste, reposant sur l'assimilation de ce modèle à la question toute entière de la viabilité de la société française (en écartant d'autres conceptions possibles de l'être-en-commun). D'autre part, la stigmatisation des mouvements présumés divergents, pour conforter le monopole de représentation de l'imaginaire national (en mettant dans la balance tout le poids de "la République"). Aussi, si la notion de "communautarisme" a eu le succès qu'on lui connaît désormais, c'est parce qu'elle fonctionne comme nom *générique* de la menace sur le mythe en question »[46].

L'existence des collectifs féministes *queer* en France repose pour partie sur l'idée de construction communautaire. Pour preuve, la volonté, précisément, de s'organiser en

---

[42] SARTRE, J-P. (1954). *Réflexions sur la question juive*. Paris : Gallimard.
[43] Dans une réflexion sur les rhétoriques anti-communautaristes, et après avoir rappelé le caractère résolument polémique et le vide théorique entourant le terme « communautarisme », Sylvie Tissot situe l'intensification de l'utilisation du terme au milieu des années 2000, lors d'une énième « affaire du voile » ayant conduit à la promulgation de la loi de 2004 sur la restriction du port des signes religieux dans les écoles publiques. TISSOT, S. (2012). Qui a peur du communautarisme ? Réflexions critiques sur une rhétorique réactionnaire. In B. Badie & D. Vidal. *La cassure. Etat du monde 2013*. Paris : La Découverte.
[44] BELORGEY, J-M., GUÉNIF, N. & SIMON, P. (2005). De l'usage politique du « communautarisme ». *Mouvements, 38*. p. 68.
[45] DHUME-SONZOGNI, F. (2007). Communautarisme : l'imaginaire nationaliste entre catégorisation ethnique et prescription identitaire, *Ville, Ecole, Intégration, Diversité, 150*.
[46] *ibid*. p. 89.

collectif, de façon non hiérarchique et sans meneur/meneuse. D'une certaine manière, la forme du collectif est une garantie (comme l'anonymat) pour se prémunir des pièges d'une survalorisation de la figure du « héros révolutionnaire » et de celle de l'artiste engagé[47]. En s'éloignant des formes traditionnelles du militantisme représentées par les partis politique ou les syndicats, ces collectifs refusent une organisation hiérarchique et les risques de dérives qui leur sont associés, en faisant de la construction communautaire un principe premier à l'activisme rose[48]. Le « communautarisme minoritaire » tel que déployé dans les revendications des politiques féministes *queer* vient bouleverser les mythes de l'intégrationnisme et de l'universalisme républicain. Ces prises de position dissidentes excèdent bien évidement les strictes politiques *queer*, elles se donnent à voir dans une partie du militantisme LBGT[49], et recouvrent plus généralement l'ensemble de la politisation des questions minoritaires.

Il convient toutefois de faire la lumière sur l'ambiguïté sémantique de la notion de « minorités ». Ce terme prend sens dans un contexte anglo-saxon où il a été largement débattu et ceci dès les années 1930. C'est sous la plume du sociologue Louis Wirth, membre de l'Ecole de Chicago, qu'une première définition est établie :

> « Nous pouvons définir une minorité comme un groupe de personnes qui, du fait de leur caractéristiques culturelles ou physiques, se distingue des autres dans une société dans laquelle ils subissent une inégalité de traitement une minorité se considère donc comme l'objet d'une discrimination collective »[50].

---

[47] La préférence pour le modèle du collectif plutôt que celui de l'artiste sera évoquée dans le point suivant.

[48] Dans le point suivant, il sera question des structures organisationnelles des milieux féministes *queer*, notamment lors de la mise en place d'événements comme les festivals.

[49] Voir à ce sujet l'article « Communautarisme » de Philippe Mangeot rédigé pour le *Dictionnaire de l'homophobie*. MANGEOT, P. (2003). Communautarisme. In L-G. Tin (dir.) *Dictionnaire de l'homophobie*. Paris : Presses Universitaires de France. p. 99-103.

[50] WIRTH, L. (1945). The Problem of Minority Groups. In R. LINTON (ed.), *The Science of Man in the World Crisis*. (pp. 347-372). New York : Columbia University Press. p. 347.

Louis Wirth définit la notion de minorité comme une situation commune d'oppression vécue, une expérience sociale commune à partir de laquelle un groupe social est ainsi délimité selon des critères objectifs. « La situation des minorités se comprend en fonction d'un rapport social objectif qui unit, dans un même univers matériel et symbolique, majoritaires et minoritaires »[51] explique aussi Danièle Juteau. Pour Colette Guillaumin, il existe des constantes partagées par les situations des minoritaires :

> « Tous ont en commun *leur forme de rapport à la majorité*, l'oppression. […] Les formes de ce rapport d'oppression économique et sociale sont différentes selon les groupes mais constantes : ces groupes se définissent par leur état de dépendance au groupe majoritaire. Ils sont au sens propre du terme, en état de minorité. Minorité, *être moins.* […] ils sont posés comme *particuliers* face à un *général*. Ils sont recouverts d'un cachet de "particularisme" quelle que soit la forme concrète qu'il revêt. Ils sont, en cela, différents de la majorité qui, elle, est dépourvue de particularité et conserve pour elle-même la généralité psychologique et sociale »[52].

Outre le fait que le sentiment d'appartenance à une minorité discriminée advient de la distinction objective d'avec la majorité sociale, la situation minoritaire intervient également à travers la prise de conscience à la fois collective et subjective de la discrimination. Les similitudes en termes de conditions sociales d'existence renforcent les interactions entre les membres du groupe et concourent à la formation d'une revendication politique commune, une politique minoritaire.

[51] JUTEAU, D. (1999). *L'ethnicité et ses frontières*. Montréal : Presses Universitaires de Montréal. p. 64.
[52] GUILLAUMIN, C. (1972). *L'Idéologie raciste : genèse et langage actuel*. Paris/La Haye : Mouton. p. 86-87.

d. Une lutte collective

Toute l'ambivalence dans le recours aux principes des politiques identitaires dans le cadre d'un activisme rose, se traduit dans la manière de jongler avec la double conception de l'identité du sujet féministe *queer*. Il s'agit d'élaborer un activisme à partir de catégories identitaires politiques, garanties de la mobilisation collective, mais de le faire sans reconduire des identités enfermantes et sclérosantes, de ne pas forclore le sujet politique pour reprendre Butler[53]. Se mêle donc à une conception constructiviste de l'identité, où se jouent les dimensions sociale, culturelle et politique des identités, une perception post-identitaire qui stipule l'identité comme instable et performative et où le sujet politique est ouvert[54]. Cette double logique identitaire se retrouve dans les discours des militant.e.s féministes *queer*. Il faut se souvenir du communiqué de presse où le collectif Urban Porn revendiquait l'action sur la statue Jeanne d'Arc à Lille :

> « Nous considérons que les identités de sexe, de genre, de classe et de race n'existent pas par nature ou par essence mais qu'elles sont construites culturellement, politiquement et socialement. Nous ne nous reconnaissons pas dans celles qui sont véhiculées par les images et discours normatifs hégémoniques, nous ne sommes pas tou.te.s les mêmes. Cette catégorisation des individu.e.s a pour conséquence de créer un système figé, binaire et excluant. Alors que les identités sont poreuses et complexes ! »

Naïel Lemoine, artiste, activiste et photographe, exprime plus explicitement ce double positionnement identitaire : « Dire je suis queer et aussi je suis une identité est un non sens /queer. Le queer ne peut être identitaire, il est post identitaire. Par contre il

---

[53] BUTLER, J. (2005/1990). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris : Editions La Découverte.

[54] Pour une description des différents modes de perception du concept d'identité voir PERRON, P-A. (1998). Le « je » et le « nous ». Heurs et malheurs du concept d'identité. In D. Lamoureux (dir.), *Les limites de l'identité sexuelle.* (pp. 151-161). Montréal : les éditions du remue-ménage.

peut être une identité politique ». Iel[55] poursuit en envisageant que « “queer” pourrait être une identité politique qui permette de constituer un sujet politique et historique pertinent aujourd'hui ». Dans un entretien où il lui est demandé d’expliciter de ce qu’iel entend par « *queer* », Naïel Lemoine conçoit le « queer comme identité politique/sans identité originelle/ qui se construirait au gré des luttes/qui jamais ne/serait fixée ».

En outre, il faut bien comprendre que se dire « *queer* » ou « transpédégouine »[56] ne renvoie pas exclusivement aux identités sexuelles ou de genre, mais participe d’une politisation des identités plurielles et déviantes. Ainsi, les membres de l’émission de radio *On n’est pas des cadeaux* soulignent : « […] on a envie de parler d’“identités fortes” car elles s’opposent frontalement et directement à l’hétéropatriarcat et parce qu’elles sont trop souvent encore dépréciées ! Transpédégouines, des identités sociales qui vont même au delà de notre sexualité, ce sont des identités déviantes ». Cette conception de l’identité *queer* affleurait déjà Lisa Duggan en 1992 dans « Make it Perfectly Queer », un article considéré comme fondateur des *queer studies* :

> « La notion de communauté queer est souvent utilisée pour construire une collectivité qui ne se définit pas uniquement par le genre des partenaires sexuels des membres de cette communauté. Elle se construit plutôt par un sentiment partagé de résistance à l’organisation des genres et sexualités dominantes »[57].

Les propos de Duggan mettent également en évidence une autre caractéristique de l’activisme rose, celle du rapport entre les mouvements sociaux et les politiques des identités, que ces stratégies féministes *queer* mettent en exergue spécifiquement à

[55] Invention graphique qui vise à contrer la bicatégorisation des pronoms de la troisième personne du singulier et du pluriel. Il s’agit d’une contraction entre « il » et « elle », dont il existe d’autres graphies « ielle », « yel », etc.
[56] Le terme fait l’objet d’une analyse dans le point sur les créations langagières.
[57] DUGGAN, L. (1992). Making It Perfectly Queer. *Socialist Review, 22*. p. 22.

travers la notion de communauté[58]. Ainsi, pour le collectif parisien Les Panthères roses : « une identité ouverte se propose, celle de transpédégouine, mélange de cultures et de genres, qui nous parait indispensable pour aller vers un principe politique de communauté ». Il est intéressant d'observer, comme l'ont montré James Jasper et Francesca Polletta, le double mouvement qu'engage la relation entre les mobilisations sociales et les politiques des identités[59]. D'une part, la forme prise par les manifestations, tant aux niveaux stratégiques, qu'organisationnels, est influencée par les identités collectives. Et d'autre part, les identités collectives et le sentiment d'appartenance à une communauté sont construits dans et à travers les manifestations et les mouvements sociaux. Précisément, pour Jasper et Polletta l'identité collective naît de :

> « la perception de situations communes, partagées, qu'elles soient imaginées, ou directement expérimentées. L'identité collective est distincte des identités personnelles, même si elle peut être en partie liée à elles. L'identité collective s'exprime dans les matériaux culturels : les noms, les récits, les symboles, les rituels, la manière de s'exprimer, l'apparence vestimentaire, etc. […] [elle] implique l'existence de sentiments positifs envers les autres membres du groupe »[60].

Si le sentiment d'appartenance au groupe émerge des interactions avec les membres de la communauté, il se renforce également dans les situations conflictuelles, de confrontations, comme il a été donné de le voir avec l'« affaire » de la statue Jeanne

---

[58] Pierre Ouellet définit cette notion de communauté comme ce qui : « concerne ce qui apparaît et disparaît : elle ne vise ni le stable ni le pérenne [...] elle touche plutôt aux manières d'advenir et de survenir, puis de fuir et s'évanouir, propres aux phénomènes au sens propre, qui n'ont pas d'existence en soi, hors de l'épreuve qu'on en fait mais qui [...] naissent et meurent, apparaissent et disparaissent, [...] vécus, sentis, perçus [...] par un sujet qui non seulement se lie à eux dans l'expérience qu'il en fait mais se lie aussi aux autres dans le nécessaire partage de cette épreuve [...] C'est pourquoi nous ne sommes pas seulement des êtres-là, dans la proximité du monde qui nous entoure, mais des êtres-avec qui ne sont au monde qu'ensemble » OUELLET, P. (2005). Les communautés de parole. La coexistence esthétique comme fondement du lien social. In F. Saillant & E. Gagnon (dir.), *Communautés et socialités. Formes et force du lien social dans la modernité tardive*. Montréal : Liber. p. 244-245.

[59] JAPSER, J. & POLLETTA, F. (2001). Collective Identity and Social Movements. *Annual Review of Sociology*, *27*.

[60] *ibid.* p. 285.

d'Arc. Effectivement, Daniel Cefaï, en s'appuyant sur James Dewey et sa conception pragmatique de l'expérience, établit que le « devenir collectif » est intimement lié à :

> « [la] dimension expérientielle, indissociablement affective, cognitive et normative, ancrée dans le présent, mais ouvrant sur des horizons de passé et d'avenir, où des convictions "personnelles" vont se former, se renforcer et s'exprimer dans un procès de "collectivisation" et de "publicisation" d'une affaire, d'un problème ou d'une cause »[61].

« Fluides et relationnelles, émergeant des interactions avec des publics divers (allié.e.s, opposant.e.s, médias, autorités politiques, etc.) », les identités collectives ont, pour Jasper et Polletta, une dimension à la fois imaginée et concrète[62]. Dans cette perspective, le squat toulousain le Trou de balle définit l'identité collective transpédégouine comme une ressource pour les mobilisations communautaires et les processus politiques de libération :

> « Transpédégouine : ce sont des identités politiques et pas seulement des identités sexuelles ou de genre. [...] Nous visibilisons la multiplicité des corps et des identités. [...] Nous inventons des nouvelles formes d'expression de soi et nous revendiquons des identités collectives en marge des catégories dominantes. Nous mettons en place des solidarités communautaires : matérielles, créatives, affectives, politiques ».

Comme l'indiquent ces propos, l'imagination et de la créativité tiennent une place de choix dans l'élaboration des communautés et mouvements féministes *queer.* Ces deux propriétés deviennent des moteurs pour déclencher le changement social. A condition de considérer : « l'imagination comme une propriété appartenant à des groupes d'individus, et pas seulement comme un don individuel (au sens qu'on lui donne, tacitement, depuis l'éclosion du Romantisme européen) », comme le préconise Ajun Appadurai, alors « l'imagination – et notamment l'imagination collective – peut

[61] CEFAI, D. (2009). Comment se mobilise-t-on ? *Sociologie et sociétés, 141*. p. 256.
[62] JAPSER, J. & POLLETTA, F. (2001). *op. cit.* p. 298.

devenir le carburant qui nous pousse à agir. [...] Aujourd'hui nous nous aidons de l'imagination pour agir, et pas seulement pour nous évader »[63].

Il faudra revenir plus en détail sur la créativité de l'agir collectif, notamment lorsqu'il sera question des réappropriations créatives en jeu dans les pratiques féministes *queer*. Mais il s'agit ici de se concentrer sur la dimension collective de l'activisme rose et sur les notions d'*empowerment* et d'*agency* qui lui sont inhérentes.

Empowerment, tout comme *agency*, sont deux concepts qui connaissent, depuis le début des années 2000, un certain rayonnement dans le champ de la recherche en France, avec une plus large circulation de la notion d'*agency*. Leur arrivée coïncide avec le développement des recherches en études culturelles et le besoin de décrypter des pratiques culturelles des minorités. L'analyse des pratiques féministes *queer* n'y fait pas exception. Mais avant de considérer les éclairages qu'offrent ces concepts dans l'analyse des pratiques féministes *queer*, il convient au préalable de réfléchir aux conditions par lesquelles s'effectue leur utilisation.

Dans un article consacré aux concepts d'*agency* et d'*empowerment*, Jérôme Vidal interroge leur récente apparition. Ne sont-ils que :

> « des mots à la mode dont viendraient se parer des disciplines universitaires en mal d'innovation, des concepts chics qui viendraient agrémenter des discours sans cela creux ou banals, ou, pire, homogènes à l'idéologie néolibérale qui se présente comme une politique d'*empowerment* et prétend faire de chaque individu "l'entrepreneur de soi-même" – ou permettent-ils de nommer un ensemble de *problèmes* fondamentaux qui se posent aux sciences sociales et aux politiques d'émancipation aujourd'hui ? »[64].

[63] APPADURAI, A. (2005/1996). *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris : éditions Payot et Rivages. p. 37.
[64] VIDAL, J. (2001). Agency et empowerment. *Revue des livres, 1*. p. 62.

Effectivement, l'inscription de ces deux termes anglo-saxons dans le domaine scientifique répond-elle à un besoin soudain de nommer des pratiques sociales qui excèdent les notions déjà en usage telle que celle d'émancipation, de résistance, de subversion, de libération ? La question de traduction des concepts est une fois encore déterminante ici. Déjà, Jérôme Vidal fait remonter le concept d'*agency* aux écrits de Spinoza et à la notion de *potentia agendi*[65], à savoir la puissance d'agir, terme qui a souvent la préférence pour traduire « *agency* ». Bernard Darras s'est penché sur les difficultés posées par la recherche d'une terminologie équivalente en français et à même de recouvrir la pluralité des dimensions sous-entendues dans le mot « *agency* »[66]. Selon le contexte, « *agency* » peut être traduite par « capacité d'agir » ou « potentialité d'action », il s'agit alors d'insister sur le fait que l'« *agency* est une propriété disponible, en réserve d'action » le terme « agence » marque plutôt « l'action concrète dans l'espace et le temps » quant à sa traduction par « pouvoir/puissance d'agir », elle souligne « la force et l'intensité » de l'action[67]. Le choix de non traduction du terme « *agency* » ne s'explique pas par le simple attrait pour des concepts aux sonorités étrangères, mais plutôt dans la mesure où cela permet de suggérer simultanément ses différentes dimensions. Dominique Masson observe que :

> « le concept d'agency est difficilement traduisible en français. Non seulement il connote à la fois les notions de "capacité d'action" et cette "action" elle-même, mais il se réfère aussi à l'intentionnalité de l'acteur ou de l'actrice, au sens des identités et des représentations qui colorent l'action en lui donnant sens et direction »[68].

---

[65] *ibid*.
[66] DARRAS, B. (2007). La tâche aveugle. Approche sémiotique et systémique du paradigme de l'agency. *MEI*, *24-25*. Paris : L'Harmattan, p. 58-59.
[67] *ibid*. p. 59.
[68] MASSON, D. (1999) Repenser l'Etat : Nouvelles perspectives féministes. *Recherches féministes, 12*. p. 11.

Saba Mahmood développe quant à elle une vision plutôt critique de la notion d'*agency* qui ne peut : « être réduite aux pratiques oppositionnelles, à la désobéissance ou à la résistance », sauf à en faire une notion porteuse de l'idéologie du féminisme progressiste occidental. Pour Saba Mahmood, l'*agency* « s'exprime parfois dans des pratiques visant la continuité, la stabilité et la reproduction sociale »[69]. Elle la conçoit donc non pas comme : « un simple synonyme de la résistance aux rapports de domination, mais comme le rapport de subjectivations spécifiques »[70]. Ces remarques appellent à de la vigilance quant à la dénomination parfois abusive d'actes ou de pratiques de résistance, comme elles enjoignent à porter une attention certaine à l'ambivalence des situations, pour ne pas réduire le concept d'*agency* à une formule magique. Comme le remarque justement Jérôme Vidal :

> « certains des promoteurs exaltés du mot *agency* ont tendance à voir de l'*agency* partout et à louer la puissance d'agir et d'invention qui permettrait aux dominés et aux subalternes, à travers chacun de leurs actes, de défaire la domination et de se faire un monde conforme à leur désir – au risque de nier la réalité des rapports de domination »[71].

Dès lors, pour ce qui concerne cette recherche, le concept d'*agency* est heuristique dans la mesure où il permet de reconnaître, non pas la dimension potentiellement subversive des pratiques féministes *queer*, mais bien plutôt la capacité des activistes à inventer un langage à partir de situations d'oppression.

Par comparaison avec le concept d'*agency*, le concept d'*empowerment* connaît une fortune moindre dans le champ universitaire en France, pourtant ils font souvent la paire. De même se pose la question de sa traduction : «

---

[69] MAHMOOD, S. (2009/2005). *Politique de la piété. Le féminisme à l'épreuve du renouveau islamique.* Paris : Editions La Découverte. p. 10.
[70] *ibid.* p. 37.
[71] VIDAL, J. (2001). *op. cit.* p. 62

“empuissancement” ? “empouvoirement” ? “encapacitation” ? autonomisation ? maximisation de la puissance d’agir ? » proposent Charlotte Nordmann et Jérôme Vidal dans la préface à la traduction française du livre *Le pouvoir des mots* de Judith Butler[72]. En effet, il n’est en rien aisé de trouver un juste terme à même de signifier l’étendue à la fois théorique et pratique de ce concept. L’ambivalence et la complexité de ce mot expliquent peut-être le fait qu’il ait été pratiquement ignoré des études en sciences humaines et sociales en France jusqu’à récemment. Et pour bien saisir la pluralité de ses dimensions, il faut se tourner vers les études ayant à voir avec les questions de politiques de la ville. Effectivement les logiques d’*empowerment* sont à comprendre à la lumière des expérimentations menées par les « *community development corporations* » (*CDC*), ces organisations qui ont essaimé dans tout le continent américain afin de promouvoir le développement et le bien-être d’une communauté spécifique, à l’échelle d’un quartier ou d’une ville (actions d’améliorations des logements, enrichissement du système éducatif, etc.). La particularité des *CDC* est leur organisation, à savoir faire de la participation active des membres de la communauté la condition première de son développement et de son émancipation. Ces expériences locales s’appuient sur les principes clefs de l’*empowerment* : autogestion, agir collectif et créativité, afin de renforcer l’autonomie des membres de la communauté, en somme, être acteur, actrice de sa propre libération.

L’ouvrage de Marie-Hélène Bacqué, sociologue et urbaniste et Carole Biewener, spécialiste des *Gender Studies*, retrace l’histoire de cette notion d’*empowerment*, de son émergence au sein des mouvements sociaux d’émancipation qui sont apparus à la

[72] NORDMANN, C. & VIDAL, J. (2004). Avertissements. In J. Butler, *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif.* Paris : Editions Amsterdam. p. 14.

fin des années 1960 et au début des années 1970 (la lutte pour les droits civiques, les mouvements féministes, etc.), à la dérive néolibérale de son emploi par les institutions internationales et les théories managériales[73]. Il y aurait ainsi deux sortes d'*empowerment* : l'un que l'on pourrait qualifier de « *grassroots* », un *empowerment* de terrain, impulsé par le bas où prime la dimension locale, écologique (dans le sens d'environnement social), et où la notion de communauté et d'agir collectif prend tout son sens. Et il existe un *empowerment* qui, vidé de ces objectifs originels, a été dévoyé par l'idéologie du néolibéralisme économique, avec la mise en place d'initiatives qui participent à l'individualisation de l'autonomisation, et à la responsabilisation des minorités le « succès » du microcrédit en est le triste exemple[74]. Bien qu'attachée à employer ce terme dans son usage originel tel que défini par les féministes « à savoir l'augmentation de la capacité des femmes d'agir sur les situations qui leur sont socialement faites dans une optique de transformation sociale qui en fait des actrices politiques et sociales et non des objets de politiques », Diane Lamoureux résume ainsi la double trajectoire de ce concept : « le terme est actuellement utilisé dans un sens beaucoup plus restrictif par les agences de développement international et vise principalement l'augmentation de la solvabilité économique des femmes dans une logique du "tout au marché" »[75].

Ainsi, l'usage premier de l'*empowerment* donne une place de choix à l'action collective, précisément à l'enchâssement du niveau individuel à celui collectif. La participation à ces expériences collectives :

> « suppose un travail sur soi en même temps qu'un travail avec les autres [...]. La prise en compte de cette ambivalence du terme d'*empowerment* est indispensable

[73] BACQUE, M-H & BIEWENER, C. (2013). *L'*empowerment*, une pratique émancipatrice.* Paris : La Découverte.
[74] GOUVERNEUR, C. (2012). Microcrédit. Commerce de la misère. *Le Monde Diplomatique*, *697*.
[75] LAMOUREUX, D. (2006). Y a-t-il une troisième vague féministe ? *Cahiers du genre*, *HS 1*, p. 61.

> pour comprendre que le développement communautaire n'est pas un développement de la communauté pour elle-même, enfermant l'individu dans sa logique, selon la vision que l'on peut en avoir en France, mais qu'il constitue un appui pour la réussite individuelle, y compris en facilitant la sortie de la communauté »[76].

Cette « communauté civique », telle que décrite par Kokoreff et Lapeyronnie dans leur livre sur l'avenir des banlieues françaises : « n'est pas donnée en fonction d'une activité commune ou d'une appartenance ethnique, elle est bâtie [*community building*] à travers des liens entre ses membres, mais aussi à travers des liens et des conflits avec d'autres acteurs sociaux »[77].

Les dimensions sociale, politique, identitaire, communautaire et dans une certaine mesure psychologique, font de l'*empowerment* un concept pertinent pour les pratiques féministes *queer*, notamment afin d'appréhender au mieux ces pratiques comme partie prenante d'une communauté à créer, en devenir. Les logiques d'*empowerment* peuvent également se lire dans la volonté de ne pas céder aux perspectives déterministes. Les activistes sont conscient.e.s d'être pris.es dans les structures de pouvoir, mais le refus des postures de victimisation et la capacité à inventer des réponses collectives les situent dans une logique positive de transformation. Il semble aussi que l'inscription de l'activisme rose dans l'espace public, avec une dimension locale fortement marquée, et par des actions qui peuvent prendre des tournures conflictuelles, fassent écho à une conception de la politique par le conflit, la lutte et la révolte propre à l'*empowerment*.

---

[76] DONZELOT, J., MEVEL, C. & WYVEKENS, A. (2003). *Faire société. La politique de la ville aux USA et en France*. Paris : les éditions du Seuil, p. 184-185.
[77] KOKOREFF, M. & LAPEYRONNIE, D. (2013). *Refaire la cité. L'avenir des banlieues*. Paris : les éditions du Seuil, p. 96.

2. « FierEs d'être la honte de la nation ! » L'exemple du Pink Bloc : construction d'un espace de lutte féministe *queer*

a. Les espaces de lutte

- **Se réapproprier l'espace public**

Pour les collectifs féministes *queer*, il ne s'agit plus de se laisser enfermer dans le registre de la honte et de l'exclusion. A l'opposé de la logique de victimisation dans laquelle s'est souvent isolée une partie du mouvement LGBT dominant, il est temps d'affirmer haut et fort son identité, de refuser le statut de victime et d'avoir recours à une autre logique pour interpeller les autorités politiques. Le passage de la honte et du sentiment d'exclusion à la revendication d'une fierté est rendu possible par la mise en place d'actions de lutte collective qui sont alors autant de moments de partage d'émotions, de sentiments, et de solidarité[78]. Dès lors, l'enjeu de la réappropriation de l'espace public est considérable. « Les queers, explique Steven Seidman, contestent l'espace public comme un espace exclusivement *straight* »[79]. Il est effectivement nécessaire de marquer sa présence aux yeux des autres et de fonctionner dans une logique positive d'affirmation identitaire et de défense de ses droits, position qu'il est possible de mettre en œuvre lors des manifestations. Comme le démontre Guillaume Marche : « Les défilés des fiertés homosexuelles furent conçus pour remettre en scène, dans le topos urbain, cette dynamique par laquelle les gais et les lesbiennes

[78] BRITT, L. & HEISE, D. (2000). From Shame to Pride in Identity Politics. In S. Stryker, T. J. Owens, & R. W. White, (eds). *Self, Identity, and Social Movements.* (pp. 252-268). Minneapolis : University of Minnesota Press.

[79] SEIDMAN, S. (1997). *Difference troubles. Queering social theory and sexual politics*. Cambridge : Cambridge University Press. p. 193. Voir également à ce sujet BLIDON, M. (2012). La casuistique du baiser. L'espace public, un espace hétéronormatif. *EchoGéo, 5.* doi : 10.4000/echogeo.5383

investissent temporairement un espace public qui n'est pas spécifiquement désigné comme le leur »[80].

Participer à des actions de visibilisation semble être le signe d'un acte d'auto-expression, d'auto-représentation qui favorise la prise de conscience de faire pleinement partie d'une communauté. En cela, la Marche des TorduEs qui s'est déroulée en 2005 (avec une édition supplémentaire l'année suivante) est éclairante. Plutôt conçue comme une charge, dans le sens d'une attaque, la Marche des TorduEs : « crée un espace-temps, offert à l'expérimentation de tous les possibles ». L'objectif est de parvenir à :

> « créer d'autres visibilités, celles qui ne collent pas aux schémas de vie normatifs imposés par la société hétéropatriarkkkpitaliste*. [...] La visibilité de tout-e-s passe aussi par la multiplication des lieux et des moyens : peut-on exister ailleurs que dans le Marais, chez Delarue ou une fois par an dans la Marche des Fiertés ? Créons nos espaces alternatifs non régis par la logique de la consommation comme moyen d'exister, espaces non normés, où chacun-e peut être ce qu'elle-il a envie d'être ».

La « praxis sociale créative » [*the creative social praxis*][81] déployée par les activistes roses s'avère être un instrument à même de favoriser un changement dans la perception par la société des personnes stigmatisées. Et certains collectifs féministes *queer* ont su développer des stratégies inédites en réponse à la stigmatisation dont sont victimes les minorités sexuelles. Le projet GenderShoot, initié au printemps 2014, en donne la mesure. Avec GenderShoot, l'objectif poursuivi est d'explorer la représentation visuelle des identités LGBT « non conformes », de montrer la diversité d'une communauté qui se situe à la marge du mouvement LGBT *mainstream*. Pour ce

[80] MARCHE, G. (2005). L'arc-en-ciel et le mouvement gai et lesbien. *Transatlantica, 1.* En ligne http://transatlantica.revues.org/321 (consulté le 28/08/2013).
[81] STAMMERS, N. (2009). *Human rights and social movements.* Londres, New York : Pluto Press.

faire, les instigatrices de ce projet proposent de réaliser des portraits photos à taille réelle de personnes qui tiennent dans leurs mains une pancarte sur laquelle elles se sont auto-définies. Les grandes affiches sont ensuite tirées à plusieurs exemplaires et placardées dans la ville (principalement Paris où le projet a débuté). « Garçon manqué », « lesbienne affirmée », « trans », « femme à femme », « brouteuse », « grande folle », etc., les dénominations rappellent quelque peu la liste dressée par Eve Kosofski Sedgwick au sujet de la « matrice des possibilités » des significations *queer*[82] (illustrations 6, 7, 8, 9). Il y a pour les membres du projet une volonté de prendre la parole dans l'espace public, de se réapproprier le discours, de « faire entendre sa voix et s'afficher ».

> « Nous évoluons dans des espaces public, politique et médiatique saturés de représentations simplistes et généralisantes des personnes queer, il est temps d'apporter notre point de vue. [...] il est temps [d']imposer [nos existences]. Nous ne nous laisserons plus définir par d'autres et voulons nous auto-représenter. [...] Prendre la parole dans l'espace public, c'est prendre le pouvoir et se réapproprier le discours. Nous allons investir cet espace pour affirmer ce que nous sommes ».

Il s'agit ici d'actes d'*empowerment* qui circonscrivent une lutte d'affirmation identitaire et culturelle minoritaire par l'inscription du corps dans l'espace public. Car pour citer Merleau-Ponty : « le corps est le lieu d'une certaine praxis, le point à partir duquel il y a quelque chose à faire dans le monde, le registre où nous nous sommes inscrits et continuons à nous inscrire, et par là [les nouvelles recherches autour du schéma corporel] renouvellent notre idée de l'espace et du mouvement »[83].

---

[82] SEDGWICK, E. K. (1998). Construire des significations *queer*. In D. Eribon (dir.). *Les études gay et lesbiennes*. Paris : Éditions du Centre Pompidou. p. 115. La citation est reproduite au début du premier chapitre.

[83] MERLEAU-PONTY, M. (1968). *Résumés de cours au Collège de France 1952-1960*. Paris : Gallimard. p. 16.

Dans un autre ordre d'idées, la fabrication et l'utilisation de pisse-debout[84], proposé par le collectif les Flamands Roses lors d'un atelier du Festival Lillois Ô Mots en 2009, modifient profondément le rapport à l'espace public et la bipartition genrée qui s'insinue dans les pratiques infra quotidiennes tel que l'acte d'uriner[85]. Dans le cadre de cet atelier, il s'agissait de confectionner soi-même un pisse-debout, à partir d'un cintre à épaules larges (illustration 10). Invité.e.s par les Flamands Roses, le collectif Urban Porn s'est pris au jeu : « le pisse-debout permet de ne plus faire la queue aux chiottes des "dames" et donc de remettre en question la crème à récurer du système binaire des genres qui organise l'espace public et se trouve banalisé dans les toilettes. Urban Porn fait de la réappropriation de l'espace urbain une problématique au centre de son activisme, le nom du groupe traduit d'ailleurs cette volonté. L'action sur la statue Jeanne d'Arc est significative de ce point de vue-là. Les membres du collectif s'adonnent à la déconstruction de l'espace genré dans d'autres actions. Par exemple, la courte vidéo « Queer Invaders #1 » met en scène une opération de détournement de pictogrammes, de remix de l'espace urbain mené dans un quartier de Lille en 2009. Elles font de la rue un terrain de jeux et de questionnements.

Parfois investir la rue se fait dans une dimension plus festive. Mais il ne faudrait pas se tromper, pour Chriss Lag, artiste vidéaste : « organiser des soirées, faire la fête peut sembler futile et peu militant. Mais on le voit [...] occuper l'espace en dehors des

[84] Les pisse-debout sont de petits objets dont l'utilisation s'est surtout développée dans les réseaux féministes. Ils donnent la possibilité aux femmes d'uriner dans la rue sans avoir à prendre la position accroupie, une position qui est incommode à plusieurs égards. Largement développés dans les pays anglo-saxons, les pisse-debout n'ont pas réellement trouvé leur public sur le territoire français. Il est néanmoins possible de s'en procurer dans les festivals et autres événements alternatifs féministes.

[85] De façon assez similaire, la question de la division sexuelle des toilettes publiques a été investie par certains artistes. Dans un projet artistique sur les pictogrammes intitulé *Gender Poo*, l'activiste basé.e à Montréal Coco Riot parle des toilettes comme l'un des seuls endroits où existe encore une « ségrégation biologique des sexes ».

lieux définis est politique. […] le but est d'abord de faire de la visibilité »[86]. Il faut aussi comprendre que la réappropriation de l'espace public va de pair avec la création d'espaces alternatifs et communautaires.

- **Des espaces alternatifs**

Lors d'une conférence de mars 1967 au cours de laquelle il tente de retracer l'histoire de l'espace dans « l'expérience occidentale », Michel Foucault considère l'espace contemporain comme encore régi par une série d'oppositions : « entre l'espace privé et l'espace public, entre l'espace de la famille et l'espace social, entre l'espace culturel et l'espace utile, entre l'espace de loisirs et l'espace de travail [ces oppositions] sont animées encore par une sourde sacralisation »[87]. Cependant, dans cet espace émergent des « espaces absolument autres »[88], des « hétérotopies » :

> « des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables »[89].

A partir de la conceptualisation foucaldienne des hétérotopies, il est possible d'appréhender la construction communautaire féministe *queer* à travers la mise en place d'espaces alternatifs partagés. Espaces suspendus, de remise en cause des rapports de domination, et où règnent les principes d'autogestion, de non-mixité et de solidarité, ces lieux, qu'ils soient pérennes ou au contraire temporaires, viennent

[86] LAG, C. (2012). *Les collectifs, une nouvelle visibilité lesbienne*. En ligne sur le site de Yagg http://yagg.com/2012/06/29/les-collectifs-une-nouvelle-visibilite-lesbienne/ (consulté le 19/09/2012).
[87] FOUCAULT, M. (1967). Des espaces autres. Hétérotopies. In *Dits et Ecrits. Tome IV, 1980-1988*. (pp. 752-762). Paris : Gallimard. p. 754.
[88] *ibid*. p. 756.
[89] *ibid*. p. 755.

consolider la communauté. La création d'espaces alternatifs demeure une donnée indispensable à l'élaboration communautaire. Dans une étude consacrée aux relations entre anarchisme, anticapitalisme et mouvement *queer*, Laura Portwood-Stacer a mis en évidence les liens étroits qui les unissent, et l'importance des lieux, en l'occurrence, de la scène squat, dans l'organisation d'événements féministes *queer*. Tout en servant de base militante, ces espaces favorisent la connexion avec d'autres mouvements dans un champ politique plus large[90]. Au cours d'un travail sur les espaces de l'activisme *queer* radical, en particulier à travers l'exemple du festival Queeruption[91], Gavin Brown établit le même constat que Laura Portwood-Stacer. Selon lui, ces espaces : « ont été largement influencé par les réseaux anticapitalistes et du mouvement pour une justice globale »[92]. Ainsi, le dynamisme militant de certaines villes comme Toulouse, Grenoble et Lille s'explique par le réseau pérenne de lieux alternatifs, principalement les squats ou des espaces de lutte autogérés[93]. Comparée à ces villes, la situation parisienne en termes d'espaces de lutte n'est pas brillante. Lors d'un entretien personnel, Judy Minx a insisté sur le problème du manque de lieux à Paris, et sur leur importance pour organiser la lutte et la communauté :

> « à Paris, les squats ferment très vite. C'est très précaire et comme en plus à Paris le mouvement transpédégouine féministe est hyper apolitique, pas très politique en tout cas. Donc du coup, il n'y a pas de liens créés entre nos organisations et le reste du champ politique ».

---

[90] PORTWOOD-STACER, L. (2010). Constructing Anarchist Sexuality : Queer Identity, Culture, and Politics in the Anarchist Movement. *Sexualities, 13*(4).

[91] Queeruption est l'un des premiers festivals a mettre à l'honneur les questions proprement *queer*. La première édition a pris place à Londres à la fin des années 1990, les autres ont suivi en s'installant aux abords des grandes villes (New York, San Francisco, Berlin, Barcelone, etc.).

[92] BROWN G, (2007). Mutinous eruptions: autonomous spaces of radical queer activism. *Environment and Planning*, *39*(11). p. 2685.

[93] Voir à ce sujet : GAILLARD. E. (2013). *Habiter autrement : des squats féministes en France et en Allemagne. Une remise en cause de l'ordre social.* Thèse de doctorat en sociologie non publiée, Université François Rabelais, Tours. S. Denefle (dir).

Toutefois, afin de produire un élan et renforcer la communauté, un lieu a récemment ouvert ses portes dans le centre de Paris, au printemps 2012[94]. Le bar La Mutinerie se définit comme un lieu féministe géré par et pour les femmes, les gouines, les trans' et les *queer*. Cet espace est conçu dès le départ comme pluridimensionnel : il se veut à la fois festif, culturel et politique. Comme il est indiqué sur la page du site internet, la palette des activités proposée par La Mutinerie est large : ateliers, cours, expositions, débats, performances, projections, concerts, fêtes, etc. Les personnes à l'origine de ce projet mettent un point d'honneur à ouvrir ce lieu aux expérimentations et à créer un espace résolument participatif et positivement inclusif. La Mutinerie est ouverte à quiconque souhaite participer à l'élaboration et l'implication communautaire, cependant le bar organise, à l'occasion d'événements spécifiques, des temps et des espaces selon une politique de non-mixité (femme, lesbienne et trans', ou toute personne s'identifiant comme femme). La Mutinerie est définissable avant tout par son identité féministe comme Judy Minx, impliquée dans la mise en place de ce lieu et à l'initiative de la librairie féministe, l'a souligné. Ainsi, à son ouverture, ce lieu

[94] Concernant les milieux *queers* parisiens, on pourra se référer au travail de thèse actuellement en cours de Charlotte Prieur en géographie culturelle. Elle y mène une étude comparative entre la situation montréalaise et parisienne. Voir l'article PRIEUR, C. (2012). *L'homophobie : une discrimination parmi d'autres dans les milieux LGBTQ.* En ligne http://www.observatoire-des-transidentites.com/pages/Charlotte_Prieur_Lhomophobie_une_discrimination_parmi_dautres_dans_les_milieux_LGBTQ-7779410.html (consulté le 14/09/2013). Pour des propos plus généraux sur la question voir BLIDON, M. (2008). Jalons pour une géographie des homosexualités. *L'Espace géographique, 37*, 175-189.

alternatif et *safe*[95] pour les femmes, les gouines, les trans' et les *queer* a encouragé l'engagement communautaire et soutenu le réseau féministe *queer* parisien[96].

En parallèle à ces lieux de vie communautaire relativement stables, l'espace alternatif féministes *queer* se matérialise au travers de rendez-vous annuels, comme les manifestations (celle du 8 mars, la Marche des fiertés, l'Existrans, ou encore celle pour les droits des travailleuses et travailleurs du sexe, etc.), les festivals (la Queer Week à Sciences Po Paris[97], le festival Jerk Off[98]), des universités d'été (les UEEH[99]). Des espaces alternatifs sont aussi mis sur pied lors d'événements ponctuels. A ce titre, les « 72 heures, rencontres féministes transpédégouines » ont fait date (illustration 11). Cet événement, organisé en octobre 2005 dans un squat de Belleville à Paris, est resté dans les mémoires militantes. Il s'agissait de trois jours :

> « d'ateliers, performances, expositions, installations, projections, concerts, DJ sets, débats… consacrées à la création et à l'activisme féministes et transpédégouines. [C'est] un espace de réflexion et de production qui a pour ambition de générer des

[95] Depuis le début des années 2000 en France, des espaces « *safe* » apparaissent dans les milieux féministes, transpédégouines et *queer*. Ces espaces renvoient à des lieux où les personnes peuvent se sentir en sécurité, protégées physiquement et psychologiquement d'oppressions et d'agressions. Ces zones de confort ont très vite été débattues, principalement critiquées car rendant invisibles les raisons politiques de cette nécessité de « *safe* » et des différentes réalités que ce mot peut recouvrir. Considérés par ces détracteurs.trices comme des espaces évacuant la confrontation collective au profit d'un ressenti individuel ne pouvant être questionné, les espaces « *safe* » sont actuellement toujours controversés.

[96] Il faudrait, pour être tout à fait exact, parler au passé de cette tentative de création d'un espace féministe *queer*, qui ne semble être qu'une vitrine politique à en croire les agissements de la direction. Effectivement, en octobre 2013, une partie des employé.e.s du bar se met en grève pour protester contre les conditions de travail et les discriminations raciales, sexistes et classistes dont ils et elles ont été victimes de la part de la direction. Pour un descriptif du déroulement du conflit voir le site internet des grévistes : https://soutienauxgrevistesinsoumiz.wordpress.com/

[97] Organisée par des étudiants de niveau master à Sciences Po Paris, la Queer Week se veut être une semaine consacrée aux questions de genres et aux sexualités. Depuis 2010, cet événement ouvert à tou.te.s propose des projections, des ateliers, des conférences et une soirée de clôture. En 2012, à l'occasion de la troisième édition, j'ai rencontré deux des organisatrices de la Queer Week. Disponible en annexe, l'entretien avec Pauline et Malika fait la lumière sur les objectifs et l'organisation de cette semaine.

[98] Jerk Off se présente comme un festival alternatif qui ambitionne de : « montrer la diversité des cultures homosexuelles, queer et de ceux et celles qui s'en sentent proches ». Depuis 2007, il se déroule chaque année à Paris et en proche banlieue. Sa programmation est plutôt axée sur les performances et les représentations théâtrales.

[99] Les UEEH sont les Universités d'Eté Euro-méditerranéennes Homosexuelles. Pour plus de détails voir *supra*.

> croisements entre : artistes, militantEs, collectifs et théoricienNes pour être ensemble, actifs, autonomes et productifs »[100].

D'autres tentatives ont été organisées dans les années 2010 à Paris ou dans la région parisienne comme la TEUFF (Temps Espace Ultra Féministe et Festif) qui était conçue comme un lieu indépendant, où était organisé des débats, des ateliers, des projections, etc. (illustration 12). Il faut aussi évoquer la mise en place des « Queer Food for Love », « une bouffe transpédégouine végétaR/Lienne pas chère et pour celles et ceux qui les aiment ». Organisés à La Rôtisserie, un restaurant associatif et autogéré dans le quartier de Belleville à Paris, les repas sont confectionnés en commun et sont proposés à prix libres afin de récolter des fonds pour une association, ou un événement. Enfin, il existe des espaces où la dimension festive prend le pas sur la dimension politique, mais qui contribuent néanmoins à renforcer le sentiment d'appartenance à une communauté. Ce sont toutes les soirées organisées régulièrement, par exemple *La Tapette en Bois*, et plus récemment la *Flash Cocotte*, *Gendalicious* ou la *DykeAir* à Paris, les soirées *Middlegender* à Lyon, la *Kill Your Gender* à Nantes, les soirées du collectif Let's Dyke à Dijon, et.

L'organisation de Ladyfests, ces festivals de plusieurs jours consacrés à la promotion des cultures féministes *queer*, est aussi propice à la consolidation de la communauté. Même si les Ladyfest diffèrent selon chaque édition, il existe des invariables, tant au niveau des activités proposées que dans les modes d'organisation. Ateliers, projections, discussions, concerts, soirées, performances, demeurent des constantes des programmations. Ces espaces-temps se font un point d'honneur au partage des savoirs et des savoir-faire, avec pour ambition de donner une plus grande autonomie

[100] Parmi les collectifs présents : Panik Qulture, les Panthères roses, les Tordues, Barbitu(e)rix, les Furieuses Fallopes, Queer Factory, Pédérama et des artistes : Emilie Jouvet, Wendy Delorme, Tom de Pékin, Pascal Lièvre, Cecilia Bangolea et François Chaignaud, Madame H, etc.

à chacun.e via la mise en place d'ateliers visant à l'apprentissage de pratiques spécifiques. Le Ladyfest de Rennes, qui s'est déroulé au mois de mai et juin 2012, proposait par exemple un atelier à la fois théorique et pratique, animé par Diana Pornoterrorista[101], abordant l' « éjaculation féminine », un atelier de sérigraphie autour de la création d'affiches (de visuels et de textes), suivi d'une séance de collage sauvage dans la rue, ainsi qu'un atelier « matte ta chatte », pour pratiquer l'auto-gynécologie, avec pour objectif de mieux connaître son corps (illustration 13).

Autre principe essentiel aux Ladyfests : la non-mixité totale ou temporaire, c'est-à-dire la construction d'espaces exclusivement réservés aux personnes s'identifiant comme « meuf, gouine, trans' ». Le collectif féministe Les Dragogniasses qui avait en charge le Ladyfest à Dijon en septembre 2009 (illustration 14) s'en explique :

> « Ben le fait d'être entre femmes-gouines-trans autour d'ateliers divers et variés ça nous donne une force collective mais aussi individuelle. La volonté de se serrer les coudes et de se visualiser comme étant une force collective et ben ça donne la pêche! Et puis c'est se retrouver et partager des trucs parce que l'on subit les mêmes oppressions et qu'à partir de ça on peut construire des réflexions collectives et mieux se comprendre ».

A l'évidence, il s'agit de la création d'espaces « *safe* » qui favorisent la réflexion collective, l'attention et l'écoute où l'idée de commensurabilité des expériences prend tout son sens. Pour Les Dragogniasses, avec cet espace que rend possible le festival :

> « il s'agit simplement de réapprendre dans un cadre favorable à créer des espaces de discussion et de réflexion entre personnes touchées par des questionnements communs. Parce qu'il faut bien le dire, parler et réfléchir avec des personnes qui ont des vécus et des ressentis semblables, malgré toutes leurs différences, c'est plus facile tout de même ! ».

[101] Diana J. Torres est une performeuse barcelonaise qui a inventé la notion de « Pornoterrorisme » qu'elle conçoit comme une attaque politique et sexuelle contre le système d'oppression hétéronormatif. TORRES, J. D. (2012). *Pornoterrorisme*. Hasparren : éditions Gatuzain.

Une autre caractéristique de ces espaces alternatifs s'avère être la valorisation de la philosophie du DIY (Do It Yourself)[102] et d'une forme d'amateurisme comme l'illustre le tract du Ladyfest « féministe et de promotion des cultures queers DIY et no profit », organisé en avril 2010 à Toulouse dans le squat le Trou de balle (illustration 15). Généralement, le peu de moyens financiers et l'absence de profit est mis en avant, et la participation au ladyfest est gratuite (excepté dans certains ateliers et pour les repas, où une participation minimum est parfois demandée ou la pratique du prix libre est mise en place. A ce propos, la nourriture proposée est la plupart du temps basée sur le régime végétarien, voire végétalien/vegan, en cela les principes de l'antispécisme[103] sont garantis).

Par ailleurs, les modes d'organisation de ces festivals féministes *queer* se basent sur les principes d'autogestion et d'horizontalité. Donatella Della Porta qui a examiné les structures démocratiques engagées dans les mouvements sociaux, considère que : « les modes d'organisation des groupes issus des nouveaux mouvements sociaux mettent l'accent sur le rôle clef de la participation comme une "école de la démocratie" »[104]. Précisément, ces groupes privilégient l'horizontalité afin de : « défendre une organisation participative et une vision plus consensuelle de la démocratie »[105]. Si les festivals féministes *queer* adoptent des formes délibératives d'organisation, il faut ajouter qu'un accent est mis sur la communication affective et les expérimentations qui conduisent à la création d'une organisation alternative

[102] Voir le point suivant pour une explication détaillée des principes du DIY.
[103] Le mouvement antispéciste apparu au cours des années 1970 remet en cause le spécisme, doctrine qui établit une distinction entre l'humain et le règne animal. En plaçant l'humain en haut de la pyramide, le spécisme justifie ainsi l'exploitation animale. Voir SINGER P. (2012), *La Libération animale*. Paris : Payot.
[104] DELLA PORTA, D. (2013). Democracy and social movements. In D. Snow, D. Della Porta, B. Klandermans, & D. McAdam (eds.). *The Wiley-Blackwell Encyclopedia of Social and Political Movements*, Vol. 3. Hoboken (New Jersey) : Wiley Blackwell. p. 333.
[105] *ibid*. p. 338.

basée sur l'éthique du *care*[106] et de la solidarité. Les UEEH (Universités d'Eté Euro-méditerranéennes homosexuelles) en sont un bon exemple. Pratiquement chaque été à Marseille[107], ces Rencontres InterLesBiGayTransQueer Féministes : « s'appliquent à fonctionner dans la gestion collective et l'échange de savoirs, plaçant l'horizontalité et la non hiérarchisation des savoirs et des pouvoirs au centre du projet ». Cet espace temporaire, « expérience de vie et de gestion féministe », « lieu de confrontation d'opinion, d'éducation populaire et d'auto-éducation », a à cœur de, par ce type d'organisation, de mettre en pratique les principes de démocratie directe et la recherche du consensus.

> « Les UEEH ne fédèrent pas, elles n'initient pas, elles coordonnent, mettent en relation et créent un espace libre d'échange et de création [...]. Nous sommes un lieu où chacunE peut exprimer son désir, le partager ou simplement participer en donnant ce qu'il-elle désire injecter pour que cette semaine soit une représentation de notre richesse, de notre potentiel. Un lieu mixte où être ensemble se fait ensemble ! ».

L'organisation d'événements autogérés comme les Ladyfests ou les festivals *queer* sont des exemples manifestes de la construction d'un espace alternatif féministe *queer*, mais ces « espaces absolument autres » peuvent aussi être dématérialisés, à

---

[106] Selon Delphine Moreau : « les théories du care portent l'attention sur la manière dont certains prennent soin d'autres et se soucient de leurs besoins, sur la dimension morale de ces tâches et sur le caractère injuste de leur distribution. Elles entendent tout à la fois mettre en lumière et réévaluer toute une série d'activités humaines ignorées, sous-estimées voire méprisées parce que privées, intimes, quotidiennes, banales, sans importance ou encore « sales » [...], tout ce qui concourt à rendre notre monde vivable. Prises en considération, ces activités se révèlent centrales et il apparaît que leur invisibilité ou leur discrétion est aussi le lot de ceux, et surtout de celles, femmes, étrangères, travailleurs des classes pauvres, qui les effectuent. Sur le plan de la théorie morale, il s'agit de mettre en évidence la dimension bonne d'un certain type de rapport à l'autre et au monde, de montrer que la moralité ne peut pas être décrite par la seule référence à l'universalité et par une suspension des sentiments mais qu'elle est aussi constituée par une certaine manière d'être affecté par l'autre et d'y porter attention ». MOREAU, D. (2009). De qui se soucie-t-on ? Le care comme perspective politique. *La revue Internationale des Livres et des Idées. 13*. Voir aussi : LAUGIER, S., MOLINIER, P., PAPERMAN, *et al.* (2009). *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris : Payot. LAUGIER, S. (2010). L'éthique du care en trois subversions. *Multitudes, 42*. 112-125.

[107] La première édition date de 1979. Après une longue période d'arrêt due à l'épidémie du sida, les Universités reprennent au début des années 2000. En 2003, elles prennent une tournure résolument féministe et en non-mixité LGBTQI.

l'image de la bouillonnante communauté numérique féministe *queer* (blogosphère, forum, réseaux sociaux, etc.). Se produit donc une imbrication entre un espace des lieux et un espace des flux selon la formule de Manuel Castells[108]. Il faut également évoquer les espaces féministes *queer* radiophoniques qui se déploient sur des radios associatives non-commerciales et sur le modèle des radios libres. *Chapeau mamelon et bottes de Queer* (Radio Campus Rennes), *On n'est pas des cadeaux* (Radio Canut Lyon), *Tata Bigoudi*, anciennement *Homosapiens* (Radio Campus Lille), *DégenréE* (Radio Kaléidoscope Grenoble), *Langue de Fronde* (Fréquence Paris Pluriel), *Lilith, Martine et les Autres* (Radio Canut Lyon), etc., ces émissions, principalement diffusées bimensuellement, créent des zones de réflexion autour des problématiques des genres et des sexualités, tout en renforçant les dynamiques communautaires, et la visibilité publique[109].

b. Qu'est-ce qu'un Pink Bloc ?

Avec la récente actualité en France concernant l'ouverture au mariage et à l'adoption pour les couples de même sexe, les principaux médias d'information ont essentiellement retenu les débats et affrontements vigoureux entre d'un côté les partisans du projet de loi et de l'autre ses adversaires (la Manif pour Tous[110], Le

[108] CASTELLS, M. (2012). *Networks of Outrage and Hope*. Cambridge/Malden (USA) : Polity Press.

[109] A noter aussi la mise en place en 2009 de la plateforme numérique RadioRageuses qui regroupe sur Internet « une nébuleuse d'émissions de radio de femmes, de gouines, de trans et de féministes ». RadioRageuses.net met à disposition des internautes une bibliothèque sonore en ligne d'une dizaine d'émissions de radio. Elle se définit comme « un espace non-mixte féministe de Meufs et de Gouines (trans et cis*) et de Trans un outil de lutte contre le patriarcat, le sexisme, l'homophobie, la transphobie, la misogynie, les normes de genre ».

[110] Collectif d'associations formé en septembre 2012, La Manif pour tous est l'un des acteurs majeurs de la campagne contre le projet de loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe. S'opposant également à toutes formes d'homoparentalité (adoption, procréation médicale assistée, gestation pour autrui) et à l'enseignement de l'ABCD de l'égalité filles-garçons (ou à la dite « théorie du genre »), ce collectif défend une vision profondément conservatrice de la famille. Il se définit comme apolitique et aconfessionnel, en dépit des liens entretenus avec l'Eglise catholique et les mouvements situés

Printemps Français[111], Civitas,[112] etc.). Le mouvement et la communauté LGBT y sont apparus comme relativement homogènes, formant un front unitaire pour défendre l'égalité des droits. Pourtant, à y regarder de plus près, à l'intérieur même des cortèges, dans des tribunes (dans les médias, sur internet) nous pouvions rapidement nous rendre compte d'une diversité de points de vue, et de l'existence de voix dissonantes. Effectivement, à l'occasion de ces grandes manifestations pour défendre la loi dite du « mariage pour tous » (en particulier celle du dimanche 16 décembre 2012 et du dimanche 27 janvier 2013) des Pink Blocs se sont formés à Paris et dans certaines grandes villes de la métropole. Ces manifestant.e.s détonnaient quelque peu par rapport au reste du cortège avec des attitudes et des slogans tout autre.

Cette section cherche à offrir un aperçu significatif de la stratégie du Pink Bloc et la forme qu'elle prend en France, mais encore à analyser les différents enjeux de cette forme de résistance et à mettre en évidence sa démarcation du mouvement LGBT hégémonique. Il sera question des modalités d'action autant que des revendications politiques défendues par les Pink Blocs et autres blocs radicaux et dissidents, qui donnent à voir de façon exemplaire la construction d'un agir collectif à partir d'expériences et d'espaces communs de luttes politiques. Il s'agit enfin de proposer

---

politiquement à droite. Voir à ce sujet l'enquête menée par Samuel Laurent, journaliste au Monde, qui démontre un montage abusif dans la constitution des associations co-organisatrices de La Manif pour tous. Son enquête a mis au jour qu'un tiers des associations étaient en fait des coquilles vides, présentes seulement pour assurer une diversité de façade. LAURENT, S. (2013). Derrière la grande illusion de la « Manif pour tous ». *Le Monde*, En ligne http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/03/21/manif-pour-tous-la-grande-illusion_1850515_3224.html (consulté le 05/11/2012).

[111] Le Printemps Français est un « mouvement » émanant de La Manif pour tous. Formé à la suite de dissensions internes (mars 2013), ce « mouvement » est proche des mouvements catholiques traditionalistes et des droites nationales et radicales et prône un discours et des formes d'action plus radicales.

[112] Civitas est une association née en 1999, elle se définit comme « chrétienne traditionaliste ». Affiliée à la Fraternité Sacerdotale Saint-Pie-X, elle est proche des droites nationales et radicales. Dès début 2013, La Manif pour tous l'exclut de ses rangs, pour éviter toute mauvaise publicité, Civitas étant jugé trop extrême. Elle est connue pour l'organisation de prières de rue, de perturbations de pièces de théâtres jugées blasphématoires, etc.

une lecture plus globale de cette stratégie de lutte en la resituant dans son contexte historique d'émergence.

Dans la forme, le Pink Bloc se définit par l'élaboration d'un espace provisoire, une zone autonome temporaire (ZAT ou TAZ en anglais *Temporary Autonomous Zone*) pour reprendre le concept développé par Hakim Bey, où des individuEs vont former « un collectif informel et autonome de queers et de freaks en touS genreS, radicaLEs et féministes organiséEs [...] lors d'actions militantes et de manifestations »[113]. Dans un livre paru en 1991 et sous le pseudonyme d'Hakim Bey, l'écrivain et militant anarchiste états-unien Peter Lamborn Wilson, invente le concept de ZAT qui va connaître une certaine fortune au cours des années 1990 dans les milieux altermondialistes, des squats, des free party, et a eu une résonance particulière dans celui du piratage informatique (hackers/euses et hacktivistes). Tout en refusant d'en donner une définition stricte, Hakim Bey évoque la ZAT en ces termes :

> « [cette zone] peut apporter une amélioration propre au soulèvement, sans nécessairement mener à la violence ou au martyre. La TAZ est comme une insurrection sans engagement direct contre l'Etat, une opération de guérilla qui libère une zone (de terrain, de temps, d'imagination) puis se dissout, avant que l'Etat ne l'écrase, pour se reformer ailleurs dans le temps ou l'espace »[114].

Un parallèle peut être établi entre le concept de ZAT et ce que Michel Foucault a nommé les hétérotopies. Ainsi, les Pink Blocs s'envisagent comme des *espaces autres*, des lieux définis par des stratégies de résistance, plutôt que comme collectif homogène et unitaire.

---

[113] Il s'agit de la définition qu'en donne le Pink Bloc Paris disponible à cette adresse https://www.facebook.com/pink.bloc.paris/info

[114] BEY, H. (1997/1991). *TAZ Zone autonome temporaire*. Paris : éditions de l'éclat.

- **Un espace de coalition des luttes**

Ainsi le Pink Bloc Paris apporte quelques précisions : « Le P!nkBloc est un cadre d'action pro-sexe et antiraciste, se positionnant en solidarité avec les travailleurSEs du sexe, les trans', les sans-papierEs[115], et les personnes racisées et/ou stigmatisées en fonction de leur appartenance religieuse ». Ils se situent dans une perspective globale de convergence des luttes, en refusant de faire d'une lutte particulière une priorité. Pour preuve, les appels à manifestation qui présentent des listes non exhaustives de participant.e.s : « queer, trans, freaks, butches, folles, travs, cuirettes, fems, putes et leurs amiEs » (illustration 16). C'est dans ce même esprit de coalition que le Pink Bloc Paris s'intégrera à « ses alliéEs » au sein du Bloc radical, organisé par le Collectif 8 mars pour toutes lors de la manifestation du 27 janvier 2013. Il s'agit alors de former un bloc « anti-homophobie, antisexiste, antiraciste » avec des collectifs tels : « Act Up-Paris, Alternative Libertaire Paris Nord-Est, CNT, Étudions Gayment, Fédération Anarchiste, Outrans, P!nkBloc (cortège Queers et Freaks en touS genreS), Strass (Syndicat du Travail Sexuel), les TumulTueuses » (illustration 17).

La volonté d'articuler les luttes s'illustre également par la participation à des événements qui ne visent pas spécifiquement l'égalité des droits des minorités sexuelles. Le Pink Bloc Paris est par exemple allé grossir les rangs de la manifestation anticoloniale[116] du 2 mars 2013 et s'en explique dans un tract. L'objectif était de désapprouver les rhétoriques impérialistes qui se font jour dans la « récupération raciste des luttes LGBT et féministes », ce que l'on désigne par homonationalisme ou

[115] Les inventions graphiques et terminologiques sont abordées dans le point sur les créations langagières.
[116] Cette manifestation a lieu tous les ans à Paris et vient généralement clore la Semaine Anticoloniale et antiraciste organisée par le collectif Sortir du colonialisme. En 2015, cet événement fêtera ses dix ans.

homo-impérialisme[117]. Mais, en prenant part à cet événement, il s'agissait tout autant de refuser « la hiérarchisation des oppressions » et de promouvoir l'idée de « transversalité des luttes émancipatrices ». À cela, il faudrait ajouter l'inscription des luttes des Pink Blocs dans une perspective anticapitaliste, à Paris, Lyon, Lille, Nantes, ils battent régulièrement le pavé aux côtés des syndicats pour la traditionnelle manifestation du 1er mai.

Présent dans deux des grandes manifestations à l'appel de l'Inter-LGBT pour défendre l'égalité des droits, celle du dimanche 16 décembre 2012 et celle du dimanche 27 janvier 2013, qui ont toutes deux suscité de fortes mobilisations, le Pink Bloc entendait toutefois se différencier du reste des manifestants[118]. En premier lieu la distinction s'exprime visuellement, dans la forme même du bloc : délimitation par un périmètre de banderoles, par l'adoption du code couleur rose par la majorité des participant.e.s[119] (capes pailletées, perruques roses, cagoules et bandanas roses ou noirs pour se masquer le visage, etc.), présence de drapeaux noir et rose, représentant la mouvance anarcha-*queer*, et de drapeaux de l'anti-homophobe aktion (un *rainbow flag* mêlé à un drapeau noir) (illustration 18). Le Pink Bloc produit une rupture visuelle et physique[120]. En second lieu, le Pink Bloc se démarque politiquement, et certains mots d'ordre en donnent un aperçu significatif :

[117] Sur ces questions voir le chapitre 2.
[118] Entre 60 000 et 150 000 personnes pour le dimanche 16 décembre 2012 et 125 000 et 400 000 personnes pour le dimanche 27 janvier 2013, le premier chiffre étant celui annoncé par la préfecture de Paris, le second par les organisateurs des manifestations.
[119] Comme il a été donné de voir au cours de l'affaire Jeanne d'Arc, l'utilisation du rose n'est pas sans soulever des interrogations, et ceci même si c'est l'une des couleurs que l'on associe volontiers aux personnes LGBT. L'utilisation du rose par les participant.e.s du Pink Bloc confirme bien que cette couleur est la marque des mouvements féministes *queer*.
[120] Lors de la manifestation du 27 janvier à Paris, le Pink Bloc ainsi qu'un cortège d'environ deux milliers de manifestant.e.s ont aussi emprunté un autre parcours que celui prévu par l'Inter-LGBT.

* « Nous sommes la mauvaise image de l'homosexualité » était ainsi inscrit au début du tract de la manifestation du 16 décembre 2012. La suite de l'appel fournissait des précisions à ce slogan provocateur :

> « Parce qu'on en a marre des injonctions à la normalité, à la sobriété et à venir habilléEs de manière respectable à chaque manif pour l'égalité des droits.
>
> Parce qu'on veut l'égalité mais pas au prix d'un intégrationnisme stigmatisant ceux et celles d'entre nous n'ayant pas une expression de genre conforme à la norme bourgeoise et hétérosexiste.
>
> Parce que l'homophobie c'est pas que les cathos-fachos mais c'est aussi l'homophobie intégrée à l'intérieur de notre communauté avec l'exclusion par les pédés et les gouines eux/elles-mêmes, des plus folles, des plus butches, des plus torduEs et perversES d'entre nous. [...]
>
> Venons habilléEs de nos plus beaux apparats, choquantEs comme on sait le faire, pour montrer la mauvaise image de l'homosexualité ».

Le Pink Bloc se situe pleinement dans une logique stigmaphile, de revendication de ce qui est perçu comme non conforme, hors de la norme, dans les marges.

* « FièrEs d'être la honte de la nation ! » tel était le titre donné à l'appel pour le rejoindre à la marche anticoloniale et antiraciste, auquel s'ajoutait une liste des participant.e.s : « Queer, migrantEs, trans, sans-papièrEs, gouines, indigènes, putes, femmes voilées, pédés, racailles, bies, roms, séropos, banlieusardEs, travelos, freaks, squatteurSEs, folles, coloniséEs… » (illustration 19) Ici encore, la logique stigmaphile est clairement exprimée, et elle prend sens à travers une résistance aux principes défendus par la nation française, marquée par un idéalisme républicain et des visées universalistes qui promeuvent l'intégration dans le giron national par une politique identitaire d'assimilation culturelle. Le

Pink Bloc revendique une fierté à ne pas correspondre aux attentes intégrationnistes.

* « Vive le divorce ! », « On veut la PMA, pas des enfants ! ». Avec ces slogans, les participant.e.s prennent le contre-pied des revendications assimilationnistes. Mais alors pourquoi prendre part aux manifestations pour l'obtention de l'égalité des droits matrimoniaux et concernant la filiation ? Premièrement, il est essentiel pour les manifestant.e.s du Pink Bloc, de répondre aux attaques homophobes exprimées sans retenue et au grand jour par les opposants à cette loi. Est-il besoin de rappeler tous les propos offensants, les discours de haine et les agressions physiques qui ont émaillé les longs mois de débats qui ont précédé le vote définitif de la loi ? Deuxièmement, c'est une manière pour les militant.e.s d'affirmer fièrement une différence vis-à-vis du mouvement LGBT hégémonique et ceci via une stratégie de visibilisation. Effectivement, on l'aura compris, avec ce type de slogan et mots d'ordre, leur présence au sein du cortège ne signifie pas pour autant l'adhésion à un mode de vie perçu comme normatif, ou pour reprendre les propos d'un tract « conforme à la norme bourgeoise et hétérosexiste ».

- **Se souvenir de Stonewall**

D'ailleurs la question de la relation avec le mouvement LGBT hégémonique se pose avec acuité au sujet de la participation à la Marche des fiertés[121], et depuis quelques années en Amérique du Nord et en Europe occidentale, des cortèges et blocs radicaux, anticapitalistes, féministes, *queer*, antiracistes se forment lors de cet événement

[121] Le terme de « Marche des fiertés » est la dénomination officielle défendue par ses organisateurs, elle remplace l'ancienne « gaypride ».

annuel. Récemment en France, les dernières Marches des fiertés ont été marquées dans certaines villes par la présence de ces blocs dissidents. Celle de Lille du 7 juin 2014 par exemple où le collectif les Flamands roses a appelé à la formation d'un « Pink Bloc *queer* féministe », à Toulouse également pour le 14 juin, le groupe Riposte radicale annonçait l'organisation d'un « Cortège radical » (illustration 20), à Paris aussi le 28 juin s'est mis en place un « Cortège ColèrEs »[122]. Il s'agit ainsi de « redonner un sens politique à cette marche » selon Riposte radicale[123], pour les Flamands roses de refuser de « servir de cible électorale aux éluEs [et] de cible commerciale aux marchands », et le tract du cortège parisien ColèrEs expliquait l'exaspération nourrie « contre celleux qui prétendent parler en notre nom au sein de la "communauté LGBT", pour mieux faire passer les luttes des pédés cis blancs bourgeois avant toutes les autres » et « contre les trahisons socialistes qui font le lit de l'extrême droite et des réactionnaires ».

En effet, l'élection de François Hollande en mai 2012, suivie de la victoire du Parti socialiste aux élections législatives le mois suivant, avait nourri des espoirs de nombreux.ses militant.e.s concernant la législation sur les questions de l'ouverture des droits au mariage et à l'adoption pour les couples de même sexe, l'extension de la PMA aux couples de lesbiennes, la mise en œuvre de mesures pour une simplification et une clarification administratives et juridiques des parcours des personnes trans'

[122] Le cortège ColèrEs se composait de divers groupes, associations et syndicats : NPA, Act Up Paris, No Pasaran, la CNT, le STRASS , la fédération Anarchiste, Alternative Libertaire, le collectif 8 mars pour toutes, Etudions Gayment, les TumulTueuses.

[123] L'éviction au cours de cette manifestation des membres de FLAG ! l'association des policiers et gendarmes LGBT par les militant.e.s de Riposte radicale a suscité une vive émotion et une incompréhension parmi certain.e.s militant.e.s LGBT. Le collectif toulousain refusait la présence de la police au sein de la Marche : « LGBT ou pas, les flics on les combat ! », « Flics hors de nos fiertés ». Voir à ce sujet l'article « Qui sont les "LGBT" que la police protège ? » de Thierry Schaffauser qui revient sur la polémique en proposant une lecture critique de la place des minorités parmi les LBGT. SCHAFFAUSER, T. (2014). *Qui sont les « LGBT » que la police protège ?* En ligne sur le site de Yagg http://yagg.com/2014/06/18/qui-sont-les-lgbt-que-la-police-protege-par-thierry-schaffauser/ (consulté le 09/08/2014).

(changement d'état civil, dépsychiatrisation, etc.). Ces propositions inscrites sur la feuille de route de la campagne présidentielle de François Hollande sont restées pour la plupart lettre morte. C'est dans ce contexte particulier, de l'automne 2012 au printemps 2013, après des mois de débats au cours desquels a pu émerger un mouvement homophobe de grande ampleur (la Manif pour tous a mobilisé de 100 000 à 200 000 personnes lors des manifestations de contestation du projet de loi), et face aux nombreuses reculades du gouvernement, qu'une forte déception si ce n'est un sentiment de trahison, est née dans les rangs des militant.e.s[124].

Lors de la Marche des fiertés, le cortège parisien ColèrEs a tenu à interpeller le Parti socialiste représenté par quelques élus postés en tête de cortège. Aux cris de « Putes assassinéEs, PS complice, Trans assassinéEs, PS complice, MigrantEs expluséEs, PS complice » ou encore de « PS Dégage », les participant.e.s ont alors déployé une large banderole sur laquelle était inscrite « PS, la fierté c'est pas son genre » et ont fait barrage à la tête de la manifestation, autrement désigné comme le « carré de tête, carré Hermès ». Le cortège ColèrEs dénonçait la présence du Parti socialiste qui n'a pas tenu les promesses faites lors de la campagne présidentielle. Seule la loi dite du « mariage pour tous » a été adoptée, et non sans peine, une loi qui pour beaucoup renforce les structures hétérosexistes puisque favorisant les couples au mode de vie conforme à l'idéal familial bourgeois, et écartant ainsi les personnes au mode de vie non conforme à cet idéal.

[124] Le sentiment de trahison ne se limite pas aux questions d'égalité des droits des personnes LGBT, il s'explique aussi face à l'ensemble de la politique menée par François Hollande. Et si l'on s'en tient à la lecture des tracts des nombreux collectifs dissidents la liste des griefs est longue… du report de la proposition de loi pour le vote des étranger.e.s aux élections locales, à la loi de pénalisation des clients de prostitué.e.s, en passant par la stigmatisation des personnes musulmanes, la politique menée concernant les personnes sans-papiers, l'absence de mesures concernant les personnes atteintes du VIH, etc. S'ajoutent à cela les atermoiements autour de la mise en place de mesures pour lutter contre les stéréotypes de genre à l'école (à travers notamment l'ABCD de l'égalité, un « plan d'action pour l'égalité entre les filles et les garçons, à peine expérimenté et aussitôt retiré).

De plus, les tentatives de confrontations esquissées par ces blocs dissidents reposent sur une repolitisation de la Marche des fiertés, en insistant sur l'histoire dans laquelle celle-ci s'inscrit. Effectivement, les participant.e.s à ces blocs ont à cœur de rappeler le moment fondateur des luttes d'émancipation pour les personnes LGBT : les émeutes de Stonewall de juin 1969 à New York dans le quartier de Greenwich Village. C'est une descente de police dans le bar le Stonewall Inn, tenu par la mafia et dont la clientèle était majoritairement composée de transsexuel.le.s, de travestis, de personnes sans abris, d'immigrés, qui a déclenché plusieurs jours d'émeutes[125]. Partis pour une opération contre les agissements du crime organisé, les policiers ont dû faire face à la colère des personnes présentes dans le bar, excédées par les harcèlements de ceux-ci, les passages à tabac, les incessantes descentes dans les bars, suivies d'arrestations abusives. La population du quartier se joignit à la révolte, si bien que les policiers, en sous-effectif et dépassés par l'ampleur que prenait la contestation, se retranchèrent dans les lieux. Trois jours de violents affrontements suivirent.

Ces émeutes de Stonewall contre les violences policières servirent de déclencheur à une prise de conscience identitaire qui aboutit à la formation de plusieurs groupes, dont le Gay Liberation Front et la Gay Activist Alliance qui s'engageront avec détermination dans la politique de libération homosexuelle[126]. Et c'est en mémoire de

[125] Le rôle prépondérant dans le déclenchement de l'émeute des populations LGBT les plus marginalisées a parfois été passé sous silence dans la construction d'une histoire collective LGBT. Le Pink Bloc Paris tient à rappeler cet aspect peu connu de l'histoire de ce mythe fondateur dans l'un de leur tract : « Parce que Stonewall, moment fondateur de la militance LGBT c'étaient d'abord des travs, des folles et des butches en lutte contre la violence homophobe et le harcèlement de la police et de l'État ».

[126] Voir le récit détaillé de la naissance de la « libération gay » qu'en a fait John d'Emilio dans son ouvrage de 1983, *Sexual Politics, Sexual Communities. The Making of a Homosexual Minority in the United States : 1940-1970.* Chicago : University of Chicago Press, et en particulier le chapitre « A New Begining : The Birth of Gay Liberation », p. 223-239. Voir également SCHULTZ, H. & THOMSON, B. (2009). *Militant flamboyance. A brief history of the Stonwall riots and other queer happenings.* Untorelli Press.

ces émeutes qu'a lieu chaque année dans le courant du mois de juin une marche qui célèbre l'émergence du mouvement de libération homosexuelle, autrement nommée Lesbian & Gay Pride, Christopher Street Day (du nom de la rue du Stonewall Inn), ou Marche des fiertés[127].

L'historiographie gay et lesbienne a fait de cet événement l'acte de naissance du mouvement LGBT en Amérique du Nord, et qui se propagea rapidement en Europe occidentale. Donn Teal, l'un des fondateurs de la Gay Activist Alliance, rapporte, dans son livre sur le militantisme gay, un témoignage d'un des participants à ces émeutes : « ce fut comme lorsque la femme Noire refusa de laisser sa place dans le bus à Montgomery. Là, notre heure était venue. Nous avons pris la rue… Et nous ne sommes pas retournés au placard, dans le fond du bus »[128]. Ce parallèle établi entre le mouvement de libération homosexuelle et le mouvement pour les droits civiques des africains-américains est particulièrement intéressant, ce dernier étant perçu comme un modèle de lutte d'émancipation. L'influence est également perceptible dans les slogans prononcés lors des nuits d'affrontements de juin 1969. Effectivement, l'historien John d'Emilio, raconte que les participant.e.s aux émeutes scandaient « Gay Power » et que les murs de la Christopher Street se couvraient de graffitis du même genre[129], la référence au slogan « Black Power » étant ici évidente.

Cependant, dans une tribune, Eric Fassin tente de déconstruire l'image de Stonewall comme « mythe fondateur de la libération homosexuelle » [130]. Comme certains historiens l'avaient fait avant lui, notamment George Chauncey dans son étude sur le

---

[127] Dès l'année qui suivit les émeutes, en 1970, une marche commémorative était organisée à New York.
[128] TEAL, D. (1971). *The Gay Militants.* New York : Stein and Day. p. 24.
[129] D'EMILIO, J. (1983). *op. cit.* p. 232.
[130] FASSIN, E. (2009). *Stonewall, mythe fondateur de la libération homosexuelle.* En ligne sur le site de Yagg http://yagg.com/2009/06/29/stonewall-mythe-fondateur-de-la-liberation-homosexuelle-par-eric-fassin-sociologue-987/ (consulté le 10/04/2013).

« gay New York »[131], Eric Fassin nous met en garde contre l'élaboration d'une histoire linéaire du mouvement de libération homosexuelle :

> « Le récit héroïque de la « sortie du placard » ne rend pas vraiment compte de la réalité de l'histoire homosexuelle, puisque la culture gaie et lesbienne n'a pas attendu la « libération » pour s'épanouir : le "gay New York" des premières décennies du vingtième siècle n'a rien à envier aux quartiers homosexuels qui prennent de l'ampleur dans les années 1970 »[132].

Ne pas céder à la vision progressiste de l'histoire est une chose, et Eric Fassin précise : « refuser de partir de quelque "an zéro de la libération" ne revient pas à vider le mythe fondateur de son importance historique. Stonewall, ce n'est pas seulement un fait historique c'est aussi un fait social »[133]. L'historienne Florence Tamagne a souligné que « la construction des grands récits avait également valeur politique en donnant des points d'ancrage au mouvement gay et lesbien et en permettant l'expression des subjectivités gays et lesbiennes longtemps étouffées »[134]. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les émeutes de Stonewall restent pour beaucoup de militant.e.s un événement marquant un tournant dans le militantisme pour les droits des homosexuel.le.s. Comme l'explique Guillaume Marche, spécialiste des mouvements sociaux aux Etats-Unis :

> « Ce mouvement se démarque des mobilisations homosexuelles antérieures dans la mesure où il est axé sur la revendication conjointe d'une identité offensive ne reniant rien de sa déviance, et d'une citoyenneté de plein droit, revendication visant *in fine* à transformer la société dans son ensemble »[135].

---

[131] CHAUNCEY, G. (2003/1994). *Gay New York. 1890-1940*. Paris : Fayard.
[132] FASSIN, E. (2009). *op. cit.*
[133] *ibid.*
[134] TAMAGNE, F. (2006). Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, *53-54*, p. 19.
[135] MARCHE, G. (2005). L'arc-en-ciel et le mouvement gai et lesbien. *Transatlantica, 1*. p. 4.

- **Repolitiser la Marche des fiertés**

Les Pink Blocs et autres blocs radicaux et dissidents des Marches des fiertés en France se situent en droite ligne de ces émeutes, dont ils revendiquent la filiation, certain.e.s minifestant.e.s arborent des badges où est inscrit « *Stonewall was a Riot* » par exemple. Dans leur appel à participer au Pink Bloc lors de la Marche des fiertés, le collectif les Flamands roses insiste sur la nécessité de « rendre hommage au courage et à la détermination des émeutièrEs de Stonewall, en affirmant la fierté de notre communauté LGBTQI ». Il s'agit donc à l'instar des émeutièr.e.s de Stonewall, d'affirmer une identité tout en créant une communauté autour d'une histoire collective et à travers la construction de récits communs.

Par ailleurs, participer à la Marche de fiertés pour les militant.e.s de ces blocs dissidents leur donne l'occasion de réinscrire politiquement ce rendez-vous annuel, car il a été pour beaucoup vidé de sa substantifique moelle, et apparaît désormais à leurs yeux de ces militant.e.s comme une grande fête commerciale, où les marcheurs et les marcheuses sont devenu.e.s des cibles privilégiées pour les boîtes de nuit et autres agences de voyages qui profitent largement de la tenue de ce rendez-vous festif et populaire pour faire leur promotion[136]. La contestation de ces dérives avait déjà été formulée par le collectif new yorkais Gay Shame qui, dès 1998, exprimait la volonté de créer une alternative radicale à la Gay Pride. Encore actif en 2014, Gay Shame, désormais basé à San Francisco, dénonce l'hyper commercialisation de cette

[136] Didier Lestrade, co-fondateur d'Act Up Paris, observe que ce processus de dépolitisation intervient au début des années 2000, cela même alors que cette manifestation mobilise une participation record. « La Gay Pride entre dans son "âge bête" : elle ne parvient pas à créer des mots d'ordre qui dépassent les bonnes intentions et surtout elle n'exerce aucune pression politique alors que son cortège est la plus grande manifestation de rue du pays (plus de 500 000 chaque année). En terme d'investissement politique, la Gay Pride est une opération "blanche". Elle ne fixe pas de priorité, mais tient un discours généraliste idiot et faussement consensuel qui ne soulève aucun débat dans la société ». LESTRADE, D. (2012). *Pourquoi les gays sont passés à droite*. Paris : Éditions du Seuil. p. 11-12.

marche par des actions très théâtrales, en particulier une remise de prix les « Gay Shame Awards », récompensant les vainqueurs par un *rainbow flag* brûlé[137].

À la critique de la logique consumériste qui s'est emparée de cette marche de célébration annuelle, s'ajoute le refus d'une quelconque récupération électorale, l'occasion étant trop belle pour les partis politiques d'afficher une proximité avec la communauté LGBT. On peut se rappeler le tollé qu'avait provoqué l'affiche de la Marche des fiertés de juin 2011 réalisée à l'occasion par l'Inter LGBT. Aux couleurs bleu, blanc, rouge, elle présentait un coq, un boa en plume autour du cou, et l'on pouvait y lire le mot d'ordre « En 2011, je marche, en 2012, je vote » [138]. Clémence Garrot et Oury Goldman ont écrit à ce propos :

> « Le sujet mobilisé par une telle campagne, qui exclut d'emblée les non-votants et ceux dont les ancêtres n'étaient pas des « Gaulois », est le bon homosexuel de l'homonationalisme, qui votera pour ses intérêts (et ses seuls intérêts : le mariage, l'adoption, etc.) en 2012. Pour l'inter-LGBT, le sujet des luttes gaies et lesbiennes est uniquement gay et lesbien, blanc et bourgeois. Exit la question des sans-papiers et du racisme d'État, du VIH/sida, de la grande précarité d'une partie de la communauté »[139].

La controverse née de cette campagne d'affichage a mis en exergue la question du républicanisme et de l'inscription des luttes LGBT dans une logique patriotique et nationaliste, ainsi que celle de la mise en place de politiques réformistes et progressistes qui divisent le mouvement LGBT. Face à la complaisance avec le pouvoir institutionnel et aux dérives du mouvement LGBT hégémonique,

---

[137] Voir à ce sujet le recueil de textes dirigé par David Halperin et Valerie Traub en 2009. *Gay Shame*. Chicago : The University of Chicago Press.

[138] De nombreux.ses militant.e.s et associations avaient exigé le retrait de cette affiche. Elle fut effectivement remplacée mais le mot d'ordre subsista. Parmi ces collectifs, les Panthères roses de Paris s'étaient mobilisées au cours de cette même Marche des fiertés. Une vidéo de leur action « Pas de nationalisme dans ma fierté ! » illustre leur prise de position. Le groupe des Lesbiennes of Color (LOCs) avaient également répondu vigoureusement dans un texte « Ni Coqs gaulois, ni poules pondeuses ! ».

[139] GARROT, C. & GOLDMAN, O. (2007). Homonationalisme et impérialisme sexuel : quand les homos changent de drapeau. *Revue des livres, 1*, p. 56.

particulièrement manifestes lors de la Marche des fiertés, certains collectifs réaffirment avec force leur refus de mobiliser des logiques nationalistes. Les Flamands roses interpellent dans un tract de 2014 : « On voit la vie en rose, pas en bleu-blanc-rouge : nos identités ne sont pas nationales ! ». Avec la même intention, un groupe informel, le Comité des AlliéEs Contre l'Alliéophobie (C.A.C.A), a réalisé une courte vidéo parodique. Ils et elles y dénoncent la situation paradoxale de ces marches où l'on préfère s'attirer la bienveillance des publics extérieurs, tout en reléguant aux marges les personnes les plus précarisées de la communauté (les sans-papiers, les personnes séropositives, les travailleurs et travailleuses du sexe, les personnes trans', etc.). Ils et elles indiquent dans leur communiqué : « […] les Prides ne servent plus qu'à vendre des entrées en boîtes ou des séjours au soleil pendant qu'on oublie les membres les plus précarisés de nos communautés », en déplorant « une fête dépolitisée à la gloire de l'assimilation ».

On l'aura compris, la participation à la Marche des fiertés ou aux manifestations pour défendre la loi dite du « mariage pour tous » pour les membres des blocs dissidents est l'occasion de se démarquer de ce qui est perçu comme une institutionnalisation du mouvement LGBT réformiste, à l'agenda militant se résumant à des revendications assimilationnistes ou intégrationnistes telles que l'accession à une institution – le mariage – perçue comme une réaffirmation et un renforcement des inégalités envers celles et ceux ne se soumettant pas à ce modèle hégémonique hétéronormatif.

b. Généalogie des Pink Blocs

S'il fallait retracer une généalogie des Pink Blocs, il faudrait situer leur émergence dans les premières années de la décennie 2000, période à laquelle les premiers

constitués font irruption lors des contre-sommets et rassemblements anticapitalistes internationaux. À Prague, en 2000, le contre-sommet du FMI (Fond Monétaire International) voit apparaître le premier Pink Bloc, à Gênes l'année suivante, au cours de la mobilisation de contestation du G8, une forme assez proche des Pink Blocs, les Tute Bianche (Combinaisons blanches)[140] ont pris part aux manifestations, à Strasbourg aussi en 2002 à l'occasion de l'organisation du campement du réseau international No Border[141]. Plus récemment à Montréal, lors du Printemps érable, ce mouvement d'ampleur de 2012 où les étudiant.e.s québécois.e.s protestaient contre la hausse des frais d'inscription à l'université, des Pink Blocs se formèrent dans les cortèges[142]. Leur objectif était d'organiser un espace sécurisé au sein duquel les manifestant.e.s se rendaient visibles et donnaient à voir leur revendication. Adressé aux anticapitalistes, *queer* et féministes, leur appel à manifester pour le 1er mai 2012 proclamait : « Formons le plus grand contingent p!nk bloc anticapitaliste de l'histoire du Québec. Armons-nous de nos légendaires pompons de la révolution, de nos capes roses, destructrices du capital, et de nos paillettes qui aveugleront les capitalistes ! ».

En France il y avait également eu des précédents dans la mise en place de blocs roses durant des manifestations. Le collectif parisien les Panthères Roses avait dès 2007, organisé un contingent rose pour la manifestation du 1er mai, une opération qu'il réitère chaque année. Bien sûr, il faudrait aussi évoquer le groupe Pink Bloque qui,

---

[140] « Les Tute Bianche ne sont pas un mouvement, elles sont un instrument pensé à l'intérieur d'un mouvement plus vaste. [...] Chacun est libre de mettre une Tuta Bianca, pourvu qu'il en respecte le "style", quitte à en modifier les formes d'expression : refus pragmatique de la dichotomie violence/non violence, référence au zapatisme, détachement des expériences du XXe siècle, pratique du terrain symbolique de l'affrontement. [...] La Tuta Bianca n'est pas une identité, un signe d'appartenance, une marque d'"embrigadement". La Tuta Bianca est un instrument ». BUI, R. (2001). Lettre sur les Tute Bianche. *Multitudes, 7*, p. 33-34.

[141] BISTICAS-COCOVES, M. (2003). Black Bloc, Pink Bloc: Reflections On the Tactics of the Anti-Globalization Movement. Communication pour l'American Philosophical Association Eastern Division. En ligne http://www.sspp.us/Protected-Essays/2003-APA-Bisitcas-Cocoves.doc (consulté le 12/03/2009).

[142] Il y avait eu des expériences similaires organisées précédemment, voir le récit de l'artiste et activiste montréalais Coco Riot (2010). Montréal est un grand pink bloc. *A Babord, 34.*

basé à Chicago, fut actif de 2001 à 2005. Il cherchait à mêler à une approche politique radicale et critique, des looks flamboyants, des slogans inspirés par la musique Pop et de courtes chorégraphies de danse. Leurs actions visaient à s'emparer de l'espace public dans un but politique, le faire dans un esprit de fête, et pour reprendre leur credo, leurs actions conjuguaient une image de « *girls just wanna have fun* » avec des performances autour de problématiques féministes. Ainsi qu'elles ont pu l'aborder au sujet de la genèse de leur groupe, les militantes se sont inspiré d'activistes, des suffragistes à Act Up, dont l'influence se manifeste dans l'utilisation de la culture populaire associée à la performance pour transmettre leurs messages au public. La philosophie du Pink Bloque se résume en sept points (ou sept « P ») : « Protest, Public space, Performance, Popular culture, Pinkness and Femme-inism, Party, Partnership ».

Cependant, il faut remonter quelques années auparavant pour constituer une généalogie approfondie des Pink Blocs. C'est à travers deux modèles assez différents, quoique jamais antagonistes, voire plutôt complémentaires, que s'esquissent les contours du Pink Bloc : d'un côté la stratégie du Black Bloc et de l'autre celle de ce qu'on désigne par *tactical frivolity* (tactique frivole).

- **La stratégie du Black Bloc**

Le modèle principal des Pink Bloc demeure celui du Black Bloc, une influence évidente dans la forme même du bloc et par l'adoption par les participant.e.s d'un code vestimentaire spécifique, le port de la couleur noire et de cagoules. Les images produites par les médias des Black Blocs nous les font apparaître comme des individus agissant sans visée politique, des « casseurs » cherchant l'affrontement avec

les forces de l'ordre et vandalisant les vitrines des magasins et le mobilier urbain. Il s'agit là bien sûr d'une vision simpliste et caricaturale de l'action des Black Blocs.

La première grande démonstration de cette stratégie du Black Bloc a eu lieu à Seattle en novembre 1999, lors de la « bataille de Seattle » au moment du sommet de l'OMC (Organisation Mondiale du Commerce). Cette tactique de lutte préexistait à l'état embryonnaire dans les mouvements autonomes européens à la fin des années 1970 et au cours de la décennie suivante[143]. François Dupuis-Déry, sociologue, spécialiste des mouvements sociaux, a travaillé sur les Black Blocs, dont il a pu relever certaines caractéristiques : 1/ l'organisation s'appuie sur l'agrégation de plusieurs groupes d'affinité[144] 2/ la nature éphémère du bloc, qui ne dure que le temps de la manifestation 3/ un fonctionnement sur la base d'une conception radicale et directe de la démocratie, par la mise en place de décisions collectives, et le principe de délibération sur la base du consensus 4/ le respect de la diversité des tactiques militantes 5/ l'usage de la violence symbolique qui est reconnue comme légitime[145]. A ces cinq caractéristiques du Black Bloc, Marco Bisticas-Cocoves, également auteur d'une étude sur cette stratégie de lutte, ajoute d'autres précisions : « [le bloc] est à la

[143] Plus exactement, Salar Mohandesi fait remonter les racines du Black Bloc premièrement en Italie du Nord à travers les expérimentations des « centres sociaux », formant un « archipel d'espaces libérés qui seront plus tard désignés sous le terme d' "Autonomie" » et qui étaient conçus comme des « soviets des temps modernes [...] en opposition directe avec l'Etat ». Puis, adossées au mouvement des squatter.euse.s, des expériences semblables se développèrent en Allemagne de l'Ouest. « Des groupes d'Autonomen armés, dont le pouvoir trouvait sa base dans les centres sociaux, apparurent rapidement pour défendre ces espaces ». voir MOHANDESI, S. (2014). Sur le Black Bloc. *Contretemps*. http://www.contretemps.eu/interventions/sur-black-bloc (consulté le 08/09/2014).

[144] François Dupuis-Déri précise que le fonctionnement en groupe d'affinité est : « un mode d'organisation spécifique originaire du mouvement anarchiste espagnol de la fin du XIXe siècle et repris en Amérique du Nord dans les années 1970 par la frange radicale mais non violente du mouvement pacifiste et anti-nucléaire, puis dans les années 1980 par des organisations écologistes, féministes et antisida (plus particulièrement l'organisation Act Up !) et enfin par le mouvement altermondialiste en Occident à partir du milieu des années 1990. Le groupe d'affinité est une unité créée par une demi-douzaine à quelques dizaines d'amilitants et d'amilitantes qui se font confiance et partagent une même sensibilité à l'égard des types d'action qu'ils entendent mener ». DUPUIS-DERI, F. (2004). Penser l'action directe des Black Blocs. *Politix, vol. 17, 68,* p. 88.

[145] *ibid*. p. 79-109.

fois défensif et offensif, et est explicitement une tactique partielle »[146]. Le Black Bloc vient en complément d'autres tactiques et ne peut se comprendre qu'à la lumière d'une logique globale de luttes[147]. En outre, les manifestations, émeutes et actions menées par le Black Bloc ne sont pas envisagées comme : « un prélude au grand soir, mais plutôt des micro-révolutions qui permettent de libérer l'espace (la rue) et le temps (quelques heures) nécessaires pour vivre une expérience politique forte en dehors des normes établies par l'État et le capitalisme »[148].

Le Pink Bloc prend modèle du Black Bloc, en particulier à travers le principe stratégique de lutte éphémère. Le Pink Bloc est pensé par ceux et celles qui y prennent part comme un « regroupement temporaire de groupes affinitaires et d'individu.e.s poursuivant un objectif commun »[149]. Il reprend également au Black Bloc un fonctionnement fondé sur la démocratie directe, la prise de décision par consensus, et la possibilité pour chacun.e de participer. Par contre, il s'en différencie dans les techniques de lutte. Par exemple, les participant.e.s ne prennent pas part activement aux affrontements avec la police, ni aux dégradations matérielles, la raison principale étant qu'ils et elles remettent en cause les attitudes virilistes des mobilisations anarchistes et anticapitalistes. Effectivement, ils et elles ne reconnaissent pas la violence comme valeur « suprême », telle que prônée par des militant.e.s des Black Blocs, pour autant ils et elles contestent les stratégies adoptées par des groupes plus légalistes et l'injonction à la non-violence[150].

---

[146] BISTICAS-COCOVES, M. (2003). *op. cit.*
[147] Pour plus de détails sur les Black Blocs voir le livre réédité en 2010 : VAN DEUSEN, D. & MASSOT, X. (eds.). (2010). *Black Bloc Paper. An Anthology of Primary Texts From The North American Anarchist Black Bloc 1988-2005.* Shawnee Mission (Kansas) : Breaking Glass Press.
[148] DUPUIS-DERI, F. (2003). Black Blocs. Bas les masques. *Mouvements, 25*. p. 78.
[149] BISTICAS-COCOVES, M. (2003). *op. cit.*
[150] voir *infra*.

À la différence du Black Bloc, le Pink Bloc « est directement inspiré par les mouvements sociaux féministes *queer* et, dans une certaine mesure, par les théories féministes *queer* il est largement composé par des personnes s'identifiant comme *queer* »[151]. Le Pink Bloc Paris rappelle à ce titre que ce cadre d'action : « se construit autour de l'articulation du queer et du féminisme, ses deux piliers fondateurs ». Concernant les modalités d'action les caractéristiques des Pink Blocs reposent sur le *genderfuck*, le théâtre de rue parodique, la danse et la musique[152]. Les participant.e.s reprennent les codes des performances de rue et des happenings, jouant sur le côté ludique et proposant des formes carnavalesques et de dérision, on parle alors de *tactical frivolity*.

- **Le modèle de la *tactical frivolity***

À l'instar des Black Bloc et des mouvements altermondialistes apparus au courant des années 1990, le Pink Bloc s'inscrit dans une forme de militantisme avec une éthique anticapitaliste très forte[153]. Quant aux techniques de lutte à proprement parler, elles empruntent véritablement à la *tactical frivolity*, une tactique combinant performance et humour, tournant en dérision les codes traditionnels des manifestations[154]. Rhythms of Resistance, un réseau de groupes de musiciens de samba, actif pour défendre les causes environnementales et dans les mouvements sociaux altermondialistes, définit cette tactique comme suit :

---

[151] BISTICAS-COCOVES, M. (2003). *op. cit.*
[152] *ibid*.
[153] Sur les relations entre mouvement *queer*, anticapitalisme et anarchisme voir : DARING, C. B., ROGUE, J. & SHANNON, D. (eds). (2012). *Queering Anarchism. Addressing and Undressing Power and Desire*. Oakland : AK Press.
[154] VERSON, J. (2007). Why We Need Cultural Activism. In The Trapese Collective (ed). *Do It Yourself. A Handbook for Changing our World*. (pp. 171-186). Londres : Pluto Press. p. 181.

> « La *tactical frivolity* est souvent décrite comme une espace existant entre la conformité et la confrontation violente. Cette stratégie cherche à déconstruire le schéma classique anarchistes versus police, en multipliant les lignes de front et en faisant un usage très ironique de la féminité et des représentations kitsch du corps pour les actions directes ».

Cette stratégie de lutte s'est développée dans les importantes mobilisations anticapitalistes des années 1990. Dans les festivals londoniens organisés par le collectif *Reclaim the Streets* où dès 1994, les manifestant.e.s s'emparaient des rues de la City, le cœur de la finance britannique. L'objectif poursuivi dans la mise en place de ces grandes fêtes était de se réapproprier l'espace public, de reprendre le contrôle des rues et de dénoncer la privatisation progressive des espaces publics, notamment par la promotion de modes alternatifs de transport. *Reclaim the Streets* s'inscrit ainsi dans les mouvements antiglobalisation. On retrouve ce modèle de la *tactical frivolity* dans le réseau des *Rhythms of Resistance* qui marquent leur présence dans les contre-sommets anticapitalistes, à Prague en 2001 par exemple. Voici certaines de leurs revendications qui font clairement écho à la structure du Pink Bloc :

> « Nous sommes un réseau transnational, antihiérarchique, anticapitaliste, antisexiste et antiraciste et nous luttons pour la justice sociale et écologique. […] Nous rejetons la fausse opposition entre le militantisme et les formes créatives de résistance. […] Notre objectif est de maximiser la participation à travers des processus collectifs. […] Nous sommes un réseau ouvert à ceux et celles partageant nos principes ».

Enfin, la *tactical frivolity* est le mode opératoire sur lequel se fondent les Radical Cheerleaders (les pom-pom girls radicales). Ce groupe formé en 1996 en Floride et qui a fait des émules en Amérique du Nord et en Europe occidentale, reprend en les détournant les spectacles de *pom-pom girls.* « *Radical Cheerleading* c'est une manifestation + une performance. C'est un activisme avec les pompons et les majeurs

en l'air. C'est crier "FUCK CAPITALISM" en faisant le grand écart ». Les Radical Cheerleaders, Rhythms of Resistance, le Pink Bloc correspondent plus à stratégies de lutte qu'à des collectifs bien structurés (tout.e.s partagent toutes le principe de fonctionnement sur un mode organisationnel horizontal, chacun.e ayant la possibilité d'y participer), il n'est pas rare que les participant.e.s passent de l'une à l'autre de ces différents modes opératoires, le but étant de « créer une atmosphère de fête et d'humour pendant les manifestations » selon Rhythms of Resistance. La *tactical frivolity* emprunte incontestablement au carnaval une forme festive au cœur de la minutieuse analyse que Mikhaïl Bakhtine a réalisée de l'œuvre de François Rabelais et sur la culture populaire au Moyen-Age[155]. « A l'opposé de la fête officielle, le carnaval était le triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles, tabous »[156]. Selon Bakhtine, la particularité du temps du carnaval, contrairement à celui des fêtes « officielles », réside dans le fait qu'en réalité : « c'est la vie même qui joue et, pendant un certain temps, le jeu se transforme en vie même. Voilà la nature spécifique du carnaval, un mode particulier d'existence »[157].

Le Pink Bloc s'inspire du modèle de la *tactical frivolity* et des différentes organisations et stratégies qui lui ont donné ses lettres de noblesse, cependant il se démarque de ceux-ci par son orientation principale résolument féministe *queer* et son objectif premier : la déconstruction des normes de genres, et la mise en scène du « *genderfucking* »[158]. Il est nécessaire néanmoins d'apporter quelques nuances à

[155] BAKHTINE, M. (1970). L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance. Paris : Gallimard.
[156] *ibid*. p. 18.
[157] *ibid*. p. 16.
[158] Pour une explication voir le premier chapitre.

propos de l'utilisation des formes ludiques de protestation, déployées dans la stratégie de la *tactical frivolity*. Voici ce que dit le Pink Bloc Paris à ce sujet :

> « Le P!nkBloc est basé sur l'humour et le ludique comme stratégie pour faire passer ses messages et se défendre. Etre positifVEs et joyeuses n'exclut pas non plus d'être colère, elle est un moyen de se donner de la force collectivement et résister à la violence homo/transphobe ».

- **La violence et la colère comme agir politique**

Les *modus operandi* du Pink Bloc se situent donc à la jonction de ces deux modèles d'activisme : la stratégie du Black Bloc et celle de la *tactical frivolity*. De cette manière, les manifestant.e.s cherchent à éviter de tomber dans le piège d'une catégorisation binaire et sans nuance des techniques de luttes entre partisans du recours à la violence et adeptes de la non-violence[159]. Au-delà de la volonté de respecter la diversité des tactiques militantes, les Pink Blocs, qui se sont développés en France depuis quelques années, revendiquent même l'usage d'une certaine violence, une violence à la fois symbolique et défensive. À travers une attitude de rejet de l'injonction à la non-violence[160], le Pink Bloc Paris revendique une filiation avec la

[159] Alors qu'il était présent en juillet 2002 à Strasbourg durant la tenue du Border Camp, Marco Bisticas-Cocoves relate un épisode éclairant au sujet de la complémentarité des tactiques de lutte. Au milieu de la semaine d'affrontements, une manifestation réunissait les personnes habillées de noir, un groupe en rose, des musiciens de samba, etc., et après des violents affrontements avec la police et les forces armées, il fut frappé par le fait que le Pink Bloc avait littéralement absorbé le Black Bloc au moment de la dispersion des manifestants en noir. Il s'attendait à des tensions et des divisions entre les manifestants du fait des divergences dans les modalités de lutte, mais en aucun cas à une telle coopération. Cet épisode le conduisit à remettre en cause ses présupposés sur les blocs et leur tactique. Ces deux tactiques de lutte, le bloc noir et le bloc rose, sont à comprendre à l'intérieur d'une plus large stratégie. Ils ne sont pas antagonistes mais plutôt complémentaires. BISTICAS-COCOVES, M. (2003). *op. cit.*

[160] Il serait intéressant d'étudier d'où vient cette injonction quasi dogmatique à la non-violence. Dans *Les damnés de la Terre*, Frantz Fanon l'avait clairement identifiée comme une nouvelle notion inventée par la bourgeoisie qu'elle soit colonialiste ou colonisée, afin de sauvegarder ses intérêts. FANON, F. (1961). *Les damnés de la Terre*. *op. cit.* p. 92.

forme insurrectionnelle des émeutes, en référence à celles de Stonewall, cela va sans dire, mais aussi à celles survenues en 2005 en France[161].

Lors de la prise de parole au cours de la manifestation contre l'homophobie du 10 avril 2013, le Pink Bloc Paris appelle à former des groupes d'autodéfense « individuelle et collective, psychologique et physique » :

> « Nous rejetons l'injonction à la non-violence, alors que la violence défensive est un moyen légitime d'autodéfense et d'*empowerment* possible parmi d'autres. Il est temps d'arrêter de tendre l'autre joue lorsque l'on nous agresse, il est temps d'arrêter d'être des victimes et de se considérer comme telles, il est temps de riposter ! Car ces agressions homophobes, soyons-en conscients, n'ont qu'un seul but : nous rappeler que la rue appartient aux mecs hétéros, et nous empêcher de visibiliser nos identités et nos amours dans l'espace public. Ce soir, disons-le : LA PEUR DOIT CHANGER DE CAMP! »

L'iconographie proposée par les Pink Blocs de Paris et de Lyon entretient la dimension de la légitimité d'une autodéfense féministe *queer* : sur une banderole déployée dans certaines manifestations et où était inscrit « contre les violences hétérosexistes : autodéfense queer et féministe », figurait la reproduction d'un coup de poing américain et d'une licorne poursuivant un bonhomme, le menaçant de l'enfourcher avec sa corne. Dans la même veine, le Pink Bloc Paris a réalisé un visuel qui avait provoqué un certain scepticisme dans les rangs des sympathisant.e.s. Sur le modèle du « *Good Night White Pride* » (un slogan associé à un visuel issu d'une campagne de lutte contre la progression du suprématisme blanc dans le milieu skinhead), le visuel « *Good Night Hetero Pride* » produit par le Pink Bloc Paris met en

[161] D'octobre à novembre 2005, suite à la mort par électrocution de deux adolescents Zyed Benna et Bouna Traoré qui s'étaient réfugiés dans un transformateur EDF alors qu'ils étaient poursuivis par la police, des émeutes urbaines éclatent à Clichy-sous-Bois, la ville du drame. Rapidement, les émeutes se propagent en banlieue parisienne et pendant plusieurs semaines dans les banlieues des villes de France. Pour une analyse approfondie de ces émeutes, précisément d'un point de vue des ruptures entre les générations d'enfants d'immigrés, voir BEAUD, S. & MASCLET, O. (2006). Des « marcheurs » de 1983 aux « émeutiers » de 2005. Deux générations sociales d'enfants d'immigrés. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, *4, 61e année*, p. 809-843.

scène un bonhomme empalé sur la corne d'une licorne (illustration 20). Il leur avait été reproché de reproduire ce contre quoi les militant.e.s s'efforcent de lutter, la violence homophobe, et ceci, en s'abaissant au niveau de leur adversaire. Il semble bien pourtant que ce visuel réponde à l'ambivalence de la stratégie du Pink Bloc, avec d'un côté une référence à un imaginaire loufoque et décalé, qui produit alors une mise à distance avec le réel, et de l'autre une implication directe et entière dans la lutte.

Ce discours anti-victimaire et l'appel à la violence comme arme défensive ont été mis en pratique, et dans une moindre mesure conceptualisés par la mouvance Bash Back ! qui a émergé aux Etats-Unis à la fin des années 2000. *Queer Ultra Violence,* l'anthologie de textes dirigée par Fray Baroque et Tegan Eanelli, expose les principes qui ont animé les cellules Bash Back, actives entre 2007 et 2010[162]. En préambule à ce recueil, Tegan Eanelli insiste sur la question du recours à la violence comme stratégie de lutte :

> « Les queers sont marquéEs comme des victimes tandis que la violence n'est jamais vue que comme l'outil des maîtres. Le projet anarcho-queer incarné par Bash Back ! est avant tout un refus du statut de victime et une réappropriation de la violence qui nous a été enlevée par l'idéologie progressive et utilisée contre nous par nos agresseurs et par l'État. Le tournant opéré par Bash Back ! lors de sa rupture avec celleux qui ont refusé de reconnaître l'importance de cette réappropriation a été crucial. Il a permis de solidifier et de construire la cohérence de la tendance queer insurrectionnelle autour de la question de la violence… »[163].

---

[162] BAROQUE, F. & EANELLI, T. (eds). (2012). *Queer Ultra Violence. BashBack ! Anthology*. San Francisco : Ardent Press. La traduction en français d'extraits du recueil par la bande à Cris-Tea est mise à disposition gratuitement sur internet via l'Infokioque https://www.infokiosques.net/lire.php?id_article=1021.

[163] *ibid.* Plus généralement, la question de l'usage de la violence est posée explicitement dans les cercles anarcha-féministes. Par exemple, le recueil *Dangerous spaces. Violent resistance, self defense and insurectionnal struggle against gender* présente des textes faisant la promotion de la violence insurrectionnelle des femmes et des *queer* pour contrer les agresseurs et les violeurs. Dans l'introduction, les auteur.e.s clarifient leur positionnement : il s'agit de rejeter l'idéologie de la victimisation et les solutions étatiques légales de lutte contre ces agressions, en s'appuyant sur les principes de l'autodéfense et le sentiment de vengeance. *Dangerous spaces. Violent resistance, self defense and insurectionnal struggle against gender*. (2012). Untorelli Press.

Néanmoins, si la question de la violence et l'utilisation de la colère comme outil de lutte sont envisagées par les participant.e.s au Pink Bloc, cela n'est pas sans entraîner des difficultés. Preuve en est d'un incident, dont l'issue n'est toujours pas déterminée à ce jour, et qui interroge sur la mobilisation de la colère et sur la définition donnée à la violence. Le 22 mars 2013 avait lieu une distribution de tracts par les défenseurs de la Manif pour tous, à cette occasion, quelques militant.e.s dit.e.s « pro-LGBT » avaient décidé de faire montre de leur opposition. Pour être plus juste, ces militant.e.s semblaient vraisemblablement s'inscrire dans le mouvement *queer*, au regard du déroulement de l'action et de la stratégie de lutte mobilisée, qui font écho à celles du Pink Bloc (ils et elles étaient habillé.e.s de capes roses à paillettes et l'action était ponctuée par des pas de danse). L'un d'eux a alors « arraché » ou « pris » (cela dépend de quel côté l'on se place) les tracts des mains d'une militante et bénévole de la Manif pour tous. Épisode après lequel, cette militante a décidé de porter plainte pour « actes de violence volontaire sans ITT ». Selon le procès-verbal, les faits reprochés étaient d'avoir « pris les tracts de force » avec « utilisation de l'intimidation et de la violence psychologique », une accusation qui se fonde sur le fait que les distributrices de tracts ont été qualifiées d'homophobes, un terme insultant selon l'avocat des plaignantes. On remarquera là un tour de passe-passe qui a consisté chez les plaignantes à inverser les termes du débat : l'homophobe n'est plus celui ou celle qui insulte, qui agresse, mais c'est lui ou elle qui est insultée ou blessée par l'interpellation « homophobe ».

Suite à la tenue du procès (le 2 octobre 2014, plus d'un an après les faits), un article paru sur *Yagg* tente de faire le point sur cette affaire et questionne en titre : « Perturber une distribution de tracts de la Manif pour tous : militantisme ou

violence ? »[164]. Les deux militant.e.s accusé.e.s se sont défendu.e.s à la barre en rappelant qu'il s'agissait avant tout d'une opération militante : « On ne voulait pas être violent.e.s [...]. C'était une action folle, un peu caricaturale. On avait des capes roses à paillettes pour montrer qu'on n'a pas d'agressivité »[165]. On peut se demander effectivement où se situe réellement la violence si ce n'est dans le système hétérosexiste ? Et qui définit initialement le niveau de la violence, si ce ne sont, entre autres, les responsables des agressions homophobes ?

Si la réappropriation de la violence comme instrument de lutte est posée explicitement par les participant.e.s à la stratégie du Pink Bloc, c'est parce qu'elle permet de se défaire de la figure de la victime impuissante, sans défense. D'autre part, Francis Dupuis-Déri observe que chez les participant.e.s au Black Bloc « l'action directe doit permettre de [...] changer la façon de penser le rapport à la ville, à la propriété et à la politique »[166]. Et avec Fanon, l'on pourrait s'interroger sur la nature de la violence des dominées : « qu'est-ce donc en réalité que cette violence ? [...] c'est l'intuition qu'ont les masses colonisées que leur libération doit se faire, et ne peut se faire que par la force »[167].

Dans une conférence « L'extase des damnés. Frantz Fanon et la violence », Elsa Dorlin cherche à élaborer une phénoménologie de la résistance et, avec Frantz Fanon, elle engage une réflexion sur l'usage positif de la violence en politique et dans les luttes de libération, une violence qui, de surcroît, est pensée comme condition de l'émergence

---

[164] MASSILON, J. (2014*). Perturber une distribution de tracts de la Manif pour tous : militantisme ou violence ?* En ligne sur le site de Yagg http://yagg.com/2014/10/02/perturber-une-distribution-de-tracts-de-la-manif-pour-tous-militantisme-ou-violence/ (consulté le 09/11/2014).

[165] *ibid.*

[166] DUPUIS-DERI, F. (2003). Black Blocs. Bas les masques. *op. cit.* p. 78. Sur la question de l'utilisation de la violence politique dans les contre-sommets voir BARETTE, C. (2002). *La pratique de la violence politique par l'émeute : Le cas de la violence exercée lors des contre-sommets.* Mémoire de DEA en sociologie politique, Université Paris I - Panthéon-Sorbonne.

[167] FANON, F. (1961). *Les damnés de la Terre. op. cit.* p. 105.

d'un sujet libéré. En se référant aux *damnés de la Terre*[168], Elsa Dorlin explique : « chez Fanon, la violence n'est pas seulement réactive, elle est constitutive d'une invention de soi, d'une pratique de soi. [...] Le sujet ne préexiste pas à sa libération, il se construit, s'invente dans cette sortie de soi, une projection de soi violente »[169].

Dès l'instant où la violence n'est plus nécessairement associée aux outils du maître[170], pour reprendre la mise en garde d'Audre Lorde[171], alors son usage, et corrélativement mais de façon moins radicale, l'exploitation du sentiment de la colère, peuvent être constitutifs d'un agir politique des pratiques féministes *queer*, comme semble d'ailleurs indiquer les prises de positions du Pink Bloc Paris.

Audre Lorde a consacré une réflexion au sujet de l'utilisation de la colère dans ces travaux, et dans deux articles en particulier « De l'usage de la colère : la réponse des femmes au racisme » et « Les yeux dans les yeux : Femmes Noires, haine et colère », elle tente, à partir d'une expérience de la domination, de définir les possibilités libératrices de la colère[172].

> « Dirigée avec précision, la colère peut devenir une puissante source d'énergie au service du progrès et du changement. Et quand je parle de changement, je ne parle pas d'un simple changement de point de vue, ni d'un soulagement temporaire [...]. Je parle d'un remaniement fondamental et radical de ces implicites qui sous-tendent nos vies. La colère est chargée d'informations et d'énergie »[173].

---

[168] Voir en particulier le premier chapitre « De la violence » p. 63-141.
[169] DORLIN, E. (2011, mai). *L'extase des damnés. Frantz Fanon et la violence.* Communication présentée au colloque Actualités de l'émancipation et métamorphoses de la critique sociale, Université de Paris Ouest Nanterre.
[170] La violence peut aussi être considérée comme partie prenante d'une puissance d'agir, comme signalé par Elsa Dorlin. *ibid*.
[171] LORDE, A. (2003/1984). On ne démolira jamais la maison du maître avec les outils du maître. *Sister Outsider. Essais et propos d'Audre Lorde*. (p. 119-123). Genève : Mamamélis & Québec : éditions Trois.
[172] Ces deux textes sont présentés dans le recueil *Sister Outsider. Essais et propos d'Audre Lorde*.
[173] LORDE, A. (2003/1984). De l'usage de la colère : la réponse des femmes au racisme. *ibid*. p. 140.

Il y a chez Audre Lorde l'idée d'une appréhension positive de la colère qui est pensée comme une ressource créatrice, notamment dans la constitution en tant que sujet politique, elle rejoint alors Fanon sur ce point.

Ces propos entrent en résonance avec la mise en place du cortège ColèrEs lors de la Marche des fiertés du 28 juin 2014 et dont il a été question plus haut. Le tract d'appel à manifester énumérait telle une longue litanie les multiples raisons des colères, la répétition du mot « colères » à chaque début de phrases, créant alors un effet d'emphase. L'action imaginée par le cortège était, rappelons-le, d'organiser un *zap*[174] afin d'exprimer sa colère face au Parti socialiste présent pour l'occasion. Précisément, ce mode d'intervention rapide, retentissant et explosif renseigne sur l'usage de la colère. Il a été, et est encore l'arme de prédilection du militantisme d'Act Up. Victoire Patouillard, sociologue et militante à Act Up Paris (elle en a été la Présidente au début des années 2000), en a étudié l'usage comme outil de lutte dans l'activisme d'Act Up Paris. Elle définit ainsi la colère comme le fondement même de la praxis militante du collectif de lutte contre le sida, en particulier dans la tenue des *zaps*. Elle rapporte des propos tenus dans une séance de formation du groupe : « dans un *zap*, on exprime de la colère, mais il ne faut pas oublier que c'est pour obtenir des choses : le critère c'est l'efficacité du *zap* »[175]. Elle s'interroge cependant sur la manière de « [...] concilier la perte de contrôle de soi dont le comportement colérique est ordinairement le symptôme [avec] le caractère stratégique, intentionnel, maîtrisé d'une entreprise collective »[176]. Car pour une efficacité et une pertinence de l'action, l'usage de la

[174] Le *zap* est un mode d'action caractéristique de la militance LGBT. Il est une action rapide, bruyante qui cherche l'affrontement direct, et le retentissement médiatique. Pour une analyse approfondie de ce type d'action voir le point suivant.
[175] PATOUILLARD, V. (1998). Une colère politique. L'usage du corps dans une situation exceptionnelle : le *Zap* d'Act Up Paris. *Sociétés contemporaines, 31*. p. 27.
[176] *ibid*.

colère, qu'elle soit « contenue » ou « explosive », demande un apprentissage, un contrôle et une maîtrise de son corps et « des manifestations de son corps »[177].

En guise de conclusion de ce point, il semble que la stratégie du Pink Bloc offre un exemple éclairant de la construction d'un espace féministe *queer*, à l'intérieur duquel émerge un sentiment d'appartenance à une communauté. Le spectaculaire, le plaisir et l'humour sont au fondement de sa praxis militante, certes, mais il faut garder à l'esprit que le principal objectif de cette stratégie sert un engagement politique radical. La plurivocité des modalités d'action du Pink Bloc, qu'illustrent le recours à la *tactical frivolity* d'un côté, la référence au Black Bloc et la revendication de l'usage de la violence défensive de l'autre, le fait qu'il ne soit pas possible de dessiner précisément les contours de ces différentes tactiques, vient brouiller les frontières entre les champs de la politique, du militantisme et de l'art.

[177] *ibid*. p. 28.

Partie 2.

Une esthétique de la lutte

« If I can't dance, it is not my revolution »

Emma Goldman[178].

[178] Phrase attribuée à Emma Goldman. Voir son ouvrage : GOLDMAN, E. (1931). *Living my Life*. New York : Knopf.

1. Créations langagières, créations politiques, les collectifs féministes-*queer* au prisme de leurs dénominations.

S'il ne fait aucun doute que les militant.e.s féministes *queer* ont pu reprendre à leur compte le slogan « mon corps est un champ de bataille », elles n'en ont pas pour autant négligé d'investir le langage, ce champ de bataille symbolique. Comme l'observe Monique Wittig : « chacun de nous est la "somme" des transformations effectuées par les mots. Nous sommes à ce point des êtres sociaux que même notre physique est transformé (ou plutôt formé) par le discours – par la somme des mots qui s'accumulent en nous »[179]. Le rapport entre identité et langage a également été mis en évidence par Stuart Hall, qui définit le concept d'identité comme :

> « le point de rencontre (de suture) entre, d'un côté, les discours et pratiques qui tentent de nous "interpeller", de nous parler comme si nous étions des sujets sociaux de discours particuliers, et, de l'autre, les processus qui produisent les subjectivités, qui nous construisent en tant que sujets pouvant "être parlés". Les identités sont donc des points d'attache temporaires à la position de sujet élaborée par les pratiques discursives »[180].

Selon ce principe que le langage est politique, les activistes féministes *queer* se réapproprient la langue dans un geste subversif. La créativité déployée à travers leurs autodéfinitions identitaires et les noms donnés de leur collectif en donne toute la mesure. Le travail de la langue, dans les pratiques de langage et d'écriture, est de plusieurs ordres : jeux sur la phonétique et la graphie, inventions terminologiques,

[179] WITTIG, M. (2007). La marque du genre. In *La pensée straight*. Paris : Editions Amsterdam. p. 108.
[180] HALL, S. (2008) Qui a besoin de l'« identité » ? In *Identités et cultures. Politiques des* Cultural Studies. Paris : Editions Amsterdam. p. 273.

recours à des néologismes, inventions de nouvelles significations, hybridations des concepts et déplacements de sens, etc.

a. Réappropriations langagières

Suivant le concept d'*empowerment*, les collectifs G.A.R.Ç.E.S, les Dures à queer, La Barbe, Djendeur Terrorista, Panik Qulture, Urban Porn, Pink Bloc !, La Déprav', etc. ont bien compris qu'il était déterminant d'agir sur le terrain de la dénomination, d'être actrice et acteur de sa propre énonciation afin d'intervenir dans le processus d'interpellation. Ces stratégies d'autodéfinition sont à comprendre dans la dynamique des discours situés initiée par les théoriciennes féministes états-uniennes. Dès la première génération des théories de l'épistémologie du point de vue, et dans une perspective largement influencée par le marxisme, Nancy Hartsock place l'expérience, plus précisément la question de la perception à partir des conditions matérielles d'existence, au centre de ses réflexions sur le « point de vue » féministe[181]. Contredisant la tradition moderniste du sujet omniscient et la pseudo objectivité du savoir scientifique, le point de vue situé, partiel ne doit plus être perçu comme un biais mais comme une plus-value, un « privilège épistémique » pour reprendre Sandra Harding[182]. De ces tentatives de réévaluations des critères de scientificité émerge la nécessité de prendre en compte le contexte d'énonciation dans la production de la connaissance[183]. Ces raisonnements ont introduit le positionnement

[181] HARTSOCK, N. (1983). The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism. In S. HARDING & B. HINTIKKA MERRIL (eds). *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology and Philosophy of Science*. Dordrecht & Boston : D. Reidel.
[182] HARDING, S. (1986). *The Science Question in Feminism*. New York : Cornell University Press.
[183] *ibid*. Voir également le travail de Donna Haraway sur les « savoirs situés », HARAWAY, D. (2007). Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle. In *Manifeste Cyborg et autres essais*. Paris : Exils. Pour une analyse critique des épistémologies féministes

(nécessairement contingent, contextuel) des individus dans l'espace social comme principe essentiel sur lequel vont s'appuyer les collectifs féministes *queer* pour construire leur propre discours. S'impose donc, selon Amandine Gay, la : « nécessité pour les marges de s'autodéterminer et de veiller elles-mêmes à la diffusion et mise en pratique de concepts et terminologies émancipatrices »[184]. Dans cette perspective, les processus de réappropriation [*reclamation*] offrent, pour Lynne Tirrel, un plus grand contrôle sur son image et sa narration, dans la mesure où le groupe établit lui-même ses propres frontières, sa propre compréhension, limitant dès lors la possibilité pour les personnes qui lui sont extérieures d'intervenir dans sa dénomination[185]. Ainsi, la construction identitaire est-elle donc tributaire du processus dialogique de la narration et de la réappropriation[186].

Parallèlement à ce parti-pris épistémologique, les collectifs féministes *queer* inscrivent leur démarche de créations langagières dans le droit fil de la conception foucaldienne du discours. Dans son ouvrage consacré aux travaux de Michel Foucault autour des questions de la sexualité, David Halperin s'interroge :

> « si le pouvoir est partout, selon Foucault[187], et si la liberté – avec la possibilité de résister au pouvoir – est inscrite à l'intérieur même de l'espace du pouvoir, où pourrons-nous situer les points d'attaque, les lignes de fractures, les lieux les plus vulnérables dans l'économie politique du discours hétérosexiste et homophobe afin de lui résister ? »[188].

---

du « point de vue », voir l'article d'Artemisa Flores Espinola (2012). Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du « point de vue ». *Les Cahiers du genre*, *53*, 99-120.

[184] GAY, A. (2015, avril). *Lost In Translation* : enjeux politiques de la traduction et de l'utilisation dans l'espace francophone de concepts développés dans le monde anglo-saxon. Communication présentée à la journée d'étude « Violences intersectionnelles », Université Paris-Diderot.

[185] TIRRELL, L. (1993). Definition and Power. Toward Authority without Privilege. *Hypatia, 8*(4).

[186] *ibid*.

[187] FOUCAULT, M. (1976). *Histoire de la sexualité.* T. 1. *La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.

[188] HALPERIN, D. (2000/1995). *Saint Foucault*. Paris : éditions EPEL. p. 63.

C'est ainsi que Halperin propose trois stratégies possibles pour créer des contre-pratiques discursives, parmi lesquelles deux d'entre elles, « l'appropriation créative et la re-signification » et « l'appropriation et la théâtralisation »[189], entrent en résonnance avec les processus créatifs mis en œuvre dans l'autodénomination des collectifs féministes-*queer*. D'ailleurs, dans son ouvrage sur les actes de langage et les discours de haine, Judith Butler développe à ce sujet : « la resignification du discours requiert que l'on ouvre de nouveaux contextes, que l'on parle sur des modes qui n'ont jamais été encore légitimés, et que l'on produise par conséquent des formes nouvelles et futures de légitimation »[190]. Les procédés linguistiques des activistes roses procèdent par sémioclastie, notion barthésienne qui, selon Stéphanie Kunert, fonctionne par : « piratage et réinterprétation des signifiants afin de créer de nouvelles représentations dans une perspective de déconstruction [...] »[191]. Aussi, ces procédés font-ils écho aux vœux adressés par Gloria Anzaldua quant à la possibilité, à travers la création d'une nouvelle langue de frontière, de revendiquer un espace autre, hybride[192].

« Queers, migrantEs, trans, sans-papièrEs, gouines, indigènes, putes, femmes voilées, pédés, racailles, biEs, roms, séropos, banlieusardEs, travelos, freaks, squatteurSEs, folles, coloniséEs... », tel est ce que l'on pouvait lire sur l'appel à manifester du Pink Bloc, pour encourager à venir grossir les rangs de la marche anticoloniale et antiraciste à Paris, le 2 mars 2013 (illustration 19). Ce tract démontre, à travers cette

[189] *ibid*. p. 63-67.
[190] BUTLER, J. (2004). *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*. Paris : Editions Amsterdam. p. 65.
[191] KUNERT, S. (2012). Dégenrer les codes : une pratique sémiotique de défigement. *SEMEN, 34*. 173-188.
[192] ANZALDUA, G. (1987). *Borderland/La Frontera: The New Mestiza*. San Francisco : Aunt Lute.

liste non exhaustive, l'intérêt pour l'articulation des luttes et la volonté de promouvoir un sujet politique ouvert et multiple. Entre interpellation et énonciation, assignation sociale et identité pour soi, cette accumulation de dénominations confirme à quel point s'approprier la langue est déterminant pour la création d'une identité (individuelle et collective), au même titre que la production d'images, de représentations, de symboles et d'un « style » propres. En effet, le « style sous-culturel » tel qu'il a pu être formulé par Dick Hebdige, permet de « communiquer une *différence* et d'exprimer une *identité* collective »[193]. En tant que subculture, le féminisme *queer* se manifeste à travers des « configurations visuelles » et discursives, faudrait-il ajouter dans le cadre de ce propos, témoignant de l'élaboration d'une communauté.

Parmi les autodéfinitions des activistes et dénominations des collectifs, voici quelques dispositifs illustrant leur travail sur la langue. Une inventivité qui s'illustre dans la création et les jeux sur :

* La phonétique : le mot « *queer* » à la sonorité proche de « cuire », « cuir », « qu'ouïr », offre certaines possibilités de jeu avec la langue, notamment avec l'invention de calembours, par exemple : les Dures à Queer, nom d'un collectif nantais féministe, actif depuis 2008.
* Les mot-valises : l'autodéfinition « transpédégouine » (analysé ci-après), l'« Existrans » qui est la marche annuelle pour le droits des personnes trans'.
* Les acronymes : G.L.O.S.S. pour Groupement de Lopettes Organiquement Sexuelles et Subversives, G.A.R.Ç.E.S. pour Groupe d'Action et de Réflexion Contre

[193] HEBDIGE, D. (2008/1979). *Sous-Culture. Le sens du style*. Paris : Zones. p. 108.

l'Environnement Sexiste, le collectif féministe de Sciences Po Paris. La lexicalisation des acronymes ajoute une strate supplémentaire au jeu sur le sens.

* Le travail sur la graphie : le groupe Panik Qulture en donne un exemple. Lorsque les membres sont interrogé.e.s à propos du sens de leur dénomination, voici ce qu'ils et elles répondent : « Parce qu'en ce moment dans la culture c'est vraiment la merde et sans PQ c'est la panique ». En conservant les initiales PQ du nom, un nouveau sens apparaît. Il s'agit presque d'un paragramme, soit une « faute d'orthographe ou d'impression qui consiste à substituer une lettre à une autre », relevant presque de la cryptographie[194].

* Un univers référentiel décalé : avec un nom de collectif comme « La Licorne déviante », ou « Les Panthères Roses ».

* La polysémie des mots : Le collectif La Barbe joue sur la polysémie du mot « barbe » qui renvoie à l'interjection « La barbe ! », autrement dit « ça suffit, assez ! », et à un attribut typiquement masculin, la barbe, qui est aussi l'objet principal de leurs actions. Les militantes revêtent des barbes postiches et interviennent dans les lieux de pouvoir pour dénoncer la surreprésentation des hommes. Il s'agit là d'une synecdoque, la barbe signifiant métonymiquement l'homme. Il existe aussi le projet *Gender Shoot*, dont la dénomination s'appuie sur la polysémie du verbe anglais « *to shoot* ». Il y a résonnance entre la démarche qui est de se photographier afin de montrer la diversité des identités sexuelles et de genres, et l'intention qui est aussi celle d'abattre les normes de genres.

Les créations langagières sont riches et variées, cependant certaines constantes se distinguent : l'invention de jeu de mots, le choix d'appellations qui tendent presque

[194] DUPRIEZ, B. (1984). *Gradus. Les procédés littéraires. Dictionnaire.* Paris : éditions 10/18. p. 319-320.

systématiquement à l'ironie, le registre grossier, le champ lexical de l'injure et de l'outrage, l'utilisation de langues étrangères, en particulier l'anglais.

b. Travailler sur l'injure

Au cours de son étude sur les subcultures jeunes, en s'appuyant sur l'exemple du mouvement punk, Dick Hebdige a observé un « processus d'autodénigrement ironique » à l'œuvre, manifestation typique de la formation subculturelle. Citant Charles Winick, il constate que : « le mot "punk" tout comme les termes d'argot noir américain "funk" et "superbad" semblent tous trois faire partie de ce "langage singulier de l'imagination et de l'aliénation [...] et au sein duquel les valeurs sont inversées, l'épithète "terrible" y devenant par exemple une marque d'excellence" »[195]. Comme en atteste les dénominations employées par les activistes : « *freaks* », « torduEs », « transpédégouines », « *queer* », « radicalEs », « déviantEs »[196], etc., il s'agit de se créer un langage propre, mais qui ne soit pas, comme l'indique Charles Winick : « seulement un langage secret, cryptique, mais un moyen de laisser libre court à son imagination et d'exprimer un malaise vis-à-vis du langage ordinaire et de la réalité »[197].

Sur les tracts, les banderoles, dans leurs manifestes et communiqués, les activistes féministes *queer* adoptent le champ lexical de l'injure, de la grossièreté et de l'impertinence, en jouant sur les fonctions injonctive, conative[198] et performative du discours. L'appropriation auto-référentielle de termes injurieux est une figure de style qui tient de l'antiparastase, un néologisme de sens qui, comme il a été précisé au

[195] HEBDIGE. (2008/1979). *op. cit.*, p. 119.
[196] Il s'agit de la graphie employée par les collectifs. Pour des précisions voir *infra*.
[197] WINICK, C. (1959). The Uses of Drugs by Jazz Musicians. *Social Problems*, *7*(3). p. 249.
[198] Se dit d'un énoncé à travers lequel on cherche à avoir un effet sur l'interlocuteur.

premier chapitre, « consiste à montrer que le fait incriminé est au contraire louable »[199]. Si l'antiparastase a une place de choix dans les créations langagières des collectifs, c'est que cette rhétorique est au cœur même des projets politiques *queer*. Elle met en exergue la transformation des sentiments de honte et d'exclusion en une logique stigmaphile, ce que Judith Butler décrit comme le passage de « la vulnérabilité linguistique » à la puissance d'agir[200]. Adam Croom considère même que revendiquer une injure peut jouer un rôle fédérateur et renforcer la solidarité à l'intérieur de la communauté, mais son usage à l'extérieur de celle-ci est à l'évidence malvenu, car fortement offensant[201]. Let's Dyke[202], G.A.R.Ç.E.S, La Licorne Déviante, La Déprav', Djendeur Terroristas, etc. les noms de ces collectifs illustrent la stratégie de la réappropriation du lexique du genre déviant, de ses caractéristiques les plus grotesques et outrancières. Ces autodénominations participent de la revendication du « stigmate », « From Handicap to Strenght » selon le titre de l'article de 1962 d'Edward Sagarin, écrit sous le pseudonyme de Donald Webster Cory[203].

La réappropriation de l'insulte amène à évoquer l'usage du terme « *queer* » et la question de sa traduction dans le contexte français. Alors que certain.e.s collectifs et activistes ont choisi de maintenir le terme « *queer* », l'absence de traduction littérale du terme a pu engendrer certaines dérives, en particulier des récupérations esthétisantes ou académiques éloignées des objectifs politiques premiers. D'autres collectifs, pour contourner ce problème, ont astucieusement créé le terme

---

[199] DUPRIEZ. (1984). *op. cit.* p. 55.

[200] « Nous attribuons au langage une puissance d'agir [*agency*], un pouvoir de blesser, et nous nous positionnons comme des objets situés sur sa trajectoire injurieuse. Nous affirmons que le langage agit, et qu'il agit contre nous [...]. Ainsi, nous concourons à la force du langage alors même que nous cherchons à la contrer, et nous sommes pris dans un nœud que nul acte de censure ne peut défaire ». BUTLER, J. (2004). *Le pouvoir des mots. op. cit.* p. 21.

[201] CROOM, M. A. (2011). Slurs. *Language Sciences, 33*(3), 343-348.

[202] « Dyke » signifie « gouine » dans l'argot anglais.

[203] CORY, W. D. (1962). From Handicap to Strenght. In E. & M. Josehphson (eds.). *Man Alone : Alienation in Modern Society*. (pp. 417-426). New York : Dell Publishing.

« transpédégouine » (parfois abrégé en TPG). Formé à partir d'un apocope « trans », suivi d'une agglutination « pédé » et « gouine », le mot-valise « transpédégouine » a l'avantage, en premier lieu de promouvoir une identité parapluie, donc de rassembler sous un même syntagme des identités diverses pour répondre à la nécessité de la coalitions des luttes. Cette création permet, en second lieu, de garder la signification infamante et de donner à voir la stratégie de l'antiparastase.

En effet, de nombreux collectifs soulignent l'absence de pertinence du terme « *queer* » dans le contexte français, et lui préfèrent celui de transpédégouine[204]. Au cours de l'émission *Pédérama* de mai 2007[205], un débat est lancé autour de la définition du mouvement transpédégouine et de sa différence avec le mouvement *queer* :

> « On a du mal en France avec le terme "*queer*" [...] parce que déjà ça ne veut rien dire, ça n'a pas de sens, donc c'est difficile de lui en donner un si on veut se placer dans un champ politique où il faut le définir à chaque fois, dire ce que ça veut dire. C'est compliqué. Transpédégouine [...] ça évoque forcément quelque chose. [...] C'est dans une volonté communautaire, de jeter des ponts entre ces identités. On reste dans l'identitaire avec transpédégouine. [...] Et c'est différent du projet *queer,* de s'affranchir totalement des identités. [...] Au niveau francophone, il existe une différence entre "*queer*" et "transpédégouine" ».

Dans une autre émission de radio *On n'est pas des cadeaux* de mai 2014 intitulée « Nos identités trans-gouines-pédés. Apports et limites de ces petites boîtes », un intervenant revient sur l'utilisation du terme « transpédégouine » :

> « De quoi on parle quand on dit "transpédégouine" ? historiquement ça vient de "*queer*" [...] transpédégouine c'était pour traduire *queer*, les déviants du point de vue

[204] C'est le cas par exemple du groupe Les Dures à queer, Les Panthères Roses, des squats le Trou de Balle et La Tapageuse à Toulouse, des membres de l'émission de radio On n'est pas des cadeaux, des animateurs de l'émission de radio *Pédérama*, du collectif montpelliérain Pink Freak'x, des soirées de La Tapette en bois, des collectifs toulousains La Licorne déviante et Riposte Radicale.
[205] *Pédérama* était une émission de radio diffusée mensuellement sur radio libertaire de 2003 à 2008. Elle était chapeautée par un groupe de « pédales fabuleuses », ainsi qu'il se définissait, abordant divers sujets autour des questions de sexualités, de communauté, de santé, etc. avec un ton très décalé.

> de ces normes, les anormaux, les pervers, mais aussi pour ne pas dire "*queer*" en même temps [...] Le problème de "*queer*" et l'intérêt de "transpédégouine" c'est de tenir compte que l'on subit des oppressions, pour certaines qui sont communes, qui sont liées à ces normes sexuelles, mais aussi, ces oppressions prennent des formes différentes pour les trans, les gouines et les pédés [...] donc on se retrouve avec un mot qui doit exprimer des expériences différentes, mais aussi qui doit servir de lutte commune, en linguistique, on appelle ça une agglutination. Pourquoi on s'agglutine, et avec qui on veut s'agglutiner ? Comment ? »

Ces deux propos illustrent clairement la problématique autour des questions de traduction du terme « *queer* » en contexte français. Le risque dans le maintien du terme anglo-saxon, et donc du flou sémantique l'entourant, c'est de participer à la dépolitisation et la dilution de la radicalité politique qui lui est attaché originellement. L'identité *queer* est effectivement parfois comprise uniquement à travers une logique postmoderne, post-identitaire, comme un au-delà ou un affranchissement des identités et des genres, et partie prenante d'un anti-essentialisme radical visant à dépasser les politiques identitaires pouvant mener à négliger les rapports sociaux de domination[206]. Pourtant, et comme le soulignent les deux propos précédents, comment construire une communauté en faisant l'économie des catégories identitaires ? Or l'emploi de « transpédégouine » peut, semble-t-il chez les différents groupes qui utilise cette dénomination, résoudre ces apories. Tout comme « *queer* » dans la langue anglaise, « transpédégouine » exprime des identités, des pratiques et des expériences différentes, mais dans cette concaténation, il y a la volonté de mettre

[206] Cette critique a notamment été formulée par Lalla Kowska-Régnier : « Pour moi queer limite dès lors que ça qualifie. Je crois que le problème c'est son mauvais usage français républicain et universaliste : là où nous devrions avoir une multitude de corps machines désirantes, capable de former des alliances ici, d'autres ailleurs, et encore à un autre moment [...] on nous propose un vaste néant identitaire, ce qui après tout peut être une forme de grâce, mais qui à force de nager dans les sphères postlumineuses de la pensée [...] dématérialise complètement les rapports d'oppressions sociale ». BROCHARD, N. (2012). *La pensée queer, blanchiment postmoderne*. Interview de Lalla Kowska-Régnier. En ligne sur le site L'Emilie http://www.lemilie.org/index.php/genreafeminismes/328-la-pensee-queer-operation-de-blanchiment-post-moderne (consulté le 27/03/2013).

sur pied une lutte commune, de créer des alliances, sans pour autant qu'une identité se soustraie à une autre. Et c'est peut-être à cet endroit précisément qu'émerge une politique minoritaire fondée sur la commensurabilité des expériences de domination.

Par ailleurs, il existe une autre tentative de francisation du mot « *queer* » : la réappropriation du mot « TorduEs ». Dans le compte-rendu d'une assemblée générale pour la mise en place de la Marche des TorduEs, il est précisé le refus d'être catalogué.e.s comme tel. Dans un entretien où Pascale Molinier avait invité plusieurs activistes à évoquer leur expérience de lutte, Marie, une ancienne participante à La Marche des TorduEs expliquait : « Réfléchir sur les mots, le genre du vocabulaire, inventer des choses qui nous permettent de nous nommer par nous-mêmes, c'est important. [...] Les Tordues, c'était une tentative de francisation du mot queer qui a été très pertinente à ce moment-là »[207]. Marion, elle aussi active dans La Marche des TorduEs se souvenait : « on voulait revendiquer un sens plus radical [que le mot *queer*]. Ce mot-concept importé perdait de sa pertinence en français. Personne t'insulte de "queer" dans la rue ici. On te traite de pédé, de tapette et autres »[208].

Parfois par contre, la traduction des dénominations n'est pas souhaitable, comme l'indique Amandine Gay dans le cas du terme « *queer of color* ». Cette construction sociale et identitaire double définissant les personnes *queer* aux identités non-blanches, a été reprise comme telle dans l'espace francophone, car le passage à la traduction mettait en danger son acuité politique et militante[209].

---

[207] MOLINIER, P. (2010). TumulTueuses, furieuses, tordues, trans, teuff... féministes aujourd'hui. Cinq militant.e.s dans la bataille. *Multitudes, 42*. p. 49.
[208] *ibid*.
[209] GAY, A. (2015, avril). *Lost In Translation. op. cit.*

c. Se réapproprier l'anglais

L'emploi récurrent de la langue anglaise par les collectifs dans les processus autodéfinitionnels, dérive de ce que l'on appelle des pérégrinismes, des figures de rhétorique qui consistent à utiliser : « certains éléments linguistiques empruntés à une langue étrangère, au point de vue des sonorités, graphies, mélodies de phrase aussi bien que des formes grammaticales, lexicales ou syntaxiques, voire même des significations ou des connotations »[210]. Pour preuve : les collectifs Urban Porn, Pink Bloc, Djendeur Terroristas, Let's Dyke, le projet Gendershoot, la plateforme de production et de diffusion Wonderground, le festival Jerk Off ou encore la Queer Week, etc. Aussi diverses que soient les motivations d'emprunt à cette langue – que ce soit d'un point de vue des sonorités ou des formes syntaxiques qu'elle offre, ou du fait de son internationalisme – il est nécessaire d'analyser son omniprésence et d'interroger certaines idées reçues.

La suprématie exercée par une langue est imputable en premier lieu « à la domination technologique, économique et politique, ainsi qu'au prestige culturel de la civilisation associée à la langue dominante »[211]. En cela, les facteurs linguistiques sont secondaires, mais il faut en tenir compte. Effectivement, « il existe actuellement dans l'opinion populaire un sentiment répandu selon lequel le français cède devant l'anglais parce que ce dernier possède des qualités le rendant plus apte à la création lexicale »[212]. Toujours selon Michael Picone, l'efficacité en termes de création lexicale s'explique par la structure même de la langue anglaise et en particulier par son caractère synthétique. A la différence du français et de sa morphologie dite

[210] DUPRIEZ. (1984). *op. cit.* p. 336-338.
[211] PICONE, M. D. (1992). Le français face à l'anglais : aspects linguistiques. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 44*. p. 10.
[212] *ibid*. p. 9.

analytique, la nature synthétique de l'anglais tient en partie par l'absence de prépositions (taxèmes) entre les noms (syntagmes). Une économie dans la structure syntaxique qui est, selon Michael Picone, plus à même de répondre au « défi lexicogénétique », c'est-à-dire démontrant une efficacité en terme de formation et de renouvellement de la langue. Le recours à l'anglais facilite les effets d'ellipse ou de parataxe. La parataxe est cette figure de style où sont disposées « côte à côte deux propositions sans marquer le rapport de dépendance qui les unit »[213], une précieuse formule à l'efficacité suggestive, favorisant la création de configurations nouvelles et les déplacements de sens.

Simultanément à l'explication en termes linguistiques, faut-il comprendre l'omniprésence de l'anglais comme un impérialisme qui ne dit pas son nom ? La langue comme axe d'identité et d'oppression est presque systématiquement absente des analyses intersectionnelles, souvent réduites à la trilogie « sexe, race, classe »[214]. Pourtant il est nécessaire d'interroger ce monolinguisme pour ne pas maintenir de tache aveugle dans le champ de la recherche universitaire. Mais appliquée dans des politiques identitaires développées par des minorités, l'emploi de la langue anglaise est à nuancer. Au cours d'un entretien réalisé par Bernard Darras, Marie-Hélène Bourcier explique :

> « L'omniprésence de la langue anglaise dans les mondes scientifiques, des affaires et de la politique la désigne logiquement à la vindicte anti-impérialiste. [...] L'anglais est aussi l'une des langues les plus utilisées par les minoritaires dans le monde, précisément pour contrer l'hégémonie (au sens banal du terme) américaine. Il y a

[213] DUPRIEZ. (1984). *op. cit.* p. 328.
[214] Voir à ce sujet les pertinentes réflexions développées par Alexandre Baril au cours de sa thèse. BARIL, A. (2013). *La normativité corporelle sous le bistouri : (re)penser l'intersectionnalité et les solidarités entre les études féministes, trans et sur le handicap à travers la transsexualité et la transcapacité.* Thèse de doctorat en philosophie, Université d'Ottawa, Canada, K. Treneven & P. Saurette (dir.).

> belle lurette que les minoritaires ont compris la leçon de la Malinche[215]. Pour les minorités sexuelles et de genre par exemple, les mots anglais *queer*, *genderqueer*, *gay*, ne sont pas des produits importés de force ou des aliénations culturelles mais des dénominations politiques communes et transnationales »[216].

Pour illustration de l'utilisation de pérégrinismes et de parataxe dans les créations langagières du militantisme féministe *queer*, l'exemple des Djendeur Terroristas, un collectif parisien récemment formé (janvier 2014), est intéressant. Le terme « Djendeur Terroristas » est ce que l'on pourrai appeler un pseudo pérégrinisme, proche du baragouin[217], voire de la cryptographie. « Les terroristes du genre » s'il fallait le traduire, ou pour être plus exacte « les terroristes de la théorie du djendeur » comme elles le précisent sur leur site internet, ces traductions littérales rendent évidentes l'efficacité synthétique de l'anglais. Le nom « Djendeur Terroristas » est construit à partir d'un anglicisme francisé « Djendeur » et d'un hispanisme « Terroristas ». Cette association cocasse doit son invention à plusieurs choses. Le terme « djendeur », c'est pour railler les opposant.e.s à la « théorie du gender », qui éprouvent toutes les difficultés à prononcer le mot anglo-saxon « gender ». Ces opposant.e.s refusent de traduire le terme, comme s'il n'existait pas de correspondance française à ce concept, et cela en dépit de l'utilisation avérée du concept de genre dans le domaine de la recherche en sciences humaines et sociales. Maintenir le terme anglais, c'est aussi une manière d'accentuer la provenance

---

[215] La Malinche est une femme indigène ayant vécu au début du XVI^e^ siècle dans le golfe du Mexique. Elle est connue pour avoir été la maîtresse et traductrice du conquistador espagnol Hernan Cortéz. « Vitupérée par l'histoire nationaliste mexicaine, elle est considérée comme le femme traitresse et complice de la chute de l'empire aztèque. Cependant, si l'on prend de la distance avec ce dur jugement qu'en fait l'histoire mexicaine et avec sa place dans la mémoire collective, on peut voir en elle la première médiatrice transcontinentale. Dès la fin du XV^e^ siècle et le début du XVI^e^ siècle, c'est grâce à elle que furent tendus des ponts entre Mexique et l'Espagne ». CASTELLANO, C. (2007). La Malinche : médiatrice transcontinentale. *MEI, 24-25.* p. 188.

[216] DARRAS, B. (2007). Les études culturelles sont-elles solubles dans les *Cultural Studies* ? par Marie-Hélène Bourcier, François Cusset et Armand Mattelart. *MEI, 24-25.* p. 8.

[217] Il s'agit d'une : « déformation soit phonétique, soit lexicale en vue d'obtenir une apparence de langue étrangère alors qu'en réalité le texte est décodable à partir du français » (DUPRIEZ, *op. cit.* p. 80).

supposée états-unienne du concept, le caractère anglo-saxon donc forcément exogène et décadent du terme fonctionnant alors comme un stigmate, dont les Français devraient se prémunir… Quant au choix de « Terroristas », il s'est fait en référence à Kate Bornstein qui a pu définir son travail en terme de « terrorisme de genre », quoiqu'elle ait éprouvée ultérieurement quelques réserves sur la pertinence de l'antiparastase :

> « Pendant longtemps, je pensais qu'il serait drôle d'appeler ce que je faisais dans la vie du *terrorisme de genre*. Mais je vois les choses un peu différemment aujourd'hui – les terroristes du genre ne sont pas les *drag queens*, les lesbiennes *butchs* [...], les "Marie couche-toi là" [...]. Les terroristes du genre ne sont pas les transsexuels *female to male* qui apprennent à regarder les gens droit dans les yeux quand ils marchent dans la rue [...] Les terroristes du genre sont ceux qui se tapent la tête contre un système de genre *réel et naturel*, et qui utilisent le genre pour nous terroriser. Ceux-là sont les vrais terroristes : les défenseurs du Genre »[218].

Par ailleurs, avoir opté pour la traduction hispanique de « terroristes » est né de la volonté des Djendeur Terroristas de marquer leur soutien aux Espagnoles, et au combat mené contre le projet de loi de remise en cause de l'avortement début 2014. Enfin, le nom du collectif Djendeur Terroristas s'inscrit pleinement dans l'histoire du militantisme féministe radical, avec un nom de groupe comme WITCH (Women's international Terrorist Conspiracy from Hell) fondé en 1968 par Robin Morgan[219], et plus particulièrement dans l'histoire de l'activisme lesbien radical, notamment avec des groupe tels que Lavander Menace, collectif de lesbiennes féministes radicales créé au début des années 1970[220], celui aussi des Lesbian Avengers, groupe d'action

---

[218] BORNSTEIN, K. (1995). *Gender Outlaw: On Men On Women* p. 80 *and the Rest of Us*. Londres : Vintage. p. 72-79. Cité par E. DORLIN. *Sexe, genre et sexualités*. Paris : Presses Universitaires de France. p. 109.
[219] WITCH Documents. (1970). In R. Morgan (ed.). *Sisterhood is Powerful. An Anthology of writtings from the Women's Liberation Movement.* New York : Randon House. p. 538-553.
[220] JAY, K. (1999). *Tales of the Lavender Menace : A Memoir of Liberation*. New York : Basic Books.

formé par les lesbiennes à New York en 1992[221]. Selon la figure de l'antiparastase, les choix de ces dénominations découlent d'une volonté d'appropriation des qualificatifs dépréciatifs : « conspiration », « menace », « vengeresse », « terroristes »[222].

d. Démasculiniser la langue

Investir la langue, la féminiser, ou plutôt la démasculiniser n'est pas chose aisée. Aux politiques linguistiques de déconstruction de la supposée neutralité du langage, on oppose l'argument du masculin générique, une caractéristique de la langue française dont il est difficile de faire l'économie. Effectivement, la langue française, en comparaison de l'anglais « a la réputation d'être une langue fortement marqué par le genre »[223]. Néanmoins il faut préciser que la « marque du genre », pour reprendre le titre de l'article de Monique Wittig, ne s'applique qu'au féminin. Cette situation fait suite à des glissements sémantiques, opérés en grammaire et en linguistique, faisant du genre masculin le genre neutre, indéfini, générique, « versant du côté de l'universel et de l'abstrait »[224]. Wittig y voit une « mesure de domination et de

---

[221] SHULMAN, S. (1993). *The Lesbian Avenger Handbook : A Handy guide to Homemade Revolution*. En ligne sur le site du groupe http://www.lesbianavengers.com/handbooks.shtml

[222] Il faut noter la récurrence du terme « terroriste » chez certains artistes *queer* comme Tom de Pékin, un dessinateur français qui a produit des sérigraphies intitulées « Gender terrorist », autant que chez des chercheurs, notamment chez José Esteban Munoz qui, à propos de la drag queen Vaginal Davis, parle de « Terrorist drag » MUNOZ, J. E. (1999). *Disidentifications. Queers of color and the performance of politics.* Minneapolis : University of Minnesota Press. p. 93-117.

[223] WITTIG. (2007). *op. cit,* p. 103. La langue anglaise est effectivement moins genrée grammaticalement que le français, néanmoins il existe de nombreuses stratégies pour rendre neutre ou démasculiniser la langue anglaise comme en atteste la diversité des expérimentations sur les pronoms dits neutres : « hir » plutôt que « her » ou « his », etc. Pour un aperçu de ces créations langagières voir le tableau récapitulatif établi par GREEN, E & PETERSON, E. (2006). LGBTTSQI Terminology. En ligne sur le site *Trans-Academics*, http://www.trans-academics.org/lgbttsqiterminology.pdf (consulté le 18/02/2010). Il faut également noter un travail équivalent d'invention linguistique et graphique tout à fait intéressant chez les hispaniques, où le @ remplace le marqueur grammatical féminin « a » et masculin « o », l@s chican@s ou l@s latin@s signifiant à la fois chicanos/chicanas et latinos/latinas. Cf. BACCHETTA, P. & FALQUET, J. (dir.). (2011). *Cahiers du CEDREF, 18*. « Théories féministes et queers décoloniales : interventions Chicanas et Latinas états-uniennes ». p. 12.

[224] WITTIG. (2007). *op. cit.* p. 106.

contrôle », un « acte criminel » d'une classe contre l'autre[225]. Il existe à n'en pas douter un « sexisme de la langue française » comme a pu l'observer Eliane Viennot dans son étude historique sur l'*imperium* du genre masculin sur le genre féminin[226]. Cependant cette discrimination n'est pas intrinsèque à la langue mais est le résultat « des interventions effectuées sur elle depuis le XVII[e] siècle par les intellectuels et les institutions qui s'opposaient à l'égalité des sexes »[227]. Cependant, il est envisageable d'agir sur la langue. Et face à ce constat imprrium quelques alternatives sont possibles, comme celle de créer un langage non-genré, ou celle de produire un langage fortement genré, ou celle de faire apparaître plusieurs genres simultannément.

Ainsi pour parer à cette situation discriminatoire, les collectifs féministes *queer* adoptent une série de mesures de démasculinisation de la langue, expérimentent des stratégies de marquage ou de démarquage de la langue pour reprendre les propos de Julie Abbou[228], s'attaquant par exemple à la règle des accords pour déjouer le principe selon lequel le masculin l'emporte sur le féminin[229] :

* Faire apparaître les deux genres grammaticaux dans un même mot en mettant en place une nouvelle graphie basée sur le double marquage grammatical : avec l'ajout de parenthèses (militant(e)), des tirets (militant-e), de points médians (militant·e) ou points (militant.e), de slash (militant/e), ou de majuscules (militantE). Il semblerait que la dernière solution ait les faveurs des activistes

[225] *ibid*. p. 107.
[226] VIENNOT, E. (2014*). Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! Petite histoire des résistances de la langue française.* Paris : éditions iXe.
[227] *ibid*. p. 9-10.
[228] ABBOU, J. (2013). Pratiques graphiques du genre. *Langues et cité, 24* « La langue et le genre », p. 5.
[229] Ces mesures ne sont pas spécifiques aux féminismes *queer*. Elles sont appliquées dans les milieux féministes à des degrés divers. A ce sujet, la revue féministe canadienne *FéminÉtudes* a édité un petit guide de rédaction féministe : BERTHELET, C. (2014). Le langage n'est pas neutre. Petit guide de rédaction féministe. *FéminÉtudes*, H-S.

queer, ce qui n'est pas sans entraîner des problèmes de lisibilité et de compréhension pour les non-initié.e.s[230]. Ces interventions graphiques appelées à tort pratiques de « féminisation de la langue », dépassent de loin la simple recherche d'égalitarisme, il s'agit en fait de créer, comme l'a noté Julie Abbou, une véritable perturbation de langue avec ce processus de double marquage du genre, dont « l'enjeu principal est de faire apparaître les deux genres pour les déconstruire »[231].

* Recourir à des substantifs et adjectifs épicènes et hyperonymes qui vont signifier le générique. Ce sont des termes qui ont la particularité d'avoir une forme qui ne varie pas selon le genre : par exemple l'utilisation du mot « personne » plutôt que le terme générique « homme », ou l'emploi du terme « activiste » plutôt que « militant, militante ». Aussi il s'agit parfois, de façon ironique, d'appliquer le double marquage pour les hyperonymes, « individuEs », ou « individu.e.s » par exemple, ou de féminiser les épicènes « une collective » plutôt que « un collectif »[232].

* Inventer des termes qui répondent aux exigences d'attention et de respect que les questions de dénominations et désignations font apparaître. Cette mesure concerne principalement les pronoms personnels de la troisième personne et les

[230] J'ai choisi d'adopter il y a quelques années les points simples, une solution qui, à mon sens, n'entrave pas la lecture et est par ailleurs rapide en termes dactylographiques. Comme l'observe Julie Abbou, auteure d'une thèse sur les pratiques linguistiques dans les milieux libertaires : « la question de la lisibilité reste discutée. Slash, capitale et tiret sont souvent accusés de heurter la lecture, en empêchant l'œil de suivre la ligne de base et en brouillant le gris typographique, dont l'homogénéité aide l'œil à appréhender un bloc de texte. Se joue ici la recherche d'équilibre entre lisibilité du texte et visibilité des modifications apportées. Toutefois, tout changement nécessite un désordre préalable, et des travaux ont montré qu'après un temps d'habituation, ces marquages n'alourdissent pas la lecture ». ABBOU, J. (2013). *op. cit.* p. 4.

[231] ABBOU, J. (2011). *L'antisexisme linguistique dans les brochures libertaires : Pratiques d'écritures et métadiscours.* Thèse de doctorat en sciences du langage, Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence. F. Douay (dir.). p. 113.

[232] La collective 34 est d'ailleurs le nom pris par un groupe de militantes féministes montpelliéraines.

pronoms démonstratifs. Si bien que l'on peut lire « ceulles » pour « celles et/ou ceux », « ielle » pour « il et/ou elle » ou bien « eulles » pour « elles et/ou eux », etc.

* Dépasser la rigidité de la langue, marquée par le bigenrisme, en inventant de nouvelles graphies favorisant la reconnaissance d'identités excédant la bipartition des sexes. Par exemple, afin d'échapper aux catégorisations transsexuel.le et transgenre, les créations graphiques « trans' » ou « trans* » sont majoritairement employées. D'une autre manière, le sigle LBGT ne recouvrant pas suffisamment le large spectre des identités de genres, des identités sexuelles et des orientations sexuelles, il lui est parfois préféré « LGBT+ ». D'autre part, Karine Espineira, militante et chercheure, co-fondatrice de l'observatoire des transidentités, en examinant la construction médiatique des sujets transgenres et transsexuels, s'est attardée sur la création d'acronymes qui viennent rendre compte de la diversité des positionnements identitaires, par exemple FtM, F2M (*female to male*, femme vers homme) ou MtF ou M2F (*male to female*, homme vers femme). Elle observe qu'avec :

> « la politisation d'une partie de l'associatif transidentitaire, les acronymes ont été reformulés : ainsi, Ft* ou FtX (plus rarement dans le sens Mt*) soulignent que le genre d'arrivée ou de destination est estimé *inconnu* ou *indéterminé,* l'astérisque ou le X marquant un refus d'assignation »[233].

Cet aperçu des autodénominations des collectifs féministes *queer*, aura permis d'esquisser quelques contours significatifs de cet activisme et des formes particulières qu'il prend en France. A la lumière de la diversité des créations langagières, des interventions et réappropriation de la langue, ces collectifs semblent afficher une volonté de non assimilation (réappropriation de l'injure, valorisation du

[233] ESPINEIRA, K. (2014). La sexualité des sujets transgenres et transsexuels saisie par les médias. *Revue Hermès*, *69*. p. 105.

stigmate), autant qu'une détermination dans la lutte contre les discriminations et ceci dans une perspective globale, donnant une place déterminante à la production d'alliances. Ces créations langagières illustrent aussi l'importance accordée à l'humour, l'ironie et les plaisanteries, qui sont autant de stratégies contre-discursives. A cela, il faudrait ajouter l'intérêt de reconnaître « la vie temporelle du langage »[234] et les possibilités que cela offre en termes d'élaboration politique et identitaire. Ainsi, le champ de la langue offre un terrain propice pour appréhender le monde, élaborer un espace commun, intelligible, et se constituer en tant que sujet de sa propre énonciation.

[234] BUTLER, J. (2004). *Le pouvoir des mots. op. cit.* p. 22.

2. Activisme culturel

Il est possible d'identifier dans de nombreuses actions des collectifs féministes *queer* un activisme culturel, notamment à travers les détournements culturels, les interventions dans l'espace public, et le concept d'*empowerment*. Ces collectifs ont développé une série de stratégies de lutte qui entrent en contradiction avec les tactiques réformistes et lobbyistes d'une partie du mouvement LGBT et du mouvement féministe en France. Dans l'ensemble, le pragmatisme des enjeux et l'urgence des situations priment sur un quelconque agenda figé et officiel ponctué par les invariables rendez-vous annuels. Même si ces collectifs participent aux événements phares de la militance LGBT et féministe, la Marche des fiertés en juin, la journée internationale de lutte contre homophobie et la transphobie (IDAHOT) le 17 mai[235], la journée internationale des femmes le 8 mars, la journée de lutte mondiale contre la sida le 1er décembre, etc., souvent ils et elles interviennent pour répondre à des préoccupations plus immédiates : s'opposer à un projet de loi jugé discriminatoire et liberticide, organiser le soutien d'une personne sans-papier qui est sur le point d'être reconduite à la frontière[236], ou réagir aux discours de haine prononcés par des membres de la classe politique.

Pour ce faire, les collectifs s'appuient sur des techniques de lutte héritées des mouvements de libération (ou d'émancipation comme ils ont parfois été qualifiés) qui ont émergé au tournant des années 1970, avec en France : le MLF (Mouvement de Libération des Femmes), le FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire), les

[235] Cette initiative a été lancée en 2005 par Louis-Georges Tin. IDAHO pour « *International Day Against HOmophobia* » est célébrée chaque année le 17 mai, une date particulière puisque quinze ans plus tôt, le 17 mai 1990, l'homosexualité était supprimée de la classification par l'OMS des maladies mentales.
[236] GRIMONT, J. (2010). Pauline, Panthère Rose avec groupe (entretien). *Multitudes*, 42. p. 76.

Gouines Rouges, etc. Une filiation perceptible dans leur manière de militer : réappropriations ludiques, jeux sur les images et les stéréotypes, interventionx dans l'espace public, perturbations de réunions, de conférences, soit autant de stratégies provocantes afin de gagner en visibilité, de donner à voir le « fléau social »[237]. Comme l'observe Claude Chastagner à propos des mouvements de la décennie 70 :

> « la revendication politique va de plus en plus passer par des moyens culturels et la recherche du spectaculaire. Nous observons aussi comment à la fin de la décennie se mettent en place de nouvelles problématiques avec l'émergence d'un corps politisé »[238].

Outre les similitudes en termes de modes d'action, l'activisme rose s'inscrit dans le sillage des revendications politiques et identitaires des mouvements de libération des années 1970, en particulier de celles des militant.e.s du FHAR et des Gouines Rouges, pour qui à l'époque, il eut été inconcevable de réclamer les mêmes droits que ceux des « hétéroflics », dignes représentants de la société bourgeoise, capitaliste, patriarcale[239]. Par ailleurs, il convient de reconnaître l'influence du mouvement pour les droits civiques aux Etats-Unis, mais plus encore des revendications du *Black Power*[240] dans les stratégies identitaires défendues par les activistes féministes *queer* en France. Certains principes de lutte entrent en résonance : l'idée de fierté bien sûr,

---

[237] En référence à l'amendement Mirguet de 1960, où l'homosexualité est qualifiée de fléau social, au même titre que l'alcoolisme, la tuberculose, le proxénétisme. Ce qui a eu pour conséquence à l'époque le déploiement d'une répression policière beaucoup plus sévère envers les homosexuels, notamment sur les lieux de drague.

[238] CHASTAGNER, C. (2011). *Révoltes et utopies. Militantisme et contre-culture dans l'Amérique des années soixante*. Paris : Presses Universitaires de France. p. 133.

[239] PREARO, M. (2014). *Le moment politique de l'homosexualité. Mouvements, identités et communautés en France.* Lyon : Presses universitaires de Lyon. Voir aussi : CARDON, P. (1999). *Histoire d'une revue : le fléau social (1972-1974). Le mariage des situs et des pédés.* En ligne http://semgai.free.fr/contenu/textes/p_Cardon_Fleau_social.html (consulté le 12/11/2009). SIBALIS, M. (2010). L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR). *Genre, sexualité & société*, *3*. doi : 10.4000/gss.1428

[240] Le slogan-concept « *Black Power* » fut popularisé par Stokely Carmichael (président du SNCC (Student Nonviolent Coordinating Committee) de 1966 à 1967 puis leader du Black Panthers Party) et connaîtra une très grande popularité aux Etats-Unis, puis internationalement. Le *Black Power* fonde pour partie sa politique sur la dimension culturelle, précisément les aspects matériels et visibles de la culture afrinaine-américaine. CHASTAGNER, C. (2011). *op. cit.* p. 78-83.

la promotion d'une culture spécifique qui mène à des changements politiques, le développement d'une imagerie identitaire forte, la question de l'auto-détermination et de la lutte collective, et le recours à une violence défensive[241].

Aussi, il faut comprendre l'activisme rose à l'aune des formes de militantisme apparues à la fin des années 1980 au sein les mouvements altermondialistes, et particulièrement des associations de lutte contre le sida, ACT UP demeurant un modèle en la matière[242]. Le répertoire militant a été profondément renouvelé, puisant dans le champ artistique et celui de la création, pour élaborer des actions relevant des registres du spectaculaire et du théâtral. Ces techniques de lutte se démarquaient des formes militantes traditionnelles, voire conventionnelles, souvent perçues comme trop sérieuses et virilistes (affrontements avec les forces de l'ordre, forte présence de la hiérarchie dans certains groupes militants, manifestations trop encadrées, etc.). Si l'inspiration de ces techniques reste assez diffuse, elle peut être aussi clairement revendiquée dans les rangs des militant.e.s. Ainsi par exemple, le groupe La Barbe se dit largement influencé par les modalités d'action d'Act Up. Les Panthères Roses reconnaissent l'héritage du FHAR dans les luttes qu'elles mènent, à travers l'utilisation de l'humour et de l'ironie pour servir leurs propos.

Ce bref aperçu de l'inscription de l'activisme rose dans une histoire des luttes sera enrichi dans les pages qui suivent, où il s'agit d'observer plus en détails quelques spécificités de cet activisme. Bien que cela ait été mis en évidence dans les exemples précédents de la stratégie du Pink bloc, des créations langagières et à propos de l'action de la statue Jeanne d'Arc à Lille, il est intéressant d'approfondir certaines

---

[241] *ibid*.

[242] Act Up New York fut créé en mars 1987, et très rapidement des groupes autonomes se sont formés dans les grandes villes états-uniennes et dans les capitales européennes : Berlin, Londres et Paris (juin 1989). Pour une histoire d'Act Up Paris voir l'ouvrage réalisé collectivement : ACT UP PARIS. (2009). *Action = Vie*. Paris : Edition Jean Di Sciullo.

caractéristiques essentielles de l'activisme rose : les réappropriations créatives et ludiques, la théâtralisation et l'affrontement, les médias tactiques et la propagande visuelle et l'usage de la performance[243].

a. Réappropriations créatives et ludiques

Lorsque David Halperin, à partir de Foucault, réfléchit à des stratégies discursives susceptibles de contrer les dispositifs homophobes, il pense à l'appropriation créative et la re-signification[244]. Il s'agit en fait de détourner de façon ironique un terme ou une situation stigmatisant, d'utiliser l'humour et la parodie pour déjouer les discriminations. Les réappropriations créatives et ludiques se déclinent avant tout dans les slogans et les mots d'ordre, dont on a pu avoir un aperçu avec les Pink Blocs et les inventions linguistiques.

Utilisant l'humour, les Djendeur Terroristas mettent à l'honneur ces stratégies avec des slogans tels que : « du gel sur les sextoys, pas sur les salaires » ou bien « où vont les gouines après leur mort ? Elles sont immortelles connard ! ». Elles sont également adeptes des détournements. Effectivement, c'est avec une certaine ironie que les Djendeur Terroristas ont mis au point la carte « Thalys PMA » (Procréation Médicalement Assistéé) afin de faciliter les trajets vers la Belgique ou les Pays-Bas pour un recours à cette technique médicale d'insémination artificielle. Elles ont donc réalisé une fausse page internet de la compagnie ferroviaire européenne Thalys, qui ressemble à s'y méprendre à une page du site, même charte graphique, même

[243] Les deux premières caractéristiques s'inspirent en partie des stratégies, ou « contre-pratiques discursives » énoncées par David Halperin : « l'appropriation créative et la re-signification » et « l'appropriation et la théâtralisation », voir le point précédent sur les « créations langagières » où il en a déjà été question.
[244] HALPERIN, D. (2000/1995). *Saint Foucault. op. cit.* p. 63-64.

discours commercial… A l'image de n'importe quelle compagnie de transports, le site indique : « Partez faire une PMA en Belgique, aux Pays-Bas, ou en Autriche avec Thalys, au départ de Paris ». Le collectif pousse même la parodie jusque dans le détail en offrant « le programme socialiste pour la PMA » qui propose à ses utilisatrices régulières la souscription à un système de carte de fidélité appelée la « PmaCard » leur permettant de bénéficier de certains avantages, comme la mise à disposition de salle d'attente en gare pour « patienter en toute tranquillité après une insémination ». Cette carte donne également accès à un service de réservation de chambres d'hôtel et de location de taxis afin de garantir une « meilleure accessibilité aux cliniques belges ». De toute évidence, les Djendeur Terroristas ironisent sur la frilosité du parti Socialiste quant à l'ouverture de la PMA aux couples de même sexe, une mesure pourtant annoncée dans son programme de campagne et qui devait être amendée en même temps que la loi ouvrant le mariage pour les couples de même sexe, puis au sein de la loi sur la famille. Elles font aussi référence à des pratiques qui ont déjà cours, celles de se rendre à l'étranger pour obtenir une insémination refusée sur le territoire français.

Le collectif nantais les Dures à Queer fait aussi souvent usage de la parodie et du détournement dans ses actions. Dans une vidéo le collectif soumet à des individus dans la rue un « petit questionnaire de l'hétérosexualité ». Parmi les questions, les personnes interrogées doivent répondre à des questions telles que :

. « Selon vous d'où vient l'hétérosexualité ? »

. « Quand et dans quelles circonstances avez-vous décidé de devenir hétérosexueELs ? »

. « Vos parents savent-ils que vous êtes hétéro ? Vos amis ? Vos collègues ? »

. « A qui avez-vous avoué votre hétérosexualité ? Et comment ont-ils réagi ? »

. « Que font-ils les hétéros au lit ensemble ? »

. « Pourquoi les hétérosexueELs se sentent-ils obligé de se montrer en public ? »

. « Pensez-vous que vos enfants sont en sécurité avec les hétérosexueELs ? »

Dans la vidéo, les personnes sont plutôt interloquées et déconcertées : « mais c'est quoi vos questions ? » s'étonne l'une d'entre elles. Embarrassées, gênées, elles répondent de manière confuse aux questions dont elles ne semblent pas bien saisir le sens. Par cette vidéo, les Dures à Queer pointent le ridicule des questions auxquelles sont confrontées régulièrement les personnes LGBT. En inversant la situation, ici ce sont des homosexuel.le.s qui questionnent les hétérosexuel.le.s comme s'ils appartenaient aux marges, l'absurdité, voire l'indécence de ces questions indiscrètes et intrusives apparaît alors flagrante. Ainsi, les Dures à queer jouent sur un « renversement anthropologique », une stratégie que Guillermo Gomez-Peña désigne comme une évacuation de la culture dominante dans les marges, la rendant alors exotique et étrange[245].

Les Dures à queer ont aussi inventé le personnage Wonder Queer, tout droit sorti de l'univers du catch. En 2010, au cours de la Marche des fiertés à Nantes, ce personnage affrontait l'ordre moral alors personnifié par Christine Boutin et autres hommes d'église s'étant illustrés par des propos insultants et homophobes. Un ring était improvisé à l'intérieur duquel des scénettes étaient jouées. Il va sans dire que Wonder Queer remportait haut la main chaque combat engagé (illustration 22). Lors d'une interview, les Dures à queer insistent sur leur intérêt à militer de manière

[245] GOMEZ-PENA, G. (2005). *Ethno-techno. Writtings on performance, activism, and pedagogy*. New York : Routledge. p. 25.

« décalée » : « un truc un peu moins plan-plan, un peu plus chatoyant, plus fun, tout en gardant un peu de sérieux [...] pour frapper un peu plus, c'est ça les DAQ au départ ». Les principes militants des Dures à queer évoquent ceux déployés par Queer Nation, un groupe d'activistes fondé en avril 1990 à New York, connu pour « ses stratégies d'action directe, [...] ses interventions politiques inscrites localement, et son utilisation subversive et humoristique des médias »[246].

Dans un autre ordre d'idée, Cécile Proust, chorégraphe et danseuse, élabore, à travers le projet *Femmeuses,* des détournements artistiques et politiques. Même si Cécile Proust n'appartient pas à proprement parler au mouvement *queer*, elle s'en inspire fortement. Elle rappelle d'ailleurs que c'est grâce à la participation à un séminaire de la théoricienne *queer* Béatriz Preciado qu'elle a entamé le projet *Femmeuses*[247]. *Femmeuses* est un *work in progress* qui compte pour l'instant vingt-huit opus empruntant des formes très diverses : spectacle, installation, vidéo, commissariat d'exposition. Ce projet veut examiner la manière dont les arts, spécifiquement les arts visuels, la performance et la danse, se nourrissent des théories féministes, *queer* et postcoloniales. Dans *Femmeusesaction #19* « *Final/ment/seule* »[248], Cécile Proust met en scène au sens propre comme au figuré la pensée théorique féministe *queer*, en proposant une réflexion ironique sur les ouvrages considérés comme des références (illustration 23). Elle évoque ainsi tour à tour les livres qui lui ont inspiré son travail,

---

[246] SEIDMAN, S. (1997). *Difference troubles. Queering social theory and sexual politics.* Cambridge : Cambridge University Press. p.192. Voir également QUEER NATION. (1990). *Queer Nation: a Manifesto.* En ligne sur le site d'Act Up New York http://www.actupny.org/documents/QueersReadThis.pdf (consulté le 03/10/2009). BÉRUBÉ, A. & ESCOFFIER, J. (1991). Queer/Nation. *OUT/Look : National Lesbian and Gay Quarterly*, *11*, 14-16.

[247] Hélène Marquié note tout de même l'ambiguïté de la position de la danseuse. Alors qu'« elle est une des rares à s'affirmer féministe » parmi les danseuses menant une réflexion sur les genres, la mise en perspective des problématiques *queer* dans son travail chorégraphique semble éluder une analyse en termes de rapports de pouvoir des identités sexuelles et de genres, traduisant en fait « une méconnaissance de la pensée féministe ». MARQUIE, H. (2011). Jeux de genre(s) dans la danse contemporaine. *Journal des anthropologues, 124-125,* 287-309.

[248] Une vidéo montée à partir d'extraits du spectacle *Femmeusesaction #19* a été réalisée ultérieurement par Jacques Hoepffner.

ouvrages dont elles se débarrasse aussitôt en les jetant à l'eau, peut-être une manière pour elle d'attirer l'attention sur l'intérêt à s'émanciper de la théorie. Pour la vidéo *Femmeusesaction #18* « *Les femmes ont du mal à tenir la distance* », Cécile Proust rejoue un dialogue entre deux artistes français, Marc Bustamente, Xavier Veilhan et Christine Macel, conservatrice au Centre Pompidou, issu d'une monographie consacrée à Bustamente. Avec un dispositif très simple, où seul le changement de perruque indique le changement de personnage, et avec quelques plans plus serrés sur le visage, Cécile Proust récite face à la caméra les paroles de chacun de trois protagonistes. Elle réussit néanmoins à montrer toute la misogynie de ce dialogue où les femmes artistes sont renvoyées au particulier, alors que l'artiste masculin incarne l'universel.

Les formules humoristiques et ironiques sont « un puissant outil des protestations sociales »[249] expliquent Marjolein't Hart et Denis Bos, cependant, ces formes plus ludiques de militance ne se substituent pas à l'action politique, elles semblent plutôt favoriser la cohésion des activistes, artistes et collectifs comme l'observe Benjamin Shepard[250]. Elles rendent plus plaisantes les actions militantes. En faisant la part belle à la création et à l'imagination, ces pratiques ont un rôle d'exutoire, cathartique, et à travers cette logique positive, elles déjouent les positions victimaires[251].

b. Théâtralisation et affrontements

[249] HART, M. & BOS, D. (eds). (2008). *Humour and Social Protest*. Cambridge : Cambridge University Press. p. 1.
[250] SHEPARD, B. (2010). *Queer political performance and protest: play, pleasure and social movement.* New York : Routledge. p. 13-14.
[251] *ibid*.

En résonnance avec la seconde stratégie mise en évidence par David Halperin quant aux réponses apportées pour contrer les discours de haine – il parle alors de stratégies d'appropriation et de théâtralisation[252] – l'activisme rose prend également la forme d'actions plus théâtralisées, visant à mettre en lumière des propos ou situations discriminatoires dans le but de les ridiculiser.

Les actions menées par le groupe La Barbe sont intéressantes quant à ce travail de théâtralisation. Formé en 2008, le groupe met en scène et en évidence les inégalités femmes-hommes, mais aussi cherche à remettre en question les normes de genre au cours de ses actions qui prennent la forme d'interpellations ironiques et décalées. Les militantes, affublées de barbes postiches, investissent les lieux de pouvoir afin de rendre visible tout en le ridiculisant l'entre-soi masculin qui s'y perpétue (et aucun domaine d'activité n'est épargné, les militantes ont dénoncé les milieux politique, économique, culturelle, médiatique, scientifique, sportif, juridique, etc.). La Barbe a ainsi gravi les marches de Cannes en mai 2012, une année où seuls des hommes réalisateurs étaient sélectionnés pour le prix de la palme d'or, rappelant aussi au passage qu'en 65 éditions, cette récompense n'avait été décernée qu'une seule et unique fois à une femme (illustration 24). Quelques mois plus tard, en juin 2012, les barbues investissaient le théâtre de l'Odéon pour y dénoncer la surreprésentation de la gente masculine. Des 14 spectacles programmés cette saison, 14 étaient d'auteurs masculins et 14 mis en scène par des réalisateurs masculins… (illustration25). Ces deux exemples d'actions dénonçant les discriminations féminines à l'intérieur du monde de la culture ont, ici, été choisis à dessein. Lors d'une conférence, Hélène Marquié fait remarquer que :

[252] HALPERIN, D. (2000/1995). *Saint Foucault. op. cit.* p. 65-66.

> « la culture et l'art sont des secteurs particulièrement remarquables, notamment par cet aveuglement sur les questions de sexisme et ses résistances à les traiter. Alors qu'au contraire, on pourrait penser que ce sont des secteurs qui se situent à l'avant-garde des apports intellectuels et politiques. Le sexisme y passe le plus souvent inaperçu, ou pire trouve une certaine légitimité dans ce qui serait la spécificité de la culture, un domaine évidemment au-dessus de tout soupçon, un domaine d'exception, où les inégalités n'ont certainement pas la même origine que dans le reste de la société, puisque la mesure-étalon est le "talent" »[253].

Les actions de La Barbe se déroulent selon un schéma type, les barbues (telles qu'elles se nomment) arrivent sur scène assez tranquillement, elles se postent à côté des barbés (les hommes visés par l'action), munies de petits panneaux dont l'esthétique est proche des cartons de cinéma muet. Y sont inscrits par exemple : « merci », « épatant », « vive les grands hommes blancs », « au bonheur des hommes », « messieurs continuez à vous ressembler ». Elles lisent ensuite un tract, si on le leur permet, car elles ont eu parfois affaire à des réactions violentes. Leur arrivée sur la scène, parmi ceux détenant le pouvoir, crée un effet miroir. Les barbues singent les hommes avec ironie et décalage, en usant de formules d'auto-congratulation. Lors d'une conférence, une des membres de La Barbe explique :

> « les militantes jouent les dignitaires absolument pas fâchés, mais plutôt soulagés que les hommes arrivent à garder leurs privilèges. L'action se conduit en silence, avec sobriété, un effet graphique, de cinéma muet, d'écran, de miroir. La filiation avec la culture *queer* n'était pas complète au sens du déplacement des normes de genre, mais efficace dans le sens de l'étrangeté ».

Effectivement, le corps en jeu dans leurs actions, ce corps féminin mais pas tout à fait, ce corps à la frontière produit de l'étrangeté, du malaise. Lors de leurs actions, les membres de la Barbe essaient le plus possible de maîtriser des médias et les discours produits sur le groupe, ceci par la diffusion des informations sur un site internet, la

[253] MARQUIE, H. (2013, octobre). *Parcours, obstacles et innovations.* Communication présentée aux assises « La culture : une arme contre le sexisme ? », Université Paris Diderot.

rédaction de communiqués de presse, la documentation de leurs actions qui pour la plupart sont filmées. De même, elles se documentent beaucoup avant chaque intervention et utilisent chiffres et statistiques pour appuyer leur dénonciation[254]. L'objectif est de rendre leur message le plus lisible possible afin d'éviter toute mésinterprétations.

Parmi les actions féministes *queer* qui empruntent au registre du théâtral, il en existe certaines qui prennent une forme plus frontale, en s'inspirant vraisemblablement de la technique du *zap*, mode d'action spécifique à la militance LGBT qui a émergé aux Etats-Unis dans le courant des années 1970 à la suite des événements de Stonewall. A l'origine de cette forme d'action, la Gay Activist Alliance (GAA), une organisation créée en 1969 à New York par un groupe de dissidents du Gay Liberation Front (GLF)[255]. Contrairement au GLF impliqué dans des luttes autres que celles exclusivement liées aux droits des gays (collaboration avec les Black Panthers, engagement contre la guerre menée par les Etats-Unis au Vietnam, lutte globale contre le système capitaliste), la GAA avait, selon les mots de son premier président, pour seul et unique objectif de « lutter pour les droits, la dignité, la liberté des personnes gays »[256]. C'est dans ce même esprit que cette organisation ne se revendiquait d'aucune appartenance politique. Particulièrement active dans la première moitié de la décennie 1970, la GAA se distinguait également du GLF par ses techniques de lutte et notamment par l'utilisation presque systématique de tactiques

[254] LA BARBE. (2014). *Cinq ans d'activisme*. Paris : éditions iXe.
[255] Pour un récit détaillé de l'histoire de la GAA voir EISENBACH, D. (2006). *Gay Power: An American Revolution*. New York : Carroll & Graf Publishers.
[256] Ce sont les mots de Jim Owles, premier président de la GAA, issus du recueil *Gay Activists Alliance, Records, 1970-1983*, une ressource de la New York Public Library disponible sur http://archives.nypl.org/uploads/collection/pdf_finding_aid/gaa.pdf

de confrontations directes : les *zaps*. Les motivations affichées étaient « d'obtenir un maximum de visibilité et de médiatisation pour le mouvement de libération gay et ceci avec un investissement minime en terme de temps et d'argent »[257].

Les *zaps* se concevaient, selon Arthur Bell, l'un des membres fondateurs de la GAA, comme « un théâtre politique pour éduquer la population gay »[258]. Eléments déclencheurs orientés vers ceux et celles qui n'avaient pas développé un sens de la fierté gay, les *zaps,* telle une propagande par le fait, ambitionnaient de produire une prise de conscience de la situation d'oppression pour alors la mener à une juste colère envers le système hétérosexiste. L'objectif était de faire naître un fort sentiment d'appartenance identitaire et collective et un refus d'assimilation à la norme hétérosexuelle. A terme, il s'agissait même de « faire planer le spectre d'une révolte gay »[259]. Dans son ouvrage consacré à Jack Nichols, militant pour le droit des gays, Jeter Louis Campbell se prête à une description assez précise des *zaps.* Ceux-ci se caractérisent par « des interventions qui se font par surprise, elles sont bruyantes et rapides, les activistes ont recours à des agressions verbales, et les choix s'orientent vers des cibles soigneusement choisies »[260], définition à laquelle s'ajoute la dimension essentielle d'exploitation des médias. Aussi, les *zaps* recouvrent divers types d'actions : « les *sit-ins*, les perturbations d'événements et les actions de rue »[261], et, il faudrait également mentionner les occupations de lieux, le vandalisme, etc.

Plutôt qu'une confrontation sur le terrain des idées, le *zap* met en œuvre une politique de l'affrontement direct avec des groupes puissants, hégémoniques. Et

---

[257] Morty Monford et Arthur Evans, deux membres de la GAA, cités par CAMPBELL, J. L. (2007). *Jack Nichols, Gay Pioneer : « Have You Heard My Message? ».* Philadelphie : Haworth Press, p. 134.
[258] Arthur Bell cité par Larry Gross (2001). *Up from Invisibility: Lesbians, Gay Men, and the Media in America*. New York : Columbia University Press, p. 46.
[259] CAMPBELL, J. L. (2007). *op. cit.* p. 134.
[260] *ibid.*
[261] *ibid.*

même si le principe de non-violence continue d'être affirmé, la tension engendrée par ces manifestations publiques turbulentes peut déboucher sur des altercations verbales et physiques, et a pu conduire, dans certains cas, à des affrontements avec la police et à des arrestations de militant.e.s. « Une raison pour laquelle le concept de confrontation par la tactique du *zap* a été perçu assez négativement par le mouvement gay plus traditionnel, prompt à négocier avec les structures de pouvoir normatives »[262].

Ainsi, dès les premiers *zaps* nés dans l'effervescence politique de la période post-Stonewall, il s'agissait de répondre aux outrages, au harcèlement policier, aux multiples discriminations dont les personnes gays étaient victimes, autant que de critiquer les représentations stigmatisantes des personnes LBGT dans les médias. Parmi les cibles privilégiées des *zaps* figuraient les personnalités médiatiques et les membres de la classe politique, chez qui il fallait provoquer de l'embarras afin de les déstabiliser publiquement. Cette forme d'action directe consistant à prendre la parole, investir l'espace public, se rendre visible et dénoncer les discriminations, a ensuite été réinvestie, d'abord par les activistes des années 1980 et 1990, puis par les collectifs féministes *queer* qui ont vu dans ces tactiques d'affrontement, une stratégie efficace pour manifester leur colère.

Le cas d'un groupe comme Act Up est exemplaire pour évoquer cette réappropriation des techniques de lutte des décennies précédentes. Tout en adoptant les mêmes codes des *zaps* organisés par la GAA, les membres d'Act Up ont su s'adapter au contexte de crise provoquée par l'épidémie du sida en développant des formes de *zaps* qui répondaient à la spécificité de la situation, comme par exemple, avec les *die-in,* une technique de lutte où les participant.e.s s'étendent sur le sol lors de

[262] *ibid*.

manifestations, symbolisant ainsi les morts du sida. La militance théâtralisée d'Act Up, des *die-in* aux *kiss-ins*[263], en passant par les actions au faux sang[264], revêt un « caractère dramatique » et de fait, « esquisse d'un nouveau type de désobéissance civile » comme le relève Judith Butler[265].

Ce type d'actions à la fois rapide et spectaculaire a été réinvesti par les activistes roses afin de créer de l'agitation, du désordre, mais aussi parce qu'il permet de répondre rapidement à des situations d'urgence. Ainsi, les Panthères Roses, un collectif d'activistes basé à Paris, mais qui ont également émergé à Montréal, en Galice et à Lisbonne, ont largement puisé dans ce répertoire d'action. Depuis leur création en 2003, Les Panthères Roses ont mis en pratique de nombreuses stratégies d'action, mais elles se distinguent surtout par leurs actions coup d'éclat-coup de poing visant à perturber des conférences et autres événements. En janvier 2010, elles ont interrompu un débat organisé par l'UMP sur l'identité nationale et où Eric Besson, alors à la tête du si controversé ministère de l'immigration, de l'intégration et de l'identité nationale, était présent. Considérant que l'UMP reprenait sans vergogne les thèmes chers aux droites nationales et radicales, Les Panthères Roses ont, à leur manière, exprimé le dégout que leur avait inspiré cette dérive nationaliste, en vomissant littéralement ce débat… A l'occasion d'un autre débat concernant la famille et la parenté en avril 2010, alors que Christine Boutin, cheffe de file du parti chrétien démocrate, était invitée à donner sa position sur le sujet, elle qui n'a jamais caché son opposition à l'idée d'union (pacte civil ou mariage) entre deux personnes de même sexe et aux droits en termes de filiation et de procréation que cette union ouvriraient,

[263] Actions de visibilisation qui consiste à s'embrasser publiquement.
[264] Il s'agit là de répandre sur le sol ou la façade d'un lieu un liquide rouge pour désigner la responsabilité de personnes ou d'institutions dans la crise du sida.
[265] BUTLER, J. (2005/1994). Le genre comme performance. In *Humain, Inhumain. Le travail critique des normes*. Paris : Editions Amsterdam. p. 35.

les Panthères Roses ont débarqué dans la salle en manifestant leur colère et en scandant : « Homophobie, ça suffit ! », « L'égalité des droits, maintenant ! Et c'est tout ! ».

Les Panthères roses se sont décrites comme un collectif faisant de l'agitation[266], et elles revendiquent des méthodes provocatrices :

> « la provocation et la dérision ont deux fonctions, désarmer l'hétéroppresseur et mettre en lumière, au sein du mouvement LGBT, les problèmes, les contradictions et les blocages. La provocation a aussi comme intérêt de pousser l'ordre moral à apparaître au grand jour ».

La culture du *zap* est aussi présente chez un collectif comme Panik Qulture qui a perturbé la journée d'étude consacrée à la traduction de *Gender Trouble* de Judith Butler en mai 2005[267]. Lors d'un autre *zap*, le groupe s'est rendu devant des salles de cinéma où était projeté le film d'animation de Disney/Pixar *Les indestructibles*. Pour les membres de Panik Qulture, les personnages du film ne représentaient pas des super-héros, mais plutôt des super-hé(té)ros, tant ce film donnait à voir des stéréotypes genrés. A travers des scénettes, le groupe parodiait les rôles stéréotypés qui étaient attachés à chaque personnage du film.

c. Médias, tactiques et propagande visuelles

Dans de nombreuses actions des activistes roses, il apparaît une urgence à agir, qui est grandement facilitée par les nouvelles technologies de communication, Internet en particulier avec les mailings, les blogs, les réseaux sociaux, etc. permet une

[266] Propos tenus lors du colloque « Des femmes et des hommes, genres et sexualités » à la Bpi (Bibliothèque publique d'information) du Centre Pompidou (31 mars- 10 avril 2006). Voir les actes du colloque DORLIN, E., & FASSIN, E. (dir.). (2009). *Genres et sexualités.* Paris : Editions de la Bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou. p. 223-229.
[267] Voir le chapitre 2 où il est question de cette action.

interactivité et une réactivité plus grandes. Et ce, même si les outils habituels de communication propres aux scènes dites alternatives – fanzines, tracts papier – n'ont pas disparu[268]. D'ailleurs, la forme des appels à manifestations, des flyers pour les soirées, des affiches placardées dans la rue, des badges, etc., s'inspirent bien souvent de l'esthétique du fanzine, en produisant un « schéma visuellement chaotique »[269] : techniques du *cut-up*[270] et du collage, typographies caractéristiques (écrit à la main ou tapé à la machine), juxtaposition et détournement d'images. Basée sur les principes du DIY (Do It Yourself)[271], l'esthétique des fanzines joue sur une communication visuelle à travers un langage graphique qui casse les règles de format et de lecture traditionnels[272].

Suivant la notion de DIY et l'idée de réappropriation des médias, le collectif les Panthères Roses, tout comme les Dures à queer, ont produit une imagerie forte basée sur les techniques visuelles de propagande et sur une esthétique de la dissémination qui ont déjà fait leur preuve : des couleurs vives, des logos efficaces, un graphisme simple, des mots d'ordre percutants. Lors de la campagne pour défendre l'égalité des

---

[268] Il existe une véritable culture du fanzine au sein du mouvement féministe *queer*. La principale source d'inspiration demeure les Riot Grrrl qui, au début des années 1990 principalement sur la côte est des Etats-Unis, lassées par la misogynie ambiante des milieux underground, punk, ont développé une musique et la production de fanzines à destination d'un public exclusivement féminin. Pour un aperçu des fanzines francophones actuels, voir la plateforme internet Hehozine qui recense et met à disposition différents fanzines réalisés par « des meufs, des gouines, des trans et des pédés » https://hehozines.wordpress.com/. Voir également le recueil : BRONSON, AA & AARONS, P. (eds.). (2013). *Queer Zines.* New York : Printed Matter, Inc. & Rotterdam : Witte de With.

[269] TRIGGS, T. (2010). *Fanzines. The DIY Revolution*. San Francisco : Chronicle Books. p. 9. Teal Triggs revient sur la double généalogie de l'esthétique du fanzine. Elle est influencée par les pratiques littéraires et artistiques des avant-gardes du XX^{e} siècle (Dada, le mouvement Surréaliste, Fluxus) dans les réutilisations d'images, les collages, etc., et s'est inspirée des intentions politiques proches des Situationnistes et de la presse radicale underground des années 1960 et 1970. p. 15.

[270] A l'origine de cette technique, les écrivains Williams S. Burroughs et Brion Gysin.

[271] Apparues au milieu des années 1970 avec le mouvement Punk, le DIY consistait selon Brian Holmes à : « s'approprier les médias, ce qui dans une société dominée par les industries culturelles veut dire s'approprier les moyens de production. [...] Le mouvement Punk en Angleterre marque une première tentative de construire des situations subversives à l'échelle des moyens de communication modernes ». HOLMES, B. (2008). La géopolitique du Do It Yourself, ou la carte du monde à l'envers. *Multitudes*, *31*. p. 33.

[272] TRIGGS, T. (2010). *op. cit.* p. 12.

droits (au moment des débats autour de la loi sur le mariage pour les couples de même sexe) les Dures à queer ont produit plusieurs séries d'affiches combinant des slogans ironiques et provocateurs avec un graphisme particulièrement efficace, dont voici un petit aperçu : « Les homophobes nous lynchent, F. Hollande nous lâche ! », « On veut la PMA. On vous laisse le PMU », « François tu perds les pédales ! », « deux doigts pour un anneau, pas pour la chatte à Barjot », « Je veux les mêmes droits que les homophobes, pas leurs avis » (illustrations 26, 27, 28). Egalement une affiche représentant une main dont l'annulaire dressé porte une bague symbolisant l'union entre deux personnes, mais qui ressemble à s'y méprendre à un doigt d'honneur (illustration 29). Comme l'ont noté Bibia Pavard et Michelle Zancharini-Fournel : « depuis les années 2000, une nouvelle génération de collectifs féministes et *queer* s'approprient les outils informatiques du graphisme »[273]. Elles remarquent qu'« une certaine homogénéisation d'un graphisme *queer* semble à l'œuvre de nos jours, avec pour marque de fabrique la dérision, la parodie de la culture populaire et une charte de couleurs vives, en particulier le rose fuchsia associé au jaune »[274].

Outre l'héritage de l'esthétique du DIY et des fanzines, il faudrait ajouter que les stratégies graphiques des activistes roses prennent appui sur celles élaborées par les membres d'Act Up et les collectifs d'artistes dont ils et elles étaient assez proches, tels que le Silence = Death project et Gran Fury. Il faut dire quelques mots sur ces deux derniers collectifs états-uniens et sur leurs stratégies visuelles, tant elles ont eu un impact sur l'esthétique du graphisme des activistes féministes *queer* actuelles. Principalement influencés par l'art conceptuel et minimal, en particulier par les artistes Hans Haacke, Jenny Holzer, Barbara Kruger, ces deux groupes d'activistes

[273] PAVARD, B. & ZANCARINI-FOURNEL, M. (2013). *Luttes de femmes. 100 ans d'affiches féministes*. Paris : Les échappés. p. 119.
[274] *ibid*. p. 122.

culturel.le.s ont repris les principes de la culture de masse et des industries culturelles pour construire des codes esthétiques dans la perspective de garantir la meilleure visibilité possible.

Inventé par un groupe de plusieurs militants, ensuite confié à Act Up pour la réalisation d'affiches, de t-shirt, drapeaux, etc., le logo Silence = Death témoigne de cette influence (illustration 30). Effectivement, la force significative de cette équation se conjugue à un design graphique et épuré qui renforce sa puissance visuelle : des lettres capitales en gras blanches sur un fond noir, le signe « = », et la présence du triangle rose qui vient enrichir le slogan d'une dimension historique critique[275]. Cette image/symbole ambitionnait de mettre les responsables politiques face à leur inaction face à la crise du sida[276]. Et elle en est venue à « symboliser la lutte contre le sida pour une communauté de personnes confrontées à l'épidémie »[277].

Quant au collectif Gran Fury, il a choisi pour faire face à l'épidémie du sida :

> « un mode d'action directe, déployant des stratégies graphiques dans les médias et l'espace public, en s'appropriant les codes et l'esthétique des médias de la communication de masse et en s'engageant dans une forme de propagande subversive envers l'ordre établi »[278].

Gran Fury a su détourner le pouvoir de la communication de masse, avec diffusion à grande échelle, afin de disséminer une imagerie relativement provocante pour créer

---

[275] « La puissance du logo Silence = Death repose sur la concentration des dimensions politiques, historiques et psychologiques dans une forme extrêmement condensée, si bien que plus que de lire ou regarder cette image, nous en faisons l'expérience. Ces qualités intrinsèques expliquent pourquoi cet emblème est devenu le logo d'un mouvement social transnational à qui nombre de nous devons nos vies ». SEMBER R. & GERE D. (2006). "Let the Record Show…": Art Activism and the AIDS Epidemic. *American Journal of Public Health, 96* (11). p. 969.

[276] CRIMP, D. (ed.). (1988). *AIDS. Cultural Analysis. Cultural Activism.* Cambridge : MIT Press edition.

[277] CRIMP, D. & ROLSTON, A. (1990). *AIDS demographics.* Seattle : Bay Press. p. 14-15.

[278] 12e Session de l'École du Magasin (2003*). Aids riot. Collectifs d'artistes face au sida. New York. 1987-1994.* Grenoble : Magasin. p. 11.

la polémique et « inciter le débat social »[279]. Et ce modèle de propagande visuelle est largement réinvesti par les collectifs féministes *queer* afin de produire un choc visuel et inciter à la réflexion et au changement social. Le projet *Gender Shoot* pourrait être de nouveau évoqué pour illustrer cette guérilla communicationnelle, car il s'agit bien, par le collage de portraits grandeur nature dans la rue, de rendre visible les individus aux genres non conformes et par la même provoquer débat et réflexion. Dans le même esprit, le collectif Djendeur Terrorista a mis en place le projet « Invasion du djendeur » dont l'objectif était de baliser les rues d'affiches tout au long du parcours de la manifestation du 5 octobre 2014 organisée par La Manif pour tous. Il fallait avec ces affiches envahir l'espace public de messages suivants : « Ton chauffeur est trans', ton voisin aussi, ton chirurgien est PD et ton maquilleur aussi », « Ta maîtresse est gouine, ta galeriste aussi, ton serrurier est trans' et ton enfant aussi ». A cette occasion, le collectif a mis à disposition ses visuels, afin que chacun.e puisse participer au projet.

Par ailleurs, à considérer les diverses stratégies militantes des activistes roses, il apparaît que le corps et sa mise en scène y tiennent une place centrale. En intervenant dans l'espace public, les activistes utilisent leur corps comme instrument de lutte et rendent visible les identités de genre et sexuelles non-normatives. A ce titre, la performance leur offre une manière d'interroger plus directement les problématiques relatives aux genres et aux sexualités, puisque cette pratique

[279] LOYAU, F. (2004). Détournement de l'art et des médias pour une efficacité politique. *Multitudes, 15.* p. 43. Selon Flora Loyau : « la recette de Gran Fury - images et slogans chocs sur fond d'esthétique publicitaire - permet de transmettre les messages avec une efficacité directe : le regard du public n'a pas besoin d'être éduqué, il assimile ce type d'images au quotidien ». *ibid.*

s'attache à révéler particulièrement la construction politique des corps et des identités et le brouillage des frontières entre sphère privée et sphère publique[280].

La performance est souvent considérée comme un outil de prédilection des mouvements féministes, du fait que cette pratique semble : « relever d'une définition évoquant la libre expression de soi favorable aux questionnements du corps et de l'intimité », comme l'expliquent Géraldine Gourbe et Charlotte Prévot[281]. Toutefois, comme y encouragent les deux chercheures, il convient de réfléchir à ce qu'induit cette définition tant elle découle d'une conception essentialiste « du sujet actant, performant, entraîn[ant] une confusion gênante entre les concepts de performativité du genre et de performance [...] »[282]. En effet, seulement quelques années après la publication de *Gender Trouble*, Judith Butler mettait en garde contre une compréhension trop littérale du concept de performativité du genre, une mésinterprétation particulièrement à l'œuvre dans des applications artistiques, et qu'elle expliquait par le fait d'avoir recours à la figure de la *drag queen* pour décrire ce processus[283]. Certaines propositions artistiques peuvent effectivement traduire une forme de naïveté, où les genres ne se conçoivent que comme de simples attributs de l'apparence physique qu'il serait possible de modifier à loisir. Or, réduire la

---

[280] Pour une analyse approfondie de cette pratique artistique voir : PEQUIGNOT, B. (2013). De la performance dans les arts. Limites et réussites d'une contestation. *Communications, 92*(1), 9-20.

[281] GOURBE, G., & PREVOT, C. (2010). Performativité du genre = performance². In J. BEGOG, N. BOULOUCH & E. ZABUNYAN (dir.), *La performance, entre archives et pratiques contemporaines*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes. p. 79.

[282] *ibid*. p. 80. C'est aussi le constat établi par Clélia Barbut à propos de la performance artistique. Selon elle, cette pratique artistique : « fonde son efficace sur la pluralité d'interprétation plus que sur l'univoque, sur la répétition plus que sur l'événement, sur la performativité – ce qui est à venir ou en puissance – plus que sur la présence. Toutefois, on ne peut manquer de constater que certains acteurs de performance reproduisent aussi des positions conventionnelles (ontologiques) tant sur le plan sexuel qu'artistique : des conceptions qui non seulement réitèrent des positions issues du paradigme esthétique auquel ils sont opposés, mais qui sont également incompatibles avec la pensée d'une performativité ». BARBUT, C. 2012). Trouble dans le genre à l'œuvre. Performance et performativité. In Mélody Jan-Ré (dir.), *Le genre à l'œuvre.* Vol. 1. *Réceptions*. Paris : L'Harmattan. p. 157.

[283] « Je pense que l'ai peut-être fait une erreur en utilisant la drag comme exemple de la performativité, parce que beaucoup de gens le comprennent maintenant comme le paradigme de la performativité. Et ce n'est pas le cas. Je ne crois pas que ce soit le meilleur des exemples ». BUTLER, J. (1992). The Body You Want. Liz Kotz interviews Judith Butler. *Artforum, 11*. p. 84.

performance à un acte volitif efface la dimension foncièrement normative et écrasante du genre.

> « la performance de genre ne se réduit pas à un style qu'on pourrait revêtir. La performativité a à voir avec la répétition, et bien souvent avec la répétition de normes de genre oppressives et douloureuses. Il ne s'agit pas de liberté, mais d'une question de comment sortir du piège dans lequel nous sommes pris inévitablement »[284].

Ces précisions amènent à considérer de façon plus réfléchie ce qui tient réellement de la subversion des genres dans les performances, et si finalement la subversion doit être un objectif à tout prix, ainsi que Judith Butler l'observe :

> « Rendre des jugements sur ce qui distingue le subversif du non-subversif ne m'intéresse pas. Je pense non seulement qu'on ne peut pas juger la chose indépendamment du contexte, mais aussi qu'on ne peut le faire une fois pour toutes [...] [les] performances subversives courent toujours le risque de devenir des clichés usés à force d'être répétées, et chose plus importante encore, répétées dans le cadre d'une économie de marché ou la "subversion" a une valeur marchande. Toutes tentative de définir le critère définitif de ce qui est subversif est, et devrait être, voué à l'échec »[285].

d. Un art *queer* ?

Ainsi, s'il a été principalement question dans ce présent travail de recherche des collectifs d'activistes féministes *queer* ou transpédégouines féministes plutôt que des artistes travaillant sur les problématiques de genres et de sexualité, c'est que la figure de l'artiste et l'inscription dans la catégorie « art » de ces pratiques semblent poser la

---

[284] *ibid*. Dans *Ces corps qui comptent*, Judith Butler insiste sur ce point : « Si le genre n'est pas un artifice que l'on pourrait assumer ou enlever à volonté, s'il n'est pas, par conséquent, l'effet d'un choix, comment comprendre le statut constitutif et contraignant des normes de genre sans pour autant tomber dans le piège du déterminisme culturel ? » BUTLER, J. (2009/1993). *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*. Paris : Editions Amsterdam. p. 12.
[285] BUTLER, J. (2005/1990). *Trouble dans le genre. op. cit.* p. 45.

question de la pertinence d'une telle association. En effet, il est rare que les individus et les collectifs se revendiquant du mouvement *queer* se considèrent comme des artistes, sauf alors à associer ce mot à d'autres qualificatifs. Car cette auto-désignation entraîne certaines conséquences, notamment une catégorisation dans un champ de l'activité humaine qui est particulièrement valorisé[286], ce qui, *de facto*, contredit le projet politique radical du mouvement *queer.* Dans un entretien personnel, Emilie Jouvet, photographe et réalisatrice féministe *queer*, réfléchit à l'ambivalence de la position de l'artiste. Si elle revendique faire de l'art, elle relève néanmoins toute l'ambiguïté sous-tendue par cette classification :

> « pour moi, ce que je fais c'est de l'art, point barre. Sans prétention bien sûr, ça ne veut pas dire que art égal quelque chose d'absolument génial. Ca veut juste dire que je suis artiste et puis c'est tout. Le monde de l'art est, comment dire ça, n'est pas universel. Il a y tout un tas de formes d'art qui ne sont pas considérées comme vraiment de l'art, comme l'art féministe ou l'art homosexuel, ou l'art de certaines tribus. C'est l'art contemporain lui-même qui nomme ces espèces de catégories qui nous ferait penser ne pas faire partie de l'art général. [...] Donc *queer* c'est un peu une manière générique de dire que je travaille sur la sexualité, sur le genre, sur la représentation des sexualités autres »[287].

En fait, il faut dire que la figure de l'artiste moderne incarne de manière paroxysmique la conception du sujet moderne sous-jacente aux politiques identitaires universalistes et occidentales comme a pu le signaler Amelia Jones dans son ouvrage *Seeing Differently*[288]. Ce qu'il y a de paradoxal, comme Nathalie Heinich l'a souligné, c'est le statut particulier, la singularité dont jouit l'artiste moderne,

---

[286] Selon les mots de l'historienne de l'art Lisa Tickner, l'art est une « catégorie de la production humaine particulièrement valorisée, mais arbitrairement élaborée ». TICKNER, L. (1994). Féminisme et histoire de l'art : une affaire à suivre. In Y. Michaud Yves & M. Ferrer (dir.), *Féminisme, art et histoire de l'art*. Paris : Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts. p. 43.

[287] L'entretien est retranscrit en annexe.

[288] JONES, A. (2012). *Seeing Differently: a History and Theory Identification and the Visual Arts.* Abingdon/New York : Routledge.

position difficilement tenable dans un régime démocratique[289]. Si bien que la constitution en collectifs (chez Urban Porn, les Dures à Queer, les Panthères Roses, La Barbe, les Djendeur Terroristas) déjoue probablement le statut du génie artistique et la figure du créateur masculin tout-puissant, ainsi que la notion de créativité individuelle et singulière, ce au profit de créations communes[290].

> « Le groupe n'est pas la norme dans le monde de l'art, où prévaut le mythe de l'artiste agissant seul. Telle qu'elle s'est développée dans le courant des années 70, la forme collaborative est entendue comme moyen d'action, une puissance de travail, une alternative à la force individuelle de l'artiste et un antidote au discours dominant »[291].

Par ailleurs, ce problème de catégorisation remet sur la table la sempiternelle question de la « récupération » et « dépolitisation » par les milieux institutionnels des pratiques militantes. Dans l'apparition des formes contestataires et leur dilution dans les discours dominants, puis l'arrivée de nouvelles formes de protestation, et ainsi de suite, Judith Halberstam a vu un mécanisme caractéristique de l'époque postmoderne :

> « Les activités des sous-cultures peuvent tout autant générer de nouvelles formes de protestation que produire de nouvelles marchandises, qui seront à leur tour

---

[289] HEINICH, N. (2007). *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique.* Paris : Gallimard.

[290] Fabienne Dumont observe que le collectif est la forme privilégiée par les artistes féminines dans les années 1970 en France : « Les groupes furent des lieux de construction sociale et identitaire, cristallisant les demandes de socialisation et de reconnaissance mutuelle des femmes dans une société sexiste qui les excluait de la plupart des lieux officiels. Les expositions et les réunions permirent de discuter de leurs pratiques propres, créant les conditions nécessaires à une consolidation de leur engagement en tant qu'artiste. Une lutte commune contre l'exclusion émergea, même si les dissensions et les revendications personnelles prirent ensuite le dessus, rendant obsolètes les regroupements ». DUMONT. F. (2014). *Des sorcières comme les autres. Artistes et féministes dans la France des années 1970.* Rennes : Presses Universitaires de Rennes. p. 181-182.

[291][291] 12e Session de l'École du Magasin (2003*). Aids riot. Collectifs d'artistes face au sida. op. cit.* p. 11. A propos du travail en collectif l'activiste Gregg Bordowitz disait : « L'unique raison de faire partie d'un collectif, c'est le désir de réaliser un travail qui ne peut être réalisé qu'en groupe. [...] La seule raison de faire partie d'un collectif, c'est que vous avez un travail à faire, un travail qui ne peut être mené à bien que par un groupe de gens qui mettent en commun leurs ressources, leur temps et leurs compétences ». BORDOWITZ, G. (2003). System Test. In 12e Session de l'École du Magasin, *Aids riot. Collectifs d'artistes face au sida. New York. 1987-1994.* Grenoble : Magasin. p. 52.

> absorbées dans une logique d'accumulation de nouveaux territoires contestataires ou de nouvelles "géographies de la résistance" se font jour alors même que naissent de nouveaux modes de domination »[292].

Dans une réflexion sur les relations entretenues entre art et activisme, l'historienne de l'art féministe Lucy Lippard cherche à comprendre ce qui se joue quand ces deux catégories se frottent l'une à l'autre. Selon elle, il existe deux critiques fréquentes à l'égard de l'art activiste, la première consiste à de dire que « "l'art ne peut pas changer les choses, et que si l'on se bat pour des changements politiques il faut alors se lancer dans la politique plutôt que d'être un artiste" (ce n'est pas de l'art, c'est de la sociologie) ». La seconde critique porte sur la conviction que « "l'art engagé politiquement est rendu inopérant au contact du monde de l'art dit mainstream" »[293]. Or, pour Lippart, les stratégies des activistes culturels agissent tel un cheval de Troie : « fondé d'une part sur la subversion et d'autre part sur l'*empowerment*, l'art activiste opère à la fois au sein et au-delà de la forteresse assiégée qu'est la "haute culture" pour le monde de l'art »[294]. L'article « Trojan Horses » a été publié quelques années avant l'émergence de ce qui pourrait être appelé avec toutes les précautions nécessaires, un « renouveau » des liens entre artistes et activisme, notamment à travers l'activisme culturel tel qu'il a pu être déployé dans les rangs des collectifs de lutte contre le sida : Act Up et Gran Fury en étant les deux modèles paradigmatiques.

Dans une anthologie de textes clefs d'artistes et d'activistes engagés dans la lutte contre le sida, l'activisme culturel des années 1980 et du début des années 1990 est présenté comme l'héritier des pratiques néo-avant-gardistes (art minimal, art

---

[292] HALBERSTAM, J. (2011). Technotopies : la représentation des corps transgenres dans l'art contemporain. In F. Dumont (dir.), *La rébellion du Deuxième Sexe. L'histoire de l'art au crible des théories féministes anglo-américaines (1970-2000).* Dijon : Les Presses du réel. p. 471.
[293] LIPPARD. L. (1984). Trojan Horses : Activist Art and Power. In B. Wallis (ed.) *Art After Modernism: Rethinking Representation*. New York : The New Museum of Contemporary Art. p. 344.
[294] *ibid*. p. 341.

contextuel), particulièrement dans les relations entretenues avec le monde de l'art[295]. « L'objectif principal de ces pratiques est d'infiltrer le champ de la culture, afin d'extraire et de se réapproprier les stratégies qui fondent et alimentent le discours et les modes de représentation dominants »[296]. Mise en évidence par Lucy Lippard dans « Trojan Horses », cette caractéristique de l'activisme culturel s'appuie sur l'intérêt qu'il existe à revêtir les atours des productions esthétiques pour pouvoir entrer dans les institutions d'art, avec pour objectif sous-jacent non pas l'œuvre achevée mais la potentialité médiatique offerte par le monde de l'art. Dans ce rapport aux institutions culturelles, Géraldine Gourbe et Charlotte Prévot ont noté qu'il existe un « militantisme qui infiltre l'art contemporain et utilise sa potentialité à véhiculer de la communication, à faire image et surtout à lever des fonds privés »[297]. Le projet Women on Waves[298] est un exemple éclairant des relations entre activisme féministe et institutions culturelles et de « l'infiltration du monde de l'art et le détournement des modalités de reconnaissance (œuvres, expositions, marché de l'art, etc.) »[299], avec un seul objectif : obtenir des subventions et décliner le projet par la vente d'objets[300].

Mais est-ce la seule raison d'être de l'activisme culturel ou de l'art activiste ? Les accointances avec l'univers de l'art ne sont-elles justifiables qu'à ces conditions ? Car

---

[295] 12e Session de l'École du Magasin (2003). *Aids Riot. Collectifs d'artistes face au sida*. *op. cit.* p. 10.
[296] *ibid*.
[297] GOURBE, G. & PREVOT, C. (2008). La figure du pirate ou la désobéissance civile. Féminisme et art contemporain, vers des perméabilités réciproques. *Multitudes, 31*. p. 204.
[298] L'association féministe Women on Waves a été créée en 1999 aux Pays-Bas. Médecins, gynécologues, juristes, etc. ont mis leurs compétences au service de cette organisation qui a pour objectif d'informer sur les moyens de contraception et l'interruption volontaire de grossesse. Il s'agit de proposer une solution aux femmes qui souhaitent avoir recours à un IVG mais qui en sont empêchées du fait de la législation de leur pays. Afin de contourner ces interdictions, l'association a fait appel à un collectif d'artistes qui s'est chargé de la conception d'une clinique ambulante pour être placée directement sur un bateau, les IVG étant pratiqués sur les eaux internationales. Pour dévantage de précisions voir le site internet http://www.womenonwaves.org/fr/
[299] GOURBE, G. & PREVOT, C. (2008). *op. cit.* p. 202.
[300] C'était aussi ce qui animait le collectif Gran Fury, conçu comme un : « hybride [...] dans un but politique et utilisant les structures de la communication et de l'art en tant qu'outils pratiques dans la réalisation de cet objectif ». LOYAU, F. (2004). Détournement de l'art et des médias pour une efficacité politique. *op. cit.* p. 42.

au-delà du simple aspect utilitaire de l'art, il semblerait que le choix des armes de l'art par les activistes roses participe d'une prise de conscience ainsi que du renforcement du sentiment d'appartenance à une communauté. C'est ainsi que Stephen Duncombe conçoit la résistance culturelle, comme autant de zones de liberté favorisant la mise en place d'un langage propre, de significations propres, à travers la construction de communautés, de réseaux[301]. Précisément, selon Richard Dyer, les pratiques artistiques forment un ensemble d'expériences et d'idées qui «donnent la possibilité aux individus de prendre conscience de l'existence d'une expérience partagée »[302]. La représentation, la visibilité conduisent à l'identification collective, substrat nécessaire à la pratique politique[303]. Dans cette perspective, Eve Kosofsky Sedgwick déclare que : « nous sommes attaché.e.s à certaines formes d'art parce qu'elles semblent parler de nous ou nous parler », elles nous parlent de l'expérience de vie minoritaire[304]. Aussi, à la question de savoir si la culture peut être une arme contre le sexisme, Hélène Marquié évoque que : « si la culture va construire, perpétuer, voire légitimer les inégalités [...], elle constitue en même temps un espace de lutte et, éventuellement une arme et un outil contre le sexisme, et qui peuvent être utilisés pour penser et construire un autre monde »[305].

Pour conclure sur les potentialités offertes par l'art, il faut évoquer les mots de Stuart Hall où il rappelle tout l'intérêt qu'il porte à l'art contemporain africain. Il soutient que l'expérience diasporique noire peut être transcrite de différentes façons, d'un langage politique à celui plus artistique :

---

[301] DUNCOMBE, S. (ed.). (2002). *A Cultural Resistance Reader*. Londres : Verso. p. 8.
[302] DYER, R. (2002). *The Culture of Queers*. Londres et New York : Routledge. p. 15-16.
[303] *ibid*.
[304] SEDGWICK, K. E. (1994). *Tendencies*. Londres : Routledge.
[305] MARQUIE, H. (2013, octobre). *Parcours, obstacles et innovations. op. cit.*

> « il s'agit de reconnaître que les langages politiques doivent puiser à des sources artistiques et culturelles plus profondes, et que, pour ce faire, il faut prêter attention à ce que nous disent les artistes. Ce que j'aime dans l'art, c'est qu'il traite manifestement du monde réel, mais qu'il parle au monde réel dans une langue décalée. Il faut traverser les formes esthétiques pour comprendre ce qu'elles disent du monde réel. Dans cette distance, dans cette relation à deux niveaux avec la réalité, on peut dire davantage que dans une langue qui s'adresse immédiatement et directement à la réalité »[306].

Il convient alors de reconnaître avec Foucault, qu'il n'y a pas de lieux où la lutte politique est plus efficace, au contraire, il existe « une multiplicité de points de résistance » :

> « Il n'y a donc pas par rapport au pouvoir *un* lieu du grand Refus – âme de la révolte, foyer de toutes les rebellions, loi pure du révolutionnaire. Mais *des* résistances qui sont des cas d'espèces, possibles, nécessaires, improbables, spontanées, sauvages, solitaires, concertées, rampantes, violentes, irréconciliables, promptes à la transaction, intéressées ou sacrificielles par définition, elles ne peuvent exister que dans le champ stratégique des relations de pouvoir »[307].

Alors oui, les activistes roses esthétisent les luttes, les techniques de luttes, mais leur compréhension de l'esthétique se fait au sens foucaldien d'« esth-éthique », une manière d'entrer en résistance et de se constituer comme individu[308].

---

[306] ALIZART, M. HALL, S. MACE, E. & MAIGRET, E. (2007). *Stuart Hall*. Paris : Editions Amsterdam. p. 89-90.
[307] FOUCAULT, M. (1976). *Histoire de la sexualité*. T. 1. *La volonté de savoir*. Paris : Gallimard. p. 126.
[308] FOUCAULT, M. (1984). Une esthétique de l'existence. In *Dits et écrits II, 1976-1988*. Paris : Gallimard. p. 1552. FOUCAULT, M. (1984). *Une Histoire de la sexualité*. T. 3. *Le souci de soi*. Paris : Gallimard.

Conclusion

La question générale qui a animé cette recherche était celle de la traduction culturelle du féminisme *queer* en tant que corpus théorique, activisme et subculture dans le contexte français. Il s'agissait, en circonscrivant géographiquement et temporellement le sujet, de souligner l'ambivalence et la complexité de tout processus de traduction, oscillant entre circulation et déformation, réappropriation et reconfiguration. De réaffirmer aussi la nécessité de ne pas céder aux idéaux de pureté et d'authenticité d'un mouvement de pensée ou d'un mouvement culturel. « Les grandes prophéties sont polysémiques » disait Pierre Bourdieu[1]. Aussi, convient-il de penser les pratiques féministes *queer* en termes de brassage et hybridation, afin de garantir une lecture contextualisée et au plus près des usages.

L'intérêt de cette articulation du féminisme *queer* à un contexte national était, non pas d'alimenter les « imaginaires collectifs » nationaux, mais plutôt de donner à voir les déplacements de sens inédits, entre resignifications et mésinterprétations, de ce transfert culturel. L'absence de traduction du terme « *queer* » en langue française a sans doute favorisé une dilution de la charge radicale originelle, de même que les phénomènes d'institutionnalisation viennent inévitablement amoindrir la puissance critique de la politique et théorie *queer*. Sur ce point il faudrait dire avec Avital Ronell que : « évidemment, il s'agit aussi de l'Université, autrement dit, d'un grand nettoyage et d'une tentative de domestication de ce qui nous vient d'ailleurs »[2].

[1] BOURDIEU, P. (2002). Les conditions sociales de la circulation internationale des idées. *Actes de la recherche en sciences sociales, 145*(5). p. 5.
[2] RONELL, A. (2006). *American philo. Entretiens avec Anne Dufourmantelle*. Paris : Stock. p. 179.

Cependant, comme l'affirme Beatriz Paul Peciado à propos de la dépolitisation du terme « *queer* » :

> « Cela ne signifie pas que nous ne pouvons déjà plus [l']utiliser [...], mais que celui-ci a perdu une bonne part de sa charge subversive et ne peut plus servir aujourd'hui de dénominateur commun pour qualifier les processus de prolifération de stratégies de résistance à la normalisation »[3].

Ceci étant précisé, l'analyse de la traduction culturelle du mouvement *queer* en France laisse apparaître, qu'à l'inverse du contexte anglo-saxon, l'activisme rose s'appuie ici sur une double conception identitaire, formulée à la fois comme catégories identitaires politiques, et comme identités ouvertes, instables et performatives. Et le recours à ces catégories identitaires politiques serait, semble-t-il, la seule spécificité d'un « *queer made in France* », en comparaison avec la dimension résolument post-identitaire du mouvement *queer* états-unien.

Les stratégies identitaires du féminisme *queer* visent donc à contrarier le modèle d'intégration dans le cadre républicain français, pétri d'un universalisme abstrait. Aussi, mais ceci n'est pas propre à l'activisme rose, en élaborant un sujet collectif à partir d'une position d'infériorité, comme a pu l'évoquer Frantz Fanon à propos de la situation des « damnés de la terre »[4], les militantes font de la construction communautaire l'un des enjeux principaux de leur lutte. A travers des espaces alternatifs intégrés dans le tissu urbain, à la dimension à la fois locale (*grassroots*), mais s'appuyant également sur un réseau international, l'élaboration de communautés « favorise le partage d'un temps et d'un espace en dehors du consumérisme, de la violence et du capitalisme, à la faveur de la mise en pratique

[3] PRECIADO, B. (2008). *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*. Paris : Grasset. p. 290-291.
[4] FANON, F. (1961). *Les damnés de la Terre*. Paris : Maspero.

d'alliances et d'espaces de convivialité »[5]. Pérennes ou temporaires, dans l'espace public ou dématérialisées, ces « hétérotopies » offrent un espace-temps propice aux logiques de visibilisation, dans lequel l'existence collective et publique d'une cause est affirmée.

Par ailleurs, cette recherche visait à analyser les stratégies mises en place par les activistes pour déjouer le modèle d'intégration français, spécifiquement en termes de pratiques culturelles et artistiques. Parmi les traits significatifs, il est apparu que les pratiques féministes *queer* refusent les logiques de victimisation et se fondent sur des revendications stigmaphiles, de réappropriation du stigmate, dans une démarche qui tient de l'antiparastase. Les activistes ont ainsi démontré leur capacité à créer des contre-histoires [*counterstories*] allant à l'encontre des narrations dominantes[6], et l'action sur la statue Jeanne d'Arc à Lille en est un exemple significatif. Outre la réinterprétation d'un mythe de l'histoire, l'action *J. Pin Dark* a permis de dégager d'autres caractéristiques propres au féminisme *queer* : le caractère ludique et humoristique, l'utilisation politique de la couleur rose et la dimension provocante. Par ailleurs, les remous occasionnés par cette « affaire » ont mis en exergue des lignes de fracture dans la sphère militante entre le mouvement LGBT dominant et le mouvement *queer*, des dissensions se révélant aussi bien dans les revendications politiques que dans les modalités stratégiques des actions. Enfin, il a été suffisamment souligné l'importance pour les activistes roses d'intervenir sur le langage, en faisant du principe d'autodéfinition, un enjeu nécessaire à la constitution en tant que sujet de leur propre énonciation.

---

[5] VERSON, J. (2007). Why We Need Cultural Activism. In The Trapese Collective (ed). *Do It Yourself. A Handbook for Changing our World.* (pp. 171-186). Londres : Pluto Press. p. 176.

[6] LINDEMANN NELSON H. (2001). *Damaged Identities. Narrative repair*. Ithaca/Londres : Cornell University Press.

Au terme de l'analyse, l'activisme rose présente une diversité de stratégies, entre actions flamboyantes et théâtralisées, réappropriations créatives et ludiques, usage de tactiques et propagande visuelles, toutes s'inscrivant dans une histoire des luttes. Ces techniques de luttes se mêlent à des pratiques militantes de l'infra-quotidien, garantes de l'élaboration communautaire. A ce titre, les propos d'Audre Lorde sur les enseignements livrés par les années 1960, résonnent avec une acuité certaine :

> « La révolution ce n'est pas le grand soir. C'est être sans cesse attentif à la moindre occasion susceptible de provoquer un véritable changement dans le système établi, d'apporter de nouvelles réponses [...]. Militantisme cela veut dire travailler activement au changement, parfois sans aucune assurance qu'un tel changement se produira. Cela signifie accomplir des travaux fastidieux et bien peu romantiques, indispensables pour forger des alliances constructives, cela signifie savoir connaître les alliances qui sont possibles et celles qui ne le sont pas. Cela signifie savoir que l'alliance, comme l'unité, implique le rassemblement d'êtres humains capables de se remettre en question, déterminé-e-s et convaincu-e-s, et non pas des automates dispersés marchant au pas vers une étape imposée »[7].

Perspectives futures

Les questions relatives aux genres, aux sexualités dans les arts ont, semble-t-il, trouvé un certain écho dans les mondes de l'art. Depuis quelques années effectivement, des institutions culturelles assez prestigieuses ont placé ces problématiques au centre des expositions suivantes : *Elles@CentrePompidou* au Centre Pompidou (mai 2009 à février 2011), *Masculin-Masculin* au musée d'Orsay (septembre 2013 à janvier 2014), *Au Bazar du genre* au MuCEM de Marseille (juin 2013 à janvier 2014), *Cherchez le garçon* au Mac Val d'Evry (mars à août 2015) autant que les rétrospectives de Keith

[7] LORDE, A. (2003/1984). Les enseignements des années 60. *Sister Outsider. Essais et propos d'Audre Lorde.* Genève : Mamamélis & Québec : éditions Trois. p. 156-157.

Haring au Musée d'art moderne de la ville de Paris (avril à août 2013) et de Robert Mapplethorpe au Grand Palais (mars à juillet 2014). Cette situation assez inédite en France engage à examiner le phénomène reconnaissance culturelle dont pourrait être tributaires les pratiques culturelles et artistiques féministes *queer*.

En examinant le cas de la bande dessinée, Eric Maigret a mis en évidence un ensemble d'indices qui concourent à établir et stabiliser un champ de production culturelle : mise en place d'événements de célébration du medium (avec un système de récompense, de prix), qui devient aussi l'objet d'intérêts scientifiques (multiplication des articles sur le sujet), soutien de l'Etat (autant dans les discours, avec l'idée de démocratie culturelle, qu'à travers des aides financières), enfin organisation de « rituels artistiques » autour de ce medium prenant le modèle du marché de l'art[8]. Alors bien sûr, il existe depuis une dizaine d'années un intérêt grandissant pour les pratiques artistiques et culturelles féministes *queer*, la multiplication des événements rassemblant expositions, soirées, projections, performances, concerts, semble l'attester[9]. Mais cela reste néanmoins relativement confidentiel, si bien qu'il faudrait plutôt parler d'une institutionnalisation balbutiante de ces productions, le phénomène étant aujourd'hui encore émergent.

Par ailleurs, les valeurs défendues par le monde de l'art contemporain sont majoritairement encore celles de l'esthétique moderniste issue de l'idéal romantique : singularité de la figure de l'artiste[10], survalorisation de son geste, fétichisation et sacralisation des objets d'art. Aussi, et comme cela a été constaté dans le chapitre

---

[8] MAIGRET, E. (1994). La reconnaissance en demi-teinte de la bande dessinée. *Réseaux*, *67*(12). p. 115-116. Cet exemple de la bande dessinée a pour intérêt de montrer que ce processus de canonisation se fait « en demi-teinte », car il subsiste des segmentations à l'intérieur de ce champ culturel, notamment entre les œuvres dites « cultivées », « innovantes », et celles « infantiles », de consommation de masse.

[9] Comme par exemple la programmation en juillet 2015 à la Gaité Lyrique à Paris du festival *Loud & Proud* célébrant pendant trois jours les cultures *queer*.

[10] HEINICH N. (2007). *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*. Paris : Gallimard.

précédent, les activistes roses répugnent à faire allégeance à ce régime élitaire et anti-démocratique et envisagent différemment leur rapport à l'art et aux institutions culturelles.

Dans ce contexte, il est intéressant de noter que, pour exposer leurs productions ou mettre en place un événement, la majorité de ces artistes et collectifs portent leur choix sur des lieux pluridisciplinaires, de petites galeries d'art et des bars, déviant ainsi du circuit institutionnel artistique habituel. Par exemple, l'exposition « l'école du Djendeur » par le collectif Djendeur Terroristas était présentée lors de l'édition 2014 de la Queer Week de Sciences Po Paris, mais également dans plusieurs bars parisiens ou dans des villes de provinces. En réutilisant des photos de leur enfance sur lesquelles les membres du collectif avaient inscrit des messages comme : « regarde moi bien, c'est la dernière fois que je porte une jupe », « je suis gouine et j'assume mes préférences », « l'école du Djendeur » tentait de remettre en cause le discours moralisant et conservateur que les opposants à la « théorie du genre » tiennent sur l'enfance et sur la naturalisation de la différence sexuelle (illustrations 31 et 32). La diversité des lieux d'exposition se vérifie aussi avec le projet *Gender* Shoot, qui a d'abord été exposé dans la rue, puis les portraits ont été montrés dans des bars à l'occasion d'un festival ou simplement d'une soirée.

L'exposition « Culture Touf » rend compte également de l'ambivalence de la situation qu'entraîne la volonté de rendre visible un discours politique. Pour la mise en place de cette exposition, le collectif lillois Urban Porn avait demandé à qui le voulait bien d'envoyer une photo de sa « touffe ». Voici leur appel à contribution :

> « Vous la préférez frisée, rasée, design, emmêlée, punk, rasta, (dé)colorée, végétale ou moustachue ? Nous, on les aime toutes, et on a envie de les montrer ! Les Strapettes vous proposent donc de participer à l'aventure Culture Touf. Culture

> Touf, c'est quoi ? Un projet où chacun·e est invité·e à se prendre en photo, en cadrant au plus près de ses poils pubiens… Envoyez-nous ensuite ces photos de vos toufs dans tous leurs états et nous les ferons danser sur les écrans de Strap-on-Dildos[11]. Une expo itinérante réunissant les meilleurs clichés nous suivra également en tournée, si les lieux qui nous accueillent le permettent ».

Ce projet, qui n'est pas sans rappeler ce qui a été parfois qualifié de façon péjorative le « *cunt art* », soit cette imagerie féministe fondée sur la représentation du sexe féminin[12], est participatif (avec l'organisation de workshop pour alimenter la collection) et évolutif dans le temps. Il s'est retrouvé sur les chemins des festivals féministes *queer,* des centres culturels dédiés à la création contemporaine, autant que plus ponctuellement celui de soirées données dans des bars (illustrations 33 et 34).

« Culture Touf » est aussi significative du rejet du savoir-faire et de la maîtrise des techniques artistiques, au profit de l'esthétique du bricolage, du DIY, de l'amateurisme, démarches propres aux subcultures et qui signent de nombreuses productions féministes *queer*. Effectivement, certaines pratiques féministes *queer* font la part belle à l'artisanat, au fait-main, et fondent leurs modes de production sur l'autogestion (auto-production et auto-publication), les réseaux non-commerciaux, la déconstruction de la distinction faite entre les organisateurs.trices et les participant.e.s, soit autant d'indices remettant en cause les hiérarchies propres aux mondes de l'art.

Si les modes d'exposition et de production des pratiques féministes *queer* en France empruntent des voies alternatives, c'est probablement que l'activisme rose ne se laisse pas réduire à une seule et unique dimension. Effectivement, l'action sur la

---

[11] *Strap-on-dildos* est le nom du spectacle live proposé par les membres d'Urban Porn. Il mélange tout à la fois performance, V-jing, projections. Sur leur site internet, il est indiqué : « le Live de Strap-on dildoS est constitué d'un musicien, de deux VJs, et de trois performeurs, qui font dialoguer les corps, les sons et les images pour faire rentrer les gens dans un univers pornographique particulier ».

[12] En particulier dans les œuvres de l'artiste étatsunienne Judy Chicago.

statue Jeanne d'Arc à Lille, les réappropriations créatives et ludiques, la théâtralisation des actions, le recours aux tactiques et propagande visuelles, tout autant que les créations langagières autour des dénominations des activistes roses, n'ont pas permis de distinguer ce qui tient de la culture au sens de manière ou style de vie (une définition proche de communauté ou monde *queer*), de ce qui tient uniquement des pratiques artistiques et culturelles issues et produites par la communauté féministe *queer*. Comme il a déjà été précisé dans cette recherche, il n'est pas possible de concevoir séparément les différentes pratiques de l'activisme rose, il s'agit plutôt de saisir comment s'articule la dimension de culture comme communauté partageant les mêmes « codes culturels »[13] ou ayant un style de vie similaire, avec celle de culture comme « corpus d'œuvres valorisées »[14]. Toutes les dimensions – politique, militante, culturelle, artistique et esthétique – intrinsèques à ces pratiques requièrent d'être appréhendées conjointement, à travers une lecture globale. En cela, peut-être faudrait-il parler en termes de médiacultures, concept forgé par Eric Maigret et Eric Macé, qui réunit en un seul geste l'étude sur les médias, sur les cultures et sur les politiques de représentations[15]. En « relativisant les clivages créés au XIXe siècle », et en mettant en avant les enjeux de « conflit, de pouvoir, de différenciations par les pratiques culturelles, de la place de l'esthétique dans les vies contemporaines »[16], le concept de médiacultures offre aux pratiques féministes *queer* la possibilité d'une analyse simultanée de ces différentes dimensions.

---

[13] HALL, S. (ed.). (1997). *Representation: Cultural representations and signifying practices*. Londres : Sage Publications. p. 4.

[14] PASSERON, J.-C. (2006). *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien de l'argumentation*. Paris : Albin Michel. p. 498-508.

[15] MAIGRET, E. & MACE, E. (2005). Introduction. In *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*. Paris : Armand Colin/ INA.

[16] *ibid*. p. 10.

Conséquemment, ces pratiques au caractère hybride soulignent l'arbitraire du découpage des frontières disciplinaires et des cadres de pensée traditionnels, elles en imposent plutôt le décloisonnement. Dans le premier recueil consacré à l'art et à la culture *queer*, Richard Meyer explique ce qu'engage un tel projet :

> « Ecrire la culture queer dans l'histoire de l'art signifie redessiner les frontières de ce qu'est l'art aussi bien de ce qu'est l'histoire. Cela signifie rechercher des fissures dans la bipartition qui séparent l'art (*high*) de la culture (*low*) et aussi dans la division entre accomplissement public et vie privée »[17].

Similairement, Jennifer Doyle déclare que :

> « Réfléchir à la culture visuelle queer demande bien plus que simplement examiner un art produit par les gays et les lesbiennes. Cela engage les questions suivantes : quant y a-t-il de l'art ? A qui l'art s'adresse-t-il ? Comment l'art peut-il être visible dans certains contextes et invisibles dans d'autres ? Comment sont tracées les lignes entre les catégories art et non-art ? »[18].

Si cette recherche s'est concentrée sur les collectifs féministes *queer* et l'activisme culturel, il serait intéressant dans un projet ultérieur de poursuivre l'investigation spécifiquement chez des artistes qui placent les problématiques *queer* au cœur de leur pratique : Tom de Pékin, Pascal Lièvre, Brice Dellsperger, Jean-Luc Verna, Marjolaine Dégremont, Catherine Corringer, etc. Probablement, des interrogations entreraient en résonnance avec celles formulées par les activistes roses, alors que d'autres approches s'en distingueraient, peut-être dans leurs relations aux mondes de l'art et aux sphères militantes, dans leurs explorations des identités de genres et sexuelles, ou encore dans la conception même du mouvement *queer* et dans son rapport au féminisme.

---

[17] MEYER, R. (2013). Preface. In C. LORD, & R. MEYER, *Art & Queer Culture*. Londres/New York : Phaïdon. p. 10.

[18] DOYLE, J. (2009/2006). Queer Wallpaper. In. D. Preziosi (ed.), *The Art of Art History. A Critical Anthology*. Oxford : Oxford University Press. p. 391.

Bibliographie[1]

12e Session de l'École du Magasin (2003*). Aids riot. Collectifs d'artistes face au sida. New York. 1987-1994.* Grenoble : Magasin.

ABBOU, J. (2011). *L'antisexisme linguistique dans les brochures libertaires : Pratiques d'écritures et métadiscours.* Thèse de doctorat en sciences du langage non publiée, Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, F. Douay (dir.).

ABBOU, J. (2013). Pratiques graphiques du genre. *Langues et cité, 24* « La langue et le genre », 4-5.

ACT UP PARIS. (2009). *Action = Vie*. Paris : Editions Jean Di Sciullo.

AGULHON, M. (1990). Les couleurs dans la politique française. *Ethnologie française*, T. 20, n°4, 394-395.

AHMED, S. (2012). Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés). In M. Cervulle & A. Testenoire (dir.). *Les Cahiers du Genre, 53,* 77-98.

ALBERTO, R. COMBES, F. FAUCILHON, J. *et al.* (2008). *Le livre que faire ?* Paris : La Fabrique.

ALCOFF, L. & POTTER, E. (eds). (1993). *Feminist Epistemologies*. New York : Routledge.

ALIZART, M. HALL, S. MACE, E. & MAIGRET, E. (2007). *Stuart Hall*. Paris : Editions Amsterdam.

Alternatives économiques, HS 51 (2011) « Le temps des femmes ».

ALTMAN, D. (2009). Globalization and the International Gay/Lesbian Movement. In D. Richardson & S. Seidman (eds), *Handbook to Gay and Lesbian Studies*. (pp. 415-427). Londres : Sage Publications LTD.

AMOSSY, R., & HERSCHBERG PIERROT, A. (1997). *Stéréotypes et clichés.* Paris : Armand Colin.

ANDERSON, B. (1996/1983). *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme.* Paris : Editions La Découverte.

ANDERSON, S. (1993). The History of the Rainbow Flag. *GAZE Magazine, 191*, 25.

[1] Lorsque certaines notices bibliographiques comportent deux dates, la première correspond à la date de parution française et la seconde est celle de l'édition originale.

ANTAL, F. (1986/1948). *Florentine Painting and its Social Background: The Bourgeois Republic before Cosmo de Medici's Advent to Power: XIV and Early XV Centruries*. Cambridge : Harvard University Press.

ANZALDUA, G. (1981). La Prieta. In C. Morraga, & G. Anzaldua (eds), *This Bridge Called my Back. Writings by Radical Women of Color.* (pp. 198-209). New York : Kitchen Table, Women of Color Press.

ANZALDUA, G. (1987). *Borderland/La Frontera: The New Mestiza*. San Francisco : Aunt Lute.

APPADURAI, A. (2005/1996) *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris : Editions Payot et Rivages.

ARNOLD, M. (1869/2009). *Culture and Anarchy. An Essay in Political and Social Criticism*. Oxford : Oxford University Press.

ATKINS, T. B., DUVAL, A. & MILNE, C. R. (1978). *Le Robert & Collins. Dictionnaire français-anglais, english-french*. Glasgow : Collins Publishers & Paris : Le Robert.

AUFFRET, S. (1983). *Des couteaux contre les femmes*. Paris : éditions des femmes.

AUSTIN, L. J. (1970/1962). *Quand dire c'est faire*. Paris : éditions du Seuil.

BACCHETTA, P., & FALQUET, J. (dir.). (2011). *Cahiers du CEDREF, 18*. « Théories féministes et queers décoloniales : interventions Chicanas et Latinas états-uniennes ».

BACQUE, M-H & BIEWENER, C. (2013). *L'*empowerment*, une pratique émancipatrice.* Paris : Editions La Découverte.

BAETENS, J. (2007). « Cultural Studies » n'égalent pas « études culturelles ». In B. Darras (dir.), *MEI, 24-25*, 35-42.

BAILLARGEON, M. et le collectif Les Déferlantes (dir.). (2011). *Remous, ressacs et dérivations autour de la troisième vague féministe*. Montréal : Les éditions du remue-ménage.

BAKHTINE, M. (1970). *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la renaissance*. Paris : Gallimard.

BARBUT, C. 2012). Trouble dans le genre à l'œuvre. Performance et performativité. In Mélody Jan-Ré (dir.), *Le genre à l'œuvre.* Vol. 1. *Réceptions*. (pp. 143-158). Paris : L'Harmattan.

BARD, C. (dir.). (1999). *Un siècle d'antiféminisme.* Paris : Fayard.

BARD, C. (2012). *Le féminisme au-delà des idées reçues*. Paris : éditions du Cavalier Bleu.

BARD, C. (2005). Une histoire féministe est-elle possible ? La transmission universitaire entre libertés et contraintes. *Les cahiers du CEDREF, 13*, 73-86.

BARD, C. (2010). *Une histoire politique du pantalon*. Paris : Seuil.

BARD, C. (2010). *Ce que soulève la jupe. Identités, transgressions, résistances.* Paris : Autrement.

BARD, C. (2014). « Faire des vagues ». Une périodisation de l'histoire des féminismes. Communication présentée au colloque « Féminismes du XXIe siècle », Université Cergy-Pontoise et Université Paris-Diderot.

BARETTE, C. (2002). *La pratique de la violence politique par l'émeute : Le cas de la violence exercée lors des contre-sommets*. Mémoire de DEA en sociologie politique non publié, Université Paris I - Panthéon-Sorbonne, Paris.

BARIL, A. (2009). Judith Butler et le « Nous femmes » : la critique des catégories identitaires implique-t-elle leur réfutation ? *Cahiers de l'IREF, 19*, 65-92.

BARIL, A. (2009). Transsexualité et privilèges masculins : fiction ou réalité ? In L. CHAMBERLAND, *et al.* (dir.). *Diversité sexuelle et constructions de genre.* (p. 263-295). Québec : Presses de l'Université du Québec.

BARIL, A. (2013). *La normativité corporelle sous le bistouri : (re)penser l'intersectionnalité et les solidarités entre les études féministes, trans et sur le handicap à travers la transsexualité et la transcapacité.* Thèse de doctorat en philosophie non publiée, Université d'Ottawa, Canada, K. Treneven & P. Saurette (dir.).

BARNHART, K. R. (ed.). (1988). *Dictionary of etymology.* New York : Chambers.

BAROQUE, F. & EANELLI, T. (eds). (2012). *Queer Ultra Violence. BashBack ! Anthology.* San Francisco : Ardent Press.

BAUMGARDNER, J. & RICHARDS, A. (2000). *ManifestA: Young Women, Feminism, and the Future*. New York : Farrar, Straus and Giroux.

BEASLEY, C. (1999). *What is feminism? An Introduction to Feminist Theory*. Londres : Sage Publications.

BEAUD, S. & MASCLET, O. (2006). Des « marcheurs » de 1983 aux « émeutiers » de 2005. Deux générations sociales d'enfants d'immigrés. *Annales. Histoire, Sciences Sociales, 4*, 61e année, 809-843.

BECKER, H. (1988). *Les mondes de l'art.* Paris : Flammarion.

BEEMYN, B. G. (2005). Genderqueer. In C. J. Summers (ed.) *glbtq: An Encyclopedia of Gay, Lesbian, Bisexual, Transgender, and Queer Culture*. En ligne http://www.glbtq.com/social-sciences/genderqueer.html (consulté le 14/03/2011).

BEGOG, J., BOULOUCH, N., ZABUNYAN, E. (dir.). (2010*). La performance entre archives et pratiques contemporaines.* Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

BELORGEY, J-M., GUÉNIF, N. & SIMON, P. (2005). De l'usage politique du « communautarisme ». *Mouvements, 38*, 68-82. doi : 10.3917/mouv.038.0068

BERENI, L. (2012). Une nouvelle génération de chercheuses sur le genre. Réflexions à partir d'une expérience située. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/interventions/nouvelle-génération-chercheuses-sur-genre-réflexions-partir-expérience-située-0 (consulté le 22/10/2013).

BERGES, K. (2014). Il n'y a pas un « nouveau féminisme » mais un renouveau du féminisme. *L'Express*. En ligne http://www.lexpress.fr/actualite/societe/8-mars-il-n-y-a-pas-nouveau-feminisme-mais-renouveau-du-feminisme_1497139.html (consulté le 04/05/2014).

BERLANT, L. & FREMANN E. (1993). Queer Nationality. In M. Warner (ed.), *Fear of a queer planet. Queer politics and social theory.* (pp. 193-229) Minneapolis : University of Minnesota Press.

BERNSTEIN, M. (1997). Celebration and Suppression : The Strategic Uses of Identity by the Lesbian and Gay movement. *The American Journal of Sociology, 103*(3), 531-565.

BERNSTEIN, M., MARSHALL, A.-M., & BARCLAY, S. (eds). (2009). *Queer Mobilizations. LGBT Activists Confront the Law*. New York : New York University Press.

BERTHELET, C. (2014). Le langage n'est pas neutre. Petit guide de rédaction féministe. *FéminÉtudes,* HS.

BERTRAND-DORLÉAC, L. (1995). L'histoire de l'art et les cannibales. *Vingtième Siècle, Revue d'histoire, 45*, 99-108.

BERTRAND-DORLEAC L., GERVEREAU L. & GUILBAUT S., *et al.* (dir.). (1997). *Où va l'histoire de l'art contemporain ?* Paris : L'image et l'école nationale supérieure des beaux-arts.

BÉRUBÉ, A. & ESCOFFIER, J. (1991). Queer/Nation. *OUT/Look: National Lesbian and Gay Quarterly, 11,* 14-16.

BESSIN, M. & DORLIN E. (dir.). (2005). *L'homme et la société, 158*. « Féminismes. Théories, mouvements, conflits ».

BEY, H. (1997/1991). *TAZ Zone autonome temporaire*. Paris : éditions de l'éclat.

BHABHA, H. (2007/1994). *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale.* Paris : Payot.

BILGE, S. (2012). Enjeux et défis de l'intersectionnalité. Entretien avec Sirma Bilge. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/interventions/enjeux-d%C3%A9fis-lintersectionnalit%C3%A9-entretien-sirma-bilge (consulté le 18/06/2013).

BILGE, S. (2009). Théorisations féministes de l'intersectionnalité. *Diogène, 225*, 70-87.

BILGE, S. (2013). Intersectionnality Undone. Saving Intersectionality from Feminist Intersectionality Studies. *Du Bois Review*, *10*(2), 405-424.

BISTICAS-COCOVES, M. (2003). *Black Bloc, Pink Bloc: Reflections On the Tactics of the Anti-Globalization Movement*. Communication pour l'American Philosophical Association Eastern Division. En ligne http://www.sspp.us/Protected-Essays/2003-APA-Bisitcas-Cocoves.doc (consulté le 12/03/2009).

Black Women's Blueprint (2011). *An Open Letter from Black Women to the SlutWalk*. En ligne http://www.blackwomensblueprint.org/2011/09/ (consulté le 12/11/2014).

BLASSIUS, M. (ed.). (2001). *Sexual Identity, Queer Politics.* Princeton : Princeton University Press.

BLIDON, M. (2004). Entre visibilité et invisibilité, les formes spatiales gays dans la ville. *Géopoint. La forme en géographie*, 59-63.

BLIDON, M. (2008). Jalons pour une géographie des homosexualités. *L'Espace géographique, 37*, 175-189.

BLIDON, M. (2012). La casuistique du baiser. L'espace public, un espace hétéronormatif. *EchoGéo, 5.* doi : 10.4000/echogeo.5383

BLOTTIERE, M. (2011). Le renouveau du féminisme. *Télérama, 3210*.

BOINET, C. (2014). Beyoncé, Miley Cyrus, faut-il avoir peur du féminisme Pop ? *Les Inrocks*. En ligne, http://www.lesinrocks.com/2014/10/26/actualite/beyonce-miley-cyrus-faut-il-avoir-peur-du-feminisme-pop-11529817/ (06/11/2014).

BOISVERT, Y. (1997). *L'analyse postmoderniste. Une nouvelle grille d'analyse socio-politique.* Paris : l'Harmattan.

BOLTANSKI, L. (1990). *L'amour et la justice comme compétences : trois essais de sociologie de l'action.* Paris : Éditions Métailié.

BOLTANSKI, L. & THEVENOT, L. (1991). *De La justification, Les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard.

BONNARDEL, Y. (1995). « Sale bête », « sale nègre », « sale gonzesse ». Identités, dominations et système des insultes. *Les Cahiers antispécistes, 12.*

BONNET, M-J. (2004). *Les femmes dans l'art : Qu'est-ce que les femmes ont apporté à l'art ?* Paris : La Martinière.

BONNET, M-J. (2006). *Femmes artistes dans les avant-gardes*. Paris : Odile Jacob.

BORNSTEIN, K. (1995). *Gender Outlaw: On Len On Women and the Rest of Us*. Londres : Vintage.

BOURCIER, M-H. (dir.). (1998). *Cahiers Gai, Kitsch, Camp, 42.* « Q comme queer. Les séminaires du Zoo ».

BOURCIER, M-H. (2003). Trafic queer. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40*, 98-103.

BOURCIER, M-H. (2004). Post Gay, la politique *queer* débarque ! *Les Lettres Françaises, 6.*

BOURCIER, M.-H. (2006). *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs.* Paris : Editions Amsterdam.

BOURCIER, M.-H. (2011). *Queer Zones 3. Identités, cultures, politiques*. Paris : Editions Amsterdam.

BOURCIER, M-H. (2012). Cultural translation, politics of disempowerment and the reinvention of queer power and politics. *Sexualities, 15*(1), 93-109.

BOURDIEU, P. (2002). Les conditions sociales de la circulation internationale des idées. *Actes de la recherche en sciences sociales, 145*(5), 3-8.

BOUVET, L. (2005). Le communautarisme : fondement ou aporie de l'identité américaine ? In G., Delannoi, & P-A, Taguieff, (dir.), *Les Cahiers du CEVIPOF, 43*, « Autour du communautarisme », 145-163.

BRAUDEL, F. (1986). *Identité de la France.* T.1. *Espace et histoire*. Paris : Artaud/Flammarion.

BRÉMOND, J., & G. (2002). *L'édition sous influence*. Paris : Éditions Liris.

BRITT, L. & HEISE, D. (2000). From Shame to Pride in Identity Politics. In S. Stryker, T. J. Owens, & R. W. White, (eds). *Self, Identity, and Social Movements.* (pp. 252-268). Minneapolis : University of Minnesota Press.

BROCHARD, N. (2012). *La pensée* queer*, blanchiment postmoderne*. Interview de Lalla Kowska-Régnier. En ligne sur le site L'Emilie http://www.lemilie.org/index.php/genreafeminismes/328-la-pensee-queer-operation-de-blanchiment-post-moderne (consulté le 27/03/2013).

BRODIEZ, A. (2006). *Le Secours populaire français 1945-2000*. Paris : Presses de Sciences Po.

BRONSON, AA & AARONS, P. (eds.). (2013). *Queer Zines.* New York : Printed Matter, Inc. & Rotterdam : Witte de With.

BROWN G, (2007). Mutinous eruptions: autonomous spaces of radical queer activism. *Environment and Planning*, *39*(11), 2685–2698.

BUI, R. (2001). Lettre sur les Tute Bianche. *Multitudes, 7*, 33-37.

BUTLER, J. (1992). The Body You Want. Liz Kotz interviews Judith Butler. *Artforum, 11*, 82-89.

BUTLER, J. (2004/1997). *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*. Paris : Editions Amsterdam.

BUTLER, J. (2005). *Humain, Inhumain. Le travail critique des normes*. Paris : Editions Amsterdam.

BUTLER, J. (2005/1990). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris : Editions La Découverte.

BUTLER, J. (2006). *Défaire le genre.* Paris : Editions Amsterdam.

BUTLER, J. (2006). Trouble dans le féminisme, Propos recueillis par Angeloff Tania *et al.*, *Travail, genre et sociétés, 15*, 5-25.

BUTLER, J. (2009/1993). *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*. Paris : Editions Amsterdam.

CAMPBELL, J. L. (2007). *Jack Nichols, Gay Pioneer: « Have You Heard My Message? ».* Philadelphie : Haworth Press.

CAMUS, J-Y. & MONZAT. R. (1992). *Les droites nationales et radicales en France. Répertoire critique*. Presses Universitaires de Lyon.

CARDON, P. (1999). *Histoire d'une revue : le fléau social (1972-1974). Le mariage des situs et des pédés.* En ligne http://semgai.free.fr/contenu/textes/p_Cardon_Fleau_social.html (consulté le 12/11/2009).

CASTELLANO, C. (2007). La Malinche : médiatrice transcontinentale. *MEI, 24-25.* 187-190.

CASTELLS, M. (2012). *Networks of Outrage and Hope*. Cambridge/Malden (USA) : Polity Press.

CASTRO VARELA, M. DHAWAN, N. & ENGEL, A. (eds.) (2011). *Hegemony and Heteronormativity. Revisiting 'The Political' in Queer Politics*. Farnham (UK) & Burlington (US) : Ashgate.

CEFAÏ, D. & TROM, D. (dir.). (2001). *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques*. Paris : éditions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

CEFAÏ, D. (2009). Comment se mobilise-t-on ? L'apport d'une approche pragmatiste à la sociologie de l'action collective. *Sociologie et sociétés, 41*, 245-269.

CERVULLE, M. (2006). *Cinéma pornographique postcolonial. Érotisme, exotisme et politiques de la représentation*. Mémoire de Master en études culturelles non publié, Université Paris 1, Paris, B. Darras (dir.).

CERVULLE, M., & REES-ROBERTS, N. (2010). *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer.* Paris : Armand Colin.

CERVULLE, M. & TESTENOIRE, A. (dir.). (2012). *Les Cahiers du Genre, 53.* « Subjectivités et rapports sociaux ».

CHAMBERS, S. & CARVER, T. (2008). *Judith Butler and political theory: troubling politics*. Londres : Routledge.

CHASTAGNER, C. (2011). *Révoltes et utopies. Militantisme et contre-culture dans l'Amérique des années soixante.* Paris : Presses Universitaires de France.

CHAUNCEY, G. (2003/1994). *Gay New York. 1890-1940*. Paris : Fayard.

CHAUVIN, S. (2003). Pour une critique bienveillante de la notion de « minorité ». Le cas des « minorités sexuelles ». *Contretemps, 7*, 26-38.

CHAYER, J-L (1999). *Littérature homosexuelle. « Le rayon » : un espace de liberté*. En ligne http://www.gayglobe.us/litt-rayon.html (consulté le 06/08/2012).

CLIFFORD, J. (1989). Notes on Travel and Theory. In Clifford J. & Dhareshwar V. (eds.). *Inscriptions, 5*. « Travelling Theories. Travelling Theorists ».

COCO RIOT. (2010). Montréal est un grand pink bloc. *A Babord, 34*. En ligne https://www.ababord.org/Montreal-est-un-grand-pink-bloc (consulté le 12/09/2012).

COCO RIOT & BOUCHER, M-P (2010). *Les Panthères Roses de Montréal, un collectif queer d'actions directes.* En ligne http://www.crac-kebec.org/files/m_pr_prweb.pdf (consulté le 12/02/2013).

COE, K., KENSKI, K. & RAINS A. S. (2014). Online and Uncivil? Patterns and Determinants of Incivility in Newspaper Website Comments. *Journal of Communication, 64*, 658-679.

COHEN, J. C. (2001). Punk, Bulldaggers, and Welfare Queens. The Radical Potential of Queer Politics? In M. Blasius (ed.), *Sexual Identity, Queer Politics.* (pp. 200-227) Princeton : Princeton University Press.

COHEN, J. (2005). Les « modèles d'intégration » face aux particularismes : malentendus et dialogues France/Etats-Unis. *Mouvements, 38.* 41-49.

COHEN-CRUZ, J. (1998). *Radical Street Performance : An International Anthology*. Londres & New York : Routledge.

COMBAHEE RIVER COLLECTIVE. (2008/1977). Déclaration du Combahhe River Collective [*A Black Feminist Statement*]. In E. Dorlin, (coord.), *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. (pp. 59-73). Paris : L'Harmattan.

CORY, W. D. (1962). From Handicap to Strenght. In. E. & M. JOSEPHSON (eds.). *Man Alone: Alienation in Modern Society*. (pp. 417-426). New York : Dell Publishing.

COSSE, E. (2008). *Le jour où l'obélisque de la Concorde fut recouvert d'un préservatif géant*. En ligne http://www.civismemoria.fr/contribution/?module=contrib&contrib=862 (consulté le 13/06/2011).

COSSEE, C. NAVARRO, L. RIGONI, I. & SAITTA, E. (dir). (2013). *e-migrinter, 10,* « Genre et imbrication des rapports de domination dans les médias des minorités ethniques ».

CREISSELS, A. & ZAPPERI, G. (2007). Histoire de l'art et *gender studies* : un mariage contre nature ? *Perspective*, *4*, 710-715.

CRENSHAW, K. W. (2005). Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Les Cahiers du Genre, 39*, 51-82.

CRIMP, D. & ROLSTON, A. (1990). *AIDS demographics*. Seattle : Bay Press.

CRIMP, D. (ed.). (1988). AIDS. *Cultural Analysis. Cultural Activism*. Cambridge : MIT Press edition.

CROOM, M. A. (2011). Slurs. *Language Sciences, 33*(3), 343-348.

CUSSET, F. (2002). *Queer Critics. La littérature française déshabillée par ses homosexuel-lecteurs*. Paris : Presses Universitaires de France.

CUSSET, F. (2003). *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis.* Paris : Éditions de la Découverte.

CUSSET, F. (2003). Les indés de la critique sociale. *Livres Hebdo, 667*, 70-72.

Dangerous spaces. Violent resistance, self defense and insurectionnal struggle against gender. (2012). Untorelli Press.

DARING, C. B., ROGUE, J. & SHANNON, D. (eds). (2012). *Queering Anarchism. Addressing and Undressing Power and Desire.* Oakland : AK Press.

DARRAGON, E. (dir.). (2004). *La provocation une dimension de l'art contemporain.* Paris : Publications de la Sorbonne.

DARRAS, B. (dir.). (2006). *Images et sémiotique. Sémiotique pragmatique et cognitive*. Paris : Publications de la Sorbonne.

DARRAS, B. (dir.). (2007). *MEI, 24-25*, « Études culturelles & *Cultural Studies* ».

DARRAS, B. (2007). Les études culturelles sont-elles solubles dans les *Cultural Studies* ? par Marie-Hélène Bourcier, François Cusset et Armand Mattelart. *MEI, 24-25.* 7-32.

DARRAS, B. (2008). Del patrimonio artístico a la ecología de las culturas, La cuestión de la cultura elitista en democracia. Aguirre, I., Fontal, O., Darras, B. & Rickenmann, R., *El accesso al patrimonio cultural. Retos y debates.* (pp. 119-165). Pampelune : Cátedra Jorge Oteiza - Universidad Pública de Navarra.

DARRAS, B. (dir.). (2008). *Images et études culturelles*. Paris : Publications de la Sorbonne.

DAVIS, J. L. (ed). (2010). *The Disability Studies Reader*. New York : Routlegde.

D'EAUBONNE, F. (1977). *Histoire de l'art et lutte des sexes*. Paris : La Différence.

DEFILIPPIS, N. J., DUGGAN, L., FARROW, K. & KIM, R. (eds). (2012). *Scholar and Feminist Online, 10*(1-2). « A New Queer Agenda ». En ligne http://sfonline.barnard.edu/a-new-queer-agenda/ (consulté le 30/08/2014).

DE LAURETIS, T. (1984). *Alice Doesn't : Feminism, Semiotics, Cinema*, Bloomington : Indiana University Press,

DE LAURETIS, T. (1988). Displacing Hegemonic Discourses: Reflections on Feminist Theory in the 1980s. *Inscriptions, 3-4*, 127-152.

DE LAURETIS, T. (1990). Eccentric Subjects: Feminist Theory and Historical Consciousness. *Feminist Studies, 16*, 115-150.

DE LAURETIS, T. (1990). Feminism and Its Differences. *Pacific Coast Philology, 25*(1-2), 24-30.

DE LAURETIS, T. (1991). Queer Theory: Lesbian and Gay Sexualities. An Introduction. *Differences: A Journal of Feminist Cultural Studies, 3*, iii-xxviii.

DE LAURETIS, T. (1994). Habit Changes. *Differences: A Journal of Feminist Cultural Studies, 6*(2-3), 296-313.

DE LAURETIS, T. (2007). *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg.* Paris : La Dispute.

DELLA PORTA, D. (2013). Democracy and social movements. In D. Snow, D. Della Porta, B. Klandermans, & D. McAdam (eds.). *The Wiley-Blackwell Encyclopedia of Social and Political Movements*, Vol. 3. Hoboken (New Jersey) : Wiley Blackwell.

DELPHY, C. (1996). L'invention du « *French Feminism* » : une démarche essentielle. *Nouvelles Questions Féministes, 17*(1), 15-58.

DELPHY, C. (2010). *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française* (1980-2010). Paris : Editions Syllepse.

DELPHY, C. (2012). *Genre et race : des systèmes sociaux comparables*. Communication lors du 6e Congrès International des Recherches Féministes Francophones, Université de Lausanne.

D'EMILIO, J. (1983). Capitalism and Gay Identity. In. A. Snitow, C. Stansell & S. Thompson (eds.), *Powers of Desire : The Politics of Sexuality.* (pp. 100-111). New York : Monthly Review Press.

D'EMILIO, J. (1983). *Sexual Politics, Sexual Communities. The Making of a Homosexual Minority in the United States : 1940-1970.* Chicago : University of Chicago Press.

DHUME-SONZOGNI, F. (2007). Communautarisme : l'imaginaire nationaliste entre catégorisation ethnique et prescription identitaire. *Ville, Ecole, Intégration, Diversité, 150.*

DIOP, C. (2013). Point de vue situé : médias panafricains francophones et reproduction des rapports de pouvoir – Années 1980/1990. *e-migrinter, 10*. p. 61-78.

DO MAR CASTRO VARELA, M. DHAWAN, N. & ENGEL, A. (eds.) (2011). *Hegemony and Heteronormativity. Revisiting « The Political » in Queer Politics.* Farnham (UK) et Burlington (USA) : Ashgate.

DONZELOT, J. MEVEL, C. & WYVEKENS, A. (2003). *Faire société. La politique de la ville aux USA et en France*. Paris : les éditions du Seuil.

DORLIN, E. (2006). Pour une épistémologie historique du sexe. *Araben, 3*, 8-19.

DORLIN, E. (2007). Le queer est un matérialisme. Entretien par Gabriel Girard. In. *Femmes, genre, féminisme*. (pp. 47-58). Paris : éditions Syllepse.

DORLIN, E. (coord.). (2008). *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. Paris : L'Harmattan.

DORLIN, E. (2008). *Sexe, genre et sexualités*. Paris : Presses universitaires de France.

DORLIN, E. (dir.). (2009). *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*. Paris : Presses universitaires de France.

DORLIN, E., & FASSIN, E. (dir.). (2009). *Genres et sexualités.* Paris : Editions de la Bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou.

DORLIN, E. (2011, mai). *L'extase des damnés. Frantz Fanon et la violence*. Communication présentée au colloque « Actualités de l'émancipation et métamorphoses de la critique sociale », Université de Paris Ouest Nanterre.

DORLIN, E. (2014, juin). *Les sœurs ennemies. La sororité impossible.* Communication présentée au colloque « Féminismes du XXIe siècle », Université Cergy-Pontoise et Université Paris-Diderot.

DOWNING, L. & GILLET, R. (eds.) (2011). *Queer in Europe: Contemporary case studies.* Farnham/Burlington: Ashgate.

DOYLE, J. (2009/2006). Queer Wallpaper. In. D. Preziosi (ed.), *The Art of Art History. A Critical Anthology* (pp. 391-401). Oxford : Oxford University Press.

DOYON, C. (1991). *Les histoires générales de l'art. Quelle histoire !* Laval (Québec) : Éditons Trois.

DRUCKER, P. (2014). La fragmentation des identités LGBT à l'ère du néolibéralisme. *Période*. En ligne http://revueperiode.net/la-fragmentation-des-identites-lgbt-a-lere-du-neoliberalisme/ (consulté le 06/10/2014).

DU GAY, P., HALL, S. & JANES, Linda, et al. (1997). *Doing Cultural Studies. The Story of the Sony Walkman.* Londres : Sage Publications.

DUGGAN, L. (1992). Making It Perfectly Queer. *Socialist Review, 22*, 11-31.

DUGGAN, L. (2002). The New Homonormativity. The Sexual Politics of Neoliberalism. In D. Nelson & R. Castronovo (eds), *Materializing Democracy. Toward a Revitalized Cultural Politics*. (pp. 175-194). Durham : Duke University Press.

DUGGAN, L. (2003). *The Twilight of Equality?: Neoliberalism, Cultural Politics, and the Attack On Democracy*. Boston : Beacon Press.

DUGGAN, L. & KIM, R. (2012). Preface. (2012). *Scholar and Feminist Online, 10*(1-2). En ligne http://sfonline.barnard.edu/a-new-queer-agenda/preface/ (consulté le 30/08/2014).

DUMONT, F. & SOFIO, S. (2007). Esquisse d'une épistémologie de la théorisation féministe en art. *Les Cahiers du Genre, 47*, 17-43.

DUMONT, F. (2007). Théories féministes et questions de genre en histoire de l'art. *Perspective, 4*. 611-624.

DUMONT, F. (dir.). (2011). *La rébellion du Deuxième Sexe. L'histoire de l'art au crible des théories féministes anglo-américaines, 1970-2000*. Dijon : Les presses du réel.

DUMONT. F. (2014). *Des sorcières comme les autres. Artistes et féministes dans la France des années 1970.* Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

DUNCOMBE, S. (ed.). (2002). *A Cultural Resistance Reader*. Londres : Verso.

DUPRIEZ, B. (1984). *Gradus. Les procédés littéraires. Dictionnaire*. Paris : éditions 10/18.

DUPUIS-DERI, F. (2003). Black Blocs. Bas les masques. *Mouvements, 25*, 74-80.

DUPUIS-DERI, F. (2004). Penser l'action directe des Black Blocs. *Politix, 68*, 79-109.

DURIEZ, I. (2014). Toutes Pop féministes ? *Elle*. En ligne, http://www.elle.fr/Societe/News/Toutes-pop-feministes-2848922 (consulté le 12/12/2014).

DUYVENDAK, J-W. (2001). Identity politics in France and the Netherlands: The Case of Gay and Lesbien Liberation. In M. Blassius. *Sexual Identity, Queer Politics*. (pp. 56-69). Princeton : Princeton University Press.

DYER, R. (2002). *The Culture of Queers*. Londres/New York : Routledge.

EDELMAN, L. (2003). *L'impossible homosexuel. Huit essais de théorie queer.* Paris : EPEL.

EISENBACH, D. (2006). *Gay Power: An American Revolution*. New York : Carroll & Graf Publishers.

ELIAS, N. (1983). *Engagement et distanciation.* Paris : Fayard.

ENG, D. L., HALBERSTAM, J., & MUNOZ J. E. (eds.). (2005). *Social Text, 84-85* « What's Queer about Queer Studies Now? ».

ERIBON, D. (dir.). (1998). *Les études gay et lesbiennes*. Paris : Éditions du Centre Pompidou.

ERIBON, D. (dir.). *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*. Paris : Larousse.

ERIBON, D. (2012). *Réflexions sur la question gay.* Paris : Flammarion.

ESPINEIRA, K. (2014). La sexualité des sujets transgenres et transsexuels saisie par les médias. *Revue Hermès, 69*, 105-109.

EVA & ADELE (2002). Rose « Futuring ». In A. Mollard-Desfour, *Dictionnaire des mots et expressions de couleur. Le rose.* Paris : CNRS éditions. p. 216.

FANON, F. (1961). *Les damnés de la Terre*. Paris : Maspero.

FARRIS, S. (2012). Les fondements politico-économiques de fémonationalisme. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/print/interventions/fondements-politico-économiques-fémonationalisme (consulté le 13/11/2012).

FASSIN, E. (2005). Trouble-genre. Préface à l'édition française. In BUTLER, J. (2005/1990). *Trouble dans le genre. Pour un féministe de la subversion.* (pp. 5-19). Paris : La Découverte.

FASSIN, E. (2007). Résistance et réception : Judith Butler en France. *La revue lacanienne, 4*, 15-20.

FASSIN, E. (2009). *Le sexe politique. Genre et politique au miroir transatlantique.* Paris : éditions de l'EHESS.

FASSIN, E. (2009). *Stonewall, mythe fondateur de la libération homosexuelle*. En ligne sur le site de Yagg http://yagg.com/2009/06/29/stonewall-mythe-fondateur-de-la-liberation-homosexuelle-par-eric-fassin-sociologue-987/ (consulté le 10/04/2013).

FAUSTO-STERLING, A. (2012/2000). *Corps en tous genres, La dualité des sexes à l'épreuve de la science.* Paris : Editions La Découverte.

FEINBERG, L (1996). *Transgender Warriors. Making History from Joan of Arc to Dennis Rodman*. Boston : Beacon Press.

FELSHIN, N. (ed.). (1995). *But is it Art ? The Spirit of art as Activism*. Washington : Bay Press.

FERGUSON, A. R. (2003). *Aberrations In Black: Toward A Queer Of Color Critique*. Minneapolis : University of Minnesota Press.

FISH, S. (2007/1980). *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*. Paris : Les Prairies Ordinaires.

FLORES, ESPINOLA, A. (2012). Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du « point de vue ». *Les Cahiers du Genre, 53*, 99-120.

FLOYD, K. (2013). *La réification du désir. Pour un marxisme queer*. Paris : Editions Amsterdam.

FOUCAULT, M. (1967). Des espaces autres. Hétérotopies. In *Dits et Ecrits. Tome IV, 1980-1988*. (pp. 752-762). Paris : Gallimard.

FOUCAULT, M. (1976). *Histoire de la sexualité*. T. 1. *La volonté de savoir.* Paris : Gallimard.

FOUCAULT, M. (1977). La vie des hommes infâmes. *Les cahiers du chemin, 29*.

FOUCAULT, M. (1984). Une esthétique de l'existence. In *Dits et écrits II, 1976-1988*. Paris : Gallimard.

FOUCAULT, M. (1984). *Histoire de la sexualité.* T. 2. *L'usage des plaisirs*. Paris : Gallimard.

FOUCAULT, M. (1984). *Histoire de la sexualité*. T. 3. *Le souci de soi*. Paris : Gallimard.

FOUCAULT, M. (1997). *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France. 1976*. Paris : Seuil/Gallimard.

FRAISSE, G. (2012). *La Fabrique du féminisme.* Neuvy-en-Champagne : Le passager clandestin.

FRAISSE, G. (2012). *Feminism Exposed*. Communication présentée lors du colloque « Crossroads in Cultural Studies. Université Paris Sorbonne Nouvelle.

FRANÇOIS, S. (2009). Réflexions sur le mouvement « identitaire ». En ligne sur le site *Fragments sur les temps présents* http://tempspresents.wordpress.com/2009/03/03/reflexions-sur-le-mouvement-identitaire-12/ (consulté le 05/06/2011).

FRASER, N. (1995). Pragmatism, Feminism, and the Linguistic Turn. In S. Benhabib, J. Butler, D. Cornell & N. Fraser. *Feminist Contentions. A Philosophical Exchange*. (pp. 157-171). New York/Londres : Routledge.

FRAZER, N. (1996). Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement. In G. CALHOUN, *Habermas and the Public Sphere*, (pp. 109-142). Cambridge : MIT Press.

FUSS, D. (1989). *Essentially Speaking: Feminism, Nature, and Difference*. New York : Routlegde.

FUSS, D. (ed). (1991). *Inside/Out: Lesbian Theories, Gay Theories*. New York : Routledge.

GABRIELL, J. (2012). *De l'urgence d'en finir avec le « racisme anti-blanc ».* En ligne http://lmsi.net/De-l-urgence-d-en-finir-avec-le#nb1 (consulté le 23/05/2013).

GAILLARD. E. (2013). *Habiter autrement : des squats féministes en France et en Allemagne. Une remise en cause de l'ordre social*. Thèse de doctorat en sociologie non publiée, Université François Rabelais, Tours. S. Denefle (dir).

GAILY-RAMOUNOT, M. (2014). Pourquoi faut-il croire au féminisme Pop ? *Le Figaro Madame*. En ligne, madame.lefigaro.fr/beaute/pourquoi-faut-il-croire-au-feminisme-pop-071114-82571 (consulté le 12/12/2014).

GALLET, D. (1895). *Madame de Pompadour ou le pouvoir féminin*. Paris : Fayard.

GAMSON, J. (1995). Must Identity Mouvements Self Destruct? A Queer Dilemma. *Social Problems, 42*(3), 390-407.

GARDEY, D. & LÖWY, I. (dir.). (2000). *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin.* Paris : éditions des archives contemporaines.

GARLAND-THOMSON, R. (2002). Integrating Disability, Transforming Feminist Theory. *NWSA Journal*, *14*(3), 1-32.

GARROT, C. & GOLDMAN, O. (2007). Homonationalisme et impérialisme sexuel : quand les homos changent de drapeau. *Revue des livres, 1,* 52-57.

GAUSSOT, L. (2008). Position sociale, point de vue et connaissance sociologique : rapports sociaux de sexe et de connaissance de ces rapports. *Sociologie et sociétés, 40,* 181-198.

GAY, A. (2015, avril). *Lost In Translation* : enjeux politiques de la traduction et de l'utilisation dans l'espace francophone de concepts développés dans le monde anglo-saxon. Communication présentée à la journée d'étude « Violences intersectionnelles », Université Paris-Diderot.

GILLIS, S, HOWIE, G. & MUNFORD, R. (eds.). (2004) *Third Wave Feminism: A Critical Exploration*. New York/Londres : Palgrave Macmillan.

GILROY, P. (2010/1993). *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience.* Paris : Editions Amsterdam.

GLAZER K. & HOLMES, B. (1994). Mobiliser l'identité ? Les contradictions américaines. *Politiques, 7*, 79-94.

GLEVAREC, H., MACÉ, E., & MAIGRET, E. (2008). *Cultural Studies. Anthologie*. Paris : Armand Colin/INA.

GOFFMAN, E. (1975/1963). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps.* Paris : Les Editions de Minuit.

GOLDMAN, E. (1931). *Living my Life*. New York : Knopf.

GOLDMAN, R. (1996). Who Is That Queer Queer? Exploring Norms around Sexuality, Race, and Class in Queer Theory. In B. Beemyn and M. Eliason (eds.), *Queer Studies: A Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender Anthology.* (pp. 169–83). New York : New York University Press.

GOMEZ-PENA, G. (2005). *Ethno-techno. Writtings on performance, activism, and pedagogy.* New York : Routledge.

GOODMAN, N. & ELGIN, Z. C. (1994). *Reconceptions en philosophie*. Paris : Presses Universitaires de France.

GOURBE, G., & PREVOT, C. (2005). Art et féminisme, un no man's land français ? *L'Homme et la société, 158,* 131-144.

GOURBE, G., & PREVOT, C. (2007). La figure du pirate ou la désobéissance civile. Féminisme et art contemporain, vers des perméabilités réciproques. *Multitudes, 31,* 201-210.

GOURBE, G., & PREVOT, C. (2010). Performativité du genre = performance². In J. BEGOG, N. BOULOUCH, & E. ZABUNYAN (dir.), *La performance entre archives et pratiques contemporaines.* (p. 79-92). Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

GOUVERNEUR, C. (2012). Microcrédit. Commerce de la misère. *Le Monde Diplomatique*, *697*.

GREEN, E. & PETERSON, N. E. (2006). LGBTTSQI Terminology. En ligne sur le site *Trans-Academics*, http://www.trans-academics.org/lgbttsqiterminology.pdf (consulté le 18/02/2010).

GRIMONT, J. (2010). Pauline, Panthère Rose avec groupe (entretien). *Multitudes, 42,* 74-79.

GROSJEAN, B. (2007). Féminisme, le deuxième souffle. *Elle*. En ligne http://www.elle.fr/Societe/Les-enquetes/Feminisme-le-deuxieme-souffle-105245 (consulté le 24/11/2012).

GROSS, L. (2001). *Up from Invisibility: Lesbians, Gay Men, and the Media in America*. New York : Columbia University Press

GROSSBERG, L. (2003). Le cœur des *Cultural Studies*. *L'Homme et la société, 149*(3), 41-55.

GROSSBERG, L. (2010). A propos des *Cultural Studies*. *Revue médias, 27*. En ligne http://www.revue-medias.com/a-propos-des-cultural-studies,700.html (consulté le 17/09/2011).

GUILLAUMIN, C. (1972). *L'Idéologie raciste : genèse et langage actuel*. Paris/La Haye : Mouton.

GUNTHER, S. (2005). Alors, Are We "Queer" Yet? *The Gay & Lesbian Review Worldwide, 12.* En ligne http://www.glreview.org/article/article-1149/ (consulté le 08/04/2009).

GUNTHER, S. (2009). *The elastic closet. A History of Homosexuality in France 1942-present.* New York, Londres : Palgrave Macmillan.

HADJINICOLAOU, N. (1973). *Histoire de l'art et lutte des classes*. Paris : Maspero.

HALBERSTAM, J. (2005). *In a queer Time and Place: Transgender Bodies, Subcultural Lives*. New York : New York University Press.

HALBERSTAM, J. (2012). Traffic in Gender. In S. Mesquita, M. K. Wiedlack, & K. Lasthofer, (eds.), *Import, Export, Transport. Queer Theory, Queer Critique and Activism in Motion*. (pp. 279-294). Vienne : Zaglossus.

HALL, S. (ed.). (1997). *The Work of Representation.* Londres : SAGE Publications.

HALL, S. (2008). *Identités et cultures. Politiques des* Cultural Studies. Paris : Éditions Amsterdam.

HALPERIN, D. (1998). L'identité gay après Foucault. In. D. Eribon (dir.), *Les études gay et lesbiennes*. (pp. 117-123). Paris : éditions du Centre Pompidou.

HALPERIN, D. (2000/1995). *Saint Foucault.* Paris : éditions EPEL.

HALPERIN, D. (2003). The normalization of Queer Theory. *Journal of Homosexuality, 45*(2-4), 339-343.

HALPERIN, D. & TRAUB, V. (eds.). (2009). *Gay Shame*. Chicago : The University of Chicago Press.

HALPERIN, D. (2010). Défendre la culture gaie. Entretien avec David Halperin. *Genre, sexualité & société, 4.* doi : 10.4000/gss.1567

HALPERIN, D. & MESLI, R. (2010). Notre amie Gayle Rubin (préface). In RUBIN, G. *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe.* Paris : EPEL.

HARAWAY, D. (2007). *Manifeste Cyborg et autres essais. Sciences, Fictions, Féminismes*. Paris : Exils.

HARDING, S. (1986). *The Science Question in Feminism*. New York : Cornell University Press.

HARDING, S. (1990). Feminism, Science and the Anti-Enlightenment Critiques. In L. J. Nicholson (ed.), *Feminism/Postmodernism*. London : Routledge.

HARDING, S. (1991). *Whose Science, Whose Knowledge? Thinking from Women's Lives.* Ithaca : Cornell University Press.

HARITAWORN, J., TAUQIR, T. & ERDEM, E. (2008). Gay Imperialism: Gender and sexuality discourse in the « War on Terror ». In A. Kuntsman & E. Miyake (eds), *Out of Place: Interrogating Silences in Queerness/raciality*. (pp. 71–95). York : Raw Nerve Books.

HARRIS, J. (2001). *New Art History. A Critical Introduction*. Londres/New York : Routledge.

HART, L. (1994). *Fatal Women: Lesbian Sexuality and the mark of aggression.* Princeton : Princeton University Press.

HART, M. & BOS, D. (eds). (2008). *Humour and Social Protest*. Cambridge : Cambridge University Press.

HARTSOCK, N. (1983). The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism. In S. Harding & B. Hintikka, (eds), *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology and Philosophy of Science*. (pp. 283-310) Dordrecht & Boston : D. Reidel.

HARVEY, R. & LE BRUN-CORDIER, P. (dir.) (2003). *Rue Descartes, 40, « Queer* : Repenser les identités ».

HAUSER, A. (2005/1951). *Histoire sociale de l'art et de la littérature*. Paris : Presses Universitaires des France.

HEBDIGE, D. (2008/1979). *Sous-Culture. Le sens du style.* Paris : Zones.

HEGER, H. (1981/1972). *Les hommes au triangle rose : journal d'un déporté homosexuel 1939-1945*, Paris : éditions Persona.

HEINICH, N. (1997). *L'art contemporain exposé aux rejets. Études de cas.* Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.

HEINICH, N. (1998). *Le triple jeu de l'art contemporain.* Paris : les éditions de Minuit.

HEINICH, N. (2004). La transgression, entre provocation et subversion. In E. Darragon (dir.), *La provocation une dimension de l'art contemporain.* (pp. 165-169). Paris : Publications de la Sorbonne.

HEINICH, N. (2005). L'art du scandale. Indignation esthétique et sociologie des valeurs. *Politix, 71*(3), 121-136.

HEINICH, N. (2007). *La sociologie à l'épreuve de l'art.* T. 2. Paris : Aux lieux d'être.

HEINICH, N. (2007). *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique.* Paris : Gallimard.

HENNERON, L. (2005). Etre jeune féministe aujourd'hui : les rapports de génération dans le mouvement féministe contemporain. *L'Homme et la société, 158*, 93-111.

HENNESSY, R. (2000). *Profit and Pleasure: Sexual Identities in Late Capitalism*. New York : Routledge.

HENRY, A. (2004). *Not My Mother's Sister: Generational Conflict and Third-Wave Feminism.* Bloomington : Indiana University Press.

HEYWOOD, L. & DRAKE, J. (eds.). (1997). *Third Wave Agenda: Being Feminist, Doing Feminism*. Minneapolis : University of Minesota Press.

HIGGINBOTHAM, B. E. (1993). *Righteous Discontent: The women's movement in the Black Baptist Church, 1880-1920*. Cambridge : Harvard University Press.

HILL COLLINS, P. (1990). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. New York/Londres : Routledge.

HILL COLLINS, P. (2008). La construction sociale de la pensée féministe Noire. In E. Dorlin, (coord.), *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. (pp. 135-175). Paris : L'Harmattan.

HOLMES, B. (2007). La géopolitique do-it-yourself, ou la carte du monde à l'envers. *Multitudes, 31,* 31-41.

hooks b. (1984). Feminist Theory: From Margins to the center. Boston : South End Press.

HUYSSEN, A. (1990). Mapping the Postmodern. In L. Nicholson (ed.), *Feminism/Postmodernism*. (pp. 234-277). New York/Londres : Routledge.

INGRAHAM, C. (2002). Heterosexuality: It's just not natural! In D. Richardson & S. Seidman (eds), *Handbook to Gay and Lesbian Studies*. (pp. 73-83). Londres : Sage Publications LTD.

Institut canadien de recherche sur les femmes. (2004). *Ethique en matière de recherche féministe : un processus*. Ottawa : Institut canadien de recherche sur les femmes.

JACKSON, S. (1996). Récents débats sur l'hétérosexualité : une approche féministe. *Nouvelles questions féministes, 17*(3), 5-26.

JACKSON, S. (1998). Theorising Gender and Sexuality. In S. Jackson & J. Jones (eds), *Contemporary Feminist Theories.* (pp.131-146). Edinburgh : Edinburgh University Press.

JAGOSE, A. (1996). *Queer Theory: An Introduction*. New York : New York University Press.

JAN-RE, M. (dir.). (2012). *Le genre à l'œuvre.* Vol. 1. *Réceptions*. Paris : L'Harmattan.

JAPSER, J. & POLLETTA, F. (2001). Collective Identity and Social Movements. *Annual Review of Sociology*, *27*, 283-305.

JAY, K. (1999). *Tales of the Lavender Menace: A Memoir of Liberation.* New York : Basic Books.

L'Histoire, 210, mai 1997, « Jeanne d'Arc une passion Française ».

JENSEN, N. E. (2002). The Pink Triangle and Political Consciousness: Gays, Lesbians, and the Memory of Nazi Persecution. *Journal of the History of Sexuality, 11*(1-2), 319-349.

JONES, A. (2012). *Seeing Differently: a History and Theory Identification and the Visual Arts.* Abingdon/New York : Routledge.

JUTEAU, D. (1999). *L'ethnicité et ses frontières*. Montréal : Presses Universitaires de Montréal.

KATZ, N. J. (1990). The Invention of Heterosexuality. *Socialist Review, 20*.

KATZ, N. J. (2001/1996). *L'invention de l'hétérosexualité*. Paris : EPEL.

KELLER, F. E. (1985). *Reflections on Gender and Science*. New Haven/Londres : Yale University Press.

KEUCHEYAN, R. (2007). *Le constructivisme. Des origines à nos jours.* Paris : Hermann éditeurs.

KEUCHEYAN, R. (2010). *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques.* Paris : Édition La Découverte.

KOKOREFF, M. & LAPEYRONNIE, D. (2013). *Refaire la cité. L'avenir des banlieues*. Paris : les éditions du Seuil.

KOLLIAS, H. & DAVIS, O. (eds). (2012). *Paragraph*, *35*(2), « Queer Theory in France ».

KRAUS, C. (2000). La bicatégorisation par sexe à l' « épreuve de la science ». Le cas des recherches en biologie sur la détermination du sexe chez les Humains. In D. Gardey & I. Löwy (dir.), *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin.* (pp. 187-213). Paris, Éditions des archives contemporaines.

KRAUS, C. (2005). Anglo-American feminism made in France : Crise et critique de la représentation. *Les Cahiers du Genre, 38*, 163-189.

KRUMEICH, G. (2012). *Jeanne d'Arc en vérité*. Paris : éditions Tallandier.

KUNERT, S. (2012). Dégenrer les codes : une pratique sémiotique de défigement. *SEMEN, 34*. 173-188.

LACY, S. (1994). *Mapping The Terrain: New Genre Public Art.* Seattle & Washington : Bay press.

LAFFETER, A. & SARRATIA, G. (2012). Les nouveaux féminismes. *Les Inrocks*. En ligne http://www.lesinrocks.com/2012/03/09/actualite/les-nouveaux-feminismes-16-les-feministes-sociales-111304/ (consulté le 07/11/2012).

LAG, C. (2012). *Les collectifs, une nouvelle visibilité lesbienne.* En ligne sur le site de Yagg http://yagg.com/2012/06/29/les-collectifs-une-nouvelle-visibilite-lesbienne/ (consulté le 08/11/2012).

LAGRAVE, R-M. (1990). Recherches féministes ou recherches sur les femmes ? *Actes de la recherche en sciences sociales, 83*, 27-39.

LAMOUREUX, D. (2006). Y a-t-il une troisième vague féministe ? *Les Cahiers du genre, H-S n 1*, 57-74.

LAPRADE, B. (2013). Le féminisme queer est un féminisme solidaire. *FéminEtudes, 18.*

LAPRADE, B. (2014). Queer in Québec : étude de la réception du mouvement queer dans les journaux québécois. *Cygne noir, 2*. En ligne :http://www.revuecygnenoir.org/numero/article/queer-in-quebec (consulté le 10/08/2014).

LAQUEUR, T. (1992). *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident.* Paris : Gallimard.

LARUE, A. (2014). *Histoire de l'art d'un nouveau genre*. Paris : Max Milo.

LASSWELL, H. (1971/1927). *Propaganda in the World War*. Cambridge (MA) : The MIT Press.

LAUGIER, S., MOLINIER, P., PAPERMAN, *et al.* (2009). *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris : Payot.

LAUGIER, S. (2010). L'éthique du care en trois subversions. *Multitudes, 42*. 112-125.

LAUNET, E. (1999). « Queer », marque déposée par Ardisson. Libération du 4 mars. En ligne http://www.liberation.fr/medias/1999/03/04/queer-marque-deposee-par-ardisson_266646 (consulté le 28/09/2008).

LAURENT, S. (2013). Derrière la grande illusion de la « Manif pour tous ». *Le Monde.* En ligne http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/03/21/manif-pour-tous-la-grande-illusion_1850515_3224.html (consulté le 05/11/2012).

LEACH, B. (2013). *Slutwalk and Sovereignty: Transnational Protest as Emergent Global Democracy*. Communication présentée à la conférence annuelle de l'American Political Science Association. En ligne http://papers.ssrn.com/sol3/papers.cfm?abstract_id=2300699## (consulté le 12/11/2014).

LE BITOUX, J. (2003). *Des citoyens de seconde zone. Trente ans de lutte pour la reconnaissance de l'homosexualité en France 1971-2002*. Paris : Hachette.

LEGMAN, G. (1941). The Language of Homosexuality: An American Glossary. Supplément à G. W. Henry, *Sex Variants: A Study of Homosexual Patterns, 1*, (pp. 149-179). New York : Paul Hoeber.

LESTRADE, D. (2003). Le mouvement *queer* a existé pour échapper à la détresse du sida. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40.*

LESTRADE, D. (2012). *Pourquoi les gays sont passés à droite.* Paris : éditions du Seuil.

LESTRADE, D. & BOURCIER, M-H. (2012, mars). *Queer Theory, féminisme et mouvement LGBT: convergences et divergences.* Communication présentée à la Queer Week de Sciences Po Paris.

LEVI-STRAUSS, C. (1958). *Anthropologie Structurale.* Paris : Plon.

LINDEMANN NELSON H. (2001). *Damaged Identities. Narrative repair*. Ithaca/Londres : Cornell University Press.

LINDGAARD, J. (2005). Artivisme. *Vacarme, 31*, 30-33.

LIPPARD, L. (1980). Sweeping Exchanges: The Contribution of Feminism to the Art of the 1970's. *Art Journal, 40*(1-2), 362-365.

LIPPARD, L. R. (1984). Trojan Horses: Activist Art and Power. In B. WALLIS (dir.). *Art After Modernism: Rethinking Representation.* (pp. 341-358). New York : The New Museum of Contemporary Art.

LIPPARD, L. (1990). *Mixed Blessings: New Art in a Multicultural America.* New York : Pantheon.

LORD, C. & MEYER, R. (2013). *Art & Queer Culture*. Londres/New York : Phaïdon.

LORDE, A. (2003/1984). *Sister Outsider. Essais et propos d'Audre Lorde.* Genève : Mamamélis & Québec : éditions Trois.

LORENZ, R. (2012). *Queer Art A Freak Theory.* Bielefeld : Transcript.

LORENZI, M-E. (2008). *Pensée queer en construction d'un discours sur l'art.* Mémoire de Master en études culturelles non publié, Université Paris 1, Paris, B. Darras (dir.).

LOYAU, F. (2004). Détournement de l'art et des médias pour une efficacité politique. *Multitudes, 15,* 39-49.

LUTZ, H., HERRERA VIVAR, M-T & SUPIK, L. (eds.). (2011). *Framing Intersectionality. Debates on a Multi-Faceted Concept in Gender Studies*. Farnham : Ashgate.

LYOTARD, J-F. (1979). *La condition postmoderne.* Paris : les éditions de Minuit.

LYOTARD, J-F. (1983). *Le différend*. Paris : les éditions de Minuit.

MAIGRET, E. (1994). La reconnaissance en demi-teinte de la bande dessinée. *Réseaux, 67*(12). 113-140.

MAIGRET, E. & MACE, E. (2005). *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde.* Paris : Armand Colin/ INA.

MAHMOOD, S. (2009/2005). *Politique de la piété. Le féminisme à l'épreuve du renouveau islamique.* Paris : Editions La Découverte.

MANGEOT, P. (2003). Communautarisme. In L-G. Tin (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie.* (pp. 99-103). Paris : Presses Universitaires de France.

MARCHE, G. (2008). La dissidence entre théorie et pratique : normes sexuelles et subjectivité. In. J-P. ROCCHI (dir.). *Dissidence et identités plurielles.* (pp. 85-100). Nancy : Presses Universitaires de Nancy.

MARCHE, G. (2005). L'arc-en-ciel et le mouvement gai et lesbien. *Transatlantica, 1.* En ligne http://transatlantica.revues.org/321 (consulté le 28/08/2013).

MARCHE, G. (2002). Le mouvement gai et lesbien américain face au SIDA. *L'Homme et la société, 133-134,* 185-201.

MARINUCCI, M. (2010). *Feminism is Queer. The intimate connection between queer and feminist theory.* Londres/New York : Zed Books.

MARQUIE, H. (2011). Jeux de genre(s) dans la danse contemporaine. *Journal des anthropologues, 124-125*, 287-309.

MARQUIE, H. (2013, octobre). *Parcours, obstacles et innovations.* Communication présentée aux assises « La culture : une arme contre le sexisme ? », Université Paris Diderot.

MARQUIE, H. (2015, juillet). Intervention dans la table-ronde sur *La matrimoine*. Avignon.

MARX, K. & ENGELS, F. (1974/1848). *L'idéologie allemande.* Paris : éditions sociales.

MASSAD, J. (2007). *Desiring Arabs*. Chicago : University of Chicago Press.

MASSAD, J. (2012). L'empire de la sexualité, ou peut-on ne pas être homosexuel (ou hétérosexuel) ? Entretien par Félix Boggio Éwanjé-Épée et Stella Magliani-Belkacem. *Revue Des Livres, 9*. p. 28-35.

MASSILON, J. (2014). *Perturber une distribution de tracts de la Manif pour tous : militantisme ou violence ?* En ligne sur le site de *Yagg* http://yagg.com/2014/10/02/perturber-une-distribution-de-tracts-de-la-manif-pour-tous-militantisme-ou-violence/ (consulté le 09/11/2014).

MASSON, D. (1999) Repenser l'Etat : Nouvelles perspectives féministes. *Recherches féministes, 12*, 5-24.

MASSON, S. & THIERS-VIDAL, L. (2002). Pour un regard féministe matérialiste sur le queer. Echanges entre une féministe radicale et un homme anti-masculiniste. *Mouvement, 20*, 44-49.

MATHIEU, L. (2008). Un « nouveau militantisme » ? A propos de quelques idées reçues. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/node/127 (consulté le 10/04/2012).

MATHIEU, N-C. (1989). Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre. In A-M, Daune-Richard (dir.), *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques.* (pp. 109-147). Paris : éditions Université de Provence.

McCAFFRAY, E. (2005). *The Gay Republic. Sexuality, Citizenship and subversion in France*. Burlington : Ashgate.

McRUER, R. (2006). *Crip Theory. Cultural Signs of Queerness and Disabilities.* New York : New York University Press.

MERLEAU-PONTY, M. (1968). *Résumés de cours au Collège de France 1952-1960*. Paris : Gallimard.

MESQUITA, S. WIEDLACK, M. K. & LASTHOFER, K. (eds.) (2012). *Import, Export, Transport. Queer Theory, Queer Critique and Activism in Motion.* Vienne : Zaglossus.

MESTRE, A. & MONNOT, C. (2011). Les familles de l'extrême droite sur le Net. *Le Monde*. En ligne : http://www.lemonde.fr/politique/article/2011/07/04/les-familles-de-l-extreme-droite-sur-le-net_1544700_823448.html (consulté le 12/09/2012).

MICHAUD, Y. & FERRER, M. (1994). *Féminisme, art et histoire de l'art*. Paris : Ecole nationale supérieure des beaux-arts.

MICHAUD, Y. (1997). Histoire de l'art et sciences humaines. In L. Bertrand-Dorleac, L. Gervereau, S. Guilbault (*et al.*). *Où va l'histoire de l'art contemporain ?* (pp. 260-266). Paris : L'Image et l'école nationale supérieure des Beaux-arts.

MICHELET, J. (2008/1841). *Histoire de France.* T. 5. *Jeanne d'Arc, Charles VII*. Paris : éditions des équateurs.

MITCHELL, W. J. T. (1989) Essays Toward a New Art History. *Critical Inquiry, 15*, 226.

MOHANDESI, S. (2014). Sur le Black Bloc. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/interventions/sur-black-bloc (consulté le 08/09/2014).

MOHANTY, T. C. *et al.* (eds). (1991). *Third World Women and the Politics of Feminism*. Bloomington/Indianapolis : Indiana University Press.

MOLINIER, P. (2010). TumulTueuses, furieuses, tordues, trans, teuff… féministes aujourd'hui. Cinq militant.e.s dans la bataille. *Multitudes, 42,* 43-53.

MOLLARD-DESFOUR, A. (2002). *Dictionnaire des mots et expressions de couleur. Le rose.* Paris : CNRS éditions.

MOREAU, D. (2009). De qui se soucie-t-on ? Le care comme perspective politique. *La revue Internationale des Livres et des Idées. 13*.

MORGAN, R. (ed.). *Sisterhood is Powerful. An Anthology of writtings from the Women's Liberation Movement.* New York : Randon House.

MÖSER, C. (2011). *Les débats féministes sur le « genre » en France et en Allemagne. Théories voyageuses et traductions culturelles*. Thèse de doctorat en sciences politiques, Université Humbolt, Berlin, C. von Braun & E. Varikas (dir.).

MÖSER, C. (2012). Translating Queer Theory to France and Germany: Tickets and Boundaries for a Traveling Theory. In S. Mesquita, M. K. Wiedlack, & K. Lasthofer, (eds.), *Import, Export, Transport. Queer Theory, Queer Critique and Activism in Motion*. (pp. 147-162). Vienne : Zaglossus.

MÖSER, C. (2013). *Féminismes en traductions. Théories voyageuses et traductions culturelles*. Paris : éditions des archives contemporaines.

MOSES, C. (1998). Made in America: « French Feminism » in Academia. *Feminist Studies, 24*(2), 17-31.

MOULIER BOUTANG, Y. (2007). *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*. Paris : Editions Amsterdam.

MUNOZ, J. E. (1999). *Disidentifications. Queers of color and the performance of politics.* Minneapolis : University of Minnesota Press.

MUNOZ, J. E. (2009). *Crusing Utopia. The Then and There of Queer Futurity.* New York : New York University Press.

NEMITZ, B. (ed.). (2006). *Pink*. Ostfildern : Hatje Cantz.

NENGEH MENSAH, M. (dir). (2005). *Dialogue sur la troisième vague féministe*. Montréal : Les éditions du remue-ménage.

NESTLE, J. HOWELL, C. & WICKINS, R. (eds). (2002). *GenderQueer: Voices from Beyond the Sexual Binary*. New York : Alyson Books.

NICHOLSON, L. (1999). *The Play of Reason. From the Modern to the Postmodern.* Ithaca : Cornell University Press.

NOBLE, B. (2003). *Masculinities Without Men?: Female Masculinity in twentieth-Century Fictions.* Vancouver : UBC Press.

NOCHLIN, L. (1993/1989). *Femmes. Art et pouvoir*. Nîmes : éditions Jacqueline Chambon.

NOYE, S. (2014). Pour un féminisme matérialiste et queer. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/interventions/f%C3%A9minisme-mat%C3%A9rialiste-queer (consulté le 16/11/2014).

O'HARA, C. (2003/1992). *La philosophie du punk. Histoire d'une révolte culturelle*. St Mury-Monteymond : RYTRUT.

OLLIVIER, M. & TREMBLAY, M. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. Paris : L'Harmattan.

OUELLET, P. (2005). Les communautés de parole. La coexistence esthétique comme fondement du lien social. In F. Saillant & E. Gagnon (dir.), *Communautés et socialités. Formes et force du lien social dans la modernité tardive*. (pp. 239-257). Montréal: Liber.

PAOLETTI BARRACLOUGH J. (2012). *Pink and Blue: Telling the Boys from the Girls in America*. Bloomington : Indiana University Press.

PAPACHARISSI, Z. (2002). The virtual sphere: The Internet as the public sphere. *New Media & Society, 4*, 5-23.

PASSERON, J-C. (2003). Consommation et réception de la culture. La démocratisation des publics. O. Donnat & P. Tolila (dir.), *Le(s) public(s) de la culture*. (pp. 361-390). Paris : Presse de Sciences Po.

PASSERON, J.-C. (2006). *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien de l'argumentation.* Paris : Albin Michel.

PASTOUREAU, M. (2007). *Le dictionnaire des couleurs de notre temps, symbolique et société.* Paris : Christine Bonneton éditeur.

PATOUILLARD, V. (1998). Une colère politique. L'usage du corps dans une situation exceptionnelle : le Zap d'Act Up Paris. *Sociétés contemporaines, 31*, 15-36.

PATRICK, S. (2009). *Les Inrockuptibles*, le purisme rock, la variété culturelle et l'engagement politique. *Mouvements, 57*, 44-56.

PATRICK JOHNSON, E. & HENDERSON, G. M. (eds). (2005). *Black Queer Studies: A critical Anthology.* Durham : Duke University Press.

PAVARD, B. & ZANCARINI-FOURNEL, M. (2013). *Luttes de femmes. 100 ans d'affiches féministes*. Paris : Les échappés.

PERREAU, B. (2012). La réception du geste queer en France. performativité, subjectivation et « devenir minoritaire ». In N. Chetcuti & L. Greco (dir.). *La face cachée du genre.* (pp. 123-142). Paris : Presses Sorbonne-Nouvelle.

PERRON, P-A. (1998). Le « je » et le « nous ». Heurs et malheurs du concept d'identité. In D. Lamoureux (dir.), *Les limites de l'identité sexuelle*. (pp. 151-161). Montréal : les éditions du remue-ménage.

PEQUIGNOT, B. (dir.). (1998). *Utopies et sciences sociales.* Paris : L'Harmattan.

PEQUIGNOT, B. (2006). Des arts et de la culture : distinction et in-distinction. In S. GIREL (dir.), *Sociologie des arts et de la culture. Un état de la recherche*. (pp. 11-36). Paris : L'Harmattan.

PEQUIGNOT, B. (2013). De la performance dans les arts. Limites et réussites d'une contestation. *Communications, 92*(1), 9-20.

PEYRE, E. & WIELS, J. (2015). (dir.). *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales.* Paris : Editions de la Découverte.

Pheel. (2011). *Le dixième printemps des associations*. En ligne sur le site http://culturcide.blogspot.fr/2011/04/le-10eme-printemps-des-associations.html?spref=fb (consulté le 09/08/2011).

PICONE, M. D. (1992). Le français face à l'anglais : aspects linguistiques. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 44.* 9-23.

POLLOCK, G. (1999). *Differencing the canon. Feminist Desire and the Writting of Art's histories*. New York : Routledge.

POLLOCK, G. (2007). Des canons et des guerres culturelles. *Les Cahiers du genre, 43*. 45-69.

POULAIN-DELTOUR, W. J. (2004). French Gay Activism and the American Referent in Contemporary France. *The French Review, 78,* 118-125.

PREARO, M. (2014). *Le moment politique de l'homosexualité. Mouvements, identités et communautés en France*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.

PRECIADO, B. (2000). *Le Manifeste contra-sexuel*. Paris : éditions Balland.

PRECIADO, B. (2003). Il faut *queer*iser l'université. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40,* 79-83.

PRECIADO, B. (2008). *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*. Paris : Grasset.

PRIEUR, C. (2012). L'homophobie : une discrimination parmi d'autres dans les milieux LGBTQ. http://www.observatoire-des-transidentites.com/pages/Charlotte_Prieur_Lhomophobie_une_discrimination_parmi_dautres_dans_les_milieux_LGBTQ-7779410.html (consulté le 14/09/2013).

PROVENCHER, D. (2007). *Queer French. Globalization, Language, and Sexual Citizenship in France.* Burlington : Ashagte.

PUAR, K. J. (2012/2007). *Homonationalisme. Politique* queer *après le 11 septembre*. Paris : Editions Amsterdam.

PUIG DELLA BELLACASA, M. (2003). Divergences solidaires. *Multitudes, 12,* 39-47.

PUIG DELLA BELLACASA, M. (2012). *Politiques féministes et construction des savoirs. « Penser nous devons » !* Paris : L'Harmattan.

PUIG DELLA BELLACASA, M. (2014). *Les savoirs situés de Sandra Harding et Donna Haraway. Science et épistémologies féministes.* Paris : L'Harmattan.

QUEER NATION. (1990). *Queer Nation: a Manifesto*. En ligne sur le site d'Act Up New York http://www.actupny.org/documents/QueersReadThis.pdf (consulté le 03/10/2009).

RADICALESBIANS (1970). *The Woman-Identified Woman*. En ligne http://library.duke.edu/digitalcollections/wlmpc_wlmms01011/ (consulté le 12/07/2014).

REBUCINI, G. (2012). « Mariage pour tous » et émancipation sexuelle. Pour une autre stratégie politique. *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/interventions/«-mariage-tous-»-émancipation-sexuelle-autre-stratégie-politique (consulté le 03/11/20012).

RECKITT, H., & PHELAN, P. (2005). *Art et féminisme.* Paris : Phaïdon.

REES-ROBERTS, N. (2008). *French queer cinema*. Edinburgh : Edinburgh University Press.

REMES, E. (2003). *Serial Fucker. Journal d'un barebacker*. Paris : éditions Blanches.

RENNES, J. & LAGRAVE, R-M. (2010). Les études de genre en France, année zéro ? Sciences Po, le MLF et la mémoire des luttes féministes. *Mouvements*. En ligne http://www.mouvements.info/Les-etudes-de-genre-en-France.html (consulté le 26/01/2011).

REY-DEBOVE, J. & REY, A. (dir.). (2013). *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert.

RICH, A. (1979). Disloyal to civilization: feminism, racism, gynephobia. In *On Lies, Secrets and Silence: Selected Prose 1966-1978.* New York : Norton.

RICH, A. (1980). Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence. *Signs: Journal of Women in Culture and Society, 5,* 631-60.

ROBINSON, H. (ed.). (2001). *Feminism, Art Theory, an Anthology 1968-2000*. Oxford : Black Well Publishers.

RONELL, A. (2006). *American philo. Entretiens avec Anne Dufourmantelle*. Paris : Stock.

ROTH, M. (1987). Teaching Modern Art History From a Feminist Perspective: Challenging Conventions My Own and Others. *Women Studies Quaterly, 15*(1-2), 21-24.

ROUSSEL, Y. (1995). Le mouvement homosexuel français face aux stratégies identitaires. *Les Temps Modernes, 582.*

RUBIN, G. (1984). *Thinking Sex: Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality*. In C. Vance, *Pleasure and Danger: Exploring Female Sexuality*. Londres/Boston : Routledge et Kegan Paul.

RUBIN, G. (1998/1975). L'économie politique du sexe. Transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre. *Les Cahiers du CEDREF*, 7, 157-210.

RUBIN, G. (2010). *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe.* Paris : EPEL.

RUBIN, G. & BUTLER, J. (2002). *Marché au sexe.* Paris : EPEL.

RUFFOLO, V. D. (2009). *Post-Queer Politics*. Farnham, Burlington : Ashgate.

RUSSO, V. (1981). *The Celluloïd Closet. Homosexuality in the Movies*. New York : It Books.

SAÏD, E. S. (1983). *The World, the Text, and the Critic.* Cambridge : Harvard University Press.

ST-HILAIRE, C. (1998). Crise et mutation de la différence des sexes : regard sociologique sur l'éclatement de la catégorie de sexe. In D. Lamoureux (dir.), *Les limites de l'identité sexuelle.* Montréal : Les éditions du remue-ménage.

ST-HILAIRE, C. (1999). Le paradoxe de l'identité et le devenir-queer du sujet : de nouveaux enjeux pour la sociologie des rapports sociaux de sexe. *Recherches sociologiques, 3*, 23-42.

SARTRE, J-P. (1954). *Réflexions sur la question juive.* Paris : Gallimard.

SCHAFFAUSER, T. (2014). *Qui sont les « LGBT » que la police protège ?* En ligne sur le site de *Yagg* http://yagg.com/2014/06/18/qui-sont-les-lgbt-que-la-police-protege-par-thierry-schaffauser/ (consulté le 09/08/2014).

SCHIFFRIN, A. (1999). *L'édition sans éditeur.* Paris : la fabrique.

SCHIFFRIN, A. (2005). *Le contrôle de la parole.* Paris : la fabrique.

SCHIFFRIN, A. (2010). *L'argent et les mots.* Paris : la fabrique.

SCHLAGDENHAUFFEN, R. (2011). *Triangle rose. La persécution des homosexuels et sa mémoire*. Paris : Autrement.

SCHULTZ, H. & THOMSON, B. (2009). *Militant flamboyance. A brief history of the Stonwall riots and other queer happenings*. Untorelli Press.

SCOTT, W. J. (1988). Genre : une catégorie utile d'analyse historique. *Les Cahiers du Grif, 37-38,* 125-153.

SCOTT, W. J. (1995). Vive la différence ! *Le Débat, 87*, 134-139.

SCOTT, W. J. (2009). *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*. Paris : Fayard.

SEARS, A. (2013). Ce que les théories queer peuvent apporter au marxisme et réciproquement, retour sur un parcours militant. Entretien par Tiziana Loup.

In *Contretemps*. En ligne http://www.contretemps.eu/interviews/ce-que-théories-queer-peuvent-apporter-marxisme-réciproquement-retour-sur-parcours-milita (consulté le 14/08/2014).

SEDGWICK, K. E. (1994). *Tendencies*. Londres : Routledge.

SEDGWICK, E. K. (1998). Construire des significations *queer*. In D. Eribon (dir.). *Les études gay et lesbiennes*. (pp. 109-116). Paris : Éditions du Centre Pompidou.

SEDGWICK, E. K. (2003). Rythmes et formes discordants. Entretien avec Eve Kosofsky Sedgwick. In R. Harvey & P. Le Brun-Cordier (dir.), *Rue Descartes, 40.*

SEDGWICK, E. K. (2008/1990). *Epistémologie du placard*. Paris : Editions Amsterdam.

SEIDMAN, S. (1997). *Difference troubles. Queering social theory and sexual politics*. Cambridge : Cambridge University Press.

SEIDMAN, S. (1998). Are we all in the closet. Notes toward a sociological and cultural turn in queer theory. *European Journal of Cultural Studies, 177*(1).

SELLIER, G. (2005). *Gender Studies* et études filmiques. *Les Cahiers du Genre*, *38*, 63-85.

SEMBER, R. & GERE, D. (2006). Let the Record Show…: Art Activism and the AIDS Epidemic. *American Journal of Public Health, 96*(11), 967-969.

SERANO, J. (2007). *Whipping Girl. A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity*. Berkeley : Seal Press.

SHAPIRO, S. (2004). Marx to the Rescue! Queer Theory and the Crisis of the Prestige. *New Formations, 53,* 77-90.

SHEPARD, B. (2010). *Queer political performance and protest: play, pleasure and social movement.* New York : Routledge.

SHULMAN, S. (1993). *The Lesbian Avenger Handbook: A Handy guide to Homemade Revolution.* En ligne http://www.lesbianavengers.com/handbooks.shtml (consulté le 18/09/2013).

SIBALIS, M. (2010). L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR). *Genre, sexualité & société, 3*. doi : 10.4000/gss.1428

SIEGEL, L. D. (1997). The Legacy of the Personal: Generating Theory in Feminism's Third Wave. *Hypatia, 12*(3), 46-75.

SINGER P. (2012), *La Libération animale*. Paris : Payot.

SNOW, D. (2001). Analyse de cadres et mouvements sociaux. In D. Cefaï & D. Trom (dir.). *Les formes de l'action collective*. Paris : éditions de l'EHESS.

SOFIO, S. (2005). Histoire de l'art et études genre en France : un rendez-vous manqué ? In K. IMESCH, J. JOHN, D. MONDINI & S. SCHALE (dir.), *Inscriptions/transgressions. Histoire de l'art et études genre*. (pp. 149-162). Berne : Peter Lang AG.

SOFIO, S., YAVUZ, E. P. & MOLINIER, P. (dir.). (2007). *Les Cahiers du Genre, 43*, « Genre, féminisme et valeur de l'art ».

SPIVAK, G. C. (1976). Translator's Preface. In J. Derrida. *Of Grammatology*. Baltimore : John Hopkins University Press.

SPIVAK, G. C. (1992). The Politics of Translation. In L. Venuti (ed.), *The Translation Studies Readers.* (pp. 397-416). Londres/New York : Routledge.

SPIVAK, G. C. (2007). Feminism and human rights. In N. Shaikh (ed), *The present as history: Critical perspectives on global power*. (pp. 172-201). New York : Conlumbia Univiersity Press.

SPIVAK, G. C. (2009/1987). *En d'autres mondes, en d'autres mots. Essais de politique culturelle.* Paris : éditions Payot & Rivages.

SPIVAK, G. C. (2009/1988). *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* Paris : Editions Amsterdam.

STAMMERS, N. (2009). *Human rights and social movements*. Londres, New York : Pluto Press.

STONE, S. (2006) The « Empire » Strikes Back: A Posttranssexual Manifesto. In S. Stryker & S Whittle (eds), *The Transgender Studies Reader*. (pp. 221-236). New York/Londres, Routledge.

STINSON, J. (1990). *Gay Activists Alliance, Records, 1970-1983.* En ligne sur le site de la New York Public Library http://archives.nypl.org/uploads/collection/pdf_finding_aid/gaa.pdf (consulté le 26/02/2012).

STRYKER, S. (2008). Transgender History, Homonormativity, and Disciplinarity. *Radical History Review. 100,* 145-157.

SUMMERS C. J. (ed.). (2005). *glbtq: An Encyclopedia of Gay, Lesbian, Bisexual, Transgender, and Queer Culture.* San Francisco : Cleis Press Inc.

TAMAGNE, F. (2003). Rose. In D. Eribon, (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*. Paris : Larousse. p. 406.

TAMAGNE, F. (2006). Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux. *Revue d'histoire moderne et contemporaine, 53-54*, p. 7-31.

TARAUD, C. (2011). Le féminisme est un formidable outil de transformation sociale. En ligne sur le site de *NonFiction* http://www.nonfiction.fr/article-4328-le_feminisme_est_un_formidable_outil_de_transformation_sociale_entretien_avec_christelle_taraud.htm (consulté le 30/03/2011).

TEAL, D. (1971). *The Gay Militants.* New York : Stein and Day.

THORNTON, S. (2009). *Sept jours dans le monde de l'art.* Paris : Autrement.

TICKNER, L. (1994). Féminisme et histoire de l'art : une affaire à suivre. In Y. Michaud & M. Ferrer (dir.), *Féminisme, art et histoire de l'art*. (pp. 41-62). Paris : école nationale supérieure des beaux-arts.

TIRRELL, L. (1993). Definition and Power. Toward Authority without Privilege. *Hypatia. 8*(4).

TISSOT, S. (2010). Bilan d'un féminisme d'état. De Ni putes ni soumises aux lois anti-voile. In P. Tevanian et S. Tissot (dir.), *Les mots sont importants.* Paris : éditions Libertalia.

TISSOT, S. (2012). Qui a peur du communautarisme ? Réflexions critiques sur une rhétorique réactionnaire. In B. Badie & D. Vidal (dir.), *La cassure. Etat du monde 2013.* Paris : La Découverte.

TORRES, J. D. (2012). *Pornoterrorisme*. Hasparren : éditions Gatuzain.

TRUTH, S. (1851). *Ain't I a Woman?* Discours prononcé lors de la Women's Right Convention à Akron, Ohio. En ligne http://womenshistory.about.com/od/sojournertruth/a/aint_i_a_woman.htm (consulté le 12/07/2009).

TURNER, W. (2000). *A Genealogy of Queer Theory*. Philadelphie : Temple University Press.

VANCE, C. (1984). *Pleasure and Danger: Exploring Female Sexuality*. Londres/Boston : Routledge et Kegan Paul.

VAN DEUSEN, D. & MASSOT, X. (eds.). (2010). *Black Bloc Paper. An Anthology of Primary Texts From The North American Anarchist Black Bloc 1988-2005*. Shawnee Mission (Kansas) : Breaking Glass Press.

VARIKAS, E. (2010). Max Weber, la cage d'acier et les dames. In D. Chabaud-Rychter, V. Descoutures, A-M. Devreux & E. Varikas, (dir.), *Sous les sciences sociales, le genre. Relectures critiques de Max Weber à Bruno Latour*. (pp. 373-389). Paris : La Découverte.

VENNER, F. (2006). *Extrême France. Les mouvements frontistes, nationaux-radicaux, royalistes, catholiques traditionalistes et provie.* Paris : Editions Grasset & Fasquelle.

VERSON, J. (2007). Why We Need Cultural Activism. In The Trapese Collective (ed). *Do It Yourself. A Handbook for Changing our World.* (pp. 171-186). Londres : Pluto Press.

VIDAL, J. (2006). Judith Butler en France : Trouble dans la réception. *Mouvements. 47-48.* En ligne http://jeromevidal.blogspot.fr/2007/07/judith-butler-en-france-trouble-dans-la.html (consulté le 24/05/2011).

VIDAL, J. (2008). *Lire et penser ensemble*. Paris : Editions Amsterdam.

VIDAL, J. (2011). Agency et empowerment. *Revue des livres, 1*.

VIENNOT, E. (2014). *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! Petite histoire des résistances de la langue française.* Paris : éditions iXe.

WAJCMAN, J. (2004). *TechnoFeminism*. Cambridge/Malden (USA) : Polity Press.

WARNER, M. (ed.). (1993). *Fear of a queer planet. Queer politics and social theory.* Minneapolis : University of Minnesota Press.

WARNER, M. (1999). *The Trouble with the normal : Sex Politics and the Ethics of Queer life.* Cambridge, MA: Harvard University Press.

WASCOWISKI, M. (2012). Nouveau féminisme : la provoc' au service de la femme. *Marie Claire*. En ligne http://www.marieclaire.fr/,nouveau-feminisme,20258,455804.asp (consulté le 24/11/2012).

WEEKS, J. (2014/1988). *Sexualité*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.

WESSELY, A. (2003). Les *Cultural Studies* et la nouvelle histoire de l'art. *L'Homme et la société, 149*, 155-165.

WIEVIORKA, M. (1999). Le multiculturalisme : solution ou formulation d'un problème ? In P. Dewitte (dir.), *Immigration et intégration, l'état des savoirs.* (p. 418-425). Paris : Editions La Découverte.

WINICK, C. (1959). The Uses of Drugs by Jazz Musicians. *Social Problems, 7*, 240-253.

WIRTH, L. (1945). The Problem of Minority Groups. In R. LINTON (ed.), *The Science of Man in the World Crisis.* (pp. 347-372). New York : Columbia University Press.

WITTIG, M. (2007). *La pensée straight.* Paris : Editions Amsterdam.

YUVAL-DAVIS, N. (2006). Intersectionality and Feminist Politics. *European Journal of Women's Studies*, *13*(3), 193-209.

Filmographie

AVELLIS, A. (2006). La Révolution du désir. 86'.

CHEREAU, P. (1983). *L'homme blessé*. 109'.

EPSTEIN, R. & FRIEDMAN, J. (1995). *The Celluloïd Closet. Les homosexuels (re)vus par Hollywood*. 107'.

JEULAND. Y. (2002). *Bleu Blanc Rose, 30 années de vie d'homosexualité en France*. 140'.

JOUVET, E. (2010). *Too Much Pussy ! Feminist Sluts in the Queer X Show*. 80'.

VOLCANO, D. (2005). *GenderQueer : Qu'est-ce que c'est ?* 6'.

Autres

DUSTAN, G. (1999). Intervention dans l'émission *Tout le monde en parle* du 18/09/1999. En ligne sur le site de l'INA http://www.ina.fr/video/I07319140/guillaume-dustan-a-propos-de-son-livre-nicolas-page-video.html (consulté le 18/05/2011).

Sources[1]

1. Collectifs d'activistes et artistes

Barbe (la) (Paris et autres villes)
http://www.labarbelabarbe.org/La_Barbe/Accueil.html

(2008-) Collectif féministe qui intervient dans les lieux de pouvoir (tous secteurs confondus) pour dénoncer la surreprésentation des hommes.

CANNAT, M., DE CENICAL, M., VERNET, A-L, & MOUZON, C. (2014). *Etude de cas : Théorie du genre et praxis militante à La Barbe, ou l'épreuve d'une geste paradoxale.* Communication présentée au colloque « Féminismes du XXIe siècle », Université Cergy-Pontoise et Université Paris-Diderot.

LA BARBE. (2014). *Cinq ans d'activisme*. Paris : éditions iXe.

Collective 34 (la) (Montpellier)
https://lacollective34.wordpress.com/

(2011-) Collectif féministe non-mixte. Organisation d'événements militants et culturels. Animation d'une émission de radio *Les sorcières de Salem* sur radio Lenga d'Oc.

Déprav' (la) (Lyon)
http://deprav.over-blog.org/3-index.html

[1] Les informations ont été obtenues par des recherches internet (site internet, blog, réseaux sociaux, etc.), lors de discussions informelles, ou par observations non-participantes. Les sources matérielles (issues d'ouvrages, d'articles ou d'internet) ayant servies à la documentation de cette recherche, sont présentées par collectifs d'activistes, artistes, lieux, événements et manifestations, et sont accompagnées d'un court descriptif (celui-ci reprend les auto-définitions des collectifs et artistes).

(2008-) Collectif transpédégouine et autres alliéEs déviantEs. Organisation d'événements festifs, de lutte.

Djendeur Terroristas (Paris)
http://www.djendeurterroristas.com/infos.html

(2014-) Collectif de lesbiennes féministes.

DEBRAY, C. (2014). Djendeur Terroristas, le collectif qui réinvente le militantisme LGBT. En ligne sur le site *Les Inrocks* http://www.lesinrocks.com/2014/05/07/actualite/djendeur-terroristas-collectif-reinvente-militantisme-lgbt-11502633/ (consulté le 09/08/2014).

Dures à queer (les) (Nantes)
http://dures-a-queer.tumblr.com/

(2008-) Collectif féministe, trans, gouines, pédés, visibles et fièrEs.

« Dures à queer, militant(e)s d'un autre genre ». Documentaire sonore réalisé par Armel Baudet et Alexis Descamps.

Flamands Roses (les) (Lille)
http://www.lesflamandsroses.com/

(1990-) Collectif LGBTQI féministe convivial et militant. Animation d'une émission de radio, d'un festival littéraire, lutte contre le sida, prévention (notamment en milieu scolaire), etc.

G.A.R.Ç.E.S. (Paris)
https://collectiffeministe.wordpress.com/

(2010-) Association étudiante féministe LGBTQ de Sciences Po. Mixte, inclusif, indépendant. Militantisme, participation à des manifestations, organisation de débats, d'actions, réflexion sur les discriminations des femmes et des minorités.

Gender Shoot (Paris)
https://www.facebook.com/pages/Gender-Shoot/303238239842651

(2014-) Collectif gouines, biEs, trans, intersexes, pédés,... qui propose des autoreprésentations dans l'espace public et organisation d'événements festifs.

Lemoine Naïel
http://www.naiel.net/accueil.htm

Présentation de l'exposition « Destroy genders or Fucking genders : pour une société non binaire », 31 mars 2009, dans le cadre du cours alternatif « Langage, Pouvoir et Idéologies » (université Paris 3)

Entretien avec Naïel Lemoine Observatoire des transidentités http://observatoire-des-transidentites.over-blog.com/pages/Entretien_avec_Naiel_Lemoine_photographe-8290406.html

---

Let's Dyke (Metz)
http://www.letsdyke.com/

(2013-) Collectif qui organise des événements culturels pour donner de la visibilité au mouvement et à la culture *queer*.

Licorne déviante (la) (Toulouse)
http://lalicornedeviante.tumblr.com/

(2013-2014) Collectif toulousain non-mixte trans/pédés/gouines/meufs féministe et radicool.

Martine (Montpellier)
https://www.facebook.com/profile.php?id=100006149748709

(2014-) Collectif *queer* féministe. Mise en place d'événements culturels et de soirées.

On n'est pas des cadeaux (Lyon)
http://radiorageuses.net/spip.php?rubrique8

(2008-) Collectif non mixte, gouine, trans, pédé, anti-raciste, anti-capitaliste, avec des bases féministes. Propose une émission de radio sur Radio Canut.

A propos de radiorageuses : http://radiorageuses.net/IMG/pdf/communique-final.pdf

---

Panik Qulture (Paris)
http://panikqulture.free.fr/

(2005-2007) Groupe d'activistes culturels. Objectif : réinvestir le domaine de la culture pour déconstruire les codes hégémoniques.

Emission *Bistouri oui oui* (Radio libertaire) du 18 février 2005.

Tract *zap* Judith Butler (26 mai 2005).

Panthères Roses (les) (Paris)
http://www.pantheresroses.org/

(2002-) Gouines, trans et pédés énervéEs par l'ordre moral, le patriarcat, le sexisme, le racisme, le tout-sécuritaire, les régressions sociales et tout ça. Outil de résistance et composante politique du combat pour une société alternative.

Vidéo « Pas de nationalisme dans nos fiertés »
http://www.dailymotion.com/video/xjpe68_pas-de-nationalisme-dans-ma-fierte_news

Zap Eric Besson www.pantheresroses.org/

« Des transpédégouines dans les luttes altermondialistes. Pourquoi ? »
http://www.lespantheresroses.org/textes/texte_pr-paris.htm

« C'est quoi les Panthères roses ? » *Ainsi Soient Elles, journal de "La Lune"*

Pink Bloc (Paris)
https://fr-fr.facebook.com/pink.bloc.paris

(2012-) collectif informel et autonome de queers, biEs, gouines, pédés, trans et freaks en touS genreS, radicalement féministes et organiséEs en P!nk Bloc, en colère et en lutte contre l'ordre hétérosexiste et le fascisme..

Pink Freak'X (Montpellier)
http://pinkfreakx.e-monsite.com/

Collectif de militantEs transgouinepédé. Lutte contre la discrimination des personnes trans' et intersexes et pour la reconnaissance de leurs droits.

Proust Cécile
Projet Femmeuses http://femmeuses.org/modxFem/index.php

Vidéo *Femmeusesaction #19* « *Final/ment/seule* »
http://femmeuses.org/modxFem/index.php?id=6

Vidéo Femmeusesaction #18 « Les femmes ont du mal à tenir la distance »
http://femmeuses.org/modxFem/index.php?id=6

Riposte Radicale (Toulouse)
https://riposteradicale.wordpress.com/

(2013-) Collectif d'individuEs transpédésbiEsgouines non mixte. Lutte contre les agressions et LGBTIphobies, lutte contre le sida.

Urban Porn (Lille)

http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/

(2007-2013) Collectif informel réunissant musicien.ne.s, vidéastes et performers issu.e.s du théâtre et de la danse autour des questions de genre et d'identité. Propose des travaux pluridisciplinaires féministes pro-sexe, *queer*, et post-porno.

Atelier pisse debout http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?m=200911

Queer Invaders Act#1 http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?m=200905

« Culture touf » http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?p=266

Strap-on-dildos http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?cat=60

Wonderground (Nantes)

http://www.wonderground.org/

(2002-). Collectif qui propose de « queeriser » la culture et de donner à voir une autre forme de culture par une programmation artistique alternative : création, production, distribution et organisation d'événements (concerts, soirées…)

2. Lieux

Centre J'en suis J'y reste (Lille)
http://www.jensuisjyreste.org/

(1998-) Centre Lesbien Gai Bi Trans Queer Intersexe et Féministe

---

Mutinerie (la) (Paris)
http://www.lamutinerie.eu/index.php

(2012-) Bar féministe géré par et pour les femmes, les gouines, les trans' et les *queer*.

Projet : http://www.lamutinerie.eu/index.php#projet

https://soutienauxgrevistesinsoumiz.wordpress.com/

Trou de balle (le) (Toulouse)
https://tidibi.wordpress.com/

(2010) squat transpédégouine féministe

Présentation https://tidibi.wordpress.com/about/

Ladyfest organisé en 2010 au Trou de balle http://ladyfesttoulouse.free.fr/

3. Evénements, festivals, manifestations, Ladyfests

72 heures transpédégouines (les)

Paris, le 7-9 octobre 2005

Cortège ColèrEs

Paris, le 28 juin 2014, au sein de la Marche des fiertés.

Jerk Off

Paris, festival pluridisciplinaire des cultures *queer* et alternatives fondé en 2008.

http://www.festivaljerkoff.com/

Manifeste http://www.festivaljerkoff.com/#!jerk-off-manifeste-2015/c1onf

Ladyfest Dijon

Dijon, le 2-6 octobre 2009

Programmation http://ladyfest.brassicanigra.org/data/page/3/files/programme.pdf

Ladyfest Rennes

Rennes, du 31 mai au 2 juin 2012

Programmation http://ladyfestrennes.blogspot.fr/search/label/Programmation

Marche des TorduEs (la)

Paris, juin 2005 et juin 2006

Appel à manifester à la marche des TorduEs (25 juin 2005)

Compte-rendu de l'assemblée générale de la Marche des TorduEs :
http://tordues.quickup.org/tordues/www.tordues.org/IMG/pdf/Compte_rendu_Assemblee_Generale_de_Los_TorDues_du_Mardi_7_Mars_2006.pdf

Queer Food for Love (la)

Paris, le restaurant La Rôtisserie (rue Sainte Marthe) (2005-2012)

http://qffl.free.fr/

« Question de genre. L'activisme queer », émission *On est dans le brouillard* sur France Culture du 23 novembre 2005.

Queer Week (la)

Paris, semaine consacrée aux questions de genres et aux sexualités à Sciences Po, créée en 2010.

http://queerweek.com/

T.E.U.F.F. (Temps Espace Ultra Féministe et Festive)

Paris, 2 éditions (6 février 2010 et 12 juin 2010)

http://teuff.over-blog.org/

U.E.E.H. (Universités d'Eté Euro-méditerranéennes Homosexuelles)

Marseille, depuis 1979, Rencontres InterLesBiGayTransQueer Féministes

http://www.ueeh.net/

4. Autres sources

Coco Riot (artiste, Montréal)

Projet GenderPoo http://cocoriot.com/genderpoo/

Lesbiennes of Color (LOCs) (collectifs de militantes, Paris)

(2011) « Ni Coqs gaulois, ni poules pondeuses ! ». En ligne http://lmsi.net/Ni-coqs-gaulois-ni-poules

Pédérama (émission de radio)

Emission de mai 2007 sur radio libertaire

P!nk Bloc Montréal

Appel à manifester jeudi 1er mai 2012
http://pinkblocmontreal.wordpress.com/2014/04/28/appel-a-un-contingent-pnk-bloc-pour-le-1er-mai-a-montreal/

Pink Bloque Chicago

La philosophie du Pink Bloque en 7 P http://www.pinkbloque.org/newps.html

Rhythms of resistance (réseau de groupes de musicien.ne.s)

Explication de la *tactical frivolity* et de la stratégie du Pink Bloc
https://www.rhythms-of-resistance.org/spip.php?rubrique27&lang=en

Principes du réseau : https://www.rhythms-of-resistance.org/spip.php?rubrique26&lang=en

Radical Cheerleaders (collectifs d'activistes)

Principes du groupe http://radcheers.tripod.com/RC/index.html

5. Sources de l'« affaire » Jeanne d'Arc à Lille (classées par milieux) et registres argumentatifs utilisés

* **Presse régionale et locale**
  ⇒ *La Voix Du Nord*, *Maville.com*
  ⇒ « objectivité » journalistique, ton de l'enquête.
  . *La Voix du Nord* « La statue Jeanne d'Arc déguisée en rose avec des slogans provocateurs » 23.2.2010
  http://www.lavoixdunord.fr/actualite/L_info_en_continu/Metropole_Lilloise/2010/02/23/article_lille-la-statue-de-jeanne-d-arc-d-eacute.shtml
  . *La Voix du Nord* « La statue Jeanne d'Arc déguisée en rose avec des slogans provocateurs, les associations homosexuelles écœurées » 24.2.2010
  http://www.lavoixdunord.fr/Locales/Lille/actualite/Secteur_Lille/2010/02/24/article_la-statue-de-jeanne-d-arc-deguisee-en-ro.shtml
  . *La Voix du Nord* « Lille : un collectif revendique le déguisement de la statue Jeanne d'Arc » 5.3.2010
  http://www.lavoixdunord.fr/actualite/L_info_en_continu/Metropole_Lilloise/2010/03/05/article_lille-un-collectif-revendique-le-d-eacut.shtml
  . Maville.com « La statue Jeanne d'Arc en rose : un collectif revendique l'action "politique et ludique » 6.3.2010 http://www.lille.maville.com/actu/actudet_-Statue-de-Jeanne-d&39 Arc-en-rose&160 -un-collectif-revendique-l&39 action-&171 &160 politique-et-ludique&160 &187_12680-1287102_actu.Htm

* **Milieu LGBT dominant (dimension régionale)**
  ⇒ Egide, David&Jonathan (sphère associative)
  ⇒ Détracteurs, ton scandalisé, choqué
  ⇒ Type d'arguments : respectabilité, légitimité, représentativité
  . David&Jonathan « Communiqué de presse David&Jonathan-Lille sur l'affaire de la statue de Jeanne D'arc à Lille » 23.2.2010

* **Milieux *queer*, féministes, libertaires (dimension régionale)**
  ⇒ Défenseurs, ton élogieux, admiratif
  ⇒ Type d'arguments : visibilisation, valorisation du stigmate
  . Les Flamands Roses « A propos d'une action à la statue de Jeanne d'Arc à Lille » 25.2.2010
  http://www.lesflamandsroses.com/article.php3?id_article=190
  . Urban Porn « J. Pin Dark » 3.3.2010
  http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?p=759
  . Indymedia Lille 26.2.2010 http://lille.indymedia.org/spip.php?article19448
  . *Homosapiens* (émission radiophonique des Flamands Roses sur radio Campus Lille) 7.3.2010
  . Facebook (commentaires sur le mur d'une des membres du collectif) 9.3.2010

* **Presse spécialisée (dimension nationale)**
  ⇒ Yagg. com, Têtu.com, Very-Friendly.com, proposent le débat
  ⇒ Multiplicité des points de vue des internautes
  . Very-Friendly.fr « Faut-il donner une "bonne image" de l'homosexualité ? Polémique associative à Lille » 26.2.2010 http://www.very-friendly.fr/Debat-Faut-il-donner-une-bonne-image-de-l-homosexualite-Polemique-associative-a-Lille_a1180.html
  . Yagg.com « Lille: la statue de Jeanne d'Arc habillée de rose » 26.2.2010 http://www.yagg.com/2010/02/26/lille-la-statue-de-jeanne-darc-habillee-de-rose-la-voix-du-nord-les-flamands-roses/
  . Têtu.com « Qui a drapé de rose la Jeanne d'Arc de Lille ? » 27.2.2010 http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/
  . Yagg.com « En tant qu'individu-e-s féministes queer trans' pédés gouines, nous, UrbanPorn… » 4.3.2010 http://yagg.com/2010/03/04/le-collectif-urbanporn-revendique-laction-sur-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille/
  . Têtu.com « Lille: une vidéo lève le voile sur le mystère de la Jeanne d'Arc en rose » 4.3.2010 http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/
  . Têtu.com « La présidente de l'Egide: «Nous condamnons l'action sur Jeanne d'arc » 8.3.2010 http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/
  . Yagg.com « Le collectif UrbanPorn, à Lille: "On fait du politico-ludique" » 4.4.2010 http://yagg.com/2010/04/10/le-collectif-urbanporn-a-lille-on-fait-du-politico-ludique/

* **Milieux des droites nationales et radicales (dimension nationale)**
  ⇒ ton haineux, violent, scandalisé
  ⇒ registre purificatoire
  . vigilignis.hautetfort.com « Les anglais ont beau être parti la Sainte patronne de la France a encore du boulot… » 24.2.2010 http://vigilignis.hautetfort.com/archive/2010/02/24/les-anglais-ont-beau-etre-parti-la-sainte-patronne-de-la-fra.html
  . contre-info.com « Nouvelle provocation homosexuelle » 24.2.2010 http://www.contre-info.com/nouvelle-provocation-homosexuelle#comments
  . vlaams-huis.com « Lille : des extrémistes de la cause homosexuelle s'affolent » 24.2.2010 http://www.vlaams-huis.com/article-lille-les-extremistes-de-la-cause-homosexuelle-s-affolent-45566682.html
  . lebloglaquestion.com « Les homos outragent Jeanne d'Arc ! » 25.2.2010 http://lebloglaquestion.wordpress.com/2010/02/25/les-homos-outragent-jeanne-darc/
  . riposte-catholique.fr « Lille : des extrémistes homosexuels revendiquent leur action contre la statue de Jeanne d'Arc » 4.3.2010 www.riposte-catholique.fr/?p=3711
  . contre-info.com « Ce sont bien des militants homosexuels qui ont souillé la statue de Jeanne D'Arc à Lille » 5.3.2010 http://www.contre-info.com/ce-sont-

bien-des-militants-homosexuels-qui-ont-souille-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille#

* **Monde politique (régional et national)**

⇒ Aucune réaction. Absence de communiqué des partis politiques, pourtant il s'agissait bien de détourner le débat sur l'identité nationale. La Mairie PS de la ville s'est gardée de tous commentaires, sauf pour indiquer qu'en l'absence de dégradation, elle ne portera pas plainte.

* **Milieux artistiques/culturels (régional et national)**

⇒ Aucune réaction

* **Analyses de seconde main**

. CyberKor « Blog corps sans organes », billet « Des limites politiques de certaines assos lgbt ? » 6.3.2010.

. *Bang Bang*, émission radiophonique belge sur PureFM 14.3.2010.

. *Plus rose ma ville à Lille*, émission télé sur PinkTV 11.6.2010.

. « Pop porn ! Pornographies et post-pornographies contemporaines. Journée d'études sur le porno », journée d'étude à l'EHESS 14.6.2010.

. *Tracks* « Funny Porn. Quand on se poile avec les sexe », sur Arte 14.9.2010.

ANNEXES

TABLE DES ANNEXES

1. Entretiens 411
a. Entretien avec Emilie Jouvet 411
b. Entretien avec Pauline et Malika (organisatrices de la Queer Week 2012) 419
c. Entretien avec Judy Minx 432

2. Documents relatifs à l'« affaire de la statue Jeanne d'Arc à Lille 443
a. Schéma récapitulatif du déroulement de l'« affaire » 443
b. Tableau présentant les registres de vocabulaire selon les différents acteurs 444
c. Tableau des commentaires des internautes 446

1. Entretiens

a. Entretien avec Émilie Jouvet.

Samedi 10 janvier 2009, à son appartement.

Durée : environ 1 heure.

Reprécise ta formation, ton parcours, puis après tes pratiques artistiques

Émilie Jouvet : Bon je vais reprendre du début, à partir du bac, voilà. Donc, j'ai fais un bac B, un bac sciences éco, ça s'appelait comme ça à l'époque. Puis j'ai fais un an de fac de droit où j'ai arrêté après un an pour faire arts plastiques et littérature en même temps, enfin lettres modernes. J'ai fais ça pendant un an, les deux en parallèle. Puis j'avais de plus en plus envie d'avoir des pratiques artistiques plus poussées et au niveau de la fac, ça ne me satisfaisait pas vraiment. Donc j'ai passé le concours des beaux-arts. Et, j'ai eu le concours des beaux-arts, où je suis restée trois ans, jusqu'à une sorte de Deug. Donc je suis restée trois ans là-bas. Puis j'ai voulu resserrer mes pratiques artistiques autour de la photo et de la vidéo. Donc j'ai passé pas mal de concours encore, dont l'école nationale de photographie où j'ai été prise à ce concours et j'ai fait 4 ans d'études à l'école nationale de photo d'Arles.

Donc tes pratiques artistiques sont la photo et la vidéo. Peux-tu me parler de tes projets que tu développes en ce moment : le *Queer X Show* et le film *Underground*…

J'ai commencé d'abord par faire des photos, ce que je fais encore, car à la base je me considère plus comme photographe, vidéaste que comme réalisatrice. En parallèle à mes photos, j'ai commencé à faire des vidéos. Certaines petites vidéos tournaient autour d'une réflexion autour de la pornographie. Mais ce n'était pas des vidéos pornos. C'était vraiment des réflexions en faisant des détournements d'objets, ou des détournements de symboles sur les pratiques pornos. Et puis à partir d'un moment, j'ai eu envie de faire du porno, un vrai porno. Ce que j'ai fait avec *One Night Stand*, donc un porno lesbien, gouine, trans, bi. Donc on peut dire que c'est un porno *queer*, car il regroupe un peu tout ça.

Et ensuite, j'ai fait des courts-métrages qui ne sont pas du tout porno, comme des vidéo-clips de groupes *queer*, comme Scream Club. Et un court-métrage porno de nouveau qui s'appelle T*he Apple*, avec Wendy Delorme en guest star. Là cet été, j'ai commencé à tourner le deuxième long-métrage porno, qui s'appelle *Underground Paris to Berlin*. Donc c'est un porno *queer*, qui pareil est filmé avec des gens qui ne sont pas professionnels du porno et y'a des lesbiennes, des gouines, des trans'. Donc la première partie a été tournée à Berlin et la deuxième à Paris. Donc là, je suis en court de montage et ce sera projeté pour la première fois normalement en Espagne au mois de mai.

Et puis le prochain projet, ce sera cet été. C'est une sorte de *road movie* porno. L'idée c'est de réunir 7 filles, qui sont 7 performeuses. Donc y'a des performeuses et des DJ. Il y a deux américaines, … et Madison Moon qui sont des performeuses et des actrices porno pour Madison Moon. Elle possède aussi une galerie d'art féministe et queer. Ce sont des filles qui sont assez connues là-bas et qui ont un champ d'action assez large. Ca passe de l'art contemporain, à la pornographie, en passant par le militantisme.

Puis il y a une espagnole qui s'appelle Oliver Dyke, qui elle a monté un magasin de sex-shop pour filles en Espagne. Elle est aussi performeuse, elle fait des pratiques SM. Il va y avoir aussi deux françaises. Donc Wendy Delorme, écrivain et aussi actrice porno *queer*, puisqu'elle a joué dans mon premier film. Et elle est aussi performeuse burlesque avec son groupe… Il y a aussi Judy Minx de Paris, actrice porno et étudiante qui est quelqu'un d'engagé et qui fait aussi du spectacle burlesque. Et pour finir une Dj de Berlin qui va passer de la musique. Elles vont faire un spectacle qui va durer une heure sur scène et moi je vais filmer toute cette aventure dans différentes capitales européennes. Et au final, on espère que ça donne un super film mi-documentaire mi- ?

Comment tu travailles ? Il y a d'un côté tes projets personnels et de l'autre des commandes ?

Oui, en dehors de ces projets perso, je travaille pour des magazines en *free lance*. Je suis photographe, donc des fois oui j'ai des commandes.

Ce qu'on pourrait plus qualifier comme *queer* est issu de projets perso, ou est-ce que tu as aussi eu des commandes dans ce sens-là ?

Ca dépend. Des fois, on me fait des commandes, on va dire les gens aiment mon esthétique, ce que je fais, mais ils vont me demander un truc… C'est assez bizarre ce qu'on me demande, car justement ils sont attirés par l'esthétique puis ils me demandent de faire un truc super clean, qui finalement est hyper éloigné de ce que je fais. Ca c'est la plupart du temps, mais de temps en temps, et de plus en plus on me commande des travaux qui correspondent de plus en plus à ce que je fais. Des porte-folio qui sont extraits complètement de mon travail perso, ou des photos, où je n'ai pas à faire de compromis. C'est de plus en plus comme ça donc tant mieux.

Comment as-tu connu le mouvement *queer* ?

Bah écoute, ça a été une sorte de progression. D'abord, je pense avoir eu plutôt connaissance du courant féministe. Quasiment en même temps, les revendications homosexuelles. Ensuite, je me suis plus attachée au mouvement lesbien, plus particulièrement dans le monde homosexuel. J'ai connu ensuite dans le mode lesbien, le mouvement gouine, c'est-à-dire un peu plus politisé que le mouvement lesbien. Et puis ensuite, j'ai eu mes premières approches du monde *queer*… En fait j'ai été, j'ai participé à un collectif d'artistes qui s'appelle Queer Factory, enfin qui s'appelait car c'était il y a 10 ans, 8 ans à peu près. Donc qui se revendiquait de *queer* déjà. Je faisais

partie du collectif. Donc le mot déjà était un peu plus proche, mais c'est vrai que c'était assez flou.

[coupure]

Donc Queer Factory. Donc *queer* c'était un peu vague pour moi, je ne savais pas trop. Puis après c'est en fonction des rencontres, des gens que j'ai rencontré, qui ne se revendiquaient pas comme lesbiennes, ni comme féministes mais plus comme *queer*. Enfin quelque chose qui englobait tout ces trucs là. Des gens qui remettaient en question la notion de genre, mais de manière différenciée, pas forcément parce qu'ils étaient homosexuels. Donc voilà, c'est un peu comme ça que je me suis définit moi-même. C'est précisément avec ce mouvement *queer* qui fait que ça n'empêche pas le fait que je me considère aussi comme féministe, comme lesbienne, comme gouine et plus largement comme *queer*.

Et comment tu définis le mouvement *queer* alors ?

Très très bonne question… très complexe. C'est hyper dur de définir un mouvement qui est en pleine construction, en pleine déconstruction. Et en plus selon les pays, on n'a pas la même approche de ce qu'est ce mouvement. Je dirais qu'en France, c'est un mouvement qui, comment dire ça, qui réunit des gens qui remettent en question le genre biologique et les représentations du genre social. Puis en même temps, ils ont une conscience féministe, qui en même temps sont concernés par la lutte pour les droits des homosexuels. Voilà je pourrais le définir un peu comme ça, puis après c'est hyper fluctuant, il y a des artistes, des gens qui ne sont pas artistes. Il y a des gens qui se considèrent comme *queer* parce ce qu'ils sont par exemple transsexuels, F to M ou M to F. Il a y des hétéro qui peuvent se considérer comme *queer* parce que ils ont une réflexion sur le genre. Ce n'est pas lié à l'orientation sexuelle. C'est plus lié à une vision de ce qu'est l'identité. Je ne sais pas si c'est super clair ce que je raconte… En gros on peut dire ça comme ça.

A qui s'adresse ce mouvement à ton avis ?

Bah ça s'adresse à tout le monde et à personne. C'est un état de fait. C'est juste des gens qui ont vécu des expériences qui les ont amené à se positionner et à se poser des questions par rapport à ça. Donc ça peut être des gens très différents qui n'ont pas trop de lien entre eux, qui ne sont pas d'accord sur certains trucs. C'est pas un truc qui est dirigé envers quelqu'un ou envers ? C'est une pensée qui n'est pas encore très bien définie, en tout cas qui évolue…

Est-ce que tu définis ta pratique ou au moins une partie de tes œuvres comme *queer* ?

Disons que ça ne vient pas d'une volonté personnelle de le définir comme *queer*. C'est juste que pour moi, ce que je fais c'est de l'art, point barre. Sans prétention bien sûr, ça ne veut pas dire que art égal quelque chose d'absolument génial. Ca veut juste dire que je suis artiste et puis c'est tout. Le monde de l'art est, comment dire ça, n'est pas universel. Il a y tout un tas de formes d'art qui ne sont pas considérées comme

vraiment de l'art, comme l'art féministe ou l'art homosexuel, ou l'art de certaines tribus. C'est l'art contemporain lui-même qui nomme ces espèces de catégories qui nous ferait penser ne pas faire partie de l'art général. Donc je trouvais que *queer* ça correspondait… c'est plus facile pour moi… enfin je ne peux pas dire que je fais de l'art lesbien. C'est complètement ridicule, c'est faux. Je ne vais pas dire non plus que je fais de l'art féministe, parce que ça ne l'est pas complètement. Donc *queer* c'est un peu une manière générique de dire que je travaille sur la sexualité, sur le genre, sur la représentation des sexualités autres.

Donc ton identité lesbienne, féministe, *queer* transparait dans des productions artistiques.

Oui je pense que ça transparait, car comme tout artiste, on a notre vécu personnel, notre sens de l'esthétique, il vient de nous même, donc ça transparait dans les œuvres. Toute œuvre d'art nait d'un ensemble de codes sur lesquels on s'est construit, sur un univers sur lequel on s'appuie. C'est un langage. Une œuvre d'art c'est un langage. Si on vient de tel ou tel milieu, on ne va pas parler le même langage et on va garder la trace de ce langage. Oui, ça porte cette trace là.

Est-ce que tu as lu des ouvrages de la théorie *queer* ?

Ecoute, j'en ai lu quelques un. J'ai lu des traductions d'extraits d'articles américains, qui sont en cours de traduction. L'art *queer* n'a pas à ma connaissance de livre sur ce sujet. C'est bien dommage car le mouvement *queer* est énormément porté pas les artistes. Il y a des livres sur la théorie, qu'est ce que le *queer* ? Qu'est ce que la déconstruction du genre ? Que tu dois connaître toi. Donc Preciado, Marie-Hélène Bourcier pour la France, et puis Butler. Donc qui sont des pavés assez complexes quand même. Donc voilà je lis ce genre de livres sur la théorie mais qui ne s'attachent pas à l'art.

Et ils t'ont inspirés ?

Non ça ne m'a pas fortement inspiré. Parce que ce sont des trucs que j'ai lus après, moi, j'étais déjà engagée dans ce truc avant même d'avoir lu de théorie dessus. Donc ça ne m'a pas inspiré. Mon travail suit une évolution depuis 10-15 ans et ces livres là n'étaient pas encore sortis. Butler n'était pas traduite. Je n'avais aucune connaissance là-dessus. Dans les études, les profs déjà n'avaient aucune connaissance de ce qu'était le mouvement artistique féministes. Sauf quelques trucs, mais alors vraiment hyper light. Ca s'arrêtait à Gina Pane, ce genre de truc, Orlan. C'était vraiment très vague et ça ne les intéressait pas trop. Et donc le *queer* c'était vraiment quelque chose d'inconnu pour moi. Ce n'est qu'après que j'ai connu le mouvement.

Est-ce que tu peux parler de tes influences, tes modèles dont tu te réclames, à la fois dans l'art contemporain, la musique, le cinéma ?

Bah justement, la difficulté quand on est artiste et que l'on a des œuvres. Le problème justement c'est les références. Comme c'est un truc émergent, on a vraiment très peu de références. Justement les références qu'on a c'est des gens qui ne sont pas *queer*. Par exemple, moi j'aime bien les photographies de Richardson, Nan Goldin, bon c'est un peu éculé comme référence. C'est vrai que Nan Goldin, elle a eu comme ça dans son travail quelque chose de *queer*…

Oui même de façon anachronique…

Voilà pour les photographes. Orlan aussi je trouve ça intéressant. Puis aussi Sadie Benning. C'est une vidéaste et ce qui est super intéressant c'est que étant petite –son père étant réalisateur – elle a reçue une caméra FisherPrice pour les enfants, qui est une caméra super pourrie, qui film en noir et blanc. Et elle a commencé à filmer adolescente. Et donc en fait dans ce film, on voit l'évolution d'une jeune fille américaine qui découvre petit à petit son homosexualité. Elle découvre l'homophobie, les valeurs américaines… Ce sont des travaux qui sont vraiment géniaux… Elle n'est pas très connue en France, mais assez connue aux USA (vidéo à Beaubourg).

Au niveau de la littérature, les livres de Monique Wittig… Après les trucs qui sont assez diverses. Au niveau musical, tout un tas de groupes de rock féminin, Le tigre, Scream Club…

Oui d'ailleurs tu as fait le clip de Scream Club. Comment s'est passée la collaboration ?

En fait quand j'ai fait mon premier film *One Night Stand*, je leurs avais demandé, comme j'aime bien ce groupe de me prêter une musique pour mettre sur le film. Donc ils avaient dit Ok. La bande son du film avec des groupe *queer* ou lesbien ou gay. Et ils m'avaient filé une de leur musique, donc super cool. Et après on s'est rencontré et un moment ils cherchaient quelqu'un pour réaliser leur clip et j'ai dit Ok. Échange de bons procédés. On l'a fait à Paris parce qu'ils étaient là en concert.

J'ai vu aussi que tu avais fait un ou deux trucs avec Sexy Sushi…

Oui alors Sexy Sushi pareil ils m'avaient filé de la musique pour le premier film. Donc comme j'adore groupe. Mais là c'était en live. C'était un concert de folie…

Pour toi, c'est pertinent d'associer l'art et les pratiques *queer* ? Il ne peut pas y avoir de dissociation, comme ça vient d'une politique identitaire, entre l'activisme et tout ça et de l'autre l'art contemporain… Pour toi c'est évident, ça se recoupe ?

Moi j'ai toujours pensé que l'art et la politique étaient intimement liés.

Mais ça dépend de quel type d'art…

Oui, mais je pense que si. Un art qui n'a pas de portée politique, il a en soi une forme de revendication politique. Mais quand je parle de politique, je ne parle pas de politique politicienne. L'art qu'est-ce que c'est ? C'est représenter visuellement une idée. Pour moi c'est lié l'art et la politique.

Comment tu définirais l'art *queer*, si il y en a un ?

Je ne saurais vraiment pas le définir

Mais par exemple, il y a des artistes qui traitent du genre, est-ce qu'ils sont *queer* ?

Ah non pas forcément.

Des anciens artistes, par exemple comme Michel Journiac ou Pierre Molinier, est-ce qu'ils pourraient être qualifiés comme *queer* ?

Pourquoi pas, c'est vrai que Molinier finalement c'est assez *queer* si on regarde l'ensemble de ses œuvres. C'est super *queer*. Ou Claude Cahun on peut y voir du *queer* dans son boulot.

Pour toi, c'est proche d'un art politique engagé ?

Je pense que c'est engagé, que ce soit volontaire ou pas, c'est souvent engagé, parce que ça manipule des concepts qui ne sont pas général à la société. Ce sont encore des concepts ou des pensées qui sont considérées comme subversifs etc. Mais ça dépend vraiment des artistes. Je ne veux pas m'avancer tu vois, car chacun aura un discours différent.

Est-ce que tu penses qu'il y a une communauté artistique *queer*, à Paris, en France puis internationale ?

Je pense qu'à Paris, il y a une forte communauté artistique qui s'est créée vraiment il y a 6-7 ans. C'est né de rencontres entre artistes émergents on va dire. On n'est pas dans un mouvement, c'est-à-dire, on n'est pas associé, mais oui, il y a vraiment une connexion, avec Kael Block, Tom de Pékin. Bon ça c'est des artistes plasticiens. Et puis avec les groupes de musique comme par exemple les Flaming Pussy ou Deborah Dégout. Il y a aussi des performeuses comme le Drag King Fem Show. Bon, c'est plus de l'art, du spectacle vivant. C'est clair qu'on a tous des relations hyper fortes entre nous, on est ami. Ami, parfois ennemi. Mais il y a vraiment une connexion.

Et en France, est-ce qu'il y a des connexions qui se font ?

En dehors de Paris, oui ça commence un peu. Il y a des festivals qui sont organisés, ou il a y toujours une expo, des projections…

Qu'est-ce que tu penses justement du fait que ce soit très parisien ?

Oui c'est vrai que c'est né là. En tout cas, tous ces gens là ne sont pas de Paris forcément, ils étaient tous en province et ils se sont rencontrés sur Paris. Et en province, c'est vrai qu'il y a beaucoup plus de pression. C'est dur pour un artiste de présenter des travaux *queer*. Il y a une liberté totalement différente. Quand j'étais dans le Sud, c'était une catastrophe. La première expo que j'ai fait, les organisateurs n'avaient pas vu l'ensemble des images et ils ont voulu me faire décrocher mes photos le jour du vernissage. Il a fallu l'intervention d'amis galeristes, du maire… ça a fait un débat pas possible- pour que les photos restent accrochées. Par contre dès que je suis arrivée à Paris, j'ai reçue un super accueil. Il y avait vraiment une demande. Apparemment ça évolue quand même, mais là dernièrement on m'a demandé d'exposer pour la lesbian and gay pride à Montpellier une série de photos, avec un autre photographe gay. Donc, le thème de l'expo c'était les photos de nus, le nu vu par une femme et le nu vu par un homme. A priori, la mairie aurait refusé de subventionner l'expo, parce que soi-disant c'était trop « nu ». Or on sait très bien que ce n'était pas parce que c'était du nu, parce que dans l'art, du nu y'en a partout depuis des centaines d'années. C'est juste parce que c'était trop gay… Donc comme quoi c'est encore extrêmement dur pour les artistes en province.

Est-ce que tu trouves qu'il existe vraiment une différence entre le mouvement gay et le mouvement *queer* ?

Bah, oui c'est encore très compartimenté. C'est vrai que le mouvement *queer* est un peu en réaction au mouvement homosexuel, qui est sur représenté par les gays, les garçons. Qui tend vers une uniformisation des pratiques. Qui s'étend vers un effacement social, qui efface surtout toutes les particularités de chacun. Où les lesbiennes ne sont pas représentées, où les trans ne sont pas représenté-e-s. Et puis même le showbiz ? C'est vrai que comme tout le mouvement homosexuel a évolué, il ne correspondait pas du tout aux attentes de pleins d'homosexuels et c'est aussi ceux-là qui font partie du mouvement *queer*. « Nous, on ne se retrouve pas dans cette identité, dans ce milieu-là ». Ils nient en fait la seule différence que moi je trouve de base, c'est-à-dire, la sexualité. On pourrait vraiment dire que c'est la seule différence. C'est vrai que le mouvement homosexuel tend a effacé au maximum cette différence pour avoir un mode de vie qui présente bien… Le mouvement homosexuel aussi a tendance à effacer les différences de genres : un homme doit être masculin, une femme : féminine. En fait ne surtout pas avoir l'air homosexuel, ni avoir un genre un peu différent de tout le monde.

Peut-être aussi il n'y a pas les mêmes problématiques, surtout par rapport au féminisme…

Ils sont sujets à discrimination mais pas pour les mêmes choses. Donc voilà, ça a créé un espèce de fossé entre les deux. C'est vrai qu'il y a plein de pédé qui ne se retrouvent pas là-dedans, parce que eux, économiquement ils ne sont pas dans cette frange. Au niveau de leur genre aussi, ils ne se sentent pas représentés. Voilà, à effacer toutes les particularités.

Penses-tu que le mouvement *queer* essaie d'articuler ça justement ?

C'est vrai que le *queer* c'est autant des pédés, que des gouines, des lesbiennes. Bon ce n'est pas non plus le pays des bisounours, on n'est pas amis et tout. Mais voilà, c'est un truc plus transversal.

Et est-ce que le mouvement *queer* à de beaux jours devant lui ?

Bah écoute, j'ai l'impression qui oui. Déjà c'est un terme que les gens connaissent… Mais *queer* ça veut aussi dire homosexuel, donc les gens le confondent avec. Le mouvement *queer* est un peu perçu à double sens. Mais bon, les gens connaissent le terme, se posent des questions. Et en tout cas, ce qu'il faut voir, c'est que personne n'y comprend rien. Tout le mode a sa propre définition, c'est un peu l'essence du *queer* : tout le monde peut se créer sa propre définition. Si moi j'arrive en disant « je suis un homme » eh bien, les gens doivent le prendre comme argent comptant, ils doivent me considérer comme un homme, même si j'ai un sexe de femme et que je ressemble à une femme. C'est un peu ça le *queer* : que chacun soit libre de se définir et que les autres l'accepte. Donc du coup c'est pour ça qu'il y a des définitions hyper fluctuantes.

b. Entretien avec Pauline (coordinatrice) et Malika (responsable des événements artistiques) en charge de la Queer Week à Sciences Po Paris (édition 2012).

Mercredi 21 février 2012, dans un café près de Sciences Po.

Durée : environ 1h30.

Vous pouvez me parler de votre niveau d'étude et vos filières, parce qu'il y a des filières à SP

Malika : moi c'est Malika, je suis en master affaires publiques, filière culture, 1ere année de master.

Pauline : moi c'est Pauline, en 1ere année de master affaires publiques filière générale, donc préparation des concours administratifs. A préciser que contrairement aux autres années, il n'y a pas de juristes dans le groupe. On est 6 et personne n'est doctorant et programme doctoral non plus. Ce qui est rare parce que tous les ans, il y avait au moins une personne qui faisait de la recherche ou qui était en master pour faire de la recherche après sur ces sujets-là.

D'accord, et comme tu me disais, c'est la 1ere année que vous participez à cette queer week…

P : Oui

Vous êtes aidés par ceux qui ont organisé ça l'année dernière ?

M : En fait la c'est la première fois que c'est un projet collectif, c'est ça ?

P : oui avant c'était un projet associatif, et surtout un projet associé à Plug & Play, l'association Gay et lesbienne de Sciences Po [désormais abrégé en SP]. La 1ere année c'était uniquement Plug & Play et la 2e année, la coordinatrice de la Queer Week [désormais abrégé en QW] était la présidente de Plug & Play, donc au niveau administratif, par exemple pour le compte en banque, etc., tout circulait par Plug & Play qui finançait un peu l'événement. Là c'est la première fois qu'on a été recruté simplement sur notre bonne volonté sur une annonce sur le site de SP. Et qu'on est complètement indépendant des assos. Voilà, à savoir aussi que SP ne nous finance pas du tout. Bon nous aide u peu pour les salles, mais on est complètement indépendant financièrement, ce qui aide aussi pour la programmation. On a plus de marge de manœuvre.

Donc ce n'est pas une association ?

P : en fait on s'est créé en association pour pouvoir avoir un compte en banque, mais c'est une association un peu fictive, dans le sens où on n'a pas d'adhérents, il n'y a pas d'actions toute l'année. C'est une association qui s'est créée juste administrativement pour pouvoir gérer les choses et qui s'est créée juste dans le but de la semaine. On aimerait bien la transmettre, comme c'est un projet qui a pour vocation à être pérennisé. La transmettre aux gens qui vont prendre la suite l'année prochaine.

Ok…

M : c'est un projet institutionnel de SP, ils le définissent comme ça je crois ?

P : Oui voilà

M : C'est pour ça qu'ils ont préféré le faire en projet collectif, pour que ça ne reste pas associatif. « Collectif » c'est plus officiel. Ca montre mieux l'attachement de SP à la QW.

P : L'école de droit de SP sont nos commanditaires. Ils nous chapotent un peu, c'est eux qui nous on aidé à avoir les salles, à nous mettre à disposition des salles de réunions. Et c'est la 1ere fois qu'ils sont commanditaires. Mais ça n'a aucun rapport avec le contenu. Parce qu'au début on s'est dit, si c'est l'école de droit, on va devoir faire un truc juridique, style, j'en sais rien, euh… « changement d'état civil pour les trans ». En fait non, évidemment ils sont contents si on invite des juristes, mais c'est simplement pour nous aider un peu, pour nous donner un cadre.

Donc vous êtes combien pour organiser cette QW ?

P : 6, on est seulement 6 et on est beaucoup aidé par une personne à SP qui ne s'occupe que des projets collectifs. A savoir, comme je t'ai dit, je ne sais pas « écrire des rapports », ou des fois c'est des commandes, une entreprise va avoir besoin d'une étude sur je ne sais pas quoi, ça va être un projet collectif. Et donc il y a une fille à SP qui ne s'occupe que de ça. Comme c'est sont job, qu'elle fait ça à plein temps, elle nous aide beaucoup sur les problèmes financiers, comment faire un budget, comment réserver des salles, la communication ect.

Donc il y a une personne qui est de SP, à l'administration et qui ne s'occupe que de ça…

P : Oui, mais elle n'a rien à dire. Elle peut nous dire à titre personnel « moi je trouve que ce n'est pas génial au niveau du contenu ». Mais vraiment, au niveau du contenu, des conférences, etc. on a vraiment carte blanche.

Les 4 autres, ils sont aussi en master 1ere année ?

P : Oui

Dans les mêmes filières que vous ?

M : il y en a 3 en master affaires publiques et générales, 2 en affaires publiques et culture et 1 en marketing.

P : mais c'est un hasard, en fait ce que je veux dire c'est que ce projet-là est ouvert à tous les masters. Il se trouve que par intérêt ou je ne sais trop quoi, on est beaucoup à être en filière affaires publiques et beaucoup en culture, parce que je pense que en culture, ils aiment bien organiser des événements comme ça, mais ça aurait pu être n'importe quoi.

M : C'était ouvert à tous les masters ?

P : Oui enfin tous ceux qui prennent les projets collectifs, par exemple urbanisme, ils ne pouvaient pas prendre un projet comme ça, il y aurait pu avoir des juristes, des doctorants, etc.

Est-ce que vous auriez pu être plus nombreux, ou il y a un nombre limité ?

P : On a été sélectionné, après je ne suis pas sûr si c'était un projet qui ait motivé un nombre incroyable de gens, parce que c'est un sujet particulier quand même. Il faut connaître les questions. Quand on dit au gens « queer week »… maintenant ça commence à les inspirer un peu parce que c'est la 3e fois, mais on n'est pas 50 à avoir postulé à mon avis. Mais on a envoyé une lettre de motivation, etc. comme un vrai emploi.

M : Mais on n'a pas eu d'entretien par contre…

P : Non. Mais comment dire, on n'est pas tous au même point sur… On n'a pas tous beaucoup lu la théorie *queer*, on a pas tous étudié ça, mais c'est intéressant parce que du coup, ça apporte des perspectives nouvelles, les gens s'y mettent. Je pense que si on avait été sélectionné sur nos connaissances théoriques…

M : Oui ça aurait été dommage parce que on a tous un truc à apporter. Moi personnellement, je n'ai pas lu autant que Pauline sur les théories *queer*. Après, j'ai découvert Kashink, c'est la graffeuse. Enfin voilà, chacun apporte ses idées. Lola a des idées de bloggeuses, etc. On a chacun des trucs à apporter à la QW.

Et il n'y a que des filles qui participent à ce projet ?

M : il y a 4 filles et 2 garçons. Voilà il y a une majorité de filles.

P : d'habitude c'était l'inverse, quand c'était avec l'asso LGBT, il y a beaucoup de garçons dans cette asso, et quand il y a une fille, ils la mettent présidente… Voilà en général, l'asso LGBT, c'est l'asso gay, c'est comme ça ! Donc voilà pour l'image, ils essaient de mettre une fille. L'année dernière c'était une fille qui était présidente et qui était à la QW, mais c'était très masculin.

Et aujourd'hui, est-ce qu'ils ont un droit de regard cette association Plug & Play ? Est-ce qu'ils vous aident ? Comment ça se passe si il y a collaboration ?

M : Pas du tout. Ils nous aident seulement pour la soirée il me semble. Ils n'ont pas de droit de regard sur la programmation. C'est plutôt nous qui les sollicitons si on a besoin, mais ils ne sont pas venu nous voir…

P : mais on a un excellent contact avec eux et aussi avec le groupe Garces, qui est le groupe féministe de SP, parce qu'on est plusieurs de la QW à avoir participer à l'un ou à l'autre. Par exemple je suis dans le comité directeur de Garces. Donc voilà, comme je fais les deux, les filles du collectif connaissent la QW, les gens qui sont à Plug, connaissent notre projet. Ces deux associations-là vont s'associer à nous pour la soirée, pour des questions financières aussi, parce que eux, ont un budget annuel alloué par SP et comme ils ne font que des réunions, ou à part acheter 3 paquets de chips, ils n'ont pas besoin d'argent, ils vont nous aider financièrement. Et aussi parce qu'ils organisent très souvent des soirées, surtout Plug qui organise souvent des soirées gays, donc ils connaissent les boites, tout ça.

Et on compte sur eux aussi en terme de main d'œuvre pour la semaine, voilà pour nous aider à tenir les tables, parce que à 6, avec 3 événements par jour, on ne va pas aller en cours évidemment, mais même ça, je ne sais pas mais il se peut qu'on ait 100 chaises à déplacer, des trucs un peu techniques à faire, on aura besoin d'eux, orienter les gens… On aura besoin d'un certain nombre en haut à la conférence, en bas pour dire aux gens, voilà c'est telle salle, d'autres gens qui devront être en permanence dans le hall avec la table. Pour tout ça, on avait besoin de pas mal d'aide et en pus comme ce sont des militants, ils sont assez doués pour ça, donc c'est vraiment cool.

Alors, est-ce que ça fait parti de votre programme, est-ce que vous êtes notés ? Comment ça se passe ?

M : On a des crédits.

P : Oui c'est ça, on n'a pas de notes. On a des crédits effectivement. Après, il y a certains projets… Désolé, je monopolise un peu la parole…

M : Non va s'y.

P : Par exemple, les études du conseil d'état, aucun rapport avec ce qu'on fait. On va dire que les gens retirent vraiment quelque chose de ça pour leur scolarité, dans le sens où eux-mêmes veulent travailler plus tard dans ces trucs-là. Et puis c'est du travail écrit, rédaction, tout ça. Donc pour eux, ils considèrent ça vraiment comme un cours. Les crédits sont importants pour eux. Nous, je pense qu'aucun d'entre nous n'est venu là pour avoir ses crédits. C'est sensé nous prendre 2 heures par semaine… ça nous prend genre 72 heures par semaine… donc on ne compte pas nos heures, on s'en fout. C'est sûr que si ça peut nous apporter quelque chose en terme de validation, on est content.

M : Comme expérience aussi. Je suis en master culture, donc j'avais envie d'avoir une expérience d'organisation d'un événement comme ça. C'est vachement bien. Comme on est dans un petit groupe, on doit toucher un peu tout : la communication… avoir un œil un peu sur tout. Il faut être polyvalent. Moi ça m'apporte beaucoup, je suis contente.

P : Et après pour ceux d'entre nous qui étaient un peu militants, c'est un peu une consécration, parce que les cercles militants à SP sont très… je ne sais pas comment expliquer. C'est un peu « chasse gardée ». Les gens qui militent politiquement genre le PS ou l'UMP tout ça, ils ont beaucoup plus d'opportunité d'organiser des événements que les féministes ou l'asso LGBT et de pouvoir faire un événement d'une semaine sur ces problématiques qui nous tiennent à cœur…

M : C'est génial, ça nous donne une super visibilité.

Vous me disiez que vous étiez un peu polyvalentes, est-ce qu'il y a quand même des taches qui sont dévolues à certaines ? Comment ça se passe ? Comment vous avez répartie les taches ?

M : Un peu comme ça. Un peu selon nos affinités. Il y en a qui sont plus sur les conférences…

P : Oui en fait chacun à une responsabilité et puis il délègue aux autres si il n'y arrive pas.

M : Oui par exemple, il y a beaucoup de boulot en communication…

Ca dépend aussi du moment…

P : Oui le 1e mois, le gars de la com' il n'avait presque rien à faire, mais là ça devient… La fille des conférences, elle a terminé, etc. Mais on a un responsable financier-partenariat, un responsable com', une responsable conférence, une responsable des événements artistiques, c'est Malika, Soirée-Cocktail : Marie-Charlotte, puis coordinatrice, donc moi je m'occupe de répondre aux mails toute la journée… administration, les questions des gens… Voilà je suis un peu la maman du truc.

Vous avez déjà un peu répondu à ça, mais qu'est-ce qui vous a motivé pour participer à l'organisation de cette semaine ?

M : Plusieurs choses, moi j'aime beaucoup les questions qui se rapportent aux identités. La QW je trouve que c'est un événement sympa qui mérité vraiment une vraie place, une visibilité, nous faire connaître et pas seulement chez les mêmes personnes, plutôt chez d'autres personnes qui ne savent pas ce que ça veut dire *queer*. Et amener un max de gens. Il y avait cette partie qui me motivait beaucoup. Puis plus tard, si je veux organiser des événements culturels. En mêmes temps, je fais aussi un festival bientôt, donc c'est aussi un moyen d'avoir une expérience dans ce domaine-là.

D'accord.

P : Moi c'était plus militant, parce que je travaillais sur ces sujets-là depuis longtemps, que finalement j'ai décidé de ne pas faire de recherche. Je m'intéresserais toujours à ça. A SP, la manière dont les sujets tenant au genre et à la sexualité sont abordés est satisfaisante d'un côté parce qu'on est à peu près les seuls en France, avec l'EHESS, à avoir des programmes pour ces choses-là, mais en même temps, je trouve qu'on est quand même assez en avance là-dessus, par contre c'est toujours « féminisme institutionnel, égalité, etc. ».

Donc très bien, mais voilà, surtout quand je suis partie aux USA et j'ai découvert un côté beaucoup plus militant, de *queer*, de communautés *genderqueer* que je n'avais jamais rencontré dans ma vie. Et du coup en rentrant, je me suis dit « bon qu'est-ce qui se passe ? qu'est-ce qu'on fait ». Et je connaissais cet événement et c'était dans le but de la démocratiser aussi. Parce que les premières QW, déjà le nom était très mal utilisé, bon l'année dernière moins, mais la première année, c'était vraiment LGBT et uniquement LGBT, et donc aucun travail sur le mouvement *queer*. Donc c'était des gens très bien du style Eric Fassin, Daniel Borillot, etc. mais qui venaient parler que de questions LGBT, d'organisations LGBT, des trucs comme ça.

Et cette année, on voulait à la fois remettre du *queer* là-dedans et aussi faire venir des gens qui ne sont pas venus au deux dernières éditions. Et il y a très peu d'étudiants de SP qui viennent à la QW. C'est assez « clan » en général les conférences, mais c'est des gens peut-être plus des militants, ou des gens de l'EHESS, Paris 8, mais très peu d'étudiants de 1ere, 2eme année de SP qui viennent. Donc on a essayé de… enfin moi ça ne m'a pas choqué parce que bon on s'en fiche, mais bon très peu de camarades dans l'assemblée. Des militants de Plug par exemple, mais pas beaucoup d'étudiants « normaux », enfin disons lambda… Le mec qui vient juste à SP pour ses cours et qui repart juste après, ne venait pas du tout à la QW. Donc cette année, je ne sais pas si on va réussir.

Il faut un peu plus de communication interne à SP pour essayer de toucher plus…

M : C'est sûr, il faut vraiment en faire un événement incontournable.

P : Mais la soirée marche toujours très bien. Mais ça évidemment… Là il y a en beaucoup qui me demande : « ah la queer week c'est quand et la soirée ? »

M : en plus c'est la 3e édition, il faut que ça continue. On est les seuls. C'est la seule QW en France.

P : Puis a priori, je connais ceux qui souhaiteraient organiser la QW l'année prochaine. Ils étaient dans la même université que moi aux USA. C'était une université alternative, où il y a une grande communauté trans', qui représente environ une centaine d'étudiants. Les gens de SP qui sont partis là-bas cette année, ont découvert un monde génial et assez fou et ils se sont complètement intéressés à ces questions et ils m'ont dit qu'ils voulaient reprendre la QW.

Donc vous êtes déjà assurés que ça va se pérenniser. Alors, tu disais que la 1ere QW était plutôt LGBT mais les organisateurs avaient quand même utilisé le terme « *queer* », pourquoi selon vous ?

P : Je pense personnellement que comme il y a beaucoup d'étudiants de SP qui partent aux USA en 3e année, et là-bas il y a beaucoup de « *queer conference* » ou d'autres festivals dans ce genre, de « *queer*… je ne sais pas quoi ». Et je pense qu'ils ont trouvé que le nom était accrocheur. Et à mon avis, ils ont fait plus des études de genre, ou études LGBT, que des études *queer* à proprement parler. Et comme au départ l'événement était lié à Plug and Play, ils n'ont pas développé une théorie *queer*. Ils ont un peu assimilé lgbt et *queer*. Enfin évidemment, ça se recoupe, mais ce n'est pas le même mouvement, la même pensée. Et eux, ils ont fait un mix de ça. L'année dernière c'était des gens qui n'avaient pas trop lu, mais quand ils ont préparé l'événement ils ont beaucoup lu. Ils ont commencé Butler et tout et ils en sont venus à rendre ça plus « *queer* ». Mais la thématique de l'année dernière, sur le corps, était plus précise. Ils ont tout axé sur le corps et cette année, c'est surtout grâce à Lola, qui s'est occupée des conférences et qui a dit sa volonté de faire participer des gens « *queer* ». Mais du coup on a quand même deux conférences qui seront un peu plus LGBT.

Après c'est peut-être difficile de dissocier les deux…

P : Complètement. En fait c'est surtout au niveau du féminisme… Mais en fait j'avais pas vraiment réalisé, mais il y a beaucoup de chercheurs qui détestent cette théorie et avec laquelle ils ne sont pas d'accord. Et ça, ça n'avait jamais été vraiment débattu. Par exemple, la conférence avec Marie-Hélène Bourcier va porter sur les divergences et les convergences entre le féminisme et le mouvement *queer*. Est-ce que c'est possible d'être *queer* et féministe, etc ? On s'est rendu compte qu'il y a plein de féministes qui disent que c'est absolument impossible d'être *queer* et féministe, qui détestent le concept, etc. Et ça, ça n'a pas trop été développé le *queer* comme un mouvement. Après le *queer* comme résistance, qu'elle soit sexuelle, ou le désir d'être à la marge, ça, oui, ça avait déjà été un peu exploré.

Alors, qu'est-ce qui vous attire vraiment dans la théorie *queer* ? Qu'est-ce qui vous intéresse principalement ?

P : moi j'ai commencé par faire des études de genre classiques, qui se résumait à un cours à SP et qui m'a fait lire toute seule. Ensuite je suis partie aux USA et j'ai pris des cours d'histoire LGBT, et ensuite des cours de théorie *queer* pure et dure. Au début j'avais beaucoup de mal parce que c'était très difficile, surtout le corpus quand on ne fait pas philo. Ce qui m'a tout de suite plus c'est la place des minorités sexuelles, défense des droits, etc. Moi j'aime bien ce truc comme « *queer* » comme… pas minorité mais… comme outsider…

M : Oui le côté militant, celui de refuser les normes…

P : oui parce qu'à SP on se rend compte que le fait d'être gay ou lesbienne est super bien accepté et que il y a la norme hétéro, la norme gay…

M : ce qui est bien avec *queer*, c'est que c'est au dessus de tout. Il n'y a pas vraiment de catégories, c'est un peu un voyage entre…

P : C'est un peu une utopie…

Ah, c'est une utopie ?

M : Enfin, le fait de choisir son genre, de voyager entre les genres…

P : Oui mais il y a beaucoup de gens qui disent que c'est un privilège de Blanc de pouvoir dire « oui, je ne suis rien, je suis tout… » Alors après ça c'est la grande question. Mais pour avoir vécue dans une communauté où c'était vécu au quotidien, où par exemple quand on se rencontrait, il fallait se présenter par son pronom, où personne ne pouvait dire : « je suis hétéro » ou « je suis homo » « je suis lesbienne ». C'était presque vécu comme une agression le fait d'imposer aux autres ton identité. Donc à vivre au quotidien, c'était fou, il fallait se rappeler de tout, les pronoms, etc. Je n'ai jamais vu ça ailleurs et j'aimerais bien voir comment ça pourrait s'appliquer. Egalement en terme de respect, surtout pour les personnes trans' ou *genderqueer*, je me suis rendue compte à quel point c'était difficile de vivre dans un monde où tout est binaire tout le temps : les toilettes. Nous, on avait des toilettes mixtes, enfin neutres. Et si une personne faisait un commentaire sur les toilettes, c'était branle-bas de combat sur le campus…

M : Pour ma part, mais j'y ai déjà un peu répondu, le *queer* m'intéresse parce qu'il y a un refus des catégories, de fluidité entre les différentes catégories. On peut être indécis et j'aime bien cette liberté de choisir. On ne va pas rester tout le temps la même chose, toute sa vie. J'aime beaucoup cette idée d'absence de catégories.

Quels sont les objectifs premiers de la QW ?

M : Déjà, démocratiser l'événement…

P : en fait le sous-titre de la QW depuis la 1ere années c'est « semaine de réflexion sur le genre et les sexualités », c'est ce qui m'a fait comprendre que c'est pour ça qu'ils ne voulaient finalement pas utiliser *queer*, au sens « théorie *queer* ». A mon avis, c'était juste un truc accrocheur. Et le but était vraiment de démocratiser, d'amener les études de genre à SP, parce qu'à l'époque, il n'y en avait pas, alors que maintenant, il y a un programme qui s'appelle Presage…

M : Il est là depuis quand ce programme ?

P : 2011, ça a été créé l'année d'avant et ils ont mis les 1ers cours en 2011. Mais au-delà de ça, parce qu'il y avait quand même des cours, enfin je pense à Marine Mercabin, qui est notre tutrice, et qui faisait un cours sur le droit *queer*, enfin le droit des minorités. Mais en fait l'objectif était surtout de ramener des questions qui n'étaient jamais traitées, même dans les cours où on parle de genre et de sexualité.

Par exemple, la QW a toujours été intéressée par l'industrie du porno, chose qu'on n'a pas fait cette année parce que ça a été vu et revu. Et en plus ça ne s'est pas très bien passé… Ca à quand même fait venir les gens parce que : « avant première d'Ovidie » ou « documentaire de Judy Minx ». C'était plein à craquer apparemment, ça fait venir les gens. Je pense que la démarche de départ était : est-ce qu'on peut réfléchir sur le porno sans dire « haha le porno » ou alors « bouh le porno ». Et aussi inviter des gens à SP qui n'étaient jamais venus : Eric Fassin, Daniel Borrillo. Je sais par contre que Louis-Georges Tin est venu pour Plug and Play, mais encore une fois, il y a toujours les 40 mêmes qui viennent.

M : On essaie aussi dans le choix des intervenants, par exemple on choisi des jeunes chercheurs, des nouvelles têtes en fait, pour ne pas toujours amener les mêmes personnes.

P : Je pense qu'ils en avaient marre de discuter de ces questions-là entre eux. Comme l'asso féministe aussi, ça devient lassant parce qu'on est toujours qu'une quarantaine, et on est toujours à peut près d'accord. Donc je pense que c'est pas mal à SP où il y a pas mal d'opinions politiques et de degré de militantisme. Mais il y a aussi des étudiants qui s'en foutent qui sont apolitiques, et il y en a aussi qui sont à fond dans la politique, qui militent déjà dans un parti et qui vont être élus (on le sait). C'est bien pour les gens qui ne connaisse pas, d'amener ces questions sur le tapis.

Est-ce que vous pensez que la QW fait bouger les choses que ce soit à SP ou ailleurs ?

M : Moi je n'ai pas pu assisté aux deux 1eres donc je ne pourrai pas trop te dire. Mais je pense que déjà, en élargissant le public, en attirant et en sensibilisant des gens qui ne savent pas par exemple ce que c'est que veut dire « *queer* », je pense que c'est déjà un premier pas. Une façon aussi de sortir un peu des clichés sur les événements LGBT. Quand moi j'entends parler des gens qui disent : « ce sont seulement des soirées ou des trucs superficiels, ou des clubs de rencontres… ». Voilà, il faut sortir de ces logiques en faisant un vrai événement et des activités diversifiées : des conférences, des projection avec la venue de réalisatrices, etc. Oui, ça peut faire bouger les choses, je trouve ça intéressant qu'il existe des intellectuels, plusieurs types d'artistes qui s'intéressent à ça. Par exemple une street artiste qui fait du tag en représentant des personnages gays, c'est une façon assez rigolote de montrer que c'est présent, que c'est visible.

P : Moi je n'ai assisté qu'à la 1ere, et à la conférence de Borillo, ce n'étaient que des militants d'Act Up. Ce qui est intéressant, parce que ce ne sont pas des gens qui viennent à SP. Par contre je pense que pour les gens qui se sont déplacés aux deux 1eres (étudiants et gens de l'extérieur) je pense que ça a pu changer les choses. Nous, on a essayé, surtout avec une conférence dans notre programme qui a ce but là. C'est une conférence sur la transidentité, où on a invité un chercheur et pour l'instant 3, mais il y en aura peut-être plus, militant.es trans', qui sont trans'.

Moi j'ai déjà vécu un truc comme ça, où dans une conférence, on pouvait poser toutes les questions que l'on voulait à une trans'. Elle nous a dit en rentrant : « Voilà, vous pouvez me poser toutes les questions que vous voulez, les questions les plus

désagréables, genre “est-ce que tu as un pénis… ça doit faire mal quand on change de sexe, comment tu fais…” ». Voilà des trucs comme ça, et les gens déballaient tout pendant une heure et après ils ne posaient plus ces questions et se rendaient compte que les personnes en face d'eux n'étaient pas un objet de cirque, mais une vraie personne. Et aussi pour enlever le côté médical à la con que tout le monde a, c'est-à-dire : tu es trans' donc tu dois changer absolument toute ton anatomie. Mais qui n'est pas obligatoire. Enfin, certaines personnes ne s'imaginent pas sans un changement complet… Mais on peut être entre les deux, il y a plein de gens qui aime cette idée d'identité libre, entre les deux.

Du coup, on invite des personnes qui ont créé l'Observatoire des transidentités et un membre d'Outrans. Faire venir de gens surtout FTM, alors qu'on entend plus parler des filles trans (après c'est une image hyper négative je trouve), les gens en ont entendu parler, alors que très peu ont vu quelqu'un qui est passé de femme à homme. Et là j'espère qu'il y aura de la sensibilisation. J'espère juste que les gens viendront. Est-ce que les gens lambda vont se dire en lisant le programme : « Tiens je vais aller à la conférence trans' » ? Mais je pense que ceux qui iront, alors les préjugés vont vraiment voler. De voir que ce sont des gens comme tout le monde. J'ai une copine qui est un peu transphobe, qui ne comprenait pas. Et je l'ai emmenée à une conférence et elle trouvait l'intervenant hyper mignon… et à la fin je lui ai dit que c'était une personne trans' et elle m'a dit : « Quoi ! Mais comment j'ai pu le trouver mignon ? » Tu ne peux pas contrôler ce que tu ressens et du coup après la fille s'est posée pas mal de questions, elle s'est beaucoup informée… Ce sont des préjugés débiles, mais elle s'en voulait d'avoir trouvé mignon une personne trans'. Parce qu'ils ne sont pas informés. Donc là voilà, ça peut vraiment faire évoluer les mentalités.

Sur les questions LGBT, je pense que SP est très en avance, enfin plutôt très en phase avec son temps. L'asso Plug n'a jamais eu aucun problème à se créer, ils ont eu le soutien de l'administration. Dans les années 1990, quand ça chauffait à fond avec les mecs d'Assas qui venaient taper les gens de Plug, l'administration a toujours été là. Il y a même des gens de l'administration qui vont aux soirées. Et puis ils ont de l'argent. Enfin, voilà on a vraiment beaucoup de chance là dessus, même si l'administration a beaucoup d'autres défauts… Et c'est plus qu'une ouverture. Il y a vraiment une implication et un soutien. Et il y a pas mal de membres de l'administration qui sont ouvertement gay ou lesbienne, qui ne le revendiquent pas forcément, mais ça ne dérange personne. Et il y a aussi un côté militant je pense.

Avec la Présidentielle qui va bientôt arriver, est-ce qu'il y a quelque chose dans votre programme en rapport avec les demandes comme celle de l'égalité des droits que ce soit le mariage, ou la question des droits des trans' ? Evidemment on sent beaucoup en ce moment que les politiques se « positionnent » là-dessus, notamment pour essayer de récupérer un électorat, je pense bien sûr au Front National avec Marine Le Pen qui commence à « draguer » les homosexuels… Alors comment vous vous positionnez par rapport à ça parce que l'élection est dans moins de 3 mois ?

M : Pas vraiment en fait…

P : En fait, on va beaucoup en parler à SP, parce que tous les candidats vont venir à SP. A mon avis ça sera plein de chez plein. Et d'ailleurs j'espère que les gens ne bloqueront pas Marine Le Pen, parce que je veux absolument qu'elle vienne…

M : Moi je suis assez partagée…

P : Le problème c'est qu'après tu lui donnes raison si elle ne vient pas. Sur le site du FN ils vont faire de la victimisation…

M : Oui je comprends, mais ce qui me dérange en ce moment c'est la banalisation du FN. On l'invite sur tous les plateaux, comme une intervenante normale, alors que pour moi ces propos sont fascistes…

P : Il faut la laisser parler et la casser. En fait Jean-Marie Le Pen est venu en 2007 et il y avait un mur d'étudiants, mais ils ne l'ont pas empêché d'entrer, mais ils ont hurlé des slogans… Tout le monde était là, le gens massé dans le hall de SP et du coup, il a attaqué notre directeur en diffamation, le directeur a perdu… Ils sont très procéduriers. Déjà, pour l'image de l'institution c'est pas terrible. Et puis après, même s'il n'y a que 10 étudiants qui manifestent, ils ne rentreront pas dans l'amphi et ils diront qu'on les a empêché de rentrer…

Bref, c'est vrai qu'en tant qu'étudiants à SP on entend beaucoup parler de la présidentielle. On a délibérément dit qu'on n'allait pas faire de conférence à thème présidentiel, par contre ils vont tous en parler. Par exemple, la conférence trans' est sur la dépathologisation. Mais il n'y aura pas un appel militant aux candidats.

M : Et ça évite de nous marquer politiquement.

P : on a eu une conférence sur « homosexualité et socialisme » où les représentants des candidats qui se présentaient de la primaire socialiste sont venus. Ils donnaient tous leur avis, bien qu'il soit le même pour tous quasiment. Mais il y a eu des trucs intéressants par exemple sur la gestation pour autrui, les mères porteuses, et je crois que c'était Aubry qui se déclarait favorable alors que les autres non. Mais globalement c'était pour dire : voilà le PS pense ça, choisissez ou pas de voter pour nous. Il n'y a que le PS, les Verts et le Front de Gauche aussi qui vont intervenir à SP sur ce sujet là. Tout ça pour dire qu'on en mange toute la journée de la présidentielle. Mais c'est un sujet qui sera évoqué pendant la QW quand même, je pense à N. Chetcuti et son intervention « Peut-on dépasser le modèle de couples ? », elle va forcément parler du mariage etc.

A propos de la mise en place d'un tel événement maintenant. Comme vous êtes dans la 3e année, je pense que vous êtes déjà un peu plus rodés maintenant, mais est-ce qu'il y a des difficultés et quelles sont-elles ?

M : Des sous… la comm'… En fait on a eu des délais très courts, on a commencé début décembre et là on nous a imposé la date du 5 mars, donc c'était assez difficile, mais on y arrive. Parce que justement avec la présidentielle, il y a un calendrier hyper chargé…

P : Oui et on a de la chance de pouvoir le faire parce qu'au début ils nous ont dit : la semaine, ce sera un jour. Ils ont voulu réduire. En fait c'est compliqué au niveau des salles. On a dû un peu se battre. Et sinon, on n'a aucune formation en gestion de projet. On avait des expériences perso : genre associatives, mais sinon rien. Du coup on apprend un peu sur le tas. Et les sous, c'était très dur… pour trouver des financements.

M : On a déjà des partenaires comme Pink TV qui ont participé aux autres éditions et qui continuent de nous soutenir. Les bourses étudiantes, ça n'a pas marché parce qu'ils sont déjà surchargés de demandes.

P : On a essayé aussi les entreprises, des programmes pour les projets étudiants, ou des mutuelles. Les banques on peut mais c'est sous condition d'ouvertures de comptes. En fait toutes les associations font ça à SP, elles demandent aux étudiants d'ouvrir des comptes pour avoir des subventions, et du coup tout le monde à 50 comptes…

M : On essaie aussi de faire beaucoup de choses gratuitement, en s'associant à d'autres assoc' de SP.

P : Oui, tous les intervenants viennent gratuitement, ils sont contents de venir, que leur recherche soit exposée dans un endroit où ils n'ont pas l'habitude de parler.

M : C'est aussi le but, c'est une façon de nous soutenir.

P : Sinon, il y a quelques trucs payants, par exemple pour la soirée il y aura une animation sur le Rocky Horror Picture Show. Donc ce sont des bénévoles mais ils ont besoin de costumes… ils ont besoin d'être payés. Il y a aussi un atelier burlesque-*queer* avec une prof. Mais le problème c'est que SP ne veut pas que les étudiants paient pour un cours ou un atelier. Donc il faut régler ce problème. Après les dépenses, c'est : le matériel, faire une cocktail, du matériel pour la performance de graff.

M : les droits pour la projection du film, la location de la salle pour la soirée qui sera au Tango. C'est la soirée qui coûte le plus cher, mais ça va faire rentrer un peu d'argent aussi.

P : On a eu trois mois pour trouver le financement. SP nous prête le lieu, les salles. On se débrouille seul sinon. En fait, tant mieux, ça nous responsabilise.

Et votre budget s'élève à combien ?

P : Moins de 2000 €. C'est un petit budget.

C'est vrai avec les intervenant qui viennent gratuitement, ça réduit les frais, mais du coup ça restreint aussi le choix des intervenants, ne viennent que les Français…

P : Alors on a la chance que l'école de droit de SP ait accepté de nous payer 3 billets de train et un billet d'avion. C'étaient des dépenses qui n'étaient pas prévues : des gens qui font des recherches à Paris mais qui habite en province.

M : Cette question des moyens financiers, ça nous empêche d'inviter des intervenants des Etats-Unis et aussi on avait pour idée de faire venir une personne du monde arabe. On voulait faire une conférence sur les questions *queer* dans le monde arabe.

P : Mais le côté français, ça nous embête un peu aussi. Faut savoir que 45 % d'étudiants de SP sont internationaux et du coup certains d'entre eux ne pourront pas y assister. A SP on parle tous plus ou moins bien anglais, et ça n'aurait pas dérangé les Français…

Est-ce que vous avez eu des échos des éditions précédentes concernant les problèmes et difficultés qu'ils et elles ont rencontrés ?

P : La première édition, c'est le fait que la majorité des participants-auditeurs venaient de l'extérieur et pas de SP. Après ils n'ont pas pris ça comme un échec, parce que c'était complet. Ils étaient contents. C'est bien parce que cette réflexion s'st pérennisée et la QW n'est pas là que pour les étudiants de SP. Un autre truc : il y a eu pas mal de difficultés techniques et relationnelles avec certains intervenants.

c. Entretien avec Judy Minx

Jeudi 23 août 2012 à la Mutinerie

Durée : environ 1 heure.

J'aimerai d'abord que tu me rappelles ton parcours rapidement. En fait comment tu en es venue à faire ce que tu fais aujourd'hui

Judy Minx : Ce que je fais… je fais pas mal de choses donc…

Ta formation, tes études par exemple…

Ce n'est pas ma formation, mes études qui m'ont menées à faire ce que je fais aujourd'hui. Ca dépend ce que tu entends par « parcours ». Disons que je suis née à Paris, j'ai vécue à Toulouse et je suis revenue à Paris. J'ai fais une année de prépa littéraire et après une licence d'anglais à la fac à Nanterre. Et après ça j'ai étudié pendant deux ans l'arabe, mais je n'ai rien validé… Mais bon, le militantisme, ce n'est pas du tout par là que j'y suis arrivée.

J'ai commencé à militer dans des groupes féministes quand j'avais 15 ans. Dans un groupe de féministes radicales, quand j'étais au lycée. Comment j'ai rencontré ce groupe ? J'étais dans une manif avec mon grand frère, je ne sais plus ce que c'était comme manif. Après la manif je suis restée dans un bar pour discuter avec des ami.e.s et parmi ses ami.e.s, il y avait deux féministes, de ce groupe-là, qui m'ont proposé de faire partie de ce groupe. Et je les ai contacté plus tard. Voilà, en fait ça dépend de quoi tu parles du militantisme, du travail du sexe…

Oui, alors au niveau du militantisme

Si on parle de militantisme, je dirai que mon parcours n'est pas vraiment une histoire d'études mais plutôt une histoire de famille. Mes parents se sont rencontrés aux Jeunesses Communistes. J'ai une famille de militants et du coup, quand j'ai eu 10 ans j'ai commencé à vouloir militer…

Ah oui, dès 10 ans…

Oui mais même avant ça. Quand j'ai commencé à vouloir faire partie d'une orga, oui, je pense que je devais avoir 13 ans. Et puis je ne trouvais rien. Et je ne sais pas pourquoi mais le féminisme ça m'a attiré en premier. Je ne saurai pas dire pourquoi exactement. Après il y a eu les Furieuses Fallopes, le 1er groupe féministe auquel j'ai fait partie. Il a explosé en 2007. J'y suis rentrée en 2005. Donc il a disparu en 2007 avec l'élection de Sarko. Je crois que les dernières manifs que j'ai faites avec elles, c'était le soir de l'élection, à la Bastille, j'étais avec elles. Et puis après, ça a disparu.

J'en avais marre, parce que au-delà de l'élection de Sarko (ce n'est pas ça qui l'a fait explosé), il y avait beaucoup de tensions, de problèmes.

Après ça, j'étais un peu blasée du militantisme. J'avais un peu du mal à m'y remettre. Et quand j'y suis rentrée, j'avais 15 ans, j'étais très jeune, je ne comprenais pas grand chose, je n'avais pas de formation politique, que ce soit théorique ou dans la pratique, et dans la formation militante. Et comme la plupart était quand même plus âgée que moi, je ne me sentais pas non plus tout à faut dedans. Ce n'est pas qu'elles m'excluaient, ou que je n'étais pas la bienvenue, mais c'est sûr qu'on n'était pas au même point. Et puis, il y a aussi beaucoup qui se joue dans l'affinitaire, dans les soirées, aller boire des verres, trainer ensemble, être en colloc'… Faire partie d'une communauté tu vois… Dont je ne faisais pas vraiment partie.

L'année d'après, j'étais à la fac à Nanterre. En fait… Les études et mon parcours militant sont liés parce que j'ai choisi cette fac parce que à Nanterre il y avait Etudions Gayment, une asso LGBT qui était assez radicale pour une asso étudiante LGBT. J'avais rencontré les membres d'Etudions Gayment avant, notamment [inaudible] qui est là, et qui fait partie du collectif de la Mutinerie. Je l'avais rencontrée à GouineLand sous bois, qui était un moment où tous les dimanches, on allait au bois de Vincennes faire du foot. Je ne faisais pas de foot, mais on était beaucoup à être là pour pique-niquer, à discuter, échanger. Et du coup j'ai rencontré [inaudible] d'Etudions Gayment, parce que c'était organisé plus ou moins par les gens d'Etudions Gayment. Du coup, j'avais décidé d'aller à Nanterre, alors que c'était à l'opposé de chez moi pour pouvoir trainer avec eux et faire partie de l'asso. Donc j'ai fait partie de cette asso là. Mais voilà, j'ai un peu du mal à résumer les choses…

Alors quand on te demande ce que tu fais dans la vie qu'est-ce que tu réponds ?

Ca dépend… Mais je réponds souvent actrice porno ou travailleuse du sexe. Et si on me demande ce que je veux faire plus tard, je réponds que je n'ai jamais voulu attendre d'être grande pour faire ce que j'ai envie de faire. J'ai toujours fait ce que j'ai envie de faire, qui était soit le travail du sexe, soit le militantisme, soit l'étude de langues. Ca a toujours été des choses qui sont présentes dans ma vie et c'est interconnecté… Ou quand on me demande si je pense me reconvertir plus tard, je réponds que je fais déjà beaucoup de choses maintenant, je peux passer de l'une à l'autre. Ce sont des choses que je fais déjà. Mais le militantisme est au centre de tout ce que je fais.

Tu disais qu'à 15-16 ans tu n'avais pas une connaissance politique assez approfondie. Est-ce que maintenant tu peux dire que la théorie t'a beaucoup influencée ? Est-ce que ça influence ta pratique militante, en comment ?

Je ne pense pas que je n'avais pas une approche politique assez approfondie à l'époque. Il me manquait de la formation militante. Je n'avais pas l'habitude des pratiques militantes, de prendre des notes pendant une réunion, du fonctionnement d'une organisation. Et puis bon, effectivement il me manquait de la théorie, et il m'en

manquera encore, parce que les choses, elles avancent. On a avancé ensemble aussi à cette époque là. Je n'avais pas l'impression qu'il me manquait de la compréhension théorique pour être avec elles [Les Furieuses Fallopes]. Ce n'était pas une barrière. Il ne m'en manquait pas quand je suis arrivée. Enfin, il m'a fallu une semaine pour comprendre ce qu'elles disaient… Elles mettaient des mots sur des choses que je connaissais déjà, ou sur des trucs auxquels j'avais déjà réfléchi. Maintenant j'ai avancé depuis, mais je ne me suis jamais sentie en décalage par un manque de compréhension théorique.

Pour moi, la théorie et la pratique ne sont pas des choses qui se distinguent. Pour moi la théorie, elle est dans la pratique. Théoriser son vécu, ça veut dire mettre des mots et des concepts pour une compréhension de ce qu'on vit. Ca peut passer par des livres, bien sûr ça peut aider, mais comme les débats, les discutions, les manifs.

Est-ce qu'il y a des réflexions, des livres qui t'ont beaucoup marquée ?

Il y en a pas mal. Le premier livre qui m'a vraiment marqué c'est le *King Kong Théorie* de Virginie Despentes, que j'ai lu pendant que j'étais au lycée et qui a été un peu une étincelle dans mon choix de faire du porno et celui de me prostituer. Judith Butler ça a été aussi été un truc un peu important. Enfin, ce n'est pas de l'avoir lu mais c'est plutôt les théories de Judith Butler que j'ai entendues, expliquées par d'autres, et que j'ai vu mettre en pratique par d'autres gens. Mais je connaissais déjà ce dont elle parlait depuis super longtemps. Ce n'est pas vraiment la lecture du livre mais plutôt d'avoir entendu ses théories. Bon mais il y en a beaucoup, Colette Guillaumin, juste un extrait d'un de ses bouquins, parce que je ne l'ai jamais lu, du livre *Sexe, classe et pratique du pouvoir* et c'est l'extrait qui s'appelle « Le corps construit ». Je l'ai lu il y a six ans mais j'en ressorts encore des arguments. Enfin, pour moi ce serait plutôt des textes plus que des livres qui m'ont marquée. Je pense au *Privilège blanc* de Peggy McIntosh.

Est-ce que tu as au des personnes, des modèles qui ont influencé ce que tu fais ?

Aux Furieuses, j'ai vraiment rencontré des personnes, des personnalités. Mais aussi à Etudions Gayment, aux Panthères Roses. En fait je n'ai pas terminé de te décrire mon parcours. Donc après j'ai milité à Etudions Gayment, c'était bien, parce que c'était petit, c'était local, pas de prise de tête, convivial. Après j'ai milité avec les Panthères Roses, mais ça ne m'a pas du tout plu…

Qu'est-ce qui ne t'a pas plu ?

Je ne sais pas … Puis en même temps que j'étais à Etudions Gayment, j'ai beaucoup milité contre la loi LRU, donc j'étais un peu proche à cette époque-là du NPA de Nanterre. J'envisageais de rentrer dans le NPA, J'envisageais de rentrer à Act Up. Je ne savais pas trop. Après il y a eu la fondation du STRASS, le Syndicat du Travail du Sexe. Je ne m'étais pas trop investie dans les luttes pour la reconnaissance du travail du sexe, mais maintenant oui. Mais au début du STRASS pas trop. Après, je suis sortie

avec des personnes trans' et je m'investissais beaucoup dans les luttes trans'. Après j'ai rencontré des personnes qui militaient pour la cause palestinienne et je me suis investie là-dedans aussi. Enfin voilà, j'ai aussi milité auprès de mouvements de défense des Sans-Papiers. Aujourd'hui c'est vrai que la Mutinerie est un projet qui me plait aussi et le STRASS, un mouvement pour lequel je suis vraiment investie. Quoi d'autre ? J'ai aussi été un peu avec les TumulTueuses, à deux, trois réunions, mais ça ne m'a pas plu. Disons que je n'ai pas accroché.

C'est leur activisme qui ne t'a pas plu ?

Non pas des actions en particuliers…

[Coupure trop de bruit dans la salle]

Donc Les TumulTueuses ?

En fait simplement la façon dont ça se passait dans les réunions. Je n'avais pas l'impression d'avoir ma place. Il y avait des trucs super gênants. Il y avait des trucs sur lesquels je n'étais pas d'accord, des trucs politiques qui ne fonctionnaient pas pour moi non plus.

Voilà les groupes dont je suis assez proche : Act Up, le NPA, Les Panthères Roses, puis après je suis proche aussi des Indigènes. Puis la Mutinerie : il y a vraiment une identité à développer…

Le bar avant c'était le UNITY, c'est tout nouveau en fait la Mutinerie ?

Oui, on l'a ouvert il y a un mois et demi. Je m'occupe du côté administration du lieu. Avant il n'y avait pas vraiment d'activités. Enfin il y avait des concerts de temps en temps. C'était plutôt un bar avec un billard au milieu. Maintenant on organise des concerts, des ateliers, des réunions…

Et c'est beaucoup plus féministe maintenant…

Oui largement. Et c'est moi qui ai monté la bibliothèque féministe. Il va y avoir beaucoup de choses : des débats, des rencontres, des projections. Demain, il y a une projection d'un documentaire sur le féminisme, après demain, il y a un débat sur le transféminisme. L'identité du lieu, c'est le féminisme. Avant c'était un lieu de vie mais pas vraiment politique.

En fait il y a tellement de groupes auxquels j'ai adhéré que je m'emmêle un peu… J'en oubli peut-être… Je pense qu'après les Furieuses, qui était un truc assez enfermant, avec des réunions tout le temps… J'en ai eu un peu marre de militer comme ça, dans une orga. Maintenant je milite plus dans un réseau, une communauté, c'est pour ça que je dis : « Les Indigènes, les TumulTueuses, Act Up »… que je fasse partie ou pas de ces associations, je vais être dans leurs manifestations…

Vous partagez en fait des valeurs ?

Plus que ça en fait. Ce sont des lieux. C'est une communauté… En fait on partage des lieux de convivialité. C'est des histoires d'amitié, même de flirt. On est un même monde. Il n'y a pas besoin d'adhérer. Disons que je suis une sympathisante large, de beaucoup de groupes. Et à côté de ça, j'ai pu être de temps en temps une activiste active de quelques groupes. Ca ne me dérangeait pas en fait. Je n'avais pas le temps et l'énergie de ne me consacrer qu'à un groupe de manière hyper prenante, mais je peux consacrer beaucoup d'énergie à de nombreuses d'organisations, et militer avec, sans faire forcément partie de l'orga.

Je voulais te demander ce que ça signifie pour toi « queer ».

Ce n'est pas très, très définissable comme chacun sait. Le lieu commun a dire sur le mot « queer » c'est que si on le définit, ce n'est déjà plus queer. Mais pour moi c'est… compliqué… En fait d'abord parce que c'est un mot anglophone. Dans le contexte anglophone il veut dire quelque chose, et dans celui français il veut dire, à mon avis, quelque chose de radicalement différent. La translation ne passe pas bien. Je l'utilise de moins en moins pour parler de moi, de mon travail et de mon militantisme, parce que je le trouve un peu craignos…

« Craignos » parce qu'il est de plus en plus utilisé, et mal utilisé ?

Oui, à mon avis, utiliser à des fins qui ne sont pas très bonnes, par des gens qui ne conviennent pas. Ce qui dépolitise beaucoup les choses. Je pense par exemple à la conférence Crossroads, il y avait une conférence qui s'appelait « Feminism Exposed » où il y avait Geneviève Fraisse, Jules Falquet et Eric Macé. Et Eric Macé a fait une intervention dans laquelle il a dit qu'il fallait remplacer le paradigme féministe par le paradigme queer. Et ça c'est la démonstration exacte de ce que je veux dire quand je dis que le queer, ça peut être très dangereux. Ca peut être un outil antiféministe en fait, et aussi « anti » beaucoup d'autres luttes.

A mon avis le queer ça peut être un bon outil, si il n'est pas dépolitisé, mais il est très facile à récupérer, à des fins esthétiques, culturelles, complètement dépolitisées. Par exemple, une imagerie une peu androgyne, on appelle ça queer. Pour moi queer c'est un mouvement politique ou alors c'est de la merde. Donc comme je trouve qu'il a été mal utilisé par beaucoup, et qu'il est associé à beaucoup de choses que je n'approuve pas, que je ne trouve pas intéressantes, que je préfère maintenant m'en détacher. Mais bon j'utilise quand même souvent « queer » pour faire un raccourci, parce que pour moi « queer » ça a comme même cela d'intéressant, si il est bien utilisé, d'une remise en question de toutes les normes, de toutes les oppressions qui touchent les corps, les genres, les sexualités, plus largement que LGBT et plus largement que féministe. En fait une lutte anti-oppressions qui soit intersectionnelle. Ca, c'est si on ne le détache pas de tout ce qui est politique.

Est-ce que tu différencies plusieurs formes d'activisme/militantisme féministe-queer ? Peut-être plus dans la forme des pratiques, comme tu disais, une forme plus culturelle, artistique par rapport à des formes disons plus militantes « pures et dures » ? Est-ce que tu fais la différence entre ça ?

C'est une bonne question et c'est un peu dur d'y répondre par oui ou par non. Je dirai qu'à mon avis tout va dans un sens et que… Enfin non, disons qu'il y a plusieurs manières d'arriver à la révolution et que changer le monde ça se fera par une diversité de chemins, et que les choses ne sont pas contradictoires et qu'elles ne vont pas les unes contre les autres. Elles sont complémentaires. Que ce soit quelque chose de plus universitaire, de plus grand public ou de plus underground, de plus culturel, festif ou de plus militant, traditionnel. Je pense que ce sont des choses qui se complètent.

Après c'est vrai qu'il y a quand même quelque chose d'énervant dans la répartition des taches. Dans le milieu parisien, il y a les personnes qui ne vont jamais aux manifs et qui vont dans les expos, aux concerts, etc. Ca, c'est un peu énervant. Je pense par exemple au jour de la manif pour les droits des travailleuses du sexe, on était 200 dans la rue, alors que c'est la manif annuelle, et elle était annoncée il y a plus de six mois à cette date-là précisément. Et on avait fait beaucoup de travail de communication. Du coup, 200 personnes ce n'est pas assez, surtout pas à la veille d'une loi comme celle qui va bientôt passer sur la pénalisation des clients. Et le soir même, j'étais à la Java pour la Flash Cocote, donc je ne dirai pas que ça c'est du militantisme. Mais il y avait plus de monde à la Java que dans la manif. Non seulement ce soir-là, mais toutes les semaines, il y a plus de monde à la Java que dans les manifs. En plus cette manif là, c'était celle annuelle. Chaque année non seulement on n'est pas nombreux, mais même parfois on n'est moins nombreuses. Une manif comme l'Existrans, souvent il y a moins de monde une année, que l'année précédente. Ca me brise un peu le cœur. Pareil, le lendemain de l'ouverture de ce bar, il y avait encore une manif pour les travailleuses du sexe, on était 200, et à l'ouverture du bar on était 500. Ca me brise un peu le cœur. D'être tiraillée. Toutes les camarades de lutte qui sont féministes ou qui se disent féministes mais que je ne croise jamais dans une manif. Le gens choisissent quand même leur thème de prédilection, des trucs qui leur permette de flirter ou de boire des cocktails et se mettre en avant, ou mettre en avant leur projet artistique, écouter de la musique, ou danser. Des trucs où c'est plus facile de mobiliser. Et parfois c'est un peu décourageant.

Par exemple pendant un mois, j'étais au procès des cinq émeutiers de Villiers-le-Bel (enfin émeutiers je ne sais pas) les cinq accusés des émeutes de 2007. L'un d'entre eux a pris quinze ans de prison ferme pour rien. Le procès c'était vraiment une parodie de procès. Pendant un mois, j'ai essayé de mobiliser les gens autour de moi, leur dire de venir. Et comme c'était en banlieue, il n'y avait personne, parce que c'était en banlieue, et que c'était pas fun, et que ça concernait des Noirs et des Arabes.

Je suis un peu blasée parfois de ce milieu. En fait de dire que faire la fête c'est politique, c'est vrai, mais on ne peut pas penser que c'est la seule chose politique. Je trouve que c'est trop auto-satisfaisant. On est super content de faire la fête de manière queer quand on danse dans une boîte de nuit, on est trop fier de nous parce que par exemple il y a une meuf sur la scène qui s'est dessinée des moustaches et puis

voilà c'est queer, c'est alternatif. En fait ça ne fait changer pas grand chose concrètement. Je trouve ça dommage.

En même temps, je pense que c'est beaucoup le manque d'intersectionnalité qui me dérange. C'est-à-dire que quand ça ne te concerne pas, ça ne t'intéresse pas souvent. Je crois à l'autonomie des luttes, mais je crois aussi beaucoup à l'intersectionnalité. On devrait se sentir concerné par beaucoup plus de choses.

On parle beaucoup pour qualifier les pratiques queer de « politico-ludique », de l'usage de l'humour… Qu'est-ce que tu en penses ?

Bah l'humour c'est bien. J'aime bien. Ca dépend, je ne dirai pas ludique. Je pense que ça fait longtemps, ce n'est pas que maintenant que les féministes, les LGBT utilisent les armes de l'humour pour leurs luttes. Mais même pas seulement les LGBT et les féministes, et même pas seulement en France. C'est un truc assez large, ça a toujours été une arme de subversion. Ca ne me dérange pas, ça me paraît normal. Je n'en pense rien de particulier… Tu vois ici, il y avait eu une discussion avec deux personnes ayant participé à la grève québécoise et qui parlaient de leur expérience du Pink Bloc. On a vu à quel point le mouvement québécois était plein de déguisements, de manifs ludiques, de slogans drôles et tout ça, de jouer avec les codes des festivals, des carnavals, la batucada… Je n'y étais pas, mais ils ont laissé, coller au mur ici une pancarte qui disait : « Pédale radicale, contre la hausse, pour la baisse », mais il y avait un « s » qui était d'une autre couleur, du coup ça faisait « contre la hausse, pour la baise ». Et c'était écrit sur du rose à paillette. Moi, je trouve ça bien parce que non seulement, ça peut subvertir, mais aussi je pense que dans nos mouvements, ça subvertit aussi l'idée que pour être militant, il faut être un homme, sérieux, intelligent. Moi j'aime bien être combative, mais je trouve que l'imagerie militante, elle est très viriliste. Voilà, par exemple, ma bibliothèque je l'ai appelé « Rihanna », et ça fait chier plein de monde, parce qu'ils auraient préféré que je l'appelle Simone de Beauvoir. Moi j'aime bien la chanteuse Rihanna, et je trouve ça drôle. On a mis des petites étoiles partout… Je n'aime pas le militantisme qui n'est que sérieux, que grave. Ca m'embête. Et en plus de ça, parfois dans le militantisme, les femmes sont considérées comme des idiotes et sont associées au rose, au rouge à lèvre et aux chaussures. Moi j'aime bien cette idée de révolution en talons. Par exemple, je vais en manif quasiment que en mini-jupe et en talon, pour justement critiquer cette idée que forcément le militant est déjà quelqu'un qui s'habille de manière utilitaire, discrète et que la féminité est contraire au militantisme. Je trouve ça grave.

Quels sont les collectifs, artistes, individu.e.s qui selon toi travaillent de manière intéressante les questions queer ?

Bah… Pas beaucoup… Enfin « intéressant », après tout est intéressant. Un groupe que j'aurais vraiment envie de mettre en avant en France, je n'en vois pas. C'est compliqué de sortir un nom comme ça tout de suite. Je pense que je pourrais trouver mais là tout de suite, ça ne me vient pas à l'esprit.

C'est que ce n'est pas… une évidence alors…

Non, mais il y en a beaucoup, si on parle d'individus, il y en a beaucoup, et si on parle de collectifs… Il y en a aussi plein. Mais en fait, en France je n'en vois pas de groupes qui me plaisent et qui me parlent vraiment. C'est parce que je suis trop dedans aussi, que je les connais trop bien. Il y a six mois, on m'aurait dit « Act Up », j'aurais dit « génial ! », « Les TumulTueuses » pareil, maintenant vu de près, je trouve trop de défauts, de problèmes. Ce n'est pas que je ne trouve pas ça intéressant, évidemment que c'est nécessaire et puis, rien n'est parfait. Le groupe que j'aurais vraiment envie de citer comme ça… En fait je ne suis pas très douée pour sortir des exemples. Il faut que j'y réfléchisse et je t'enverrai un mail avec des liens.

On parle de la France, est-ce que tu peux me parler du contexte de l'activisme féministe-queer en France, peut-être en comparaison avec les Etats-Unis ? Tu as vécu aux Etats-Unis ?

Non je n'ai vécu que en France, mais je connais bien les milieux militants queer de San Francisco, un petit peu de New York, vite fait, un petit peu de Berlin, et aussi de Scandinavie. Mais alors comparer tout ça serait une intervention de 20 minutes. Mais pour parler du contexte français sans comparer, je pense que l'usage du mot « queer » en France, il est problématique. Certains l'utilisent dans le milieu militant pour parler de leur pratique, d'autres l'utilisent pour parler du travail des autres. Il y en a beaucoup qui parlent de « transpédégouines », c'est le mot qui est utilisé par les Panthères, mais aussi par le collectif de la Marche des Tordues, en 2004, 2005, je ne sais plus quand est-ce que c'était ? Et puis aussi beaucoup en province, il y a beaucoup de groupes qui s'appellent transpédégouines, à Toulouse, à Rennes, Grenoble, Marseille…

Pour le contexte, j'ai l'impression que ce sont des groupes qui se sont beaucoup déchirés autour de lignes de fractures, à la fois des problèmes politiques mais aussi personnels. Ce qui fait que maintenant, il y a un truc de reconfiguration, parce que pendant pas mal de temps, on a été paralysé je crois. J'ai l'impression que 2005, c'était un peu l'âge d'or. Peut-être parce que je n'y étais pas encore et que je suis arrivée fin 2005, juste avant le bordel. C'est-à-dire que l'Existrans de 2005, elle est considérée comme légendaire. Il y avait beaucoup de monde. J'ai vu des images qui ont été tournées. J'y étais mais je venais d'arriver et je ne comprenais rien à rien… C'était l'époque aussi où il y avait une [inaudible] quasiment toutes les semaines. Il y avait aussi La Tapette en bois, les soirées PLUG organisées par La Tapette en bois sur une péniche et qui étaient assez bien. Il y avait des femmes trans', des pédés, des gouines, enfin il y avait vraiment des transpédégouines. Aujourd'hui quand on dit transpédégouines, il n'y a que des pédés blancs, que des lesbiennes blanches. Les gouines ou les garçons trans' sont de toute façon toujours exclus de ces différents espaces. C'est une des choses à laquelle on essaie de faire attention ici [La Mutinerie].

Du coup, le contexte politique j'ai l'impression que c'est un peu un contexte de reconfiguration et je ne sais pas trop où ça va. En tout cas, on peut dire qu'en 2005, il y a eu la Marche de Tordues, les Panthères étaient assez actives, il y a eu les « 72 heures » aussi, c'était trois jours de rencontres féministes transpédégouines, 72 heures dans un squat à Belleville. Ca c'est la première action que j'ai faite avec les

Furieuses Fallopes, avec l'Existrans 2005. Et les « 72 heures », il y a encore des tas de gens qui en parlent, c'était trois jours de rencontre, un truc assez gros et c'était vraiment bien. Il y avait des artistes, des expositions, des performances, des discussions, un espace non mixte qui était organisé par les Furieuses Fallopes. Bon, ce n'était pas que bien, j'avais quinze ans, je ne captais pas grand chose. Et j'imagine qu'avec mon regard actuel j'aurais eu plein de choses à critiquer. Mais disons que globalement à cette période, il y a eu de grosses choses qui se sont passées dans le champ transpédégouine et féministe entre 2002 et 2005. Et après il y a eu quelque chose de cassé et pas que chez les féministes radicales. Globalement, dans le milieu militant en général, l'arrivée de Sarkozy a produit beaucoup de découragement. Simplement quand les conditions de vie des gens empirent, ils ont moins de temps pour militer. Ils n'ont pas assez de ressources, c'est décourageant, ça déprime. Peut-être que l'ouverture de ce lieu [La Mutinerie] c'est un renouveau, je ne sais pas, l'élection de François Hollande. Je ne dis pas que François Hollande c'est mieux, mais ça va peut-être débloqué quelque chose, les gens vont être moins désespérés. Je pense aussi qu'il y a le manque d'espaces. Ca c'est vraiment important : des lieux.

Il y avait en 2010 je crois, la TEUFF… est-ce que tu y as été ?

Pas toutes mais deux ou trois. J'ai aussi participé aux réunions d'organisation d'une des TEUFF et je crois qu'elle n'a pas eu lieu celle à laquelle j'ai participé. Mais je n'étais pas super convaincue. C'était sympa mais pareil pas mal de défauts. Je trouve qu'on pourrait aller plus loin, qu'on pourrait faire des choses plus intéressantes… plus intersectionnelles. Mais bon, c'était quand même intéressant, c'était à la CIP (la Coordination des Intermittents et des Précaires). Et ce lieu là il a fermé aussi, il me semble depuis. Il y a eu la Titanic aussi, un squat transpédégouines à Montreuil qui a fermé aussi. A Toulouse, il y avait pas mal de lieux, des squats, à Grenoble aussi. Mais à Paris, les squats ferment très vite. C'est très précaire et comme en plus à Paris le mouvement transpédégouine féministe est hyper apolitique, pas très politique en tout cas. Donc du coup, il n'y a pas de liens créés entre nos organisations et le reste du champ politique. A la CIP, on pouvait vraiment faire ça, c'était un lieu militant. Sinon, par exemple, ça m'arrivait d'aller à des réunions du collectif Mamans Toutes égales qui avaient lieu au CICP, 21 ter rue Voltaire. C'est bizarre qu'on n'ait pas plus de liens avec la CICP, le CIP. La plupart des militants que je rencontre dans d'autres champs militants, les luttes de sans Papiers, ou contre la violence policière, contre la prison, contre le racisme, la plupart du temps ils n'ont jamais entendu parler des Panthères Roses. Ca prouve quand même qu'il y a un échec à créer du lien, de créer des ponts entre les différentes luttes, ce qui n'est pas forcément le cas en province.

Il y a peut-être des lieux moins séparés, moins disparates. On se rencontre dans les mêmes lieux. Je viens de Nantes et il y avait un lieu dans le centre qui était ouvert à plein d'associations, où on pouvait faire des débats, se retrouver… Et du coup, on sait ce qui se passe à côté…

Mais je pense aussi qu'à Paris, il y a un manque de volonté et d'envie. Justement avec un côté assez superficiel, pas très engagé. Mais bon, en tout cas ce lieu, c'est l'une de ses volontés pour le coup et on va faire venir des gens de différentes parties du

champ militant pour essayer de remédier à ça. Pour moi, l'un des aspects les plus important de mon militantisme, c'est ça de faire des manifs de tout ordre, de faire des rencontres et des ponts entre. Et de ne pas cantonner mon militantisme à un petit truc. A Paris, même le STRASS, les gens qui vont aux expos, aux soirées… ils ne viennent pas aux manifs des travailleuses du sexe, et je ne parle pas des luttes pour défendre les Sans-Papiers, ou le luttes anti-carcérale, anti-capitaliste… Pour moi, si il n'y a même pas de solidarité entre les minorités sexuelles que sont les travailleuses du sexe et les pédés, bah ça ne sert à rien. Il y en a une solidarité, dans le sens où il n'y a quasiment que des trans', des pédés ou des gouines qui vont aux manifs de putes, en plus des putes, et que c'est ActUp qui héberge notre permanence. Mais il y a un manque de solidarité. C'est pareil pour toutes les luttes qui ne sont pas la gay pride et le 8 mars, elles sont invisibilisées.

Dans les recherches que je fais, il y a vraiment un questionnement qui ressort, c'est la question de la visibilité de la différence, opposée à l'invisibilité. Ce qui reviendrait peut-être à dire : le droit à la différence versus le droit à l'indifférence. Et du coup, une politique intégrationniste, assimilationniste versus une politique des identités. Du coup j'aimerai savoir ce que tu penses de cette dichotomie entre ces deux choses-là ?

Je m'inscris plus dans les politiques de la visibilité. Mais je pense que c'est mitigé aussi… En tout cas si on pense en terme de politiques identitaires…

[Coupure]

On en était à visibilité/invisibilité, assimilation/identité. Oui clairement, il y a une question de visibilité… Mais je ne pense pas que les choses doivent être posées comme ça. Pour moi ce n'est pas tellement un droit à la différence ou identitaire. Je ne me considère pas vraiment comme identitairement différente des gens « normaux ». Oui je suis un freak d'une certaine manière. Je pense que c'est compliqué, peut-être on y reviendra plus tard, je vais voir si ça tourne dans ma tête.

Est-ce que le terme « postféministe » te pose problème ?

Oui ! Une des phrase que j'utilisais tout le temps à une certaine période c'était : « on parlera de postféminisme quand on sera dans le post-patriarcat ». Malheureusement Eric Macé est venu et il a déclaré que l'ère du post-patriarcat était arrivée et que les luttes féministes n'étaient plus nécessaires. Cela dit, je pense qu'à Paris, il n'y a pas beaucoup de personnes qui pensent que le post-patriarcat est là, en tout cas pas beaucoup de gens intéressants. Je déteste ce mot. Je n'aime pas non plus « post-porno » et « post-je-ne-sais-pas-quoi ». Je ne comprends pas en fait ce que ça veut dire « post », ou « post-colonial » ?

Mais bon, pour moi « postféministe » c'est dangereux parce que le féminisme c'est un truc du passé, obsolète et dont l'âge d'or est derrière nous.

Ce terme est aussi utilisé pour se démarquer d'un féminisme antérieur, et pour parler d'un nouveau féminisme…

Oui mais je n'utiliserai quand même pas ce mot.

Oui à cause des risques de dérives…

Oui, en fait je ne comprends pas pourquoi on ne se servirait plus du terme féminisme. Enfin je peux comprendre que des gens trouvent que le mot « féminisme » a été tellement utilisé pour des trucs dégueulasses, transphobes, racistes, etc. Et qui n'a plus de force politique. Mais je n'utiliserai quand même pas le mot « postféminisme », parce qu'en plus tous ces mots qui commencent par « post », c'est trop universitaire.

Je vais terminer sur le concept d'homonationalisme, même si on en a discuté l'autre jour quand il y avait le débat. Ce terme est vraiment apparu en France l'année dernière avec cette histoire de l'affiche de la Marche des Fiertés, il y a eu vraiment une prise de conscience des problèmes d'homonationalisme. Mais en même temps, est-ce que le terme n'est pas le nouvel os à ronger ?

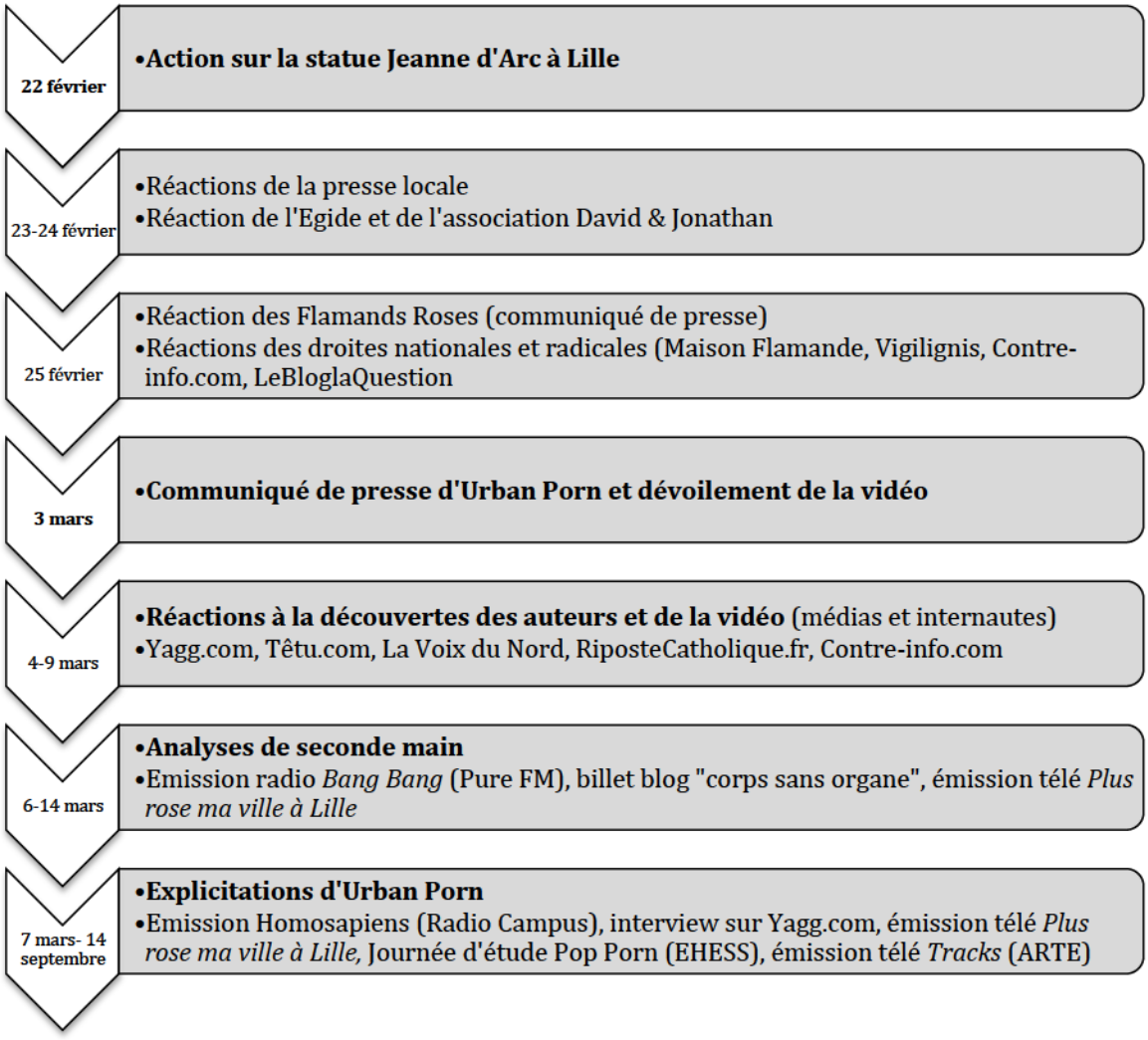
C'est un peu ce que disait Fatima Jaffer lors de la discussion de l'autre fois. C'est clair que dans le champ universitaire il est utilisé, réutilisé un peu comme on le disait. Mais par contre dans le champ militant, il y a beaucoup de gens qui ne savent pas ce que ça veut dire, et qui ne sont pas familiers avec l'idée, qui n'ont pas trop réfléchit à ça. Mais ce dont j'ai le plus envie de parler, et c'est aussi ce que disait Fatima, c'est de pouvoir parler de racisme dans les milieux militants. Je me demande si le terme homonationalisme peut être un chemin pour parler de racisme, ou au contraire un écran pour ne pas en parler. L'homonationalisme, c'est juste une des manières dont l'islamophobie trouve une justification pseudo « droit de l'hommiste », pseudo progressive. Mais c'est aussi le cas de l'instrumentalisation du féminisme, de la laïcité, des luttes LGBT. L'islamophobie n'est qu'un moyen pour faire passer des formes de racisme intérieur. Ca peut être une discrimination plus sur la couleur de peau, sur le pays d'origine, de la xénophobie et un racisme « de base » qui se cache derrière une critique de la religion. C'est opérant de parler d'homonationalisme et d'islamophobie, mais c'est aussi important de pouvoir parler de racisme, et que ça ne le masque pas.

Mais je ne pense pas qu'en France, il y ait trop de débat sur l'homonationalisme, peut-être, mais dans le milieu militant, il y en a beaucoup qui n'ont pas la moindre idée de ce que c'est. Si ça peut leur permettre de réfléchir à des choses, tant mieux.

J'avais fait la traduction du livre de Jasbir Puar *Homonationalisme*. J'ai traduit un chapitre et on a publié deux chapitres sur les quatre de son livre, et Maxime Cervulle a traduit l'autre. Et voilà, sur les problèmes que je peux avoir avec le terme « queer » c'est aussi qu'il s'est beaucoup nationalisé, blanchisé. Je pense qu'il a beaucoup perdu de sa charge anti-assimilation.

2. Documents relatifs à l'« affaire » de la statue Jeanne d'Arc à Lille

a. Schéma récapitulatif du déroulement de l'affaire



b. Les registres de vocabulaire selon les différents acteurs

LA STATUE JEANNE D'ARC	
DROITES NATIONALES ET RADICALES	Sainte Jeanne d'Arc, Symbole national d'unité, Symbole de la chrétienté, Racines de la France, Ste patronne de la France, La Pucelle, la Pucelle de Domrémy
URBAN PORN	Représentation symbolique, Jeanne d'Arc queer
EGIDE	Symbole national
PRESSE	Pucelle d'Orléans, Fausse Pucelle symbole d'identité nationale par de FN, Symbole de l'histoire de France devant lequel se rassemble le FN
DEFENSEURS (commentaires internautes)	La Pink Jeanne D'Ark, Jeanne transgressive du genre en son temps

LES AUTEURS : Le Collectif URBAN PORN	
DROITES NATIONALES ET RADICALES	Extrêmistes homosexuels, Collectif de déséquilibrés, Volée de zoziaux honteuse, Les cons, Pauvres dégénérés, Pauvres fous, Représentants du "genre" homo, Milieux homosexuels, Crapules sodomites, Profanateurs homo, Militants homo, Activistes, Homofolie, Cette lie, Des gosses, Bande de salops, Jeunesse décérébrée, Détraqués sexuels, Un commando de la mouvance gay bi trans lesbien
URBAN PORN	Individu(e)s transpédégouines, Fouteurs de merde au pays des gentils LGBT
EGIDE	Symbole national
DETRACTEURS (commentaires internautes)	Bande de tarés sorties d'un hopital psychiatrique, Caricature d'eux-mêmes

LE MOUVEMENT LGBT HEGEMONIQUE	
DEFENSEURS (commentaires internautes)	Assimilationnistes adeptes du 'il vaut mieux montrer qu'il n'y a rien à voir, Homos bien pensants, Fesse-cousues, Certaines assos LGBT, Gauche caviar de l'EGIDE, Homo mais pas trop, Gays proprets et honteux, Personnes lgtb bien pensantes, Plus intégrationnistes que les intégrationnistes, Assos de pédés tit bourgeois bien ranges, Les gentils LGBT

b. Les registres de vocabulaire selon les différents acteurs

L'ACTION : Le rhabillage de la statue	
DROITES NATIONALES ET RADICALES	Mise en scène obscène, Bouffonerie, Nouvelle provocation, Outrager scandaleusement la statue, Provocation gratuite, Mascarade minable, Honteux ignoble humiliant, Scènes pronographique et insultes en plein public, Totalement grotesque, Ridicule pitoyable, Profanation de la statue, Provocation outrage, Action insultante à l'égard de notre histoire
URBAN PORN	Déplacer l'approche conservatrice racialisée patriotique des débats sur l'identité nationale, Visibiliser affirmer nos identité, Lecture queer figure JDA
EGIDE	Provocation gratuite et inutile, Radicale et provocante à la limite de la légalité, Mauvaise image de l'homosexualité, Condamne l'action, Sans intérêt contre productive, Risible mais pas lisible, Opération de comm d'une bande de jeunes, Faire parler d'eux
PRESSE	Action très *queer*, Farce, Performance qui allait loin dans le *queer*, Performance assez osée, Léger/inoffensive, Contrebalance le FN, Mauvaise blague d'étudiants, Action choc teintée de politique de militants de la cause homo
DEFENSEURS (commentaires internautes)	Action sexopolitique plus ludique qu'outrageante, Action chouette, That's a real action genderfuckers, Super genial, Intervention assez culotté, Happening hautement transgressif (x2), Action somme toute assez bonne enfant, Truc assez rigolo pas méchant pour deux sous, Plutôt drôle, Plutôt fun, Marrant, Nouvelle appropriation de JDA intéressante, Amusant gag d'étudiant un peu d'humour, Ce genre de happening me plait bien, Outil de lutte, Réponse gentillette aux attaques des militants de Jean-Marie, Un happening plus qu'autre chose dans la mouvance artistique actuelle, Exhibition non politiquement correcte, Excellent, Initiative intéressante porteuse de réflexion plus que de provocation, Démarche ludique dans sa forme mais faisant passer un vrai message, Happening surréaliste, Action de rue au grand jour assumée et libre artistiquement, Politiquement intéressante et réflechie
DETRACTEURS (commentaires internautes)	Une réaction idiote, Ecriteaux idiots pétris de haine de l'autre (D & J), Action dégradante, Résultat d'une beuverie entre jeunes action irresponsable et irraisonnées bêtise à l'état pur, Pitoyable, Vulgarité gratuite et message déclaration de guerre, Inutile provocation, Pas drôle pas intéressant, Provocation inutile, Complètement con comme démonstration, Forme d'exhibitionnisme qui réduit l'homosexualité à un clichée, Mauvais gout de la chorégraphie à deux balles avec un gode, Le *happening queer* est le summun du *kitsch* juste bon à effrayer les grands-mères, Vidéo grossière à mon gout, Genre d'événements qui va à l'encontre de la cause gay il pousse la société à nous montrer comme différents, Vidéo marrante et navrante, Mascarade montée autour de la customisation de la statue, ça salit l'image, Un gros zéro pointé pour ce genre de provoc' ridicule, Inutile et négatif, Bizutage d'étudiants

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
1UP	04/03/10	**Urban Porn Online**	http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?p=759	You are fucking great!!!! I have no words, that's a real action, genderfuckers!!! Congrats from Barcelona (here it's impossible to do something like that)
2UP	04/03/10	**Urban Porn Online**	http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?p=759	Super performance de rue ! Courageuse et indispensable ! Pour la création d'un peuple libre de choisir ses identités et de détourner les discours normatifs. Bravo !
3UP	05/03/10	**Urban Porn Online**	http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?p=759	Bravo bravo bravo ! excellente action artistique et politique ! bonne continuation à Urban Porn
4UP	05/03/10	**Urban Porn Online**	http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?p=759	Pas mal très osé mais très bien de plus que je trouve bien c'est que vous respectez le monument en l'habillant et non en le dégradant a vie comme font certains.
5UP	06/03/10	**Urban Porn Online**	http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?p=759	Une réaction idiote qui a enflammé les sites homophobes et qui va pourrir les tentatives pour avancer dans le respect vers plus d'égalité… Les extrémistes quelqu'ils soient n'ont jamais rien résolu.
6UP	09/03/10	**Urban Porn Online**	http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?p=759	Super Génial Vous avez assuré grave Je suis fan

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
	16/03/10	**Urban Porn Online**	http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?p=759	à Bob : l'extremisme, c'est vouloir a tout prix faire valoir ses idées sur celle des autres. Cette action du collectif urbanporn ne prétend pas imposer quoi que ce soit, mais plutot élargir les consciences, donner la possibilité a l'individu d'avoir la chance de s'explorer en tant que personne et pas en tant qu'objet de la société qui veut absolument nous apprendre a être un « bon pensant aux bonnes moeurs ». Personne ne t'a lu de conte de fée quand tu etais gosse, qui te disait que la princesse en danger pouvait bien être secourue.. par une autre princesse? à urbanporn : Un grand bravo et un grand merci pour cette action de rue , au grand jour, assumée et libre, artistiquement et politiquement interessante et reflechie
8UP	10/04/10	**Urban Porn Online**	http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/?p=759	Moi la Jean d'Arc de la rue Solférino, je la préfère parée de ces rubans roses plutôt que dégradée par la gerbe du Front national le 1er mai. Bravo
1FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		j'avais pas grillé que ça venait de vous cette perf ! vous êtes graaaaves :) super la vidéo performative
2FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		héhé ravie que ça te plaise! Je dois avouer qu'on s'est bien fait plaisir sur cette action. Et on y a joyeusement embrigadé une partie des Ballets c dans le Q (pd) - j'ai d'ailleurs eu le plaisir de remarquer que tu en étais fan- En tout cas, une chose est sure, on est maintenant identifié.e.s comme fouteur.euses.s de merde au pays des gentils LGBT...
3FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		oui je suis fan ! je serai parmi vous lundi je vous soutiens de tout mon slip ;)

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
4FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Et ça continue...Selon les assimilationnistes adeptes du "Il vaut mieux montrer qu'il n'y a rien à voir" UrbanPorn donne une mauvaise image de l'homosexualité…
5FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Heureusement, à Lille, il y a les Flamands Roses
6FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Et ça cite David et Jonathan…
7FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Elle ferait peut-être mieux d'organiser des randonnées pédestres pour les membres de l'Egide... (Vu qu'elle est payée pour ça...)
8FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		... bien bien ! je suis contente de voir tellement de réactions. Ca prouve juste le contraire de ce qu'ils blament tous.
9FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Ca interpelle les gens, donc bien vu!! Apres fuck les homos bien pensant et autres facho et homophobe.
10FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		wouah wouah wouah!!! hahahahaha !!!ça pousse à l'homophobie????!!!!au moins le débat est lancé!

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
11FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		J'espère pas que ca pousse a l'homophobie.....
12FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Mais qu'est-ce qu'ils sont fesses-cousues ces soc'dem !
13FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Vous êtes des gens déviants!
14FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Et fièr-e-s !!! ^^ Lien d'un site Very Friendly
15FB	10/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Audrey Gabrielgray et moi qui trouvais l'action pas assez provoc
16FB	10/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Honnêtement, on s'attendait pas à autant de réactions et surtout, à ce que le débat prenne cette tournure, mais c'est super intéressant ce que ça génère comme questions et comme réflexions autour des identités et de l'assimilation obligatoire dans un modèle

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
17FB	09/04/10	**Profil Facebook d'une membre d'Urban Porn**		Audrey Gabrielgray il y a toujours une tendance normative dans tout groupe, c'est soit vouloir etre comme personne, soit vouloir etre comme tout le monde, alors qu' il faut juste etre soi meme. Au final la video reste bien, le seul reproche que je ferais c'est pourquoi les pompiers n'ont pas été dansés et s'amusés avec vous sur la vidéo ? :)
1VF	28/02/10	**Very Friendly**	http://www.very-friendly.fr/Debat-Faut-il-donner-une-bonne-image-de-l-homosexualite-Polemique-associative-a-Lille_a1180.html	Lourde question que "la bonne image" de l'homosexualité. Si on regarde le documentaire d'Yves Jeuland "30 ans d'homosexualité", le souci qu'il y a est le fait que l'on considère les homosexuels comme des "grande folles". Or on peut les classer en diverses catégories : celles et ceux qui veulent avoir une vie normale, sans avoir le besoin de jouer "les follasses", celles et ceux qui font de la provoc, celles et ceux qui doivent le cacher et en souffre...C'est comme si on collait une étiquette : les hétéros doivent avoir des enfants, les homos sont tous des détraqués ou malade. Je dis NON! Il faut arrêter de tout marginaliser ou banaliser ou mettre dans une case. Il y a des cons partout, que l'on soit bi, hétéro, trans, homo. Du moment que l'on a le respect de soi et des autres, le reste on s'en fout. Les provocations ne servent à rien, sauf dans les pubs, les clips afin de pouvoir faire avancer les choses. Pas de provocation inutile, ceci ne ferait qu'accroitre les maux-dits des détracteurs. Donc chacun se doit le respect, sans pour autant en oublier d'être ce que l'on est quelque soit son orientation (hétéro, bi, homo, trans). Désolé si mes propos vous choquent, mais l'acceptation commence par l'écoute de l'autre. http://rudycardona.spaces.live.com/
2VF	02/03/10	**Very Friendly**	http://www.very-friendly.fr/Debat-Faut-il-donner-une-bonne-image-de-l-homosexualite-Polemique-associative-a-Lille_a1180.html	Bonjour tou-te-s, je suis plutôt pour une visibilité et d'une représentation véridique, authentique, proche de la réalité. Une image que l'on pourrait qualifier de fidèle. C'est-à-dire ni péjorative, ni méliorative. http://oniisan.centerblog.net/

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
3VF	03/03/10	**Very Friendly**	http://www.very-friendly.fr/Debat-Faut-il-donner-une-bonne-image-de-l-homosexualite-Polemique-associative-a-Lille_a1180.html	Je déplore ces actions qui ne représentent pas les gay en général. Nous voulons sortir des stéréotypes alors pourquoi continuer à les afficher et les extrapoler en plus sur des monuments historiques et publiques. L'image des gays en France à certes encore beaucoup de chemin à faire mais je ne suis pas d'accord pour dire que nous vivons dans un pays homophobe. Les mentalités change et tenir un discours comme celui-ci ne fait que nous ramener des années en arrière. Alors oui, il y a encore des progrès à faire et des combats à mener pour que nous soyons tous égaux et que nous vivions comme nous le voulons, mais cela ne passe certainement pas dans ce genre d'action dégradante.
4VF	03/03/10	**Very Friendly**	http://www.very-friendly.fr/Debat-Faut-il-donner-une-bonne-image-de-l-homosexualite-Polemique-associative-a-Lille_a1180.html	Ecoute je suis en désaccord avec toi parce que regarde la législation déjà qui scelle l'inégalité entre les 'hétéro'' et les autres donc on peut aussi parler d'une homophobie gouvernementale aussi... Alors je suis d'accord sur le fait que ce ne soit pas comme pré-'80 où l''homosexualité' était vue comme un crime et une maladie mentale mais... Comme tu le dis très bien : il y a encore du chemin à faire. http://oniisan.centerblog.net/
5VF	06/03/10	**Very Friendly**	http://www.very-friendly.fr/Debat-Faut-il-donner-une-bonne-image-de-l-homosexualite-Polemique-associative-a-Lille_a1180.html	je ne parlais pas de la législation ici, car je le sais il y a encore beaucoup trop de travail à faire. Et l'une des premières étapes pour faire intégrer définitivement des messages dans les moeurs, c'est parfois une loi qui clarifie les choses. Nous avons réaliser un beau chemin, n'en restons pas là. Mais l'égalité entre tous passe avant tout à travers des individus et non simplement par des lois.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
6VF	08/03/10	**Very Friendly**	http://www.very-friendly.fr/Debat-Faut-il-donner-une-bonne-image-de-l-homosexualite-Polemique-associative-a-Lille_a1180.html	Oui je pense que je vois mieux ce que tu voulais dire. Merci d'avoir précisé. En ce cas, je suis d'accord mais reste que la loi et les mentalités sont liées, pas forcément intrisèquement mais... D'autres faits comme dans les années '80, avec la peine de mort viennent pouver que l'opinion publique est extrêmement malléable (notamment par les médias, par la couverture médiatique des événements, par leurs visibilité...). Badinter a fait abolir la peine de mort contre l'opinion publique dans ces années-là. Quelque fois c'est le gouvernement qui prend l'initiative. Des sondages ont été faits en ce qui concerne le mariage et aussi l'adoption et la majorité de la population Française est favorable : cette fois-ci c'est le gouvernement qui refuse de faire face à ce fait et d'écouter ce que le peuple souhaite. C'est vrai, moi aussi je pense que si le gouvernement faisait un pas (unne concrétisation forte de ce désir populaire) alors ça aiderait beaucoup les mentalités de ces personnes méconnaissantes, ignorantes, étriquées, intolérantes ou que sais-je encore. Conséquemment la corrélation entre loi et peuple est parfois délicate, au dépend de ce qu'on regarde. http://oniisan.centerblog.net/
1VN	24/02/10	**La Voix Du Nord**	http://www.lavoixdunord.fr/Locales/Lille/actualite/Secteur_Lille/2010/02/24/article_la-statue-de-jeanne-d-arc-deguisee-en-ro.shtml	jeanne transexuelle? c'est tendance,Nunc est bibendum...cela me rap^pelle mes Beaux-Arts à Rouen...blague de carabin…
2VN	27/02/10	**La Voix Du Nord**	www.lavoixdunord.fr/Locales/Lille/actualite/Secteur_Lille/2010/02/24/article_la-statue-de-jeanne-d-arc-deguisee-en-ro.shtml	Certainement le résultat d'une beuverie entre jeunes , qui se termine par des actions irresponsables et irraisonnées , bref de la bêtise à l'état pur.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
1YG	26/02/10	**Yagg**	http://www.yagg.com/2010/02/26/lille-la-statue-de-jeanne-darc-habillee-de-rose-la-voix-du-nord-les-flamands-roses	Si je comprends bien n'importe qui fait n'importe quoi, et tout le monde porte plainte contre tout le monde. ça ne m'étonne pas que les Tribunaux soient surchargés de plaintes de toutes sortes. On devrait commencé par demander à Jeanne d'Arc son avis, concernant l'utilisation de son image nationale et religieuse, peut-être qu'elle aimerait bien qu'on lui foute la paix, elle s'est bien battu et mourir à 18 ans même en 1431, c'était un peu trop tôt.
2YG	26/02/10	**Yagg**	http://www.yagg.com/2010/02/26/lille-la-statue-de-jeanne-darc-habillee-de-rose-la-voix-du-nord-les-flamands-roses	Jeanne, elle était transgressive du genre en son temps : une femme-chevalier, une chevalière qui ne soit pas une bague, une maréchale en chef des armées qui ne soit pas la femme du maréchal en chef… Une mystique guerrière emplie de visions et capable, avec le peu de ressources sociales qu'on laissait aux femmes à cette époque, d'accomplir la destinée à laquelle elle se sentait appelée. Je suis sûr qu'on peut en faire une icone LGBT. Après la Jeanne d'Arc républicaine, la Jeanne d'Arc catho, la Pink Jeanne d'Ark est en route pour faire tomber la citadelle des conformismes hétéronormés… youpi !
3YG	26/02/10	**Yagg**	http://www.yagg.com/2010/02/26/lille-la-statue-de-jeanne-darc-habillee-de-rose-la-voix-du-nord-les-flamands-roses	Je ne comprends pas la réaction de la présidente l'Egide. Enfin si, j'imagine qu'il y a des conflits d'intérêts là-dessous… Le message passe de façon fun et il n'y a pas de dégradations! Que demande le peuple! Mais bon « condamner » c'est à la mode…
4YG	26/02/10	**Yagg**	http://www.yagg.com/2010/02/26/lille-la-statue-de-jeanne-darc-habillee-de-rose-la-voix-du-nord-les-flamands-roses	c'est cool vous trouvez pas ? Quand jétais gamin mon instit m'a toujours dit que J.D'arc était homo

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
5YG	26/02/10	**Yagg**	http://www.yagg.com/2010/02/26/lille-la-statue-de-jeanne-darc-habillee-de-rose-la-voix-du-nord-les-flamands-roses	Hihihihi !!! Géniale cette action !!!! Enfin un peu d'humour subversif dans ce monde si conformiste !!! Et un message à la fois subversif et accessible !!! Bravo et merci aux inconnu-e-s qui ont fait ça !!! Voilà qui me remonte le moral après avoir participé à une manif pour la suppression du ministère de l'identité nationale et des politiques racistes et réactionnaires qui n'a pas attiré foule à Strasbourg! Quand à Egide, décidément ça ne va pas bien dans ce pays, jusque dans certaines associations LGBTI… Si vous tenez tant à porter plainte, il y a de quoi faire avec toutes les violences et discriminations LGBTIphobes qui s'accumulent au quotidien ! Verra-t-on émerger une frange homo de l'extrême droite catholique ? …
6YG	26/02/10	**Yagg**	http://www.yagg.com/2010/02/26/lille-la-statue-de-jeanne-darc-habillee-de-rose-la-voix-du-nord-les-flamands-roses	En tout cas elle a été brûlée vive parce qu'elle avait remis ses vêtements de garçon dans sa cellule. C'est un piège que lui avaient tendus les anglais et les bourguignons, dépités que ses juges ne l'eussent pas envoyés à la mort pour sorcellerie. Ses géoliers la menaçant sans cesse de violences sexuelles, Jeanne a remis ses vêtements d'homme, qui la protégeaient mieux. Elle était perdue: errare humanum est sed persevere diabolicum est. Elle était désormais relaps. Vouée au bûcher. Elle n'est certainement pas la seule femme a avoir été brûlée vive pour avoir porté des vêtements d'homme. Il y a eu une existrans qui a finit sous sa statue du côté de la gare d'austerlitz (on nous avait refusé celle de la rue de Rivoli où le FN défile chaque année).
7YG	26/02/10	**Yagg**	http://www.yagg.com/2010/02/26/lille-la-statue-de-jeanne-darc-habillee-de-rose-la-voix-du-nord-les-flamands-roses	Les propos d'Egide donnent envie de vomir.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
8YG	05/03/10	**Yagg**	http://www.yagg.com/2010/02/26/lille-la-statue-de-jeanne-darc-habillee-de-rose-la-voix-du-nord-les-flamands-roses	Bon, j'ai un train de retard, et en même temps un pas d'avance sur cet article-ci. Effectivement j'ai eu connaissance du second paru et publié par Yagg avant de lire celui-ci. Eh bien, la vidéo du second article était bien nécessaire!! Ici, on ne parle que de cet habillage en rose de Jeannou, passez-moi la familiarité. Et le caractère non dégradant de l'action. Mouais… Donc, merci Audrey pour ce complément d'enquête, où on peut se faire une idée bien plus précise des faits! Ici, dans cet article, on voit bien que des petites guerres se jouent dans nos propres parties, les uns voulant se faire protecteurs et revendicateurs d'une image parfaitement « propre » et normalisante des populations LGBT, véhiculant des démarches cadrées et politiquement correctes! ET d'autre part, les neo-revendicateurs qui validant toutes les actions possibles, considérées dès lors pérennes dans la lutte et l'avancement de la cause des LGBT. Aïe aïe, luttes internes ? Combat moral et suprématie des considérations existentielles des homos et autres ? Une cause commune mais deux mesures ?? Plus ça va, plus je me rassure ; plus j'en apprends et plus ça craint… J'étais cependant loin de me douter polarité au sein de nos rangs. Enfin si, puisque cela trouve un écho véridique dans la simple population gay, entre les acharnés de luttes en tout genre (non négligeable, ça fait avancer les choses… même si des fois c'est le poing en avant et dans le mauvais sens du terme) et les flottants passe-partout. Bien sûr d'autres nuances existent, bien heureusement! Mais, entre le fond, le couvercle, et encore ce qui compose toute la structure qu'est la marmite*, quoi choisir ? Intimement, mon choix est fait. *Cette dernière image est très spontanée! et illustre sans doute quelque peu maladroitement ma pensée.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
9YG	04/03/10	**Yagg**	http://yagg.com/2010/03/04/le-collectif-urbanporn-revendique-laction-sur-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille/	Pitoyable !
10YG	04/03/10	**Yagg**	http://yagg.com/2010/03/04/le-collectif-urbanporn-revendique-laction-sur-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille/	Ah ça, ça emmerde bien les gays proprets et honteux qui s'échinent toute la sainte journée à assainir l'image des transpédégouines à coups de « nous sommes comme vous » (« comme vous » ? c-à-d ? normaux ? rangés ? sains ? mariés ? géniteurs ?) et de « cachez-moi cette folle que je ne saurais voir » ! Perso je me réjouis qu'il y ait encore des jeunes EN VIE ! Et tant pis s'ils font n'importe quoi ; au moins ils jouissent, eux ! Bananana, Jeune, folle et fière de l'être

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
11YG	04/03/10	**Yagg**	http://yagg.com/2010/03/04/le-collectif-urbanporn-revendique-laction-sur-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille/	Je trouve fort dommage que les LGBT n'osent pas plus de happenings en général. On dirait qu'on s'endort et qu'on subit un peu tout et n'importe quoi avec un sentiment d'abandon de la partie. Ceci dit, même si je trouve l'intervention assez culottée (dans le bon sens du terme et sans mauvais jeu de mot lol) en ce qui concerne le déguisement symbolique de la statue, elle est également assez vulgaire et permet un amalgame gratuit et dommageable avec l'ensemble des messages LGBT… je ne sais pas trop quoi en penser. Cela me fait sourire d'un côté, ces jeunes qui osent (eux!,) mais je suis en même temps mal à l'aise de l'image provoc' au-delà de la statue elle-même. Les mots vulgaires, les mimes d'actes sexuels filmés en pleine rue etc, ça ne fait que renforcer l'opinion de ceux qui, voyant cette vidéo, vont se dire « ben ouais forcément, les homos ce sont tous des pervers provocateurs lobbyistes dangereux qu'il faut combattre ». Ou comment donner du grain à moudre à Boutin et consorts, aux excités religieux de tous poils et aux partisans des « valeurs familiales traditionnelles » qui refusent que l'on nous donne le droit d'être parents. Et ça, ça me gêne profondément. Oui à l'action, oui un peu de désobéissance de temps en temps pour rappeler qu'on est là et qu'il faudra composer avec nous d'une manière ou d'une autre, mais non à la vulgarité gratuite et aux messages déclaration de guerre.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
12YG	04/03/10	**Yagg**	http://yagg.com/2010/03/04/le-collectif-urbanporn-revendique-laction-sur-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille/	Merci à Urban Porn d'avoir fait cette vidéo. Ainsi, les propos ne sauraient être détournés ni les racontars sur comment s'est déroulée l'action dérivés. Nous vivons l'action en direct, si je puis dire, et du début à la fin! Ceci dit, l'envie de ne pas achever le visionnage de cette action-témoignage ne fut pas loin. Mais, autant se faire son idée jusqu'au bout. Les trois premiers commentaires dépeignent exactement les trois ressentis possibles. C'est drôle. Il est encore plus drôle de reconnaître son opinion dans les trois ; enfin, dans le troisième plus personnellement. Car, à la fois je peux comprendre le désir de ces jeunes d'exprimer ce qui leur semble essentiel de partager au monde, c'est-à-dire « nous avons le droit d'exister pleinement, sans réserves. Nous sommes, et sommes fiers d'être ». Ceci est bien sûr ma propre traduction, extrêmement basique j'en conviens, de leur action. Ils sont jeunes, ils ont le « droit » de s'exprimer, certes. Il n'en est pas moins que la forme que prend cette revendication est, en revanche, à leur défaveur. Au-delà de la vulgarité même car oui ça l'est, quoiqu'on en dise…, je trouve la démarche outrancière. J'espère que l'asso puisqu'elle s'est officiellement revendiquée parraine de l'action, ne souffrira d'aucun recours en justice. Y aurait-il de la dégradation de bien public dans l'air ? Les images ne semblent pas le montrer, mais bon… Ce que je garderai en mémoire cependant de tout cela, aussi après avoir lu leur communiqué, c'est la jeunesse et l'impétuosité de leur action. Franchement, pas d'accord en fait! Oui, on peut écrire « Godes save the queers », pourquoi pas ? Là où en revanche je suis en complet désaccord c'est pour l'illustration du doigt d'honneur qui, par définition, confère à leur démonstration àux caractères politique et social une vision parfaitement insultante. Mais enfin… un minimum de conscience tout de même! Je ne juge pas tant le reste (engodages mimés et tout le tsoin tsoin, le petit ballet sympathique par

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
13YG	04/03/10	**Yagg**	http://yagg.com/2010/03/04/le-collectif-urbanporn-revendique-laction-sur-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille/	J'aime cette video! Cela choque beaucoup de LGBT soit je peux tout à fait entendre que ca ne rentre pas dans les messages qu'ils voudraient que les médias passent. Je ne me reconnais pas dans votre communauté que vous voulez propre et lisse, vous ne parlez jamais de ceuxLLES qui sont contre le mariage hétéro ou homo car institution patriarcale, qui veulent l'abolition du genre sur l'état civil. CeuxLLES qui s'en prennent quotidiennement dans la gueule parce qu'ils ne correspondent ni aux normes hétéros ni aux normes GAY. Alors moi j'aime les actions de ce genre et je les soutiens!

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
14YG	04/03/10	**Yagg**	http://yagg.com/2010/03/04/le-collectif-urbanporn-revendique-laction-sur-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille/	Bonjour Louis, Il est vrai, pour ma part, que je n'avais jamais considéré la chose ainsi. Je sais bien que certains ne veulent pas s'unir et ne croient pas à l'institution du mariage. De là à dire que c'est une chose à abolir… ? Soyons un peu réaliste, cela n'arrivera non seulement jamais, car l'Homme (au sens humain du terme) est voué à se lier d'une manière ou d'une autre. Nul ne vit seul – sauf les moines ou autres ermites dont c'est le choix et la voie – dans une grotte, retranché du reste du monde! De là, encore à désirer « abolir le genre de l'Etat civil »… Excuse-moi, c'est bien la première fois que j'intéragis comme ça mais, sur quelle planète tu vis ? Si la question pour toi, est de te positionner comme Être avant tout que personne sexuée, je le comprends tout à fait. Mais, cela ne peut s'appliquer dans tous les cas de figure. Ce serait en quelque sorte la déchéance… Mais si là est ta revendication si je puis dire, se considérer hors des normes convenues, hors des rangs, d'autres aussi le vivent. Et un combat est mené dans ce sens pour faciliter les démarches déjà en place pour justement se voir exister tel-le qu'on est. L'abolition et l'anarchie n'est pas le tout. L'Homme a crée la société, ce n'est pas pour rien. Elle est le principe d'une révolution, à nous encore de la faire évoluer davantage, en ça je crois.
15YG	04/03/10	**Yagg**	http://yagg.com/2010/03/04/le-collectif-urbanporn-revendique-laction-sur-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille/	je ne vois strictement rien à redire à ce happening hautement transgressif ; ça fait du bien dans notre société lisse et hyper convenue…
16YG	04/03/10	**Yagg**	http://yagg.com/2010/03/04/le-collectif-urbanporn-revendique-laction-sur-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille/	J'ai regardé jusqu'à la fin, mais avec gêne. « Je pisse debout sur l'identité nationale » trés bien. Mais les godes partout et les pantomimes qui se voulaient festives fournissent du miel aux commentaires des Boutin !

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
17YG	04/03/10	**Yagg**	http://yagg.com/2010/03/04/le-collectif-urbanporn-revendique-laction-sur-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille/	Tout à fait. mémotechnique : penser à faire aussi concis
1IM	26/02/10	**Indymedia**	http://lille.indymedia.org/spip.php?article19448	merci merci merci ! J'avais été choqué par l'article de VdN, merci aux flamands pour cette prise de position !
2IM	26/02/10	**Indymedia**	http://lille.indymedia.org/spip.php?article19448	Les fascistes de la Maison Flamande ont également publiés un article à charge contre les Flamands Roses (voir leur site, pas de liens vers les sites fascistes).
3IM	27/02/10	**Indymedia**	http://lille.indymedia.org/spip.php?article19448	On connaissait déjà ce jeune journaliste pour ses écrits policiers... Dans l'article que vous citez, il est intéressant de noter comment il se prend pour Sherlock Homes. Ca, c'est à force de traîner avec des flics...
4IM	28/02/10	**Indymedia**	http://lille.indymedia.org/spip.php?article19448	ce sont encore les gauches caviar de l " EGIDE" ou je ne sais trop quels "homo mais pas trop " qui portent plainte pour mauvaise image de l'homosexualité ? Les mêmes qui font croire à tout le monde que les lgbtqia ne demandent qu'une chose pour être heureux, à savoir le mariage ? faudrait faire le ménage quand même.
5IM	06/03/10	**Indymedia**	http://lille.indymedia.org/spip.php?article19448	Donc, on doit considérer que notre sexualité n'appartient qu'à nous et pas à la politique/république etc (cf le début du message), mais en même temps, la considérer comme politique (cf fin du message) ? Faudrait se mettre d'accord quand même, soit on milite pour avoir le droit d'être ce qu'on est sans devoir en rendre des comptes à la société, soit on milite pour être une classe sociale/politique déclarée, mais les deux en même temps, c'est ridicule.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
6IM	07/03/10	**Indymedia**	http://lille.indymedia.org/spip.php?article19448	Moi, je comprends la phrase "ma sexualité n'appartient qu'à nous et pas à la politique" comme une dénonciation des injonctions à être hétéro, les différentes formes de pressions gouvernementale homophobes sur l'homo parentalité par exemple ou la psychiatrisation des transéxuel-les. Dis plus clairement, je fais ce que je veux de mon q, et foutez moi la paix. "Nos sexualités sont politiques" : décider de vivre sa vie sans se cacher ou en se cachant d'ailleurs relève d'un choix politique, c'est à dire faire des choix en fonction des pressions sociale, gouvernementales, familiales... En tout cas, moi j'ai vraiment trouvé votre action chouette ! Vous avez du bien vous marrer !

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
7IM	09/03/10	**Indymedia**	http://lille.indymedia.org/spip.php?article19448	"Donc, on doit considérer que notre sexualité n'appartient qu'à nous et pas à la politique/république etc (cf le début du message), mais en même temps, la considérer comme politique (cf fin du message) ? Faudrait se mettre d'accord quand même, soit on milite pour avoir le droit d'être ce qu'on est sans devoir en rendre des comptes à la société, soit on milite pour être une classe sociale/politique déclarée, mais les deux en même temps, c'est ridicule." Je voulais revenir sur ce commentaire pour rendre compte du lien que l'on peut faire entre pratiques sexuelles "privées" et politique. On peut en effet considérer que nos pratiques sexuelles sont privées, mais elles peuvent devenir politiques (et elles le sont) à partir du moment où l'on envisage la sexualité comme normée (hétérosexualité par exemple !), que cette norme est relayée par tout un tas de discours (que ce soit par des sitcoms ou par la Boutin pour ne donner que des exemples, volontairement différents, mais je pense que je pourrais faire une liste de plusieurs pages !)elles deviennent alors concourantes d'une hégémonie ou concourante d'une contre-hégémonie. Il y a alors un lien de pouvoir et de visibilité qui se met en place, ceux qui peuvent être visible ce sont ceux qui sont "politiquement correct" les autres n'ont qu'à rester au placard !! Même si l'"homosexualité" est tolérée de nos jours, sa dépénalisation ne date que de 1982, avant cette date c'était : "t'es pd/gouine tu es hors la loi" si ça c'est pas politique alors c'est quoi ? maintenant on tolère (ho grande avancée !) ce qui veut dire : "Fait de ne pas interdire alors que l'on pourrait" (cf dico), on peut aussi recouper les discours entre eux (discours pénal/médical/religieux/politique (tient on y revient !), le terme "homosexualité" vient du discours médical, c'est à la base une pathologie, c'est amusant (ou pas d'ailleurs) de voir le nombre de personne qui considère encore

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
1TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Inutile provocation à mon avis...
2TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Et c'est quoi une provocation utile alors ? Une provocation qui ne dérange personne ? Je trouve plus intéressant de voir pourquoi certaines personnes se sentent "agressées" par une action somme toute assez bon enfant (la statue n'a pas été dégradée en elle-même, et il est de surcroît assez courant dans le Nord et en Belgique d'habiller les statues lors d'évènements festifs). Le crédo "ne-surtout-pas-faire-de-vagues" ne profite pas du tout aux personnes LGBTQI, et si la crainte c'est que les personnes d'extrême-droite voient les associations LGBTQI comme des dangereux activistes provocateurs, je rassure tout le monde, même sans Jeanne d'Arc tout de rose vêtue ils tiennent le même discours...
3TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Je suis d'accord avec toi Edouard. C'est une provocation totalement inutile. Et les propos de des Flamands roses ne sont vraiment pas très malins. Une provocation utile c'est quand elle répond à une attaque. Quand certains politiques ou certaines célébrités font des dérapages verbaux, c'est bien d'y répondre y compris par la provocation pour montrer que l'on existe et que l'on ne peut pas tout dire impunément sur les homosexuels. Les flamands roses luttent pour changer cette société !!! je préfère en rire car ce n'est pas avec les propos qu'ils tiennent qu'ils feront évoluer quoique ce soit, bien au contraire. Et en ce qui concerne l'extrême droite, c'est le parti du rejet et de la France du repli sur soi et donc il n'y a rien à attendre de ceux qui adhèrent à ces idées.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
4TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Vive Jeanne d'Arc en rose. Vive les flamands roses aussi. J'adhère complètement à leurs idées. Soyons ce que nous sommes. Ne courrons pas derrière une respectabilité bourgeoise hétéro que nous n'aurons jamais. Vivons libre et décontractés comme nous savons si bien le faire. Quant à Niko92 qui semble avoir tout compris bien mieux que tout le monde, qu'il continue de sourire dans son coin un peu comme la Joconde (sauf que lui, personne vient le voir...)
5TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Niko92 > S'il n'y a rien à attendre des gens d'extrême-droite (on est d'accord là dessus), il n'y a rien non plus à attendre des gens comme toi qui pensent que cette "provocation inutile" (pourquoi provocation après tout, Jeanne d'Arc n'appartient pas au FN, et le rappel à la thématique de l'identité de genre ("Godes save the Queers") sur un symbole de la prétendue identité nationale n'est pas dénué d'intérêt). En soi l'action n'a rien de choquante, en bien ou en mal. Par contre les réactions des nazillons en herbe et celles des associations et personnes LGBT bien-pensantes le sont beaucoup plus.
6TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	bof, pas de quoi fouetter un chat. cela peut très bien être l'oeuvre d'1 ou 2 personnes isolées, par forcément d'une assoce. la statue n'a en rien été abîmée, donc pas de drame! quand Act up avait mis une capote géante sur la Concorde, était-ce une provoc ou un signal pour se bouger? N'empêche que l'image reste, et avait fait le tour du monde. ici c'est beaucoup moins fort, mais c'est 1 truc assez rigolo, et pas méchant pour 2 sous, donc que toutes et tous restent calme. je pense que police et justice ont mieux à faire, puisque rien ni personne n'est attaqué, que de résoudre cette énigme à 3 sous... :o)
7TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Tout-à-fait d'accord avec toi ! Je trouve aussi ça plutôt drôle : Jeanne d'Arc en rose, ça change de son côté "garçon manqué"... certains aujourd'hui pourrait penser qu'elle était lesbienne, non ?

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
8TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	remarque très pertinente luxy !
9TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	C'est juste que c'est à quelques jours d'élections et ce n'est pas la peine de donner à l'extrême droite l'occasion de se faire entendre car elle qui n'attend que ça. Ce parti est en perte de vitesse et tout est bon pour lui pour crier au scandale.
10TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	à Luxy : je pense très sérieusement qu'elle était lesbienne et que si elle était toujours pucelle à 19 ans c'est qu'elle n'avait pas encore trouvé celle qui aurait fait battre son coeur. Les mecs ne devaient pas l'intéresser, d'ailleurs elle se comportait comme eux. Je la vois comme une féministe avant l'heure, guerrière, vaillante et courageuse.
11TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Niko mdr si elle était pucellle, ça ne veut pas et n'a jamais voulue dire qu'elle était viergte, juste qu'elle n'était pas mariée. Bion lesbienne poourquoi pas enfin, elle a eu des rapports a
12TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	avec Gilles De Rais
13TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Non non Pierre, Gilles de Rais préférait plutôt se taper des petits garçons.
14TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	mais c'est vrai ça, ce sera certainement vécue comme une provoc par Jean Marie et sa fille Marine, Christine B., Familles de France, la Fraternité Pie XII, Mg Six Quatre Vingt, le Cercle maurassien et l'Association des anciens de la guerre des Gaules, alors PD de France surtout ne rien faire, ne pas bouger, raser les murs, se faire le plus petit possible et accessoirement se laisser massacrer.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
15TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	J'ai envie de dire "on s'en fout"…
16TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	franchement c'est plutôt fun,une question me traverse l'esprit! jeanne d'arc et son copain Gille de ré étaient ils politiquement correctes ?
17TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Marrant je trouve. Pour une fois que Jeanne d'Arc n'est pas utilisée par l'extrême droite...Et il y a pas plus butch qu'elle alors…
18TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Effectivement, Violette, détourner Jeanne d'Arc de l'extrême droite, ce ne peut être que bien.
19TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Tant qu'à provoquer, c'est la Jeanne d'Arc de Paris qu'il faudrait habiller en rose la veille du 1er mai pour faire chier Le Pen et ses toutous.
20TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Mais oui Niko, c'est une bonne idée ça. Et pas en rose, mais bien avec le Rainbow Flag et un texte genre "A Jeanne d'Arc, sainte patronne des lesbiennes". De quoi rendre hystérique les petits nazillons qui vont faire leurs dévotions à cette icône camionneuse;
21TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Chiche, il faudrait relever le défi !!!

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
22TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Déjà,s is vous en aviez l'idée, il aurait fallu vous taire, parce que maintenant la milice pénienne va placer l'ouvrage sur surveillance, histoire de ne rien laisser passer (et en plus ils ont déjà dû demander les autorisations pour le 1er mai, histoire de se blinder juridiquement, et pas se voir dégagés à la dernière minute par une décision qui ne serait plus contestable dans les temps), ou seulement pour se réserver les lieux (car le préfet n'admettra pas de laisser deux manifs opposées avoir lieu au même endroit). Mais si le FN n'a pas fait la démarche, il y a peut-être le moyen de les griller: faire une kiss-in ce jour-là? Dans un article, parlant du kiss-in, j'avais évoqué l'idée. Regardez comment finalement la dernière a été déplacée en dernière minute à Notre-Dame, parce que le "comité d'accueil s'était mobilisé pour être présent avant sur les lieux...
23TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Après ce qui s'est passé à Lille, ils vont surveiller leur idole de plus près de toute façon. Maintenant, on n'est pas obligé de le faire un premier mai, N'importe quel jour peut faire l'affaire même si le symbole parait moins fort. Ils ne vont pas pouvoir monter la garde tous les jours. Et un kiss in en plus oui :), ou alors ailleurs, ils ne vont plus savoir où donner de la tête.
24TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Provoc, par provoc, sûr qu'une provocation qui ne dérange pas je ne sais pas trop ce que c'est. Mais surtout, pourquoi ROSE ??? Pourquoi par arc-en-ciel ? C'est plus joli non ?

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
25TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	En bon Lorrain de coeur et historien en herbe, je trouve que cette nouvelle appropriation de Jeanne d'Arc est intéressante. Elle a porté plusieurs discours, et pas que pour l'extrême droite ! Par exemple, pendant la Libération, elle a servi à s'insurger contres les Anglais qui bombardaient Caen... Puis les discours féministes... Pour plus d'info, consulter le dernier ouvrage de l'historien Philippe Martin, sur la mémoire de Jeanne d'Arc. Une nouvelle facette à explorer... Et puis de toute manière, depuis qu'on a des statues sur la place publique, on leur fait porter des discours. Qu'elles portent des affiches ou des costumes, la statue parlante a encore de beaux jours devant elle. Et j'oserais meme dire que je regrête de ne pas avoir eu cette idée moi-même... Par exemple, un rainbow flag en cape sur Stanislas, sur la Place Stan !
26TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	S'insurger contre les anglais qui bombardaient Caen ? Ils bombardaient les positions ennemies en vue de repousser les troupes nazis, ce qui ne justifiait absolument pas de s'insurger, bien au contraire !!
27TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	mon cher jlth, je ne remets pas en cause l'utilité stratégique de tels bombardements. Ceci dit, il faut bien reconnaître que les Normands, certes privés de liberté sous le joug nazi jusqu'en 1944, se sont retrouvés sans domiciles après que leur maison ou immeuble soit transformé en ruines. Il ne faut pas voir les Français de l'époque comme autant de résistants prêts à mourir pour laliberté de leur pays. En temps de guerre, au profit des idéaux, on a tendance à oublier que le quotidien n'était pas facile...

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
28TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Le quotidien n'était certes pas facile, mais toi comme moi n'y étions pas. Je considère donc ton commentaire particulièrement malvenu et, pour tout dire, limite facho, cautionnant ainsi, sur l'aspect historique de la 2nde guerre mondiale, la récupération de Jeanne d'Arc par l'extrême droite. Il ne faut tout de même pas oublier que si le nazisme a pu être vaincu, et au-delà du rôle central joué par les américains et les soviétiques en matière de force de frappe, seul le Royaume-Uni n'a pas été occupé et a pu servir de base arrière pour la résistance européenne.
29TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	C'est pas mal un petit coup de couleur rose sur une statue aussi triste et terne. :D
30TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	L'action en elle-même n'est pas particulièrement choquante, ou en tout cas bien moins que la réponse ridicule des Flamands roses dénonçant "l'ordre hétérocrate"... Concept on ne peut plus fumeux dans lequel on se demande bien quoi mettre.
31TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	c'est amusant, ça ressemble plutot à un gag d'étudiant ! un peu d'humour, c'est mieux que des dégradations ou les pollutions que l'on vois partout ! la maire de lille est bien rose aussi, bien qu'elle s'habille plus terne que roseline !!!
32TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Moi j'aime bien. Si on suit l'idée de Cristo qui a emballé Le Pont Neuf entre autres oeuvres, c'est pour mettre le site en évidence. Là, il s'agit plutôt de faire parler de l'homosexualité. On en parle et ce n'est pas du tout vulgaire. Ce genre de happening me plaît bien.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
33TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	C'est comme la super géante capote sur l'obélisque de la Concorde ! ça marque, c'est une couleur gaie (!!) Il n'y a pas dégradation de bien public mais usage à fin d'expression : je trouve ça original. Si la couleur avait été le rainbow flag encore mieux !! Et puis dans une société puritaine et bien pensante ou les "non concernés" continuent à penser pour nous (cf la médecine et les faux débats sur la réforme des lois bioéthique : vaste fumisterie et imposture démocratique!!) rien d'étonnant qu'au pays de la révolution on ouvre sa gueule ! Et très bien que Jeanne ne soit pas la propriété du FN ! Elle est le symbole de tous les français ! Jeanne libérée de son armure ! Jeanne libérée de l'idéologie FN ! Jeanne libérée pour conquérir ! l'égalité des droits LGBT ! Vive le Rose ! Vive le Rainbow Flag !
34TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Jeanne d'Arc est tristement associée à le pen, place des Pyramides à Paris en tout cas, où elle est réguliérement fleurie par ce connards ; alors du rose , c'est pink, c'est Lille socialiste mais surement pas lepeniste, souvenez-vous Jospin a été battu à cause de cette manoeuvre.
35TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Certainement pas socialiste plutôt anarcha féministe. L'hétérocratie n'est pas un concept fumeux, les personnes qui ne reconnaissent pas le patriarcat et les normes qui nous sont imposés par celui là même doit faire partie intégrante de ce système et doit bien s'en accomoder! Toutes les personnes n'ont pas la même façon de faire de la politique, cet acte n'est pas une "provocation" mais bien un outil de lutte. C'est un combat que l'on mène tous les jours en tant que trans pd gouine meufs féministe.
36TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Ah oui et le rainbow flag non merci, vive l'appel au consumérisme GAY dans toute sa splendeur!!
37TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	moi je dis bravo, pour une fois que la patronne des lesbiennes est honoré par autre chose que l'extrême droite, milles fois bravo

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
38TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Alors là j'en ai des larmes aux yeux ! De bonheur ! Jeanne d'Arc est l'icône gay la plus flamboyante, la plus méritante qu'on a jamais eu ! C'est surtout par rapport à l'époque difficile où elle a vécu et aux actes d'héroïsme accomplis ! Moi qui suis une experte dans le domaine et qui a lu des tonnes de documents la concernant, je peux vous dire que les preuves et les signes de son homosexualité se retrouvent à chaque coin de page quand on se donne la peine de les chercher et de les analyser. Il est temps de nous « approprier » nos héros ! L'action des flamands roses, est une bonne claque adressée à ceux qui nient nos droits tous les jours.Bravo !
39TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Comme la statue n'a pas ete endommagee, moi je trouve que c'est un moyen inedit de partager des valeurs, des idees, de partager-promouvoir l'esprit. De plus ca change le decor...on et tous d'accord.
40TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Un petit complément « Barbien » d'information pour les mecs qui n'ont pas l'habitude d'arpenter les blogs des filles, enjoy :) http://blogs.tetu.com/barbie-forever/2010/01/16/jeanne-d'arc-mon-heroine-ma-mie/
41TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	le rose lui va si bien!moi perso je ne suis pas choqué mais ceux qui l'ont fait devrait s'expliques...plutot sympa, surtout que le monument n'a pas ete abimer ni tagué,pourquoi se choquer pour si peu!
42TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	une chose est sur, c'est que homo ou hetero il ya tjrs des c**
43TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	franchement après les omo du ps et de l'ump bravo les gay du fn dégouté kes pauvres au sumome de la mediocrité
44TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	C'est sympa comme idée. Quand j'étais gamin mon instit m'a toujours dit que jean d'arc était homo !!!

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
45TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Action en justice, mais à quel titre, qu'une ou des association envisagent de se pourvoir en justice, non mais je rêve au nom de quoi une bonne image de l'homosexualité, mort de rire, deopuis quand y aura t il une bonne et uyne mauvaise image de l'homosexualité, et sdepuis quand telle ou telle association en serait elle la détentrice, c'est un gag ? Quand à la mairie de Lille en l'absence de dégradation, il est difficile de voir sur quelle base elle poserait un recours en justice. C'est un non évènement, son seul intérêt est de montrer la pléthore d'association dites homosexuelles et de comprendre pourquoi, alors que les homosexuels sont en proportion en plus grands nombre que les affidés de Tatie Boutin oiu de Vaneste, ils ont un pouvoir de lobbying moins important. Quant à l'association entre question lgbt et question d'identité nationale, ou plutôt d'immigration, c'est un non sens, on mélange des choses différentes.
46TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Jeanne a été brûlée vive pour un acte on-ne-peut-plus lesbien à l'époque: port de vêtements masculins. C'est très bien de ne pas laisser ce symbole national au seul FN. C'est une réponse gentillette aux attaques des militants de Jean-Marie. Quant aux associations qui dénoncent cet acte, elles ont probablement soutenu les propos des 2 canadiens (dont un homme politique) sur Johnny Weir et condamné ceux du patineur au prétexte qu'il donne une mauvaise image de l'homosexualité ?
47TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Jeanne d'arc en rose et alors elton john s'est bien habillé en rose et meme que j'ai bien vu lagaf en rose...on en a pas fait tout un flanc (absurde je sais) tout cela pour dire qu' au fond??? osef... SIIK
48TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	attention serait la touche Roselyne !! Pfffffffffff

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
49TE	27/02/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/02/27/news/france/qui-a-drape-de-rose-la-jeanne-darc-de-lille/	Géniale cette action! Ridicule la réaction de l'Egide, plus intégrationnistes que les intégrationnistes, y en a marre des assoc de pédés tit bourgeois bien rangés! si pour eux un homo est un homo hétéronormé non merci! Et le rose parce qu'on est queer, qu'on aime le rose, qu'on est des pédales radicales! Bravo en tous cas à ceulles qui ont fait cette acion, et aux flamands roses pour leur très bonne réponse!
50TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Bon juste à dire bravo :p SIIK
51TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Et si on faisait pareil a nancy ? ^^
52TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	sur Jeanne d'Arc aussi ?
53TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	so, "mystère" résolu. :-) pas surprenant. j'espère qu'aucun groupe réac ne va porter plainte contre eux-elles, maintenant qu'on voit des visages d'une dizaine de jeunes militant-e-s. très drôle les inscriptions "je ne suis pas la pucelle fascite" et "godes save the queer"... :o)) le résultat sur la statue était en fait + marrant que les mimiques pseudo-branchouilo-artistiques (un poil "too much" par moments!? la fausse exhib n'a rien de très subversif, finalement...) à ses pieds lors de la pose...

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
54TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	assez d'accord. je ne suis pas trop receptif à cette forme d'art. je ne trouve pas ça vraiment subversif (travestisme, godes roses... deja vu), juste très inesthetique. j'imagine qu'ils voulaient surtout faire un 'making of' de l'operation. ça n'est en tout cas pas bien mechant et j'espere qu'ils n'auront pas d'ennuis. la reappropriation de la figure de jeanne d'arc et les questions soulevées restent interessantes, même si je ne suis pas totalement convaincu par le message: je suis personnellement attaché à la notion de genre et à celle de sphere privée. ce sont des sujets complexes et je ne suis pas sûr que cette manifestation provoquera le debat qu'ils meritent. et bien sûr, l'aspect transgenre de jeanne d'arc n'est en rien incompatible avec sa dimension nationaliste ou xenophobe et le rapport avec le debat sur l'identité nationale me semble assez eloigné.
55TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	C´est d´un goût douteux le feminisme queer. Un message post-Rousseauiste en prime lol. Pourquoi mélanger le corps à la politique? La politique ne s´occupe pas du corps, ou c´est faire du totalitarisme à l´envers. Je montre mon cul pour emmerder ceux qui entravent mon esprit? Se dire asexué et mimer des actes sexuels en pleines rues? Faire un mélange plutot space entre identité nationale et identité sexuelle? Il faut bien se faire remar-queer... ...
56TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Franchement, c'est quoi cette prise de position? On croirait entendre mamie Boudin! C'est léger et totalement inoffensif, ça permet de contrebalancer aussi le FN qui a fait de cette fausse pucelle un symbole d'identité nationale. Je ne le ferais pas mais je trouve ça couillu. Et dire que la politique ne s'occupe pas du corps, c'est un non-sens!
57TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Il a raison KaliYuga, c'est complètement con comme démonstration. On dirait une bande de tarés sortis d'un hôpital psychiatrique. C'est une provocation inutile qui ne sert à rien à part faire passer les trans et autres pédés et gouines etc... pour des cinglés. Je ne trouve même pas ça drôle, je trouve ça inintéressant.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
58TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	"Une bande de tarés sortis d'un hôpital psychiatrique"? C'est bien de donner vie à des fantasmes d'homophobes qui rêvent de revenir en arrière quand l'homosexualité était encore considérée comme une maladie! Libre à toi de ne pas trouver ça intéressant mais tomber dans ce type de jugement, c'est franchement toi le provocateur… «Loin d'être une insulte, une profanation ou une dégradation, notre action politique et ludique s'est attachée à déplacer l'approche conservatrice, racialisée et patriotique des débats sur l'identité "nationale", écrit UrbanPorn. Nous avons ainsi proposé une lecture queer de la figure de Jeanne d'Arc comme alternative à celle communément répandue… Butch? Asexuelle? Pédé-e? Trans? Gouine? Qui sait? Qui détermine nos identités? Qui décide de ce que nous devrions être? Et pourquoi d'autres que nous-mêmes devraient en décider?» Ils pensent et ils agissent, eux…
59TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Boaf Boaf tout le monde peut mettre du PQ sur une statue et proclamer etre un etre politique, punk etc... c´est juste subjectif pas besoin d´en faire une salade.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
60TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Pauldenton «ils pensent et ils agissent eux...» Ce n'est pas parce qu'un groupe queer fait quelque chose que cela est bien. Il faut utiliser sa tête de temps en temps, Paul! Ça peut paraître rigolo au premier abord mais en réalité c'est triste. La réalité est que cet forme d'exhibitionnisme réduit l'homosexualité à un cliché. Cet happening nous représente comme des bêtes sexuels sans sentiment ou sensibilité. Les membres de ce groupe n'ont pas dépassé la mentale phase de la puberté et oublient de réfléchir à la façon la plus juste de convaincre. J'aime le fond mais pas la forme de cet initiative. Oui à l'appropriation de Jeanne d'Arc et aux détournements de slogan. Non au mauvais goût et au chorégraphie a deux balles avec un gode. Si nous voulons faire du militantisme pour être accepte par la société, il y a beaucoup plus simple et efficace que cela. 1 Faire son coming-out envers sa famille, amis et direct entourage et leur expliquer nos sentiments. 2 S'impliquer dans les associations LGTB (santé, prévention, sport, social, éducation) et apporter quelque chose a la société. 3 Soutenir d'autres sections de la société comme les féministes, les divorcés, les familles mono parentales... Il est toujours plus efficace d'interagir AVEC la société que CONTRE elle.
61TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Kaligula et Xavyer arbitres du bon goût… ZZzzzzz Sans compter que ce tu avances n'est qu'un poncif rabâché. "Il est toujours plus efficace d'interagir AVEC la société que CONTRE elle" --> En quoi ces militants agissent-ils contre la société? Encore une fois, en réduisant cette performance à de l'exhibitionnisme, vous vous rapetissez vous-même. Fatiguant de se battre contre des clichés générés les homos eux-mêmes…

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
62TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	C´est vrai que critiquer comme je peux le faire ou d´autre peut paraitre rabat-joie , reac, mou du genou etc...en meme temps, faut pas déconner, OU se situe la revendication politique dans l "attaque" queer d´une statue de Jeanne-d´Arc a coup de godes et de papiers kraft (ou PQ, ou crepo pas grave). Artistiquement, On est loin des happening du démentiel Otto Muel pae exemple.(hors contexte LGBT Faudrais pas non plus se la jouer ouvert d´esprit a chaque fois qu´une assoc LGBT fais quelque chose. Et puis toujours cette revendication COMPLÈTEMENT REVOLUE de "l´appropriation de son corps et de son cul". Et allez, ça joue les victimes pretes a se jeter sur l´autel sacrificiel de la ringardise. De toute façon, et c´est purement subjectif, le happening queer est un summum du kitsch juste bon a effrayer les grands-meres le dimanche matin a la sortie des marchés.
63TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Le happening hétéro, c'est artistiquement démentiel, mais le happening gay, c'est le summum du kitsch. TJe te le dis absolument pas méchamment, mais t'as un problème Kaliyuga :-/
64TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Mais un souci avec quoi? En plus, tu dualise ma pensée, je me fiche que le happening soit "hetero" ou gay. Mais je remarque dans les deux cas qu´il y a du tres bon mais aussi du très grave.
65TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Ah pardon alors, j'avais pas compris ça.
66TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	) Ok

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
67TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	"La politique ne s´occupe pas du corps" Ah bon ? o_O Quid de l'avortement ? Quid de la pilule contraceptive ? Quid de la psychiatrisation des l'homosexualité hier et tjs du Transsexualisme aujourd'hui ? Quid des politiques de remboursement (ou non) des soins notamment en rapport avec le VIH,, la Transition/Ré-assignation sexuelle ? Quid des lois interdisant les capuches, les cagoules et autres voiles... La politique influe le corps, voir lui dicte ce qu'il doit devenir si les auteurs des lois le souhaitent.
68TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	La preuve qu´elle ne s´en occupe pas puisqu´elle le dénigre (en tout cas pour ce qui est du transsexualisme). Après , je trouve que l´art et la manière dont cette association a de revendiquer le droit de faire ce qu´elle veut de son cul, de son identité est obsolète. Elle n´a rien de politique.
69TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	parler de "transexualisme" est en soi obsolète, Kali Yuga... en revanche, parler de "transidentité" correspond infiniment mieux à la réalité, car tous les transgenres ne sont pas transexuel-le-s (càd opéré-e-s) loin de là !
70TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Encore une fois je prend ce genre d'action avec dérision. Mais si c'est pour porter des messages du genre : "nos sexualités sont politiques" (n'importe quoi...) ou bien pour lutter contre un soit disant fascisme hétérosexuel totalement fantasmé, ça devient un peu limite. Pire cela donne même des armes aux homophobes qu'ils croient sûrement terrasser. Mais bon l'enfer est pavé de bonnes intentions comme on dit.
71TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	eh bien si justement, la sexualité est hautement politique (au sens large et noble du terme c'est à dire dans le sens de "qui concerne la vie de la cité") puisque préciément les citoyens homos n'ont pas les mêmes droits que les citoyens hétéros !! si ça c'est pas politique, je serai le prochain pape !

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
72TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Moi je le ressens bien pourtant l'hétéro-centrisme. Pubs, journaux, séries, fac, école… Partout! Si se balader en tenue moulante et rouse tout en jouant avec des godemichés géants ça donne des armes aux homophobes, alors c'est que c'est eux qui ont un problème :)
73TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Paul, tu as complètement raison ;-)
74TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Mistermartoon : Comme le dit phil, nos sexualité resteront politiques tant que l'égalité de droit et de fait ne sera pas atteinte. Je t'invite à te rendre dans une école, un collège ou un lycée. Pdt 1 jour, 1 mois, 1 an tu relèvera toutes les références à l'orientation sexuelle en dehors des injures prononcer dans la cour. Je pense qu'un post-it devrait suffire. Tant que seul les préjugés et les mensonges les plus sombres sur l'homosexualité seront les seuls ayant droit au chapitre, la sexualité sera un objet politique.
75TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	tout à fait, tazman, la sexualité a toujours été politique, et le sera toujours, car elle touche aux rapports des êtres entre eux, et donc elle touche au social
76TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	J'apprécie. Oui, en effet, dire que la sexualité ne relève que du privé est une arme utilisé pour réduire les gens au silence. Pourtant, les couples hétéros, eux, s'affichent, dans la sphère de la politique, du travail, etc. LIBERONS Jeanne d'Arc de l'image dont elle est affublée! ;-)

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
77TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Autant, je trouvais drôle cette histoire de statue travestie, autant la vision de cette vidéo ne m'inspire pas vraiment. Si pour eux, c'était important de le faire, après tout pourquoi pas, néanmoins je trouve cette vidéo trop grossière à mon goût...je suppose que c'était fait exprès.... @ Mistermartoon : Les homophobes n'ont pas attendu cet acte pour s'armer contre nous, et quoi que l'on fasse, ils ne changerons jamais. "nos sexualités sont politiques" : bah vi, demande à la boutinesque boutin et à son valet de chambre vanneste : leurs carrières médiatiques en découlent directement...et ils ne sont pas les seuls...
78TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Mwhai! Je comprends le desir de reappropriation de Jeanne d'Arc et j'aime bien les slogans utilises. Il est vrai que la societe est hetero-normee et que nous, les queers, avons difficultes a trouver notre place. Mais ce happening est tellement trop que j'ai du mal a adherer. Je ne vois pas comment montrer un gode michet ou simuler l'acte sexuel au grand jour fait avancer la cause des LGTB. Les godes ne sont pas reserves qu'aux queers. Pour moi, ce genre d'evenement va a l'encontre de la cause gay car il pousse la societe a nous montrer comme "differents". Je prefere l'association Parisfootgay qui essaie d'une facon assez pedagogique de faire accepter l'homosexualite pour ce qu'elle est: une preference sexuelle et non un mode de vie.
79TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Je suis d'accord avec toi sur le fait que cet événement ne fera pas du tout avancer la cause gay même à mon avis ça ne peut qu'être le contraire. Tu préfère s le Parisfootgay, j'aurais envie de dire moi aussi mais je trouve dommage qu'une équipe de foot mette dans leur nom leur identité sexuelle. J'ai toujours préféré le droit à l'indifférence que le droit à la différence car la différence on l'a toujours eu et ça n'a rien apporté de bon à ceux qui l'ont un peu trop revendiquée. C'est bien en tout cas que des hétéros aient intégré le Parisfootgay même si je n'aime pas le nom.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
80TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Niko : "Droit à l'indifférence" rime dans mon esprit avec "tolérance" et in fin avec "vivons heureux, vivons caché". Ce que nous voulons ce n'est pas être "toléré" mais être "acceptés", avec toutes nos "différences". Que chaque membre de la diversité humaine ait les mêmes droits.
81TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	"Vivons heureux, vivons cachés" ce n'est pas entièrement faux mais je préfère "vivons heureux, vivons discrêtement". La différence (ou les différences) fait peur et la peur entraine le rejet, l'exclusion. Il suffit de voir la politique de l'extrême droite qui prospère sur ce genre de thèmes. A nous de montrer que nous sommes comme les autres, pas spécialement plus exhibitionnistes, pas spécialement plus originaux, pas plus sensibles que les autres non plus malgré la légende bref des gens ordinaires capables d'avoir des vies "normales", et pourquoi pas de vivre en couple (de même sexe) et d'avoir des enfants etc...
82TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	c'est un happening plus qu'autre chose, c'est bien dans la mouvance artistique actuelle, après tout ils n'ont fait chier personne !
83TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	plus 1!!!
84TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Mouis…la vidéo est marrante et navrante à certains moments, en fait je me demande si ça ne discrédite pas d'avantage les gays…car si je suis la première à affirmer haut et fort qu'il faut s'approprier nos icones, il aurait fallu le faire en mettant du rose à volonté, c'est sûr mais aussi en posant des pancartes disant : « Moi Jeanne, je refuse d'être un symbole de l'intolérance ! Et je châtierai sévèrement tous ceux qui s'attaqueront à mes frères et sœurs de nature ! » Ça aurait été plus classe et flippant !!! En tout cas Voltaire aurait adoré cette transgression!

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
85TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	OUI.....mais eux il l'on fait!!!
86TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	C'est peut être une idée pour l'ouverture de cortège de la prochaine Gay Pride: une Jeanne d'Arc habillée d'une armure montée a cheval mais avec fausse moustache rose. Cela serait un détournement classe! Avis à toutes les lesbiennes fans de sport équestre!
87TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Y a qu'à Lille, que l'on peut se permettre ce genre de choses, ici ds le Var, si l'on s'attaquait à Cuversville,(pour ceux qui ne savent pas, la statue ,avec les fesses bien luisantes,sur le port de Toulon), Ce serait la fin du monde.Elle doit être contente la Jeanne, d'être vêtue de rose, celà change du vert de gris et je le verrai bien " le petit culversville" de rose vêtu!!!!A bon entendeur,salut.....
88TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Il n'y a pas qu'à Lille qu'on peut se permettre ce genre de choses... il est vrai que notre maire Martine Aubry est plutôt gay-friendly, mais n'oublions qu'à 15 kms de Lille, nous avons Tourcoing et son funeste député Vanneste... Le choix du collectif Urban Porn s'est porté sur la statue de Jeanne d'Arc. Le ressenti des Lillois n'aurait sûrement pas été le même s'il s'était agi de la statue du ptit quinquin, très emblématique de Lille et chère au coeur des Lillois. Mais il n'est pas faux de dire qu'à Lille, nous ne manquons pas de couilles ! Vive Urban Porn !!!

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
89TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Mais pourquoi donc devrait-on tjs à chercher du crêdit auprès des hétéros ! On leur a tout prouvé : que Léonard de Vinci était gay, que Michel Ange était gay, que le maréchal Lyautey était gay, que Frédéric II de Prusse était gay, que Marcel Proust était gay, qu'Amélie Mauresmo est gay et que Gareth Tomas est gay aussi. Apparemment ça ne suffit pas et demain ils vont continuer à nous emmerder, alors je n'ai vraiment plus rien à fiche du crêdit ou discrêdit qu'on veut bien nous accorder. Et puis, je trouve ça bien moins trash que les défilés que nous organise tous les ans à Paris le grand blond.
90TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	j'ai bien rigolé en regardent la vidéo est bravo!!!!
91TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	à mon avis,ça vas faire des petits! une exhibition non politiquement correcte; et ça me plait, BRAVO,et merci pour le fun!
92TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	la meme a paris c 'est quand?

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
93TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	ouais c'est rigolo, bon après voilà le queer c'était drôle et subversif au début, maintenant c'est un peu toujours le même discours qui tourne en rond depuis plus de 10 ans, entendu et re-entendu...bref je trouve qu'il n'y a plus vraiment de subversion là dedans...et puis bon les zétéros adhérent au queer maintenant, et puis ça devient un truc tendance, un peu bobo. Mais bon pourquoi pas, c'est toujours mieux que rien ;) sinon je suis d'accord avec une partie d'entre vous, bien entendu que notre corps est politique, et que le privé est politique. "notre trou du cul est révolutionnaire" disaient nos grandes tantes ;))
94TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Urbanporn power rien à dire juste excellent
95TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Bon ben la vidéo ne me fait pas changer d'avis bien au contraire. Je maintiens que c'était une initiative intéressante, porteuse de réflexion plus que de provocation, tout à fait ancrée dans des thématiques actuelles ((ré)appropriation des identités (sexuelles, de genre, etc.) en questionnant l'hypothétique identité nationale et la symbolique que certains y associent). Bon, on peut reprocher la gestuelle, mais sinon l'idée est bonne. Dommage que la Jeanne ne soit pas restée plus longtemps bariolée. P.S. : Je me marre en pensant à ceux qui voyaient derrière ça une provocation d'extrême-droite pour discréditer les assoc' LGBT (:

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
96TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Moi je trouve que faire des cachotteries en catimini, tout en agissant au grand jour ça me plaît assez. J'aime bien le film qui a été réalisé de cet événement et qui prouve que non seulement c'est une vraie rigolade mais que cet humour-là a un sens et met en avant une forme d'homosexualité, une façon d'être, une vision artistique de sa place dans le monde qui nous entoure. Nous les homos, disons que nous avons de l'humour sur nous-mêmes et que nous savons le dire!!!
97TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Je soutiens que la démarche est intéressante et drôle. Mais je dois avouer que toute cette mascarade montée autour de cette customisation de la statue ne fait que servir ceux qui s'opposent à nous. En effet, ils sont la caricature d'eux-mêmes. Après, on ne s'étonnera pas qu'on dise que les pédés soient des gens effeminés, qui ne pensent qu'à sucer des bites.
98TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Effet de "buzz" réussi quoiqu'on puisse penser de l'action en elle-même. Le suspense maintenu sur ces faits, les diverses réactions suscitées... Personnellement, je trouve la démarche ludique dans sa forme mais faisant passer un vrai message. Et quelle organisation !
99TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	je craignais le pire après avoir lu vos commentaires, puis j'ai regardé les 8'38 de la vidéo : c'est un happening surréaliste, un peu salle de garde, BRAVO Je préfère Jeanne d'Arc en cette joyeuse compagnie avec les voitures rouges des pompiers qui passent. C'est mieux que Le Pen et l'extrême droite.
100TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	je pense que sa salie limage, les gens seron failement offencer....
101TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	Ma réaction ? Un gros zéro pointé pour ce genre de provoc' ridicule. Et un +10 pour le commentaire en page 1 de Xavyer avec son idée du militantisme.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
102TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	je ne vois strictement rien à redire à ce happening hautement transgressif ; ça fait du bien dans notre société lisse et hyper convenue…
103TE	04/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/04/news/france/lille-une-video-leve-le-voile-sur-le-mystere-de-la-jeanne-darc-en-rose/	En même temps en s'appelant "Collectif Urban Porn", on ne pouvait pas s'attendre à un banal défilé derrière une banderole!
104TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Ah quand même. On passe pour des "dames patronesses" (sic) en refutant parfois certaines initiatives LGBT, c´est bien sympa de ne pas se sentir seul avec nos tasse de thés et nos corsets. Les pendules sont remis à l´heure.
105TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Mais oui le monde il est tout beau, il est tout gentil... il ne faut pas heurter, il ne faut pas choquer, il ne faut pas donner un sentiment de peur ect ect ect.. Bon en ce qui me concerne, ce genre de propos m'exaspère au plus au point. Parce que c'est en étant tout beau toutgentil qu'on obtient des trucs?? vraiment?? hahah l'histoire prouve le contraire... Et bien elle n'est pas d'accord, les assocs ne sont pas d'accord c'est leur point de vue, le mien
106TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	idem+1
107TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	On doit se sentir bien défendu à Lille, avec des prises de position aussi frileuses de la part de Christelle Olivier ....

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
108TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Heureusement à Lille il n'y a pas que l'Egide, et y a quand même des associations qui se bougent (genre Les Flamands Roses déjà, et l'ensemble du CGL). L'Egide n'est pas représentative de l'ensemble de la vie associative LGBTQI de Lille, et c'est tant mieux.
109TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Pauvre Lille ! "elle n'est pas d'accord" c'est triste ... ne parlons plus de ces associations minables ! Passons à autre chose ... Merci
110TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Je respecte son point de vue et je comprends aussi le militantisme queer. Quand on doit sans cesse se cacher, quand présenter la personne qu'on aime à sa famille pose problème, quand on ne peut pas se promener main dans la main dans la rue, quand on ne pas s'embrasser en public sans risquer des critiques ou des insultes, quand on nous refuse le droit de nous marier, quand on nous considère comme indignes d'élever des enfants, je comprends le ras-le-bol, le besoin de se révolter, de s'exhiber dans une attitude très "fuck off". Et s'attaquer à l'icône de l'extrême droite par excellence était une bonne idée. Mais la révolte permanente est impossible et l'idéal effectivement est de vivre son homosexualité dans la tranquillité, de montrer qu'on est des gens comme les autres, aussi respectables que quiconque. Je comprends bien les deux points de vue.
111TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	tempête dans un verre d'eau... tout ça est tellement dérisoire !

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
112TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Je ne suis pas pour une démontration unique et uniformisante de nos fiertés. Il faut de tout, la provocation aussi est utile tant qu'elle respecte les lieux, les biens et les personnes. D'ailleurs ce n'est pas le rhabillage temporaire de la statue qui pose problème, c'est davantage l'attitude méprisante, presque haineuse, lors de la revendication. On peut se montrer de toutes les façons et dans toutes les tenus (même tous nus s'il le faut), ou vouloir simplement s'afficher comme tout le monde avec son copain/ sa copine, on a le droit de s'approprier temporairement certains symboles mais pas pour mépriser les autres, ni pour pousser les autres à changer leur façon de vivre. La seule chose qu'on demande c'est être accepté et respecté. Je fais donc une distinction claire entre le rhabillage en rose (auquel je ne trouve strictement rien à dire) et la bêtise de la revendication exposée.
113TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Je suis assez dans ce sens aussi. En cette journée internationale des femmes, on peut se rappeler de ce qui se faisait à l'époque. L'idée de reprendre pour soi un symbole et de le détourner a souvent été fait et me paraissait plus porteur. Aussi, le rhabillage en rose ne m'a pas déplu, au contraire même, c'était plutôt intéressant, mais c'est vrai que la démonstration en parallèle et le gode sont en trop. Au final, la portée n'est pas réussie.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
114TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	C'est le genre de déclarations de Christelle Olivier qui est contre-productif, et non la performance de UrbanPorn. Je trouve que cette reprise du crédo de la société (« Circulez, y a rien à voir ») est dangereuse car elle laisse à penser que c'est en se cachant, en se conformant aux codes en vigueur et en se taisant que l'on parviendra à faire passer un message revendicatif (ne serait-ce que pour l'égalité effective des droits). C'est faux, complètement. Se taire en se disant qu'ainsi "on passera mieux" auprès de la société bien-pensante c'est faire un calcul erroné, c'est accepter d'être relégué au second plan, avec quelques cacahouètes (déclarations d'intention, mesurettes, etc.) pour calmer les ardeurs. Alors, oui, le militantisme queer peut "choquer". Je dirai, pour ma part, qu'il interpelle. Les gens ne savent pas ce que signifient "Queer" ? Eh bien tant mieux, ils auront appris un nouveau mot, et de fait s'intéresseront peut-être à quelque chose qu'ils ne connaissaient pas. Ceux qui protesteront ("Oh la la du rose sur Jeanne d'Arc, vraiment ils ne respectent pas la France les homosexuels !") ne sont de toute façon pas enclins à se battre à nos côtés, donc aucun risque de ce côté, leur homophobie changera pas. Je préfère cent fois des petits jeunes qui font ce genre d'actions (au risque de confusions entre sexualité et sexualisation) que ceux (comme l'Egide) qui acceptent les compromissions, se méfient du qu'en-dira-t-on et se plient aux ordre de la société hétérosexiste en espérant de la reconnaissance pour leur mutisme.
115TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Entièrement d 'accord avec toi

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
116TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Je n'ai rien contre la provocation quand elle sert à quelque chose. J'aime notamment les actions d'Act-Up car elles ont un vrai sens, mais aller sans raison habiller en rose cette statue, je trouve ça inutile et négatif pour l'image des gays. Nous ne sommes pas tous des écervelés qui pour faire parler de soi ont besoin de jouer les provocateurs à 2 balles. Habiller la Jeanne d'Arc de Paris avant le 1er mai, ça aurait de la gueule mais pas à Lille en février. A part dire "vous voyez, on est des pédés et gouines farfelus qui voulont faire parler de nous" je ne vois pas l'utilité de cette mascarade. On dirait surtout un bizutage d'étudiants. J'ai toujours pensé que le FN s'appropriait à tord et exagéremment les symboles de la France et notamment Jeanne d'Arc mais jusqu'à preuve du contraire, cette jeune femme n'était pas (ouvertement) lesbienne donc ce n'est pas aux gays de la défendre mais à tous les partis politiques. Combattre pour se défendre, je suis totalement pour mais attaquer sans raison, je suis contre.
117TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Je me désolidarise totalement de ce genre de propos absolument pisse froid, frileux, et mou du cul. J'ai la gerbe! "Aujourd'hui, nous ne pouvons pas dire que nous vivons dans une société globalement homophobe ou transphobe, la société évolue et elle évolue en notre faveur." Ah ouais? Personnellement j'ai jamais entendu autant d'horreurs et de banalités homophobes dégueulées autours de moi et dans les médias. Je suis totalement écœuré d'entendre une militante dire ça. Vraiment, Christelle Olivier, vous me rendez triste, la révolution je la ferai sans vous, merci et au revoir, place aux jeunes cons pédés et punk!

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
118TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Lille, troisième ville de France Gay Friendly ? Je m'en souviendrai la prochaine fois que je me fais traiter de pédé ou que je n'ose pas marcher à moins d'un mètre de mon mec dans la rue. LE jour où je me sentirai en sécurité dans les rues de ma propre ville, ce genre d'actions me semblera peut-être dérisoire mais à l'heure actuelle, ce n'est pas le cas. C'est bien que certains osent enfin, même si l'action a peut-être été maladroite, car dans cette charmante ville de Lille, ce n'est sûrement pas Egide qui se bouge les miches pour qu'on puisse marcher dans les rues sans se retourner touts les deux pas.
119TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Je n'aimerais pas vous faire flipper mais…l'âme d'une si puissante guerrière ne se dissout pas dans le néant si facilement…même après des siècles…je suis sûre qu'il doit y avoir encore des particules de sa « conscience quantique » autour de cette statue…et le saviez-vous ? Jeanne était connue, entre autres, pour sa faculté d'envoyer de sorts, voici une anecdote historique véridique rapportée par des nombreux témoins : Au moment où la Pucelle allait entrer dans le château, un cavalier, qui visiblement n'était pas sympathisant, lui a lancé : «C'est ça, la Pucelle ? Par Dieu, si je l'avais une nuit, je ne la laisserai pas longtemps pucelle !» Alors du tac au tac, Jeanne lui a assené : «Tu renies Dieu et tu es si près de la mort... ! » Le chevalier s'est noyé dans la rivière sans raison apparente quelques semaines après… Oui je sais, c'est la quatrième dimension, mais je n'aimerais pas être à la place de celui qui a placé ce zizi rose entre ses mains…car je suis sûre que si le fait de devenir une icône lesbienne peut la ravir, en revanche devenir un objet de risée peut sérieusement l'énerver. Ça ne peut pas être pire qu'être une icône du FN me diriez-vous…qui sait ? Au moins eux, ils lui reconnaissent ses mérites de guerre ! Et encore une fois, c'est un acte à double tranchant et ça offense la mémoire d'une noble héroïne : le drapé rose oui c'était chouette!!!!! Mais pas le reste ! *~°

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
120TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Pourquoi râler contre une initiative rigolote et qui n'a fait de mal à personne ? Après tout, Jeanne la Pucelle (que de son vivant nul n'a jamais appelée "Jeanne d'Arc", soit dit en passant) est un personnage complètement mythique, dont on ne sait pas grand-chose. Prétendre que c'était une "noble héroïne", c'est tomber dans le panneau de la propagande religieuse. En fait, Jeanne était dans le mauvais camp, celui du petit roi de Bourges (qui d'ailleurs l'a proprement laissé tomber quand elle a cessé de lui être utile). Il faut tout de même savoir que le droit était du côté des Anglais, que le roi d'Angleterre était légitimement l'héritier du roi de France, et, que, si les deux royaumes avaient été réunis, la France aurait gagné deux siècles dans le marche vers la civilisation. La Grande Charte britannique protégeait les citoyens, qui ont inventé l'habeas corpus, mais nous, on s'est tapé la monarchie absolue et une Révolution qui n'a pas révolutionné grand-chose et nous a valu Napoléon et la République bananière que nous subissons encore. Qui ne voudrait pas vivre sous le régime anglais plutôt que sous le règne de Talonetto ?
121TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Moi, je pense qu'on pourrait l'habiller de plusieurs façons... en vert pour la Saint Patrick, en rouge pour Noël, etc etc... Franchement, faut vraiment être prout-prout pour être choqué par cette action!
122TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Et zut je viens juste d evoir mon comentaire tronqué hahahaha... Bon et bien mon point de vue donc c'est que ces action merite un +1 ET TANT PIS si cea choque heurte nianiania... Façon c'est pas cela qui fait monter l'homophobie alors bon pas du tout dac avec ces assocs trop politiquement corretc

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
123TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Très juste, Jeanne ne s'est jamais appelé d'Arc de son vivant en revanche il ne faut pas confondre le légende fabriquée de toutes pièces par l'église et la réalité de ses actes militaires qui eux, ont été consignés, dans des nombreux rapports, par des hommes qui n'étaient pas des agneaux mais plutôt des vrais guerriers : Les chroniques de Jean d'Aulon, Dunois, le Duc d'Alençon et surtout les témoignages des très braves et sanguinaires « La Hire » et Gilles de Rais…des angelots quoi ! Ils ont tous été unanimes sur le génie militaire et la bravoure de Jeanne (D'Orléans) de son vrai nom. C'est l'infâme traité de Troyes et le doute raisonnable sur la paternité de Charles VII qui ont rendu le problème de la succession presque utopique.
124TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	o début je croyais que c'étais des vandales du fn et q'ils avaient endommagé cette superbe sculpture après quand j'ai vu que non et en plus une action de lesbiennes j'ai trouvé le truc trop géant et super bravo a ces meufs trop sympa leur iniatives bon leur film reste nul sauf au début quand on les voit agir comme une armée secrète trop délire!!!!trop fun !!!!!
125TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! ça ne risquait pas de venir du FN !!! ton commentaire est complètement à côté de la plaque…
126TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Pas de quoi fouetter un choix... Toujours beaucoup de mal à comprendre le néo-moralisme de certains…
127TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Plutot le chat que je fouette... Eh Francesco fais gaffe à ton français

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
128TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Pour info et avoir un son de cloche un peu différent, des membres du collectif Urbanporn étaient les invitées de la dernière émission des Flamands Roses, Homosapiens. Elle est téléchargeable pendant un mois ici http://www-radio-campus.univ-lille1.fr/ArchivesN/2010-03-07/21h.mp3
129TE	08/03/10	**Tetu**	http://www.tetu.com/2010/03/08/news/france/la-presidente-de-legide-nous-condamnons-laction-sur-jeanne-darc/	Ce sont des grands malades ceux qui ont fais ca! Savez vous que les identitaires de Novopress se sont empressés de tirer à boulet rouge sur cette action. Fort étonnant que Nations Presse n'est pas encore réagit!(Ces sont des organes de presses nationalistes) Ca suffit! Nous pouvons aimer si nous restons respectueux, posé et réfléchi. Dans le cas de cette action, ce pseudo collectif prend en otages les homosexuels de France et nous font passer collectivement pour des provocateurs et des irresponsables. Faudra pas venir s'étonner qu'on supprime la Halde ou que les partis nationalistes renforcent leurs dicours anti-homos avec de telles actions!
1RC	04/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	La statue de Jeanne est restée de marbre devant cette bouffonnerie! On se demande même s'il y a vraiment un outrage ici! « Happening » avez-vous dit? Une volée de zoziaux honteuse qui s'envole aussi vite qu'elle n'était arrivée, je n'appelle pas ça un happening. Il faut du monde à choquer Ici, il n'y a pas un passant pour les observer. Les militants sont les seuls témoins de leur ridicule prestation. C'est tellement c*n qu'on ne sait s'il faut en pleurer tellement c'est pathétique ou bien en rire tellement leur pantomime n'arrive même pas au niveau d'un spectacle de fin d'année de cours préparatoire (et pas des hautes écoles)! le plus grand service finalement c'est de diffuser largement cette vidéo! Il faudrait même qu'on l'archive avant qu'elle soit retirée par leur soin. Si le ridicule tuait encore, les média viendraient nous condamner sous l'accusation d'avoir ri !

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
2RC	04/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	Il y a plusieurs infractions susceptibles de poursuites : dégradations de bien public, attitudes obsènes, (étant entendu que la notion de blasphème n'existe pas, surtout envers les Catholiques…). Poursuite d'autant plus aisée que ces cons (moi j'ai dit cela?) sont à visages découverts, sans doute assurés de l'impunité. Je souris d'avance en pensant au jour prochain ou ces … (je l'ai déjà dit!) auront la visite surprise de quelques Identitaires ou de Catholiques couillus (je l'ai pas encore dit!) qui leur distribueront les kilos de baffes qu'ils méritent.
3RC	04/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	bon au moins on voit certain visage
4RC	04/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	Le pire serait qu'ils n'y pensent même plus. Prions pour eux.
5RC	04/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	pauvre France!!!!!!!!!!!!!!!!!!
6RC	04/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	de bien pauvres dégénérés… qui mériteraient d'être soignés.
7RC	04/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	Ils se suicident eux-mêmes, ressentant leur néant.
8RC	05/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	La vidéo a été supprimée !

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
9RC	05/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	J'ai peur pour ces activistes. Oui j'ai trés trés peur. Car quand la société se réveillera, çà leur fera trés mal. Lorsqu'inévitablement, ils feront l'objet de violences (car « qui sème le vent récolte la tempête »), je pourrai être amené , par compassion chrétienne, à en défendre comme j'aurais défendu des femmes tondues lors de l'Epuration. Mais je les défendrai en tant que personnes humaines, pas en tant que représentants du « genre » homo. La nuance est de taille.
10RC	05/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	On attend avec impatience les excuses d'Egide. Mais bon il ne faut pas rêver. J'aurais aimé être présent pour dire à ces petits c… ce que je pense.
11RC	05/03/10	**Riposte Catholique**	www.riposte-catholique.fr/?p=3711	tovaritch La société ne se « réveillera » pas.
1VI	24/02/10	**Vigil Ignis**	http://vigilignis.hautetfort.com/archive/2010/02/24/les-anglais-ont-beau-etre-parti-la-sainte-patronne-de-la-fra.html	Bien sûr! Et c'est des cathos qui brûlent des églises pour se rendre intéressants!
2VI	24/02/10	**Vigil Ignis**	http://vigilignis.hautetfort.com/archive/2010/02/24/les-anglais-ont-beau-etre-parti-la-sainte-patronne-de-la-fra.html	Proprement scandaleux!!!!
3VI	24/02/10	**Vigil Ignis**	http://vigilignis.hautetfort.com/archive/2010/02/24/les-anglais-ont-beau-etre-parti-la-sainte-patronne-de-la-fra.html	La mairie de Lille ne portera pas plainte…
1CI	24/02/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/nouvelle-provocation-homosexuelle#comments	Je crois que je vais les haïr ! C'est innommable, et les Cons de l'UMPSPC d'applaudir !

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
2CI	24/02/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/nouvelle-provocation-homosexuelle#comments	Pour prouver le deux poids deux mesures que vous évoquez dans un article précédent. Il serait » sympa » de déguiser de la même façon un symbole sioniste ou gauchiste de la ville. Juste pour voir la réaction..totalement différente bien sur.
3CI	24/02/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/nouvelle-provocation-homosexuelle#comments	Ras le bol de cette provocation perpétuel… Que devons nous faire pour que cela cesse !!
4CI	24/02/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/nouvelle-provocation-homosexuelle#comments	Passer à la réaction ! Ces gays sont vraiment tarrés.
5CI	24/02/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/nouvelle-provocation-homosexuelle#comments	Ceci viendra se rajouter a la note que certain d'entre eux auront a payer ….
6CI	15/08/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/nouvelle-provocation-homosexuelle#comments	cette martine AUBRY non car elle est remarié et AUBRY est le nom de sont précedent époux XAVIER AUBRY divorce de ce dernier le 20 mars 2004 elle en garde le nom …elle se domme maintenant MARTINE BROCHEN du nom de mon époux actuel jean louis brochen avocat au bareau de LILLE depuis 1969 et convertie a l'islam radical …suivez mon regard .. salafiste surnommé l'avocat des islamistes … elle nous cache des choses la MARTINE ..
7CI	05/03/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/ce-sont-bien-des-militants-homosexuels-qui-ont-souille-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille	Heureusement que je ne représente que moi-même car si je devais représenter cette Lie, je me fouterai sous terre. Ce sont des gosses, ils ne savent même pas ce qu'ils font, mais leurs cochonneries d'élites, oui…
8CI	05/03/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/ce-sont-bien-des-militants-homosexuels-qui-ont-souille-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille	En etre arrivé à ce niveau de dégueuli de l'humanité… c'est meme plus de la décadence ou de la démence.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
9CI	05/03/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/ce-sont-bien-des-militants-homosexuels-qui-ont-souille-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille	honteux ignoble,humiliant, et j'en passe. Aucun respect pour le passé glorieux de nôtre patrie!! Et les scènes pornographiques et insultes en plein lieu public, vont-ils être punis? La mairie aux dernières nouvelles n'a pas porté plainte…j'espère quand même que certains politique ou simple citoyen Lillois se sont élevés contre ces actes dégénérés!
10CI	05/03/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/ce-sont-bien-des-militants-homosexuels-qui-ont-souille-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille	Cette vidéo me donne envie de vomir…. Il y a des claques qui se perdent !
11CI	05/03/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/ce-sont-bien-des-militants-homosexuels-qui-ont-souille-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille	Une chose est sûre : ils ne l'emporteront pas au paradis ! hahaha…
12CI	05/03/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/ce-sont-bien-des-militants-homosexuels-qui-ont-souille-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille	Totalement grotesque…
13CI	05/03/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/ce-sont-bien-des-militants-homosexuels-qui-ont-souille-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille	En effet, voir toute cette mise en scène… Une partie de notre jeunesse est totalement décérébrée. Déjà, traiter Jeanne d'Arc de fasciste (encore qu'ils disent qu'elle ne l'était pas), il y a un anachronisme dont je ne suis pas sûr qu'ils soient eux même conscients… Ensuite, le mieux est, me semble-t-il, de s'abstenir de tout commentaire…
14CI	05/03/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/ce-sont-bien-des-militants-homosexuels-qui-ont-souille-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille	Quelle bande de salops. Ils ne perdent rien pour attendre.

c. Tableau des commentaires des internautes

n°	date	site internet	lien site	contenu
15CI	05/03/10	**Contre-Info**	http://www.contre-info.com/ce-sont-bien-des-militants-homosexuels-qui-ont-souille-la-statue-de-jeanne-darc-a-lille	C'est [...] sont vraiment ridicule. Ils n'ont aucuns respect pour nos ancêtres. Habitant pas très loin de Lille, j' espères pouvoir croisés ces détraqués sexuelle pour bien leur expliquer que ce qu'ils ont fait est des plus pitoyable!

Activisme rose : cultures et arts féministes queer *en France*

Résumé

Le terme « *queer* » ne résonne pas de la même façon en version originale – le contexte anglo-saxon d'émergence – qu'en version française. L'objectif principal de cette recherche est de questionner les phénomènes de transferts culturels dans le contexte français du féminisme *queer*, à la fois mouvement de pensée critique, activisme et subculture apparus au milieu des années 1980 aux Etats-Unis. De cette traduction culturelle du mouvement *queer* en France est né un activisme rose qui, à l'inverse du contexte anglo-saxon, a développé une politique basée sur une forte affirmation identitaire, à la fois collective et individuelle, afin de déjouer le modèle d'intégration français, largement imprégné d'idéaux républicains et où les dérives d'un universalisme abstrait conduisent à l'aveuglement face aux inégalités entre les individus. Ainsi, la question centrale qui anime cette recherche est d'examiner comment cet activisme rose fait irruption dans le contexte français réfractaire aux politiques identitaires.

Et, au-delà de la seule traduction linguistique, les phénomènes de réception et d'appropriation dans le contexte français du féminisme *queer*, sont à comprendre dans toutes leurs dimensions : culturelle, politique, théorique, artistique, etc. Ainsi, cette recherche cherche à comprendre les spécificités de cet activisme, de son inscription parfois mouvementée au sein des mouvements féministes et des mouvements dits LGBT, à ses applications particulières en terme de pratiques culturelles et artistiques, afin d'interroger le phénomène d'esthétisation des techniques de lutte.

Mots clefs

Féminisme, *queer*, activisme, culture, art, politique, identité, traduction, France, activisme culturel, politiques identitaires

Pink Activism: Queer Feminist Cultures and Arts in France

Abstract

The term « queer », when used in the French language, does not echo the same way as in English – then referring to the Anglo-Saxon context of emergence. The main purpose of this study is to question the phenomena of cultural transfers of *queer* feminism – which appeared in the mid 1980s in the United States as both a subculture and a movement of critical thinking and activism – into the French context. This cultural translation resulted in a pink activism, which, unlike its Anglo-Saxon original model, developed a policy based on strong identity affirmation, on both a collective and individual level. The goal was to beat the French integration system deeply imbued with republican ideals, where the drifts of an abstract universalism had produced blindness towards inequalities. Therefore, the central issue investigated in this research is how this pink activism arose in a French context of opposition to identity-based politics.

Moreover, the phenomena of reception and appropriation of *queer* feminism into the French context must be understood beyond the sole linguistic translation – in all their dimensions: cultural, political, theoretical, artistic, etc. This study aims to understand the special features of this activism, from its sometimes uneasy integration among feminist and LGBT movements to its specific applications in terms of cultural and artistic practices, thus questioning the phenomenon of aestheticism of resistance techniques.

Key words

Feminism, queer, activism, culture, art, politics, identity, translation, France, cultural activism, identity-based politics